

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines

Le Cœur-de-la-Ville (roman)

suivi d'une « étude critique » :

« Au diable Paris ! »
contribution à une poétique du roman d'apprentissage moderne

Par

SIMON FRENETTE

Maître ès Arts (Études françaises)

THÈSE PRÉSENTÉE

en vue de l'obtention du

Philosophiæ Doctor (Études françaises)

Sherbrooke
Novembre 2009

1-2388



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-64210-8
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-64210-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

COMPOSITION DU JURY

Le Cœur-de-la-Ville (roman)

roman suivi d'une « étude critique »

« Au diable Paris ! » : contribution à une poétique du roman d'apprentissage moderne

Cette thèse a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Hébert, directeur de recherche
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et communications

Hélène Guy, membre du jury
Faculté des sciences de l'éducation
Université de Sherbrooke

Marie-Pier Luneau, membre du jury
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et communications
Université de Sherbrooke

Bruno Roy
Évaluateur externe, écrivain

Résumé

Cette thèse en création littéraire se divise en deux parties, un roman et une « étude critique » portant sur le roman d'apprentissage moderne.

Le Cœur-de-la-Ville n'est pas uniquement le récit racontant les péripéties d'un enfant, Justin. Il est celui de ses parents, de leurs amis et des clients du dépanneur, sans oublier que le grand-père de Carl et son père ont grandement contribué à la construction du Cœur-de-la-Ville, de cette forteresse en mer anglaise. Il y a Patrice, un romancier; Michel, un nageur qui se qualifie pour les Olympiques et qui vit mal avec ce qui se cache dans le tréfonds de son être. Carl tente d'être un père et ami exemplaires, il aime de tout son cœur son fils et n'accepte nullement sa maladie. *Le Cœur-de-la-Ville* donne également vie à André qui gagne sa croûte d'une étrange manière et à l'homme aux cigarettes qui les regarde vivre du haut de son balcon en jouant du violon. Tous ces personnages et quelques autres forment une communauté d'éprouvés qui s'entraident pour surmonter les difficultés de la vie. Ils partagent leurs joies et leurs malheurs en tentant d'habiter l'ici et maintenant.

Contrairement au roman d'apprentissage réaliste, le roman d'apprentissage moderne est peu théorisé. Cette thèse vise à montrer que le garant moderne, par l'expression de sa corporalité et de son caractère, est un personnage Autre et que la quête qu'il poursuit est le contraire de celle de son prédécesseur de l'époque réaliste. La trilogie de l'enfance de Réjean Ducharme sert de corpus afin de jeter les bases d'une poétique de ce type de roman. Toutefois, l'œuvre ducharmienne appelle des nuances. Bérénice Einberg subit son avalement dans un ton de colère, tandis que Mille Milles se résigne plutôt à son sort et qu'Iode Ssouvie semble plutôt l'accepter. Il est impossible de vivre complètement coupé du monde, mais il y a une différence entre la façon dont déambule un Eugène de Rastignac, chez Balzac, dans l'univers sociétal et un Mille Milles ou bien un André ou une Nicole, dans l'œuvre de Ducharme. Ses enfants sont loin d'être de jeunes héros qui veulent gravir les échelons sociaux pour y briller. Ils souhaitent plutôt fuir en se tenant en marge de la société.

Roman d'apprentissage réaliste, roman d'apprentissage moderne, Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*, *L'océantume*, *Le nez qui voque*, altérité, marginalité, incorporation

Merci Pierre.

**Merci également aux membres
de mon jury.**

Table des matières

INTRODUCTION GÉNÉRALE	8
PREMIÈRE PARTIE – LE CŒUR-DE-LA-VILLE (ROMAN)	16
Liminaire.....	17
<i>Le Cœur-de-la-Ville</i>	19
Après-propos	511
DEUXIÈME PARTIE – « AU DIABLE PARIS ! » : CONTRIBUTION À UNE POÉTIQUE DU ROMAN D'APPRENTISSAGE MODERNE.....	517
Introduction.....	518
Chapitre 1 – Mutations du roman d'apprentissage : cadre théorique	525
L'enfance en Occident et sa représentation romanesque.....	526
Le roman d'apprentissage réaliste	529
Le roman d'apprentissage moderne.....	537
L'antihéros : un personnage Autre.....	541
Les traces de l'altérité dans le discours romanesque	545
Chapitre 2 – Analyse de trois romans de Réjean Ducharme	547
1. Iode Ssouvie : un double bérénicien amoindri	548
La famille iodienne	548
Les mondes oniriques ducharmiens	550
Iode Ssouvie : un personnage Autre	556
La figure ducharmienne du double	563
La milliardé : le groupe de référence	565
L'avalement final : l'effritement de labulle protectrice.....	567
2. Bérénice Einberg : une enfant révoltée	576
La trilogie de l'enfance	576
La blessure d'abandon : la dépossession initiale	578
L'opposition à un groupe de référence	588
Un garant qui se dit Autre.....	589
a. La corporalité	590
b. Le caractère	599

3. Mille Milles : mener sa bête à l'abattoir	612
Tuer l'enfant en soi	615
Un personnage Autre qui se résigne	623
a. La corporalité	624
b. Le caractère	627
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	634
BIBLIOGRAPHIE.....	646

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Une thèse en création pose un double défi. D'une part, il s'agit, de toute évidence, de produire un texte personnel et, dans mon cas, un roman; et, d'autre part, de scruter une question d'ordre théorique, historique ou critique. Heureux qui, de surcroît, parvient à assurer une cohésion entre ces deux parties de la thèse ! Cette double contrainte soulève une question de fond : pourquoi une thèse en création et non pas une thèse uniquement d'analyse littéraire ?

J'ai toujours été fasciné par l'écriture romanesque et c'est pour cela que j'avais entrepris un certificat en création littéraire; ce n'est que par la suite que j'ai choisi de poursuivre ma formation en études littéraires. Je réalisais que pour devenir écrivain, je devais connaître et étudier les auteurs des époques qui m'avaient précédé. Il faut préciser que lors de cette année au certificat, j'avais découvert un univers diversifié où se modulent moult théories littéraires qui m'ont passionné. Je sentais couler en moi cette aspiration de connaître davantage les techniques qui font en sorte que l'on arrive à bien structurer et écrire un roman.

Lors de ce baccalauréat, ma visée littéraire a changé. Je ne désirais plus écrire pour un public jeune (*Double complot à Rennes*, roman publié en 1998, était un roman jeunesse), mais j'avais plutôt le goût de laisser ma plume produire des textes destinés à

un lectorat adulte et de mettre sur papier des histoires qui pourraient s'inspirer de la production actuelle postmoderne. Lors de ma dernière année d'étude au baccalauréat, je me suis passionné pour l'écriture ducharmienne, œuvre que j'ai toute lue en moins de deux mois à l'occasion d'un cours. Je retrouvais dans le ton de ces romans, dans la voix de Bérénice Einberg, de Mille Milles et d'Iode Ssouvie, des voix qui s'opposaient au monde, à l'univers qui m'entourait, et j'y ai reconnu le discours qui était mien à l'époque. Un discours d'un jeune adulte qui refusait d'être avalé par la société.

C'est avec cette passion pour l'écriture ducharmienne que je me suis inscrit en maîtrise en création littéraire. Pendant deux années, je me suis intéressé à la narratologie, aux théories du monologue intérieur, à la dichotomie qui existe entre la réalité et la fiction. La philosophie du solipsisme fut également au centre de mon propos. Il me faut mentionner que tout ce qui sous-tendait mes recherches était un désir d'approfondir ma connaissance de certaines théories littéraires, de comprendre plus aisément leur fonctionnement pour ainsi me permettre, par la suite, d'utiliser à bon escient ces nouveaux acquis et de produire alors des textes empreints de plus de sens, d'émotions et de tonalité.

Mon mémoire de maîtrise était divisé en deux parties : dans la partie réflexive, j'ai montré que, même si très peu de lecteurs critiques emploient le terme solipsisme¹ pour rendre compte de l'œuvre ducharmienne, plusieurs de leurs analyses sont en lien avec cette philosophie. La pensée bérénicienne m'a permis de caractériser le solipsisme

¹ Le mot solipsisme vient de deux mots latins : *solus* qui signifie seul et *ipse* qui signifie moi-même. Pour le sujet adhérent à cette philosophie, il n'y a pas d'autre réalité que lui-même. Cette idée du solipsisme a pris naissance au dix-septième siècle. Elle n'a jamais sérieusement été soutenue. L'idée du solipsisme, même si elle n'est pas identifiée comme telle, se retrouve par exemple dans le doute méthodique de Descartes, dans l'absolue subjectivité du *Moi* pensant de Fichte, etc. Lors de la partie « étude critique » de ma thèse, je reviens sur ce concept.

ducharmien. Ensuite, j'ai exploré le parcours initiatique qui conduit l'enfant ducharmien de l'espace solipsistique à l'espace réel, chemin qui le mène à l'âge adulte. Enfin, j'ai utilisé les thèses de Dorrit Cohn, dans son ouvrage *La transparence intérieure*, pour faire ressortir que *L'avalée des avalés* et *L'océantume* sont des monologues autonomes. Ainsi, il m'a été possible de conclure que nous étions en présence de monologues solipsistiques². Pour la partie création, j'ai produit un court récit qui raconte l'histoire de FrancAustrio de L'Océano, un enfant solitaire qui recherche en vain l'amour maternel et qui se laisse difficilement approcher par les autres. Il s'évade dans l'univers du rêve et vogue dans l'espace solipsistique. Mais son conte de fée se heurte bientôt aux exigences du monde qui l'entoure et le projettent dans l'espace réel.

C'est avec l'intention de pousser les recherches entamées en maîtrise que j'ai poursuivi mes études au doctorat. L'une des caractéristiques relevée par les membres de mon jury en ce qui concerne la partie création de mon mémoire était le fait que la voix de FrancAustrio de L'Océano, narrateur du récit *Le glacier*, avait de très grandes ressemblances avec l'écriture ducharmienne. Mais comment faire autrement ? me suis-je alors demandé. Des critiques ont reproché la même chose à la voix de l'enfant de Gaétan Soucy. Ainsi, je me suis questionné sur la façon de faire différent et je me permets de croire que pour la partie création de ma thèse, je propose ici quelques nouveautés.

Ma thèse est divisée en deux parties : tout d'abord, la partie création avec le volet central, le roman *Le Cœur-de-la-Ville*, puis la partie d'étude critique sur le roman qui met en scène un personnage-enfant et l'élaboration d'une poétique du roman d'apprentissage moderne.

² Je reviens sur ce concept dans la seconde section de ma thèse.

La partie création débute avec un liminaire. J'y esquisse les grandes étapes qui m'ont mené au gré des années à la production du roman *Le Cœur-de-la-Ville*. Il m'est difficile, voire impossible de poser un regard critique sur le roman que je produis. Toutefois, je souhaite en tant que créateur tracer les grandes lignes, parler de la manière dont je perçois le roman moderne³ et évoquer les désirs qui sous-tendent mon processus de création. Il est très plausible que le résultat soit différent de l'avenue envisagée, mais il donne, j'ose le croire, quelque chose de créatif et de novateur à lire.

Après Ducharme, Soucy, Gary, Kristof, il m'était difficile de croire qu'il était encore possible de produire un roman homodiégétique où il ne se modulerait qu'une voix d'enfant. Voilà pourquoi je me suis plutôt proposé d'écrire un roman hétérodiégétique où l'un des personnages principaux est un enfant.

Dans six des sept chapitres, il s'agit d'une narration hétérodiégétique à focalisation multiple, où Justin L'Heureux, un enfant de dix ans, est très présent. Toutefois, dans le chapitre quatre, il y a un changement de narration. Durant une soixantaine de pages, le roman est homodiégétique à focalisation interne et présente un monologue autonome⁴. L'idée de ce chapitre quatre, monologue autonome solipsistique de Justin L'Heureux, m'est venue en pensant à ce qu'il adviendrait à *L'avalée des avalés* s'il nous était possible d'avoir accès à une narration hétérodiégétique qui nous ferait

³ Une précision s'impose ici : très succinctement, il y a deux visions qui s'opposent lorsque vient le temps de qualifier la littérature du vingtième siècle. Selon la vision européenne, la modernité débute avec l'œuvre baudelairienne et elle perdure toujours. C'est ainsi que le surréalisme, tout comme le postmodernisme et par exemple, le nouveau roman, ne sont que différents courants d'une modernité littéraire. Ainsi il est possible de parler d'esthétiques modernes. Pour ces théoriciens, la postmodernité est une esthétique qui existe, mais elle n'est simplement qu'un autre temps de la modernité littéraire. Quand je qualifie mes écrits de moderne, j'adhère à cette vision. Selon la vision américaine, au sens continental, Janet Paterson adhère à ce courant de pensée, dans *Moments postmodernes dans le roman québécois*, les courants littéraires se succèdent et il n'est plus question d'esthétiques modernes. Ainsi, pour ces théoriciens, la modernité littéraire se termine au milieu du vingtième siècle et la production actuelle est dite postmoderne.

⁴ Cette notion (monologue autonome) sera explicitée lors de la deuxième section de ma thèse.

réaliser que tout ce que dit Bérénice n'est pas que pure fabulation. Thomas Pavel, dans *Univers de fiction*, affirme que tout monde de la fiction prend comme monde de base le monde dans lequel nous vivons. Dans un roman qui privilégie une voix narrative homodiégétique, le lecteur a une vision plus biaisée du monde de base à partir duquel est construite l'histoire, car elle porte en elle la subjectivité intrinsèque à un sujet de l'énonciation. Mon roman met en œuvre deux points de vue : celui d'un sujet de l'énonciation à l'imagination fertile – la voix homodiégétique de Justin (chapitre 4) –, puis celle d'un narrateur hétérodiégétique qui vient rétablir, en quelque sorte, le tir en décrivant le monde de base à partir duquel l'histoire est construite.

Aujourd'hui, plusieurs romans racontent l'histoire de peu de personnages avec une économie de moyens, des romans très courts où nous n'avons pas le temps de pénétrer les états d'âmes de héros romanesques. Je souhaite faire différent. M'étant intéressé beaucoup au concept de la marginalité et de l'altérité, il allait de soi pour moi de donner vie à des personnages marginaux qui tentent de survivre à l'expérience du désastre en se regroupant afin de former une communauté d'éprouvés qui s'entraident.

Le Cœur-de-la-Ville, c'est l'histoire d'un gang de jeunes au début de la vingtaine. Carl est propriétaire d'un dépanneur où tout le quartier finit par transiter. Cette histoire comprend plusieurs personnages importants.

Le groupe de jeunes marginaux qui composent *Le Cœur-de-la-Ville* forme une communauté d'éprouvés, présents les uns aux autres et se mêlant à l'occasion de ce qui ne les regarde pas. Je propose un roman de métissage des consciences avec des personnages qui veulent à tout prix aimer ou être aimés et qui ont un grand besoin d'être protégés et de protéger ceux qu'ils aiment. Des êtres qui expriment des désirs et qui font

tout pour réaliser leurs rêves. Des âmes humaines qui adorent la littérature et la musique classique.

Le Cœur-de-la-Ville emprunte à l'époque réaliste sa façon de décrire les scènes et de narrer les dialogues. À mesure que les mots glissent, on découvre les joies et les peines de ces jeunes gens au quotidien. Les aléas de la vie, quoi : pourquoi fait-on trop souvent le contraire de ce que l'on souhaite ? Pourquoi fuir quand on veut rester ? Quelles sont les mystérieuses pulsions qui poussent à tout foutre en l'air quand il suffirait simplement de reconnaître qu'on a besoin de l'autre ? Qu'y a-t-il de vrai en soi-même ? Qu'est-ce qui nous empêche de dévoiler notre talon d'Achille ? Doit-on toujours se tenir sur la branche tombante de l'arbre ? Qui nous a dotés de cette dualité qui transforme en poussières les rêves les plus chers et qui conduit à repousser l'objet de ses désirs ? Doit-on vivre dans ce déchirement ? Et pourquoi plus on tente de s'expliquer, plus on s'embourbe dans le tourbillon kafkaïen de l'impossible ? Il serait plus facile de discuter, de se dire simplement les choses, de faire fi de nos vanités individuelles. Mais s'ils se comprenaient, les personnages de *Le Cœur-de-la-Ville* ne seraient pas des êtres fragiles qui font tout pour atteindre, l'espace de quelques brefs instants, des secousses de bonheur.

Pour la partie « étude critique » de ma thèse, je me propose de faire une analyse en deux temps. En premier lieu, la perspective d'analyse et les fondements théoriques sont posés. Mon appareillage théorique s'appuie sur les théories de l'altérité développées par Janet Paterson dans *Figures de l'autre dans le roman québécois*, avec l'aide de la notion du garant de Dominique Maingueneau, dans *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, de même que le bilan des recherches de différents lecteurs critiques – Mariane

Bury, dans *Le roman d'apprentissage au XIX^e siècle*, et Charles Ammirati, dans *Le roman d'apprentissage* – qui ont théorisé le roman d'apprentissage réaliste, et à partir de certains propos sur la marginalité tenus par Martine Xiberras, dans *Les théories de l'exclusion*.

En deuxième lieu, à partir d'un corpus restreint, c'est-à-dire la trilogie de l'enfance de Réjean Ducharme : *L'océantume*, *L'avalée des avalés* et *Le nez qui voque*, une étude minutieuse de ces œuvres me permet de proposer les fondements d'une poétique du roman d'apprentissage moderne, puis d'explorer plus dans le détail les aspects qui m'autorisent à apposer cette étiquette à ce genre de romans.

Les deux grandes sections de ma thèse forment un tout indissociable – la partie romanesque, la partie analytique –, les thématiques se recoupant. Je m'intéresse à la marginalité, à la voix de l'enfant, à l'altérité, aux fragilités humaines... L'appareillage théorique utilisé pour cerner ma vision critique du roman d'apprentissage moderne m'a permis de fréquenter certaines techniques littéraires que l'on peut employer pour obtenir divers effets. Ici, je pense aux théories de Genette, de Cohn, de Maingueneau, principalement.

PREMIÈRE PARTIE – *LE CŒUR-DE-LA-VILLE* (ROMAN)

LIMINAIRE

Souhaiter un jour devenir un écrivain, quelle folle idée traversant les songes d'un adolescent aux projets multiples et qui a toute la vie devant lui ! Baigné par ce dessein, naïf, quelques années plus tard, à l'âge de vingt ans, moment où j'emménageais à Montréal pour y entreprendre des études en littérature, je publiais un roman jeunesse dans une petite maison d'édition sherbrookoise qui depuis a fait faillite. Et quel monde, l'univers littéraire ! Parfois, lorsqu'on se permet de rêver à plus grand que soi, on trouve sitôt sur notre route des bonnes gens pour nous rappeler que l'inaccessible étoile⁵ n'est pas à la portée de tous.

Je garde de beaux souvenirs de cette courte intrusion dans le monde littéraire québécois. J'y ai rencontré de belles âmes et je me suis plu à participer à divers Salons du livre. J'ai même eu l'occasion, en 1998, d'être l'un des porte-parole jeunesse du Salon du Livre de Sherbrooke. Tandis que la semaine, mes professeurs de l'UQÀM parlaient des œuvres de romanciers québécois, la fin de semaine arrivée, lors de la tenue des Salons du Livre, j'avais l'occasion de dîner et d'aller prendre un verre avec quelques-uns d'entre eux. Se faire une place dans la jungle littéraire n'est pas une sinécure, je l'ai appris à mes

⁵ Jacques Brel, *La quête*.

dépens. Vingt ans est un jeune âge pour perdre ses illusions par rapport à un univers idolâtré.

Au hasard de ma route, j'ai fait la rencontre de la persévérance. Qu'il est doux de sentir en soi une détermination ! Se surpasser, aller toujours plus loin, se mettre au défi, réussir, vivre certains échecs, pleurer, rire. J'offre ici l'aboutissement d'une quinzaine d'années de travail de création littéraire.

J'ai passé tous les étés de mon adolescence à écrire des romans. Mon père, un professeur de français, m'a enseigné les rudiments de l'art du roman. Mon père est un poète qui a écrit toute sa vie des poèmes qu'il n'a jamais osé montrer à quiconque. Sa passion pour la littérature et celle pour la philosophie nous ont liés. Lors de certaines discussions avec lui, je sais que nous nous comprenons.

Écrire pour moi est un besoin vital. J'écris parce que cela me fait du bien. Que puis-je ajouter ? À la suite du roman *Le Cœur-de-la-Ville*, je prends quelques lignes pour évoquer les grands éléments de l'esthétique littéraire envisagée.

Le Cœur-de-la-Ville

Pour tous ceux qui souffrent encore...

Premier Tome
Le dépanneur

Ô Vie ! Océan de douleurs,
Qu'ai-je fait pour mériter ton amour ?

Chapitre 1
Le dépanneur

Tous les matins, à six heures, il est devant la porte. Veut qu'on lui ouvre. Arrive un peu avant l'ouverture et patiente devant l'entrée. Il doit être le premier client. Chaque jour apporte une telle routine : Carl débarre la porte et l'homme entre. Beau temps mauvais temps, il est au rendez-vous. L'hiver, quand il se faufile dans le dépanneur, il fait encore noir. Alors que Carl ouvre les lumières et qu'il met tout en branle pour la journée qui débute, il se rend à l'arrière du comptoir, y prend un paquet de cigarettes, l'ouvre et porte une Marlboro à sa bouche. Carl a cessé de lui interdire de fumer. La loi est de son bord, mais, à six heures du matin, les inspecteurs dorment. Il expulse de la boucane, regarde autour, voit leur solitude, l'entend, la hume. La première de la journée se fume rapidement. Il goûte la nicotine, son corps en redemande. Sa tête tourne. À la deuxième, elle tourne moins. Quelle est bonne, cette première cigarette ! Un délice de solitude dans la ville qui s'éveille. Comme tous les matins, il déniche sous le comptoir de la caisse un vieux cendrier que Carl a hérité de son grand-père. Il se l'est approprié. Le temps d'une dernière cigarette, après en avoir fumé trois ou quatre, il s'en retourne chez lui. Il n'oublie jamais de glisser dans la poche arrière de son pantalon le paquet et de laisser sur le comptoir de la caisse les sept dollars. L'hiver, il enroule son foulard autour de son cou, revêt sa tuque, enfile ses mitaines, referme son manteau et

disparaît pour le reste de la journée. Le lendemain, à l'ouverture, il est de retour. Ce matin-là, un jour de septembre chaud, il sort, Marlboro à la bouche, en ne disant mot. Ce qu'on sait de lui : il vit de l'autre côté de la rue, au deuxième étage, et il se plaît à regarder, par la fenêtre, le voisinage vivre.

De long en large, Carl se promène dans le dépanneur. Les étagères sont vides. C'est lundi et il doit passer la commande. Au rayon des fruits, il fait le tri. Les bananes sont noires. La poubelle mange la moitié des réserves. Il en jette trop. Il suffit qu'il touche aux poires pour que son doigt pénètre jusqu'au cœur. Se détournant de son activité, il va au comptoir, agrippe un paquet de gomme. Il en mastique une en faisant le tour du commerce, puis retourne constater les pertes. La clochette teinte. Un vieil homme rabougri – quelques déchirures ornent son gilet, ses pantalons ont fait la guerre à l'usure – avance vers le comptoir. Les casseaux de fraises pourries se retrouvent au fond de la poubelle. L'homme s'impatiente. Ses mains fouillent sous la vitre de plastique qu'il a soulevée. Les billets de loterie sont là, se retrouvent les uns après les autres dans les mains de monsieur Duval. Il les regarde. Carl regagne l'arrière du comptoir, poubelle dans les mains. Une odeur de pourriture s'en dégage.

- Incroyable ! cette chaleur à matin.

La sueur perle au front de l'homme qui ne bronche la tête que pour mieux choisir le billet de loterie qu'il prendra et pèsera. La nuit n'a pas refroidi l'air de la métropole. Mi-septembre et c'est comme en juillet ...

- Bonjour, Monsieur Duval.

- Ce sont... ce sont les seuls, les seuls billets que tu as ? Il n'y en pas d'autres à l'arrière ?

- Non, Monsieur Duval. Tout est là, comme d'habitude. Vous savez que le nouveau stock n'entre que mercredi, comme chaque semaine.

- Je ne les aime pas... pèse-les, ils ne pèsent pas comme les autres... pas comme ceux-là, prends-les !

Il lui tend des billets. Carl les transfère d'une main à l'autre, les soupèse.

- Tu vois bien ? ils ne sont pas gagnants. Pas comme celui qui l'était.

Monsieur Duval peut prendre plusieurs minutes pour faire un choix. Carl se rend au réfrigérateur, agrippe un berlingot de jus d'orange, l'ouvre, en avale beaucoup et engloutit le reste à la seconde gorgée. Le jeudi précédent, l'air climatisé du dépanneur a flanché. Une fin de semaine de canicule à transpirer où il n'a eu de répit que dans son lit : une petite unité incrustée dans le bas de la fenêtre garde l'endroit au frais. Des semaines que la ville est assiégée et, depuis quatre jours, il se meurt au travail. Septembre devait apporter quelques fraîcheurs. Pas cette année-là. On suffoque. Impossible de recevoir la visite d'un technicien en climatisation avant deux jours. Deux autres longues journées à suinter. Ses aisselles dégoulinent, son gilet sent la transpiration. Il fouille dans son sac, en sort un désodorisant, s'asperge le dessous des bras d'une vapeur, puis remet la petite bouteille d'aérosol dans le sac. Il a aperçu un gilet tout plié, blanc, inodore. Il le saisit, l'approche de sa figure, le hume. Pas tout de suite, même pas sept heures. Impossible de passer la journée à se changer : les gilets manqueront. Il remet le tee-shirt dans le sac.

- Carl, te souviens-tu ? l'autre jour, j'ai gratté trois tomates. Pas une, pas deux. Trois. Trois !

- Certainement que je m'en souviens, Monsieur Duval. C'était ici même, l'hiver...

- L'hiver, il y a deux ans... deux ou trois ans ?

- L'hiver dernier, Monsieur Duval.

- Tu es certain, Carl ? Il faut que je retrouve ce calendrier, je l'ai inscrit.

De retour à l'entrée du commerce, Carl ouvre la porte, met le nez dehors. Aucun vent. Que de l'humidité et de la chaleur. Un crochet tient la porte ouverte. De retour à l'intérieur, il se met à balayer les allées du dépanneur. La routine du matin. Monsieur Duval regarde les uns après les autres les billets de loterie. Rien ne fait son affaire. Le porte-poussière se remplit de sable. Justin et ses idées de faire une piste d'atterrissage pour les boîtes de conserve. Le temps que Carl réalise ce que le petit trafiquait, la montagne de sable avait déjà une bonne hauteur. C'était la veille, le dépanneur était bondé. Le petit est ben bon pour transporter la marchandise, déplacer ce qui est en place, mais il l'est moins quand vient le temps de ramasser son désordre. Ses béquilles, loin d'être un obstacle aux mauvais coups, le deviennent quand arrive le temps de tout remettre en ordre. Carl balaie partout. Dans chaque coin, l'entière surface du plancher. C'est fou, ces petits grains s'infiltrent partout ! Le porte-poussière déborde de sable qu'il laisse tomber à l'extérieur.

La vie recommence après une nuit de chaleur. Les automobilistes retrouvent les rues, les passants les trottoirs et sous peu, les enfants prendront le chemin des classes. Le soleil encore bas dans le ciel laisse des parties de rues ombragées, d'autres ensoleillées. Un gamin vêtu d'un short et d'un tee-shirt saute d'un coin d'ombre à un autre. Carl s'arrête quelques instants et s'assoit sur un banc, les pattes du devant empiètent sur le trottoir; il boit un lait au chocolat. Avale tout. Il a fermé les yeux, sait que l'homme aux cigarettes le regarde. Il est constamment à la fenêtre de son salon, de l'autre côté de la rue, violon sur l'épaule, archet dans la main, jouant et épiant le voisinage. Le son de

l'instrument glisse à ses oreilles. La nuit a été courte. Il n'a jamais aimé se lever à l'heure des corbeaux. Dès le lever du soleil, ils se mettent à croasser. Sophie ne veut pas travailler si tôt. Carl a tenté l'expérience; un matin sur deux, elle arrivait en retard et il finissait quand même par ouvrir. Il sort un livre qu'il vient de prendre dans l'une des bibliothèques du dépanneur : *La tournée d'automne*. La feuille d'érable abîmée par l'automne qui figure sur la couverture lui fait désirer un temps plus frais. *Il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre la musique. C'était une petite musique de fanfare avec des cuivres et des tambours. Il se pencha au-dehors, mais elle venait de l'autre bout de la terrasse Dufferin. Comme le temps était beau, il décida d'aller voir. Il descendit les cinq étages...* Il aime l'écriture de Jacques Poulin, délicate et précise, mais ce qu'il aime plus encore, ce sont ces moments de tranquillité que chaque matin apporte, avant que la ville ne soit complètement sortie de sa torpeur, avant que le dépanneur ne fourmille de clients connus ou inconnus, avant que la routine ne reprenne, avant Justin.

Un cliquetis de béquilles, provenant de l'escalier qui mène au deuxième, le sort de ses rêveries. Le reniflement ne lui laisse aucun doute sur l'arrivée du gamin.

- Viens ici que j'm'assure que tu n'arrives pas avec un autre voyage de sable.

- La carrière est fermée, je suis trop tôt sur le piton, il faut beaucoup d'organisation pour avoir du sable. Il faut aller en plein jour à l'autre bout de la ville et se faufiler au travers des clients, ce n'est pas facile avec des béquilles... je me suis caché, il ne fallait pas me faire voir... quand on m'a repéré, j'ai dit que j'étais avec mon papa et j'ai pointé l'homme le plus loin de moi. On m'a cru, on ne voulait pas vraiment savoir si c'était vrai.

- Prends ça.

Une coulée de morve glisse de son nez. Carl lui tend un kleenex. Il sait très bien que, dans cinq minutes, il y en aura une autre, que l'enfant n'a aucun malaise à se promener toute la journée morve au nez, mais, pour cinq minutes, il cessera d'avoir le dédain de cette coulée verdâtre teintée de jaune. Justin agrippe le mouchoir, se mouche et tend le kleenex souillé à Carl qui le prend et l'enfouit dans ses poches.

- Qu'est-ce que tu fais ?

Il ouvre le sac à dos de l'enfant, fouille à l'intérieur tandis que Justin parle :

- Léger comme l'air, non ! rien dans le sac, pas aujourd'hui, je vais à l'école.

- Allez ! ouste, avant que j' fasse une inspection complète.

Carl suit du regard la petite tête blanche, sans cheveux sur la tempe droite, qui entre dans le dépanneur. L'enfant se dirige vers sa section : la rangée des boîtes de conserves. Il béquille bien. A su s'y faire. Son nez coule encore. Petit à petit, la morve glisse, s'infiltré sur la lèvre supérieure, va dans sa bouche et disparaît dans sa gorge. Il aime ce goût salé et lape du bout de la langue ce qui dégouline.

La rangée est remplie de boîtes de conserve. Des petites, des grosses. Des rectangulaires. Des cylindriques. Certaines contiennent des fruits, d'autres des légumes, de la viande. Justin aime les compter. Il peut y passer la journée. Un, deux, trois. Quatre ! Parfois dans sa tête, d'autres fois à voix haute ou avec ses doigts et pourquoi pas avec ses orteils. Des jours avec un crayon et du papier, utilisant quelquefois ses béquilles comme planches à marquer. Le matin, avant de partir pour l'école, il vient dans sa rangée. Le mercredi, quand la commande rentre, il court au dépanneur dès que les cours se terminent et place tout dans un ordre précis qu'il se plaît à changer plus d'une fois la semaine. Alors, il dispose les boîtes de conserve sur le plancher et il n'y a plus de place pour

circuler tant qu'il n'a pas tout remplacé. Le petit est loin de manquer d'idées. Certains samedis, quand il se lève, l'envie lui prend de changer les prix. Ils sont là depuis trop longtemps, le papier est devenu vieux. Donc, il sort les conserves, ne fait qu'une rangée à la fois. Carl lui interdit de faire autrement. Avant, il n'y avait pas un matin, un soir ou un jour de fin de semaine où il n'envahissait pas le dépanneur empêchant les clients de circuler librement. Parfois, il prend la journée pour étiqueter les produits. Si le prix n'est pas bien imprimé, ou collé au bon endroit, il recommence. Il aime par-dessus tout tenir l'inventaire. Carl ne doit pas lui dire ce qu'il vend. Il se doit de le découvrir par lui-même. Il passe son temps à compter les boîtes de conserve, pourrait ne le faire qu'une fois la semaine, le mercredi matin, le jour de la commande, mais non, il ne cesse de faire et de refaire le décompte.

- Justin, il faut déjeuner.

- J'ai trop de travail.

Assis sur une chaise devant l'étagère, il compte. Carl lui arrache son crayon et le remplace par un muffin aux bleuets. À grandes bouchées, l'enfant dévore tout avant de redemander le crayon. Il est sept heures vingt et, quelque peu passé huit heures, il doit se mettre en route pour l'école. Pas question qu'on aille le reconduire. Il s'y rend seul comme un grand.

- Je veux un jus de pomme.

Après avoir servi deux clients, Carl lui en apporte un.

- Je vais revenir. Ceux-là, j'en suis certain, ne sont pas gagnants. Ils pèsent moins.

- Bonne journée, Monsieur Duval.

Le septuagénaire quitte le dépanneur à petits pas en longeant l'allée centrale. À gauche, il y a les chips; à droite, les pains et les revues, et, dans l'autre rangée, Justin. L'homme sort par la porte qui demeure grand ouverte.

- À mercredi...

Il bifurque à droite.

- C'est moi qui réponds ! N'y va pas.

Justin agrippe ses béquilles et, par petits bonds qui ne le font pas progresser rapidement, sautille vers le téléphone. L'appareil sonne pour une huitième fois quand il y arrive et décroche.

- Allô ! ici Justin L'Heureux, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

- Pour vous...

L'enfant lève une béquille, fait de grands signes pour que Carl se taise. Il écoute attentivement la commande et raccroche d'un geste brusque. L'instant d'après, rendu au réfrigérateur, il saisit un carton de lait qu'il glisse dans un sac de plastique. Ouvrant une autre porte vitrée, Justin ramasse une boîte d'œufs qu'il dépose dans un autre sac, puis sur le chemin du retour, il agrippe un pain qu'il laisse choir dans le même sac. Rendu à la caisse enregistreuse, il enfonce les numéros. Une fois la facture en main, l'ayant glissée dans l'un des sacs, il se faufile vers la sortie.

- Hey ! Justin, tu vas où d'même ?... pas si vite, je vais y'aller quand ta mère va arriver.

- Elle dort, elle va dormir tout l'avant-midi comme toujours et madame Lafleur veut sa commande tout de suite. Elle l'a précisé, il ne faut pas la faire attendre, elle veut déjeuner, elle a faim.

- Justin, tu laisses la commande ici.

- Vas-y, je garderai le dépanneur.

- Justin, tu n'as que dix ans.

- Je sais où sont les choses, comment fonctionne la caisse, les clients me connaissent. S'il manque quelque chose, je sais où le trouver dans l'entrepôt, le téléphone, je suis capable d'y répondre. Je vais bien m'en occuper du dépanneur, Carl.

Trois clients font la file pour payer. Carl scanne les denrées d'une jeune femme qui porte en bandoulière un bébé sur son ventre. Justin, toujours à mi-chemin entre le comptoir et la sortie, se balance d'une béquille à l'autre, mettant le poids tantôt sur celle de droite, tantôt sur la gauche. La jambe droite, la béquille droite. La jambe gauche, la gauche. Il attend que Carl change d'idée.

- Ça fait dix et quarante, Valérie. Samuel a eu chaud ? La nuit a été longue ?

La cliente lui tend un billet de vingt dollars.

- Y'a pleuré toute la nuit, je me levais, le berçais, il se rendormait, pis quand je me rendormais, y r'commençait. J'chus à veille de le crisser sur le balcon avec le père. Qui s'en occupe, j'en ai mon...

- Justin, rapporte la commande ! Arrête de te balancer d'même, tu m'énarves. T'attends-tu que je me choque pis que j'aïlle la chercher ? Perds pas ton temps à faire la baboune.

- Carrl... Carrl... même si j'ai des béquilles, je suis capable de faire des livraisons, regarde...

Il saute maintenant d'une béquille à l'autre. Fait des acrobaties : tourne en rond, avance rapidement et s'immobilise sec; il monte sur une chaise, descend, grimpe sur un

tabouret et le voilà les bras dans les airs, les béquilles au plafond, les deux jambes écartées. Il redescend. Carl rend la monnaie à Valérie.

- Neuf et soixante. Michel est toujours à Vienne ?

- Oui, il revient jeudi.

- Carrl...

- Merde, il va manquer le match. Ça a bien été la compétition ?

- Carrl...

- Je ne sais pas, il m'appelle jamais quand il part.

- Regarde Carl, même sans béquilles, je marche.

- T'es achalant ! Vas-tu finir par te taire ?

Justin lance ses tuteurs qui percutent le plancher. Les bras en petit soldat, il avance d'un pas, en fait un deuxième.

- Justin, reste là ! attends. Gustave, tends-lui les béquilles !

L'homme saisit les morceaux de bois. Il n'a pas le temps de les rendre que l'enfant crie :

- Non ! je n'en veux plus, c'est fini. Astheure, je marche droit. J'en ai marre de ces troncs d'arbre.

Il fait un pas, un second, perd l'équilibre et s'obstine à continuer sa marche, seul, sans aide. Gustave tend les béquilles, elles sont à portée de mains. Il vacille, refuse de les prendre, exécute un autre pas et le voilà qui s'étend de tout son long sur le plancher parmi les boîtes de conserve qu'il a laissées traîner. Carl se précipite, les clients attendront, le petit ne parle plus. Ne pleure pas non plus. Tous le regardent, il s'est fait mal. Carl est tout près. S'aidant de ses avant-bras, l'enfant lève les épaules et tourne la tête. Un sourire

fige son visage contusionné. La morve et le sang se tracent un chemin jusqu'à sa bouche. À l'aide de petits coups de langue, il fait disparaître temporairement le filet de sang. Le goût est salé. Humm ! Dès qu'il lève la tête, la coulée s'intensifie, dégouline sur son menton et tombe par petites gouttes sur le plancher. Carl l'aide à se relever.

- Non ! je suis capable tout seul... Y'a que les mauviettes qui ont besoin d'aide. Regarde, un bras... deux bras... et voilà je suis assis, j'te surprends hein ? tu me pensais pas aussi rough. Aussitôt assommé, aussitôt relevé.

Carl lui donne ses béquilles et l'aide à se relever. Dès qu'il est à la verticale, des étourdissements l'envahissent. Carl retourne servir les clients, Justin s'assoit. Valérie est partie, Samuel s'était mis à pleurer. Le chandail de Justin est taché de sang, Carl sait qu'il ne voudra pas le changer avant de partir pour l'école. Pourquoi perdre du temps ? Justin sait ce qu'il veut et surtout ce qu'il ne fera pas. Il renifle un bon coup, envoie la tête en arrière.

- Ça tache moins d'même, dit-il d'une voix altérée par ce qui lui coule dans la gorge.

Il s'essuie le nez, la morve se mélange au sang qui était resté sur sa lèvre supérieure. L'étrange mélange qui tache le creux de sa paume droite est épongé par son pantalon.

- Mon estomac se remplit de sang, je me vide de l'intérieur. Carrl... est-ce qu'on peut mourir d'avoir avalé son sang ? Mourir d'un surplus de vie dans le ventre ? Une mer baigne mon estomac à matin !

Les clients défilent et Carl l'écoute d'une oreille distraite. Avant de mettre les denrées dans un sac de plastique et de remettre la facture, Carl, tout en échangeant

quelques mots avec tout un chacun, pitonne le prix des articles sur la caisse-enregistreuse, en scanne d'autres, prend l'argent, rend le change. Il est près de huit heures, la ville s'est réveillée. On part pour le travail, pour l'école, les enfants sortent des maisons. Les adultes aussi. Il n'y a que Sophie, l'employée de Carl, qui ne semble pas être au rendez-vous; elle lui fait souvent le coup. C'est pour cela qu'il a pris sur lui d'ouvrir le commerce, il connaît trop bien la raison de ce retard et s'est résigné, il y a deux éternités, à l'endurer. Pourquoi tant de temps pour comprendre le gros bon sens ? Une femme entre avec un sac sur le dos. Elle lorgne à droite, puis à gauche. C'est là, dans le fond, à sa droite : quatre bibliothèques de chêne remplies de livres. Des auteurs québécois, français aussi, quelques rangées de livres étrangers, aucun roman en anglais, tous traduits. Elle regarde à peine Carl et s'y dirige. Faut dire qu'il est occupé, il y a monsieur Massicotte et ses sempiternelles monologues et le petit qui l'imité à matin. Deux oreilles, deux soliloques, pas assez d'une tête. Carl s'approche, il ne la connaît pas, ne l'a jamais vue. Elle est assez jolie avec sa petite jupe et ses cheveux courts. Elle cherche dans la section québécoise.

- Je peux vous aider ?

- Euh... oui, je, vous... vous avez *Caméléon* ?

- *Caméléon* ?

- Bin oui, *Le caméléon*, le livre de Desgroseillers ?

- Ah ! oui oui, j'en avais plusieurs. Attendez, ça devrait être par ici.

Carl cherche et ne trouve pas.

- Ils doivent être sur les présentoirs, j'en ai reçu dix la semaine dernière. Vous avez regardé ?

- Ouais, mais y'en avait pas.

Lui aussi, il n'y voit que dalle.

- Je vous en commande un ?

- Oui, non... ça va être long ?

- D'ici la fin de semaine.

- Ah !

- Il y a problème.

- J'en ai de besoin comme là.

- Carrl...

- C'est pour un cours ?

- Oui.

- Carrl...

- Justin, tu ne vois pas que je suis occupé ? Vous êtes allée voir à la Coop de l'Université ? ils en ont sûrement.

- Non, il n'en reste plus. Tout le monde en voulait, même ceux qui ne l'étudient pas. Ils n'en ont pas assez commandé.

- C'est bête ça. Repassez vendredi, j'en aurai. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas le réserver. Je vous appelle dès que ça rentre.

- Oui, merci Monsieur ?... Monsieur ?

- Carl et vous ?

- Myriam.

- Carrl.

- Bonne chance dans vos recherches, qu'est-ce qu'il y a encore Justin ?

- Il ne faut pas faire attendre madame Lafleur, elle a faim. J'ai bien écouté ce qu'elle disait, tu dis toujours que je n'écoute pas, ce n'est pas que je n'écoute pas, c'est juste que je ne porte pas attention à ce que j'entends.

Carl retourne derrière le comptoir.

- Quand on se concentre pour retenir, on perd du temps. J'ai trop de choses qui passent dans la tête, je n'ai pas le temps de me souvenir de tout, de tout piger. Carl ! es-tu capable de parler avec quelqu'un et de penser à quelque chose d'autre en même temps ? Moi oui, je le fais tout le temps. Comme là, je te parle et, en même temps, je pense à la livraison que je ferai et au morceau de gâteau que madame Lafleur va me donner. Elle va me faire rentrer, m'offrir un verre de lait et me servir une grosse assiette de gâteau au chocolat et après, elle va me donner un dollar pour me remercier d'être venu vite.

- Un sac, Monsieur Massicotte ?

L'homme a déjà quitté le dépanneur.

- Tu n'écoutes pas, je parle dans le vide. Peu importe ce que je dis, je parle au vent. Ici il n'y a pas de vent, donc c'est ça, je parle dans le vide, pour rien. Mes mots en sortant créent du vent. Il faudrait que je parle plus, il ferait moins chaud, quand est-ce qu'on le répare ? si la chaleur continue, je vais aller dormir avec toi, Carl. Maman ne veut pas qu'on s'en fasse installer un, ça coûte trop cher.

- Un instant s'il vous plaît.

Carl quitte l'arrière de son comptoir et rejoint Justin. Il saisit la commande, puis la ramène avec lui.

- Ce n'est pas parce que je n'ai plus de sac dans les mains que je vais me taire Carl. Il ne me reste plus que ça la parole, dire et redire ce qui me trotte dans la tête. Je

suis confiné à être un parasite... adoptons un animal de compagnie ! non, pas un chat. Je ne les aime pas, tout le monde en a un. Pas un chien non plus, c'est trop commun, un cheval !... c'est trop gros, un tigre. Oui, un tigre, un gros méchant tigre.

- N'y pense pas, il aura froid en hiver. Ramasse les boîtes avant de partir pour l'école.

Justin retourne à ses conserves, les remet sur l'étagère.

- Je vais le garder à la maison, il dormira dans le salon. Je serai en sécurité, les enfants de l'école vont arrêter de me pousser. C'est pas drôle de se retrouver les quatre pattes en l'air... je sais, tu vas dire que je n'en ai que deux, faux ! quatre avec mes deux béquilles, je suis un quadrupède... j'en ai assez qu'on rie de moi... il faut dire que je suis drôle avec ces béquilles qui me ralentissent. Je retourne voir le médecin, il va trouver un remède. Mon tigre va attaquer tous ceux qui m'offensent. Nous ne ferons qu'un, il fera partie de moi, sera mon prolongement, mon moyen de défense.

- Ça mange beaucoup un tigre ! Justin.

- Il ne fera qu'une bouchée des fous à l'école.

- Et Sophie ?

- Carl, on fait une entente, pas de tigre, mais un mammouth... tu ne veux pas ? un gros chien d'abord... non ! un bébé chien, un chien méchant...

- Si t'en trouves un, tu peux bien le garder.

Justin se lève et crie qu'il aura un ami. Laissant plusieurs conserves sur le plancher, il déambule dans le dépanneur.

- Où est-ce que je vais en trouver un ?

- Justin, laisse-moi parler à ta mère pis on verra.

Le téléphone sonne de nouveau. Carl répond. Madame Lafleur s'impatiente.

- Qu'est-ce qu'elle fait, ta mère ?

- Elle dort, je te l'ai dit. Tu devrais le savoir depuis le temps qu'elle te fait le coup, et ça se dit un adulte, pas vite à matin, boss.

Tandis que Justin jubile, Carl noue les sacs à ses béquilles.

- Tu ne vas pas trop vite, hein ? il ne faut pas que tu perdes l'équilibre et que tu te fasses mal. T'as bien compris ? Justin... change de gilet, y'est tout taché de sang.

- Non.

- Madame Lafleur ne te laissera pas rentrer.

Béquillant, sourire aux lèvres, Justin quitte le dépanneur. Carl le suit quelques mètres et, rassuré qu'il se débrouillera, il retourne vaquer à ses occupations journalières. De sa fenêtre, l'homme aux cigarettes suit du regard l'avancée du petit jusqu'à temps qu'une femme, descendant l'escalier d'en face à la course, attire son attention.

Chapitre 2
La rue Kafka

Nue devant le miroir, Natalie se regarde. Des matins comme celui-là, son corps la dégoûte. Elle a passé la nuit nue. N'était pas seule. La veille, à son retour du travail, il ne devait pas y être. Tablier au ventre, casseroles dans les mains, il l'attendait dans sa cuisine. Une soirée en solitaire devait-elle passer. La table était mise, des chandelles se consumaient. Peu importe. Seule, la soirée, elle ne l'aurait pas passée. Toujours, l'angoisse l'empoigne, le téléphone se retrouve dans ses mains, ses doigts composent et on finit par répondre. Si ce n'est pas au premier essai, c'est au second. Tant qu'elle n'a pas quelqu'un au bout du fil, elle recompose. C'est stressant d'entendre sa respiration. Natalie ne supporte pas. Une odeur de cuisson, cari et poulet, embaumait l'appartement, la veille au soir, quand elle est rentrée du restaurant.

- Juste à temps... oust ! oust ! dépêche... c'est prêt !

Pas question d'un baiser avant qu'elle ne revête une robe de soirée. Alexandre ouvrait une bouteille de rouge, achetée la semaine précédente à Paris, lors d'un séjour habituel d'affaires, et remplissait à mi-verre les coupes de cristal qu'il lui avait offertes trois semaines auparavant, de retour de son plus récent séjour en Australie. Il la regardait, la trouvait belle. L'homme de trente et un an a toujours été attiré par les femmes aux formes rondes. Il aime, pourquoi chercher plus loin ? c'est comme ça. Elle s'était faite belle : avait regroupé ses cheveux en chignon à l'arrière de la tête et avait vêtu une

élégante robe vert foncé. Son décolleté laissait voir la blancheur de ses épaules, de ses bras. Son père est britannique... elle aussi. Sa peau ne supporte pas le soleil qu'elle doit fuir pour ne pas devenir un homard inapprivoisable.

- Natalie, nous l'ouvrons ! oui, t'as bien entendu, oh que oui ! nous fonçons. J'ai signé aujourd'hui, cet après-midi... tantôt, juste avant de v'nir.

Elle le dévisageait.

- Je m'y installe.

- Quand ?

- Demain.

Elle s'est étouffée, la gorgée de vin est restée coincée dans sa gorge, puis elle a recraché le liquide. Le téléphone a retenti et, la robe maculée de vin rouge, elle s'est précipitée pour répondre. Alexandre l'a rejointe, agrippant son bras et l'empêchant d'avancer.

- Il faut que je réponde. Il le faut...

- Qu'on attende.

Elle voulait se défaire de son emprise. Lui, ne voulait pas lâcher.

- Qu'on attende.

Le téléphone était juste là à côté d'eux, accroché au mur, tout près de la porte qui donnait l'accès à la chambre à coucher. Elle a tendu son autre bras, a agrippé le combiné et pendant qu'elle l'apportait à son oreille, Alexandre, de sa main gauche, celle qui ne l'empoignait pas, a descendu la languette de l'appareil.

- Qu'est-ce qui t'prend ?

- Épouse-moi !

Le combiné a glissé de ses mains, un silence macérait sa bouche, ses yeux fuyaient son regard. Il attendait.

- Quoi ?

- Oui, t'as bien entendu. Partons là, tout de suite... faisons nos bagages, cette nuit ! suis-moi... il n'y a pas de temps à perdre, partons au matin. Où est ta valise ?

Il l'avait tirée vers la chambre à coucher.

- Sors-la. N'y pensons pas, faisons-le. N'arrêtons pas un moment pour réfléchir, nous reculerions...

Il sortait du linge de sa garde-robe.

- C'est fou ! Tout est fou... la vie, toi... mon amour pour toi...

Dans le meilleur des mondes, elle aurait répondu oui, serait partie avec lui en Australie. Auraient eu beaucoup d'enfants, peut-être pas... auraient certainement été heureux ou fort heureux. Ce n'est pas réellement ce qui s'est passé. La vie est loin d'être un conte de fées. Loin d'être une question d'un oui ou d'un non et d'ambiance romantique, c'est plutôt que la veille au soir, Alexandre n'a rien fait de tout ça. Il est arrivé tard en soirée, elle ne l'attendait plus. Il devait lui parler, seul à seule, André a dû partir. Il quittait le lendemain pour Sydney et venait lui annoncer cela banalement. Ici, on parle d'Alexandre. Pourquoi la mettre au courant avant ? rien n'était certain. Il voulait qu'elle l'accompagne, mais elle, elle aimait sa vie à Montréal. Tout abandonner pour lui, il lui demandait. Ses amis étaient en Amérique. Il la ferait vivre, lui assurait qu'elle trouverait un emploi de serveuse là-bas, mais Sydney et le Pacifique n'était pas le Cœur-de-la-Ville. La chaleur, la plage, le sable, rien à n'en foutre. Le petit café de la rue Nelligan, qu'est-ce qui le remplacerait ? Ne voulait pas se faire vivre. Être dépendante.

Son quartier est ben correct, encore plus depuis qu'il est là. Pourquoi changer ? Elle a fini par s'impatienter et lui par ne plus rien rétorquer.

Elle s'est réveillée seule. Il est parti, ne reviendra pas et ses kilos en trop, elle n'arrive pas à les perdre. La course n'a rien donné, elle déteste; la natation, elle n'avance pas. Un bon repas avec des copines, pourquoi s'en priver ? Le vide de l'appartement la rend folle. Quinze minutes qu'elle est immobile devant le miroir. Elle avait une poitrine volumineuse, une petite chirurgie a tout réglé. Les rayons du soleil pénétrant par la fenêtre caressent ses seins. Beaux, ronds et immobiles dans les airs. Elle se regarde, le matin, elle n'est pas désirable : il a bien pu partir. Les larmes ont fait couler son mascara.

- Qui y'aille ton frère ! Encore plus... toujours plus, pourquoi ?... Tu as tout, pas deux voitures, trois ! T'en veux une autre ? pas possible de toutes les conduire en même temps, Alexandre.

Son avion part dans une heure.

- Elle menace de divorcer... faut comprendre, y peut pas y'aller.

- Est folle ! encore et toujours eux, rien qu'eux, pis toi dans ça... toi Alexandre, quand est-ce que tu penses à toi ? à nous ?

- R'garde là, j'arrête ça tout de suite, ça va mal finir.

- J'veux pas vivre là-bas ! c'est infesté de requins.

- Tu vas aimer.

- Ils se foutent de toi !

Elle était revenue à la table de la cuisine, avait pris son verre de vin et l'avait calé d'une traite.

- Faut ben te faire voir la réalité en face, te placer les yeux devant les trous, tu vois rien... oh, que dis-je, tu fais semblant de rien voir Alexandre... t'es plus brillant que ça !

Il s'est approché, a pris la coupe qu'elle tenait, l'a déposée et lui a demandé :

- Vivons ensemble... oublions nos familles, tes amis, bâtissons quelque chose à nous, pas ici, loin de tout, loin d'eux, juste toi et moi...

Elle le voulait, le rêvait déraisonnablement depuis qu'elle l'avait rencontré. Avant ce soir-là, n'avait-il jamais parlé de la possibilité de s'exiler à l'autre bout du monde ? Fuir, oublier ce qui les oppresse. Trois mois qu'ils se connaissaient, à l'étranger toujours il est parti. Elle aimait bien les présents que chaque retour apportait. Natalie caresse son corps, se ferme les yeux. Ses mains glissent sur ses seins, sur son ventre. Dans l'entre cuisse. Elle caresse son sexe. Sa peau possède encore son odeur. Elle vient de tourner la tête, a appuyé le menton et le nez contre son épaule. Il est là, tout près. Elle imagine qu'il lui fait ce plaisir, que ses mains la caressent. N'arrive pas à y croire, le veut pourtant. On ne croit pas tout ce qu'on désire. Ses yeux s'entrouvrent, elle se dégoûte. Elle est là dans un appartement vide, face au miroir de la salle de bain, se masturbant.

Elle marche vers son lit. Y tombe. Impossible de se sortir de la tête les engueulades de la veille :

- Hello ! le monde rêve d'exotique, de voyages. Y'est où le bogue ? tu me parles du Cœur-de-la-Ville. Allume ! la plage, le soleil... regarde-moi quand j'te parle ! un chez-nous, loin de tous ceux qui nous empêchent de vivre.

- Ils ont de besoin de moi.

- Ils ont de besoin de moi, ils ont de besoin de moi... câlice Natalie, réveille ! t'es pas conne à ce point !

Elle a rempli sa coupe, l'a calée et s'est rendue sur la galerie arrière. Il ne l'a pas suivie tout de suite, l'a laissée ruminer. Il faisait nuit, c'était la veille, un chaud dimanche soir de septembre, et les cris des enfants qui avaient réussi à convaincre leurs parents de rester jouer dehors embrumaient ses pensées. Au-dessus d'eux, sur leur galerie, les voisins festoyaient. Elle distinguait leur voix. Incognito, Natalie s'était faufilée dehors, nul besoin d'alerter le quartier, pas le goût de voir Carl et les autres bondir bières et cigarettes à la main comme tradition veut. Alexandre a fini par la rejoindre, puis ses mains ont englobé ses hanches. Il ne la toucherait pas plus longtemps : elle s'est retournée, lui faisait face et, dos appuyé à la balustrade de métal, le foudroyait du regard. Déprise de son étreinte, elle l'a repoussé et s'est enfuie.

- J'ai besoin d'eux... tu fais semblant de ne pas comprendre. Tu le sais, je t'ai déjà tout expliqué... plusieurs fois même... sont comme ma famille. Tu le sais ça, tu ne veux pas comprendre, leur sourire me donne ma joie de vivre.

- On te sourira aussi à Sydney... je serai là, tu ne seras pas seule... t'en connaîtra aussi des gens.

- Tu me demandes de tout quitter pour toi. Ça marche pas d'même Alexandre ! quand on aime quelqu'un, on ne lui demande pas ces choses-là.

- Toi pis ta conception idyllique de l'amour ! R'garde-moi quand je parle... te faire vivre par un homme, ce n'est pas ce que tu souhaites ?

- Non... tu t'imagines quoi ? Mon travail, je l'aime.

- Écoute ben là, dit-il en haussant le ton, je te le redirai pas... tu travailleras là-bas, pis... pis à part de ça, j'suis un homme, pas un prince à la con sorti de tes romans d'amour à merde ! Quand j'te parle, j'donne pas la réplique d'un soap. R'garde ben là, le

romantisme, j'y ai pas baigné quand j'étais p'tit, pis j'suis d'même, pis changerai pas.

Mais une chose que j'sais, c'est que j'veux le mieux pour nous...

- Pour toi.

- Pis ça commence par te faire sortir du Cœur-de-la-Ville. Te faire découvrir le monde.

- J'ai jamais demandé ça, moi. Je l'aime mon quartier, j'suis bien ici.

- Quand tu...

Elle ne lui a pas laissé le temps de répliquer, elle rentrait dans l'appartement. Le voisinage n'entendrait pas leur dispute. Les curieux avares de racontars n'allaient pas faire leurs frais à son compte. Pas ce soir-là en tout cas. Ses yeux le fusillaient quand ils ont perdu son regard. Il l'a suivie et, à mesure qu'il se rapprochait, sa voix s'endurcissait; Alexandre disait des choses qu'il regretterait.

- ... tu verras ben que j'ai raison. Qu'est-ce que tu veux que j'te dise ? gâche-la ta vie, envoie... excellent, t'es ben parti ! vas-y... Si un jour tu trouves un peu d'ambition sur ton chemin, ramasse-la...

- Moi au moins je ne fuis pas ma famille à l'autre bout du monde.

Il n'a su répliquer, s'est figé et a senti une douleur l'envahir.

- C'est bas... très bas c'que tu viens de dire.

- Excuse... mes mots ont dépassé ma... ma pensée. Ce n'est pas... pas réellement c'que j'veulais dire.

- Ça m'apprendra. Tu t'prends pour qui ? tu n'as aucun droit de me dire des choses comme ça. Tu ne me connais pas, tu penses me connaître, tu connais rien de moi.

Impossible de l'approcher, il s'était retiré à proximité de la porte-patio et lui avait jeté au visage avant de sortir :

- Restes-y dans ton quartier miteux, je m'en fous. J'en ai-tu rien à foutre... j't'amènerai pas de force. Que j'ai été stupide de croire que ça marcherait ! que tu s'rais contente de v'nir vivre avec moi. Nom de Dieu Natalie !... aie confiance en toi, t'es belle, on s'aime... Y'est où le problème ?

Assise sur le divan du salon, Natalie se prenait la tête à deux mains, elle réfléchissait : lui restait appuyé à la balustrade de la galerie. Les minutes ont passé et il a fini par rentrer et s'asseoir en face d'elle sur l'autre divan.

- C'est mon quartier, je suis née ici. Y ai grandi. C'est mon chez-moi. Personne n'a jamais réussi à me le faire quitter. Même pas mes parents. Ça ne marchera jamais. Je ne suis pas celle que tu penses... celle que tu veux. La femme à laquelle tu rêves. Je n'ai pas ton ambition moi... moi j'me contente de peu, pas besoin de toutes sortes de bébelles. J'aime c'que je fais. T'entends ça, Alexandre ? mon quartier, moi, je l'aime. Mon monde aussi... mon travail. Alexandre... il n'y a pas de mal à aimer ma petite vie ?

Elle s'était assise sur le divan et s'était mise à pleurer. Elle voulait retenir les larmes, n'y parvenait pas. Ne pleurait pas pour lui, pour autre chose qu'elle ne lui avait jamais raconté. Qu'elle ne racontait pas. Choses qui ne se disent pas.

- Arrête, arrête de pleurer... ça me rend fou.

Les larmes coulaient même si elle les retenait. Elle s'était rapidement levée, avait couru à la salle de bain et avait ingurgité des somnifères avant de sécher ses douleurs. Plus rien ne paraissait. Oh que si ! des yeux rouges, des joues pétries. Tout glissait alors à l'intérieur, comme toujours. Parfois ça déborde. L'inondation ne dure jamais longtemps,

l'éponge des entrailles recommence à absorber les miettes qui veulent fuir. Ne faut rien perdre. Garder enfoui tout ce qui lui appartient, sa seule richesse. Elle s'est retrouvée dans son lit, il la touchait. Elle ne voulait rien savoir. Impossible de feindre. Elle lui tournait le dos. Il était venu la retrouver. Sur le cadran, l'aiguille des minutes n'avancait plus. Une lettre déposée sur la table de chevet avant qu'il ne parte ce matin-là, attend que Natalie la lise. Elle la prend. Il la caressait, l'embrassait dans le cou. Elle ne voulait rien savoir. La dernière chose dont elle se souvient : il lui caressait les fesses et ses mains ont glissé vers son sexe. Les somnifères faisaient effet. Elle voulait dire non, n'y parvenait pas. Après. Plus rien. Impossible de se rappeler. L'avait-il laissée tranquille ? Pénétrée ? Combien de temps ? Elle ne l'appellera certainement pas pour savoir. Le lit est refait. En le défaisant, elle a trouvé quelques poils pubiens à travers les draps et a tout foutu dans la laveuse. Natalie fouille alors dans ses tiroirs, trouve une paire de ses bas, un de ses caleçons, une chemise. Aussitôt les vêtements se ramassent dans la poubelle de la cuisine. Il faisait déjà clair quand elle a ouvert les yeux et constaté son absence. *Quel gâchis ! un jour t'aimeras-tu assez pour croire qu'on peut t'aimer ?* Même si le papier s'est retrouvé dans la poubelle, les mots ne cessent pas pour autant de lui trotter en tête. Balai dans la main, chiffon dans l'autre, Natalie retourne à sa chambre. L'image reflétée par le miroir la fige : elle est encore nue, n'a toujours rien revêtu.

Elle s'habille et rapidement elle époussette la pièce avant d'y passer le balai. Le téléphone sonne. Ne répond pas et passe au salon. Il sonne de nouveau. Elle balaie maintenant la cuisine. Tout est propre. On l'appelle encore : elle répond.

- Na... Natalie.

- Pleure pas comme ça, qu'est-ce qu'il y a ?

- J'veux pas être à rue.
- De quoi tu parles ?
- Y... y va perdre son travail.
- Qui ça ?
- Marc.
- IBM ferme ?

Anik reprend son souffle, les sanglots diminuent.

- Parle plus fort, je ne comprends pas.
- Il va perdre son emploi.
- Calme-toi.
- Qu'est-ce qu'on va faire ? on va perdre la maison. On va s'retrouver à rue.
- Où tu as pris ça ?
- Les coupures !
- Ils l'ont avisé ?
- Y'ont parlé d'coupures.
- Qui ça ?
- Fallait bien que ça arrive. Et les enfants qui veulent aller en Floride pour Noël.

Chaque jour y'en parlent et Kevin qui veut prendre l'avion. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

- Là, tu te calmes... tu respire par le nez et tu cesses de tout dramatiser... tu dramatises toujours tout.

- Pourquoi je t'appelle ? dis-moi donc ça, pourquoi ? J'aurais pas dû, je ne voulais pas, tu ne comprends jamais rien. T'as même pas d'enfants, tu ne peux pas comprendre.

- Tu n'as pas le monopole d'la souffrance, tu sais.

- Pourquoi y'a insisté pour qu'on l'achète ? j'en voulais pas, est trop grande. Je lui ai dit, y voulait rien entendre. Tout ira, tout ira, tout ira... il l'a promis. Tout ne va plus ! Si on perd tout, je demande le divorce, il ne m'humiliera pas comme ça ! t'entends Natalie ? t'entends bien ?

Trente minutes plus tard, elle raccroche. En réalité, il n'y avait plus rien de sûr. Anik avait plutôt peur que la hausse du dollar canadien nuise éventuellement à l'industrie, c'est que le président d'IBM a annoncé des coupures de postes, peut-être bien qu'en fin de compte Marc ne perdra pas son emploi. La donne change.

Natalie, bol de gruau en main, va s'asseoir sur la galerie arrière. Elle dépose le bol sur la table de jardin et commence à avaler de grosses cuillerées. Pas assez sucré, elle rajoute de la cassonade et brasse. Un merle cherchant des vers vole d'une rampe à l'autre, de boîtes à fleurs à boîtes à fleurs. Un cafard monte, l'envahit, lui gruge l'estomac. Elle se rebute, ne se laissera pas gober. Un haut-le-cœur la suspend au-dessus du précipice. Le merle vole vers elle, il chante. Elle transpire sans cesse, s'est levée en sueur. La douche ne l'a pas gardée fraîche bien longtemps. Peu importe, pour qui sentir bon ? Les croûtes des rôties qu'Alexandre a mangées ce matin-là reposent dans une assiette. Il n'a jamais su se ramasser. Pas possible de lui rentrer dans tête d'arrêter de se laisser traîner. Il fallait continuellement le suivre et tout faire à sa place. Le merle s'approche. Natalie sifflote, lui parle. Peureux, il garde ses distances. Le crissement de l'assiette glissant vers lui l'effraie, il s'envole et se perche sur la balustrade d'en face, l'autre côté de la cour intérieure. Natalie prend une croûte de pain sec et la lui montre. L'oiseau regarde. Puis elle déplie doucement le bras; le merle vole en sa direction et se pose sur la table bleu foncé. Il

bombe le torse, se tient droit et tourne la tête d'un côté, puis de l'autre. La main de Natalie avance délicatement, il ne bouge pas.

- Voyons, qu'est-ce que tu fais ici, toi ? N'aie pas peur, approche. C'est bon... très bon même.

Le merle fait un petit pas. Il prend une becquée, puis recule avant de lancer un étrange roucoulement et de regarder Natalie qui sourit; entre ses dents un rire étouffé glisse.

- On aura tout vu ! tu chantes comme une tourterelle. Tu as un chat pogné dans gorge ?

Il ne bouge plus, zieute celle qui tient les croûtes de pain. Quelques petits pas lents et le voilà qui se régale de nouveau.

- T'aimes ? Vas-y, prends-le... c'est pour toi.

Natalie lâche le morceau. L'ayant dans le bec, l'oiseau s'envole et se laisse tomber jusqu'au parterre. Elle s'est levée, se tient désormais à la rampe et regarde en bas. Distraite, elle se rassoit sur la mauvaise chaise, se relève aussitôt, son tricot y était. Elle le prend, s'assoit sur l'autre chaise et se remet à tricoter. Enfile les mailles les unes après les autres. Elle fait un chandail. Se demande si c'est par déni ou par amour pour la besogne qu'elle continue à tricoter pour Alexandre le gilet qui s'agrandit à chaque mouvement de broches. Le matin, avant de partir pour le boulot, Natalie vient s'asseoir sur le balcon arrière. C'est calme, paisible et elle tricote pour le voisinage. On lui passe subtilement une commande; elle fait semblant de ne pas entendre et quelques semaines plus tard, parfois des mois, elle offre le tricot souhaité. Quand elle enfile les mailles, la cour arrière devient la cour intérieure d'un château français. Depuis quatre ans, elle est une noble

demoiselle qui attend qu'un gentilhomme vienne la courtiser – elle avait bien cru l'avoir rencontré – et qui en attendant occupe son temps en tricotant. Le soir, la cour arrière pullule d'amis. Surtout l'été, on s'amasse sur son balcon où sur celui de Carl, on y amène des bières et des cigarettes : on rit et on jase. Il n'y a qu'un moment par jour où elle aime être seule; le matin, au lever. Sa dernière soirée en solitaire remonte à un seize août. Déjà huit ans ! elle avait quinze ans.

Elle a besoin d'une autre balle de laine bleu foncé. Dans le salon, elle trouve son panier à ouvrage. Sur le chemin du retour, Natalie s'arrête à la cuisine, ouvre la porte du frigo. Le gâteau au fromage qu'ils devaient manger la veille est là, en entier. Des framboises le recouvrent. Elle le sort, agrippe une assiette, une spatule et s'en sert une grosse pointe. Elle avale de grosses bouchées. Les unes après les autres, ne se laissant pas le temps de mastiquer. Une énorme boule de crème glacée se retrouve dans son assiette et tout de suite un autre morceau de gâteau qu'elle ingurgite. De la framboise tache sa bouche, pas le temps de l'essuyer, elle veut d'autre crème glacée et mange alors à même le pot. Le temps de ces mouvements compulsifs, elle oublie : il est parti. Elle retourne sur la galerie avec la laine, la bouche quelque peu maculée de crème glacée. Qu'il fait chaud ! C'est suffoquant. Étrange mois de septembre. La planète est dérégulée. Trop chaud l'Australie ! Juillet à l'année, aussi ben mourir et dire que cette année-là à Montréal, septembre est comme juillet. À n'y rien comprendre. L'Australie, rien à y faire. Trop de gens dans le Cœur-de-la-Ville aiment ses vêtements.

- Tu les posteras, lui avait dit Alexandre la veille au soir.

- Mais leur regard... qu'en fais-tu ? je ne verrai pas leurs yeux quand ils ouvriront le paquet.

De retour sur la galerie, en ce lundi matin-là, Natalie aperçoit le merle qui picore, les deux pieds dans l'assiette, les croûtes de pain laissées par Alexandre et elle se remet à l'ouvrage : joint la nouvelle balle de laine bleue au lainage et continue d'enfiler les mailles. Et comme à chaque soubresaut d'émotion, elle a trop mangé. Sa balle glisse de ses genoux, tombe sur la galerie de bois qui doit être repeinte – la peinture écaillée –, roule et tombe dans le vide. Elle continue de tricoter.

Plus de pain à manger, le merle disparaît.

- Tu pars comme ça, sans rien dire ?

Le soleil monte dans le ciel, les rayons caressent maintenant ses mains qui tricotent. Le bruit de la circulation matinale se fait de plus en plus entendre, la journée se met en branle et bientôt, il sera temps pour elle de se rendre au travail. Natalie lève les yeux de son tricot, le merle, balle de laine au bec, se tient dans les airs près de la galerie. Elle tend la main, l'oiseau avance et laisse tomber sans précision la balle de laine qui roule sur les planches de bois et qui tombera encore une fois dans le vide si elle ne fait rien. À temps, son pied la stoppe. Perché sur la rampe, l'oiseau chante et en pelotant tout ce qui s'est déroulé et qui pend entre le deuxième étage et le parterre, Natalie esquisse un délicat sourire qui s'estompe aussitôt.

- Tu en as de la chance, pis tu ne le sais même pas. C'est chaud, c'est l'été et rien au monde pour te déranger... tu as mangé et tu n'auras pas faim avant quelques heures.

Les mailles s'entremêlent, les aiguilles s'entrecroisent, les balles de laine bleu foncé et rouge vif se déroulent et le cafard qui gruge son estomac ne s'envole toujours pas. Aujourd'hui, elle ne rêve plus qu'elle est une marquise de France; ce matin-là, impossible de croire qu'elle ne mourra pas vieille, laide et seule. Ses gilets, elle ne les

tricotera jamais pour ses enfants. Les roucoulements du merle se font de plus en plus présents, l'extirpent de ses pensées; le poids qu'elle porte est maintenant dans le bras, elle garde le rythme. Sa broche droite est pesante : le merle s'y est perché et roucoule en la zieutant.

- Ben c'est ça, dis-le donc ! tu veux qu'on s'occupe de toi, hein ?

L'oiseau chante.

- Tourterelle ! tu l'as-tu l'allure.

Le merle roucoule encore.

- Tourterelle.

Il tourne la tête, la regarde, a vite compris qu'il s'agit de lui. Un rapide coup d'œil à sa montre fait réaliser à Natalie que si elle n'embraye pas immédiatement, elle sera en retard. Elle rentre, lui, s'envole, disparaît, l'autre aussi a fui. Laisser un oiseau partir et s'il revient, c'est qu'il était vôtre. Foutaise ! Quel proverbe à la con ! Elle n'en a rien à foutre. Il ne reviendra pas, il est parti.

Elle revêt ses vêtements de travail. Il est huit heures : son avion décolle. Tout s'est passé rapidement. À peine trois mois. Impossible de tout laisser tomber pour un homme rencontré onze semaines auparavant. Devant son miroir, elle se fait belle. Ne sort jamais en public sans maquillage, une femme se doit d'être fière. Elle l'a connu au café où elle travaille, il l'a courtisée. Elle ne flirte pas avec les clients. Trois fois dans la même journée, il est revenu. Étrange pour un nouveau client. Sa collègue le servait. Aussitôt qu'il entra, Manon allait le voir. Elle ne tolère pas d'être seule. Veston cravate, valise en cuir, il est venu la première fois accompagné d'un client. A bu deux bières et a signé quelques papiers. Son nez élané avait attiré son attention. Deux jours plus tard, il est de

nouveau revenu, il s'était fait couper les cheveux, mais persistait à garder une barbe de quelques jours; il voulait être servi par elle. L'avait délicatement désignée du regard. Depuis, sauf pour le strict nécessaire, Manon ne lui adresse plus la parole.

Chaque matin avant de partir de la maison, Natalie met ses verres de contact et se maquille. Fait luire ses lèvres. Un rouge vin teinté de brun. Couleur d'automne disait la vendeuse, la nouvelle tendance. Elle n'a pu résister. Anik non plus. La petite bouteille de verre a rejoint les dizaines d'autres de sa pharmacie. La première journée où elle a servi Alexandre, il l'a invitée au cinéma.

- Non, pas à soir... des amis, c'est ça... je rencontre des amis.

- Demain ?

- Demain aussi, oui... demain c'est ça, je suis aussi occupée, désolée.

- Mercredi ?

- Mais... mais c'est loin, j'en ai aucune idée... comment pourrais-je savoir ?

Il a dû revenir à quatre reprises, quatre jours différents, et refaire sa demande quatre fois avant qu'elle n'accepte. À toutes leurs sorties, il insistait pour payer, elle refusait; il insistait davantage, elle ne changeait pas d'idée. Tête de cochon ! L'argent. Voilà la cause de leur première dispute. Natalie barre la porte de son appartement. Elle descend les marches à la course. Un client entre dans le dépanneur. Le connaît. Faut dire qu'elle connaît presque tout le quartier, à part l'homme d'en face. Celui qui passe ses journées à les regarder vivre à travers les fenêtres de son appartement. Il ne parle qu'à son violon, doux sons qu'elle aime écouter le soir avant de s'endormir. Elle sait qu'il l'observe.

Natalie n'est pas une femme à hommes, elle a baisée pour la première fois à dix-huit ans. Elle l'aimait, il lui a dit ce qu'une jeune femme souhaite entendre. Dans la salle de lavage de ses parents, entre la laveuse et la sècheuse, allongée sur une serviette qui attendait d'être lavée, il l'a pénétrée. N'est même pas resté pour la nuit, des amis l'attendaient. Il avait omis ce détail. Elle ne l'a jamais revu, il n'a jamais retourné ses appels. La seconde fois c'était avec Alexandre, quelques semaines plus tôt. Entre la première fois et Alexandre, il n'y en a pas eu d'autres. Il y a bien eu un ou deux baisers avec deux ou trois gars qu'elle a connus, mais rien de plus significatif. Natalie et les hommes, ce ne sont pas des mots qui s'unissent bien dans la même phrase. Ça ne fait pas beau.

Le ciel s'est ennuagé. Le vent est tombé, et l'air suffocant stagne. D'un pas rapide, Natalie marche vers l'ouest, rue Ducharme. À quelque cinquante mètres devant, sac d'école sur le dos et sacs de plastique qui pendouillent de chaque côté, Justin béquille. Natalie ricane intérieurement en s'imaginant la manière dont il s'est pris pour obtenir la permission de faire cette livraison. La veille, Carl avait été un peu plus que catégorique, il n'était pas question que Justin s'encombre de cet ouvrage. Marchant plus allègrement, elle rejoint la petite tête blanche qui n'est nullement dérangée d'être à tout bout de champ dépassée. L'enfant l'aperçoit, lui sourit.

- Je vais avoir un chien !... un petit, pas un gros. Peut-être un gros, je ne sais pas trop, ça va dépendre.

Ses yeux brillent.

- Laisse-moi t'aider.

L'enfant permet à Natalie de prendre ses deux sacs de plastique et ensemble, ils filent.

- Il faut juste en trouver un. As-tu une idée où est-ce qu'ils se cachent les chiens abandonnés ? J'en ai jamais vu, sauf dans les films. Carl non plus, il faut trouver leur planque, peut-être dans la montagne ? il faudra bien chercher, il doit y avoir une entrée, un chemin à prendre qui mène à leur repaire. Ils se cachent très bien, je voulais un tigre, Carl a dit que l'hiver il aurait froid, alors j'ai dit vouloir un mammouth... un mammouth ça n'a pas froid l'hiver, mais ça n'existe plus, sauf dans ma tête, mais je ne peux pas faire apparaître pour vrai ce qui s'y trouve, parce que si je le pouvais, je ferais apparaître toutes sortes de choses, tout ce qui y grouille... ça en ferait trop, on ne saurait pas où les mettre.

- Ta mère est d'accord ?

- Carl va lui parler. Elle ne pourra pas dire non, ça sera qu'un petit chien... mais c'est un gros que je veux, pour que quand elle part et que je reste seul à maison, que je n'aie plus peur.

Au croisement de la première rue, ils prennent à droite, c'est très à pic. Une chaussée faite d'amoncellement de pierres, telle les rues du Vieux-Québec, escalade la montagne jusqu'aux jardins Nelligan où s'illumine sous les yeux des passants les splendeurs de la ville à perte de vue. Depuis sa tendre enfance, Justin marche avec des béquilles. Il circule aisément. Natalie s'arrête, il fait de même. Elle lui tend un kleenex qu'il refuse. Il sort la langue, l'étire vers le haut et la promène. Il attrape tout ce qui coule et l'avale. Natalie fourre le kleenex dans la face de l'enfant qui s'entête à ne pas souffler, elle est plus tenace et elle finit par sentir l'humidité envahir le papier-mouchoir qu'elle tient entre ses doigts. Quand elle retire le kleenex, son nez coule encore, elle sort donc un

second mouchoir qu'il prend et, les deux aisselles appuyées aux béquilles, il se mouche. Ensuite, il ouvre le papier-mouchoir et regarde à l'intérieur : du sang est mélangé à de la morve jaunâtre.

Madame Lafleur habite à proximité du Café de la Forteresse qui est situé à l'angle des rues Nelligan et Kafka. Arrivée à destination, Natalie redonne les deux sacs à l'enfant, l'embrasse sur le front et lui, il promet de venir lui montrer son chien dès qu'il en aura trouvé un. Après l'école, il ira explorer la forêt de la montagne du Mont-Royal en quête de la cachette des chiens sans parents. Natalie entre dans le café, lui, continue sa route.

- Aïe les gars ! l'Intestin est perdu.

Un gang de l'école, des jeunes de sixième lui font face. Ils sont cinq : lui, seul.

- Aidons l'infirmes à se rendre en classe.

Ils l'approchent. Plus rapidement Justin béquille. Plus que deux maisons. On lui bloque le passage.

- Tu fais une livraison ?

- Ta maman ne t'a pas montré à répondre ?

- Tu fais une livraison ?

- Oui, dit-il.

- Donne-nous ton sac.

- Non.

- Aidons-le.

Entre deux garçons, l'infirmes se faufile, se rapproche de son but. Ils le rattrapent.

- N'aie pas peur, on est juste curieux. On te les rend tout de suite... montre-nous ça.

Patrick tire sur l'un des sacs : Justin résiste. Pas question qu'on lui prenne sa livraison.

- Tu ne nous fais pas confiance l'Intestin ? Où est-ce tu vas comme ça ?

- Chez Mère-Grand, dit l'un de garçon.

- Ta gueule l'idiot ! On va l'aider, pauvre lui... porter tous ces sacs. Qui qui te fait travailler d'même ?

Patrick tire plus fort, impossible de retenir. Son bras droit et sa béquille droite lèvent et il perd pied, tombe face première sur l'trottoir. L'asphalte maghane sa joue, son menton, son bras aussi et ses genoux. La douleur empoigne son corps, un élancement en continu. Il retient ses larmes. Ne veut pas ouvrir les yeux. Il les sait proche, sent leur fétide odeur, entend leurs infamies dans le creux de ses oreilles. Sans lunettes, tout est flou. Il les a perdues. Des ombres le dévisagent. Où est Patrick ? Incapable de distinguer, tous se ressemblent, tournent autour de lui en lui crachant des injures. Palpant l'asphalte de ses mains, Justin cherche ses verres correcteurs. Où sont-ils ? Il n'ose pas lever le regard, risquer de comprendre ce qu'il sent déjà. Chaque tâtonnement est douleur, il sent pénétrer dans ses paumes les petites roches qui s'y sont incrustées.

- C'est quoi ça ?... des œufs ! Pourquoi tu promènes avec ça ? Attrape... un, deux, trois.

Il souhaite être un ver de terre et que le trottoir soit du gazon. Et non ! c'est de l'asphalte dur et brûlant et il ne parvient qu'à se dandiner en surface, y cherche un trou où disparaître. Ses écorchures le brûlent, saignent un peu. Le bout de ses doigts frôle ses

montures, il allonge le bras. Pierre les ramasse pour les éloigner; son regard embrouillé suit le déplacement de l'objet.

- Tu cherches quoi ?... ça ?

- Mes lunettes, rendez-les-moi.

- Quoi ? c't'affaire-là ?

- Donne-les-lui qui regarde ben pis qui s'souviene.

Patrick a parlé, Pierre s'exécute, laisse tomber les lunettes par terre.

- Oups ! elle ne sont pas en plastique, mais... mais c'est cassant du verre !

Sa joue droite l'élançait et le sang dégoulinant sur son menton l'incommode. Justin saisit ses lunettes et les porte à sa figure. Un verre manque. Leurs ricanements l'effraient, leur sourire aussi. Ils jonglent avec les œufs. Se les lancent à tour de rôle. Y vont tout échapper. Justin essaie de se relever, ses béquilles sont nécessaires. Ils les ont lancées hors de portée.

- Faut pas les casser... madame, madame Lafleur les attend pour déjeuner.

- C'est qui elle ?

- Connais pas.

- Aïe !

Retourné en direction de Justin, Patrick oublie qu'on lui lançait des œufs. Un... deux, trois, rapidement une demi-douzaine tapissent le sol. Les coquilles sont éparses entre les jaunes et les blancs. Justin fuit, rampe sur l'asphalte, augmente ses écorchures. Une douleur crie, veut sortir. N'y arrive pas. Son cœur bat vite, accélère. S'il le pouvait, il se relèverait, les frapperait, se défendrait. Il rampe sur le trottoir; deux enfants circulent à bicyclette. Veut demander de l'aide, n'y parvient pas. Du coin de l'œil, il voit passer les

roues. Elles n'arrêtent pas. Quand on l'attaque, plus personne ne le voit. L'hiver dernier, c'était à la sortie de l'école. La première boule de neige l'a projeté au sol. C'était glacé, impossible de se relever, ses béquilles, même si elles portaient des crampons pour la glace, ne parvenaient plus à s'agripper à la surface. De loin il était la cible. Les projectiles le heurtaient, chaque balle de neige était comme une brique qui lui tombait sur le corps. Il s'était mis à hurler et on l'avait fait taire en lui remplissant la bouche de neige, puis en nouant son foulard de manière à ce qu'il ne puisse rien recracher. Les enfants sortaient de l'école, les petits s'éloignaient et les grands venaient aider à l'ensevelir. Ils avaient trouvé une pelle qui traînait dans les aires vides du marché et lui, il se débattait et rapidement, il n'a plus été capable, on l'avait recouvert de neige. C'était glacé, la neige coulait dans son cou. Au contact de sa peau, elle fondait et s'infiltrait dans son manteau. Il avait alors fermé les yeux et avait attendu des éternités. Ça grouillait de l'intérieur, le même mal ce jour-là. Il tente de se faufiler, progresse de quelques mètres; un mur humain stoppe sa fuite.

- Laissez-moi, je ne vous ai rien fait.

- Tu respirez, l'Intestin... tu voles notre air.

Ses mains se regroupent sur son visage : il se protège. Une ombre rugit en sa direction, en plein ventre, il reçoit le coup. Perd le souffle et hurle un long cri qui résonne dans le brouhaha du matin. Pas d'autres suivront, il serre désormais les dents et ravale. Un petit trou noir gobe tout en lui. Un jour, il débordera et toute la ville entendra ce qui s'y glisse depuis toujours.

- Tu restes là pis t'arrête de t'énarver d'même. T'as compris ?

Pierre saisit un sac, y prend la pinte de lait et la lance à Patrick.

- Réponds, dit Patrick.

- Oui.

- Regarde-moi pas quand tu me parles. C'est-tu clair ça ?

Le pain, Pierre le garde pour lui. Il ouvre le sac et fait avec les tranches des projectiles qui prennent d'assaut la rue. Comme des frisbees, il les lance au loin. Elles tournoient dans les airs jusqu'à l'intersection où quelques voitures les aplatissent.

- Déjeuner pour oiseaux... c'est gratuit !

Quelques pigeons flairent la nourriture. S'envolent vers les victuailles. En plein milieu de rue, ils picorent les miettes de pain. L'un d'eux se fait engouffrer sous le passage d'une camionnette. Pierre s'y élance : l'oiseau est aplati, la voiture l'a rendu feuille d'asphalte. Quelques plumes tournoient dans un petit tourbillon laissé par le passage d'une autre voiture.

- Tout écrasé !... déjeuner mortel pour oiseaux sans cervelle.

Pierre est au milieu de la rue où gisent rapidement quelques carcasses, on continue à être invité au repas empoisonné. Il ramasse l'oiseau feuille d'asphalte, un rire perce le calme du matin. De retour auprès de Justin, il gâche l'oiseau mort. L'enfant fait un geste pour l'éviter, ne veut pas le toucher.

- Prends-le.

Recroquevillé en petite boule, Justin tremblote. Il ne discerne plus bien les sons provenant à ses oreilles. Pas possible ce matin-là de s'enfermer dans sa carapace. Pierre s'approche. L'odeur nauséabonde monte, une senteur de merde suffocante. Les pantalons de Justin sont souillés de pipi, ses culottes, remplies de caca.

- Allons-y.

Patrick continue, n'écoute pas ce que dit Pierre.

- Oh ! l'Intestin a fait pipi dans ses culottes. L'Intestin est pas capable de se retenir, y va falloir dire à maman de lui mettre une couche. Prends-le !

Son pied a poussé l'oiseau mort.

- Je t'ai dit de l'prendre.

Patrick heurte à nouveau Justin.

- Prends-le tout de suite ou j'te jure que tu vas encore chier, tellement chier que ça va t'sortir par les pantalons, t'auras même pas besoin de te lever.

Du bout des doigts, Justin touche à l'oiseau.

- Les deux mains, mieux que ça... arrête de shaker d'même, tu m'énarves !

Pierre et Patrick l'assoient, il a lâché le pigeon qui est tombé sur le trottoir. Ils mettent l'oiseau sur ses genoux.

- Avec plus d'affection... va-tu pas falloir te montrer ça aussi ? ta mère n'a vraiment pas fait ton éducation... elle t'a rien montré. Cajole-le, l'Intestin. On va te montrer à aimer, nous. Leçon première ! la caresse. Flatte-le ! Caresse-le. Tu ne l'entends pas chanter ? il veut qu'on l'aime, pas ces ridicules caresses... vas-y, montre-nous comment tu donnes ça toi de l'affection. Mieux que ça ! un p'tit gars comme ça à sa maman est capable de mieux.

Dès qu'il touche le pigeon mort, Justin retire sa main.

- Pas comme ça, regarde...

Patrick agrippe son poignet.

- Vas-y l'Intestin, touche-le, comme ça... avec douceur, on le flatte, sens ses plumes sur tes mains. Tranquillement ! plus tranquillement... c'est bien, t'es pas trop con,

t'apprends vite. Si j'te lâche là, tu continues ?... Leçon deux : aime ce que tu fais, souris, fais pas juste le faire, aime ça... sens l'amour monter en toi, tu dois déborder d'amour. Très bien... pas trop vite. Hey les gars ! on lui en amène d'autres.

Une petite fille aux cheveux bruns marche en leur direction. Elle s'immobilise.

Pierre s'approche.

- Viens, approche, n'aie pas peur... regarde, il lui faut des encouragements. Un public !

Elle ne bronche pas, Pierre agrippe son bras et la tire.

- Vas-y, c'est le temps, dis-lui qu'il fait ben ça... t'es timide ou quoi toi ?... tu t'appelles comment ?... J't'ai demandé comment tu t'appelles ?

- Na... Nadine, dit-elle avec peu d'intonation.

De petits coups saccadés, Justin touche l'oiseau mort.

- Pas comme ça l'Intestin, dit Patrick, comme tantôt, tu oublies vite... j'aime pas répéter, m'oblige pas à te remontrer. Ne me regarde pas quand j'te parle.

La fillette éclate en sanglots. Des larmes glissent sur ses joues. Pierre la foudroie du regard.

- Va-t'en avant que j't'en fasse manger. Si tu vas bavasser, j'te jure que j't'enferme dans une poubelle avec plein d'amis à plumes.

À la course, l'enfant part sans apporter le sac de plastique qu'elle transportait. Tandis que Patrick reprend brusquement la main de Justin, Pierre et les autres récupèrent des oiseaux qui gisent épars dans la rue, pas tous aussi maghanés, morts. Forcé par Patrick qui tient sa main, Justin caresse le pigeon ensanglanté dont la tête bouge encore. La vie coule toujours en lui.

- T'écoutes pas... entends ! il chante de plaisir. Il t'aime, il faut l'aimer aussi... il le veut. Quand on en aura fini avec toi, tu déborderas d'amour.

Les gars reviennent avec d'autres oiseaux morts : un pigeon, une tourterelle et deux mouettes. Les carcasses l'entourent.

- Bon ! assez pour lui, les autres sont jaloux... l'autre là, comme il est beau, il faut aussi l'aimer. Pauvre p'tit, y lui manque une aile... faut ben l'aimer, il en a ben de besoin. Non ! pas lui, j'ai dit l'autre. Mets-le dans ton sac, vas-y... ouvre-le... glisse-le d'dans, tu l'feras encadrer. Un souvenir, c'est ça ! un souvenir... faut pas oublier un moment d'même... dis merci.

Justin tient son sac d'école dans ses mains, il ne voit toujours que d'une seule lentille, pas très bien.

- Wow ! Quelle œuvre d'art. Ça sera beau dans ta chambre ça... faut demander à maman de l'encadrer.

Les yeux remplis de peur, Justin demeure muet. À chaque fois qu'il bouge, il sent la merde lui glisser entre les fesses. Il dégouline de sueur et à la transpiration qu'absorbe son gilet se mélange le sang encore chaud des pigeons. Un haut-le-cœur l'empoigne, l'odeur nauséabonde lui lève le cœur et une nausée lui fait régurgiter tout son déjeuner sur le trottoir.

- Pauvre lui, il a tout dégueulé sur l'asphalte. Soyons gentils, donnons-lui à boire pour enlever le goût du vomi dans sa bouche. Regardez-le qui se meurt de soif... Martin ! donne la pinte, on va le faire boire... Ouvre grand la bouche, plus grand. Lève la tête idiot... oups !

Le lait dégouline sur son visage, imbibe son gilet et se retrouve sur l'trottoir. Une flaque ne tarde pas à l'entourer. L'odeur de lactose se mélange à celle de sa pisse et de sa merde. Sans béquilles, Justin tente de se relever. N'y parvient pas. Les petites roches incrustées dans ses paumes assaillent de douleur ses mains.

- Tu restes ici, assis... tu n'as pas fini d'aimer.

Patrick lui donne une mouette décapitée. Justin lance l'oiseau au bout de ses bras. C'en est plus qu'assez ! Un bon coup de pied le propulse au sol face première. Il rampe alors vers le domicile de madame Lafleur avant de s'arrêter d'un coup sec et de se mettre à hurler :

- Je ne veux plus aimer ces oiseaux... laissez-moi tranquille !

- T'es laid !

Le pied de Pierre lui caresse brutalement le ventre.

- Tu détonnes avec le paysage... t'es-tu déjà regardé dans le miroir ? Y'a pas cassé ? T'as les cheveux blancs, ceux de ma grand-mère ne le sont pas autant, tu te promènes en béquilles, il n'y a personne comme toi dans le Cœur-de-la-Ville... personne ne te parle, tu fais peur. Trouve-toi un ami comme toi. Sois invisible !... encore mieux, change d'école.

Justin se recroqueville, il reçoit à nouveau des coups.

- T'as compris, l'Infirmes ? on t'aime pas. On aime pas les débiles comme toi. On ne veut plus te voir icitte.

Les ecchymoses apparaissent en masse sur son corps.

- L'Intestin va à l'école à matin. L'Intestin ne sait pas qu'il n'y a pas d'école à matin. Maman n'a pas dit à l'Intestin que c'est journée de planification ?... planification, ça veut dire qu'on reste à maison pis qu'on court pas à l'école.

Patrick prend le sac de Justin, l'ouvre.

- Des crayons, oups ! par terre... oups ! des livres aussi... des feuilles, un lunch... ah ! tout par terre.

Ses pieds brisent tout. Les cinq garçons l'entourent et à tour de rôle se penchent pour lui crier des insanités. Recroquevillé en petite boule, Justin attend que leur haine s'éclipse. Il s'imagine seul blotti dans la noirceur de sa chambre. La vie est belle. Carapace protège. Non ! chaque coup le ramène à la réalité : ils n'arrêteront pas avant qu'il ait tous les membres endoloris. Il est souvent victime et à force de manger des coups, on s'endurcit. Il se raconte des histoires, combat des monstres imaginaires, mais ce matin-là, impossible de fuir dans quelconques contrées fantasmagoriques.

- Laissez-le gang de petits voyous ! Laissez-le !

Madame Lafleur surgit balai dans les mains. La vieille femme aux cheveux blancs et au visage ridé donne des coups de balai à Patrick.

- Petits voyous, vous attaquer à un pauvre enfant sans défense.

--Ayoye !

- Ça t'apprendra petit rat ! Pis toi, prends ça... toi aussi... oust ! La police s'en vient.

Madame Lafleur frappe à répétition. Ils déguerpissent en apportant le sac de Justin.

- Tu perds rien pour attendre, l'Intestin... on va se revoir.

Patrick boite, mais court quand même vite et Madame Lafleur, balai dans les airs, se met à leurs trousses. Elle n'a plus vingt ans, il serait plus juste de dire qu'elle marche à leur poursuite. Ils disparaissent par la droite, rue Nelligan, et quand la vieille femme arrive à l'intersection, ils sont déjà hors de vue.

- Y reste plus rien.

Justin retient mal ses larmes.

- Ils ont tout brisé, tout. Pourrai pu... pu faire de livraisons.

- Rentrons, allons soigner tes blessures.

Dès qu'elle se penche pour l'aider à se relever, une odeur de merde l'assaille. Elle ne parvient pas à le remettre sur ses deux pieds : il est trop pesant. Tandis qu'elle lui explique qu'elle va chercher de l'aide, il se lamente, il a mal, son nez saigne encore. Il n'arrive plus à bouger le poignet, sûrement cassé. Madame Lafleur le rassure, tout ira. Carl viendra et l'amènera à l'hôpital. Il ne veut pas le voir, ne pas avoir à expliquer. Sait qu'il le forcera à parler. Lui, dira ne pas les connaître, sinon Carl ira tout bavasser au directeur d'école et, la prochaine fois, ça sera pire encore. Il n'aime pas qu'il foute son nez dans ses affaires. Impossible de convaincre madame Lafleur de laisser tomber. L'octogénaire se rend au Café de la Forteresse quérir de l'aide. Elle y arrive à bout de souffle, le cœur pompant. La voyant apparaître dans l'entrée du bistro, Natalie va à sa rencontre.

- Qui a ?... qui a-t-il ?

- C'est Justin !

- Quoi ! où ça ? qu'est-ce qu'il a ?

- Natalie ! amène-le à la maison...

Elle n'a point terminé sa phrase que l'autre se retrouve sur le trottoir.

- ... j'appelle son père.

Madame Lafleur circule dans le restaurant, c'est l'heure du déjeuner. L'endroit est bondé, les serveuses courent dans tous les sens et personne ne remarque sa présence. En matinée, il y a grande affluence, on installe des tables et des chaises sur la scène et on y assoit la clientèle. Le soir, l'endroit se change en lieu de rencontres pour les poètes, les jeunes écrivains; d'autres soirs, ce sont des musiciens qui viennent y interpréter quelques morceaux de musique classique, parfois on danse sur du techno. Le mercredi soir se tiennent les soirées littéraires. Carl aime bien venir y lire les extraits favoris des romans qu'ils dévorent. Il a toujours rêvé pouvoir écrire ces phrases délicieuses, mais il a dû un jour se résigner faute de talent. Il a bien essayé la poésie, pas très concluant. Même chose pour l'écriture de nouvelles, encore moins pour celle du roman : trop d'envergure ! peu peuvent se glorifier de maîtriser l'art du roman; par contre, rien ne l'empêche de savourer les textes des autres. Organisateur de ces soirées, il s'en enorgueillit. Le Café de la Forteresse est le café des artistes dans la Montréal de notre temps, c'est là que Carl et ses amis aiment se rencontrer pour discuter, boire et fumer, ne partant qu'aux petites heures du matin. Natalie est en charge de la fermeture du lieu et rarement on met quelqu'un à la porte. Chambranlant entre les tables où elle se faufile, car elle est partie rapidement de la maison sans apporter sa canne, madame Lafleur se rend au téléphone. Elle ne tarde pas à décrocher le combiné. Le numéro du dépanneur, elle le connaît par cœur. Trop énervée, elle pitonne mal, un enfant répond. Elle raccroche sans s'excuser et recompose à nouveau. Carl répond.

- Il... il a eu un accident, halète-t-elle.

- Qui ça, Justin ?

- Des... des voyous l'ont attaqué.

- Où ça ? y'est correct ?

- Je pense que oui... il saigne un peu, il a mal au poignet. Il... il ne peut plus bouger, il a pleuré.

- Qui... qui s'en occupe ?

- Natalie...

Carl ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase, il a laissé tomber le combiné tout en lui criant qu'il arrive. Il y a deux clients dans le dépanneur, monsieur Landry, un des habitués qui passe ses journées à l'épier, et un autre qu'il ne connaît pas. Il les jette à la porte, ne prend pas le temps de s'excuser, barre la porte et se rue vers l'escalier qu'il monte à vive allure, manquant de perdre pied et de tout descendre sur le ventre, menton cognant. Il se retient à temps, n'arrête pas pour autant sa course. Devant la porte du logement de Sophie, il cogne avec insistance.

- Vas-tu finir par l'ouvrir ! Câlce Sophie ! y'est presque neuf heures... ouvre cette criss de porte. Sophie, ouvre !

Son poing droit frappe avec obstination, hélas rien; il vire de bord et redescend l'escalier. Des journées comme celle-là, il souhaiterait posséder une voiture et il fonce au bout de la rue, courant le plus rapidement possible. Dépasse quelques passants tantôt par la droite, tantôt à gauche et tourne à droite rue Nelligan, grim pant alors la côte. Il s'essouffle. N'a pas l'habitude de partir si rapidement. Il aime marcher, il fait toutes ses commissions à pieds dans le Cœur-de-la-Ville. Se rend même à l'occasion dans le Vieux-Port, s'adonne quotidiennement au jogging, mais jamais ça ne presse comme ce matin-là.

Il aime prendre son temps : jogger tranquillement, se changer les idées. Arrivé rue Kafka, il rejoint Natalie qui converse avec Justin. Madame Lafleur n'y est pas, elle ne s'est pas encore relevée du banc qu'elle a trouvé près du téléphone; reprenant quelques forces, elle assiste à la cohue matinale. Voyant Carl arriver, Justin fond en larmes.

- Qui t'a fait ça ?

Il est tout près désormais.

- C'est quoi cette senteur ?

Carl retrouve Justin entouré d'oiseaux morts.

- Qu'est-il arrivé ?

Justin ne dit rien. Dire c'est revivre; Carl insiste. Il l'a pris dans ses bras et il marche vers la maison de madame Lafleur. Il le transporte dans la salle de bain. Natalie ne peut pas entrer, Justin ne veut pas qu'elle le voie tout nu. Carl l'aide à se laver. Son poignet ne bouge toujours qu'un peu. Son abdomen est rempli de bleus, son nez a cessé de saigner. Une serviette propre l'enveloppe. Natalie a trouvé dans la chambre du petit-fils de madame Lafleur, celui qu'elle garde une fin de semaine par mois, des vêtements propres. Justin les enfle. Durant qu'il prenait son bain, elle avait appelé au travail et avait demandé qu'on lui passe madame Lafleur.

- Aucun problème Natalie, ne te gêne pas, fouille. Tu trouveras tout ce dont vous avez de besoin. Manon vient de m'apporter un café, je vais déjeuner avant de rentrer. Ne m'attendez pas.

Carl n'abandonne pas l'idée de connaître le nom des voyous. Il finira bien par lui répondre, mais l'enfant persiste à ne rien dire. Quelle tête de mule !

- Ça n'en restera pas là, Justin. Si tu ne cesse pas ton entêtement, je t'amène au bureau du directeur, là tu parleras.

- Connais pas.

- T'as l'habitude d'être plus bavard.

Ils se regardent.

- J'ai-tu l'air d'une valise ? Ben oui, Justin... t'es connais pas, pis c'est pour ça qu'ils t'appellent l'Intestin ?

- Qui t'a dit ça ?

- Ce n'est pas en gardant le silence qu'on arrête la violence.

- J'les connais pas, j'les connais pas. J'sais pas qui ils sont, arrête de m'achaler !

- Justin ! depuis quand tu me parles de même ?

Ses yeux s'emplissent d'eau. Carl s'accroupit à ses côtés et lui tapote le dos.

- Maman... maman n'est pas venue ?... pourquoi ?

- Il fallait quelqu'un pour garder le dépanneur.

- Pourquoi toi tu peux mentir pis pas moi ?

- Allons à la clinique voir comment se porte ton poignet.

Les quelques coups de klaxon, indiquant l'arrivée du taxi, les ramenaient à la réalité du moment. Suivi de Natalie qui referme la porte du logement, Carl, qui tient Justin dans ses bras, sort de l'appartement. Quelques pas plus tard, aidé de Natalie qui ouvre la portière arrière de la Chevrolet, Carl aide Justin à prendre place dans le véhicule. La portière refermée, il fait le tour de la voiture avant d'aller s'asseoir à l'avant, côté passager. Une fois l'itinéraire donné au chauffeur, il se retourne pour s'assurer que Justin a bien pris le temps de boucler sa ceinture. Tandis que l'automobile transportant le père et

le fils disparaît au bout de la rue en tournant à gauche, madame Lafleur – utilisant comme
canne le manche de son balai – rentre chez elle en croisant Natalie qui s'en retourne au
boulot.

Chapitre 3
Le Cœur-de-la-Ville

Le Cœur-de-la-Ville était la pierre angulaire des projets du maire

Drapeau. Dès la première année de son mandat, en 1954, il a déposé le projet. Les objections venaient de toutes parts. Ça n'avait aucun bon sens d'amputer la montagne, et l'argent... où le trouvera-t-on ? Les financiers anglais s'objectaient. Non ! ils ne donneraient pas l'aval à un projet aussi fou et permettre à l'insouciance d'un jeune maire arrivé aux commandes de la ville d'empêtrer la cité dans un marasme économique. L'idée ne datait pas de la veille, mijotait depuis l'an 1938 alors que le jeune homme, s'appêtant à terminer un degré de bachelier ès art à l'Université de Montréal, s'était lié d'amitié avec Wilfried Laliberté; leurs soirées, ils les passaient à réinventer le monde autour d'une bière, disons plutôt autour de plusieurs, et en fumant des cigarettes et parfois, lorsqu'ils se prenaient au sérieux, le cigare.

À cette époque-là, ils rêvaient de grandes choses pour Montréal : les Jeux olympiques, l'Exposition universelle – mettre la ville sur la mappemonde, quoi –, donner une visibilité à la métropole depuis trop longtemps gouvernée par l'aile anglophone de l'île. Laliberté et Drapeau avaient des projets fous, voire ridicules. Plus personne de leur entourage ne voulait les écouter. Il ne fallait pas simplement que Montréal, comme toute métropole, possède sa structure unique qui attirerait les touristes du monde et faire

tourner les yeux de la planète sur elle pendant deux semaines ou un été, mais bâtir quelque chose d'unique qui assoirait sa reconnaissance internationalement.

Wilfried n'était pas issu pas du même milieu : cultivateur, son père avait tout abandonné et investi en bourse avant de s'installer en ville durant les années folles, puis avait été ruiné lors du krach de 1929. Comme bien d'autres à cette époque-là, ils ne mangeaient pas trois fois par jour. N'eussent été de son talent pour les études et de son goût pour les arts, le curé de la paroisse, qui voyait en lui l'avenir d'une jeunesse prometteuse, ne l'aurait jamais pris sous son aile. Un soir de décembre où une tempête paralysait la métropole, les deux amis s'étaient rendus comme à leur habitude dans une taverne de la rue Beaubien pour oublier l'approche des examens semestriels. Ils étaient seuls au rendez-vous, les voitures des autres s'étaient embourbées dans la neige. L'endroit était désert, quelques rares individus buvaient à leur table habituelle. On suivait à la radio le match du Canadien qui remportait une autre partie et la bière coulait à flots quand l'idée surgit : créer un quartier pour le peuple, le plus beau de la cité, un lieu qui ferait damner les sacrés Anglais de Westmount ! Un arrondissement pour le peuple, lieu des artistes, une forteresse populaire pour les familles ouvrières...

C'est avec cette idée saugrenue, élaborée dans un état d'ivresse un soir de décembre, que Drapeau s'est fait réélire en soixante. À ses côtés, Wilfried agissant dans l'ombre avait depuis obtenu sa licence en architecture et pratiquait le métier. Il leur a fallu attendre la mort de Duplessis et l'arrivée au pouvoir de Jean Lesage avec ses idées d'être maître chez soi afin d'obtenir l'aide du gouvernement provincial. Il fallait être fou, jeune et sans conscience pour mettre au jour un tel projet. Les plans ont été dessinés par l'équipe de Laliberté désigné par Drapeau pour prendre en charge la construction de la

nouvelle cité. L'époque des bières entre copains était révolue et le temps était à l'action; tout de suite, pas à la décennie suivante.

Son retour au pouvoir, Drapeau l'a obtenu promettant que s'il remportait ses élections, une forteresse s'érigerait en plein cœur de Montréal. Wilfried l'a aidé à préparer le discours que le jeune maire, qui avait perdu ses élections en 1957, a prononcé la veille du scrutin de soixante. Stoïque, la ville entière se tenait devant le petit écran en noir et en blanc et ceux qui n'en possédaient pas s'étaient rendus chez de la parenté. Durant toute la campagne, les éditorialistes condamnaient ou louangeaient la mégalomanie de l'homme qui mènerait Montréal à sa perte.

- Le temps est venu d'être maître chez nous ! Voyez les plans... Faisons du versant est de la montagne du Mont-Royal la Cité francophone d'Amérique ! Le Cœur-de-la-ville (et voilà le nom était lancé) sera notre fierté.

Le lendemain, la population donnait son aval au projet. On la voulait cette forteresse francophone. Lors de la campagne, Drapeau avait pris le temps d'expliquer aux Montréalais que la municipalité administrerait le quartier. Les investisseurs devraient se conformer. La ville engagerait les coûts initiaux de construction, ensuite les maisons et les commerces seraient vendus. Le Cœur-de-la-Ville serait entouré d'une fortification et on n'y investirait pas pour gonfler son compte de banque, car la ville empêcherait l'augmentation des loyers et toute rénovation extérieure devrait au préalable être approuvée. On construirait un quartier pour les citoyens où le bien collectif ferait figure de loi.

Dès 1961, à la tête des travaux que dirigeait Wilfried, on a érigé le mur de pierres qui délimite aujourd'hui la cité. À l'est, le Cœur-de-la-Ville va jusqu'à la rue de

l'Esplanade et englobe l'ancien parc Jeanne-Mance. Au sud, le quartier se rend jusqu'à l'avenue des Pins et le mur délimitant l'extrémité ouest de la nouvelle cité se dresse au sommet de la montagne; au nord, l'avenue Mont-Royal sert de balise. Quelques ouvertures permettent l'accès. La porte Montréal, celle du sommet, rend accessible l'espace boisé de la montagne. L'avenue du Parc est la seule rue demeurant intacte. Au sud, on peut pénétrer par la porte Champlain et au nord, sortir par la porte Laviolette. Les constructions allaient bon train et, deux ans plus tard, le mur de pierres entourant ce qui deviendrait le Cœur-de-la-Ville était érigé. Il était même possible d'y grimper et d'y circuler.

Dès l'annonce de la tenue de l'Exposition universelle, on a tout mis en branle pour que le Parc Jeanne-Mance, rebaptisé depuis parc de la Francophonie, puisse accueillir chaque soir de l'été soixante-sept les touristes du monde. On y a planté des arbres, aménagés des sentiers, installé des plates-bandes fleuries. Près de la porte Laviolette, une grande piscine publique fait depuis le bonheur des enfants et des plus grands lors des chaudes journées d'été. Des habitants de tous les coins de l'île viennent s'y baigner; généralement la ville ferme ses installations à la fin du mois d'août. Près de la porte Champlain, deux cents érables apportent chaque automne une féerie de couleurs et on déclare le Festival d'automne pendant deux semaines. Au printemps, l'eau d'érable devient sirop et tire. Dès que mars arrive avec ses redoux, on entaille et les chaudières accrochées aux chalumeaux recueillent l'eau. Faut ramasser régulièrement, circuler avec un cheval qui traîne un gros tonneau, sinon les enfants boivent tout, passant leur temps à venir s'y abreuver, soit au sortir des classes le midi ou en après-midi. Une fois la journée, en matinée, on fait bouillir. La vapeur d'eau d'érable chauffée à l'ancienne avec des

bûches qui sont empilées à l'extérieur de la cabane se disperse alors dans l'érablière. À chaque début d'avril, Carl amène son fils se sucrer le bec à de la fête de l'Érable.

Pour donner à la nouvelle cité un air d'antan, il était hors de question de garder l'affreux asphalte qui recouvrait alors toutes les rues de la métropole. L'avenue du Parc, qui a depuis été rebaptisée avenue de la Francophonie, a été désasphaltée pour y placer un pavé tel celui qui recouvre les rues du Vieux-Montréal. Avec le temps, les chênes plantés le long de l'avenue, côté est, ont poussé et ils se dressent désormais majestueusement.

Lors de l'Exposition universelle, chaque soir, des festivités se déroulaient au parc de la Francophonie. Sur la scène extérieure, au rythme de la musique disco, la jeunesse dansait. Certains soirs, l'Orchestre symphonique de Montréal conviait les mélomanes. On a pu aussi assister à des lectures de poésie québécoise et d'extraits de romans. Depuis, ça n'a jamais cessé, les romanciers émergeant, des jeunesses pleines de talents s'y rassemblent; Réjean Ducharme n'a jamais accepté l'invitation lancée à quelques reprises, mais loin de là l'idée de laisser croire que le *Tout m'avale* de Bérénice n'y a jamais été lu. Jacques Laliberté, le garçon de Wilfried, qui terminait à l'époque son cours classique et qui souhaitait devenir un écrivain qu'il ne deviendra pas, passait son temps dans les pubs branchés de l'époque à parler, à rire et à fêter avec la relève artistique québécoise, a accepté avec tout l'enthousiasme que portent les vingt ans d'occuper le poste de directeur culturel et de poursuivre le projet de son père de faire de cette forteresse un havre de création pour la jeunesse qui à l'époque ne trouvait place à s'exprimer que sur la scène parisienne. Qu'il était temps de ramener le talent de chez nous ! ici, au cœur de notre ville. Lors de l'Exposition universelle, Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Anne Hébert, pour ne nommer que quelques noms issus du milieu littéraire, se sont succédé sur la

grande scène du parc de la Francophonie pour livrer au monde entier le talent d'ici. Tout était encore en chantier : la poussière flottait le jour dans la montagne et la fête dans le parc le soir venu et la nuit durant; jamais un projet n'avait autant uni un peuple.

Quand l'annonce a été faite que Montréal tiendrait la vingt et unième olympiade, les travaux allaient déjà bon train. L'équipe Drapeau, toujours dirigée par Laliberté père, a redoublé les ardeurs. Il fallait être prêt. Les marathoniens entreraient par la porte Champlain lors de l'épreuve du quarante kilomètres, emprunteraient l'avenue de la Francophonie et quitteraient le Cœur-de-la-Ville par la porte Laviolette. Pas un instant à perdre, l'échéancier ne permettait pas le ralentissement des travaux d'autant plus que toute la ville était en métamorphose pour la tenue de la prochaine olympiade. C'était l'occasion inespérée pour faire découvrir au monde entier la forteresse francophone qui s'érigait en mer anglaise. Dès le début de la décennie, on a développé le côté ouest de l'avenue de la Francophonie. On bâtissait avec de la pierre et à mesure que les saisons passaient, une ville, symbole de temps révolus, naissait. On était de retour au dix-huitième siècle, les colons français se réinstallaient en Nouvelle-France. Ils arrivaient en masse, s'érigeant une ville, empruntant à l'héritage de leurs pères; une forteresse française se construisait avec les technologies modernes, vite... tout avançait rapidement et il était inconcevable de reculer.

Le soir, en compagnie de sa femme, un peu avant le crépuscule, Jacques aimait se promener en haut de la montagne tout près de la porte Montréal où, dans un proche avenir, un parc s'étendrait. Il pointait du doigt la construction des plongeoirs olympiques qui accueilleraient l'année suivante les plongeurs du monde avant de déplacer le regard.

- Nous y habiterons, là... regarde. Tu vois ?... juste en bas près de l'avenue ?... dès mai, ça sera prêt.

- Je voudrais tellement y voir grandir nos enfants.

Jacques n'a rien répondu, connaissait trop son désir; elle ne parvenait pas à enfanter. Il y avait bien eu deux fausses couches et, depuis, rien. Chaque fois qu'en sa compagnie, ils croisaient des enfants, elle ne parvenait plus à détourner le regard. Il évitait le sujet. Ne savait plus trop quoi dire ou faire. Tout avait été dit et redit. La nuit tombait sur Montréal et Jacques expliquait à sa femme pour une énième fois : les cafés qui longeraient l'avenue de la Francophonie seraient fin prêts pour les olympiques, les commerces du quartier aussi. Il y aurait de la place pour trois galeries d'art, des bouquineries, une grande librairie et un marché public.

- Comme ceux de France... ceux qu'on a vu l'autre été. Chaque jour, on y apportera des fruits et des légumes frais.

Les premiers déménagements étaient prévus pour le mois de mai soixante-seize, quelques semaines avant les Jeux.

- De la vie, c'est ça qu'il faut... on va donner vie au Cœur-de-la-Ville, à temps pour les olympiques.

Il y aura trêve pour la durée des Jeux. Premier répit depuis le début des travaux, seize ans auparavant. Jacques et Pauline, circulant entre les chantiers de construction du versant est, faisant attention pour ne pas se blesser, retournaient au pied de la montagne : fallait se dépêcher avant que la noirceur ne gagne complètement la cité, regagner le parc de la Francophonie par la rue Nelligan en croisant successivement trois rues parallèles à

l'avenue de la Francophonie : Rachmaninov, Ducharme et Poulin, puis serpenter ce qui deviendrait à gauche le marché Jacques-Cartier.

Juillet soixante-seize, on l'ouvrait ! les cafés pullulaient de gens, les petits commerces faisaient des affaires en or et le Cœur-de-la-Ville accueillait la compétition de plongeon lors de la vingt et unième olympiade, et les yeux de la planète nous découvraient. Le soir, les touristes du monde se réunissaient au parc de la Francophonie où les festivités se poursuivaient dans les cafés et pubs de l'endroit.

L'arrivée au pouvoir du Parti québécois a permis à la ville d'obtenir l'argent nécessaire pour mettre en branle la construction du château qui surplomberait la cité. Au sommet du versant a rapidement pris forme ce qui accueillerait des expositions universelles; des salons y ont été aménagés pour y tenir des soirées de poésie et l'exposition d'œuvres subversives; un étage réservé aux artistes qui souhaitent créer. La construction a pris trois ans et le château Saint-Saëns s'est alors dressé avec ses trois tours qui de leur sommet permettent d'admirer la métropole. Grosse de huit mois, Pauline accompagnait son mari à la soirée d'inauguration qu'a bien voulu présider Anne Hébert, une vieille connaissance de Wilfried. Ils s'étaient connus à l'époque du cours classique. Lors de cette soirée-là, Félix Leclerc a lu sa poésie et Gilles Vigneault, chanté la sienne. C'était l'été et il faisait chaud comme il peut le faire à Montréal en juillet et c'est dans la cour du château, baptisé maison de la Nation, que la réception s'est déroulée. Lors de la même occasion, on a inauguré les jardins Nelligan où des fontaines, illuminées de lumières flamboyantes et valsant sous différents airs de musique classique, ont subjugué les invités. Depuis les Jeux, on construisait de plus en plus en amont, la cité prenait forme et à mesure que l'on terminait des habitations, les nouveaux propriétaires ou locataires

s'y installaient. On n'aurait jamais cru que la demande serait aussi grande. La ville, le promoteur, vendait désormais avant que la première pelletée de terre ne soit creusée. Il avait fallu plus de quinze ans avant que la population puisse migrer en masse vers le Cœur-de-la-Ville. On se devait de construire une école primaire près de la porte Champlain, à côté du marché Jacques-Cartier, avenue de la Francophonie, et le midi, les enfants jouent dans les aires de jeux du parc, l'autre bord de la rue. L'école secondaire Sigmund Freud sise dans l'autre partie du bourg, près de la porte Laviolette, un peu plus à l'ouest, amurée à la forteresse, entre les rues Kafka et Rachmaninov.

À mesure que les années passaient, des rues en pavé et des maisons en pierres s'élevaient. On avait bien fait attention de ne pas couper tous les arbres de la montagne; ci et là gisent d'immenses feuillus et de gigantesques conifères. C'est dans l'un des appartements vieillots de la rue Ducharme que Pauline a donné naissance à Carl le vingt-deux août 1979. Ce jour-là, il pleuvait et, en soirée, lors d'une accalmie, Jacques, accompagné de son père, était sorti à l'extérieur. Tout d'abord dans les rues entourées d'habitations et par la suite simplement sur un pavé de pierres. Ils ont marché jusqu'à la maison de la Nation, le soleil transperçait quelques nuages et éclairait le château Saint-Saëns. Les pierres mouillées par la pluie contrastaient avec la lueur du soleil qui s'y reflétait. De la terrasse de la maison de la Nation, ils regardaient leur œuvre s'ériger sous leurs yeux et c'est alors qu'ils ont vu un homme gravir le chemin pavé. Il s'agissait de l'ancien maire Drapeau qui venait féliciter le nouveau père. La décennie quatre-vingt permettrait la fin des travaux domiciliaires. Leur projet vivait désormais de lui-même, le maire Drapeau n'était plus aux commandes de la ville et les investissements affluaient toujours. Au début de la décennie suivante, Ottawa finit par injecter l'argent qu'on avait

toujours attendu et on a pu doter le château d'un opéra style dix-huitième siècle, à la Versailles. Lieu propice à la présentation d'opéras, de ballets, un endroit où l'Orchestre symphonique de Montréal se produirait, une salle où jouer le théâtre de Ducharme, de Gélinas, de Tremblay... L'idée remontait également à la soirée de décembre où Wilfried et le futur maire Drapeau, soûls comme des pots, avaient osé rêver. Ottawa finançait tout. Voilà ! on construisait.

Lors des fêtes du millénaire, l'Opéra Schönbrunn fut inauguré. Le trente et un décembre 1999, Carl y a convoqué ses amis – il avait reçu des billets de faveur –, on y présentait la *Somnambule* de Bellini. Du haut de ses six ans, Justin insistait pour les accompagner. C'était long, trop long pour un enfant. Face à l'immense scène, une salle ayant la forme d'un ovale coupé en deux accueillait des spectateurs au premier plancher. Sur les côtés de cette salle, les loges juxtaposées les unes aux autres formant un fer à cheval se superposaient sur quatre étages. Face à la scène, au fond, la grande loge où la haute société avait été conviée : les Premiers ministres du Québec et du Canada, accompagnés de leur famille, assistaient à la soirée. Le maire Drapeau, qui s'était éteint cette année-là, n'a pu voir son œuvre terminée et, tout comme lui, Wilfried Laliberté, emporté par un cancer au milieu des années quatre-vingt, n'était pas dans les jardins du château, ce soir-là, pour observer le feu d'artifice qui, sous le coup de minuit, a illuminé la métropole. La foule montréalaise s'était regroupée dans les rues du Cœur-de-la-Ville pour assister aux festivités. Justin, assis sur les épaules de son père, s'émerveillait à l'éclatement de chaque pétard qui envahissait le ciel. Puis à la suite au feu d'artifice, dans une nuit sans vent, le groupe d'amis a déambulé dans les rues du bourg où des milliers de fêtards, bouteilles de champagne à la main, se déplaçaient avec euphorie dans une ville

qui s'enneigeait. On marchait du parc de la Francophonie aux jardins Nelligan où dans les bassins, des structures de glace s'illuminaient de mille couleurs. C'est en descendant la rue Saint-Denys-Garneau que nos fêtards, Carl, Natalie, Sophie, Justin et les autres, ne se gênant guère pour faire la conversation à des inconnus, se frayaient à leur tour un chemin.

- J'en veux. Je veux y goûter Carl... tout monde en boit, moi aussi. Juste une petite gorgée.

Carl ne répondait pas.

- J'te parle Carl, passe-moi la bouteille, je vais juste mettre mes lèvres... pas beaucoup, juste un peu, juste savoir ce que ça goûte. Une petite gorgée... une très petite, non ?... une petite goutte, d'abord. J'veux faire comme tout le monde.

Une femme s'est approchée, a pris la bouteille dans ses mains et a bu d'une traite le reste du champagne.

- Maman, j'en veux...

Et elle l'a lancée dans une poubelle qu'ils croisaient.

- T'as tout bu, tu m'en n'as même pas gardé.

Des cris de joie fusaient de toutes parts sur le parcours. Au parc de la Francophonie, l'hiver, la piscine olympique se transforme en patinoire. Dans l'un des casiers, plus tôt en journée, Carl avait laissé les patins. Le petit groupe d'amis les a enfilés et s'est jeté sur la glace. À tour de rôle, on a tiré le traîneau de Justin qui, bien emmitoufflé, demeurait assis.

- Plus vite, Carl ! plus vite, faut le dépasser... excellent ! l'autre maintenant, vas-y. Attention !... ouf... on l'a échappé belle. À droite ! plus vite, vas-y !... patine le gros.

Au son d'airs folkloriques, on a festoyé en patinant une bonne partie de la nuit.

Ça a pris quarante ans à construire le Cœur-de-la-Ville et aujourd'hui, des règles très strictes font en sorte que le quartier demeure un lieu où les familles peuvent s'établir. Jamais des intérêts malveillants ne viendront acheter les appartements pour les revendre au plus offrant. L'équipe du maire Drapeau a mis en place une législation pour que ça n'arrive pas. Plusieurs familles possèdent leur propre appartement, d'autres en ont acquis quelques-uns dont ils font la location. Sophie, comme bien d'autres, est l'une de ces locataires et elle vit dans un des appartements de la rue Ducharme, plus exactement au 620; et ce matin-là de septembre, un mal de tête la garde au lit. Elle finira bien par retrouver le sommeil, mais non ! on cogne à la porte. Pas la force de se lever. Quelques bouteilles de bière traînent ci et là dans la chambre, dans la cuisine aussi; la caisse vide gît à côté de la table, les bouchons un peu partout dans l'appartement. Elle tâte à côté d'elle, est seule. L'autre est parti. Comment il s'appelle ? quel matin ! et l'alcool qui a anéanti sa mémoire, l'habitude quoi ! Mais le matin, ses maux de tête ne l'empêchent pas de se rappeler qu'elle a encore trop bu; comme la veille, comme l'avant-veille et comme tant d'autres fois. Son pied touche quelque chose de froid et gluant. Le condom, elle le ramassera plus tard, à moins qu'il aille retrouver les autres qui traînent sous le lit. Paresser. Elle remonte les couvertures sur sa tête. Patiente un peu. Un bien-être finira par l'envahir, parfois ça fonctionne. Plus elle attend avant de se lever, plus la mélancolie l'empoigne. On frappe encore à la porte, on veut défoncer. Elle est en retard au travail, il fallait se lever depuis longtemps, elle demeure dans son lit. La femme agrippe le pot d'aspirines qui repose dans le tiroir de l'une de ses tables de chevet. Presque vide ! Déjà ! Va falloir en racheter. Pas de verre d'eau. Elle en prend une. En avale une deuxième, ce

mal de bloc va passer. Ses yeux se referment, le sommeil reviendra. Le veut trop, il a fui. La vue du désordre criant de sa chambre la fait foirer encore un boutte dans son lit.

La soirée d'hier, elle ne s'en rappelle que vaguement; il était minuit quand elle a quitté la maison. Le petit dormait, en tout cas, il sait quoi faire s'il se réveille. Elle a déambulé dans les rues, a failli se fouler la cheville. C'est pas égal ces criss de rues pavées-là. La veille au soir, elle s'est rendue au Pub du Marché, aime y aller, pensait bien y rencontrer Carl et Natalie. Ils devaient y être, n'y étaient pas. Elle s'est enfargée dans une chaise en allant se commander une bière et c'est là que l'homme est venu lui parler. Y'était correct, pis après quelques autres consommations, elle s'est surprise à lui caresser le ventre. Le reste est vague, mais le condom poussé hors du lit confirme : elle n'est pas rentrée seule.

Dans la cuisine, Sophie s'enfarge et perd pied. Lui pis ses sacraments de bébelles ! Y'a en partout. L'appartement est sens dessus dessous. Le comptoir est rempli de vaisselle sale. Le lave-vaisselle a brisé le mois dernier et Carl qui ne trouve pas le temps de venir le réparer, lui a dit d'appeler un réparateur, mais elle oublie toujours, remet à plus tard. Pourquoi faire là ce qu'on peut faire tantôt ? Depuis un bon deux heures, elle devrait être au dépanneur et la voilà qui se fait un café et qui s'assoit à la table de cuisine. Le bruit du jet pissant du percolateur amplifie son mal de tête.

- Maman regarde, pas là... devant, la photo... une piste d'atterrissage pour les boîtes de conserve. Carl n'était pas content, un peu fâché. Y'avait du sable partout. Je suis allé le chercher moi-même, tu viendras la prochaine fois ?

Justin lui montrait la veille au soir, le cliché pris avec un appareil qui développe instantanément les photographies. Sophie tendait les bras.

- Viens ici que j'te prenne.

Justin s'est approché. Elle était assise sur le divan du salon entre une paire de pantalon sale et une assiette de spaghetti pas terminé.

- Ouach ! tu pues l'alcool !

Il s'était éloigné et elle, aussitôt, levée pour le rejoindre.

- Dis-moi qu'tu m'aimes.

Continuant à marcher, il la fuyait, elle le collait. Justin s'est rendu dans sa chambre, a fermé la porte, l'a barrée à vrai dire. Carl pis ses idées de mettre un loquet à une porte d'enfant. Ses poings frappaient, il n'ouvrait pas; elle défonçait encore plus, voulait qu'il la laisse entrer. Justin déteste sa mère quand elle boit, toujours en train de coller. Une vraie mouche en mal d'affection. Qu'elle sorte pis qu'à s'trouve un homme. La soirée, il a fini par la passer enfermée dans sa chambre, ne voulant pas sortir. Il refusait de se faire agripper par une sangsue en état d'ébriété.

Y'est grand temps de faire le ménage ! Deux semaines qu'elle se promet de le faire le soir même et le soir même, le matin suivant, ainsi va sa vie. Son café lui donne un haut-le-cœur. Elle court à la salle de bain. Vomit. N'a pas réellement eu le temps de s'y rendre. Tout est sorti sur le plancher de la cuisine. Les deux mains sous le robinet du lavabo, Sophie s'asperge le visage. Ensuite, elle remplit le creux de ses paumes qu'elle a jointes d'eau et boit un peu pour enlever le goût d'âcreté qui macère dans sa bouche. Elle lève la tête, déteste voir sa sale mine au lever. Chaque jour empire les choses : les cernes ne sont que plus voyants, creusant la peau sous ses yeux bleus clairs. Au train où elle se malmène, y'est surprenant qu'elle soit encore belle femme. Ça aussi passera.

Sous l'évier de la cuisine, y'est supposé avoir du détergent. Elle ne le trouve pas. Tout est à l'envers, elle fouille. Quelques fourmis et araignées y ont fait leur refuge. Y'est grand temps de faire l'ménage. Elle tient le nettoyant, mais là c'est la guenille qui est introuvable. Pas moyen de se souvenir où elle a laissée le chiffon la dernière fois. Faut fouiller l'appartement. Soulever du linge sale qui traîne ci et là, tasser les jouets de Justin. C'est quoi ça ? Une assiette avec des restes d'un sandwich de la semaine précédente ? Une colonie de fourmis le dévorent. Elle l'éloigne d'la main. Où ça été mis ?... Va ben falloir prendre quelque chose. Au ras l'divan, Sophie trouve un vieux tee-shirt à Justin. Elle le prend, pis elle se rend à cuisine en contournant tout ce qui lui bloque le chemin. À quatre pattes, les genoux sur l'plancher de bois franc, elle ramasse son vomi. L'odeur lui donne d'autres nausées. Elle transpire, y fait chaud : la sueur coule sur son visage. Elle frotte encore un peu.

Une douche froide l'attend. L'eau coule. Pas si froid, un peu plus chaud. Et là ça devient trop chaud. Faut encore tourner le robinet, mais... bordel ! ça redevient trop frette. Elle finit par stabiliser à la froideur voulue. Elle s'y glisse, sent l'eau lui ruisseler sur le visage. Ce qu'elle aime, c'est une fois sa tête imbibée d'eau, la retirer du jet, les cheveux lui cachent la figure, puis d'un mouvement brusque des mains, faire descendre toute l'eau imbibée dans sa chevelure. Le ploc résonnant alors que la flaque atteint la baignoire la fait toujours sourire. Sophie regarde le savon qu'elle tient dans ses mains, l'examine et la voilà qui se met à se frotter. Le méchant doit sortir. Enlever l'odeur de l'homme qui l'a baisée dont elle ne se souvient même plus à quoi il ressemble. Il transpirait beaucoup trop lui aussi. Tout le monde transpire trop de ces temps-ci, et l'été qui semble vouloir s'incruster. Elle préfère l'hiver, rester au chaud, une bonne bouteille de vin – rouge ou

blanc peu importe, du rosé ça fait aussi l'affaire, du mousseux également, mais ça la rend vite malade, en autant que ça soûle –, s'emmitoufler sur son divan, fermer les lumières, ne garder que celle qui éclaire le divan, coucher le petit et lire. Sophie lit des histoires d'amour. Ses amours, elle les vit par procuration; elle a aimé une fois, une de trop. Elle l'a dit à tous ceux qui voulaient l'entendre, même à ceux qui ne le voulaient pas. Tous les clients du dépanneur connaissent son histoire et n'abordent le sujet sous aucun prétexte. Le père du petit l'a abandonnée, sans raison, au septième mois de grossesse; il n'est jamais revenu.

Sophie vient de fermer les robinets, c'est fou comme on peut avoir froid en sortant de la douche, même en pleine canicule. Bon ! pu de serviettes dans la salle de bain et c'est le chiard d'en trouver une propre dans l'appartement. Sont toutes sales. Le lavage aussi doit être fait. Pas demain, maintenant. Il ne reste pu rien à mettre. Elle sent son linge. Ce string-là, elle ne l'a mis qu'une fois, la senteur est correcte; puis ce gilet-là sent pas trop la transpiration et ce pantalon a été lavé la semaine dernière, ça f'ra l'affaire. Devant le miroir, Sophie se maquille un peu, cache sa fatigue, se parfume. Un tour rapide de l'appartement, le temps de ramasser un tas de linge blanc et voilà que tout se retrouve dans la laveuse. Elle la part, prend la boîte de détergeant, vide ! Elle se rappelle pourquoi elle n'a pas fait la lessive depuis des jours. De retour dans le salon, elle s'effondre sur le divan. Pas le temps de déjeuner, on l'a déjà assez attendue. Pas ben grave, rien ne rentrerait. Déjeuner, elle ne sait même plus ce que ça signifie. Le matin rien ne s'avale et le petit qui est toujours affamé. C'est Carl qui s'occupe de le faire manger au dépanneur. Des matins, il lui prépare un vrai déjeuner : des œufs et du bacon et le petit dévore tout. Quel appétit ! Les autres matins, quand il décide de ne pas manger au dépanneur, il est

assez grand pour se prendre un bol de céréales, les sucrées. Il va lui-même les choisir à l'épicerie; fouille dans la bourse de sa mère, prend quelques dollars et s'y rend. La fin de semaine, Natalie l'amène déjeuner au Café de la Forteresse.

Gougounes dans les pieds, Sophie sort sur le perron, jette un coup d'œil : l'homme aux cigarettes n'est pas à sa fenêtre en train de l'épier. Elle déteste se faire surveiller par cet homme qui ne vient au dépanneur que le matin à six heures pour acheter son satané paquet de cigarettes. Lui est déjà arrivée de le croiser au marché, il a détourné le regard et est passé à côté d'elle sans dire mot. Pas très rapidement, pas trop différent des autres jours, Sophie descend l'escalier une marche à la fois. La porte du dépanneur est barrée et le panneau indiquant la fermeture est retourné. Les lumières à l'intérieur sont ouvertes. Elle ne comprend pas ce qui se passe. Elle frappe. Aucune réponse. Elle cogne plus fort. Toujours rien.

- C'est fermé ?... j'ai pas dormi d'la nuit, j'avais trop d'idées... ça n'arrêtait pas, j'ai pas arrêté d'écrire, fallait pas que je les perde. Laisse-moi essayer. J'ai bu deux bouteilles pour me garder réveillé, je viens de finir la dernière. Ça bien l'air barré.

- Tabarnak !... j'reviens tout de suite... Bon sens qu'y fait chaud ! C't'insupportable !... ça va-tu finir par finir ?

Au pas de course, Sophie remonte l'escalier et manque de se péter la gueule. Elle rentre chez elle. En attendant, Patrice s'est tassé à l'ombre, sous les marches. Il entend des pas qui redescendent, les jambes de Sophie lui apparaissent. Il les observe. Son cul aussi, il le trouve ben bandant. Caché sous les marches, aucune gêne. Elle avance sur le trottoir, tourne à gauche et lui fait alors face. Il lui sourit et a de la misère à ne pas descendre le regard quand elle porte sa camisole ras le nombril. Il se force à soutenir son

regard. Carl déteste cet accoutrement, lui reprochera certainement à son retour, mais que pouvait-elle mettre d'autre ? tout était sale et c'est ce morceau de linge qui sentait le moins. Puis ça-tu d'allure de travailler dans un fourneau ? tant que l'air climatisé ne sera pas réparé, qu'il ne s'avise pas de la faire chier, surtout pas à matin. Elle n'est pas d'humeur. Patrice a couru au frigo et revient avec une bouteille de coke. Il n'en achète rarement plus d'une à la fois, aime revenir, ça le fait sortir de sa mansarde d'écrivain. Voir du monde. Voir Sophie.

- Faudrait aller au théâtre.

- Moi pis l'théâtre, sais pas trop là.

- C'est une adaptation de *L'hiver de force* !... Réjean Ducharme... Tu connais pas ? Tiré de son roman, tu sais André, Nicole ? Non ?... Tu l'as jamais lu ? Demande à Carl de te le passer, il l'adore comme moi... Faut dire que c'est excellent, deux végétaux urbains, imagine-toi, qui poireautent en regardant des disques des Beatles cuire dans le four ou encore en s'assoyant à côté du téléphone en attendant qu'il sonne.

- Pas trop emmerdant ? dit Sophie en remettant la monnaie à un homme qui vient de s'acheter un journal.

- *Pour ne pas passer notre temps à attendre son coup de téléphone, on lui a téléphoné pour lui demander si elle prévoyait qu'elle nous téléphonerait.* Cool hein ? il faut y'aller ! C'est Lorraine Pintal qui a fait l'adaptation, coudon ! tu ne lis pas les journaux. Ah ! ça me rappelle... je me suis tellement pogné avec mon père, il disait que Ducharme avait lui-même fait l'adaptation, ben voyons donc ! qu'est-ce qui connaît à la littérature, lui ? Impossible, Ducharme ? reprendre un de ses textes pour en faire une adaptation, ben non ! il ne fait pas ça lui. Il écrit pour le théâtre, mais pas des adaptations

de ses romans. Ce n'est pas un dramaturge raté qui doit pasticher les autres pour avoir des idées. J'ai fini par la trouver...

- Trouvé quoi ?

- La pièce c't'affaire.

- La pièce ?

- Bien oui, l'adaptation de la pièce. T'écoutes-tu quand j'te parle coudon ?

- Oui, oui.

- Je l'ai trouvé édité chez Gallimard, je l'ai achetée, puis j'ai foncé chez lui
montrer qu'il avait tort. Faut que tu viennes !

- Sais pas trop, dit-elle en servant une jeune femme.

- Tu vas aimer. J'y suis allé en deux mille un au TNM, c'est absolument à voir...
ça joue au théâtre de l'Opéra toute la semaine. J'ai deux billets pour samedi, puis... puis,
qu'est-ce que tu en dis ? Tu viens ?

- Le samedi j'travaille, hein. Pis Carl là, de ces temps-ci, y'est pas trop d'humeur
pour que j'prenne des congés. Ça sera tout ? un coke, une barre de chocolat, pis un
chip ?... ouin, tout un déjeuner, ça !

- Oui.

- Faut dire que l'matin j'ambitionne un peu. Ça va faire six et quatorze.

Patrice lui tend un billet de dix.

- Merci.

- Je veux que tu m'accompagnes... il faut découvrir. J'organise ça avec lui.

- J'ai r'commencé à lire *Madame Bovary*. J'me tanne jamais. Je le lis, pis le relis.

Trois et quatre-vingt-six.

- Toujours aussi passionnant ?

- Ouais !

- Quel début ! ça commence avec un nous, tu as remarqué ? le point de focalisation du narrateur est celui des yeux des élèves de la classe qui regardent le nouveau, Charles Bovary, entrer. L'histoire commence avec lui et finit aussi avec lui. Ça a l'air de rien ce nous-là aujourd'hui Sophie, mais à l'époque, c'était tout à fait novateur.

- Ouais, j'le sais... tu m'le dis chaque fois, dit-elle distraitement en continuant à servir les clients qui font la file pour payer.

- Avant Flaubert, on n'avait jamais atteint une narration qui évoque autant la vie intérieure d'un personnage. Les rêvasseries amoureuses d'une femme adultère – mariée à un médecin sans envergure – qui s'emmerde dans sa ville de province et qui trouve le moyen, une fois la semaine, d'aller voir son amant, à Rouen... Je suis en train de lire un essai sur le monologue intérieur, j't'en ai parlé ?

- Non, dit-elle avec désintéressement en détournant brièvement le regard pour regarder ce que monsieur Landry trafique dans l'allée des revues. Il doit encore se rincer l'œil. Au moins lorsqu'il fait ça, ce n'est pas elle qu'il déshabille. Sophie tient dans ses mains le roman de Flaubert et elle regarde de nouveau Patrice.

- Plus j'le lis, plus j'sais c'qui va arriver et plus j'aime ça... c'est Carl qui m'a fait connaître. Tu veux un sac ?

- Non merci. Tu as déjà lu *L'éducation sentimentale* ?

- Quoi ?

- *L'éducation sentimentale*.

- De qui ?

- Le même.

- Le même ?

- Le même auteur, Flaubert.

- Ah ouais ! non... non, je l'ai jamais lu. Bonne journée là.

- À tantôt. Si j'oublie, rappelle-moi de te l'apporter. Tu vas aimer... qu'est-ce que je disais ?

- À tantôt...

Il fronce les sourcils.

- C'est ça qu'tu disais, à tantôt...

- En tout cas... je finirai bien par repasser en acheter un autre, à moins que je dorme, il le faudra bien un moment donné. Meurs pas trop de chaleur d'ici là... est-ce qu'ils vont finir par le réparer ?

- Mercredi.

Patrice quitte le dépanneur. Gustave-le-pas-de-vie a lui aussi envahi les lieux pendant qu'elle servait Patrice. Il va rejoindre monsieur Landry et ensemble, dans leur coin, ils regardent les revues. Il en prend une à son tour, trouve quelques photos intéressantes et les montre à l'autre. Des fois Sophie fait une montée de lait, va vers eux, leur arrache les revues des mains et leur hurle qu'ils devraient avoir honte de regarder ce genre de photos. Ils ne bronchent jamais vraiment, ne s'éloignent qu'un peu et, à la première occasion, dès que Carl est de retour, ils retournent les feuilleter. Elle peste contre eux, mais rien à faire, ils ne semblent pas s'en préoccuper. Pour Carl, ils sont des meubles trop souvent à la mauvaise place au mauvais moment. Des meubles qui épient ses moindres faits et gestes, qui embarrassent et dont on devrait se débarrasser; du moins,

aux dires de Sophie qui ne comprend pas pourquoi il accepte encore des nuisances comme eux. À d'autres moments, ils restent simplement plantés à un endroit quelconque du dépanneur comme des piquets et ils observent tout ce qui se passe; parfois parlant entre eux, mais le plus souvent en gardant le silence.

Une dizaine de minutes après le départ de Patrice, une fille entre dans le commerce, sac d'école sur le dos. Sophie ne l'a jamais vue, ne la connaît pas, n'était pas là quand elle est venue un peu plus tôt en matinée. Elle fait la queue. Laisse même passer quelques clients, désire se retrouver seule avec la caissière.

- J'peux t'aider ?

Sophie constate bien qu'elle n'apporte rien à payer.

- Oui, mais... ça va, vous ? qu'est-ce que vous avez ? Ça n'a pas l'air d'aller.

- Depuis quand est-ce qu'on a besoin d'une raison pour être malheureuse ?

- Euh... désolé, je... je ne voulais pas vous déranger.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Myriam a reculé de quelques pas.

- Rien... non. C'est beau. Oui, tout est beau.

- R'garde là, t'es certainement pas venue icitte juste pour me demander comment j'vas. Envoye, crache le morceau qu'on en finisse.

- Oui, bien... il paraît que... on m'a dit que... c'est-tu vrai qu'il vient ici ?

- Qu'est-cé que tu racontes, là ?

- Désolé, je n'aurais pas dû, excusez-moi.

Elle a encore reculé, s'est même retournée et se dirige désormais vers la sortie.

- Excuse, j'chus apique à matin, j'ai mal dormi.

- Ah ! pas de problème.

Myriam se rapproche.

- On m'a dit... oui, il paraît que Patrice Desgroseillers vient parfois ici. J'aurais voulu le rencontrer, j'aime bien son roman. Je souhaite le rencontrer, ben, vous savez... le voir.

- Pas de chance, y vient juste d'passer.

Deux clients entrent dans le dépanneur. Des réguliers, savent où trouver ce qu'ils veulent.

- Ah ! oui, vous le connaissez bien ?

Myriam est maintenant tout près, une chance que le comptoir les sépare. Elle veut tout savoir, tout connaître. Sophie lui raconte que c'est un bon ami, qu'ils se voient régulièrement.

- Vous savez où il habite ?

Myriam prend toute la place, impossible de servir les clients qui font la queue et qui s'impatientent.

- Ben oui, c't'affaire. As-tu fini ? Y'a du monde à servir.

- Où ça ?

- Dans le quartier. Ça ne sera pas long Monsieur Pinson, elle part.

- Et ?

Elle attend une réponse. Repose la question, n'obtient toujours pas l'information souhaitée.

- Je peux l'attendre ici ?

- J't'ai dit qu'il vient de passer. Un paquet de cigarettes comme toujours ?

- Oui.

Sophie va le chercher et, de retour au comptoir, pitonne le prix de l'article, tout comme celui d'une pinte de lait et d'un pain tranché.

- Je peux lui laisser un mot.

- Repasse, ça sera mieux. Parce que... c'est comme pas possible de te tasser un peu ? y'a comme des clients qui veulent payer.

- Oh ! excusez.

- Salut, là.

- Désolé Monsieur Pinson. Ça va faire... douze et trente-sept.

- Ça a été long.

La fin de l'avant-midi se passe sans qu'elle ne reçoive de nouvelles de Carl. Les clients se succèdent et entre deux, elle replace le désordre laissé par Justin. Chaque matin quand le petit quitte le dépanneur, il faut passer derrière lui et tout replacer. L'heure du midi est très achalandée. Chaque jour est différent : certaines fois, tout est calme et d'autres, ça n'arrête pas. Ce midi-là, ils n'auraient pas été trop de deux. Carl n'a pas l'habitude de s'absenter aussi longtemps. Elle ne se souvient pas de s'être frappée à une porte barrée en plein jour. Lui qui se fait un honneur d'ouvrir son commerce tous les matins à six heures et d'être à la disposition de la clientèle jusqu'à vingt et une heures. Quand il part, il l'avertit et l'informe de l'heure de son retour, à moins qu'il parte en crisse. Qu'il aille se calmer les nerfs en faisant le tour du bourg au jogging. Là, il ne dit rien, mais elle le voit partir.

Il est passé treize heures quand elle se rend sur le trottoir au banc de lecture de Carl et qu'elle s'assoit. Elle ouvre la première page du livre. Aime relire l'incipit chaque

fois qu'elle poursuit sa lecture. *Nous étions à l'Etude, quand le Proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail [...].* Le soleil éblouit trop. Elle finit par fermer le bouquin et rentrer dans le dépanneur. Ça fait son affaire, l'homme aux cigarettes jouait du violon sur son balcon et l'épiait encore. Elle ne voulait pas le voir, n'a pas levé le regard pour risquer de croiser le sien. Lui tournant le dos, avançant d'un pas rapide, Sophie disparaît dans le commerce et s'assoit sur la chaise qui se trouve derrière le comptoir. Quelques minutes à l'extérieur ont suffi pour faire perler la sueur sur son front. L'index coincé à l'intérieur du livre lui permet de rapidement repérer l'endroit où elle s'est arrêtée et elle se remet à lire : *Alors, par tendresse subite et découragement, Charles se tourna vers sa femme en lui disant :*

- Embrassez-moi donc, ma bonne !

- Laissez-moi ! fit-elle, toute rouge de colère.

- Qu'as-tu ? qu'as-tu ? répétait-il stupéfait. Calme-toi ! reprends-toi... Tu sais bien que je t'aime !... viens !

- Assez ! cria-t-elle d'un air terrible.

Et s'échappant de la salle, Emma ferma la porte si fort, que le baromètre bondit de la muraille et s'écrasa par terre [...].

Ses après-midi passent sans qu'elle ne le réalise, les mots défilent et l'histoire la capte. En fin de journée, généralement, il lui est impossible de se souvenir des clients qui se sont succédé. Chaque interruption de lecture n'est pas un retour à la réalité, mais un point d'orgue au monde onirique où son roman la transporte. Quand elle lit, Sophie oublie qui elle est, ses drames passés et sa piètre existence.

- T'as enfin fini par te lever ! dit sèchement Carl.

- T'étais où ? j't'ai cherché partout, trois heures... trois heures que j't'attends, t'aurais pu au moins avertir.

- Si tu répondais à porte tu saurais peut-être. Commence pas sur ce ton-là !

- Depuis quand tu fermes le dépanneur en plein jour, toi ?

- J'ai pas de compte à te rendre, pis à part de ça... tu fais chier l'matin, t'es toujours en retard. J'ai frappé comme un forcené, t'étais où ?

- J'dormais, j'avais mal à tête.

- Si t'arrêtais de boire comme un trou, peut-être que tu s'rais capable de te l'ver pis d'être là quand ton fils a besoin de toi. On arrive de l'hôpital.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ?

Aussitôt debout, prête à courir vers son appartement, son livre tombant sur le sol, Sophie se précipite. Carl la stoppe.

- Là, tu te calmes les nerfs et t'écoutes... Va pas le déranger, il s'est endormi. Il a besoin de sommeil, nous avons attendu quatre heures à l'urgence.

- Quoi ? sa maladie ?

- Non, il a été victime d'intimidation...

- Encore !

- ... en allant porter la commande de madame Lafleur.

- Quoi ! Depuis quand tu le fais livrer ? Ça va pas la tête ? J'ai bien entendu ?...
Tabarnak ! tu sais que j'veux pas.

- R'garde là ! Si tu avais été ici à matin, y'aurait... pis... pis à part de ça, j'ai pas d'comptes à te rendre, ça ne t'orgarde pas. Tu t'en vas où de même ?

- J'vais l'voir c't'affaire.

- Je viens de t'dire qui dort. Tu restes ici. J'm'en vais à l'école, j'ai rendez-vous avec le directeur, ça n'en restera pas là. Ces petits voyous-là vont savoir de quel bois je me chauffe. Hey ! regarde-moi pas de même, je ne changerai pas d'idée. Tu gardes le dépanneur ! En r'venant, j'vais arrêter lui acheter une Xbox. Va bien falloir l'occuper cet enfant-là.

- Il va ? il n'a rien eu ?

- Si t'appelles ça n'avoir rien eu que d'être obligé de flatter des oiseaux tout écrapoutis et leur donner de l'affection, on peut dire que ton fils n'a rien, juste des bleus sur le corps et un poignet foulé : deux semaines de repos. Là ! j'espère que tu vas au moins t'en occuper un peu, parce que moi, imagine-toi donc, j'ai pas juste ça à faire. Pis à part de ça, c'est toi la mère.

Sophie suit Carl hors du dépanneur. Elle grimpe les escaliers à la course. Ses gougounes claquent.

- Le dépanneur Sophie ! faut que j'y aille, je suis déjà en retard. Je t'ai dit qu'il dormait. Ah ! pis fuck... fais donc à ta crisse de tête comme toujours.

Tout énervée, Sophie rentre dans la maison. Fait tellement de bruit qu'il n'est plus probable que Justin dorme. Elle rentre dans sa chambre, il est couché sur le lit. Malgré que le store soit fermé, la lumière du jour pénètre bien et l'éclaire. Justin n'a pas trouvé le sommeil, même s'il a demandé à Carl de retirer la couverture de coton. Il sue trop. Sophie voit ses ecchymoses, observe ses genoux, sa figure amochée et le pansement qui recouvre sa main droite.

- Maman... maman, j'ai soif. Il fait chaud... j'ai beaucoup chaud.

Verre d'eau dans une main, serviette d'eau froide dans l'autre, Sophie revient dans la chambre de son fils.

- Tiens, bois ça.

Justin s'est assis dans le lit. Il agrippe le verre de sa main droite, chambranle un peu et le porte à sa bouche, humecte ses lèvres et le cale d'une gorgée.

- Frotte-moi le dos avec la serviette, OK... j'ai chaud.

D'un coup sec, Sophie se lève.

- Ne pars pas, reste avec moi.

- Merde ! le dépanneur, y'a personne.

- Demande à Carl d'y aller. Reste avec moi, viens te coucher à côté de moi, nous ferons dodo comme quand j'étais petit et que j'allais te retrouver dans ton lit. Tu te souviens maman ? il faisait noir et j'avais peur. Je voyais des monstres. Des fois, je m'imagine que j'en vois encore, mais j'en suis plus capable. Je les imagine quand même, même si je n'arrive plus à les voir et je me fais accroire que j'ai peur et que je vais te rejoindre dans ton lit. Je veux encore en voir, mais ça n'existe pas des monstres... reste un peu, juste cinq minutes, comme avant. Avant que tu sois toujours triste.

- Vraiment Justin, il faut qu'j'y aille. Tiens ! attrape, dit-elle en lui lançant la serviette humide.

- Maman... maman, reste.

Elle ne se retourne pas. Par le clic-clac de ses gougounes qui devient de moins en moins perceptible, Justin sait que sa mère s'éloigne. Le claquement de la porte lui indique qu'elle est bel et bien partie et qu'elle l'a laissé seul. Il regarde autour de lui, ses jouets traînent épars. Ne peut les atteindre et s'ennuie déjà. Il est là, figé dans son lit. Il déteste

ne pas pouvoir se déplacer. C'est ce qu'il l'attend, le sait trop. Ça lui rappelle le passé. Enfant, il n'arrivait pas à se mouvoir. N'a jamais pu marcher à quatre pattes comme les autres enfants. Justin devait se traîner. Puis à l'âge où les enfants marchent déjà et courent aux quatre coins de la maison, lui, il apprenait à béquiller. Lui fallait grandir et devenir plus robuste des bras. Il avait cinq ans quand il a pu se servir pour la première fois de ses béquilles et trouver un peu d'autonomie. Une chaise roulante, jamais plus il ne veut en utiliser, mais l'inévitable reviendra et ça, il le sait, et les deux semaines qu'il doit passer au lit sont de mauvais augures pour la suite des choses. Il n'entendait pas à rire quand le médecin lui appris cela.

- Deux semaines au lit et tu seras guéri. Justin, tu comprends bien ce que je te dis ? tu vas écouter n'est-ce pas ? Il ne faut pas aggraver ta blessure sinon ça va prendre beaucoup plus de temps à guérir. Tu comprends bien ce que je te dis, mon petit homme ?... oui ?... tu es chanceux que ça ne soit pas fracturé.

- D'la chance, d'la chance, c'est pas d'la chance que de devoir rester au lit durant deux semaines, c'est...

- Justin ! Excusez-le... merci pour tout, docteur Lafrenière.

- Bonne journée, Monsieur Lomé.

Ce matin-là, Carl l'avait amené à l'hôpital Sainte-Justine. Ils avaient pu rencontrer le médecin qui le suit depuis sa naissance.

- Tu es un bonhomme fort Justin ! je le sais. Tu vas être courageux comme toujours ?

Assis dans son lit, tout en attendant celle qui ne viendra pas lui rafraîchir le dos, Justin repense à son court passage à l'hôpital. Du vacarme provient à ses oreilles. Ça

vient d'en dessous; c'est elle qui est rendue dans l'entrepôt du dépanneur et qui cale une bière. Aussitôt arrivée en bas, elle a passé en vitesse les trois clients qui attendaient. N'avait qu'une idée : devait être seule pour boire et par chance pour elle, les réguliers, monsieur Landry, Jacob-le-pas-de-vie et les autres, étaient partis lors de son absence. Mais quand elle a eu fini de mettre dans un sac de plastique blanc les articles du troisième client, monsieur Lamoureux est arrivé.

- Un journal comme toujours ?

- J'chus pas venu à matin, j'étais en campagne chez mon fils. J'voulais revenir hier et assister au concert de la brunante. C'était le concerto de Mathieu, mais ma Pauline là a décidé qu'on restait encore une nuit. Y fait trop chaud en ville. Elle se plaint depuis juin, pis ces chaleurs qui n'arrêtent pas et moi là, j'chus pu capable de l'entendre...

Sophie s'impatientait, ne répondait rien, n'attendait qu'une chose, qu'il quitte le commerce en ne souhaitant que personne d'autre n'arrive dans l'entrefaite.

- C'est fou cette chaleur-là, hein ? c'est comme si l'été repartait. L'automne ne veut pas venir, pis y'annonce encore chaud de même toute la semaine. J'avais pas ben ben le choix : soit de revenir pis qu'elle m'en veuille toute la semaine, pis que je mange des bines. Pis moi là des bines, j'haï ça. Pis ma Pauline là, à ben des tours dans son sac quand elle veut quelque chose. Quand elle l'a dans tête, elle l'a pas din pieds. Donc là, Sophie, tu comprendras que j'ai pas eu ben ben le choix.

Sophie avait tourné la tête et regardait en direction des frigos, savait déjà laquelle elle prendrait, boit toujours des Molson Export.

- Choisir entre deux mals, on prend le moins pire, hein ? pis le moins pire pour moé là, ça signifiait de manquer mon concert à brunante. C'était mon concerto préféré.

Va ben falloir que j'aille l'entendre cet automne au Festival. Pauline veut jamais venir avec moé, mais c'est mieux d'même. Tu sais Sophie, au début, quand je l'ai mariée, ça va faire cinquante ans l'printemps prochain, je te l'ai déjà dit ça ?

- Oui Monsieur Lamoureux.

- J'chus pu sûr.

- Ben des fois.

- Ah ! en tout cas, au début elle venait, pis a arrêtaït pas de chialer et de dire que c'était plate.

Sophie lui tendait son sac. Elle avait eu le temps de lui rendre la monnaie qu'il avait délicatement glissée dans l'une des poches de son pantalon.

- Moé, j'étais tanné de l'entendre continuellement se plaindre et un bon jour, j'y suis allé sans elle, pis elle n'est jamais pu revenue. La musique, c'est comme mes petits moments de solitude. Pis hier, je l'ai pas eu... Sophie ! y t'reste-tu un *Écho du Cœur-de-la-Ville* ?

Elle lui a fait signe que non.

- Merde ! J'ai pas fini de le lire. Elle dit qu'elle l'a oublié chez notre fils. Elle a fait exprès, je lui ai dit, tu sais Sophie, je lui dis à ma Pauline quand elle est pas gentille, pis elle m'a babouné pendant toute la route... bonne journée-là, ça va toi ?

Il n'a pas attendu qu'elle réponde et a quitté le dépanneur. Aussitôt seule, Sophie s'est précipitée vers les frigos, a ouvert une porte et a pris une bière. Elle l'a décapsulée, puis portée à sa bouche. La première gorgée avalée, le calme est revenu. Elle goûtait l'alcool. Qu'elle est bonne cette gorgée qui macère dans la bouche avant de descendre dans l'estomac ! le plaisir qui est recherché à chaque autre gorgée et qui goûte de moins

en moins à mesure que les consommations s'accroissent. Elle a calé la bouteille en trois gorgées avant de s'essuyer la bouche. Quelques gouttes étaient tombées sur sa camisole, elle avait bu vite. Puis elle en a saisi une autre, a refermé la porte et s'est dirigée vers l'arrière du magasin. Là, elle a de nouveau porté le goulot à sa bouche. Carl n'aime pas qu'elle boive sur les heures de travail, n'aime pas qu'elle boive tout court ! Pas une vie de boire tout l'temps. Une mère responsable ne fait pas ces choses-là, un enfant a besoin d'exemples. Elle sait trop bien ce que Carl en pense. Il lui a souvent dit, se retient sûrement de le faire plus; ses yeux trahissent sa déception quand il la surprend à boire. Pour elle, les bières s'enfilent. Quand elle en prend une, les autres descendront à coup sûr tout au long de la journée. Plus elle retarde le moment de cette première gorgée, plus elle diminue le nombre de souvenirs qui seront flous au réveil, le lendemain. Une bonne mère ne fait pas ces choses-là. Sophie n'en est pas une, elle le sait. Sait aussi qu'elle est irresponsable. L'a comme un peu accepté : elle ne changera pas.

Dans l'entrepôt, elle a déposé la bouteille vide dans l'une des caisses de carton. A ouvert la seconde, la boit plus tranquillement et, pour l'instant, se sent bien. Pu de soucis. Le problème, ce n'est pas la première ni la seconde, ce sont les suivantes. À un moment donné, le bien-être disparaît, la houle refait surface et ce putain d'alcool n'absorbe plus rien. Sophie termine sa seconde bière quand elle entend quelqu'un entrer dans le dépanneur. Pas Carl ! pas tout de suite. Faut pas qu'il la surprenne ainsi. Y'est pas con. Sait que pendant ses absences elle boit, mais de là à la trouver bière à la main. Il lui en parlera pendant des mois. Elle s'assure toujours qu'il soit parti assez longtemps quand elle décide de boire sur les heures de travail ou bien elle monte chez elle quelques minutes pour ingurgiter ce liquide qu'elle bénit pour trop peu de raisons. Ce matin-là de

septembre, en voulant vite retourner à la caisse-enregistreuse, Sophie s'enfarge dans une caisse de bières vides qu'un client a retournée et laissée traîner en plein milieu de l'allée. Tabarnak ! Elle vient de se cogner les orteils. Crisse de gougounes ! Puis voulant rapidement déposer la bière qu'elle venait de terminer d'une seule gorgée sur une tablette, sa main accroche une grosse bouteille de Molson Export qui va s'échoir, en s'émiettant, sur le plancher en linoléum. En beau calvaire, Sophie regagne la surface publique du dépanneur.

- Bon sens qu'il fait chaud ici ! c'est un vrai fourneau, dit Patrice en marchant vers les frigos.

Il ouvre l'une des portes.

- Je déteste manquer de quelque chose quand je cuisine.

Il prend une pinte de lait et il regagne le comptoir-caisse.

- Il faut vite que je retourne avant que ça colle... merde ! le livre... quand je reviendrai... ça n'a pas l'air d'aller toi ?

Sophie hoche la tête.

- T'es certaine ?

- Oui.

- Je mange, puis je me couche. Incroyable que je marche encore. Dans pas long, il va me falloir des cure-dents pour me tenir les paupières. Sors un peu dehors, ça a refroidi, c'est plus supportable. Ça s'est ennuagé, puis le vent s'est levé, juste un peu, pas trop. On est bien mieux que ce matin. Tantôt en ouvrant les fenêtres, mes feuilles ont revolé partout.

- Y'a une fille qui est venue pour te voir.

- Qui ça ?

- J'connais pas, toi non plus j'y pense, style groupie.

- Pas trop laide, j'espère.

- Essaie pas !.. genre macho, ça ne te va pas.

- Peu importe.

Patrice paye rapidement et retourne à sa mansarde. Sophie, pour sa part, va ramasser les morceaux de bouteilles éparpillés sur le plancher de l'entrepôt et elle passe la vadrouille.

Il disait vrai, on est bien à l'extérieur, et Sophie décide d'y rester même si l'homme aux cigarettes est sur son balcon. Il ne semble pas la voir, il fredonne un air, ses lèvres bougent. Elle le surprend souvent ainsi, dans la lune, assis sur sa galerie. L'air est suffoquant dans le dépanneur et, tout le reste de cet après-midi-là, chaque fois qu'il n'y a pas de clients, Sophie va se rafraîchir à l'extérieur et continue sa lecture, en n'oubliant pas de relire à chaque fois l'incipit. *Quant au souvenir de Rodolphe, elle l'avait descendu tout au fond de son cœur; et il restait là, plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain. Une exhalaison s'échappait de ce grand amour embaumé et qui, passant à travers tout, parfumait de tendresse l'atmosphère d'immaculation où il voulait vivre.* Et chaque fois, elle s'arrête à ce passage et recommence la lecture. Encore et toujours, plus de fois que ses doigts peuvent contenir de chiffres. Cette Emma, c'est elle : une femme portant en elle le souvenir d'un homme qui l'a trahie.

Au bout de la rue, Sophie aperçoit Natalie qui rentre de sa journée de travail. Déjà dix-sept heures passées ! Les jeunes femmes se saluent.

- Faut bien passer la journée à l'air climatisé pour oublier cette chaleur. Comment se porte Justin ? tout va ?... Carl m'en a pas redonné d'nouvelles, je me suis fait du sang de cochon... j'ai beaucoup pensé à lui.

- Y dort, y s'est couché.

- C'était horrible de le voir étendu dans rue.

Sophie se lève et marche sur le trottoir, repassant sans cesse devant Natalie qui s'est assise dès son arrivée.

- Madame Lafleur était tout affolée, elle a fait déguerpir les voyous en les frappant de son balai. Elle était tellement énervée qu'elle en a oublié sa canne... je te rappelle qu'on parle ici de madame Lafleur. Tu peux-tu t'imaginer comment elle était méconnaissable ? elle, toujours posée. Je te le dis Sophie, si elle ne s'était pas calmée, elle nous pétait une crise de cœur drette là dans l'café.

Et Sophie, arpentant toujours de long en large la devanture du dépanneur écoute dans le moindre détail le récit de Natalie. Puis elle finit par se rasseoir sur le banc où elle fond en larmes. Natalie se rapproche, dépose sa main sur sa cuisse, la caresse un peu en lui demandant d'une voix délicate :

- Qu'est-ce qui se passe ?

- On va-tu finir par en voir le boutte ?

- Cè ne sera pas juste une journée de merde... regarde, j'ai rien de prévu à soir.

- Et Alexandre, y vient pas ?

- Non, pas à soir !... on va t'cleaner ça cet appartement-là... je monte tout de suite... j'fais à manger pis quand Carl revient, t'arrive, on soupe, pis on nettoie tout.

- L'appartement est bordélique.

- Ça ira vite à deux.

- J'ai pu d'savon pour l'lavage.

- Stresse pas avec ça, j'en ai en masse à maison. On va vous faire un beau logement.

Un client entre dans le dépanneur, Sophie le suit et Natalie monte l'escalier en colimaçon. Elle habite l'un des logements du deuxième, juste à côté de celui de Sophie. Elle rentre chez elle, dépose son sac, prend une douche, enfile du linge plus confortable que celui à l'effigie du Café de la Forteresse et se rend, savon à lessive en main, chez Sophie. Quelle idée a-t-elle eue ! se demande-t-elle en voyant le désordre et la saleté recouvrir les meubles et les planchers. En auront-ils assez d'la soirée pour tout ranger et nettoyer ?

- Maman ?

Natalie rejoint la voix qui appelle. Justin est assis dans son lit.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- J'attends...

- T'attends quoi ?

- Que maman revienne... elle m'a oublié. J'ai encore soif, il fait chaud. Regarde Natalie ! j'ai plein de gouttes d'eau sur les bras, sur le front aussi... c'est comme ça depuis tantôt. Ma peau pisse l'eau. J'ai essayé de les faire tomber dans le verre pour les boire, ça ne fonctionne pas.

Natalie lui apporte de l'eau. Il a faim aussi, elle lui cuisinera un bon repas. Elle s'assoit un moment avec lui, il lui fait une place dans son lit; ils parlent. Comme s'il a oublié, Justin ne veut rien dire à propos de ce qui s'est passé ce matin-là. On n'oublie pas,

mais on fait tout comme. Enfouir toutes ces mauvaises œuvres d'art au plus profond de soi et souhaiter qu'elles ne ressurgissent jamais. Par brides de douleurs, elles remontent à la surface. Ça part du tréfonds de l'âme, grimpe dans le ventre en s'agrippant aux tripes pour aller se loger dans les épaules. On doit lutter fort pour les faire redescendre afin qu'elles retrouvent leur grotte et qu'elles y demeurent enfouies. Comme toute œuvre d'art, les blessures enfouies prennent de la valeur avec le temps. Un jour, impossible de prédire quand, un événement les fait resurgir, puis tout ce qu'elles contiennent de souffrance remonte à la surface... seule la mort ensevelit à jamais ces pierres de douleur dans leur prison humaine.

- Carl va revenir avec une surprise.

- Une surprise ! C'est quoi ? j'veux savoir... dis-le-moi Natalie... s'il te plaît, dis-le.

Il a beau insister, rien à faire. Elle finit par le laisser seul, puis se rend à la cuisine mettre tout en branle pour le souper. Elle en a profité pour partir une première brassée de lavage. À tout bout de champ, Justin se risque et crie la même question :

- C'est quoi mon cadeau ?

Quand Sophie rentre du travail, une odeur de cuisson embaume l'appartement. La première brassée de lavage est en train de sécher sur la corde à linge et le comptoir de la cuisine brille de propreté. Natalie a eu le temps de tout laver, a dû frotter : la nourriture collait aux assiettes. Un nappe recouvre la table, elle a aussi ramassé tout ce qui y traînait; trois assiettes nettes y reposent. Sophie n'a pas meilleure mine. L'altercation qu'elle vient d'avoir avec Carl n'a rien arrangé. Il lui reprochait son habillement :

- C'est-tu une façon de recevoir les clients ?

Et elle, de s'défendre en prétextant qu'elle n'avait rien d'autre à se mettre, car tout était sale.

- Fais ton lavage ! Faut-il vraiment tout faire à ta place ?

- J'avais pu de savon.

- Câlince, Sophie ! t'en prends ici. Tu sais ben qu'on en vend, tu y passes la journée.

Généralement, il revient de ses promenades calmé, pas cet après-midi-là. Il voulait rencontrer les parents des voyous et le directeur n'a pas voulu lui donner leur adresse. Voulait qu'il se calme, laisser retomber la poussière et ensuite, il les convoquerait lui et eux à son bureau. Il n'est pas un homme violent, mais l'autre ne le sait pas ça. Il est parti en claquant la porte, en lui disant que ça n'allait pas en rester là, que les commissaires scolaires en seraient informés.

Assise à la table de sa cuisine, Sophie déguste un bon repas : du brocoli recouvert d'une sauce au fromage, un tournedos de bœuf qui a macéré toute la journée et quelques patates cuites au four. Justin mange dans sa chambre, il a ouvert la télévision et regarde le canal des sports. Bientôt la saison de hockey débutera, il pourra voir ses idoles. Ce n'est pas tout, Carl a promis de le ramener au Centre Bell. Les deux femmes mangent en silence, n'ayant ni l'une ni l'autre le goût de parler. N'ont juste pas envie d'être seules. Natalie mange toujours minutieusement, étape par étape. Tant que le brocoli n'est pas tout avalé, il n'est pas question de goûter à la viande et il ne faut plus qu'il reste de viande pour qu'elle prenne une première bouchée de patates. Sophie n'aime pas que Justin l'imité. À la fin tout se mélange dans l'estomac ! Le p'tit aime bien faire pâtir sa

mère et manger à la Natalie. À l'heure du dessert, Natalie retourne chez elle et revient avec le gâteau au fromage entamé le matin même.

Justin tape la table de ses mains, il en veut. Il en avait marre d'être seul dans sa chambre et a demandé de prendre son dessert avec eux. Sophie déteste lorsqu'il fait l'affamé, comme si elle ne le nourrissait pas et lui qui n'arrête pas. N'a pas l'habitude de lui obéir. C'est plutôt à la demande de Natalie qu'il se calme. Il veut un aussi gros morceau qu'elle et une boule de crème glacée plus grosse. D'accord pour la crème glacée, non pour le gâteau : il n'est tout de même qu'un enfant. Sophie n'en veut pas, elle prend rarement du dessert. L'enfant et Natalie avalent de grosses cuillerées.

- Justin ! Justin, va moins vite... t'es quand même pas un p'tit noir d'Afrique qui a jamais mangé à c'que j'sache. Tu vas avoir mal au ventre.

- Je suis Natalie ! ce n'est pas de ma faute si je suis le miroir de Natalie.

- Tabarnak, Justin ! tu t'calmes. Mange moins vite.

- Je ne peux pas, un miroir fait tout ce que l'autre en face de lui fait. Regarde maman, je mange de la main gauche, pas de la droite... regarde !

- Natalie ! pour l'amour du ciel, ralentis.

Elle ne l'écoute pas et ingurgite. Avale tout l'espace d'un moment. Sophie qui en a ras-le-pompon, avant de perdre encore plus patience, quitte la pièce. Elle restera quelques instants sur le balcon. Natalie se sert un autre morceau et mange désormais au pot la crème glacée. Justin insiste, râle, en demande d'autre. Il en a déjà assez eu, Sophie ne sera pas contente si elle le nourrit davantage. Il insiste, ne la lâchera pas tant qu'il n'aura pas ce qu'il veut. Alors Natalie lui en sert une minuscule pointe.

- Plus gros Natalie, plus gros... j'ai aussi faim que toi, donne-moi-z-en plus. Un morceau aussi gros que le tien.

Elle ne porte plus attention aux demandes de l'enfant, ingurgite et se bourre la fraise de crème glacée. Depuis le matin, elle a passé plus de la moitié du pot. Pour que Justin se taise, elle lui en redonne une boule, mais garde le pot pour elle:

Le dessert terminé, les femmes se mettent au boulot. Comme toujours lors de ses manies compulsives de manger, Natalie sort de table l'estomac tout à l'envers. Se sentant grosse et encore plus laide. Ç'a-tu d'l'allure de se laisser aller d'la sorte ? Une vraie soue à cochons cet appartement. Natalie promet à Sophie de venir une fois la semaine s'assurer que son logement ne devienne pas un refuge à bestioles. Ce soir-là, tandis que Sophie ramasse le linge éparpillé un peu partout dans l'appartement – elle fait deux piles : une brassée de blanc et quelques de couleurs suivront –, Natalie amasse les jouets du Justin. Un grand coffre les accueille.

- Je vais les ramasser à condition que maman le fasse aussi. Je ne peux pas être le seul à faire des efforts, Natalie. Ça ne sert à rien si j'me ramasse pis pas elle. Ça sera encore à l'envers. Tu comprends, Natalie ? tant qu'à faire quelque chose, faisons-le correctement ou pas pantoute.

- Justin !... tu ne voudrais pas donner un p'tit coup de main à ta mère de temps en temps ?

- Non !

Natalie fronce les sourcils.

- Pas si elle ne le fait pas aussi.

Il n'est pas question que Natalie touche à la chambre de Sophie : ramasser de vieux condoms souillés, ce n'est pas trop son fort. Tandis qu'elle commence à épousseter le salon, Sophie se charge de la sale besogne. Après avoir balayé et vadrouillé la cuisine et le salon, Natalie apporte le balai et la vadrouille à Sophie. Tandis que cette dernière termine le ménage de sa chambre à coucher, Natalie rentre les vêtements étendus sur la corde et elle les plie. Elle a aussi le temps de retourner sur la galerie arrière avec un panier à linge contenant la dernière brassée lessivée et d'étendre les morceaux de linges frais lavés. De retour dans l'appartement, elle remplit la laveuse de draps, elle verse du savon et elle part le cycle de lavage. Quelque peu exténuées, même si les fenêtres sont ouvertes, que le vent du soir traverse l'appartement, l'air suffocant assomme, l'humidité colle à la peau, les deux amies prennent une pause bien méritée. Natalie boit un verre de jus de pommes; Sophie, une bière. Ses amis ne disent plus rien quand elle boit. Ça fait juste d'la marde. Par tous les moyens inimaginables, on a tenté de la raisonner. Elle n'a rien voulu entendre. C'est sa vie à elle, pas la leur, qu'on se le dise ! Astheure, on garde ses commentaires pour quand elle n'y est pas. Sophie boit rapidement et les femmes se remettent à l'ouvrage. Natalie fait partir les cernes de la toilette, lave le miroir, le lavabo et le comptoir de la salle de bain; Sophie ramasse les cheveux et les poils qui traînent épars au fond de la baignoire. Ensuite, il ne lui reste qu'à la faire briller de propreté. Quelques coups de balai et de mop plus tard, elles sont prêtes à s'attaquer à la dernière pièce : la chambre de Justin.

- Au boulot les femmes... et que ça brille !

Assis au milieu de son lit, Justin dirige les opérations, s'assure que tout devienne propre. Carl fait irruption et tend une grosse boîte à Justin qui ne se fait pas prier pour développer le cadeau.

- Wow ! Trop cool... une Xbox ! Merci papa, on l'installe hein... tout de suite, hein...

- Pas à soir, Justin. Y'est trop tard, demain.

- Je ne m'endors pas, papa... J'ai dormi tout l'après-midi, ment-il.

Trop de monde dans chambre. Carl est din jambes et les femmes lui disent, veulent qu'il se tasse. Mais il bronche à peine. Justin aura ce qu'il veut, il a plus d'un tour dans sa tête. Il sait argumenter. Tandis qu'on range son garde-robe, qu'on époussette, qu'on chasse les araignées – Justin aime bien se coucher dans son lit et en regarder une grimper au mur et parfois, l'observer tisser sa toile dans le coin de la fenêtre. Ça l'intrigue. Comment une si petite bestiole peut faire ça ? Carl, assis sur le plancher, lit le manuel d'instructions. Faut ben apprendre comment s'installe cette console de jeux vidéo. Balayant sous le lit, Natalie ressort en même temps qu'un nuage de poussière, un livre.

- C'est quoi ça ?

Intrigué, Carl se retourne et prend le livre.

- *Le bavard* ! c'est toi qui l'avais pris ?

- Oui ! répond Justin d'une petite voix sec et taquine.

- Je le cherchais l'autre jour. J'savais bien que j'en avais un et monsieur Lamoureux qui voulait le lire.

- Je peux le garder ?

- Tu l'as lu ?

- Un peu... des petits bouts... dis oui... dis oui papa !...

- Justin, arrête de lire, tu n'as plus deux ans.

Carl dépose le livre sur l'une des tables de chevet. Natalie s'approche, le prend, souffle la poussière. C'est l'édition Gallimard. Un format poche, blanc, taché de rouge en son milieu avec des lignes qui dessinent un colimaçon. Mais ce n'est pas un livre pour enfant ! Louis-René des Forêts. Elle ne connaît pas l'auteur. Elle retourne le livre et lit la quatrième de couverture : *Publié en 1946, remanié lors d'une nouvelle édition en 1963, Le bavard, pure contamination des mots les uns avec les autres, étend cette contagion avec une rage qui offre peu d'exemples à l'ensemble des protagonistes du drame, gagne à sa cause délétère les figures mêmes de l'auteur et du lecteur, provoquant de la sorte un rare et extraordinaire malaise. Il ramasse de la façon de la plus éprouvante et la plus sarcastique la destruction, le saccage, le désir de silence autant que l'envie de perdre et de mourir...* Ça ne dit pas grand chose, qu'est-ce qu'il peut bien trouver d'intéressant dans ce volume ? Natalie est intriguée et veut comprendre, elle ouvre le roman et lit l'incipit à voix haute :

- Je me regarde souvent dans la glace. Mon plus grand désir a toujours été de me découvrir quelque chose de pathétique dans le regard.

Justin, assis dans son lit, écoute attentivement.

- Je crois que je n'ai jamais cessé de préférer aux femmes qui, soit par aveuglement amoureux, soit pour me retenir près d'elles, inventaient que j'étais un vraiment bel homme ou que j'avais des traits énergiques, celles qui me disaient presque

tout bas, avec une sorte de retenue craintive, que je n'étais pas tout à fait comme les autres.

Il aime se faire lire à voix haute les lignes de ce roman. Jamais plus on ne lui fait la lecture, il est trop grand. Avant, Carl ou Natalie ne passait pas une soirée sans lui narrer ses histoires préférées.

- En effet, je me suis longtemps persuadé que ce qu'il devait y avoir en moi de plus attirant, c'était la singularité.

- C'est quoi c't'affaire-là ?

- C'est beau hein, Natalie ?... n'est-ce pas ? J'aime beaucoup, et toi ?

- Tu comprends ce qu'il dit ?

- Pas trop, mais c'est pas grave ! Y'a une musique... continue, tu vas l'entendre couler dans la ville. C'est plein de mots qui résonnent... ce livre a une belle musique.

- Mais tous les livres ont plein de mots, Justin.

- Pas comme eux, ils ne sonnent pas pareil. Je l'aime cette mélodie, oui !... c'est ça Carl ! Elle est belle cette musique. Je peux le garder ?

- Si ça peut te faire plaisir.

Natalie, à la demande de Justin, poursuit un peu la lecture.

- C'est dans le sentiment de ma différence que j'ai trouvé mes principaux sujets d'exaltation. Mais aujourd'hui où j'ai perdu quelque peu de ma suffisance, comment me cacher que je ne me distingue en rien ? Je fais la grimace en écrivant ceci. Que je connaisse enfin une aussi tolérable vérité, passe encore, mais vous autres ! À vrai dire, il se glisse dans ma gêne ce léger sentiment de plaisir acide qu'on éprouve à proclamer une de ses tares, même si celle-ci n'a pas la moindre chance d'intéresser le public...

- J'comprends là, pourquoi monsieur Lamoureux veut absolument ce roman, dit Sophie. Y parle toujours pour rien dire, c'est sûr qu'y va aimer.

Le ménage terminé, Natalie retourne à son appartement. Elle veut se reposer, le sommeil ne tardera pas. Elle débarre la porte, tourne la poignée et rentre. Une chaleur suffocante l'assaille. L'appartement est vide et elle qui espérait le trouver là lui disant qu'il s'était trompé et qu'il avait pris le chemin du retour à Toronto. Qu'il n'avait pas pris son vol pour Honolulu, mais plutôt attrapé le premier courrier pour Montréal. Mais y'est pas là, et à part l'étouffante chaleur lui collant sans cesse à la peau depuis des jours, il n'y a qu'une solitude angoissante pour tenir compagnie à celle qui ne supporte pas la solitude.

Natalie prend son tricot et s'installe sur l'perron. A pris soin d'allumer la lumière extérieure avant d sortir. De temps à autre des piétons passent dans rue. Certains qu'elle connaît, d'autres pas. Elle se berce, puis tourne le regard. Un couple marche.

Les yeux fermés Natalie écoute le son du violon de l'homme aux cigarettes. En fin de soirée, elle aime venir tricoter sur le balcon, se laisser emporter par la musique. Seule sans l'être, elle écoute le concerto en *ré* majeur de Beethoven et le temps glisse. Il ne lui suffit que d'ouvrir les yeux et de se remettre à tricoter pour réaliser qu'elle n'a rien oublié. On n'oublie pas comme ça, elle le souhaiterait. Ça ne se passe pas ainsi. Les bouffées de douleur finiront par être moins présentes, pas en permanence, après elles ne l'envahiront que quelques fois par jour et, un bon matin, elle se réveillera et réalisera que la veille, rien. La partie ne sera pas pour autant gagnée, elles reviendront décalées alors de plusieurs jours, de semaines éventuellement et peut-être bien d'années. Elle n'oubliera pas, a déjà entendu ça quelque part, ne se souvient plus trop où, mais la seule façon de

sortir d'une glissade de requiem, c'est d'accepter. L'œuvre des douleurs du passé peut s'envoler si on accepte d'avoir mal. Mais ce soir-là, elle est très loin de cette acceptation. Veut quand même que disparaisse le poids. Elle le déteste, lui en veut. Une rage mouvante l'enveloppe, la caresse comme son odeur à lui qui ne la quitte pas. Elle s'est pourtant frottée tantôt en prenant une douche au retour du travail, mais l'odeur s'incruste. Ses mains tiennent les différents morceaux du chandail de laine qu'elle lui tricotait. Il avait lui-même choisi le patron et les couleurs : bleu foncé et rouge vif. S'en veut d'espérer qu'il arrive à l'improviste comme certaines fois au retour d'un voyage. Une journée plus tôt que prévu, la surprenant sur le perron tricot en mains. Ce soir-là, il ne viendra pas, ni le lendemain, ni les autres. Elle serre désormais les différentes parties tricotées entre ses cuisses et elle arrache les broches de celle qu'elle s'appêtait à terminer le matin même. Comment être à l'autre bout du monde et si près en même temps ? Tirant sur la laine, elle défait par coup les mailles. On ne la reprendra plus. Impossible d'arrêter de tirer, le lainage se défait. Y a cru, jamais les hommes ne s'intéressent à elle. Pourquoi insister si c'est pour partir d'la sorte ? Il ne reste presque plus rien de son bel ouvrage, elle tire encore. Il ne l'aura pas son pull-over. Non ! personne ne l'aura. Elle ne le terminera pas pour un autre et pas le goût de peloter l'amas de laine qui s'accumule à ses pieds. Le dos était terminé, plus rien astheure. Qu'il ne revienne plus ! Elle laisse tomber les autres pièces du tricot par terre – tout de lui va disparaître, il ne restera plus rien en elle, pas même un soupçon de souvenirs –, ses broches aussi. Elles roulent sur la galerie et tombent dans le vide. Levée d'un coup sec, Natalie s'approche de la rampe et jette un coup d'œil vers le bas; elles reposent sur l'trottoir. Un haut-le-cœur l'empoigne et, portant la main à sa bouche, elle ne tarde pas à ressentir un goût d'âcreté l'incommoder.

Elle finit par ravalier, l'inconfort gagne sa gorge. L'homme aux cigarettes a cessé de jouer, le son ne parvient plus à ses oreilles. Un autre homme attire son regard. Il s'agit de Patrice qui arrive caisse de bières à la main, il se dirige vers l'escalier. Elle ne veut voir personne, rentre aussitôt chez elle, mais une fois la porte refermée, elle réalise qu'elle a laissé la laine, en amas, sur la galerie. Elle tarde un peu avant de ressortir la récupérer.

Aussitôt le moton d'laine dans poubelle d'la cuisine et le couvercle refermé, Natalie retourne à l'extérieur. Elle a pris le temps d'éteindre la lumière avant de sortir et, assise sur sa berceuse, enveloppée par le silence de la nuit qui tombe, elle s'endort.

Un bras bougeant son épaule la réveille.

- Anik... que... qu'est-ce que tu fais ici ?

- C'est Marc... il m'a dit d'aller m'changer les idées, que j'étais un paquet d'nerfs.

Il faut que j'apprenne à me calmer, pis à ne pas me faire des problèmes avec tout. Y'est à maison avec les enfants, ses chums sont arrivés tantôt. Y'écotent le base-ball. J'avais l'goût de voir ma p'tite sœur... il fallait comme... que... je m'excuse pour à matin... C'est pardonné ? tu sais... parfois mes mots dépassent ma pensée... Tu dormais ?

- Qu'est-ce que t'en penses ?

- Ça va pas toi ? Tu m'en veux encore ?

- Oui. Non... non, j't'en veux plus. Oui ça va... Tu pètes ta coche tout le temps, ça fait longtemps que j'ai arrêté d'm'en faire.

- C'est d'famille.

- Ouin... on parle-tu d'autre chose ?

Et elle se lève.

- Je me suis endormie, j'écotais la musique.

- La musique ?

Elle lui explique que le soir, elle aime venir entendre l'homme aux cigarettes jouer du violon. En juillet, il a emménagé de l'autre côté de la rue. Anik promet de venir un autre jour, l'écouter.

- Les autres... Carl, Sophie, tu sais-tu ce qui font ? J'imagine qui sont s'a galerie. T'es sûr que ça va, toi ?

- Oui oui... ah, juste d'la fatigue, trop d'émotions...

- D'émotions ?

Elle lui raconte les événements du matin, lorsque madame Lafleur a surgi au Café. Son affolement et comment elle a dû prendre soin de Justin en attendant l'arrivée de Carl. Puis le mauvais sang qu'elle s'est fait tout au long d'la journée parce que Carl n'a pas pensé l'appeler pour lui dire qu'il y avait eu plus de peur que de mal. Anik aimerait bien que sa sœur l'accompagne, qu'elles aillent voir ce que les autres fabriquent. Natalie ne veut pas trop, mais quand Anik insiste, elle finit toujours par avoir gain de cause, anyway. Un quart d'heure, une demi-heure tout au plus, pis elle rentrera dormir. Les deux sœurs marchent dans le corridor qui traverse l'appartement. Elles retrouvent sur la galerie arrière, un étage plus bas, des amis euphoriques.

- Michel travaillait ?

- Non Anik, y'est à Vienne. Tu savais ça, Carl ? Valérie est passée à matin, elle avait l'air en beau calvaire.

- Oui, j'te l'avais pas dit ?

Pas le temps de s'asseoir qu'elles se retrouvent avec une bière dans la main. Patrice boit au goulot, il n'en est pas à sa première. Il s'enivre.

- Ça m'en prendra pas beaucoup pour être fini, j'ai à peine dormi trois heures depuis hier matin. J'étais pas capable d'arrêter d'écrire. Je l'ai trouvé... la semaine dernière, je l'ai trouvé le filon que je cherchais ! J'ai bretté toute la semaine, ça avait besoin de mijoter. Je voulais l'écrire ce troisième chapitre, mais les idées n'étaient pas tout à fait claires. Ça s'est mis à débouler hier après-midi. Un flash et tout est venu.

- Hey, le gros ! assis-toi, tu m'énarves. Arrête de bouger d'même, dit Carl. En passant t'es-tu libre mercredi ? Gaétan Soucy devait venir, mais il s'est décommandé. Sa fille revient du Japon.

- Je ne suis pas supposé d'y aller le mois prochain ?

- Ouin, mais ça me rendrait vraiment service. Tout le monde parle du *Caméléon*. Ça va bien les ventes en France ?

- Honnêtement, Carl, ça m'adonne pas trop. J'essaie d'écrire depuis l'printemps et puis rien... le néant, tu le sais, je t'en ai assez parlé et...

- De qu'est-cé que vous parlez ? dit Anik. Là, on relaxe, on parle pas boulot, pas d'enfants... on se fait du fun. Ç'a-tu d'allure ça ?

- Hey ! je l'ai... Sophie ! c'est à toi que je parle. Faut que je te le donne avant de l'oublier. Faudrait pas que je reparte avec, hein ? Je l'ai apporté.

Patrice fouille dans son sac et sort un roman.

- Tu m'en donneras des nouvelles.

- Bon, bon, bon, c'est quoi ça ?

Carl s'empare du livre.

- Wow ! une histoire d'amour... *L'éducation sentimentale* ! Depuis quand tu lis autre chose, toi ?

Même si la petite bibliothèque du dépanneur déborde de romans, Sophie n'y va jamais. Pas possible de lui détourner les yeux de la vie d'Emma. Elle arrache le roman des mains de Carl et regarde l'édition Flammarion; elle lit habituellement Flaubert en *Folio*. C'est différent, écrit petit, et elle lit la quatrième de couverture : *Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération; sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive.*

- Tu vas adorer, c'est fabuleux ! C'est l'histoire d'un gars qui manque tous les moments qui auraient pu être importants dans sa vie. Chaque fois que quelque chose se passe, il n'est pas là. Quand la révolution se passe à Paris, il est en province et quand ça bouge en province, il est à Paris.

- C'est un livre sur la banalité de l'existence humaine, enchérit Carl.

- Ç'a-tu l'air plate pas à peu près, dit Anik.

- Qu'est-ce que tu connais à la littérature toi ? réplique Carl.

- Excusez pardon, monsieur le littéraire...

- Une belle histoire d'amour n'est-ce pas ?

- T'inquiète... le grand amour, oui... celui qui rend mélancolique. Celui qu'on garde pour soi.

- Merci Patrice, c'est gentil.

Elle le regarde, un délicat sourire orne ses lèvres. Il la regarde aussi avec de petits yeux pétillants. Leur regard se croise. Se soutienne un peu.

- On finit-tu par trinquer ? Ça va faire les courbettes, dit Carl.

Et ils cognent leur verre.

- Carl ! il faut regarder dans les yeux sinon c'est sept ans de mauvais sexe, dit Anik.

- Pas sept ans de sexe pantoute ? rétorque Patrice.

- Peu importe, je veux ni un ni l'autre. Hey, la sœur ! t'es toute une petite cachottière, toi... fallait bien que je rencontre Carl pour apprendre qu'y a un homme dans ta vie. Y'a l'air de quoi ? T'attends quoi pour nous l'présenter ?

D'un regard désapprobateur, Natalie mitraille Carl.

- J'ai rien dit, c'est Patrice qui a commencé.

- Comment ça qu'il savait ?

- Heu... je lui ai dit, mais ce qui se dit dans nos soirées de gars reste là. Ouin... généralement, dit Carl en esquivant un sourire à Patrice, si elles savent tout ce qu'ils se racontent, elles ne leur diraient plus rien.

- Il vient à soir ? demande Anik.

- Non.

- Non... et...

- Non, il est en Europe, comme toujours, y'est parti.

- Oh ! oh ! oh ! dis-moi pas que je décèle un début de dispute.

- Tu veux-tu ben, Anik ! On va parler d'autre chose.

Anik se lève, se penche et prend des bières et leur donne.

- Presque vide... ah ! les enfants, je les enverrais bien en colonie de vacances pour un mois... un mois. Vous ne réalisez pas la chance que vous avez de faire ce que vous voulez quand vous le voulez.

La bière est bonne et la soirée chaude, presque trente degrés. Carl se lève et rentre dans la maison, Justin est encore en train de jouer avec son jeu vidéo. Ils l'avaient oublié. Il éteint la télévision et le moniteur vidéo. L'enfant proteste. Son père quitte la pièce en prenant soin d'éteindre la lumière. Pas de danger qu'il la rallume, il ne peut pas sortir de son lit. Rien ne sert de discuter, il argumentera trop. Cet enfant a la diarrhée verbale. Quand il est de retour à l'extérieur, on le bombarde de questions. On veut savoir qui était la fille qu'il cruaisait samedi dernier quand ils sont sortis au Thursday, sur Crescent.

- Sans commentaire.

- C'était-y bon au moins ?

- Ça aurait pu être mieux... c'est juste quand je me suis réveillé le lendemain pis que j'ai réalisé l'âge qu'elle avait.

- Carl ! dit Anik.

- Elle stressait pour ce que son père allait dire. C'était la première fois qu'elle... ben qu'elle n'entrait pas coucher imaginez-vous donc. Elle voulait rester, j'ai-tu l'air d'un baby-sitter ?

- T'avais-tu bu tant que ça ? demande Natalie.

- Non, elle en avait une belle paire.

- Qu'est-ce vous ne feriez pas pour une paire de seins ?

- Pis vous, pour un pénis.

- Carl ! Tu oublies que j'suis une femme mariée.

- Tu l'as pas toujours été, je me rappelle... très bien même, d'une époque où tu...

- Ne t'ouvre jamais la trappe devant Marc.

- Quoi ! il pense que tu étais vierge avant de l'rencontrer.

- Un petit peu comme.

- Pis il t'a cru ?

- Genre que oui. Pourquoi tu fais comme si tu ne le savais pas ? J'te l'ai déjà raconté.

- Mais pas à moi, dit Patrice.

- Il y a eu une époque où ma sœur aimait bien les petites fesses bombées. Quand elle a rencontré Marc, elle lui a raconté qu'elle n'avait baisé qu'avec deux gars.

- Pis j'te gage que tu t'es crue, dit Patrice.

- Genre comme...

- Vous nous faites passer pour des obsédés, vous êtes pires !

- Ben d'accord.

En rétorquant Carl se lève, va piger dans la caisse de bières et revient avec d'autres munitions. Il nettoie la table de plastique, enlève le sac de chips et dépose les bouteilles vides par terre. N'en garde qu'une. La met sur la table et la tourne.

- Vérité ou conséquence... vous êtes mieux de prendre vérité, par c'que les conséquences vont être heavées.

La bouteille s'arrête devant Anik. Ses yeux s'ouvrent, s'arrondissent. Il y a des années qu'elle n'a pas joué à ça. Se rappelle l'époque du cégep. Ils se consultent et s'entendent pour lui demander si elle aime se faire enculer. Elle ne veut pas répondre. N'a pas le choix, on l'harcèlera tant qu'elle ne répondra pas. Admettant que c'est une pratique à laquelle elle s'adonne, ce n'est pas de leurs affaires. Anik s'esquive, rentre chez Natalie. Elle doit pisser. Au retour, ils la laisseront, auront oublié. Bien sûr que non ! elle a tort, ils l'attendent sourire en coin. C'est gênant ! voilà le but du jeu.

- Voulez-tu bien m'arrêter ça ! C'est pas juste, toi pis l'autre vous racontez tout à tout le monde, pas moi.

- Tu voulais t'changer les idées... ben nous y voici. Envoye !

Elle finit par répondre que oui et qu'en plus elle aime ça. Elle n'a jamais dit ça a personne. La caisse de vingt-quatre est terminée. Entre deux tourniquets de bouteille, Carl descend au dépanneur et remonte avec une autre caisse et des cigarettes. Il n'est pas un fumeur, mais avec quelques bières, le goût lui prend. Il s'allume une clope. Celle de Natalie et de Sophie. On en tend une à Anik qui la refuse. Plus la bière coule, plus les questions sont osées et moins il y a de gêne. On apprend que Natalie n'a eu que deux hommes dans sa vie, mais ça tout le monde le savait déjà. Pas très intéressant, elle n'a rien fait. N'a aucune histoire captivante. On s'acharne plutôt sur Anik qui se scandalise à chaque question qu'on lui pose et, à mesure que la nuit avance, les réponses se font de moins en moins attendre. On apprend que Marc veut faire un trip à trois. Lui a déjà proposé, mais qu'elle a refusé. Et s'il trouvait l'autre plus attirante ? Elle finit par avouer l'avoir déjà fait. Il y a belle lurette, avant son mariage. La première fois qu'on demande à Patrice s'il a déjà fait quelque chose avec un homme, il répond par la négative. Mais quand plus tard après avoir bu d'autres bières la question lui est formulée différemment, il avoue avoir déjà expérimenté la chose. C'était avec un ami du collègue, il était gai; s'était retrouvé chez lui après un party et le gars avait soudainement eu envie de l'sucer. Il s'était toujours demandé ce que ça faisait et n'avait pas particulièrement détesté; s'était laissé faire et était venu dans la bouche du gars. Carl n'en revient pas, il n'aime pas les gais, n'en a jamais réellement côtoyé et n'en veut pas comme ami; c'est son côté

masochisme qui étonne le plus. Il a connu une fille qui était prête à tout pour garder un gars. Le premier soir, quand il est venu pour l'embrasser, elle l'a arrêté et lui a dit :

- Moi, j'fais autre chose avant.

Elle s'est penchée, a ouvert son zip et l'a sucé. Le premier mois de leur fréquentation, ils ont baisé sans s'embrasser. Un soir, il était arrivé avec un dildos de couleurs qui clignotait dans le noir, qu'elle a nommé Princesse et ils se sont amusés. Elle aimait bien qu'il lui mette un bandeau sur les yeux, qu'il prenne le petit fouette de cuir noir qu'elle avait acheté et qu'il la domine. Il a trouvé cela intéressant quelque temps et a fini par en avoir assez. À les écouter parler, Natalie se désole de sa piètre existence; les questions posées sont sans intérêt, elle n'a rien de juteux à raconter. Carl n'est pas à la veille de se caser, il aime trop sa petite vie de célibataire courailloux. Natalie se lève précipitamment et annonce qu'elle va aux toilettes. Elle se rend plutôt au frigo. Fera vite, ils ne s'en rendront pas compte. N'en reste plus assez pour partager et pas question qu'il la traite de grosse gloutonne. Elle sort l'assiette de gâteau au fromage et s'empiffre en mangeant tout ce qui reste. Elle avale goulûment les bouchées, mâchouillant très rapidement, grattant le fond de l'assiette avec sa fourchette. Ouvre maintenant le pot de crème glacée et ingurgite également tout ce qui reste. Elle a mangé la crème glacée trop rapidement, un mal de tête l'empoigne. Elle touche son front, c'est froid. Ses mains aideront à faire passer la douleur. Elle se laisse tomber sur l'une des chaises de la cuisine. A tout englouti debout, n'a pas pris la peine de refermer la porte du frigo et du congélateur. Un courant d'air froid la caressait. Aussitôt assise, elle se remet à penser à Alexandre. Dès lors, elle se lève et retourne à l'extérieur. Elle cale une bière pour oublier.

Les cigarettes s'enchaînent. Les premières se fument à intervalles et, à mesure que la nuit avance, on les enfle les unes après les autres et c'est ainsi que se vide le paquet, pis que rapidement y'en reste pu. En allant aux toilettes chez lui, Carl revient avec un autre paquet. Il en tend une à Anik qui l'accepte et qui se met à fumer. On rit, elle ne sait plus comment faire. Faut lui montrer. Elle est soûle et elle ne réapprend pas vite. Au temps où elle ne connaissait pas encore Marc, elle aimait bien fumer avec les copines. Quand elle l'a rencontré, elle lui a dit ne pas fumer et a arrêté : du moins, en sa présence. Aussitôt qu'il s'esquivait quelques instants, elle agrippait la clope d'une amie, fumait et se fourrait une gomme dans bouche. Quand il rentrait chez lui, elle volait le paquet d'une amie et en enfilait deux-trois de suite. Toute la soirée elle se retenait. Et quand c'est devenu plus sérieux et qu'ils repartaient ensemble, elle a cessé de boucaner. À la première respiration, elle s'est étouffée et, à la seconde, souvenue du goût. Que c'est bon une cigarette avec d'la bière !

La soirée finit que tout le monde pige dans le paquet, que la bouteille ne tourne plus, mais qu'on parle encore de cul. On se sait pas pourquoi, mais on y finit toujours. Pas épuisable comme sujet. On en a tellement parlé, en parle encore et en reparlera. Toujours quelque chose à rajouter. On connaît les histoires de tout un chacun. Aucune limite, glorifiant ou pas, c'est toujours digne d'attention. Notre moment de gloire, quoi ! On s'entrecoupe. Les histoires d'un remémorent celles d'un autre et alimentent les souvenirs d'un troisième. Le lendemain, on se réveille gêné, pas d'intimité gardée, ne se souvenant plus trop bien ce qui a été dit et de ce qu'on a entendu.

Quand vient le temps de partir, Anik est trop bourrée pour se rendre à pied chez elle. A toutes les misères du monde à marcher jusqu'à chambre à coucher d'sa sœur. Les

gars l'aident. On lui retire ses pantalons, lui laisse son gilet et on la couche dans le lit. Natalie remercie les gars qui montent chez Carl boire une dernière bière et manger. Voilà comment se termine une vraie soirée : en mangeant toutes sortes de choses. Fouillant dans le frigo, ils trouvent un restant de spaghetti qu'ils se séparent; toujours affamés, ils sortent du pain, du fromage, la mayonnaise, des viandes froides et se concoctent un bon sandwich trois étages.

- Elles, elles me font tellement rire les deux sœurs. La sainte nitouche pis l'autre qui fait semblant d'être offusquée de tout, mais qui a tout fait.

- Ne leur dis jamais ça, dit Carl.

- Voyons !... tu me prends pour qui ? J'suis pas Michel...

- Ouin, ça dépend comment on voit ça. Ç'pas mieux, on s'trouve partout dans tes romans.

Patrice porte le goulot de sa bière à sa bouche.

- J'pense ben que... que j'viens d'me fucker la journée de d'main... ça s'ra pas vraiment productif ça. On va se l'ver avec un hostie mal de bloc.

- Prends deux aspirines, t'as jamais fait ça ? Deux avant de te coucher, pis deux en te levant.

- Le problème, j'dors pas quand y fait soleil. J'vais être fatigué comme le crisse. Genre zombie. Bof !... d'la marde, c'était cool... j'ai bien travaillé depuis deux jours. C'était pas du luxe, j'étais en train de virer fou.

- Moi aussi.

- Le problème c'est que quand j'commence à écrire, j'y pense sans arrêt, pas possible de me clarifier la tête. J'ai peur d'oublier, alors il faut que j'écrive tout avant d'oublier.

Carl termine sa bière, se prend une autre cigarette et, tout en continuant de parler, en offre une à Patrice qui sort son briquet. Il réalise que le cendrier est demeuré sur la galerie. Dans la pénombre de l'appartement, il va au salon et, sur le dessus du piano, il en trouve un autre, deux mégots y gisent. Il a une soudaine envie de jouer un morceau. Son livre de sonates de Beethoven est ouvert, n'attend qu'à être lu. Trop tard ! vraiment trop tard, même avec la sourdine, dommage... Il entend la chantepleure de la cuisine couler. Chaque jour, il tente de trouver un moment pour jouer, mais ce jour-là, les événements se sont trop précipités. De retour à la cuisine, Carl voit Patrice qui fait tomber sa cendre dans l'évier.

- Faudrait ben faire ça plus souvent.

Un rire englobe l'appartement.

- Comme si on le faisait jamais. Hey ! on passe nos semaines à fêter, t'es drôle toi, dit Carl.

- La mémoire est une faculté qui oublie.

- Ben oui, ben oui... donne-moi ta bière, t'en as assez bu.

- Natalie était vraiment finie.

- Quand elle se met à parler français avec son accent arabe, dit Carl, c'est vraiment l'temps qu'elle slack la poulie. Après c'est moins drôle, a m'tape ses nerfs. Est même pu capable de s'tenir drette.

- On a bien fait d'aller les coucher.

- Tu parles comme si c'était des enfants.

- Les femmes là, y'apprendront jamais qu'a peuvent pas nous suivre... mais on... on les aime ben quand même.

- Ben là justement, j'm'en mettrais ben une, dit Carl.

- T'entends-tu parler ? c'est pas très gentils pour elles, un peu de... d'respect.

- Pis quoi après ? ça change pas l'fait qu'une bonne paire de seins là, ça serait bon.

- J'pense que j'vais partir avant qu'tu m'sautes dessus et qu'ton trop plein d'bières t'fasse me voir avec des seins.

Patrice se lève, Carl aussi, il l'approche et lui tape les fesses.

- Ce p'tit cul-là, je n'lui ferais pas mal ! ça serait juste parfait.

En gloussant, il le pousse dehors. Les deux amis se font l'accolade.

- Déboule pas les marches comme l'hiver dernier, là...

- Pas d'dangers, y'a pas de glace.

- Packté comme t'es, j'suis sûr t'es capable.

La rue est déserte. Quasi silencieuse, quelques oiseaux ont commencé à chanter. Patrice entend la porte se refermer. Carl a attendu, s'est assuré que son ami s'est bien rendu sur le trottoir. Titubant, il rentre chez lui. Le ciel n'est plus tout à fait noir, une autre journée chaude se lève. Au coin de la rue, une voiture l'aveugle. Lui, va se coucher : l'autre, au travail. Ils ont passé la nuit à boire, à fumer, à rire, à dire des conneries, des balivernes qu'il a déjà oubliées – il soupçonne Carl d'être un sacré menteur, il raconte n'importe quoi, incarne bien le rôle qui s'est donné. N'a pas oublié que Carl a accepté de remplacer Sophie samedi soir au dépanneur pour qu'il puisse

l'amener au théâtre. Cette femme-là l'a toujours fasciné, mais l'a également toujours tenu à distance. Il chancelle. Marcher saoul mort sur un pavé de pierres non uniforme, ce n'est pas évident. Les lampadaires s'éteignent. Ils sont accrochés aux maisons, on a recréé l'éclairage d'antan, l'époque de l'éclairage au gaz. Celles du Cœur-de-la-Ville sont néanmoins à l'électricité.

Patrice tourne à gauche, rue Nelligan et dès la rue suivante, à droite, sur Poulin; il demeure un peu plus loin, son immeuble juxta le marché public. Généralement, il fait le trajet en cinq minutes, mais ce matin-là, ça lui en prend quinze. Rendu chez lui, il monte l'escalier. Il vit dans l'une des mansardes de l'immeuble : une grande pièce sans divisions, le toit en pente est perceptible de l'intérieur, quatre petites lucarnes à l'avant laissent pénétrer les premiers rayons du soleil, celles de l'arrière demeurent obscures. Il a oublié d'éteindre son ordinateur en partant, le met en veille avant de se laisser tomber, tout habillé, dans son lit. Il s'assoupit et quand il se réveille une heure plus tard, le soleil plombe dans le galetas. Il se lève alors, va fermer la fenêtre, descend le store et éteint la lumière; une quasi-noirceur envahit la pièce, il retrouvera le sommeil. Il oriente son ventilateur vers le lit, prend deux aspirines, puis enlève ses vêtements. Aussitôt retombé dans sa couche, il se recouvre d'un drap de coton; il ne parvient pas à s'endormir s'il n'est pas abrié. Sa tête confortablement enfouie dans un oreiller, un autre la recouvrant, Patrice ne tarde pas à retrouver le sommeil.

Chapitre 4
Le bavard

Il y a des jours qui ne sont pas comme les autres. Ben oui ! je le sais.

Le soleil finit toujours par se lever et ce matin-là qui n'était pas comme les autres, le soleil a bien fini par poindre à l'horizon. Même s'il y avait des nuages, il a fait clair. La nuit quand je suis seul, je demeure réveillé et je m'imagine qu'il fera noir tout le temps. Je suis bien dans la noirceur. Là, isolé, personne pour me déranger. Souvent, j'imagine qu'il fera toujours nuit et parfois j'y crois. Le plus souvent, je n'y crois pas, je fais juste semblant. J'aime me voir croyant le croire. La vie c'est ça ! croire que nous avons de l'avenir et à matin, de l'avenir, je n'arrive pas à en trouver. Rien ne changera ça. Le médecin l'a dit à papa. Je ne devais pas entendre, devais dormir. Quand je dors j'écoute tout ce qui se passe autour. Chaque fois que je me lève, je m'enfarge dans les jouets qui traînent au ras de mon lit, je me pète la gueule sur le plancher et, quand je retrouve mes esprits, ça prend généralement le temps de compter quelques grenouilles bleues. L'avenir qui m'a fait sortir du lit a disparu. On marche tous vers notre mort, moi plus vite que les autres. J'ai une étrange de maladie. Il est difficile de comprendre, ça s'explique comme cela : j'ai un corps d'enfant qui depuis toujours vieillit à la vitesse d'un homme qui avale tout trop rapidement. Je suis un enfant de dix ans qui en a soixante. Il suffit de me regarder pour réaliser que quelque chose cloche. Je mesure quatre pieds et j'ai les cheveux blancs. Je ne suis pas un albinos, des yeux rouges, j'en ai pas. Quand je me

peigne les cheveux, je ne le fais pas trop souvent, j'en perds trop. Surtout sur le côté droit de la tête, en haut de l'oreille. Il n'en reste plus. Il ne fait pas tout à fait noir dans ma chambre le matin : le store laisse entrer un peu de lumière. Je me fraie un chemin au travers de mes jouets et j'y vais l'ouvrir. Parfois je m'enfarge et me pète la gueule. Pour ne pas oublier, il ne faudrait pas dormir. Si je ne dormais pas, je me souviendrais qu'il y a plein de jouets sur le plancher de ma chambre.

- Tabarnak, Justin ! ramasse ta chambre.

Je ne la ramasse pas et maman crie. Chaque matin, je suis moins seul. Le temps d'un instant, quand ma tête tourne, j'oublie qui je suis et vers quoi je vais et parfois, j'y retrouve un ami. J'aime me faire mal le matin, personne ne le sait. Je le garde pour moi. Il sert à quoi de tout raconter. Qui veut savoir ? Si je ne dormais pas, je ne me réveillerais pas le matin avec ce mal. Ce trou noir en moi. Il est dans mon ventre. Mon ventre crie, il m'avale de l'intérieur. J'ouvre les yeux et je les referme tout de suite. Il le faut, oublier qui je suis, si le sommeil me reprenait, j'oublierais encore. Il n'y a que dans le sommeil que je suis heureux, mais c'est réveillé que l'on vit, quel problème ! Je passe mes journées à trouver une solution pour vivre dans le sommeil. C'est dans mon lit que j'imagine toutes sortes de choses, au chaud, seul dans ma carapace, sous les draps, je suis bien. Protégé. Je n'y suis pas seul, durant les vacances, il y a l'autre. Nous nous sommes connus il y a deux ans. La première fois, c'était au Festival d'été, dans la maison des miroirs. Carl était présent. Maman gardait le dépanneur. Nous étions au parc de la Francophonie. Je suis entré dans la maison des miroirs et c'est là que je l'ai aperçu ! Il était devant moi, de ma grandeur. Je lui ai souri, lui aussi. J'ai fermé les yeux et, quand je les ai rouverts, il était encore là, me regardant. La peur m'a pris, il est rare de rencontrer

quelqu'un qui nous ressemble à ce point. Moi, comme lui et lui, comme moi. J'ai voulu lui parler, attendais qu'il le fasse, et, rien, nous étions aussi entêtés l'un que l'autre. À chaque coin, il était devant moi, m'imitait : quand je levais le bras droit, il le faisait aussi. Ma tête penchait à droite, la sienne également. À un moment donné, j'ai eu peur, il a levé les bras, pas moi. Je devais tenir mes béquilles pour ne pas tomber. Nous n'étions pas seuls, d'autres enfants passaient derrière nous. Lui devant moi tenait dans les airs ses béquilles, les a laissés tomber, s'est mis en position d'attaquer et s'est rué vers moi; j'ai hurlé un long cri venant du plus profond de mes entrailles et suis parti à la course. N'ai pas réalisé tout de suite ce qui se passait, j'avais laissé mes béquilles dans la maison des miroirs, comme si j'en n'avais pu de besoin. En avais-je déjà vraiment eu de besoin ? c'est fou ce qu'on peut s'imaginer devoir posséder. C'est comme l'amour, ce n'est pas nécessaire, ça ne fait que nous faire perdre du temps de vie. Quand on attend qu'on nous aime, on oublie de jouer et, quand on aime, on ne fait rien, on reste là, planté comme un idiot attendant d'être le plus souvent possible avec la personne qui est supposée nous aimer. Lui, celui que je fuyais, a une drôle de conception de l'amour, mais ça c'est plus tard qu'on le raconte. Je suis parti à la course et je tassais les enfants qui se trouvaient sur mon chemin. Ce n'était plus moi qui me retrouvais au plancher, mais eux. Carl m'attendait à la sortie, il a couru à ma rencontre. N'en revenait pas, je marchais. Je n'avais jamais fait plus que deux pas sans mes tuteurs.

- Justin ! tes béquilles... que se passe-t-il ?

- Quoi, qu'est-ce que tu dis ? Comprends pas.

Je gardais tout pour moi. Si la peur m'avait transformé, il fallait oublier, ne plus se souvenir; un soupçon de souvenir est l'essence d'une éventuelle possibilité que le mal

revienne. J'ai donc fait semblant de ne rien piger, lui laissant croire qu'il était en dehors de la track, et je suis retourné dans la maison des miroirs, qui était-il ? Ai regardé dans tous les coins, derrière chaque miroir : personne. Derrière les autres enfants, se cachait-il ? Nous jouions à la cachette et, à ce moment-là, il gagnait et moi, je rageais.

Il y a des rencontres comme cela qui changent notre destinée. C'était le vingt juillet, plein cœur d'été. Puis il faisait chaud, très chaud même, je dégoulinais de sueur. Mes sourcils faisaient mal leur travail, j'avais les yeux embrouillés et c'est à cet instant-là que je l'ai revu. Je suis parti à sa poursuite, mais il courait vite le malin. Moi aussi, il faut dire. J'ai fini par le rattraper, pas avec l'intention de lui donner une raclée. Nous avons parlé en même temps :

- T'es qui toi ?

Il ne répondait pas. Gardait la bouche fermée comme papa quand il ne veut plus argumenter. Des fois, j'ai beau alléguer tous les arguments et les raisonnements inimaginables, ça ne sert à rien. Il n'écoute plus et reste figé à côté de moi, ne discutant plus.

- Que fais-tu ici ?

On se regardait, il n'était pas fou. Moi non plus; impossible qu'il ne constate pas qu'il était comme moi. Presque. À part les cheveux blancs et de la chevelure partout, même sur le côté droit de la tête. On avait la même grandeur, le même nez. J'ai avancé la main, il m'a imité. Pas la même que moi. L'autre et nous nous sommes touchés. C'est là que j'ai senti son corps, sa peau, qui il est. La maison des miroirs débordait d'enfants comme nous et constamment un passait entre lui et moi; la durée de ce passage, nous étions séparés. Quand c'était un adulte qui s'infiltrait, nous nous perdions complètement.

Avant que nous ayons le temps de dialoguer, Carl a surgi, m'a aperçu et m'a rejoint. Il n'a pas vu l'autre, lui oui, et il s'est sauvé. Carl m'agrippait le bras et tenait dans l'autre main, mes béquilles. J'en avais plus de besoin. Il marchait vite, je n'arrivais pas à le suivre. Il m'a tiré jusqu'à la sortie, pendant ce temps-là, mon regard cherchait celui qui ne m'avait pas adressé la parole. Je ne l'ai pas revu cet après-midi-là.

L'hiver, je joue à la cachette avec les bouteilles de bière de maman. Elle ne le sait pas trop, mais s'en doute un peu beaucoup. Quand elle dort, je les prends, mets mon manteau et vais dans la cour arrière. Je les enfouis sous la neige. Il lui est arrivé d'en retrouver, j'ai prétexté les avoir mises là pour les garder au frais. Oui maman ! elles traînaient dans la cuisine. Elle ne m'a pas vraiment cru. D'autres fois, je les ramène tout simplement au dépanneur et Carl les vend. Maman ne les paie pas j'en suis sûr, elle les prend en cachette, c'est comme du vol. Pas vraiment, Carl le sait même s'il fait semblant de ne pas s'en rendre compte. Il désapprouve, mais ne fait rien pour l'empêcher. Les adultes manquent souvent de cohérence, moi aussi, mais je ne suis qu'un enfant, pas un fieffé menteur.

À matin, je fais la cuisine : des œufs, du pain, du bacon. Maman n'est pas encore levée. Elle dort tard. Pas juste la fin de semaine, tout le temps. Carl vient d'appeler pour savoir quand elle rentrera travailler, la sonnerie ne la réveille même pas. J'ai sorti une assiette et y dépose deux œufs, du bacon, des patates. Il y a plein de boucane dans la cuisine. Voilà ce qui se passe quand je fais cuire le bacon. Les rôties sont prêtes, il ne reste plus qu'à les beurrer et me voilà prêt à rentrer dans la chambre de maman. Je tourne la poignée, vais lui faire une surprise. Elle est seule à matin, l'homme qui a dormi avec est parti. Je ne lui pas parlé, je ne leur parle jamais. À quoi ça servirait, jamais elle ne les

revoit. Pas de temps à perdre, ma vie file trop vite, ah oui ! je l'ai déjà dit, je me répète. Il fait mi-noir, mi-clair dans la chambre de maman. Il faut bien ouvrir les yeux pour ne pas s'enfarger dans le bordel. Je tiens d'elle pour le rangement, pas trop souvent. Tout peut bien être bordélique dans ma tête et mes idées peuvent bien faire la guerre aux autres. Maman est couchée sur le ventre au milieu du lit. Ne porte pas de gilet, la couverture de coton lui monte jusqu'au milieu du dos. Je m'assois sur le bord de son lit et lui bouge tranquillement l'épaule.

- Maman... Maman, réveille-toi... je t'ai préparé à manger.

Elle ne bouge pas, je brasse encore et, dans un grognement, elle me dit :

- Laisse-moi dormir... va-t'en, j'ai mal à tête.

J'insiste, lui redis que j'ai préparé son déjeuner. Elle cesse de me répondre et moi, je continue à lui dire qu'il faut qu'elle mange, que Carl l'attend. On dirait qu'elle s'est rendormie, elle ne bouge plus jusqu'au moment où elle se retourne. D'une position couchée, elle s'assoit brusquement dans le lit, son bras gauche accroche l'assiette que je tiens et la fait revoler sur le plancher où elle se casse en mille miettes. Les morceaux de céramique se mélangent au jaune des œufs, les patates s'éparpillent dans la saleté et les seins de maman pendouillent.

- Innocent ! Combien d'fois j't'ai dit de ne pas venir me réveiller ? regarde là... regarde l'dégât qu't'as fait. Tabarnak, Justin !

- C'était... c'était une surprise

- Justin ! sors de ma chambre... tout de suite, pas tantôt... tu sais qu'j'n'aime pas que tu m'voies dans c't'état. Justin !

Je n'ai jamais compris c'était quoi sa peur que je les voie ses seins. Ce n'est pas la première fois, elle dort toujours nue, pis quand ses hommes partent le matin, ils laissent souvent la porte de sa chambre ouverte et, au lever, je vais toujours voir si elle est rentrée et je la trouve nue. Je n'ai pas vu juste ses seins, ce n'est pas très beau. Pas de crainte, je ne toucherai pas.

- Tabarnak Justin ! sors d'ma chambre.

De petits pas, je m'en vais et reviens avec un balai, un porte-poussière et une guenille mouillée. Elle a revêtu sa robe de chambre et m'arrache tout des mains.

- Non ! y'est pas question que tu l'étendes... tu vas faire pire. Ferme la porte en sortant. Scramme ! Justin. J't'ai dit d'partir.

Je m'approche de maman, lui fais un câlin. Parfois ça me prend. Je veux l'englober, l'avalier; je veux qu'elle soit à moi, pas aux autres. Je m'approche rapidement, il ne faut pas qu'elle s'en doute, qu'elle me voie arriver, de toute façon ça finit toujours pareil, mais avant qu'elle réalise ce qui arrive, j'ai un peu le temps de l'avalier. Elle est à moi, juste à moi. Ce n'est jamais assez. Un bon jour, elle me câlinera en retour. À matin, elle me crie à tue-tête :

- Hostie de tabarnak Justin ! Décolle... tu l'sais que le matin j'feel dégueulasse. Fais de l'air !... j'aime pas que tu me colles comme une grosse sangsue.

Elle m'écarte, je me rue à nouveau vers elle; elle me repousse et moi, ne perdant pas espoir, je darde de nouveau. Voilà qu'elle m'agrippe par le bras et qu'elle me fout hors de sa chambre et qu'elle ferme la porte. La barre, même. Moi qui n'ai plus le droit d'avoir un loquet, elle l'a enlevé. Carl me l'avait posé. Moi, je ne peux pas rentrer

comme je veux dans sa chambre et elle, elle peut venir chez moi comme ça lui plaît. Je cogne à sa porte. Veux qu'elle m'ouvre.

- Laisse-moi entrer. S'il te plaît, maman, laisse-moi entrer. Je veux t'aider...

Maman, ouvre la porte. Maman !

Je l'entends qui passe le balai, qui ramasse son dégât, même si elle croit que c'est le mien. J'attends. Je rêve d'avoir de la barbe. Il faut être grand, pas nécessaire beau, mais surtout être en mesure de se raser chaque jour pour avoir la possibilité de coller maman. Pu de patience à l'attente, je retourne à la cuisine, lui fais cuire un autre déjeuner. Elle finira bien par sortir. J'ai mis la table et attends. Habillée, elle arrive en courant dans la cuisine, lui fais signe de s'asseoir. Maman prend une bouchée et la recrache aussitôt.

- Ouach ! c'est froid ça !

Elle se lève.

- J'suis en retard.

- Je vais le réchauffer. Reste, tu vas aimer.

- Pas l'temps, j'suis en retard. Salut Justin, bonne journée là.

Elle s'approche de moi et me donne un baiser au front. Des jours, sans savoir pourquoi, j'ai droit à ce baiser. Quand ça se produit, je reste assis, immobile le plus longtemps possible. Il ne faut pas faire du vent, il fait sécher sa salive. Le temps qu'elle s'évapore, je sens maman sur moi. Je ferme les yeux et imagine que nous passons une journée au complet ensemble. Que nous jouons, allons au parc, qu'elle me fait à manger. Que collés sur le divan nous regardons la télévision, qu'elle me berce aussi. Le temps que sa salive s'évapore, je crois à toutes ces belles choses et je vogue dans un autre monde. Que de balivernes... C'est ce matin-là que j'ai revu l'autre que j'avais rencontré dans la

maison des miroirs. Ça a sonné à la porte, je pensais que c'était Carl qui venait me chercher, nous devions aller faire une promenade dans la montagne du Mont-Royal, derrière les palissades. Souvent le samedi nous partons ensemble, montons jusqu'en haut de la montagne, traversons les jardins du château et pénétrons dans la forêt. À l'entrée, ce n'est pas Carl. C'est l'autre qui me regarde.

- Vas-tu finir par me laisser entrer ?

Je lui fais une place, il se faufile, va directement au réfrigérateur et sort la pinte de lait. Je déteste ce breuvage que maman m'oblige à boire. Il s'en verse un grand verre et laisse traîner le carton sur le comptoir. Je le range et je le suis dans ma chambre. Il se couche dans mon lit, puis s'endort; je le regarde dormir. Il ne ronfle pas. Des enfants ça ne ronfle pas, ça respire fort. Je m'étends à ses côtés et trouve à mon tour le sommeil.

Quand je me réveille, il est assis et il me regarde.

- Tu es qui toi ?

- T'allumes pas vite, hein ?

- Nous sommes comme assez pareils, comme des sosies.

- Hello Justin ! j'suis ton frère.

- Quoi ?

- Ton frère, Justin ! Ben oui, ton frère.

- Je n'ai pas de frère

- Ben, qu'est-ce que tu en penses ? J'suis certainement pas le fruit de ton imagination. T'as comme pas remarqué qu'on est comme pareil.

Il m'amène dans la salle de bain.

- Regarde dans le miroir ! Tu ne vois pas là, on est semblable. Je vis avec papa.

- Mon père est mort.

- Tu le fais exprès où t'es vraiment con ? Papa n'est pas mort. T'as vraiment gobé ça ?

- Je ne te crois pas.

Il m'explique : nous sommes jumeaux. Quand nous sommes nés, maman et papa ne s'aimaient plus et papa est parti en Europe pour ses études. Ils se sont séparé les bébés. Je lui explique qu'un père, j'en ai déjà un. Pas le vrai, mais quand même un. C'est quand j'ai demandé à maman pourquoi elle ne vivait pas avec Carl que j'ai compris qu'il ne l'aime pas comme un papa aime une maman. Ils sont des amis et Carl a accepté de m'éduquer, il m'a adopté. Quand j'ai voulu savoir qui était mon père, maman m'a dit d'arrêter de poser des questions, que je faisais de la peine à Carl et moi, Carl, je le trouve bien gentil. Je l'aime bien et ne veux surtout pas le peiner. On m'a dit que mon père est mort noyé, dans la mer. C'était un bon nageur, mais un jour, il a nagé trop loin. Un requin lui a mangé le pied et quand il te manque un pied, il est plus difficile de revenir au bord. Il n'y parvenait pas. Il tournait les bras, tentait d'avancer, de se propulser vers la plage, rien à faire. Le requin ne l'a pas tout mangé, il n'a croqué qu'un pied, parce que quand on l'a retrouvé le lendemain matin, parmi les détritrus de la marée, il ne lui manquait qu'un pied. Maman m'a raconté. C'était avant ma naissance, ils étaient allés ensemble à la mer aux États, pas trop loin d'ici, dans le Maine et elle, elle l'attendait à l'hôtel. Il ne revenait pas. À la nuit tombante, elle a averti les policiers et la garde côtière. On l'a cherché pendant des heures et c'est les premiers rayons du soleil qui ont fait la lumière sur son cadavre. Maman m'a raconté qu'elle a eu mal, qu'elle a crié. Elle a aussi voulu mourir. Carl m'a dit un jour que, quand elle a appris la nouvelle, elle s'est jetée à l'eau et qu'elle

s'est mise à nager vers l'autre bout de l'océan. Elle n'y arriverait jamais, ça lui était égal. Elle nageait pour oublier. Quand on fait un geste répétitif, on finit par en perdre la raison, on ne pense plus. On devient une machine, c'est ce qu'elle souhaitait devenir pour ne plus avoir mal. Agir sans penser, avoir peut-être mal encore, mais pu consciemment. Devenir un automate. Maman n'a pas réussi ce matin-là à devenir un automate – je ne m'en souviens plus, j'étais trop petit, j'étais juste dans son ventre, pas encore né –, la garde-côtière l'a rattrapée avant qu'elle n'aille trop loin. Une tempête se levait, le temps s'était ennuagé et il s'était mis à pleuvoir et les vagues avaient grossi. Dans l'entre-deux des vagues, on l'a repêchée. Je sais que papa est mort, une fois par année, la journée de sa mort, elle va à sa tombe. Ne m'y amène jamais, mais je sais qu'elle y va, je l'ai déjà suivie. Elle ne m'a pas vu, ne voit pas grand-chose qui se passe autour d'elle. Pour moi, mon père c'est Carl. L'autre me jure que papa n'est pas mort. J'ai pourtant vu sa tombe. Il veut me prouver qu'il a raison. Il ne me suffit que de le suivre en France, là, je saurai qu'il ment.

L'autre s'appelle Mathieu. Au début, il s'était présenté en disant qu'il se prénomrait William et, par la suite, il m'a dit porter le nom de Wilson. J'entendais mal, en réalité, il se nomme Mathieu et il me dit d'arrêter de faire des gentilleses à maman.

- Elle ne le mérite pas.
- Mais... mais je l'aime.
- Pas elle. Elle ne t'aime pas.
- Oui, elle m'aime.
- Non pis tu le sais en plus, sens-le.

Il dit vrai, mais moi, je ne suis pas un être de raison comme lui. J'en suis un d'amour. On est tous un mixte des deux et on oscille notre vie durant. La vie est une grande lutte entre la raison et l'amour. Pas une entre le bien et le mal. L'amour crie en moi. Si j'étais moindrement intelligent, je dirais non à maman et serais comme Mathieu, mais la raison ne doit pas triompher. Il n'y a rien de plus beau que l'amour; sans amour, j'ai froid. Nous nous cachons sous mes couvertures et il me parle de la possibilité de retourner en France. Il n'est pas au courant de mon retour, mais à ses dires, il sera content de me voir, car il parle souvent de moi, mais a conclu une entente avec maman, je ne devais jamais découvrir leur existence. Mais Mathieu lui, il n'a pas fait de promesse. Sa mère il ne veut pas la connaître, je lui parle d'elle quand même. Lui dit qu'en dessous de sa carapace méchante, il y a un être à aimer.

- Ne sois pas idiot ! c'est l'amour qui te pousse ainsi.

- Non ! toutes les mamans aiment leurs enfants... il est... oui, ça ne se peut pas qu'une maman n'aime pas.

- Oui, regarde-moi, elle ne m'a jamais aimé. Elle n'a pas voulu me connaître. Elle m'a donné pour ne plus revoir celui qu'un jour elle a aimé. Faut pas aimer Justin. Aimer, c'est prêter le flanc à la douleur. Laissons la raison gagner, elle remportera, peu importe.

- Non !

- Oui ! regarde notre mère, elle a aimé et notre père lui a fait mal. L'amour est mort en elle, la raison a vaincu. Ça peut juste finir comme ça.

- Non !

La théorie de l'humain nous la partageons, je la connaissais bien avant lui.

- Je sais que tout pousse à la détester, à arrêter de l'aimer, mais je ne le ferai pas, non ! je ne le ferai pas.

- Fais-le.

- Non.

- Fais-le, anyway, la raison vaincra.

- Non, je n'arrêterai pas d'aimer maman, la raison ne gagnera pas.

- Tout le monde finit, un jour ou l'autre, par y glisser.

- Ce n'est pas vrai.

- C'est la vie.

- Pas à moi... je me battraï contre tous les océans de la terre, les monstres inimaginables et les humains du monde s'il le faut ! Un monde sans amour, c'est un monde mort. Un gros glacier. Je ne serai jamais glacier, mais celui qui portera à travers les flammes de la raison des ballons d'amour !

- Jouons à un jeu, le regard pour se comprendre.

Nous nous regardons. Nos yeux se fondent les uns dans les autres. Je vois l'intérieur de son âme et le sens au plus profond de la mienne. Je bouge le corps, il suit mes mouvements, le contact visuel demeure. Et voilà que nous sortons du lit et qu'ensemble nous marchons vers la commode. Je sors du linge, il s'est éloigné et revient avec ma valise. Je la remplis de bas, de chandails, de culottes et de pantalons. Il me montre nos billets. Il est midi quand nous partons. Je marche toujours sans béquilles. Depuis que j'ai été effrayé dans la maison des miroirs, je suis guéri. Je m'en vais rencontrer mon père, un être d'amour aux dires de Mathieu. Ça grouille de l'intérieur quand nous prenons place dans le taxi. J'ai hésité à m'embarquer, Carl aura d'la peine,

pensera que je ne l'aime plus. Mais y'a assez de place pour deux papas, bien assez ! C'est avec Carl que j'aime aller au zoo, pas avec l'autre; c'est dans le dépanneur de Carl que je compte les boîtes de conserve et que je fais l'espiègle en arrivant parfois avec un tas de sable, faisant une piste d'atterrissage. Il n'y a pas d'être d'amour plus grand que lui. Il aide tout le monde et tout le monde l'aime. Pas comme moi qui ne suis pas aimable. Ça changera : je marche désormais, ne boite plus. Je fais peur aux enfants de l'école, j'ai la peau tout plissée, une étrange de maladie. Mes cellules vieillissent trop vite, mais ça ne m'a pas fait grandir plus vite. Je suis unique, qui souhaite l'être de la sorte ? bientôt, je mourrai. Rien à y faire, c'est mon destin. Ce n'est pas pour rien que je boite, mais là, il faut arrêter d'y penser sinon ça va faire revenir le mal. Je suis assis dans la voiture du taxi et je bouge les jambes, elles se délient. Ne cherchons pas à comprendre ce qui m'arrive depuis que je l'ai rencontré. On passe notre vie à vouloir comprendre ce qui ne se comprend pas. Que du temps perdu ! J'explique à Mathieu ma maladie. Que je vais sûrement mourir du cœur, d'une crise cardiaque à moins que ça soit ma vessie qui me lâche, qu'elle ne purifie plus mon sang et que je meure empoisonné dans mon sommeil. Je ne devais pas entendre l'autre jour quand le médecin parlait à Carl, j'étais dans ma chambre blanche à l'hôpital, un autre enfant était couché dans le lit d'à côté. À l'hôpital, j'aimerais être seul, on ne peut pas avoir une chambre que pour soi. L'autre écoutait la télévision, elle était assez forte; avec concentration, je peux écouter plus d'une conversation à la fois. Dans une oreille les voix des acteurs entraînent et dans l'autre celle du médecin parlant à Carl. Dans un an, maximum deux, je serai squelette sous terre. Pas mort au ciel, mort sur terre. Pu beaucoup de temps pour faire comprendre à maman que la raison ne doit pas guider sa vie. J'échouerai, le sais, mais refuse d'entendre raison et je

fais tout pour chasser de ma tête ce constat d'échec. L'humanité, je la changerai ! un petit grain de sable qui roule dans la neige peut devenir une immense boule de flocons. Quand tout le monde sera des êtres d'amour, il fera bon vivre. En mourant, on disparaît et on devient glacier. On n'a plus d'émotion et on dort d'un sommeil qui n'a pas de rêves. Sommes qu'un paquet d'os. Le taxi grimpe sur l'autoroute, bientôt nous arriverons à l'aéroport. Congelé, on attend que l'amour ou la raison remporte la bataille et, quand l'un ou l'autre vainc, tous ceux qui ont cru en la victoire du plus fort retrouveront la vie. Il faut bien choisir si on ne veut pas dormir dans le néant du vide pour l'éternité. Ça fait deux ans que ma peau ratatine, avant je n'avais que des cheveux blancs. Les miroirs ! Je déteste ce que j'y vois. Sans mon reflet, il m'est possible d'oublier ce qui coule en moi.

Je m'en vais visiter le monde, j'ai neuf ans et je suis un vieil homme. Personne ne comprend c'est quoi avoir un corps fini quand on a un cœur d'enfant : j'aime m'amuser, courir comme un fou, faire l'espiègle. En arrivant à l'aéroport, je vois mon reflet dans les portes vitrées. L'image de Mathieu se reflète aussi, il est celui que j'aurais dû être. Il enregistre nos bagages, je vais m'asseoir. L'épuisement ne tarde jamais à m'embrasser. Mon cœur palpite sans cesse dans ma poitrine, ne faut pas mourir ici avant le départ, avant que je débarque sur un autre continent, avant de le voir. A-t-on le droit de cacher à un enfant l'existence de son père ? Mathieu me rejoint, il mange ce qu'il a acheté avec l'argent que notre père nous a envoyé. C'est lui qui a fait les réservations. Payé les billets. S'est organisé pour me rencontrer.

- Pourquoi n'est-il pas venu ?

- Trop de travail voyons ! la vie est très chère à Paris, tu sauras.

La ville des lumières ! Je courrai partout, m'y perdrai... oublierai qui je suis, ce qui m'arrive, que c'est ma première et dernière visite. Ce voyage sera notre secret. Mathieu l'a promis, Carl n'en saura rien. Pas de peine pour lui alors. Rien ne sert d'expliquer, faut être adopté pour comprendre. Il est tout pour moi et moi pour lui. L'autre, je le pensais mort et l'avais un peu oublié comme on oublie un mort. Sacrée curiosité ! Maman ne l'a jamais oublié, elle va lui porter des fleurs à chaque pseudo-anniversaire de sa mort. Ce n'est pas parce que je le rencontrerai, que je n'aimerai plus Carl. C'est lui qui sera à mes côtés quand je mourrai. Maman ne viendra pas. Elle restera à la maison et boira des bières. Je le sais un point c'est tout. Des jours, je me dis que je l'accepte. Je me fais des accroires. Je suis un sacré bon menteur et parfois je ne sais plus si je me crois. Il faudra bien la regarder avant de partir mourir à l'hôpital, elle ne m'y accompagnera pas. Ne m'y visitera pas non plus. C'est toujours avec Carl que je vais chez le médecin. Lui, il y sera. Il n'apprendra pas que je suis allé en France retrouver l'autre. Il est important d'être doux avec les êtres d'amour. Faut les ménager, il ne comprendrait pas, n'y a que l'amour qui dirige ses pulsions; il faut une graine de raison pour comprendre que ce n'est que curiosité. Tout ça est complètement fou, ça ne se tient pas debout. Je suis un caméléon, un fieffé menteur, un penseur chimérique qui divague, mais ça ne nous empêche pas de faire la file pour entrer dans l'avion.

- Vous êtes bien jeunes pour voyager seuls.

Je lève les yeux, une dame me regarde. Elle voit mon visage plissé, s'excuse. Je regarde Mathieu et lui dit :

- Aide Grand-Père à marcher, il est fatigué.

Une hôtesse de l'air arrive et m'aide à embarquer. Ma maladie m'a apporté beaucoup de choses : des accablements. Nous sommes assis près d'un hublot, j'ai insisté pour y être. Montréal disparaît au bout de mon regard. Bientôt nous arriverons à Paris et il viendra nous chercher. Buark ! ce n'est pas mangeable. Je n'avale rien, c'est Mathieu qui bouffe mon assiette. Je n'ai pas faim, trop d'excitation ! Je suis parti comme ça et sans prévenir. Maman s'inquiétera, bien fait pour elle ! un jour, elle finira bien par se rendre compte que je suis important et il sera hélas trop tard. Peu importe. Je m'en fais un peu, pas trop, juste un peu. Un soupçon de culpabilité court dans mes veines, Carl sera inquiet. Deux semaines, ça passe vite. Je vais à la toilette, il faut me lever; des fourmis grouillent dans mes jambes. Les picotements s'intensifient, ça part des pieds, monte dans mes mollets, les genoux et maintenant ça assaille toutes mes jambes. Il y a déjà quelqu'un aux toilettes, il faut attendre. Un enfant arrive à la suite de moi, me dévisage; le regard posé par tous les enfants que je croise. On connaît sans s'habituer, on sait qu'il sera. On veut se fondre, disparaître, que l'autre regarde ailleurs, qu'il manie l'art de la comédie, feinte un beau sourire de politesse, mais ça se passe rarement ainsi. Les regards demeurent et toi, tu restes immobile en attendant que la récréation passe et elle revient toujours. Il y a celle du matin et celle de l'après-midi, sans oublier les minutes qu'il faut attendre dans la cour d'école à l'arrivée au matin et au retour du dîner. On erre d'un bord à l'autre attendant que la cloche sonne – cloche qui ne sonne pas. Plus on espère et plus le temps s'étire. Des paires d'yeux te regardent, mais comment les fuir ? Quand on vient te parler, ce sont des insultes, et chaque fois, niais que tu es, tu te fais avoir et tu t'en veux d'avoir cru que ça serait des mots doux qu'on te chuchoterait. Chaque jour et même

plusieurs fois par jour, appuyé à la clôture de la cour d'école, tu attends que vienne le temps de rentrer en classe.

La porte de la cabine s'ouvre, j'entre et fuis le regard de l'enfant qui est derrière moi. Je barre la porte. J'ai tant demandé à maman de ravoir mon loquet. Posséder une place où ses hommes n'entreraient pas pour venir voir de quoi j'ai l'air. On me regarde et on ne dit rien. On referme la porte et jamais plus je ne les revois. Je fais fuir les hommes de maman. Il faudrait que je sois invisible pour qu'elle en trouve un qui l'aimerait. Je fais peur. Quand on me voit, on ne veut plus d'une femme qui a donné naissance à un monstre. Épuisé, je m'effondre sur le bol de toilette et je fais pipi. Pisse longtemps. J'écarte les jambes, ma pisse est toute jaune. C'est bien, je ne m'empoisonne pas trop. Je survivrai au voyage. Ne mourrai pas avant d'arriver à destination. Mais quand je viens pour me lever, je n'y parviens pas, trop de fatigue. Mes jambes ne répondent plus. Appuyé à la barre métallique, je réussis de peine et de misère à me tenir. Pas de force pour me laver les mains ni flusher la toilette. Je débarre le loquet, ouvre la porte et sors dans l'allée. Trois personnes font la file. Il m'est difficile d'avancer, l'allée est étroite et tous ces gens qui attendent en bloquent le passage. Je me faufile, avance vers mon banc, mais m'écroule avant d'y arriver. Mes jambes ne me répondent plus. Rien à faire, je reste là, immobile comme toujours, attendant que la suite vienne. Qu'on veuille bien me secourir. J'ai fermé les yeux, ça grouille de l'intérieur et je retiens mes larmes. Je m'imagine retrouver l'usage de mes jambes, mais ça ne se produit pas. Je demeure plutôt là, planté comme un idiot. Non ! un cancre.

Un agent de bord m'aide à me relever. Il porte l'uniforme de la compagnie. Je le remercie. Ensemble, nous allons à mon siège. Plus possible d'être près du hublot. La

personne assise tantôt près de l'allée a envahi ma place. J'argumente, on ne m'écoute pas. J'étire la tête, ne verrai pas la tour Eiffel des airs. J'insiste. L'hôtesse de l'air m'ordonne de rester où je suis. Je ferme les yeux et tente de fuir dans ma tête. N'y parviens pas, mes jambes me font terriblement mal et un haut-le-cœur m'empoigne. Ma tête aussi fait des siennes. Nous perdons rapidement de l'altitude, trop même. L'avion se met à bouger de tous bords tous côtés. Nous nous écraserons, yé ! peu importe, je ne serai pas le plus perdant. La justice, c'est ça. On crie, moi, je demeure silencieux. N'attache même pas ma ceinture. Nous perdons sans cesse de l'altitude. Fonçons au sol. Je lève les bras dans les airs, c'est comme quand je suis avec Carl dans les montagnes russes de La Ronde. De drôles de sensations m'envahissent : comme une peur de mourir. Il y a tellement de choses que je n'ai pas faites, d'endroits non visités. On ne s'habitue pas à sa mort. Un an que je l'attends. Pas réellement. Ici, je mens, on n'attend pas quelque chose qu'on ne souhaite pas. C'est elle qui me court après. Elle est à mes trousses et laissez-moi vous dire qu'en béquillant, y'est pas évident de fuir à toute vitesse et loin. Je croyais la semer en venant en France, elle n'allait pas pouvoir me suivre. Je m'embarquerais vite et mon retour me la recollerait à la peau. Il y a plein de plis, surtout dans mon visage, où elle s'agrippe quand elle me trouve. Elle m'aime, mais je ne veux pas être aimé d'elle. C'est toujours ceux qui ne nous intéressent pas qui s'amourachent de nous. Voilà le poids de ce que je transporte, celui de ma mort. Aux dires du médecin, j'aurais déjà dû trépasser. La gentille vie m'accorde un sursis. Foutaises ! Je peux glisser n'importe quand, de n'importe quelle manière. Ma mort est datée d'une date vague et prochaine comme celle de toute mort. Elle ne sera pas différente de celle de mon voisin ou de Carl, je ne respirerai plus et mon cœur cessera de battre. Peu importe que ça se produise en été ou en

hiver, je serai bloc de glace. J'existe parce que je suis, je suis parce que je vois et plus que je vois, plus que j'existe. Plus que j'englobe du regard le monde qui m'entoure, plus la vie coule en moi. Ce voyage en France signifie exister plus, je veux avaler la France du regard, la faire mienne; j'existe aussi, à plus petite échelle, quand je regarde les boîtes de conserve du dépanneur de Carl atterrir dans la montagne de sable que j'ai transportée à son insu. J'aime également être simplement moi lorsqu'au printemps je prends part dans le parc de la Francophonie, à la fête de l'Érable. Chaque année, Carl m'y amène. Il y a une cabane à sucre, on y bout l'eau d'érable et des ribambelles de gens attendent pour se régaler. Avant, ces gens s'en sont donnés à cœur joie et ont bu de grands verres d'eau sucrée. Dans la cabane, l'eau bout et devient du sirop et après on la laisse bouillir encore plus pour en faire de la tire que l'on étend sur la neige. On arrive avec des barils de neige propre trouvée dans la montagne et on se sucre le bec. Je ne m'y empiffrerai plus, le dernier printemps a eu lieu. Je ne goûterai plus à d'la tire sur la neige, je logerai alors dans mon trou d'os. L'avion continue à perdre de l'altitude, vers quoi tout cela nous mène ? notre mort c't'affaire ! et autre chose sûrement, il le faut. La vie a un sens. Ah ! ouais... Au moment où l'avion s'écrase, je pense à l'homme aux cigarettes. Je ne le connais pas, il ne parle à personne. Je pense à lui, à son violon. Je ne l'ai jamais dit à personne, j'aurais voulu en jouer. Avoir pu mettre dans une ligne musicale, les notes de l'âme qui flottent dans les profondeurs de mes entrailles, puis à l'occasion, dans la légèreté de mes épaules... De coups d'archets, j'aurais tenu mes joies ou fait crisser mes peines, danser mes rêves et pizzicater la banale réalité du quotidien. Je meurs sans avoir appris le violon et, au moment où l'appareil explose au sol, je m'écrie :

- Je veux jouer du violon !

Des dizaines d'yeux se retournent. On vit encore à mes côtés. La vie ne s'est pas envolée en touchant le sol. Que des manœuvres bien faites. Pas réellement d'explosion. L'avion attend maintenant son tour en file avant de finalement se diriger vers une porte de débarquement.

Au moment de sortir, impossible de se lever. Tout le monde qui m'entoure est déjà debout, parti. Je veux aussi me ruer vers la sortie. Je le savais, si je pensais trop au miracle, tout foutrait le camp. Que de conneries que de croire en la toute puissance des idées. Si c'était le cas, ça ferait longtemps que je serais un champion, le meilleur joueur de hockey du quartier; je patinerais comme ceux que l'on voit à la télévision et compterais plein de buts. Carl serait fier de moi. Et là, planté comme un navet, je ne suis qu'un moins que rien. Même pas capable de me lever de mon siège. Je n'ai rien vu de l'atterrissage, moi qui voulais voir Paris des airs; la tête étirée, j'ai essayé de regarder au travers du hublot. Que du ciel bleu, j'ai vu, rien de plus. Il me faut attendre que tout le monde soit sorti de l'engin avant qu'un agent de bord ne vienne m'aider. J'ai oublié mes bouts de bois à Montréal, là-bas je marchais, ça devait durer ! À la sortie de l'avion, une chaise roulante m'attend. Je suis trop pesant pour que Mathieu puisse me pousser, une femme s'occupe de moi. Arrivés au guichet d'accueil, nous devons attendre, il y a file. Elle est longue, nous y passerons bien la journée, pas la nuit; elle n'est pas si longue que ça. Sans cette maudite chaise-là, nous nous faufiletions entre les gens, passerions entre leurs jambes, à côté d'un, à l'avant d'un autre. On ferait tellement vite qu'on ne nous verrait qu'une fois rendus au bout. Mathieu se faufile, je le perds de vue, lui crie de revenir. Il ne m'entend pas, ne revient pas ou il m'entend et m'ignore tout simplement ? J'aime mieux ne pas penser à cela et m'enfermer dans l'autre illusion même si l'illusion

ne me caresse pas à matin. Ici, c'est le matin, pas la nuit comme au Canada. Je suis là, attendant mon tour qui ne vient pas. Il est déjà arrivé, j'en suis certain, le sens; j'ai ce picotement dans la poitrine qui s'accroît à mesure que l'on progresse. Une dame a accepté de pousser ma chaise roulante, je n'ai rien eu à demander, elle s'est proposée. Elle est belle : de longs cheveux châtain et une bouche vermeille. Elle porte un enfant dans ses bras, son sourire me dit que c'est une vraie maman, oh ! que dis-je ? une bonne maman... Je lui ai fait un petit oui de la tête, n'avais pas trop le temps de lui parler, je le cherchais du regard. Je veux faire demi-tour, impossible. Je ne suis plus maître de rien. Il va me trouver laid, ne voudra pas me parler. Me dévisagera. Je veux retourner maintenant, tandis qu'il est encore temps, avant la déception... Les gens se font trop d'attentes et sont hélas déçus. Il le sera. J'aurais dû l'appeler, ma voix ne trahit pas ce que je suis. Que faire ? C'est mon tour de passer à la guérite. On me demande mon passeport, je ne l'ai pas. On ne me laisse pas passer. Je dis que je suis venu rencontrer mon père, ils ne me croient pas. Je hausse le ton, on ne me croit pas plus. Je crie alors. Des gardiens de sécurité m'encerclent. Mathieu est déjà parti à la course le retrouver. Si je n'étais pas prisonnier de cette maudite chaise-là, je me lèverais, me fauilerais entre les agents de sécurité et irais le rejoindre. Il est là, devant ! Je le vois. Derrière la vitre. Une vitre transparente. Il prend Mathieu dans ses bras, le soulève. C'est à moi d'y être, lui, il l'a depuis toujours. C'est à mon tour. Je veux juste une parcelle de ce qu'il a. Pas tout, juste un peu. Peut-être un peu plus qu'un peu, mais juste pour un moment. La journée s'il le faut. Peut-être bien pour les deux semaines. Après, ça sera tout, oui, vraiment. Je ne viendrai jamais plus t'achaler, t'encombrer, sûr que non ! plus d'importunages, même si je le voulais, je ne serai qu'os sous terre. Le gros trou noir que j'ai en moi se met à

grouiller. Il fait des siennes, veut l'avaler. Je veux sentir sa présence autour de moi. Sentir que je suis tout pour lui. Il me fait des saluts de la main, moi, signe que j'arrive. On ne me laisse pas passer. J'argumente. Quand je m'y mets, ça coule de ma bouche comme les chutes Montmorency; je n'ai pas gain de cause.

Mes paroles n'ont pas capitulé qu'on saisit ma chaise, me fait faire demi-tour. Mes mains se cramponnent aux bras de la chaise et je me propulse par terre. Mon père s'est dirigé vers la porte de verre qui est entrouverte; on l'empêche de passer. De venir me chercher, de me prendre dans ses bras, de me soulever et peut-être bien de me câliner – un délicat, un tout petit signe d'affection, celui qu'il attend depuis toujours de me donner. Au sol, je tente de me relever et de marcher, j'en suis incapable. Il me faut ramper sur un plancher froid rempli de saletés qui sent mauvais. Je me fraie un chemin, comme fait le scarabée. Mes petits doigts s'agrippent au linoléum et je progresse tuile par tuile. On me stoppe. Deux hommes m'agrippent et m'assoient brusquement sur la chaise. Je crie son nom, mais ne le connais pas. J'en invente. Une kyrielle de noms sortent de ma bouche, je finirai bien par trouver le bon. On verra bien qu'il est mon père. J'en hurle d'autres, encore et toujours plus fort. Ça ne s'appelle plus des hurlements, ce sont des cris provenant des entrailles. Comment puis-je avoir tant de poumons ? Ma gorge rougit tant il y a d'air qui y passe. On me cloue à la chaise. J'ai perdu son regard, ne le vois plus, ai beau tourner la tête de droite à gauche : rien. Suis dos à lui. Il me faudrait être un hibou pour avoir encore la possibilité de le voir. On me pousse vers un avion, je n'y embarquerai pas. Il n'était pas question de repartir aussitôt arrivé. On m'emprisonne les bras pour éviter que je me rejette au sol. Ma chaise est ma prison. Elle est en métal. La froideur m'envahit et glisse jusqu'au plus profond de ce que je connaissais même pas.

Des parties inconnues de mes entrailles gèlent. Je ne veux pas les découvrir, ça brûle. Mieux valait croire ne pas posséder ce qui peut nous détruire. Savoir, c'est permettre l'éruption ! Mes bras veulent se libérer. Je me débats, on me retient et la chaise m'avale. On me jette dans un avion qui retourne à Montréal et deux cravates m'emprisonnent alors les poignets aux bras d'un siège. Je donnerais des coups de pieds à ceux qui me liaient si mes jambes répondaient. Je les frapperais, qu'ils n'approchent pu ! Les griffer. Les mordre jusqu'au sang ! crisser mes dents sur les os de leur avant-bras. Je les déteste ! Là, enchaîné à un avion qui me ramène au Canada, je hais tout ce que la terre porte. Même ce que je ne connais pas. La vie, c'est injuste ! Vous le savez ça ? Je n'ai pas demandé à vivre. J'espère qu'un terroriste a placé une bombe dans l'avion et qu'on explosera au milieu de nulle part. Si c'est au paradis qu'Il m'envoie, je resterai à la porte. Même là, Il trouverait le moyen de me faire souffrir. Il ne reste plus rien à assécher, je suis une feuille d'érable brunie par le soleil d'automne et j'attends la mort. J'attends trop de choses : que l'engin décolle à nouveau. Que Père vienne me voir, qu'il me sorte d'ici... Ça suffit ! et je déclare en hurlant :

- Tu n'as jamais existé pour moi !

Comme moi pour toi et tu n'existeras jamais plus ! J'ai fermé les yeux pour être sûr de ne pas voir le regard des autres qui me prennent pour un débile qu'on a dû ficeler à son siège pour qu'il y demeure bien en place. Nous sommes en route vers Montréal. Jamais personne n'entendra parler de ce voyage. Je vais l'oublier. On peut oublier quand on le désire, c'est plutôt qu'on croit qu'on oublie. On fait semblait de ne plus y penser et quand on y pense, on jette l'idée très très loin. Je l'ai jetée si loin que j'ai cru qu'elle ne reviendrait pas. L'ai lancée au fond de l'Atlantique, des requins l'ont mangée, mais elle a

trouvé le moyen de revenir vers moi. Elle arrive sans crier gare. Il faut faire comme si je ne la vois pas, ne l'entends pas, mais elle est quand même là et veut posséder ma tête. Il faut se battre fort pour empêcher une idée de nous envahir. Des nuits en me réveillant, je me surprends en train de lui faire une place dans mon cœur. À croire encore en son existence. Ça ne se reproduira plus. Il n'a pas voulu de moi, astheure c'est moi qui ne veux plus de lui. Il était mort et le restera; l'an prochain quand maman ira à sa tombe porter des fleurs, moi j'irai les enlever. Un être comme lui ne mérite pas de cadeaux. Abandonner devrait être passible d'emprisonnement. Mettons en prison tous ceux qui ne retournent pas l'amour des enfants ! les prisons déborderaient de coupables... pas grave ! on en construira d'autres. Mathieu m'a menti, notre père n'est pas un être d'amour, c'en est un de raison comme maman. Quand on aime réellement quelqu'un, on fait tout son possible pour le garder près de soi. Carl n'apprendra jamais ce qui s'est passé ce jour-là. Un malheureux, c'est assez ! Ce sont mes affaires et il n'incombe à personne de les connaître. Il faut garder le silence. D'accord ? Ne pas dire ce qu'on sait. OK ?

Un matin, il y a de cela très longtemps, quand j'étais petit, encore un enfant – je ne m'en souviens que très vaguement –, j'ai trouvé Carl dans le lit de maman. Ils dormaient et je me suis faufilé entre eux. Quand Carl s'est réveillé, je lui ai demandé s'il allait vivre avec nous, il a répondu que non. Je n'ai pas eu le temps de poser d'autres questions, il s'était aussitôt levé, habillé et est parti sans dire mot. Il a même oublié ses sandales. Je m'en souviens, c'est moi qui lui ai rapportées. Nous n'en avons jamais reparlé, mais c'est lui que chaque matin, je cherche dans le lit de maman quand je vais la voir. Il ne faut pas qu'elle l'apprenne. Même si je ne l'ai jamais retrouvé dans le lit de maman et que ça fait très longtemps de cela, ça ne m'empêche pas d'espérer. Quand on

sait qu'on va mourir, on n'espère plus grand chose, sauf de ne pas mourir, mais peut-on vraiment espérer ça ? On y parviendra tous. J'ai essayé de parler en bien de maman à Carl et de lui à maman, mais ça n'a rien donné. Maman, ce qu'elle aime, c'est le changement. Si elle le pouvait, elle me changerait. Je n'ai pas voulu que Mathieu la rencontre, trop dangereux qu'elle m'échange. Il marche, lui.

J'ai la vie et je la garderai le plus longtemps possible. Carl habite juste en haut de chez nous et, quand je veux le voir, je n'ai qu'à y aller. J'ai ma clef, il ne faut pas lui dire. Chut ! c'est un secret, j'en ai pris une dans son coffret un jour.

- La porte était débarrée, voyons, Carl !... je ne suis pas un fantôme qui peut passer à travers les murs.

Et il me croit. Si je veux la paix, je monte chez lui. Je sais que là, maman ne viendra pas me déranger. Une serrure bloque la porte. Maman ne s'inquiète jamais de ma disparition, faudrait me chercher pour se rendre compte que je suis parti. Si je pouvais être invisible, elle m'aimerait davantage. Je ne suis pas invisible, je mange beaucoup. J'aime cuisiner et je le fais bien. Souvent, j'en fais pour elle. Elle mange et laisse traîner les assiettes et les ustensiles. Moi, il faut me ramasser ! C'est étrange d'être enfant; j'ai arrêté d'y penser, je perdais trop de temps. Je suis trop vieux pour être un enfant. L'enfant est mort depuis longtemps, il suffit de bien me regarder. L'adulte aussi se meurt. L'autre jour quand je lui ai amené son déjeuner au lit, elle s'est tournée trop rapidement, a accroché mon cabaret et tout est tombé dans son lit. J'ai passé un mauvais quart d'heure, elle m'a chicané, me criait après. Elle n'a pas besoin de véritables raisons pour m'envoyer promener, mais ce matin-là, je lui en ai donné une. Parfois, pas trop, ma vie tire trop à sa fin pour y penser tout le temps, je me demande pourquoi il y a en moi cette

pulsion qui me pousse trop de matins à tenter à nouveau de faire son bonheur. J'aurais dû comprendre avec le temps. Faut croire qu'on ne comprend pas vite les choses évidentes.

Cet été, il fait trop chaud et maman refuse d'acheter un air conditionné. Des fois, la nuit, quand je ne trouve pas le sommeil, je sors de mon lit. Je ferme la porte de ma chambre pour ne pas qu'elle se rende compte de mon absence à son retour et je béquille jusqu'à l'appartement de Carl. Il faut passer par l'extérieur, sortir sur le balcon d'en avant et monter par la porte du milieu. Dans sa chambre, il a une unité de climatisation et un grand lit. Je me glisse sous les draps. Il y fait tellement froid que l'on peut s'abriter. Il dort profondément, ne se réveille pas et moi je me blottis contre lui. Quand il ronfle, j'enfonce une oreille dans l'oreiller et je mets un bras sur l'autre. Le bruit s'assourdit et je me rendors. Pas toujours aussitôt, mais généralement ça ne tarde jamais trop. En sa présence, je fais de beaux rêves. Je cesse de penser aux problèmes de l'univers. À l'instant où sa présence m'envahit, je ne songe plus à mon avenir qui est loin derrière moi. L'avenir, c'est cette chose que l'on croit posséder quand on est jeune et que l'on a de moins en moins au fur et à mesure que l'on réalise l'avoir eue. Vieillir ce n'est pas une chose qui me fait peur, je suis déjà vieux. L'avenir non plus ça ne m'effraie pas, j'en ai plus. C'est comme ça, puis je ne peux rien y changer. Je le peux, mais c'est idiot d'y croire. Il y a deux façons d'aller dans l'avenir : soit attendre que le temps passe, soit s'imaginer y être. Bien des nuits, quand le sommeil ne me trouve pas, j' imagine l'avenir que je ne connaîtrai pas. Je suis grand et je vis dans un appartement situé au sommet du Cœur-de-la-Ville. De ma chambre, assis dans un fauteuil, je domine la ville. Quand on réalise qu'on se meurt, tout prend des allures différentes. Les détails deviennent des événements marquants. On ne traverse plus la rue de la même manière. Contre Carl, je me blottis et

j'allonge un bras sur sa poitrine. Elle lève au son de sa respiration. Je colle aussi la tête sur son épaule et j'arrête de penser aux choses impossibles à réaliser, arrête d'avoir des attentes; sans attentes, on ne passerait pas sa vie dans la déception. Près de Carl, je suis en sécurité. Je ferme les yeux et je m'endors. Mon estomac cesse de brûler. Quand je dors en sa présence, le trou noir en moi se remplit et je laisse la nuit me bercer. Jamais je ne m'éveille avant qu'il ne se mette à bouger au petit matin.

Chaque fois, il se surprend de me voir là. Me caresse la tête, se lève et vient me baiser le front avant de partir. Il se lève tôt, doit se rendre au dépanneur. Certains matins, je l'accompagne dès l'ouverture. L'homme aux cigarettes attend à la porte. Lui, je ne lui parle jamais. Il ne parle à personne de toute manière et son linge pue la boucane. Tu le sens quand il passe à côté de toi. Chaque matin, il se rend à l'arrière du comptoir, prend un paquet, le déballe et laisse tomber le plastique dans la poubelle. Ensuite, il ouvre le paquet, tire la languette d'aluminium qui protège les cigarettes, en prend une et la porte à sa bouche. L'allume et inhale la fumée. Ça sent drôle. J'ai voulu essayer l'autre jour, je croyais que Carl resterait plus longtemps dans l'entrepôt. Je n'ai eu que le temps de la porter à ma bouche.

- Non Justin ! pas à ton âge, t'es trop jeune... c'est mortel et... et c'est interdit.

Ça a fini que Carl a agrippé la cigarette et je n'ai pu goûter. C'est intrigant, ça pue. Ça goûte aussi mauvais ?

- Quand tu seras un adulte, tu pourras essayer, m'a-t-il dit.

Mais je ne m'y rendrai pas et il le sait. Je ne l'ai pas réessayé depuis, mais un jour, je le dis et je ne suis pas un vrai menteur, quand il sera absent, je saurai ce que ça goûte.

- Tu vas t'étouffer... ce n'est pas bon pour la santé.

Je me meurs déjà à grands feux, ça ne fera pas une grande différence. À matin, je suis seul dans mon lit. Y suis prisonnier depuis deux semaines. Carl rentre dans ma chambre, il vient m'y voir chaque matin avant d'aller au travail depuis mon accident. Il me baise le front comme à son habitude, j'ouvre les yeux.

- Tantôt Carl !... tantôt, je vais faire l'inventaire. C'est lundi !... le jour de la commande.

- Je l'ai fait hier.

- Mais... mais peut-être que tu en as vendu depuis ? Il faut être sûr, oui, certain de ce qu'on a. S'il en manque, ça va prendre une autre semaine. Aussi, il faut changer des prix, les étiquettes sont usées.

- Rendors-toi, il est encore tôt. Pense pu à ça.

Deux semaines que je n'ai pas fait l'inventaire, deux semaines sans mettre le nez hors de ma chambre et à pisser la sueur. C'est fou comme il fait chaud cette année. Début octobre et c'est comme en juillet, pis il faut qu'on aille à l'école. Du jamais vu. Qu'est-ce qui se passe ? chaque jour le temps devrait se rafraîchir, mais ça ne se produit pas. On annonce encore chaud pour toute la semaine. C'est lundi matin, puis je retourne à l'école. Maman entre dans ma chambre et me crie :

- Justin, lève-toi ! Tu vas être en retard, pis... pis si tu veux que j'aille te r'conduire... lève-toi ! j'travaille tantôt.

- Non. C'est correct, Sophie, je vais y aller seul.

- Non !... depuis quand tu m'appelles Sophie ? Lève-toi, Justin.

- Je veux dormir encore un peu, ça ne fait rien, je vais me préparer seul comme un grand et partir après.

- Non ! Vraiment pas, avec c'qui est arrivé la dernière fois, j'veis te reconduire.

Pas question qu'elle m'accompagne, elle n'est pas présentable et on ne me verra pas arriver avec ma mère. On me regarde assez de même ! Le jeu vidéo que Carl m'a acheté, j'y joue depuis deux semaines. Je ne me suis pas ennuyé, ai passé la cassette la première semaine et il m'en a acheté une autre. Il a voulu me déconnecter et m'amener passer un après-midi avec lui au dépanneur, je n'ai rien voulu savoir. C'était une guerre à finir entre la Xbox et moi. J'ai recommencé à marcher en fin de semaine et me déplace maintenant seul, non presque seul, avec seulement des troncs d'arbres.

- Tabarnak Justin ! Tu t'lèves et que je n'aie pas à l'répéter. Tout d'suite, pis qu'ça grouille. Envoye, arrive ! Me suis-je bien faite comprendre ?

- Je reste ici... L'école, ça ne sert à rien !

- Tous les enfants y vont et... et à c'que j'sache t'es un enfant, donc tu y vas !...
Arrive Justin ! Tu attends-tu... t'attends-tu que j'me choque, tabarnak ?

- Maman ! tu ne comprends pas, l'école c'est fait pour ceux qui ne mourront pas cette année. Y'a tellement de choses à faire, pas de temps à perdre avec ça et à part de ça, ça sert à quoi l'école ? dis-moi ça !... à se préparer un avenir ? Pas pour moi. Coucou !... ouvre les lumières. Ce qui est bon pour les autres ne l'est pas nécessairement pour moi, ça fait longtemps que j'ai compris ça moi... faut tout te dire à toi.

Quand je parle de ma mort à maman, elle perd l'usage de la parole. Elle ne sait pas que je vais mourir, nous n'en avons jamais parlé. Pour elle, ma maladie n'est que fabulations. Ben oui, maman ! je me suis inventé une maladie pour m'attrister la merveilleuse existence que tu me donnes. Ouvre-toi les yeux. Regarde-moi, constate que j'ai l'air d'un vieillard. Il suffit que je parle de ma mort pour qu'elle me laisse tranquille

quelques instants et qu'elle revienne une bouteille à la main. La bière, je n'y ai jamais goûté et je le ferai pas. Ça rend le monde collant et euphorique. C'est toujours quand elle est pleine de bière que maman me colle. Elle pue l'alcool, sent mauvais et moi je m'éloigne et elle me suit partout dans l'appartement. Des fois, je trouve refuge chez Carl, d'autres fois, dans mon lit. Si j'avais encore ce foutu loquet, je m'embarrasserais quand elle devient soûle. Elle se cognerait à une porte barrée, se frapperait la tête et n'entrerait pas. Je veux qu'elle me laisse tranquille et plus je fuis, plus elle me pourchasse.

- Juste un p'tit câlin. Juste un p'tit.

Je ne la laisse pas faire.

- J'veux juste t'prendre dans mes bras... pas longtemps Justin, juste un p'tit instant... un p'tit.

- Non !

J'ai beau le crier, lui hurler, rien ne rentre : elle veut m'englober. L'été, je prends mes béquilles et je sors sur le balcon arrière, elle s'y précipite et aussitôt qu'elle est dehors, je rentre, referme la porte et la barre.

- Tabarnak, Justin ! tu vas m'ouvrir ça tout d'suite. Justin ! ouvre la porte. Justin !

Ses poings frappent la vitre. Même s'il fait très chaud, je cours dans ma chambre et m'enfouis sous mes couvertures. Elle finit toujours par venir et rentrer sans permission. Vient vers moi, tire sur mes couvertures. Je les retiens fort, pas question qu'elle pénètre ma carapace, j'y resterai seul. Tombant sur mon lit, elle m'étouffe de son poids. Me serre trop.

- Va-t'en ! Laisse-moi tranquille... va donc te trouver un homme à coller... moi, je veux dormir ! Je ne dors pas quand tu es là.

- Justin, juste un p'tit bec.

- Non ! Fiche-moi la paix...

Elle se fâche, hurle de vilains mots et me frappe. Une grosse tape, parfois deux ou plus et elle s'en va. C'est sous mes couvertures que je passe la nuit, elle peut revenir. Samedi dernier quand elle est sortie de ma chambre, je sentais encore l'empreinte de la tape sur mon dos et ça n'a pas pris de temps avant que j'entende la porte de l'entrée claquer. Elle est revenue tard en milieu de nuit. N'était pas seule, ça m'a réveillé. L'autre parlait fort et rotait. Je n'ai pu me rendormir tout de suite, ils faisaient trop de bruit. Ma chambre est juste à côté de la sienne. J'ai beau me mettre les mains sur les oreilles, j'entends tout ce qui s'y passe. Ce n'est pas mon choix, c'est comme cela. Quand je suis mort de fatigue, le sommeil m'englobe même s'il y a des gémissements à côté.

Le départ de l'homme m'a réveillé. Maman prenait une douche, j'ai sorti la tête de ma carapace, il était quatre heures. C'était la nuit et il faisait noir. Il y avait un peu de lumière qui passait dans l'entre-jour de la porte. L'eau de la douche s'est arrêtée et, peu de temps après, j'ai vu la porte s'entrouvrir et une ombre titubant avancer vers moi. Elle était presque nue; dans la pénombre, j'ai vu ses seins pendre, son peignoir était ouvert. Elle l'avait attaché trop rapidement à la taille. Je déteste voir ses seins. Je me suis tassé un peu pour lui faire une petite place, elle s'est couchée dans mon lit à côté de moi et a déposé sa tête sur mon ventre; j'ai gardé les mains sous les couvertures, ça n'a pas pris de temps avant que je sente l'eau de ses cheveux qui avaient imbibé les draps venir me caresser le ventre. J'ai gardé le silence, ai feint de dormir le regard ouvert.

- J'vas... j'vas être...

J'ai senti un haut-le-cœur monter en elle, puis elle s'est assise dans mon lit. Elle s'est retenue et a ravalé. Elle ne s'est pas levée et a passé le reste de la nuit à mes côtés. Moi, je n'ai pas tout de suite fermé l'œil, je n'ai pas l'habitude de la laisser dormir à mes côtés. Je la regardais; quand elle dort, elle a l'air d'un ange. C'est à s'y méprendre.

Quand j'ai ouvert les yeux au matin, elle n'y était plus. Quel beau rêve... pis à matin, elle crie comme une truie. La laisse faire, dire qu'on s'habitue à tout. Finalement, c'est Carl qui me reconduit à l'école, lui non plus ne comprend pas que l'école ne m'est utile en rien. Je n'écouterai plus la maîtresse et n'étudierai plus.

- Carl, je vais rester tout le temps avec toi au dépanneur, je vais t'aider. Il y a beaucoup de travail à faire et tu vas avoir plus de temps pour lire... pour aller courir... je sais déjà lire et écrire. Je sais aussi compter, pourquoi en apprendre plus ? L'homme aux champignons ne connaît pas grand chose, lui, pis y'est même devenu un vrai adulte.

- Justin ! là, c't' assez, j'en ai entendu plus qu'assez. Tu vas à l'école un point c'est tout ! ça suffit l'argumentation à matin. M'ai-je bien fait comprendre ?... Oust ! Oust ! Tu vas être en retard... non ! pas un mot de plus que j'ai dit... aïe ! r'commence pas, j'ai dit que je ne veux plus rien entendre. C'est d'même pis... pis t'arrête de faire à ta tête, tu ne pourras pas toujours faire à ta tête. Penses-tu que je fais toujours ce que je veux ? Ça ne marche pas comme ça. Là, tu fais ce que je te dis et ça finit là.

- On ne le dira pas que je reste ici, ça sera notre secret... notre secret à nous, juste à nous.

- Ben oui, Justin ! et quoi encore ? un secret que tout le quartier saura. Move !

- Ils ne diront rien. J'ai un vieux corps. Je prends ma retraite, c'est ça !... avant de mourir, on prend sa retraite, n'est-ce pas ?

- Jamais, jamais !... tu m'entends mon gars ?

- Tout le monde la prend. Moi aussi, voilà ! Justin L'Heureux prend sa retraite !

Oui.

- Tu n'redis jamais ça ! T'as promis qu'on se battrait. T'es un fort mon gars ! pas une petite échalote qu'on tasse de même du revers d'la main. Ça va aller. Tu m'entends-tu bien ? Ça va aller, Justin ?

- Oui papa.

- Tu vas guérir.

- J'ai, j'ai tout entendu... le médecin l'a dit.

- Voyons Justin ! tu penses trop. Tu t'imagines trop de choses. Justin, t'as que neuf ans et t'as deux choses à faire : aller à l'école et t'amuser quand il n'y en a pas. Arrête d'avoir peur d'y retourner, je me suis occupé de tes amis, ils ne t'embêteront plus.

- Ce ne sont pas mes amis ! J'en ai pas, je n'en veux pas ! On m'aime totalement ou pas pantoute. C'est tout au rien ! tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas. Mieux vaut être sans amis que d'avoir un demi-ami.

- La vie n'est pas noire ou blanche...

- Oui !... elle l'est ! Par mes yeux, je ne vois qu'en noir ou en blanc, pas de gris !

Nous nous retrouvons sur la route de l'école, je n'avance pas vite, j'ai perdu la technique : béquiller ça se perd vite quand on reste au lit. Ce n'est pas facile d'avancer avec des bouts de bois sur des pavés faits d'assemblage de pierres. L'école se situe avenue de la Francophonie, près de la porte Champlain, à côté du marché Jacques-Cartier, du même côté. Elle se dresse au milieu d'une cour asphaltée. Ses murs sont faits de pierres, un bâtiment rectangulaire de trois étages. Aussitôt que je mets le pied dans la

cour de l'école, tout le monde se retourne vers moi et ça se met à grouiller dans mon ventre. Je déteste être la cible de tous les regards. Chaque matin apporte la même rengaine, on me regarde sans m'approcher. Ils parlent de moi; je les entends rire, ils rient fort, parlent fort aussi. Il y en a déjà eu un qui a osé venir me voir : Mercier. Non, il ne s'appelait pas Mercier, c'était Camier, l'ami de Samuel. Il avait mon âge, des cheveux bruns bouclés et des yeux verts, un visage angélique. Patrick l'a rejoint, lui a pris le bras et l'a amené à l'écart. Il l'a serré tellement fort qu'il lui a fait mal. Lui a dit je ne sais quoi, mais il n'est jamais revenu vers moi. C'était l'an dernier et il valait mieux pour lui de se tenir loin, il l'a vite compris. Mes béquilles sont des aimants qui repoussent tous ceux que j'approche. Quand me pogne l'envie de parler à quelqu'un, ça ne se produit pas trop souvent, ne vous méprenez pas, on s'éloigne. J'ai essayé de les surprendre, je n'y parviens pas, ne béquille pas assez vite. On me voit arriver et on fuit. Quand on ne me voit pas approcher, on est averti de ma venue. On court quelques pas et me voilà à distance. À matin, la maîtresse vient m'accueillir. Elle pue d'la gueule, ses dents sont cariées, sa bouche est un dépotoir. Je la fuis, elle me rattrape.

- Justin ! tu es de retour. Bonjour, Monsieur Lomé.

- Bonjour, Madame Laflamme.

- Quelle surprise ! Comment vas-tu ? Contente de te voir, tu sais, tu nous as manqué.

Elle ment mal.

- J'ai eu de la peine en apprenant ce qui t'est arrivé, il ne faut pas avoir peur de venir me voir quand on t'embête.

Tu peux toujours courir tas de fumier.

- Patrick et les autres vont être gentils avec toi.

Va-t-elle se la fermer avant que je m'évanouisse ?

- Ton père nous a tout raconté, il a aussi rencontré leurs parents.

Je m'éloigne, elle me suit et continue à déblatérer une kyrielle de paroles que je n'écoute pas. Mon regard croise celui de Pierre et de Patrick qui a des ecchymoses sur les bras et je me retourne vers Carl, mon héros.

- ... je le garderai à midi pour du rattrapage, Monsieur Lomé. Il ne faut pas prendre du retard, Justin. Tu vas voir ça ira vite. Il restera aussi quelques soirs après la classe. Monsieur Lomé, je vous appellerai quand nous aurons terminé et vous viendrez le chercher, n'est-ce pas ? Ça va aller ainsi ?

- Comme bon vous semble Madame Laflamme. Je dois absolument y aller, on m'attend au dépanneur.

- Tenez-moi au courant si autre chose se produit.

- Soyez-en certaine.

- Passez une belle journée là, encore cette chaleur qui persiste, du jamais vu ! c'est-tu merveilleux, n'est-ce pas, Monsieur Lomé ?

- Oui Madame.

- Que la température est imprévisible dans notre beau Québec. Nous pouvons bien toujours en parler, on ne sait jamais ce que le lendemain nous réserve. De quoi parlerions-nous si le temps n'était pas aussi changeant ?

Pendant que la maîtresse parlait à Carl, je me suis éloigné. J'ai fui le plus loin possible. Aussitôt Carl parti, elle me rejoint, je continue de béquiller; elle progresse à mon rythme, ne comprend pas pourquoi je la tiens à distance. Impossible de la semer,

donc je m'immobilise. Rien ne sert de continuer, elle me pourchassera tant et aussi longtemps que je tenterai de fuir.

- Comme ça, Justin, tu as eu un jeu vidéo. Tu as joué à quoi ?

La cour de l'école est immense, il est presque l'heure d'entrer en classe. Je regarde ceux qui me dévisagent et je pince mon nez.

- Pourquoi pincas-tu ton nez ?

- C'est un jeu... c'est ça, un jeu ! je dois m'habituer à respirer par la bouche. Parfois j'y mets une paille, je m'amuse à respirer comme si j'avais la fibrose kystique.

- Ah ! bon.

Elle continue de parler. La cloche sonne et ils vont prendre leur rang. Moi, je n'ai pas besoin de le prendre, je peux immédiatement rentrer en classe.

Assis à ma place, je rêve. Je fais tout sauf écouter ce que dit la maîtresse. Je ne suis pas sourd – elle ne le comprend pas – et pas aveugle également, elle a placé mon bureau dans la première rangée, au milieu, juste devant le sien et alors, je continue l'exercice de respirer par la bouche. Elle me regarde, voit que je pince mon nez et me fait un clin d'œil. Quelle tarte ! La maîtresse a les dents cariées et n'a rien pour elle : une grande maigrichonne qui a de longues jambes. Elle n'a pas compris que des jupes ça ne lui va pas, on voit ses jambes poilues et de drôles d'odeurs s'en dégagent. On dit qu'elle ne met pas de culotte, je n'ai jamais osé me pencher pour regarder, d'autres l'ont fait. On s'était bagarré simplement pour se retrouver au plancher, la voir accourir et pouvoir regarder sous sa jupe : pas de culotte. Ça pue près d'elle et pas moyen d'y échapper. Je lui ai demandé de changer de place, elle a toujours refusé. Je ne suis pas un demeuré ! j'ai toute ma tête. Pas sûr en ce qui la concerne. J'aime dessiner, je suis trop près d'elle pour

ne pas être vu; l'an dernier, la maîtresse de troisième était sourde, on pouvait faire ce qu'on voulait. Elle écrivait au tableau sans jamais se retourner. C'était la fête et à la fin de la période, quand elle se tournait et constatait que tout le monde avait changé de place sauf moi, elle ne comprenait plus rien. Elle devenait mélangée et finissait par croire qu'elle virait folle. Quelle triste femme !

On finit par s'habituer à tout et je me suis habitué à rester dans ma chambre loin des regards de ceux qui me fuient. En classe aucune peur, ceux qui m'entourent ne m'effraient pas, ne m'ont jamais rien fait. Voilà le problème : ils m'ignorent, ne me parlent pas. Ceux que je crains sont dans la classe de sixième et c'est dans la cour de l'école qu'ils viennent m'écœurer. J'ai beau m'éloigner, ils me suivent. La cour ne sera jamais assez grande pour eux et moi. J'ai beau me cacher dans un coin, me faire le plus discret possible, je ne serai jamais assez petit. Parfois, je me surprends même à les approcher et à souhaiter qu'ils m'acceptent. À la récréation, ils me crient :

- Scrame !

- Va-t'en l'Intestin !

- Fais de l'air ! Y fait chaud, transforme-toi donc en gros courant d'air, t'arrêteras d'être une nuisance.

- Gros parasite.

Je ne suis pas gros, juste pas assez invisible. Patrick me dévisage d'un regard qui effraie, je sais ce dont il est capable. Dans la cour de l'école, je me crois en sécurité, le surveillant nous observe. Ils n'oseront pas. L'autre jour, je suis allé le voir le surveillant, lui ai dit qu'ils ne me laissaient pas tranquille.

- Mais là, Justin, tu ne peux pas vivre dans une bulle de verre. Quand on vient te voir, il faut être gentil, il faut socialiser... tu comprends ce que j'te dis ?

Je suis reparti et ils sont revenus m'écœurer et le surveillant m'a souri. Il ne comprend rien, ce taré ! Je suis seul dans mon combat contre tous. Il n'y a rien à faire pour que ça cesse et je suis à court d'idées. Patrick et les autres m'encerclent.

- T'as pas compris ?... on veut plus te voir, déménage ! va dans une autre école. Tu diras à ton père de ne plus revenir emmerder le mien. Il n'aime pas, il a autre chose à faire. On finira bien par t'achever, l'Intestin. T'as pas encore compris d'filer doux ? Va-tu falloir encore t'montrer ?

Mon visage pisse la sueur, je frétille de l'intérieur. Je fuis, impossible, comme toujours d'avoir la paix.

- T'es laid, tu t'es pas regardé dans le miroir. Oups ! j'oubliais, ils ont tous cassé en te voyant. Désolé, l'Intestin, la chirurgie, ça existe.

- Laissez-moi tranquille !... Allez-vous-en !

On m'encerle, d'autres enfants s'approchent. On me crie des noms par la tête. Je commence à donner des coups de béquilles.

- Oh !... voilà l'Intestin qui s'énarve, attention !... Maman, j'ai peur !

Je les frappe, les éloignerai. Le surveillant arrive à la course et saisit mes béquilles. Je perds pied et tombe sur l'asphalte.

- Debout ! depuis quand on répond aux gens en les frappant. Justin, ce n'est une manière de répondre à ceux qui viennent s'informer de ton état. Là, tu exagères ! lève-toi tout de suite. Arrête de faire l'enfant gâté. Va-t-il falloir que j't'aide ?

Assis, je n'arrive pas à me relever. Je le veux pourtant.

- C'en est assez ! c'est toujours la même chose avec toi quand t'es là. Tu rentres avec moi.

Le surveillant m'agrippe le bras et me lève. Patrick prend mes béquilles et me les tend, je refuse son aide.

- Nous voulions juste te souhaiter un bon retour parmi nous.

Et quoi encore ! Le surveillant se choque, il agrippe mes béquilles et me les donne. Je n'ai pas d'autre choix de le suivre. Sourire victorieux aux lèvres, Patrick et Pierre me regardent.

Dans l'entrée de l'école, j'attends assis sur une chaise que le directeur soit de retour à son bureau. Tous ont déjà recommencé leur cours et ont déambulé en rang d'oignon devant moi. Le directeur finit par arriver et je glisse à reculons dans son bureau.

- C'est quoi ces façons de faire ? depuis quand est-ce qu'on frappe les amis ?

- Ils ne me laissent pas tranquille.

Je suis assis sur une chaise de métal, le directeur me regarde d'un regard qui mitraille.

- Ce n'est pas une raison.

- Ils me détestent.

Il se lève avant de poursuivre :

- Qu'est-ce qu'on va faire avec toi, Justin ? Ben oui, tous les enfants de l'école te détestent... et quoi encore ?... tu vas devoir apprendre à vivre avec les autres et arrête de rester seul dans ton coin !

- On ne veut pas de moi.

- Bla, bla, bla... encore et encore. C'est ça, mon petit, continue à imaginer que la planète au complet t'en veut, ça va vraiment arranger les choses.

- Non, c'est juste qu'on ne m'aime pas.

Il s'est approché de moi et je dois lever la tête pour soutenir son regard. Je lui ai répondu d'une voix douce et tremblante et lui, a répliqué d'un ton autoritaire et méchant. Tout est de ma faute, ça se lit dans ses yeux.

- Avec des attitudes pareilles, attends-toi pas à avoir des amis ! Va falloir que t'apprennes à vivre en société... je vais être obligé d'appeler ton père pour qu'il vienne te chercher.

- Non !

- Nous nous expliquerons et nous trouverons ensemble une solution pour que ça ne se reproduise plus. Je sais garçon que ce n'est pas facile pour toi, mais je n'ai jamais toléré de violence dans mon école et ça ne commencera pas aujourd'hui.

- Mais... mais c'est eux qui ont commencé !

- Me suis-je bien fait comprendre ?

J'ai cessé de le regarder et je fixe le plafond.

- Tu me regardes quand je te parle. Est-ce je me suis bien fait comprendre ?

- Oui.

- Baisse la tête ! Quoi ? je n'ai pas entendu. Me suis-je bien fait comprendre ?

Parle plus fort.

- Oui.

- Retourne en classe et pense à ce qui vient de se passer et aux comportements à adopter la prochaine fois. On va s'en reparler.

Je dégouline de sueur, mon tee-shirt est mouillé. Béquilles en mains, je quitte son bureau, descends l'escalier et vais vers la sortie. Dehors, le soleil m'accueille, il est écrasant. Je ne retourne pas en classe, j'ai une autre idée en tête, depuis deux semaines, je veux avoir un chien. Carl a promis de convaincre maman, elle n'a pas encore accepté, mais si j'en ramène un à la maison, elle n'aura pas le choix et j'ai décidé que c'est pour aujourd'hui. Dehors, je m'assure que la voie est libre et je m'aventure sur le trottoir de la rue Poulin qui longe la clôture. Le champ est libre et mon périple commence. L'idée : dans la montagne, il y a sûrement des chiens errants qui cherchent une famille, j'en trouverai un.

Quand des choses comme celle-là se produisent, un cafard m'envahit. Il se loge dans le haut de mes épaules et je respire profondément pour qu'il passe, mais il aime s'incruster. Le vague à l'âme, c'est pesant et ça ne donne pas le goût de rire. Je marche dans les rues du quartier, il faut se rendre en haut de la montagne. Le soleil chauffe trop, voilà pourquoi je reste du côté ombragé de la rue. Ce n'est pas une vie ça, c'est moi qui le dis. On ne souhaite pas ça, ça arrive, puis faut faire avec. Je m'assois quelques instants sur un banc, suis fatigué. Suis près du Café de la Forteresse. Il ne faut pas y rester longtemps, Natalie pourrait me voir. Qu'est-ce que j'ai fait pour que tout ça morpionne ? Je me pose trop de questions et le cafard qui ne s'envole pas.

À petits pas, je béquille. Une seule idée me monte en tête : sauter dans la rue, attendre qu'une voiture me passe dessus et que tout ça finisse. Ça ne marcherait pas, je ne suis pas aussi petit que les oiseaux et dans le Cœur-de-la-Ville les voitures ne roulent pas vite, surtout sur le versant de la montagne. On me verrait, freinerait et je ne serais pas tué, juste blessé. À quoi bon empirer son cas si ce n'est pas pour en finir. J'ai bien fait de

m'arrêter quelques instants, j'avais le souffle coupé. Pour tuer le mal, celui de l'âme et l'autre qui gruge mes cellules, il faudrait que je sorte du Cœur-de-la-Ville et que j'aille sur de plus grosses artères; là, on me ferait le bonheur de m'achever, non de m'épargner. À moins que j'aille en pleine heure de pointe sur l'avenue de la Francophonie et que je me jette devant la première voiture qui arrive à toute vitesse, une dont le conducteur ne respecte pas les limites de vitesse. Il serait accusé, passerait un bout de vie en prison et mon passage n'aurait pas été sans importance. J'aurais été un grain de sable dans l'engrenage. Tout un chacun, à sa façon, modifie la suite des événements. Mon suicide, dont résulterait la condamnation du chauffeur, aurait un effet domino : la femme de l'homme qui ne voulait plus avoir d'enfant se sentant trop seule demanderait le divorce et se remarierait. Puis de cette union un enfant naîtrait. Par ma mort, je créerais la vie et de cette vie, plusieurs années plus tard, d'autres verraient le jour. Voilà ! je le clame haut et fort, la mort apporte la vie. Chacun à sa façon, on affecte le cours des choses. Voilà l'impact de chacune des décisions que l'on prend. C'est difficile à croire, mais on n'a pas à la croire. Peu importe qu'on le croie ou non, ça se produit. C'est hors de notre contrôle et ça se fout qu'on en ait conscience ou pas. C'est ça qui est ça et qui demeurera ça peu importe ce qu'on en pense ou on en dit. La mort, ce n'est pas moi qui cours vers elle, je ne fais rien pour m'en approcher, c'est elle qui me colle à la peau. On ne souhaite pas réellement mourir. Ce qu'on désire, c'est d'arrêter d'avoir mal. Il paraîtrait qu'à mesure qu'on vieillit, le mal de l'âme s'amenuise, foutaises ! j'en aurai jamais la preuve et je préfère crier à l'imposture. Si c'était vrai, ça serait injuste, car moi je n'aurai eu le droit qu'à la tourmente de la jeunesse et on me zigouille avant que mon estomac se calme. Jamais l'accalmie ne viendra après la tempête. Et ce cafard, pour qui se prend-il de me

gruger de la sorte ? Va-t-il finir par me laisser ? Qu'il aille ailleurs, il n'est pas le bienvenu ! n'a pas été invité.

Rendu dans les jardins du château, je béquille encore un peu et je franchis la porte Montréal. La forêt s'étend devant moi. Chaque fois, quand j'arrive, les arbres se mettent à grandir, à pousser. Je les vois se déhancher et s'allonger. Leurs feuilles deviennent immenses, toutes vertes et moi, tout petit. Ce n'est pas que je rapetisse, tout se passe à l'extérieur. La vie grandit et me voilà un nain au milieu d'un désert boréal où quelques rayons du soleil transpercent l'opacité du feuillage. Suivant un sentier, je me rends à notre cabane où je me reposerai un peu, mangerai et reprendrai des forces. Je respire fort, suis essoufflé : je viens de descendre une petite côte. Il fallait être sur ses gardes, la pente te projette vers l'avant. Il faut résister, garder son équilibre. Pas facile, on est attiré, telle la mort nous attire. Mais celle-là, il n'y a pas moyen de l'anéantir, même le médecin ne sait que faire. L'été passé, je suis allé le voir seul, il n'y était pas. Était absent pour la journée. Je l'ai pas crue, la femme, elle racontait des menteries et moi, question de balivernes, je suis ben bon pour les flairer des heures à l'avance. On ne me fait pas accroire n'importe quoi, je détecte tout, sens tout; sais quand on me ment.

- Il va revenir une autre journée, il faut prendre un rendez-vous.

- Il va revenir, il va revenir... il revient toujours. On revient toujours où l'on travaille. Je vais l'attendre, là ! parfait !

Je voyais une chaise, pas confortable, mais une chaise quand même.

- Je ne suis pas pressé, j'ai toute la vie, ce n'est pas beaucoup, mais c'est quand même tout qui me reste. On est bien ici, c'est frais... il fait trop chaud à l'extérieur. Oui ! je vais l'attendre ici, à l'intérieur.

- Petit...

- Je ne suis pas petit, je suis Justin L'Heureux !

Toujours assis, je brandissais mes béquilles.

- Tu l'attends pour rien, il ne reviendra pas.

- Je vais être tranquille, tu ne travailles pas ici depuis longtemps, toi ? je ne t'ai jamais vue... je ne te connais pas, lui, il me connaît. Je suis Justin L'Heureux ! puis j'ai besoin de le voir, pas demain, aujourd'hui. Je suis malade, gravement même, tu ne sais pas ?... t'es vraiment pas ici depuis longtemps toi et le docteur Lemay doit encore m'examiner et trouver un remède. Pas très confortable cette chaise, t'en as pas une autre ?

Je venais de déposer mes béquilles par terre quand elle a arrêté de me regarder, mais elle n'était toujours pas capable de placer un mot. Je suis tranquille, ne grouille pas trop, évidemment ne déplace pas trop d'air de mes membres, juste avec ma bouche. J'ai comme la diarrhée verbale quand je ne fais pas attention et là, pourquoi le faire ? il faut la rendre à boutte. Quand elle ne sera plus capable de m'entendre, elle finira bien par me dire le véritable moment de son retour. J'y ai passé l'avant-midi, il n'est pas revenu et je m'approchais souvent d'elle, je voulais voir ce qu'elle faisait.

- Puis... vous avez des enfants ?... Ah !... oui... Combien ?... Ils ont quel âge ?

Elle ne répondait pas, feintait devoir travailler, le faisait très mal en effet. Elle n'écrivait pas, faisait semblant de lire, mais là, quand on lit, les yeux se promènent d'une ligne à l'autre, puis ses yeux ne se promenaient pas. Je la rendais folle, et c'est ainsi que le temps passait.

À l'heure du dîner, je suis sorti pour aller manger. Maman était au dépanneur. J'ai pris une barre de chocolat et un chips pendant qu'elle ne me regardait pas et qu'elle

servait des clients. Carl était absent, il déteste quand je ne mange que des cochonneries pour le dîner, mais il n'avait rien à la maison, le frigo était vide, comme à l'habitude. J'avais monté pour rien les marches. Le dépanneur pullulait de gens, les habitués comme George l'infirmier, monsieur Landry et Jacob le flâneur étaient là. Toujours aussi encombrants, ceux qui passent leur semaine à emmerder Carl. Monsieur Duval, lui, Carl le trouve ben sympathique, restait planté là devant le comptoir pesant les gateaux en essayant encore une fois de trouver le billet gagnant. Il ne le trouve pas souvent. Une fois, en fait, pas d'autres depuis. Maman était à veille de perdre patience et n'avait pas assez d'yeux pour voir que je mangeais une Kit-Kat. Pour me voir tout court. Quand Carl est revenu, j'avais tout avalé. Il m'a demandé ce que je faisais de la journée, je n'étais pas au poste et les boîtes de conserve restaient sur leur tablette. Elles pouvaient bien attendre, je les aérerais un autre jour, ça demande beaucoup de temps et d'organisation faire ça. Il ne fallait rien lui dire de mes rêves... ce sont mes affaires, pas les siennes. Tandis qu'il aidait maman, j'en ai profité pour me faufiler jusqu'à la clinique privée du docteur Lemay. La dame m'a encore dit qu'il ne viendrait pas et je ne l'ai toujours pas crue. J'aurais dû, car j'ai attendu tout le reste de l'après-midi pour rien. Je déblatérais des phrases sans queue ni tête, comme toujours, disant tout ce qui me passait dans tête, faisant la jasette aux gens qui attendaient pour voir un autre médecin. Le monde ici parle plus que mes boîtes de conserve; eux, ils ne font pas juste m'écouter. En milieu d'après-midi, mon estomac gargouillait et ça s'entendait. Une dame, madame Cadieux – c'est moi qui lui ai demandé son nom –, m'a donné une barre tendre. Ce n'est pas du chocolat, mais peu importe à l'estomac, pourvu qu'il soit plein, il est heureux.

Le lendemain, j'étais encore au rendez-vous, puis le jour d'après et les autres aussi.

- Garçon... garçon.

- C'est Justin !

- Quoi ?

- Justin L'Heureux ! pas garçon. Vous avez déjà oublié ?

- Je t'ai dit qu'il est parti en vacances, il n'est même pas au pays.

Il commençait à être évident que peut-être elle disait vrai et là, je me suis mis à imaginer où il était. À part le court voyage à Paris – mais il faut le dire vite –, je n'ai rien vu du monde. Même pas la tour Eiffel des airs. Je n'ai jamais mis les pieds hors du pays, parfois en auto Carl m'amène en campagne, j'aime bien... il loue une voiture pour la journée, d'autres fois, pour une semaine et nous partons. Maman vient, l'air de la campagne la change, nous passons du temps ensemble et on fait plein d'activités : on va dans le bois, près d'un lac, se baigner. Ce que j'aime le plus, c'est de faire un feu de camp le soir venu, pis d'y faire chauffer des guimauves. Quand ça a fait quatre jours que je parlais avec tous les patients de la clinique, que même les yeux fermés, je voyais sous la noirceur de mes paupières les murs bleus pâles, les tableaux accrochés un peu partout, le bureau de la secrétaire, les noms des médecins sur leur porte et l'emplacement exact des chaises, j'ai décidé qu'à l'automne, je reviendrais, là pour sûr, il ne serait plus en vacances. L'été terminé, il rentrera bien au bercail.

J'aime la solitude, mais être seul m'angoisse. Dans ces moments-là, il y a comme quelque chose qui m'agrippe en-dedans, pis ça ne veut pas sortir. Sous mes couvertures, je ne suis pas seul; dans ma tête, je voyage, me souvenant du passé. Ce que j'aime encore

plus, c'est la solitude dans la foule et ce n'est pas sur le dos du Mont-Royal qu'on trouve ce genre de solitude, il n'y a que la solitude plate, celle qui attriste. Je préfère celle du parc de la Francophonie, s'y promener et se perdre à travers une marée des gens. Avancer tranquillement et regarder tous ceux que tu croises. Les examiner, les scruter et se demander qui ils sont... d'où ils viennent... qu'est-ce qu'ils font là... Je m'imagine qu'ils sont des ombres entrant dans mon champ visuel. Je suis leur créateur et les crée à mon image. Je veux de la compagnie, c'est fou ! complètement délirant, ça m'amuse de rêver. Il n'y a de vrai que ce que je crois vrai, que ce que j'ose croire vrai, et plus on y pense, plus la folie s'éclipse pour ne laisser qu'une magnifique réalité probable, puis toute cette folie de subjectivité s'installe en filigrane dans notre tête et teinte notre façon d'appréhender la vie. Trop d'idées me trottent dans caboche, parfois je les chasse, mais elles reviennent. Il n'y a pas grand chose à faire, et va la vie qui va comme va, pis après il faut faire avec. Dans deux semaines, ça sera le Festival d'automne, j'irai avec Carl et ses amis au parc de la Francophonie. Là on s'y perd et on trouve la solitude dans foule. Chaque fois que Carl me retrouve, il est tout énérvé, à bout de souffle, même. S'il savait, il ne saura pas, il faut bien se faire désirer, le manque est une bonne façon. Il ferait bien de s'habituer, je n'en ai plus pour très longtemps et sa vie à lui continuera. Avec ma mort, le monde tel que je le connais n'existera plus, il ne sera jamais plus regardé par mes yeux. C'est dans mes yeux que tout ce qui m'entoure prend vie. Quand je les ferme, ce sont mes yeux intérieurs qui voient. Ma tête est une colonie d'yeux qui ne veulent que poser le regard sur les beautés du monde. Et là, ils voient tous notre cabane. Elle est en bois, c'est avec Carl que je l'ai construite. Nous n'étions pas seuls, ne mentons pas, il y avait aussi de ses amis comme Patrice, Michel et l'homme aux champignons. Lui, je le déteste. C'est

un con ! Ce n'est pas de sa faute, il est né d'même. Faut toujours qu'il nous suive partout. Et ses gros bras, cette journée-là, nous ont bien été utiles. Il coupait des arbres avec sa scie et une fois l'arbre abattu, il le découpait en morceaux et les amenait. Il est étrange, il va toujours voir Natalie. Il aime celle qui veut Alexandre. Personne ne doit savoir, c'est un secret, il n'y a que Carl, maman et sa sœur pis Patrice qui savent... dans l'fond ce n'est pu vraiment un secret. On parle quand même de Natalie, celle qui raconte tout à tout le monde, une commère. Quand tu as un secret, il ne faut pas lui dire, mais en réalité, c'est l'autre, celui qui m'énarve qui ne doit pas savoir et ce n'est pas moi qui lui dirai.

Patrice, lui, je le trouve gentil. C'est un écrivain et si je vivais longtemps, autant que lui, moi aussi, j'en deviendrais un. Mes livres seraient lus à travers le monde. Pas juste en Amérique, en Europe aussi, des deux bords de l'Atlantique. Je créerais des personnages qui, comme moi, vivent des douleurs et parfois des moments de bonheur. Ma vie est une ribambelle de souffrances parsemée de doux moments d'éphémères bonheurs. Et il ne faut pas se laisser abattre par l'avenir, même si on n'en a pas. Pour certaines choses à tout le moins, il faut faire comme si on vivrait jusqu'à cent mille millions d'années. C'est pour cela que j'écris tout le temps. Je prends du papier, un crayon ou une plume et je me beurre les doigts d'encre et j'écris. Je sais écrire, je l'ai appris à l'école, alors pourquoi diable y'aller encore ? mieux vaut passer tout ce qui me reste de vie à écrire. J'écris tout ce qui me passe par la tête. Ça déboule, ma main ne va pas assez vite, trop d'idées me bombardent. Je suis un bavard, le plus grand bavard que la terre ait connu. Mais je ne suis pas une forêt. Patrice, c'est comme un peu mon héros. Je le garde pour moi, il ne faut pas faire de la peine à Carl. Je ne le préfère pas à lui, même si je l'aime bien. Moins, mais tout de même beaucoup. C'est comme avant, j'aimais mes

deux pères, le vrai et l'autre. Le vrai n'était pas vraiment le vrai; l'autre, c'est le seul qui me reste à présent et que j'aime désormais. Maman aussi je crois qu'elle l'aime bien Patrice. L'autre soir, il est venu la chercher, elle s'était mise belle. Elle est vraiment adorable maman quand elle se douche, se peigne, noue ses cheveux et se maquille et qu'elle met de beaux vêtements. Je suis sûr que sur la route du théâtre, tous les hommes se sont retournés. J'ai voulu y aller, j'aurais aimé ça moi aussi assister à *L'hiver de force*. Je ne pensais pas qu'elle rentrerait aussi tôt, elle a l'habitude de rentrer tard quand elle sort. J'étais curieux de savoir si elle revenait avec lui. Ce n'est pas toujours le cas, elle peut partir avec un et revenir avec un autre. Ça lui arrive. Impossible de se rappeler du nombre, il y en a eu trop et je n'ai pas assez de doigts... Ce soir-là, je me suis levé et j'ai rampé jusqu'à la porte de ma chambre. J'étais curieux. Je ne pouvais pas béquiller, mon poignet foulé n'était pas guéri. J'ai rampé – si longtemps qu'il ne m'est pas possible d'oublier – et, par l'embrasure, ils ne devaient pas réaliser que je les espionnais, je l'ai vu. Patrice n'est pas resté à dormir, ils ont parlé un moment, puis il est parti. Je n'entendais pas tout ce qu'ils disaient. Étendu sur le plancher, j'écoutais attentivement. Ils ne parlaient pas très fort, chuchotaient même. C'est là, près de la porte, à plat ventre, les bras regroupés à l'avant, la joue gauche appuyée contre le bois franc que j'ai trouvé le sommeil et que maman m'a retrouvé endormi le lendemain matin. Elle a voulu savoir ce que je faisais et le sacré menteur que je suis a raconté que j'avais eu envie et que je n'avais pas eu la force de m'y rendre. Elle a voulu savoir pourquoi diable je ne l'avais pas appelée, mais elle était sortie que j'ai répliqué. Elle m'a cru, bien des gens croient les bobards que je chante. Elle m'a aidé à remonter dans mon lit, est allée nous préparer un petit déjeuner et est venue s'asseoir avec moi. Nous avons mangé. Parlé aussi. Elle

souriait. Avant qu'elle ne parte pour le dépanneur, elle a joué un peu avec moi au jeu vidéo. Je me souviens que ce soir-là, maman a remercié Patrice pour la belle soirée et que lui, lui a dit qu'elle était très belle. Je ne me souviens plus exactement des mots, mais me rappelle qu'elle s'était mise à rigoler. J'aime son rire, doux et délicat, ça m'a aidé à m'endormir, puis elle, elle lui a dit d'arrêter de dire des choses de la sorte sinon elle deviendrait toute rouge. Elle n'a pas à rougir, c'est vrai qu'elle est belle. Je sais aussi qu'il l'a rappelée et qu'ils se sont promis de retourner au théâtre. Je ne connais pas Gratien Gélinas, le dramaturge. Je ne connais pas encore grand-chose de la littérature, même si Carl m'en parle souvent. Il faut toute une vraie vie pour devenir réellement connaissant dans le domaine, Patrice le dit. Papa m'a dit que la pièce de théâtre *Hier, les enfants dansaient* est une pièce qui parle du nationalisme québécois. Il m'a raconté comment on est passé proche d'avoir notre pays. Ce sont des problèmes de grandes personnes, ma vie passe trop vite pour perdre du temps avec des insignifiances. Que ça s'appelle le Québec ou le Canada, nous, c'est dans le Cœur-de-la-Ville que nous vivons. Rien ni personne, peu importe le nom qu'on donne au pays qu'on habite, ne peut changer cela. Voilà c'est dit ! c'est un fait immuable et ne perdons pas plus de temps avec ces futilités.

Un jour, Carl m'a construit une cabane, elle possède quatre fenêtres : deux sur le mur d'en avant, de chaque côté de la porte et une sur chacun des côtés. Quand on entre, il y a un demi-étage où une échelle en bois nous permet de grimper en haut. Je ne peux y monter que quand Carl est derrière moi, trop dangereux de tomber. Et ce handicapé qui me colle à la peau comme la peste aux rats. Il y a un petit garde-manger. Mon estomac gargouille, j'ai forcé fort, marché beaucoup et l'après-midi avance à vitesse d'un épaulard

qui traverse l'Atlantique à la recherche de sa famille. J'avale des biscuits, bois un jus et grignote des chips, puis je m'étends un peu sur le divan qui fait face à la table en bois et aux quatre chaises. Un jour, je viendrai y dormir seul, toute une nuit. Pas juste y faire un somme. La journée où la construction a été terminée, nous étions tous assis à la table quand maman est arrivée avec un gâteau. Elle ne cuisine pas souvent, mais quand elle s'y met, c'est bon. Que dis-je ? Très bon ! Et son gâteau aux pistaches et au caramel est un délice. Faut goûter pour savoir. C'était une surprise, c'était aussi la journée de ma fête et, accompagné de Natalie, d'Anik et de l'homme aux champignons, elle est venue nous rejoindre. Ils avaient des cadeaux. Maman souriait, parfois ça lui arrive. Elle me les a donnés. Pour la remercier, je me suis approché d'elle. Elle ne sentait pas l'alcool et je lui ai fait un gros câlin. Je suis demeuré quelques instants dans ses bras. J'avais huit ans, les hommes ne doivent pas coller trop longtemps leur maman. Ce fut un câlin bref et court, mais sympathique, il va sans dire. Quand je vais m'envoler et disparaître, j'emporterai l'image de ce câlin. Sur le gâteau, il y avait neuf bougies, je les ai soufflées d'une seule décharge et fait un vœux qui ne se réaliserait pas. Il y a des choses qui ne servent à rien de demander, mais qu'on demande quand même. Il faut bien un peu d'espoir perdu pour rêver encore aux possibilités empoisonnantes de la vie qui coulent en nous. Il ne restait plus de gâteau, j'avais même léché l'assiette, quand maman est sortie à l'extérieur et qu'elle est rentrée avec une caisse de bières. Ils se sont mis à boire et moi, je suis demeuré à l'écart. Mon vœu ne se réaliserait pas et j'ai attendu tout le reste de l'après-midi, en imaginant toutes sortes de choses qui n'existaient pas, qu'ils veuillent bien retourner dans le Cœur-de-la-Ville.

À mon réveil, je constate qu'une bonne partie de l'après-midi a filé, l'horloge a fait deux tours et il est grand temps de partir à la recherche d'un chien. Je sors de la cabane, referme la porte derrière moi et remets le cadenas. Il y a des arbres partout, ne restons pas dans les sentiers, s'aventurer dans la forêt, aller au plus creux dans la montagne – leur cachette n'est certes pas à la vue de tous –, faire attention pour ne pas rencontrer des loups. Pas trop de dangers, il ne fait pas encore noir. La solitude dans une meute de loups, je ne crois pas que j'aimerais. Je me faufile à travers les arbres. L'hiver, j'y viens avec Carl, c'est différent, surtout avant quand j'étais petit et moins pesant. Je m'assois dans un traîneau et lui, me tirait, il est fort. Chaque dimanche matin, maman gardait le dépanneur et nous, nous partions. Nous serpentions les rues du Cœur-de-la-Ville. L'hiver, c'est féérique, les gens de toute la ville viennent s'y promener. Il n'y a plus d'appartement à y louer, on vit dans la plus belle forteresse du monde. Des glaçons pendouillent des toitures abruptes où des lucarnes permettent d'éclairer les mansardes où étudiants et artistes trouvent refuge pour étudier ou créer. Patrice habite dans l'une de ces mansardes, m'a déjà fait visiter. De sa maison, on voit toute la ville. Dans le Cœur-de-la-Ville, l'hiver, on ne ramasse pas la neige, on la tape et les gens glissent en luges. Le dimanche, il est interdit aux voitures de circuler et les enfants peuvent glisser à leur guise. Avant de glisser nous allons nous promener dans la montagne, nous empruntons les petits sentiers, faisons des bonshommes de neige et nous nous amusons. C'est près de l'étang du lac des Castors que nous nous arrêtons prendre un chocolat chaud et, emmitouflé dans des vêtements d'hiver tel un bonhomme de neige habillé, je bois ma tasse. La chaleur qui se dégage en moi lors de ces après-midi de solitude avec Carl est suffisante pour me réchauffer des heures durant, jamais je ne me suis plaint d'être glacé. Suis déjà revenu

les pieds gelés, n'arrivais plus à les bouger. N'avais rien dit, ne fallait pas que ça cesse, ça finit toujours trop vite. J'en veux toujours plus, suis comme un rescapé d'Auschwitz qui n'a jamais fini de se remplir.

Astheure, je suis trop pesant pour que nous puissions encore passer nos dimanches à nous promener dans la montagne et je dois me contenter de glisser en ville. Nous montons en haut du versant est, ne sommes pas seuls, il y a plein d'autres enfants. C'est à la patinoire du parc de la Francophonie que nous terminons nos dimanches en regardant les enfants jouer au hockey...

Un peu de froid serait le bienvenu, oui, un peu de froid... c'est fou cette année, début octobre, pis il fait plus chaud qu'en juillet, la planète est toute fuckée. On ne comprend plus rien, puis il paraît que ça va être comme ça pour tout le mois d'octobre, c'est fou ! Gardons l'œil ouvert. Regardons partout. Ils peuvent se cacher dans un bosquet, derrière une grosse pierre, dans les grottes, les broussailles ou à l'arrière d'un gros arbre. J'ai beaucoup zieuté partout, rien. J'imagine que j'en vois un... un gros, des dents féroces, parfait pour avoir la solitude dans la cour de l'école; il est devant moi, je le regarde et n'ose pas m'approcher. Il grogne, montre ses crocs et le voilà qui se met à japper. J'ai beau y penser fort, le voir, il n'est que dans ma tête, car une fois que j'ouvre les yeux et que je recommence à voir, il disparaît. Impossible de le voir vivre hors moi; quand mon regard se retourne vers l'intérieur, il réapparaît et quand il pivote de nouveau vers l'extérieur, que des arbres m'encerclent. Un vent s'est levé et les feuilles se mettent à faire de drôles de sons. Un sifflet d'arbres. Quand le vent arpente la montagne, la musique jaillit. Il suffit de porter attention, d'ouvrir grandes les oreilles et la symphonie de la montagne vient à toi. C'est sous ces airs que je me promène. Pas là ! rien. De ce

côté là aussi. Et par là ?... il faut que j'approche, toujours rien. Il ne faut pas désespérer. Je suis un tenace, la secrétaire du médecin l'a appris à ses dépens, et lui, je devrai bientôt retourner le voir, il doit maintenant être de retour. Je lui montrerai mon chien. Ça ne sera pas juste un animal, il sera le défenseur de ma solitude. Quand il se promènera à mes côtés, j'aurai l'esprit tranquille. Plus rien ne m'arrivera, plus à être toujours sur mes gardes de peur de recevoir une taloche par la tête ou de me retrouver les quatre fers en l'air. Où peuvent-ils se cacher ? Ça y'est ! ça bouge un peu plus loin... tout au bout ça remue dans les herbes. Je béquille plus vite, enfourche des troncs d'arbres qui gisent au sol. Impossible d'aller plus vite, ne veux pas tomber, me péter la gueule sur une roche et y passer la nuit attendant que conscience revienne.

Plus je le rejoins, plus il s'éloigne; il ne court pas vite, en tous cas, pas plus vite que je peux béquiller. Je ne le perds pas de vue, n'ai d'yeux que pour lui. Oublie tout ce qui me trotte dans la tête, envoie les idées au diable vauvert et m'enfonce dans la forêt. La petite bête s'immobilise et à mesure que je l'ai plus profondément dans le creux des yeux, que son image grossit à ma vue, j'aperçois l'étrange animal. Un drôle de chien, mais ce n'est pas un chien ! c'est quoi ça ? c'est p'tit et ça a une drôle de queue, pas de poil ? aucun... c'est rose, je contourne une grosse roche, elle me bloquait le passage. Il est devant moi, c'est tout petit et il branle une queue en tire-bouchon. Un cochon ! qu'est-ce qu'un cochon fait là ? Il a perdu sa maman ? Je l'approche, il fuit, ne veut pas que je le touche. Il ne faut pas avoir peur, je ne te mangerai pas, même si parfois Carl en fait cuire pour le souper. Je voudrais qu'il me réponde; je lui demande où il va, il fuit toujours, je le suis encore. Il s'arrête sur le coin d'un bosquet de fleurs et fait pipi, je n'avais jamais vu

un cochon faire pipi. Il lève la tête, me regarde, son petit museau me pointe, ses yeux sont grands ouverts.

- Moi c'est : Justin L'Heureux ! Et toi ?

Il gémit un petit cri aigu. Il me parle et moi d'enchaîner :

- Tu es perdu, hein ? C'est dangereux de se promener seul dans la forêt, tu pourrais te faire manger. Imagine que tu tombes sur une meute de loups ! il ne tardera pas à faire noir, il faut retourner chez toi.

Mais... mais, je n'ai aucune idée de l'endroit où nous nous trouvons, les arbres se ressemblent tous, les fougères aussi. Un petit ruisseau glisse entre mes jambes, mais... mais j'ai les deux pieds d'dans. Jamais vu auparavant. Le soleil descend à l'horizon. Je vois mal, la lumière diminue, vite ! sortons d'ici avant que la noirceur pogne tout. Il fait noir dans le bois la nuit, j'y viens parfois avec Carl. Nous restons dans les sentiers, certains possèdent des lumières et nous ne sommes pas seuls à nous y promener. Je me remets en route. Retrouver mon chemin au plus vite. Voilà ce qu'il faut faire ! La petite bête me suit. Elle court en ma direction et renifle mes souliers. Mes béquilles aussi.

- Tu peux bien rire !... je le sais, je suis comme toi : j'ai quatre pattes, bien oui ! je le sais, ce ne sont pas de vraies. Fais-moi pas cet air-là, que veux-tu ? j'en avais que deux, pis j'en ai eu besoin de deux de plus. T'aimes ça, hein ! que je te flatte ? Dis-le... t'es doux, mais tu n'as même pas de poil. Comment tu peux être si doux ? Tu es aussi bizarre que moi, toi, hein ?

Il s'est couché sur le dos, les quatre fers en l'air et il se laisse flatter le ventre. Il ronronne à vrai dire. Se prend pour un chat.

- Il faut y ailler avant qu'il ne fasse complètement noir. Toi... oui, toi, tu dois rentrer à la maison. Tu comprends ce que je te dis ?

Impossible de se repérer, nous marchons et contournons les arbres. Ils se ressemblent tous. Mon sang circule de plus en plus vite dans mon corps perdu; personne ne sait où nous sommes, nous allons y passer la nuit, mon estomac crie famine, il a tellement faim que même la peur d'être perdu ne parvient pas à le faire taire. Ensemble nous avançons. Le cochon me suit, je le devance. À un moment donné, nous nous arrêtons, la pénombre mange la montagne, impossible de voir la lune, trop de feuilles cachent la vue. Ça sera bientôt l'heure des loups, nous entendons leur cri, ne distinguons pas trop s'il s'agit d'eux ou d'une ligne musicale de la symphonie de la montagne. Ne voulons pas savoir, n'y tenons pas trop. Assis sur une roche, je reprends mon souffle. J'ai mal sous les bras, mes aisselles sont irritées, je n'ai pas l'entraînement voulu pour me déplacer ainsi. À chaque pas que je fais, je sens la douleur qui ne va qu'en empirant. Je m'assois, lui, fait quelques pas avant de s'arrêter. Ensuite, il revient vers moi, quelques pas simplement, me regarde, puis refait quelques autres pas avant de s'immobiliser et de rappliquer en ma direction. Il me parle, geint, je ne le comprends pas, c'est un langage inconnu. Il continue à me parler et je ne déchiffre toujours rien, à moins qu'il me dise de le suivre ? je me lève et me revoilà béquillant en sa direction. À chaque enjambée, une douleur m'assaille. J'essaie de soulever un peu mon poids pour éliminer la friction, n'y parviens qu'un peu, pas trop, surtout pas très longtemps, que quelques pas.

Nous contournons des arbres et nous nous enfonçons de plus en plus dans le cœur de la montagne. Il fait noir et je ne distingue plus bien où s'enlisent nos pas. Je béquille

tranquillement, il est revenu vers moi, son haleine taquine le bas de mes jambes. Son petit museau mouillé me chatouille.

Nous arrivons dans une clairière, elle est en avant. Il y a de la lumière, la lune éclaire le champ : encore quelques arbres à contourner. J'y suis, lui, est déjà loin devant, courant vers un drôle de bâtiment. Je le rejoins. C'est une grange ! j'ouvre la porte, y entre. Mon cochon est là, pas seul, sa maman aussi. Ses frères et sœurs également. On s'approche de moi, plein de petits museaux sentent mes pieds. C'est quand je lève le regard que je constate qu'il y a aussi un cheval, trois moutons et deux chèvres; j'entends également le battement d'ailes de quelques volailles qui se promènent, des poules ! Par les fenêtres les rayons de lune éclairent l'endroit. J'ai faim et ne mangerai pas de la moulée à cochon. Le sol en sue.

- Je reviens tout de suite, ça ne sera pas long ! Le fermier est là ?

Ils ne répondent pas, mais courent en m'encerclant. J'ai vu de la lumière un peu plus loin. Il y a une maison, je vais voir. À petits pas de course, levant le museau et marchant fièrement, Capucine me suit.

J'ai mal vu, c'est la lumière du perron qui est allumée. J'y suis et je sonne, mais personne ne répond. Capucine est venu avec moi, ça lui va bien comme nom. Je l'appelle, il ne réagit pas, ne bouge même pas la tête. Je redis son nom et le voilà qui me regarde d'un drôle d'air, aime-t-il ? pas vraiment. Mais il s'habituera comme tout un chacun finit par s'habituer au nom que l'on lui donne. Capucine et moi allons nous nous assoyons dans les marches. Il dépose sa petite tête sur mes cuisses, ferme les yeux. Il doit être fatigué, il a beaucoup marché. Je tombe également de sommeil, pis cette faim qui ne veut pas s'en aller. Impossible de trouver le sommeil le ventre vide. C'est fou comme les yeux

ne voient rien quand on ne leur ordonne pas de voir : on peut se promener partout, voir plein de choses et ne rien saisir. Quand je suis seul dans la foule, il m'arrive de tourner le regard vers l'intérieur et de fabuler. J'aime sentir la présence des autres, savoir que je ne suis pas seul et vivre isolé dans mon palais. Mon palais est ma solitude. Quand on est seul avec soi, rien ne peut nous arriver, on se possède. Le regard tourné vers l'intérieur, je deviens puissant et ne suis esclave de personne. Sa tête me touche, il m'est pu possible d'être tout à fait seul à l'intérieur. Il gambade alors dans mes pensées, nous courons ensemble, n'ai plus besoin de ces foutues béquilles, suis libre de mouvements. Nous courons partout dans les champs, traversons la forêt et revenons dans le Cœur-de-la-Ville. Nous descendons à vive allure les rues pavées de pierres. Au parc de la Francophonie, nous sautons dans la piscine. Je nage comme une grenouille, lui avec son tube autour de la taille avance en remuant ses petites pattes. Ce que nous aimons davantage, c'est de monter en haut du plus gros plongoir, dominer la ville, voir au loin et d'un élan, sans hésitation, sauter. Se laisser planer comme un poisson volant, atterrir dans l'eau et descendre jusqu'au fond. Le toucher, s'y propulser et, à la vitesse d'un épaulard, remonter à surface, se rendre à l'échelle, retourner à la file puis recommencer le tout des heures durant. Toute la journée, pas simplement une seule, la semaine au complet, le mois en entier, tout l'été. Nous passons l'été à la piscine. Le matin, nous arrivons tôt, très tôt dis-je, arrivons avant même qu'elle ne soit ouverte, rêvons et imaginons ce que nous ferons de la journée. Nous la passons là, n'arrêtons que pour manger le lunch. Lui, il grignote des graines, n'aime pas les chips, encore moins le chocolat; il fait presque noir quand nous rentrons à la maison, y tombons de fatigue, avons à peine l'énergie pour souper et nous nous effondrons dans mon lit. Dormons sans rêve, plus assez d'énergie

pour les nourrir et nous réveillant le lendemain, nous recommençons encore et toujours la même journée. Une seule journée se répétant pour l'éternité. Pu jamais d'école, de soucis. Pu d'ennui, que du plaisir et plein de rêveries.

Devant moi un potager ! Mes yeux se sont retournés vers le monde. Je prends mes béquilles et nous y allons. Ça déborde de légumes : des tomates, des carottes, des pois. Les carottes, il faut les frotter dans l'herbe, les nettoyer et voilà le temps des dévorer; les tomates aussi sont bonnes. Je me promène parmi les épis de maïs, la lune éclaire notre chemin. Des fèves ! Sont jaunes. Nous en dévorons plusieurs et je m'amuse avec les pois : j'enlève les enveloppes et nous ne mangeons que les petites billes. Une colline d'enveloppes monte à nos côtés. Une sauterelle saute sur mes mains. Je l'enferme au creux de mes paumes et montre à Capucine comment faire pour qu'elle donne du miel. Moi aussi je peux dominer plus faible que moi. Une fois qu'elle m'a donné ce que je veux, je la laisse fuir et panser son traumatisme de soumission comme bon lui semble. Capucine veut goûter au miel de la sauterelle et je le laisse lécher; je n'aime pas, n'ai jamais aimé ce goût. L'effrayer pour rien, juste pour qu'elle chie dans son froc. À mes heures, j'ai des soubresauts de méchanceté. Je suis humain, c'est ça qui est ça... Je n'ai plus faim et je continue à manger, que c'est bon des légumes frais ! Ils sont plus meilleurs que ceux du marché. Chaque samedi, j'y vais avec Carl. On peut y aller tous les jours, mais nous, c'est le samedi que nous y allons. Il y a des rangées de fruits et de légumes frais, pas comme ceux-là. Eux, sont encore vivants quand je les mange. C'est quand on les retire de terre ou de leur plant, là, je pense aux tomates par exemple, que les légumes se meurent. Je suis un meurtrier de légumes. On mérite tous la mort pour avoir tué. J'en dévore sans arrêt, je veux faire payer ma mort prochaine et je prends goût à la

méchanceté salvatrice. Le samedi, quand je vais au marché avec Carl, il y a plein de gens, on y vient de tout le Montréal métropolitain. Parfois à la sortie de l'école le midi, quand j'ai trop faim, j'y ramasse quelque chose, une pomme. Les étalages sont alignés, les gens circulent avec de gros sacs de plastique remplis de victuailles, d'autres viennent avec un sac en tissu et reprennent le même à chaque semaine. Quand j'y passe sur le chemin de la maison, j'arrête toujours au kiosque de monsieur Rodrigue. Il a les mains toutes crevassées et il ne veut jamais que je le paie. Il m'offre ce que je veux et me dit de me grouiller pour aller dîner avant que ma mère ne s'inquiète. S'il savait. Le soir, parfois, je reste un peu avec et on parle. C'est surtout moi qui parle. Je l'aide aussi à mettre les légumes des clients dans les sacs. Ne vous méprenez pas ! je le fais bien, je le fais depuis toujours avec Carl. L'été, je l'aide et quand l'hiver arrive, on devrait dire quand l'automne est trop installé et qu'il fait froid, il ferme boutique. Les autres commerçants aussi et le marché devient désert, puis je m'ennuie. Il est vieux et a les cheveux blancs comme moi, les siens ont fait la guerre à la vie. C'est comme un grand-père, de vrais grands-parents, j'en ai pas. Les parents de maman, on ne les voit jamais. Je ne les connais pas. Ils ne vivent pas ici. Ceux de Carl sont morts quand j'étais petit, je ne m'en rappelle pas vraiment. Qu'une chose, quand grand-papa faisait son somme de l'après-midi, il dormait sur le divan, je sautais sur lui et le réveillait. Il me prenait dans ses bras, me levait dans les airs et me traitait de concombre. C'est le premier souvenir que j'ai, avant ça, j'étais trop petit. C'est à l'âge de deux ans que j'ai commencé à me souvenir. C'est aussi à cet âge que j'ai commencé à comprendre... Je ne me souviens pas de tout depuis, j'oublie beaucoup. Ça vaut mieux ainsi. Monsieur Rodrigue me fait penser à grand-papa,

il est grand comme lui, a une barbe blanche avec quelques poils gris et sa voix est très grave.

- Un jour, tu m'amèneras à campagne avec toi ? Il faut aussi y'aller avec maman, elle aime ça la campagne. Elle y sourit toujours et joue avec moi. Quand on est ici, elle m'oublie, je suis invisible... elle boit tout le temps.

Monsieur Rodrigue m'a promis de m'y amener pour une semaine quand la saison sera terminée. Habituellement, c'est en octobre qu'il hiverne et ne revient qu'en avril. Parfois l'hiver, quand il passe en ville, il arrête me voir au dépanneur; quand je suis absent, je peste et j'en veux à Carl de ne pas l'avoir envoyé me voir à l'école. Il sait comment je l'aime ce vieil homme.

J'ai tellement mangé que j'ai mal au ventre; je tombe dans l'herbe près du champ de blé d'Inde. Mon regard s'ouvre aux étoiles, il y en a des milliers. Si je tourne la tête un peu, je vois la Lune, des hommes y vivent, j'en suis certain. Quand on meurt nous y allons, nous nous y ramassons tous ensemble. Un jour, là, j'y retrouverai mon père, l'autre, celui qui est mort; à l'heure de notre mort, on fige tel on est, il ne me reconnaîtra pas et moi comment pourrais-je bien savoir que c'est lui ? je questionnerai, m'informerai. Il y aura bien quelqu'un pour aider, une liste quelque part pour faire en sorte qu'on retrouve ceux qu'on cherche. Sur la Lune plein de monde vivent, ils sont morts et vivent quand même. C'est complètement fou ce que je dis, je n'en crois pas un traite mot, peut-être un minuscule. Peu importe, c'est ce qui m'arrivera dans un avenir proche. Ça peut arriver à tout moment, je n'en sais rien et aime mieux cela comme ça. Trop savoir paralyse. J'en sais déjà trop, je n'aurais pas dû écouter ce que le médecin disait à Carl. Une fois qu'on sait, il est impossible d'oublier, de retourner dans l'ignorance. J'ai bien

tenté, j'ai tout jeté du haut du pont Jacques-Cartier. J'y suis allé à pied un après-midi d'août, sans le dire à personne. J'ai pris mes béquilles et j'ai marché jusqu'au pont. Sur le pont, j'y ai rencontré un policier, il m'a demandé :

- Que fais-tu là, petit ?

- Je vais jeter mes idées dans le fleuve.

- Hélas ! il est de mon devoir de t'obliger à virer de bord. Tu dois être accompagné d'un adulte pour venir sur le pont.

- Je suis vieux, regarde ma peau, mes cheveux... plus vieux que toi.

- Cesse de rouspéter garçon et retourne d'où tu viens.

- Il faut que les baleines les mangent, les digèrent. Elles me reviennent toujours en tête.

Je ne voulais pas vraiment savoir et j'ai su. Pendant qu'il avait le dos tourné, je les ai jetées dans le fleuve et j'ai fait demi-tour, puis je suis rentré à maison en passant par le marché voir monsieur Rodrigue et lui ai expliqué :

- J'ai oublié quelque chose.

- Quoi, mon petit ?

- Je l'ai oublié, je ne peux plus m'en souvenir. Je sais que j'ai oublié quelque chose parce que j'ai un vide dans la tête. Je le sens, il est là, près du crâne. La chose est partie.

Je n'avais pas vraiment oublié, mais j'y ai cru. Ai plutôt fait semblant d'y croire et me suis même surpris à le croire. Je savais que j'avais oublié que j'allais mourir, mais est-ce vraiment oublier savoir ce qu'on a oublié ? Des baleines, il n'y en a pas dans le fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Montréal et ça je l'ai toujours su. Il aurait fallu que je

les jette dans l'Atlantique entre l'Europe et l'Amérique quand j'ai fait mon voyage sans succès à Paris. Là, une colonie de baleines affamées les auraient bouffées et elles ne seraient jamais revenues me hanter comme à soir où je suis couché dans l'herbe. Y fait tellement chaud qu'il n'y a même pas de rosée et je peine à oublier ce que j'ai tant tenté d'effacer. Je sens une petite tête sur mon ventre, une respiration me caresser la poitrine. J'ai retiré mon gilet et me suis couché dessus. Capucine vient de s'endormir sur mon ventre. Un de mes bras repose sur son dos où quelques poils épars se hissent. Je ferme les yeux et tourne le regard vers l'intérieur. Je n'y serai désormais plus seul, nous sommes à présent deux à dormir dans ma solitude.

Chapitre 5

L'homme aux champignons

Carl perdit ses parents un soir de février; un vendredi. À l'époque, une fois par mois, il partait avec eux en campagne et Sophie restait à Montréal. Le soir du drame, il s'était rendu à l'opéra – depuis son adolescence, il détenait un abonnement saisonnier. Pauline et Jacques devaient emmener le petit avec eux, mais leur bru, partie magasiner avec l'enfant, ne revenait pas. Vers dix-huit heures, ils ont quand même décidé de se mettre en route; Carl les rejoindrait en fin de soirée avec l'enfant. La neige tombait depuis peu quand le couple quitta le Cœur-de-la-Ville; une heure plus tard, le trafic étant épouvantable, rendus sur l'autoroute 10 en direction des Cantons-de-l'Est – le frère de Pauline y possédait une maison sur les rives du lac Memphrémagog –, le vent s'était mis à s'élever et la poudrière, à souffler. Partout des autos prenaient le clos.

- Jacques, j't'en prie, rentrons à Montréal. Rentrons.

Pauline agrippait la portière.

- Tu n'es pas sérieuse?... calme-toi, ça va aller.

- Veux-tu bien, Jacques, s'il te plaît. C'est dangereux.

- Ça ne sera pas mieux si on retourne. Si ça peut te rassurer, je vais ralentir.

- J'aime pas ça... c'est dangereux.

À Bromont, c'était la tempête; à Orford, dans la noirceur, avec les rafales de neige, on voyait à peine l'auto qui précédait. Deux heures que durait le trajet. Ils

n'avaient pas pris la peine d'écouter la météo avant de partir. Dans les côtes, le véhicule ne devait pas trop ralentir et surtout ne pas s'immobiliser, car il serait alors impossible de repartir. Une seule voie était partiellement dégagée, l'autre débordait de neige. Les déneigeuses n'étaient pas encore passées : le sud du Québec était submergé de flocons. Jacques tenait fermement le volant et, régulièrement, l'auto déviait de sa trajectoire. Les roues s'enlisaient dans l'épaisseur de neige; la voiture se tassait tranquillement et il devait doucement redresser le volant pour ainsi ramener le véhicule dans les deux traces que les voitures avaient tapées et où leurs pneus roulaient entre des amas de neige. Ils ont finalement pris la sortie pour Magog, arriveraient sous peu et ce fut sur cette route, juste un peu avant le lac, à deux kilomètres de la rue principale, que l'accident se produisit.

Carl n'a pas quitté la métropole pour les rejoindre ce soir-là, trop de neige était tombée et, en soirée, on avait fermé la 10 et la 20 entre Montréal et Rimouski. L'enquête n'a jamais réellement pu déterminer ce qui s'était passé outre qu'un camion a percuté de plein fouet l'automobile qui a capoté. Morts sur le coup ! Les mots ont trotté longtemps dans la tête de Carl. En pleine nuit, on a sonné à la porte, il s'est levé et est allé ouvrir, deux policiers lui faisaient face. Il avait dix-huit ans. On ne s'habitue pas à ce genre de drames : David, l'aîné, avait disparu deux ans auparavant et c'était maintenant eux. Il a dû encore une fois identifier les corps, une de trop mais, cette fois-là, il n'a pas eu à faire le voyage, les cadavres avaient été transportés à la morgue de Montréal où il les a reconnus : mauve, sans couleur, yeux fermés, couverts de sang, débris de vitre incrustés dans le visage, œil crevé : image encore obsédante. Pendant six mois, chaque nuit, il s'est réveillé.

Il s'est occupé de tout; a contacté le salon funéraire car, à part un testament qui datait, ses parents n'avaient pris aucune autre disposition. Un oncle voulait aider et il refusait, insistait pour tout faire. C'était son devoir, disait-il, son dernier en tant que fils. Jacques et Pauline ont été exposés dans une des salles du château. Il faisait beau soleil le matin de l'enterrement, c'était la mi-février, un froid glacial flottait sur la ville, puis de la terrasse du château, Justin dans ses bras, Sophie à ses côtés – à l'époque, elle ne buvait pas à chaque jour et Carl lui avait demandé d'être là pour lui et elle l'a été –, Carl observait en silence l'œuvre de son père : la cité fortifiée.

- Sophie... Sophie, qu'est-ce qu'on va devenir ?

Il voyait défiler toutes les responsabilités dont il devrait s'acquitter; ses parents, depuis la mort accidentelle de l'aîné, aidaient Sophie à subvenir aux besoins de l'enfant.

- Je...

Il retenait ses larmes et un nuage d'émotions s'agrippant à sa gorge modulait le timbre de sa voix.

- Je n'y parviendrai pas, c'est trop Sophie... juste trop.

- J'chus là, Carl. N'oublie pas... j'chus là. On est pas seul : y'a toé, pis moé.

- Je veux pas ! Je veux juste pas... merde ! Sophie, j'ai-tu le goût moi de m'occuper de tout ça !... C'est juste comme pas à moi d'faire ça, c't'à lui !... tu comprends-tu ça, à lui ! J'sais pas ce que tu t'imagines, mais on ne vivra pas des années sur l'magot d'mes parents.

- J'chus là, Carl. Regarde-moi quand j'te parle. T'es pas seul... j'chus là.

- T'es là, t'es là, je sais ben qu't'es là, mais t'as pas une hostie d'cenne Sophie.

- J'vas travailler, j'vas m'trouver une job, oui, j'vas nous trouver d'l'argent.

- Tu vas faire quoi ? serveuse à binerie du coin ! pis qui va s'occuper du p'tit ?
t'as même pas fini tes études, Sophie, t'en auras pas d'job.

- J'vas en trouver une Carl, oui, j'vas trouver.

- Sophie...

Il s'est retourné pour la regarder.

- Jure-moi... dis-moi que ça va finir par arrêter ? Dis-moi-le ! Dis-le.

Son visage se crispait, il fronçait les sourcils, retenait ses larmes.

- J'en sais rien. Qu'est-cé que j'en sais ?... qu'est-cé tu veux ben que j'te dise ?...

J'peux ben te l'dire si c'est ça qu'tu veux entendre.

Il a tourné le regard au loin, aussi loin que l'horizon le lui permettait. Sophie s'est approchée et par l'arrière l'a entouré de ses bras. Il n'a pas pleuré, était fort et ne verserait pas de larmes; une seule le ferait craquer. Il s'est aussitôt décollé et s'est avancé vers la balustrade.

- L'oiseau... le gros z'oiseau.

Les paroles Justin les ont ramenés à la réalité, à ce qui était important, la vie qui coulait en eux.

- Que j't'aime toi ! C'est ça, souris, tu peux bien sourire, tu ne comprends pas l'ampleur de ce qui arrive.

Et il serrait le petit dans ses bras, l'étouffant presque d'amour.

La cérémonie fut célébrée dans la chapelle du Cœur-de-la-Ville, l'une des premières constructions terminées. Rue Poulin, au coin de la rue Nelligan, les gens venus dire un dernier salut à monsieur Laliberté et son épouse se sont entassés sur le parvis de l'église et dans la rue. Une foule a envahi le Cœur-de-la-Ville ce jour-là, une foule qui a

bravé un froid glacial pour assister à la cérémonie projetée sur des écrans positionnés de chaque côté de l'église. Lucien Bouchard, Premier ministre du Québec, ainsi que Pierre Bourque, maire de Montréal, avaient assisté à la cérémonie. Stoïque, Carl est sorti de la chapelle, il avait insisté pour garder avec lui le petit qui ne cessait jamais son verbiage, des mots dont personne ne saisissait le sens. Ses paroles étendaient un baume de douceur sur l'atmosphère lugubre de cette journée de funérailles nationales. Au cimetière Côte-des-Neiges, où sont enterrés Émile Nelligan, Wilfried Laliberté et bien d'autres personnalités connues, dans le lot familial, près de l'épitaphe de leur fils David – son corps ayant été rendu par la mer –, Jacques et Pauline reposent toujours en paix sept ans après le tragique accident.

Carl était leur seul héritier – tout revenait aux enfants, ils n'avaient jamais modifié leur testament – et il a décidé de tout garder, de ne rien vendre. Les trois maisons à logements, celle qu'il habite et les deux autres dont les appartements étaient loués. Le dépanneur, il l'administrerait lui-même; il y travaillait de toute façon depuis son enfance.

Mais chaque soir, il rentrait seul à la maison, trouvait le logement trop grand et, à l'été, il a proposé à Sophie d'emménager avec lui. À l'automne, ses nouvelles responsabilités l'occupaient tellement qu'il a dû abandonner le cégep; il séchait ses cours, travaillait tout le temps. En outre, on avait décelé une étrange maladie chez l'enfant; les visites à l'hôpital devenaient de plus en plus régulières et Sophie, invivable.

- Ramasse-toi !... T'en as pas assez de t'lever avec la gueule de bois ? Tout un exemple à donner à ton fils ça.

- Fais chier toi avec tes sermons à con. Tu t'prends pour qui ? T'as à peine du poil sur l' menton.

- Prends tes responsabilités, pis j'te dirai pas quoi faire.

Au mois de juillet suivant, il ne la supportait plus, y'avait ben un boutte à toute ! les engueulades quotidiennes lui drainaient toutes ses énergies, il lui a demandé de s'installer dans l'un des logements du bas qui se libéraient, était encore prêt à la supporter, mais pu d'accord pour sentir son haleine de cheval à longueur de journée. À part de retirer son chèque de bien-être social, Sophie ne faisait pas grand-chose de sa vie. Elle buvait, trouvait à peine le temps de s'occuper du petit et c'était toujours lui qui devait l'amener à l'hôpital où on le croyait père monoparental. Elle l'aidait un peu au dépanneur et, en échange, il ne lui chargeait pas de loyer. De toute façon, comment l'aurait-elle payé, ce loyer ? Elle n'avait jamais un sou et il savait trop bien qu'elle se gavait de bière en se fournissant à même les frigos du dépanneur. Pas juste de la bière, de la bouffe aussi. Elle était belle, mais à la vitesse qu'elle se maghanait, c'était à se demander combien de temps encore elle pourrait faire tourner les têtes sur son passage. Pendant que le petit soliloquait, elle, elle lisait un roman d'amour. Généralement le même : *Madame Bovary*. Il lui demandait de faire quelque chose de sa vie et voilà ! l'espace d'un moment, elle faisait quelque chose : elle lisait. S'inventait un monde et vivait la grande déception chaque fois qu'un homme l'approchait. Ils ne ressemblaient en rien à son David, et sa *Madame Bovary* ne faisait qu'attiser l'illusion qu'il faut descendre tout au fond de son cœur le souvenir d'un amour et qu'il doit y rester là, plus solennel et immobile qu'une momie de roi dans un souterrain.

Carl n'était pas le père du petit, faisait tout comme et s'acquittait même fort bien de son rôle de pourvoyeur qu'il prenait au sérieux. Au fur et à mesure que les années ont

passé, ses locataires ont changé et ce sont maintenant des gens devenus des amis, ou qui l'étaient à l'époque, qui occupent ses appartements.

- André ! c'était le loyer la semaine dernière. T'as encore oublié comme toujours...

- Une semaine. Une semaine, Carl encore... OK, Carl ? une semaine, une autre.

Il attendrait une autre semaine et après, il oublierait. Tout cet argent, à quoi bon ? mieux vaut aider.

André habite dans l'un de ses appartements depuis trois ans et demi. Chaque matin, dès le lever du soleil, il paresse dans son lit. Il aime regarder le plafond et penser. Les journées d'hiver apportent la même routine : dès le réveil, il faut se mettre en tête qu'on va sortir au froid. Prendre une douche, s'asperger le torse d'eau de toilette, enfiler des caleçons, des vêtements et vaporiser alors le gilet de parfum. André mange vite, il n'aime pas perdre son temps à table; la journée est chargée. Il doit gagner sa croûte, a déjà voulu travailler au dépanneur de Carl, il est fiable, mais pas rapide, un peu niais même, ben sympathique, cependant ce n'était pas sa place. Pour qu'il puisse mettre du beurre sur son pain, on lui a proposé mieux à faire. Chaque matin d'hiver, trois boîtes de lait en plastique sur un traîneau qu'il tire, il déambule dans les rues du bourg et va en montant la rue Saint-Denys-Garneau rejoindre les jardins du château. Le matin suivant une tempête, il y trouve de la bonne neige. Le jour d'après, c'est une autre histoire; alors, il se rend dans la montagne et se promène tant qu'il ne déniche pas ce qu'il cherche. De loin, il peut entrevoir, pas certain à coup sûr, donc il s'approche, touche, parfois même sent, il lui arrive aussi de goûter. Quand c'est pur, un goût sans saleté, s'étant assuré qu'elle est assez collante, il s'assoit par terre et il commence à confectionner des boules

de neige, d'une rondeur quasi parfaite. La perfection ça ne s'atteint pas, le sait et doit se le répéter, le voudrait pourtant, mais n'y parvient pas, tente encore et sans cesse, depuis déjà trois saisons; et enfin, à contrecœur, il finit par se résigner un peu, pas totalement, juste assez pour ne pas devenir fou. Il est rare qu'un seul emplacement de neige lui permette d'emplir ses trois caisses de boules blanches. Dans ce cas-là, il en trouve un autre plus au cœur de la montagne. En après-midi, le traîneau rempli de neige, il regagne l'intérieur des remparts.

Quand vient le temps de descendre les rues abruptes du Cœur-de-la-Ville, il emprunte toujours la rue Québec. Il laisse passer le traîneau à l'avant, garde bien en main la corde jaune et, pas à pas, il se laisse tirer vers le bas. S'il ne se retenait pas, il se mettrait à courir. Un jour, il a glissé, est tombé et le traîneau a dévalé toute la pente et a foncé sur une voiture stationnée en bas; tout a revolé et les balles de neige roulaient partout. Il lui a fallu tout recommencer, elles avaient perdu leur forme. Les fins de semaine de l'hiver, surtout durant la fête des Neiges, le parc de la Francophonie pullule de gens qui achètent ses munitions. Il fait de bons prix si on veut déclencher une guerre... il suffit de négocier.

- J't'achète la caisse au complet, la caisse et les balles. Dix dollars.

L'homme sort son argent.

- Non, non... on peut pas faire ça. Faut négocier, oui faut négocier. Il faut négocier. Vingt dollars... Vingt dollars, c'est ça.

- Ben trop cher !

- Ah ! trop cher ? Pas trop cher vingt dollars, sont belles.

Il en prend une dans ses mains.

- Toutes rondes, oui, vraiment rondes. Comment toi tu veux payer ? comment ?

- Pas plus que dix.

- Dix ! Pas beaucoup... pas assez, vraiment, non pas assez. Moi j'ai pris beaucoup de temps à faire. Sont très rondes.

Il en tourne une dans ses mains.

- Belle neige. Pas dix. Moi je peux avoir plus si moi je les vends à quelqu'un d'autre.

- Douze, pas un sou de plus.

Il hésite, fait semblant de s'en aller.

- Toi t'as l'air gentil, OK !... Douze. Voici... attention, faut pas lancer fort, faut pas faire mal. Faut faire attention.

Aussitôt la boîte en sa possession, l'homme se met à bombarder ses enfants qui, à leur tour, viennent faire le plein de munitions. On se court après et partout où André passe, une joie traîne sur son passage.

En fin de journée le dimanche, quand il n'a pas tout vendu, il va retrouver Justin et Carl qui glissent rue Nelligan et il les attend au bas. André déteste cette rue, n'y monte jamais. Quand il les voit surgir sur leur traîneau, il donne l'assaut. À son tour, Carl s'empare de quelques munitions et Justin crie :

- Vas-y, Carl !... fais-lui passer un mauvais quart d'heure ! T'es l'plus fort, p'pa !

Le père court, balles de neige en mains, vers André et il le bombarde.

- Attention ! à droite...

La balle de neige a heurté Carl, puis celui-ci court à nouveau vers la réserve, en saisit quelques-unes, rejoint Justin, donne des projectiles au petit et à son tour l'enfant

propulse les missiles. Justin atteint rarement sa cible, mais les lance quand même, s'amusant comme un p'tit fou. Ça finit toujours que Carl le bombarde.

- Hey ! tu n'as pas le droit. Ayoye !... ce n'est pas juste, vous êtes deux, pis moi, je ne peux pas courir.

- Ça ne t'a même pas touché, à peine effleuré. Ne fais pas ta mauviette.

Justin lance ses munitions en direction de Carl; il ne faut pas le dire à sa mère, elle déteste ces jeux de guerre.

- Ça va le rendre violent, pis le blesser.

C'est leur secret. Parfois quelques ecchymoses sur le corps de Justin les trahissent et Carl mange tout un savon – ça lui lave la bouche et, ensuite, il dit des mots gentils. Il écoute les recommandations de Sophie, même s'il n'a pas l'intention de les respecter. Ce n'est pas de les suivre qui l'embête, mais de lui laisser croire qu'il est en accord avec elle. Et alors, elle cesse de chialer. Elle aussi tient des propos mensongers, lui dit depuis des années qu'elle arrêtera de boire et ne le fait jamais. Le jour où elle renoncera à l'alcool, lui aussi cessera de jouer à la guerre avec le p'tit.

Les jours de la semaine, quand c'est désert dans le Cœur-de-la-Ville, André, avec son traîneau, se rend au parc du carré Saint-Louis. Il quitte toujours les fortifications par la porte Laviolette, celle du nord, puis longe l'avenue Mont-Royal. L'hiver, l'étang du parc est gelé et des citadins y patinent. Il lui arrive le long du parcours, rue Saint-Denis, de s'arrêter quelques minutes, coin Rachel ou Duluth, pour vendre ses missiles en neige. L'été, il passe beaucoup de temps sur le quai du lac à regarder les poissons nager. Une grosse corde blanche retient sa barque. Le lac est assez grand et profond – un système de filtrage garde l'eau propre et oxygénée – pour que la ville l'ensemence de truites. En

période estivale, il fait faire des tours de chaloupe aux touristes et à quelques Montréalais. Il n'est pas le seul à posséder une embarcation, mais l'administration municipale a quand même limité le nombre de permis à quatre dans cette zone. C'est son parc et l'été, quand la métropole est suffocante, il y passe la nuit. André aime la solitude sur l'eau et se laisser dériver la nuit durant. On peut également y pêcher. Depuis plus d'un an, Justin achale Carl pour aller à pêche mais, chaque fois, il refuse de monter dans la barque de l'homme dont une petite coulée de bave glisse en quasi-permanence de sa bouche. Il s'est habitué à cette sensation d'humidité sur le menton. André passe ses journées à s'essuyer avec les gants bleu marine qu'il porte en permanence à ses lèvres et à son menton.

Un jour, un petit garçon, accompagné de sa mère, venu faire un tour de barque, s'est informé :

- Pourquoi le monsieur garde toujours ses gants ?

- Demande-lui.

- Pourquoi tu...

- Vous...

- Pourquoi vous gardez vos gants ?

- Pas toucher aux gens, non, il ne... moi j'aime pas toucher aux gens. Il faut pas toucher.

André n'a pas toujours fait partie du groupe qui gravite autour du dépanneur de Carl. Il y eut une époque où il n'habitait pas le Cœur-de-la-Ville; il ne vendait pas tout partout dans le bourg ses balles de neige et ne possédait pas une barque sur le lac du carré Saint-Louis. Carl l'a connu un soir d'avril – cette année-là, avril était froid et pluvieux. Il l'a trouvé accroupi en chien de fusil dans un coin du parc de la Francophonie, près de la

muraille. Il avait de la bave à la bouche, une couverture le protégeait à peine. Il y a de cela trois ans. Ses parents l'avaient jeté à la rue, deux jours auparavant. Depuis il errait dans la ville. N'avait rien mangé. Était affamé.

- Eux là... eux là, ils veulent pu de moi. Ils veulent pu... pu de moi. Maman dit que je suis un adulte et maman dit que moi je dois m'occuper de moi.

- Tu viens d'où ?

- L'autre bord de la montagne, moi j'aime bien la montagne, est belle, hein ? notre montagne.

- Viens, tu dois avoir faim ?

- Ouais... mon estomac fait des gargouillis depuis tantôt, un long tantôt, c'est ça, un long tantôt. Depuis que maman a dit à moi de partir de chez moi. Chez moi ?... ce... ce n'est pu chez moi, astheure.

- Viens avec moi.

- Toi ! toi tu restes près d'ici ?

- Oui.

- C'est loin, faut marcher beaucoup ?

- Juste l'autre bord de l'avenue, sur l'autre rue. La rue Ducharme, tu connais ?

- Non.

- Je m'appelle Carl, a-t-il dit en lui tendant la main.

- André ! Moi c'est André, je m'appelle André. Tu trouves ça beau, Carl ? Tu t'appelles Carl ?... Moi avoir jamais connu un Carl avant. Moi je peux aller chez toi ?... chez toi ?

- Si tu veux.

Ils se sont dirigés vers le dépanneur; Justin était à l'extérieur du commerce, assis par terre en train de dessiner sur le trottoir des bonshommes avec de la craie.

- Justin, voici André.

Il n'a pas répondu.

- Je veux rentrer.

Carl l'a aidé, l'a relevé et a placé ses petites béquilles sous ses aisselles et l'enfant s'en est allé.

Justin l'a fui dès le premier regard et, aujourd'hui encore, il n'aime pas rester dans la même pièce que lui. Il tolère sa présence au dépanneur, mais il lui adresse rarement la parole. Pourtant, André vient le voir à chaque fois et plus Justin le repousse, plus il revient.

- Justin ! Justin, Justin... je peux-tu moi compter les conserves avec toi ?... il faut de l'aide, y'en a plein.

André s'était accroupi par terre.

- Non.

- Tu veux pas. Pourquoi toi tu veux pas ?

- Tu ne sais même pas compter !

- Justin ! sois gentil avec André.

- Faux ! Carl, c'est faux. Carl... dis-lui que c'est pas vrai. Moi là, moi là je sais compter. Je sais.

- Non quand même !

- André, viens avec moi, j'aurais besoin d'ton aide.

Carl s'était approché avant que la situation ne s'envenime. André n'avait d'attention que pour Justin.

- Pourquoi ? Pourquoi tu veux pas ? J'sais compter, Carl dis-lui. Dis-lui... il faut lui dire. Pourquoi ?

- Parce que pierre qui roule n'amasse pas mousse.

- Quoi ? Qu'est-cé que tu dis là ? Qu'est-cé que tu dis Justin ?

- Rien.

Et c'est à ce moment-là qu'André a porté la main à sa figure pour essuyer la bave qui lui coulait sur le menton et l'étendre sur ses pantalons.

- Non, oui, non, j'ai entendu. Carl, toi aussi tu as entendu. J'ai entendu Justin, oui, moi j'ai entendu.

- Peux-tu parler comme du monde ?

- Quoi ?

- Parle comme du monde.

- Moi... moi je parle comme du monde. Moi là je parle bien.

- Tu trouves ça normal, toi, de dire... hein Carl, ça ne se dit pas : *je peux-tu moi compter les conserves avec toi* ? Tu ne sais pas encore à ton âge qu'il ne faut pas employer le tu et le je en même temps ? Tu ne sais pas employer correctement tes pronoms, tu mélanges tout. Tu parles mal.

Justin s'est alors levé et a quitté la rangée, béquilles sous les bras. André le suivait, impossible de s'échapper.

- Moi... oui, moi je parle bien. Je parle bien, Justin. T'es pas fin avec moi, t'es méchant. Tout le monde me comprend, oui, me comprend moi quand je parle. Sauf toi, juste toi pas bien me comprendre. Juste toi.

- André, viens ici, j'ai vraiment besoin d'ton aide, pis toi Justin, tu montes dans ta chambre. Tout de suite... non ! j'veux rien entendre. Tu vas aller réfléchir à ton attitude. Je ne suis pas trop fier de toi. Pense à comment on te traite à l'école et réfléchis à c'que tu viens d'faire... Non ! j'ai dit dans ta chambre.

Tandis qu'André allait rejoindre Carl qui lui expliquait qu'il faudrait laver le plancher, Justin, petits pas béquillant, montait à sa chambre.

- Ouais, Carl ! Ouais, je vas bien le faire tu vas voir. Tu vas être content de moi, Carl ! Moi je vas être bon.

Il suffit de lui demander pour qu'il s'exécute, fait tout avec méthode, très bien même, en autant qu'il n'ait pas trop de chiffres à compter. Quelques semaines plus tard, en juin de la même année, il manifestait le désir de travailler au dépanneur. En apprenant cela, Sophie s'est objectée :

- Impossible de l'avoir toute la journée din pattes, on l'envoie au Café.

- Quoi ! vous êtes malades. Êtes-vous tombés s'a tête ? s'est exclamée Natalie. Faut lui trouver quelqu'chose à faire dehors. Là, c'est pas nous qu'y va embêter... faut l'occuper sinon j'vire folle. Quand il me voit, il me lâche pas, pis là l'problème, c'est qui a tout son temps pour penser qu'y veut peut-être me voir.

Les trois amis prenaient une bière bien assis sur le perron du deuxième étage, à l'avant du bâtiment.

- On lui fait vendre quelque chose, a dit Carl.

- Quoi ? voudrait savoir Natalie.
- Pas des choses du dépanneur, il faut l'éloigner. Quelque chose d'unique, qui surprend, qui va faire qu'les gens vont s'arrêter dans rue pour lui en acheter.
- Ouin, intéressant... quelque chose que personne n'a jamais vendu dans rue, a ajouté Sophie. Non, pas des journaux...
- Pas de chocolat non plus... Quelque chose d'inusité ! a déclaré Carl avant de vider le fond d'sa bière.

Natalie s'est levée, a monté les marches de l'escalier et a sorti de son frigo trois Molson Export. Durant son absence, Carl et Sophie ont continué à se pencher sur le cas d'André. À son retour, elle a donné les bouteilles à Carl pour qu'il puisse les ouvrir. Après avoir bu une gorgée, elle a déposé sa bière sur une petite table et, tandis que Sophie poursuivait sa croisade pour que Carl éloigne André du dépanneur, elle, ayant repris son tricot, enfilait les mailles.

- Carl, il faut l'occuper pour qu'il nous sacre patience.
- Tout d'suite, pas demain ni l'mois prochain, y nous rend folles, tabarnak ! Y passe ses journées soit au dépanneur à m'observer ou à emmerder Natalie. C'est pas la première fois que j'te l'dis.
- Moi non plus !
- À part de ça, c'est quoi...
- C'est quoi, a répété Natalie.
- ... cette idée de l'loger dans l'une de tes mansardes ?
- Tu nous l'as mis din jambes, à toi de nous en débarrasser. Tu comprends ça, j'espère ?

- Oui, mais...

- J'sais bien qu'y'est ben gentil, pis t'en as pitié, a dit Natalie.

- Ben là...

- R'garde là, c'est pas la question, vraiment pas. Merde !... nous aussi on l'aime ben, mais là, vraiment, y'exagère. Y'est toujours din jambes. Quand j'dis tout l'temps Carl, c'est tout l'temps. Ça paraît que c'est pas toi qui l'endures la journée longue. Je ne sais jamais où j'vas l'retrouver.

- T'exagères...

- T'as pas l'air de comprendre, hein ? comment y faut qu'on te l'dise ?... j'ai échappé deux plateaux, deux plateaux Carl cette semaine, pas un, deux !

- Tu ne m'avais pas raconté cela.

- Tu sais comment ça m'a coûté, ça ? J'lui demande d'partir, pis imagine-toi donc que ce grand tarla-là s'assoit en plein milieu du restaurant.

- Ben non...

- Ben oui, Carl !... planté là au beau milieu, pas juste cinq minutes merde, toute la journée, c't'affaire. Je fais quoi moi avec lui quand ça lui prend de plus bouger ? Dis-moi ça ?

Carl hausse les épaules.

- Ben c'est ça, dis rien, pis agis. Le patron sacrait. Ç'a tout pris pour pas qu'y appelle la police. J'recommencerais pas ça à tous les jours, Carl ! C'est pas vrai. Ça p'tite coulée d'bave, laisse-moi te dire que c'est pas très appétissant pour les clients, pis j'en ai comme mon crise de voyage d'passer mes journées à lui donner des napkins. Sacrament, Carl ! j'ai pas juste ça à faire moi m'occuper de lui.

- T'es trop bon avec ! Ce n'est pas parce que t'es fin avec tout le monde qu'on doit l'être aussi.

- Il ne fait de mal à personne, il est juste seul.

- Tabarnak, Carl ! tu lui fournis déjà un logement gratis, dis-y donc qui y reste.

- J'ai rencontré ses parents, a-t-il poursuivi juste après avoir bu une gorgée de bière et s'être allumé une cigarette, le pauvre... ils l'ont, ils l'ont mis à rue la journée de ses dix-huit ans. Ça me dépasse... je ne peux juste pas comprendre.

- Hello le cerveau ! tout le monde a pas ta compassion... même ses parents ne le supportaient plus, ça ne t'allume pas une lumière ça ? a dit Sophie.

- C'est pas une raison...

- Hey ! Toi pis ta gentillesse là ! y'a quelque chose tu comprends pas. On n'a pas décidé d'le supporter, nous. Tu nous l'imposes.

- Tu peux bien parler, toi qui tricotes des gilets à tout le voisinage. Faire plaisir aux autres ce n'est pas ça que tu fais ?

- Wo ! on se calme le pompon.

- Y'est pas question qu'on l'abandonne. Regardez-lui le sourire, ça va l'achever. Il est si heureux, il nous aime.

- De l'amour collant ça, pis pas à peu près.

- Non Sophie ! une mouche à marde d'amour.

- Carl a un point...

- Hein.

- ... y'est pas très méchant, a avoué Sophie.

- Il m'énarve quand même, ça paraît que c'est pas avec toi qu'il est en amour.

Pourquoi il n'y a que lui qui s'intéresse à moi ?

Ils se sont alors creusé la tête pour trouver ce qui pourrait occuper ses journées.

- Des champignons !... je l'ai ! On lui fait vendre des champignons.

- Tabarnak ! t'es tombé s'a tête, Carl ?

- Avant d'péter ta coche, laisse-moi donc finir. Le matin, on lui fait cueillir des champignons dans montagne, pis l'après-midi, on l'envoie les vendre. Il finira ben par être fatigué et qui dit fatigué, dit dormir le soir, se coucher tôt... Ça-tu d'allure ou pas, ça ?

Carl, souriant, regardait les filles.

- Pis l'hiver, Sherlock Holmes, tu lui fais faire quoi ?... ramasser des champignons de neige avec ça ?

- Hein, t'es bouché là ? a dit Sophie.

- Pourquoi pas ? C'est ça ! on l'a !

- Pourquoi pas, quoi ? a demandé Natalie.

- Tu l'as dit. Qu'est-ce qu'y a l'hiver ?

- Du frette.

- Ben oui, pis après.

- Ben là... d'la neige.

- C'est ça... c'est exactement ça. Tu lui fais faire des boules de neige, pis y'ira les vendre la fin de semaine au parc d'la Francophonie. Je vois déjà le slogan : *Munitions à vendre pour guerre qui se déclare !*

La bière coulait à flots, les idées aussi.

- Et merde ! pourquoi y garde toujours ses gants ? a demandé Sophie en s'allumant une cigarette.

- Il ne supporte pas qu'on le touche, je ne vous ai pas raconté ?... ne lui touchez pas sans qu'il ne s'y attende. Hier... y'était dans le milieu d'une rangée, y restait là sans bouger, pis monsieur Duval voulait passer. Y'a essayé de le contourner, le problème, y bloquait toute l'allée et y'était impossible de circuler. Cherchez ce qu'il y faisait, il se balançait du bord pis de l'autre. Pis quand monsieur Duval lui a mis la main sur l'épaule pour lui indiquer qu'il était là, il s'est retourné d'un coup sec, j'étais sûr qu'il allait l'frapper. Il grognait, serrait aussi les dents, plissait les yeux. Y fallait faire quelque chose... j'ai crié son nom, pis je me suis approché et... heureusement, j'suis arrivé à temps, imaginez-vous donc qu'il avait saisi monsieur Duval par le bras et qu'y s'apprêtait à l'frapper. Il hurlait : on me touche pas ! On me touche pas !

- C'est quoi son hostie d'problème à lui ?

- Sophie ! tout l'monde n'a pas eu ta chance.

Elle l'a dévisagé d'un regard percutant.

- Taboire, reviens-en du passé. Moi aussi, tout le monde en a mangé d'la marde... y'a pas juste toi qui a souffert. L'univers ne tourne pas juste autour de ta petite personne. Change de marotte, tu radotes, ça va être beau ça quand tu vas être vieille, toute ratatinée.

- J'm'y rendrai pas...

- Pis moi, y'a pas un gars veut de moi.

- T'es pas mariable, Natalie. T'es ben trop sainte nitouche, si j'étais pas si respectueux de la femme, surtout de celle que tu es, j'te la ferais la job... c'est une bonne

baise qu'y t'faut, ça t'changerait les idées. Ça doit être engorgé. Fais-moi confiance, t'en r'demanderais.

- Tu peux ben courir, le gros.

- Quoi ? moi, gros ? Retire ça tout de suite.

- Non !

- Tu l'entends-tu parler ?

Carl a levé son gilet, pincé le peu de graisse qu'il avait.

- Regarde-moi ça, pis dis-moi encore que j'suis gros.

Elle n'a rien rétorqué, il savait qu'elle le taquinait. En fait, c'était elle la toutoune, dix kilos en trop, qu'elle ne se demande pas pourquoi elle était seule ! Carl a sa théorie : une fille laide ou grosse restera seule entre l'âge de vingt et vingt-sept ans, car seulement un cinquième des gars veut se caser, mais quatre cinquièmes d'entre elles veulent quelque chose de sérieux; donc un gars qui veut s'embarquer a l'embarras du choix et, quand on a le choix, pourquoi s'embarrasser d'une grosse ou d'une laide qui n'a pas de seins, quand on peut s'en pogner une qui est canon, qui a d'l'avenir et qui, en plus, dit des choses intelligentes ?

Le lendemain matin, dès son arrivée au dépanneur, Carl a croisé André qui l'attendait. Il l'a fait entrer et Justin, l'ayant vu, avait rebroussé chemin. En milieu d'avant-midi, quand Sophie s'est finalement pointée, Carl et l'autre ont pu partir.

- J'ai un travail pour toi.

André l'écoutait attentivement.

- L'été, le matin... oui, à chaque matin André, tu vas aller dans la montagne. Tu sais comment t'y rendre, hein ?... excellent, tu vas cueillir des champignons. Avec toi, je

vais le faire aujourd'hui, je vais te montrer. Après, d'accord, les autres jours, tu le feras seul. Tu prendras ce panier, prends-le.

- À moi ?

- Oui oui, j'te l'donne... y'est à toi.

- Merci.

- Parfait, donc... donc j'te disais que... euh... ah oui ! c'est ça, à chaque matin, tu iras cueillir des champignons dans la montagne et après tu iras en ville les vendre. Ça te dit, hein ?

- Oui, peut-être... OK.

- Tantôt, nous irons au marché, j'vais t'présenter les marchands, y vont t'en acheter un peu.... T'en vendras aussi dans rue. Moi aussi, j'vais t'en acheter.

- Toi ? Toi tu vas m'en acheter ?

- Ben oui, André ! c'est sûr que j'vais t'en acheter.

- C'est compliqué ça, compliqué, hein ? Comment moi j'vas savoir que c'est les bons champignons. Je ne pourrai pas savoir quels prendre, moi. Moi je ne connais pas, Carl.

- T'inquiète pas, je vais t'montrer. Regarde... prend-le, c'est pour toi, tu le liras et l'apprendra tout par cœur. OK ?... ce sont tous les champignons qu'on peut manger. Faut faire vraiment attention, André. Y'en a des mortels, y faut pas goûter à tout... avant d'les prendre et des vendre, il faut t'assurer qu'ils sont dans l'livre, tu comprends, hein ?... tu penses être capable d'faire ça, n'est-ce pas ?

- Oui, Carl. Moi je pense que je vais pouvoir.

- Si tu ne sais pas, tu viendras m'voir, OK ?

- Oui, Carl, j'vas tout le lire le livre. Le lire au complet, de la première page à dernière, j'vas pas en sauter. J'vas tout les lire, tout tout tout, toutes les pages. Lire tranquillement. Toi, tu vas voir, Carl, j'vas tout apprendre, moi là j'vas tout savoir. Je s'rai le plus meilleur vendeur au monde. Le plus meilleur.

Ensemble, ils se sont mis en route vers la porte Montréal. André ne voulant pas monter la côte Nelligan, ils ont fait un détour, longé la rue Ducharme et emprunté la côte de la rue Québec, pour ainsi rejoindre le campus universitaire qui jouxte les jardins du château. André claudique quand il marche. Quand Carl lui a demandé comment il s'était fait cette blessure à la jambe, il n'a pas voulu répondre. Natalie n'a pas eu plus de succès. Chaque pas lui fait perdre l'équilibre une fraction de seconde. Dans la forêt, les yeux écarquillés, il regardait partout. Il n'éprouve pas juste certains problèmes d'élocution, dans sa tête, les liens ne se font pas toujours. Il a dû recommencer deux fois sa première année et, découragée de l'avoir pour une troisième fois dans sa classe, la maîtresse l'a fait passer en deuxième; deux ans plus tard, on l'a transféré dans une école spécialisée. Là, il a appris un peu à lire, à écrire et à compter aussi, puis à faire quelques additions et soustractions.

À quatre pattes, sous les arbres, Carl lui a montré les variétés de champignons qui poussent dans la forêt. C'est ainsi que depuis quatre étés, André, l'homme aux champignons, occupe ses journées à la cueillette. En milieu d'été, le choix est des plus variés. Accroupi, André sélectionne les champignons minutieusement : des petits, des gros, certains avec des taches orange, d'autres aux rayures noires, quelques gros tout blancs, virant sur le beige et de tous petits bruns picotés de rouge. Se penchant un peu, avançant la tête, il voit les plus attirants. Sont gros, énormes même, poilus de vert, ne faut

pas les toucher, ils sont mortels, le sait très bien; il a lu très attentivement, à plusieurs reprises, et mémorisé le livre donné par Carl.

Quatre années de cueillette... Un matin d'octobre 2003, André se lève, dégoulinant de sueur, car la nuit a été chaude et humide, et il va comme à son habitude prendre une douche. Ensuite, il se parfume, revêt son ligne puis parfume quelque peu ses vêtements. Par la suite, il se rend au cœur du Mont-Royal. Généralement, à ce temps-ci de l'année, les champignons se font rares. Mais pas cette année-là. Il peut encore, en longeant les remparts du Cœur-de-la-Ville, côté forêt, et en ne s'éloignant pas trop, trouver diverses variétés. Après une belle cueillette, il se met en tête de trouver le champignon rare, celui qu'il cherche depuis toujours; l'introuvable, celui qui ne vit qu'à un endroit où le soleil ne se rend pas, mais où il peut recevoir quelques gouttelettes de pluie, dans un sol pas trop acide. Beaucoup d'impondérables rendent quasi inexistante la pousse de ce champignon au Canada et pourtant quel plaisir il prend à le chercher ! Une heure plus tard, il décide de rentrer; alors il prend la direction de la porte Lévesque qui se trouve à mi-chemin entre les portes Montréal et Laviolette. Par cette porte, il franchit les remparts, traverse le campus universitaire et contourne un immense bâtiment, celui où Carl a fait ses études collégiales en lettres. Il passe également à côté de la faculté de musique. Aime s'asseoir dans l'herbe chaque jour où la température le permet et se laisser bercer par le son des instruments qui ravissent ses oreilles... il reconnaît les mélodies, mais ne se souvient jamais des noms des compositeurs, ça lui est égal.

Il pénètre dans la partie habitée de la cité fortifiée et, en direction du marché pour vendre ses champignons, il ne s'arrête sur son chemin que pour offrir à Carl le premier choix; ensemble, ils les placent bien en évidence dans la section des fruits et des légumes.

Cette journée-là d'octobre, quand l'homme aux champignons fait teinter la clochette de l'entrée du dépanneur, Carl ne se retourne pas tout de suite pour voir qui entre. Il a l'habitude de le saluer à son arrivée, mais pas ce jour-là. Il est à bout de nerfs et fume une cigarette. Jamais il ne fume en se levant, à vrai dire, il n'a pas vraiment dormi et a fumé toute la nuit. A fait également plusieurs allers-retours entre son appartement et celui de Sophie. À tout bout de champ, exaspéré, il empoignait la bouteille de bière qu'elle buvait pour la vider dans l'évier. Il la sermonnait aussi avant de partir en claquant la porte. Natalie l'a suivi à quelques reprises pour lui dire de se calmer, que ça ne ferait pas avancer les recherches.

Justin était introuvable.

Il n'était pas rentré de l'école, et finalement des avis de recherches avaient été envoyés à tous les commissariats de police de la ville. Son absence a été constatée à six heures. Sa mère le pensait au dépanneur et lui, avec elle. En fin d'après-midi, après avoir terminé sa journée de travail, elle s'était étendue; son mal de tête quotidien faisait encore des siennes. C'est Carl qui a alerté les policiers. Ceux-ci ont contacté le directeur de l'école primaire Jean-Jacques Rousseau qui a affirmé ne pas avoir vu l'enfant de l'après-midi. Après d'autres téléphones, on a conclu que Justin ne s'était jamais rendu au bureau de la psycho-éducatrice. Que cette dernière n'avait jamais été avertie par le directeur de la venue de l'enfant et que la professeure, ne le voyant pas revenir en classe, avait déduit qu'il avait été sanctionné et qu'elle le reverrait en classe le lendemain. Quels incompetents !

André entre dans le dépanneur. Carl, les nerfs à vif, n'a aucune patience; comme à son habitude, il est au poste et sert les clients, mais ce jour-là, il ne parle pas.

Machinalement, il prend les articles, les met dans un sac une fois qu'il a pitonné le prix sur la caisse-enregistreuse et, comme le trop plein d'idées grouillantes en lui, les clients se succèdent. André, panier de champignons en main, s'approche.

- Carl !... Carl ? hou hou, Carl, je suis là... Carl, j'ai des champignons. Hou hou ! Carl, tu veux lesquels ? Carl... Carl ? il faut choisir maintenant. Maintenant Carl. Maintenant.

Ne répondant pas, l'homme insiste, refait sa demande. Vient même le rejoindre à l'arrière du comptoir.

- Huit et cinquante, madame Delorme.

- Vraiment Carl, ça va ?... Ça n'a vraiment pas l'air d'aller, toi. Tu n'es pas comme d'habitude, dit la quinquagénaire qui transporte quelques sacs de légumes. Elle arrive du marché, y a fait ses commissions. Elle tend un billet de dix dollars.

- Oui oui, ça va.

La femme persiste à le regarder d'un air interrogateur. Le connaît bien. L'a vu grandir, était présente le premier jour où il a gardé le commerce seul, il avait quatorze ans. Elle ne le laissera pas tranquille tant qu'elle ne saura pas.

- Carl... Carl, Carl moi je parle à toi. Carl ! Tu veux lesquels, Carl ?

- Oui, Madame Delorme, je vous assure tout va... oui, ça va. Très bien même, j'ai juste mal dormi, cette chaleur est épouvantable.

Elle n'est pas folle, voit bien chaque jour en passant devant chez lui un air conditionné dégoutter de la fenêtre de sa chambre. Carl retient une larme. Rapidement, passant la main au visage, il l'essuie.

- Que se passe-t-il ?

- Hou hou, Carl ! Hey, Carl, tu me vois pas ? Hey ! moi j'suis là.

- Je ne suis pas pressée, Carl, occupe-toi-z-en, il va arrêter de crier d'même, puis y va être content.

- Non ! Qu'il apprenne à attendre. C'est peut-être le temps qu'on lui montre à vivre. On n'a pas toujours tout ce qu'on veut quand on le veut !

- OK. Tu ne souris pas à matin, tu n'as pas cet air-là d'habitude, toujours le sourire aux lèvres.

- Excusez, mais j'ai-tu l'droit moi aussi d'être parfois d'mauvaise humeur ?

- Ne t'énerve pas comme ça, ce n'est pas un reproche.

Elle ne le lâchera pas le morceau.

- C'est Justin... Justin n'est pas rentré hier, on le cherche partout. Une et cinquante.

Madame Delorme tend la main.

- On fouille l'bois... on ne le trouve pas, des fois il va s'y promener. Pourquoi diable cet enfant n'est pas capable d'écouter ? il sait qu'on veut pas qui y aille.

- Je vais demander à mon mari d'aider aux recherches.

- Merci, c'est très gentil, madame Delorme...

- Carl ! hey Carl !

- Tu vois pas qu'tu déranges toi.

Il s'était retourné en direction de l'homme aux champignons.

- Pis essuie-toi donc la bouche, tu coules encore de bave. Prends ça !

André agrippe le mouchoir de la main droite et prend le revers de la gauche pour s'essuyer. Madame Delorme quitte le dépanneur, Sophie arrive à la course, la bouscule dans l'entrée. Natalie la suit.

- On a... on a dans l'bois trouvé sa casquette ! Carl, s'il lui est arrivé quelque chose je, je...

- Ne dis pas des choses comme ça, Sophie.

- Lui... Justin être enlevé ? Il faut faire attention, oui attention, Carl pour pas être enlevé.

- Et qu'tu m'énarves, toi, à matin ! Vas-tu m'crisser patience avec tes hosties d'champignons ? R'garde-là ! Justin y'est perdu pis... pis on sait pas y'est où. Y'a comme plus important.

- Lui avoir été enlevé ?

- Je sais pas pis... pis, pis c'est quoi cette idée d'fou là ? Pour une fois t'es pas capable de t'rendre compte que tu déranges, crisse-nous patience !

- Carl, calme-toi.

- Sophie ! mêle-toi-z-en pas.

Un client entre pendant qu'il hurle après André, et ressort illico.

- Là, ça suffit ! Quand j'suis occupé, tu viens pu m'déranger. C'est-tu compris ça ? C'est-tu clair c'que j'te dis ? ou ben faut que j'répète ?... André, j't'ai posé une question.

- Oui, Carl... Carl, Carl est fâché après moi. Carl crie après moi. Carl là est pas content, vraiment pas content.

- Oui, André ! Non, je ne suis pas content, t'arrête pas de m'faire chier.

- Toi... toi ne pas vouloir de mes champignons ? Toi tu en veux pas.

- Donne-moi ça câlce qu'on en finisse. Natalie apporte la poubelle.

- Carl, dit-elle d'une voix douce.

- Apporte la poubelle qu'on en finisse.

Natalie arrive avec le bac.

- Tiens c'que j'en fais d'tes hosties d'champignons, regarde ben... de toute façon, y finissent toujours là.

- Mes... mes champignons. Mes champignons, personne en veut ? Personne vient pour les acheter mes champignons.

- Non, personne ! c'est la poubelle qui les mange.

Carl retourne derrière son comptoir et saisit un vingt dollars dans la caisse-enregistreuse.

- Tiens, prend ça, pis sacre ton camp !

André recule, Carl lui agrippe le bras et laisse tomber l'argent dans le panier. L'homme aux champignons s'agite.

- Pis que tu t'énarves pas parce que j'te touche, j'chus pas d'humeur à matin. Mets ça dans tes poches pis va donc voir au marché si j'y suis.

André demeure devant la poubelle et regarde ses champignons qui gisent tout au fond, puis il se penche pour les ramasser et, un par un, il les remet dans son panier en disant :

- Non ! Pas vrai, c'est pas vrai ça. Toi là, tu dis ça pour me faire d'la peine à moi. On mange mes champignons, on les mange, j'le sais. Oui, on les mange. Tu es méchant

Carl aujourd'hui avec moi. Y m'ont dit qui les mangent. Toi là, t'es pas fin. Moi j'suis pu content de te voir, pu là. J'étais content tantôt. Non, pu là.

Natalie stoïque devant le comptoir regarde André ramasser ses champignons. Il peut être tellement envahissant. Elle en sait quelque chose. Parfois, il décide de dormir sur son perron pour être sûr de ne pas la manquer et, quand elle part travailler, distraite, il lui arrive de s'enfarger dans le jeune homme qui dort accroupi en petite boule. Pis ce n'est pas tout ! ensuite, il la suit, n'arrêtant pas de déblatérer des insignifiances. Astheure, il a compris qu'il ne doit plus entrer dans le café, mais vient trop souvent l'attendre, en fin de journée, à sortie du travail pour lui donner un beau champignon qu'il a cueilli avec amour. Quand il arrive, il ne peut s'empêcher de lui faire de gros tatas au travers des fenêtres. Tant qu'elle ne lui répond pas, il continue. Ensuite, il s'assoit sur la chaîne du trottoir les deux pieds dans rue, regroupant les bras autour des genoux, y déposant le menton et attendant qu'elle finisse. Si elle perdait patience, sûrement qu'elle serait aussi dur avec lui, mais... a-t-elle déjà perdu patience ? jamais envers lui, peu de fois dans sa vie, sûrement quelques fois... et oui ! envers ses parents. Elle bouscule le passé loin dans le creux flou de sa mémoire, préférant croire que ça n'a jamais existé, qu'elle ne se rappelle plus. Il y a de ça très longtemps, déjà cinq ans qu'elle les a vus, ils se parlent très rarement. Envers André, c'est un sentiment mitigé d'amour maternel et de pitié qui s'entrecroisent.

Ayant remis dans son panier tous les champignons garrochés dans la poubelle, André se relève et reste planté comme un piquet devant Carl et Natalie. Sophie est remontée à l'appartement.

- Regarde ben ça... là, tu fais d'l'air, tu vas réfléchir à tout ça pis tu r'viendras quand tu s'ras capable d'être un peu moins collant. C'est-tu clair c'que j'te dis là ? J'ai pas juste ça à faire moi d'm'occuper d'toi pis d'tout l'monde. C'est quoi votre hostie d'problème à tous ?... c'est pas un centre de thérapie que j'gère, c'est un dépanneur !

- Carl, tu ne trouves pas que tu en as assez dit ?

- Un dépanneur... je vends des choses pour dépanner, où est-ce que c'est écrit, consultations pour problèmes personnels ? dis-moi ça... montre-moi ça !

- Je pense qu'il a compris.

- Ça pas l'air, y'est encore icitte.

- Calme-toi, tu veux-tu ben, tu vas regretter c'que tu dis.

- Non ! On peut-tu me sacrer patience pour une journée ? juste une... c'est-tu trop demandé, ça ?

Fourrant la main dans son panier, André trouve le vingt dollars que Carl lui a donné et le lance sur le comptoir.

- Non !

- Prends ça.

- Non ! Moi pu en vouloir. J'en veux pu. T'es trop pas gentil.

- Comme tu veux, André. Bye là. Salut !

L'air piteux, la face longue, les yeux rougis, une coulée de bave sur le menton, André s'en va à petits pas. La porte se referme derrière André.

- Bon débarras !

- Tu n'as pas été un peu dur avec ?

- Veux-tu ben, Natalie. J'ai pas l'intention de m'engueuler avec toi à matin. J'suis juste pu capable. Pu capable ! Y'a tache pis tache. Lui, ça t'colle à peau pis ça part pu, rien à faire, y'en a jamais assez. Y'a ben des maudites limites.

L'avant-midi passe. Vers dix heures, Carl se retrouve seul au dépanneur. Va dans l'entrepôt et revient avec une boîte remplie de conserves à placer. Il est en train de les étiqueter quand Patrice arrive. Il se relève.

- Ça va ?

- Pourquoi que ça n'irai pas ? Tu ne vas pas te chercher ton coke, toi.

- Je viens de parler à Sophie, elle pleurait au téléphone, elle est morte d'inquiétude. Ça va aller toi ?

- Ben oui, ça va !

- Coudon ! tu es dont bien à pic à matin.

- Désolé, je n'ai pas dormi d'la nuit.

- Ah !... fais-toi-z-en pas, j'suis capable d'en prendre.

- Qu'est-ce que tu viens faire ?

- M'assurer que mon bon chum de gars va bien avant d'aller voir Sophie. Ça va ?

- Faut ben.

- Vraiment ?

- Si je ne prends pas les choses en main qui va l'faire ?

- Si je peux faire quelque chose, n'importe quoi, t'hésite pas, hein ?

- Non... merci, c'est gentil, j'm'arrange... mais si tu peux t'occuper un peu de Sophie, ça me donnerai un break. Je ne sais plus quoi lui dire pour la calmer. J'ai tout essayé. Arrange-toi dont pour qu'elle boive moins.

- Patrice !

Les deux gars se retournent et Patrice fronce les sourcils, une fille s'approche. Ils ne s'étaient pas retournés lorsque la clochette de l'entrée avait teinté.

- Oui, on se connaît ?

- Oui, non... moi oui, j'te connais, pas toi. J'ai lu ton livre. Plusieurs fois même, c'est très très bon, tu sais.

Elle lui tend la main, Carl s'esquive vers sa caisse, une cliente attend pour payer.

- Toi c'est ? dit-il en lui serrant la main.

- Myriam ! moi c'est Myriam. C'est ça, je m'appelle Myriam Laguë.

- Tu me la redonnes ?

- Oh ! excuse, désolée, j'm'en rendais pas compte.

Elle continuait de lui serrer la main. Finit par la lâcher et fouille dans son sac à dos, en sort un volume.

- Tu... tu me l'signes ?

- Avec plaisir.

- Avec plaisir... oui, avec plaisir. Mes amies vont tellement être jalouses de moi, elles... elles me croyaient pas willing d'aller t'voir. On t'aime tant.

Patrice la regarde avec un petit sourire qui en dit long, elle a rougi depuis son arrivée, fait continuellement de brusques mouvements.

- Tu as un crayon ? je n'ai comme pas l'habitude, comme tu peux le remarquer, de me promener avec un stylo.

- Oui, oui, un instant... juste un p'tit moment, j'devrais en trouver un. Merde ! y'est où ce foutu crayon ?

Entre deux clients, Carl jette un coup d'œil vers la fille, il la reconnaît. C'est celle qui ne voulait pas laisser son nom il y a deux semaines. Le sac à dos aussi, il le reconnaît, le même qu'elle portait. Elle finit par agripper un stylo et la voilà qu'elle l'échappe. Il semble s'être glissé tout au fond, car elle retourne de nouveau tout le contenu du sac à l'envers avant de le retrouver et de le tendre à Patrice qui le prend et lui dédicace enfin le bouquin.

- Merci, merci Patrice.

Elle sort maintenant un paquet de feuilles de son sac.

- Je... je peux ? Je peux t'montrer ? c'est le travail que j'ai fait sur ton roman, j'ai obtenu un A.

- Euh... désolé... comment disais-tu encore t'appeler ?

- Myriam, moi c'est Myriam Laguë, Patrice.

- Désolé Myriam, je dois y aller. Bonne journée là. Au plaisir.

- Oui, au plaisir, Patrice. C'est ça, au plaisir de t'revoir, Pa... Patrice.

Il a déjà quitté le dépanneur; Myriam avance vers le comptoir et se met à questionner. Elle veut en connaître davantage à propos de l'auteur. Ne savait pas qu'il jouait au roller hockey. Avant de partir, elle remercie Carl pour toutes les informations. Sympathique, cette p'tite groupie.

Quand un peu plus tard, en fin d'avant-midi, Sophie arrive au dépanneur bouteille de bière dans la main, Carl peste. Elle le dévisage avec un air de je-m'en-foutiste et, sans répondre, comme pour le provoquer, elle porte le goulot à sa bouche et prend une bonne gorgée. Carl fulmine et s'il ouvre la bouche, ça va sauter, et ce n'est pas le moment. Marchant rapidement, il la contourne, sort à l'extérieur et il se met à courir. Il doit s'aérer

l'esprit, tout grouille trop en lui. Habituellement, son jogging quotidien le calme. Avant que le bouchon ne saute, il part, peut laisser tout en plan. Sophie l'a laissé partir sans le provoquer davantage. Son sport : la course. La salle de gym, pas question, plus de vingt minutes, il s'abrutit. Il aime courir, ça fait descendre la pression, il aurait dû y aller dans la nuit, quand il était encore possible de se calmer, mais n'en avait pas envie et il se devait de rationner les bières.

- Tabarnak, Carl ! Méle-toi pas de ça, c'est mon affaire. J'fais c'que j'veux.

Cette nuit-là, il ne l'a pas lâchée d'une semelle, lui a tenu tête et a réussi à la garder dans un état capable de répondre aux questions des policiers. Il y a six ans, on a porté plainte à la protection de la jeunesse. On n'a jamais su qui. Elle était une mère irresponsable. Ils se sont pris un avocat qui leur a vite fait comprendre que la seule manière de ne pas perdre la garde légale de l'enfant, c'était que Carl, qui faisait figure de père depuis la mort de ses parents, le devienne officiellement, qu'il l'adopte. Grandes responsabilités pour un jeune homme de dix-neuf ans, mais aucun autre choix ne s'offrait à eux. Il était attaché à l'enfant, l'aimait, ne voulait s'en s'éparer sous aucun prétexte. Donc, un mardi matin – plus exactement, un mardi de février –, Carl s'est rendu au palais de justice et a signé les papiers. L'enfant a des parents qui ne sont pas divorcés, qui ne vivent pas non plus sous le même toit, mais qui partagent son éducation sans toutefois s'entendre sur la manière dont ils doivent s'y prendre.

Depuis le mois de juin, Carl n'a pas besoin de retourner à l'appartement lorsqu'il veut aller courir. Il porte en permanence ses espadrilles et, ces temps-ci, il fait tellement chaud qu'il porte à longueur de journée un short sport et un tee-shirt. De la rue Ducharme, il bifurque à gauche sur Saint-Denys-Garneau et se dirige vers le bas de la

colline. La rue débouche sur le marché qu'il traverse, d'ordinaire en saluant monsieur Rodrigue et d'autres commerçants, mais ce matin, il ne parvient pas à enrayer les idées obsédantes qui le harcellent et passe sans faire un geste. À la traverse pour piétons, devant faire du surplace, il rage d'attendre. À l'arrière de l'érablière du parc, près de la cabane à sucre, non loin de la porte Jacques-Cartier, une ouverture donne accès à un escalier qui permet d'escalader le mur et d'atteindre la passerelle assez large pour que deux personnes puissent aisément circuler. En montant les marches, il ne se rend même pas compte qu'il bouscule une vieille dame. Sur la promenade, Carl prend à gauche et ne parvient toujours pas à faire le vide. Au dépanneur, il était préoccupé, de mauvais poil, mais son esprit s'affairait à effectuer quelques tâches journalières. Maintenant, il a beau courir plus vite qu'à son habitude, il ne parvient pas à faire le vide. Trop de scénarios engorgent ses pensées. D'ordinaire, rendu à la hauteur de l'avenue du Mont-Royal, avant de bifurquer et de commencer à escalader la montagne, il tourne la tête à droite pour admirer la tour du Stade, mais ce matin-là, il ne s'émerveillera pas devant la beauté du mâât. Il a souvent amené Justin voir cette vue de la tour. Dit souvent que quand on vit dans une métropole, il faut que nos déplacements quotidiens nous permettent d'apercevoir la structure de la cité : à Paris, la tour Eiffel; à Sydney, l'Opéra; à San Francisco, le Golden Gate. Il a raconté maintes fois à Justin que lors des Jeux, les marathoniens ont traversé l'avenue et ont quitté la forteresse par l'ouverture qui se trouve juste en-dessous d'où il se trouve à ce moment-là. Au pied de la palissade, il est possible de voir inscrit dans la pierre au-dessus de la porte Laviolette : 1642. La pente s'amorce. La montagne commence à rougir, tardivement cette année-là, pas comme d'habitude en tout cas. Dès que son esprit cesse de penser à la disparition de Justin, une petite voix l'envahit et lui

rappelle la provenance de ce qui grouille en lui. Dans deux semaines ça sera le Festival d'automne. Le quartier sera pris d'assaut par tous les habitants de l'île. C'est généralement l'une des dernières belles fins de semaine de la saison avant que la neige ne commence à tomber, pis qu'il faille sortir les manteaux, les mitaines et les foulards, les bottes aussi. S'il ne se retenait pas, il hurlerait. Ça ferait tellement de bien de laisser sortir la tension que la course échoue à évacuer. Il tente de faire le vide, n'y parvient pas.

La veille, lors de son jogging habituel, il se demandait pourquoi ils ne pourraient pas eux aussi passer un hiver à la chaleur. Une année sans hiver, pourquoi pas ? comme ça, sans explication, une année, à Montréal, l'hiver se trompe de chemin et ne vient pas, les vents le poussent ailleurs. Le fleuve faisant de l'île un fief où la chaleur s'incruste. Dernièrement, Carl avait lu dans les journaux que des îles britanniques des Antilles ont demandé au Canada de devenir la onzième province.

Le ciel s'éclaircit et les rayons du soleil font ressortir les couleurs des arbres. Des gouttelettes de transpiration lui coulent au visage et il les essuie, dans son dos, son tee-shirt imbibe la sueur et il persiste à garder la cadence. Dans la pente ascendante, il accélère le pas et repense à cette idée d'être au Canada dans les Antilles... Durant de brefs instants, il parvient à se calmer, à penser à autre chose, mais l'angoisse ne tarde pas à le regagner, la réalité lui est à nouveau jetée en pleine figure. Il troquerait bien l'une de ses mansardes pour se retrouver le matin, les deux pieds dans le sable chaud de la mer des Caraïbes. Si on a accueilli Terre-Neuve, pourquoi n'hériterions-nous pas des îles Turques ? Ottawa pourrait même leur donner une partie du Nord de l'Ontario comme cadeau de bienvenue.

Chaque jour, dans son tour de la cité, Carl longe les deux bâtiments de l'école secondaire Sigmund-Freud qui se dressent au pied du campus collégial et universitaire. Tout comme Sophie, il y a fait son secondaire. Les lieux d'enseignement sont délimités au nord par les remparts. La station de métro Anne-Hébert permet facilement d'accéder aux campus de la Nation. Ce n'est pas la seule bouche de métro qui s'ouvre devant les remparts.

Carl se retrouve au sommet de la montagne où généralement il se délecte de la vue. En bas, le Plateau et, au loin, les collines montérégiennes. Sa préférée, la plus proche, le mont Saint-Bruno. Mais aujourd'hui, il halète, persiste à garder la cadence et tout, même la vue du pont Jacques-Cartier, le laisse indifférent.

Quelques minutes plus tard, tout en descendant les marches d'un des escaliers des remparts, à quelques mètres de la porte Champlain, Carl songe à l'absurdité de l'existence humaine. Vingt-cinq ans et père d'un enfant de neuf ans qui se meurt. Il essaie de ne pas trop y penser. N'en parle jamais, fait comme si ça ne se pouvait pas, que faire d'autre ? Vivre en oubliant ce qui ne s'oublie pas ? En lisant *L'étranger*, il a compris la force de la vie. Nous vivons tous en attendant notre mort, l'épée de Damoclès pendue au-dessus de notre tête. Comme Meursault qui réussit à être heureux dans sa prison en attendant sa fin, nous devons l'être en attendant la nôtre ou celle de ceux que nous aimons.

De retour au dépanneur, l'air conditionné le rafraîchissant, Carl retrouve monsieur Duval debout devant le comptoir, pesant les billets de loterie. En bout de ligne, il s'est un peu calmé, pas autant qu'il l'aurait souhaité, mais quand même un peu.

- Je l'ai, Carl, j'en ai trouvé un !... lui, pèse-le... vas-y... pis qu'en penses-tu ?
C'est le bon, hein ? Je vais en trouver des oignons. Pas un, pas deux. Trois !

Carl ne sent aucune différence.

- Comment va votre femme ?

- Toujours pareil, Carl, elle s'ennuie... la santé n'est pas trop bonne aussi, c'est encore son cœur. Elle veut qu'on voyage, mais on est bien ici en ville, n'est-ce pas Carl ? C'est vrai qu'on est bien, hein ?... Elle veut aussi qu'on achète une maison en campagne. Je ne veux pas, c'est beaucoup d'argent ça. Elle pense que l'air de la campagne va lui faire du bien. Tu me le redonnes ? je vais le reprendre, il ne faut pas le perdre.

Carl se retourne en direction de Sophie.

- Je vais rester, c'est tranquille. Tu peux remonter en haut, va donc te reposer un peu.

- Non, il faut que j'm'occupe, qu'j'arrête d'penser à lui. De m'imaginer que l'pire est arrivé... Tabernak, Carl ! Veux-tu bien m'dire ce qu'il lui a pris ? partir comme ça tout seul...

- Ça va faire deux dollars trente, Monsieur Duval.

Il donne l'argent et n'attend pas la monnaie avant de commencer à gratter. Il fait ça tranquillement, utilise toujours le même sou noir, celui avec lequel il a gratté les trois tomates l'hiver il y a deux ans. Sophie quitte le dépanneur.

- Un oignon ! Regarde, je te l'avais bien dit. Vois... je savais. Il est gagnant... Un deuxième ! Regarde.

Carl approche la tête, monsieur Duval lui tend le billet. Il n'est nullement question qu'il n'y jette pas un coup d'œil. Chaque fois, Carl se doit de regarder, après chaque

bonne figure grattée, faut s'assurer qu'il voie correctement. Une fois, il a pensé gagner, sa presbytie lui joue des tours, il avait pris une pomme pour une tomate. Doucement, monsieur Duval gratte le dernier carreau encore couvert, avant, il a bien pris soin de déposer son billet sur le comptoir et de s'assurer qu'en dessous, il n'y avait que de la vitre. La surface doit être lisse.

- Une tomate... ce n'est pas une tomate qu'il me faut, mais un oignon. Pas une tomate. J'ai déjà eu trois tomates, tu t'en souviens, Carl ?

- Ben oui, Monsieur Duval.

- C'était ici... là... j'étais debout, y'avait plein de monde, tu t'en rappelles hein, Carl ? j'ai attendu d'être seul avec toi pour te le dire. Trois oignons ça donne encore plus que trois tomates. Les tomates, j'les ai déjà eues.

Aussitôt, il lève le plastique qui garde bien immobile et à leur place, les billets de loteries.

- Pas eux... tantôt, je les ai pesés. Ceux-là aussi. Lui ?... pas sûr... Non ! Pas gagnant. Ceux-là...

Cessant de l'écouter, Carl répond au téléphone. C'est madame Painchaud. Au même moment, monsieur Lamoureux rentre et agrippe l'*Écho du Cœur-de-la-Ville*. Distraitemment, Carl le voit s'approcher.

- Non, Madame Painchaud, impossible aujourd'hui. Je le sais... je le sais, je vous l'avais promis, mais... mais c'est le petit.

- Je t'attends depuis l'matin, il faut nettoyer les fenêtres avant l'hiver.

- Ne vous stressez pour ça, je vous ai dit que j'allais l'faire, ne vous en faites pas, ça sera fait.

- Quand ? ce soir ?
- Ça vous arrive d'en trouver des billets gagnants ? J'en ai jamais acheté, moé, vous savez, ma Pauline, elle veut pas, elle dit qu'on...
- Je ne sais pas, peut-être... c'est trop tôt pour dire.
- ... jette notre argent par les fenêtres, pis croyez-moi avec tout c'qu'elle veut, il faut la garder notre argent.
- Comment ça ? demande madame Painchaud.
- L'autre jour, dit monsieur Duval à monsieur Lamoureux, j'ai gratté trois tomates. Pas une, pas deux. Trois !... Si tu me crois pas, demande-lui.
- Ah ! ouais. Trois ? Tu gagnes combien avec ça ?
- On annonce beau pour toute la s'maine, stressez-vous pas, là.
- Regarde là, tous les prix sont marqués. Ça dépend des légumes, le plus gros ce sont les champignons, après les navettes, les oignons, pis y'a les tomates.
- Tout ça ?
- N'attends pas qu'il neige dehors, ça ne sera plus l'temps des enlever pour les...
- Ouais !
- Oh !.. ma Pauline aimerait ça avoir cet argent !
- ... l'an dernier t'es venu tard, j'gelais comme une belle dinde dans l'salon.
Apporte-moi donc d'la farine.
- Dès que j'ai une minute, madame Painchaud. Je suis seul ici.
- Il n'y a pas d'service à matin... je parie que l'autre pimbêche dort encore. Tarde pas trop, je dois pétrir le pain.
- Je... faut que j'y aille, madame Painchaud, il y a des clients.

- Je prends lui, dit monsieur Lamoureux.

- Non ! tu ne peux pas, faut bien les peser avant, tu ne gagneras pas comme ça.

Il sort un cinq piastres de ses poches.

- J'en ai assez ?

Carl lui fait un oui de la tête.

- Tu vas aller au concerto d'Mathieu ? Moé ouais, chaque année, j'y vas aux concerts du Festival. Il va y'avoir plein de monde, c'est fou là-bas. Pauline va encore me boudier parce qu'elle va passer deux-trois soirées toute seule. Qu'elle sorte donc un peu, pis qu'à en r'vienne que j'la laisse seule. Son pétage de cochons, moé là, j'en reviens. Moé là, mes émotions, j'les garde pour moé. Qu'a fasse pareil.

Carl lui tend sa monnaie.

- Merci !... pis j'ai pas à endurer à part de ça de manger des bines. Je suis trop docile avec. Je n'ai jamais su la dompter ma Pauline. Dis-le pas à personne OK, Carl ?

Comme si personne ne savait.

- Chaque fois que j'fais à ma tête, quand j'rentre à maison, c'est des bines qu'y a à manger, pis ma Pauline faut l'dire, hein, a mange comme un oiseau. Et si moé je les mange pas, a les garde pour un autre repas, pis y'est pas question qu'elle refasse à manger, il faut rien jeter. Tu sais, Carl, ma Pauline, est-ce que j'te l'ai déjà dit ça ? quand y'étaient jeunes, ils vivaient neuf dans un cinq pièces, pis quand son père est mort, y'avaient pas beaucoup d'argent, y'ont toujours eu peur d'en manquer...

Carl va chercher de la farine pour madame Painchaud puis, en passant devant la rangée de Justin, il réalise combien ce petit garçon au nez dégoulinant de morve lui manquera quand il...

- ... tu vas me dire que j'ai juste à manger au restaurant, ben là, moé, quand j'reviens elle les a gardées les bines. Un moment donné, le dernier était encore à maison, j'ai toffé deux semaines, Carl, au restaurant. Ben là, elle les a congelées pour être sûr que ça se gaspille pas. Ma Pauline, tu lui dis pas quoi faire dans sa cuisine, ça, elle me l'a ben fait comprendre. Y'a des choses mon gars que tu ne connais pas encore des femmes, ça sait comment s'y prendre quand ça veut quelque chose.

Dans un sac de plastique, Carl met la farine, pitonne l'item sur la caisse-enregistreuse et sort le coupon de caisse qu'il glisse dans un sac de plastique.

- Vous viendrez à la soirée littéraire ?

- Comme à chaque année ?

- Oui, vous y serez ?

- Ouais, j'chus pas un grand liseur moé, mais c'est beau ce qu'on y lit.

- Vous saviez que Patrice Desgroseillers va lire des extraits de son roman ?

- Ouais... paraît que c'est ben bon, ma Pauline l'a lu. A le relit encore, t'as-tu déjà vu ça, il n'est pas question que j'le lise tant qu'elle le relit. T'as aimé ça, toé?... ma Pauline, c'est pas une grande liseuse, elle connaît pas grand-chose dans les livres, comme moé. A se fait des accroires, c'est bien ça les femmes du quartier, elles se font croire qu'elles sont instruites...

Pendant sa logorrhée, Carl, sac en main, se dirige vers la sortie; Monsieur Duval ne s'est même pas aperçu qu'il souhaite son départ.

- ... elle n'a pas été beaucoup à l'école, je l'ai mariée elle n'avait que dix-sept ans, dit monsieur Lamoureux qui a rejoint Carl au seuil de la porte. C'est une bonne femme ma Pauline, a sait s'occuper d'une maison. Les enfants l'aiment beaucoup. Tu sais Carl,

nous en avons eu seize, on pouvait pas empêcher la famille, on les a pas tous réchappés, onze sont encore vivants et à part l'avant-dernier qui a mal viré, les autres ont ben fini.

J'ai un fils député et un qui est avocat...

- Monsieur Duval, il faut y aller, je ferme.

- Une minute. Lui va sûrement être correct.

- Monsieur Duval !

- Ça ne sera pas long, j'arrive.

Il continue à peser les billets de loterie.

- ... moé, je l'aime ben le concerto d'Mathieu, c'est comme le seul vrai compositeur de musique classique québécois, ça sonne comme Beethoven. Tu connais, Carl ?

- Oui.

- Ça commence un peu comme le concert *Empereur* de Beethoven, le piano joue tout seul. Avant lui ça ne se faisait pas, ça. Tu savais que j'lis plein d'choses s'a musique ?

- Oui monsieur Lamoureux, vous me l'avez déjà dit, ça.

- Si un jour tu veux, je t'prêterai. Il faut en avoir dans ton étagère des livres qui parlent d'la musique.

- J'ai Proust, il en parle d'la musique.

- Drôle de nom... j'aurais toujours voulu apprendre. J'suis trop vieux astheure. L'autre là, celui qui joue ben de violon là ? c'est quoi encore son nom ?... Tu sais là, celui l'autre bord.

- Monsieur Duval... je vous ai dit de venir, je ferme. L'homme aux cigarettes, Monsieur Lamoureux.

- Ouais, c'est ça... drôle de nom, hein ? C'est quoi son vrai nom ? on ne peut pas s'appeler l'homme aux cigarettes !

Carl s'approche de monsieur Duval et, par l'arrière, il saisit ses épaules, puis lui fait faire demi-tour, le dirigeant hors du commerce.

- Vous reviendrez plus tard.

- Je ne peux pas vous attendre ici, Carl ? dit-il en arrêtant d'avancer.

- Non.

Un jour, il l'a laissé seul quelques minutes et, lors son absence, il a gratté plusieurs billets de loterie. Carl doit le pousser jusqu'à l'extérieur. Monsieur Lamoureux sort avec eux, continue de parler et Carl, de l'écouter distraitement; il a appris à ne pas porter attention à tout ce qu'il dit. Tandis qu'il tourne la clef, monsieur Duval se plante devant la vitrine.

- Vous n'allez pas faire la statue là toute la journée ? je ne sais pas quand je rouvre.

- Ouais !... c'est mon jour de chance, Carl, je le sais. On sent ça des fois, c'est aujourd'hui, pas demain ni hier, là... ici, tantôt !

- Vous pouvez au moins vous asseoir.

Ses mains se retrouvent de nouveau sur ses épaules et elles le poussent à s'asseoir sur le banc.

- Restez-là si ça vous chante et ayez bien du plaisir, monsieur Duval.

Mais ça ne finira jamais, il continue de le suivre et de déblatérer. Madame Painchaud vit sur la rue Rachmaninov et Carl s'y rend à pied.

- ... Pauline est en chicane avec Lucie. Tu te souviens d'elle n'est-ce pas ? Tu l'as déjà vue, c'est notre bru, la femme de Philippe... elle trouve que Pauline s'mêle trop d'l'éducation des enfants, mais a fait pas ça pour mal faire ma Pauline. J'le sais moé, c'est une bonne femme. Lucie l'a toujours détestée, Pauline aussi. Philippe sait plus quoi faire, pis moé non plus, Lucie ne veut pu qu'les enfants viennent nous voir.

Carl songe à ne plus rouvrir le commerce du reste d'la journée; plutôt rejoindre Sophie et participer aux recherches.

- Y sont toujours rendus à maison, on est quand même pas pour les empêcher d'entrer. Ils cognent même pas. Ah ! les jeunes d'aujourd'hui ! y'ont pu aucune manière, on leur montre pas à cogner. Ma Pauline a bien essayé d'leur montrer, ç'a rien donné. Que veux-tu qu'on fasse ? Pis l'autre qui nous fait des crises, comme hier après-midi. C'est des chicanes de femmes ça et, tu sais Carl, mon gars pis moé, on peut rien faire, il faut pas s'en mêler, ça finit toujours mal et là...

- Ce n'est pas trop tôt ! dit madame Painchaud en ouvrant la porte.

- Je peux entrer ?

Carl referme la porte au nez de monsieur Lamoureux, qui parle encore.

- Je peux m'asseoir un peu ? C'est possible aussi d'avoir un verre d'eau, j'ai vraiment soif.

- Il fait encore chaud, drôle d'automne !

Madame Painchaud revient d'la cuisine verre en main.

- Ça va ?

- Euh ouais... j'ai juste bu trop vite, ça mal passé.

- Qu'est-ce qui presse tant ?

- Le petit, on ne l'a pas revu depuis qu'il est parti hier de l'école.

- Quoi ?

- On le cherche partout.

- C'est plein de maniaques dans les rues, vous devez être morts d'inquiétude ?

- Ne dites pas des choses de même.

- Désolée Carl, je peux faire quelque chose pour vous ? dit-elle en prenant place à côté de lui sur le divan et en déposant l'une de ses mains, qui ont fait la guerre à la vie, sur celle du jeune père.

- Je ne sais plus quoi faire, m'attendre à quoi. Les policiers disent d'être patient. Patient, ben oui, être patient crisse, oups ! excusez, ç'a sorti tout seul. Je suis en train d'capoter, puis il faut que je m'occupe de tout, pis d'l'autre. Je ne sais plus quoi penser. Des gens... il paraît qu'on l'a vu hier se promener dans montagne. Il faut que ça soit ça, il le faut. Il n'est pas à cabane. Voulez-vous bien m'dire ce qui a ben pu lui passer dans tête ? Diable que je ne comprendrai jamais cet enfant-là.

- Courage Carl, tu es fort.

- Pas à matin, j'suis tellement épuisé... j'ai à peine dormi. Ça va-tu finir un jour ?

Il inspire profondément, tente de se calmer, ça ne fonctionne pas.

- M'semble qu'on en a eu plus qu'à notre tour.

- Décourage-toi pas.

- Y'a fallu passer la nuit à l'empêcher d'boire, je ne voulais pas qu'les policiers la voient packtée.

D'un mouvement brusque, Carl se lève et se dirige aussitôt vers la sortie. Madame Painchaud a peine à le suivre.

- Désolé... désolé de vous avoir dérangée avec cela. Y faut vraiment que j'y aille. Faut pas laisser Sophie seule. Elle n'est pas assez forte. Oubliez c'que j'viens d'vous dire, oubliez, promettez-moi de pas vous en faire avec ça, y'a bien assez d'nous. Navré pour le nettoyage, je vous l'jure, je vais repasser.

Il ne lui laisse pas le temps de répondre, il a déjà refermé la porte et est rendu sur l'trottoir.

De retour au dépanneur, il voit, toujours assis sur le banc, monsieur Duval. Il passe à ses côtés sans le regarder, marche en fixant droit devant lui et emprunte l'escalier qui mène aux logements. Sur le perron, il s'arrête, s'appuie à la balustrade, inspire profondément et, d'un coup sec, laisse fuir tout l'air que contiennent ses poumons. Immobile quelques instants, il regarde les gens circuler dans la rue, des enfants courir après un ballon; deux buts sont positionnés au milieu du pavé, qu'on doit tasser chaque fois qu'une voiture surgit. Puis il lève le regard, l'homme aux cigarettes le dévisage. Pas à midi, il ne veut pas être vu. Il rentre aussitôt dans l'appartement de Sophie et la retrouve en pleurs, bière à la main, assise à la table d'la cuisine.

- Ce n'est pas le temps ! dit-il en lui arrachant la bouteille qu'il va vider dans l'évier.

- J'arrêterai un autre jour. Pas là, pas aujourd'hui... un jour où tout ira. T'as jamais compris le choc que j'ai eu en apprenant la mort d'son père.

- Pis moi, tu penses que ça m'a rien fait ? je n'ai pas pour autant compensé dans boisson.

- C'était le père de mon enfant tabarnak ! pas mon frère. J'avais besoin d'lui.

- Ben c'est ça, ramène comme toujours tout à toi. Bon sens, Sophie, reviens-en, ça fait dix ans de ça, pis à c'que j'sache, tu t'es pas r'trouvée seule.

- J'compense pas dans boisson ! boire me relaxe.

- Certainement pas ! t'as un gros problème, pis tu l'sais trop bien.

- Non, j'peux arrêter quand je veux.

- Ben oui, Sophie ! ben oui, fais-toi-z-en des accroires, ben oui ! des accroires tant que tu veux. T'as un problème, sinon arrête donc comme là.

- Non, pas aujourd'hui, un autre jour.

- Ben c'est ça, pis ça arrivera jamais. Arrête donc de t'apitoyer sur ton sort, pis cesse de toujours t'orgarder le nombril – penses-y même pas, t'en prendras pas d'autres. Tu t'es-tu déjà arrêtée pour penser à ce que j'ai vécu quand j'ai dû aller là-bas !

- J'n'en voulais pas, c'est ton frère qui l'voulait, il disait m'aimer, pis y'est parti.

- Pour ses études.

- Il nous a abandonnés.

Très jeune, Sophie a été séparée de ses parents. Son père, un diplomate français, a dû retourner en Europe. Quand ses parents ont quitté le Québec, ils ont décidé de laisser leur fille dans un pensionnat à Montréal. Pour les vacances de Noël et un mois durant l'été, elle allait en France; ils n'avaient pas beaucoup de temps à lui consacrer. Les soirées mondaines auxquelles sa mère devait assister depuis qu'elle s'était jointe aux rangs du gouvernement français et qu'elle occupait un poste de ministre ne lui laissaient pas beaucoup de temps libre pour voir sa fille. Sophie a fini par ne plus vouloir y aller. Ses parents ne sont venus la visiter qu'une fois depuis la naissance du p'tit. Ils ne l'ont jamais rappelée après leur départ. Elle non plus d'ailleurs. Elle a vite compris, elle leur

faisait honte. L'alcoolique monoparentale portait ombrage à leur carrière. Sophie se lève et va au frigo se chercher une autre bière qu'elle décapsule.

- Vas-y... vas-y, dis-le tabarnak ! T'en meurs d'envie. J'chus pu capable de l'voir dans ton regard ! Dis-le, envoie !... garroche-le, dis-le que j'chus une alcoolique finie.

Elle prend une gorgée, cale la moitié de la bouteille.

- J'chus pas idiote, tu penses-tu vraiment que j'm'en rends pas compte, que je l'vois pas dans tes yeux ?

- J'ai jamais dit ça.

- Tu le penses, c'est pas mieux, dit-elle en s'asseyant à la table de cuisine. Comme d'habitude, des assiettes avec des restants traînent ci et là et la poussière s'accumule sur tous les meubles de l'appartement. Des bouchons de bière gisent sur le plancher, à travers les jouets de Justin.

- C'est pas le moment...

- Tabarnak, Carl ! c'est jamais l'moment. Va ben falloir les dire un jour les vraies affaires, j'chus une mère irresponsable... t'entends, je l'dis, j'peux même le crier si ça t'chante ! J'chus irresponsable et je l'mérite pas, j'y fais du mal. Ben oui !... pis si c'était pas d'toi, pis d'la si merveilleuse personne que t'es, t'es si parfait... ça ferait longtemps qu'on me l'aurait enlevé. Bravo !

Et elle se met à applaudir.

- Tu peux être fier de toi, oui, Carl !... vraiment fier, t'es si cool, gentil, tout l'monde t'aime, penses-tu que je l'sais pas ? j'chus pas encore folle, c'est toi qu'on préfère. Toi !... toi, il t'aime, moi, y m'déteste. Y m'fuit.

- Arrête, Sophie, tu dis n'importe quoi, t'as trop bu.

- Non ! j'ai pas trop bu. Tu veux pas que j'te l'dise Carl, oui !... j'te l'dis quand même, je donnerais tout pour mourir à sa place. J'veux arrêter d'avoir mal.

- Encore et toujours juste toi.

- Des fois, oui des fois, j'me réveille en pleine nuit et j'me surprends à l'envier.

On n'a jamais ce qu'on veut : lui, la vie; moi, la mort.

- Il n'est pas malade, tu m'entends Sophie ! Y va pas mourir. Tout va s'arranger, notre fils va guérir.

Carl s'était approché d'elle, lui faisait face et lui agrippait les épaules en répétant que son fils allait vivre, qu'il n'arrêterait pas le combat. Sophie dépose brusquement sa bouteille sur la table et le regarde dans les yeux.

- T'es-tu déjà arrêté pour penser qui y'a peut-être juste pu l'goût d'se battre ?

- Non ! Pas mon fils, mon fils veut vivre.

- Y'a pas juste moi qui est fêlé dans tête. Ça va arriver, pis tu ne pourras rien y faire. Justin va mourir, Carl. Toi même tu ne pourras rien y faire.

- Non ! Y mourra pas.

- Y va mourir.

Et sa main part sans qu'il n'arrive à la contrôler, il frappe Sophie en plein visage en vociférant :

- Ta gueule ! Tais-toi ! mon gars mourra pas !

Sophie porte la main à sa joue, elle sent une douleur.

- Y mourra pas... tu m'entends, Sophie ?... t'entends bien ça, Justin mourra pas !

Elle s'est levée et fait les cent pas.

- Arrête d'faire semblant, tu t'fais du mal.

- Non, Sophie !

- Tu lui en fais...

- Tu m'entends bien, Sophie...

- Penses-tu vraiment qu'il le sait pas ?

- ... mon gars mourra pas !

- Il se voit dans le miroir, y'a des yeux pour voir.

Elle arpente toujours la pièce, il la suit du regard.

- Ça paraît qu'c'est pas toi qui l'surprends chaque jour d'avant l'miroir à s'observer, à s'demander c'qu'il a.

- Arrête Sophie ! arrête.

- J'le vois dans son regard.

- J't'ai dit d'arrêter.

- Son regard qui questionne.

Il lève la main, s'approche, veut la faire taire.

- Je ne sais quoi dire, pis... pis j'dis rien, j'dis rien, Carl. Rien ! Comment lui dire que oui il va...

Et il la frappe.

- ... mourir.

- J't'ai dit d'arrêter ! Arrête.

Il détourne le regard, voit un paquet de cigarettes qui traîne s'a table, s'y rend et l'agrippe. La première, il l'échappe sur l'plancher et le revoilà qui refouille dans l'paquet et qui n'arrive pas à en saisir une. Il explose, déchire la boîte et finit par en agripper une qu'il porte aussitôt à sa bouche, mais y'est où le briquet ? Il vire les coussins du divan à

l'envers, déplace le linge sur l plancher, les assiettes aussi. Il part, descend au dépanneur. Monsieur Duval est toujours assis sur l banc, Carl ne le laisse pas rentrer, va tout de suite au comptoir et allume sa clope d'une main tremblante. Il inspire rapidement, une nuée de boucane envahit la pièce. La cigarette terminée, il va à l'arrière du comptoir, agrippe le premier paquet qu'sa main trouve, déchire l'emballage et en porte une autre à sa bouche. Sort dehors, ne prend même pas le temps de barrer la porte, laisse pas non plus monsieur Duval lui adresser la parole, ne veut pas se sentir plus longtemps observé par l'homme aux cigarettes, et il remonte à l'appartement où il trouve Sophie accroupie par terre en larmes.

- Des jours Carl, des jours, si j'avais l'courage...

Des larmes coulent sur ses joues.

- ... j'mettrais fin à tout ça. T'entends Carl... t'entendrais plus jamais parler d'nous, plus jamais d'malheurs, plus d'malheurs... Ça s'rait fini pour tout l'monde.

- T'es folle ! tu disjonctes.

- J'ai juste pas la force.

Elle porte le goulot à sa bouche, lui, une autre cigarette.

- J'veux l'faire, mais j'en ai pas l'courage, tabarnak !

Les larmes ont cessé de couler pour laisser place à la rage qui envahit les traits enflés de son visage.

- Même pas capable d'en finir.

Carl change de pièce, ne veut pu rien entendre. Elle le suit, il va sur le balcon arrière, elle aussi; impossible de fuir plus loin à moins de sauter, mais lui, y'a pas envie d'mourir. La vie coule en lui et son désir de survie a toujours été plus fort que tout.

- J'chus pas capable d'arrêter de boire. J'chus pas folle, j'sais ben j'ai un hostie d'problème, un hostie d'gros !

- Arrête de crier d'même, les voisins vont t'entendre, dit Carl.

- J'm'en câlice-tu des voisins ! J'te parle de c'goût-là que j'ai dans la bouche qui me pousse à boire, qui part jamais. J'vire folle si j'ne bois pas. J'arrive pas à penser à autre chose, y faut qu'j'me soûle. C'est la première, oui, juste elle qui est bonne, pas les autres. J'retrouve jamais l'goût d'la première. À l'autre c'est déjà pu pareil, pis celle-là, buark !... si tu savais, elle me lève le cœur, mais je bois quand même, c'est comme si... si je voulais boire jusqu'en mourir... boire jusqu'à plus me rappeler que j'existe. Boire jusqu'à tomber et plus m'éveiller. Tu comprends-tu c'que j'te dis ?... tu comprends-tu, hurle-t-elle, dis-moi qu'tu comprends ? Dis-moi-le... Il n'y a qu'le sommeil pour m'arrêter de boire, quand j'me lève pas la nuit pour en prendre d'autres.

- Lâche-moi cette bouteille, crie Carl en l'agrippant. Sophie garde prise, lui aussi. Donne-moi ça !... regarde... regarde bien c'que j'en fais d'ta crisse de bouteille !

Il la projette de toutes ses forces contre le mur du salon où ils s'étaient déplacés, elle éclate en mille miettes.

- Wake up, wake up, câlice !... t'es belle. Crisse, c'est quoi ton hostie d'problème Sophie ? Reviens-en du passé.

Titubant, elle va ramasser les morceaux de verre, Carl la suite du regard.

- J'vais t'le dire moi, drette là, c'est quoi ton hostie d'problème ! t'as pas le monopole de la douleur. Y'a pas une petite case avec Sophie marqué sur l'monopole d'la douleur, ben oui !.. elle existait bien avant toi, a pas été inventée rien que pour t'accabler.

- T'en sais quoi toi, d'la douleur ? dit-elle en se retournant vers lui. C'est pas toi qui t'es retrouvé seule avec un bébé. Ayoye !

Elle vient de se couper et continue à ramasser la vitre même si des gouttelettes de sang s'éparpillent sur le plancher de bois franc.

- As-tu fini de dire cela ? t'as jamais été seule ! On a toujours été là pour toi. Tu veux-tu ben m'arrêter ça, on commencera pas à faire la liste de nos douleurs pour savoir qui été le plus malheureux, c'est tellement ridicule ! Arrête d'agir comme une enfant.

- C'tu d'ma faute si je ne sais pas comment faire avec lui, j'en ai jamais eu d'parents. Ils ne m'ont jamais aimée, Carl !

Et ses yeux se remplissent de larmes.

- J'sais pas... j'sais pas comment aimer.

- Tu vas-tu passer ta vie à blâmer les autres ? Prends sur toi un peu, grandis. Les miens sont morts, pis j't'achale-tu tout l'temps avec ça ?

- Pourquoi j'arrive pas à rencontrer quelqu'un qui voudrait m'aimer ? M'aimer moi, pour c'que j'chus.

- Un gros paquet de troubles, Sophie, voilà c'que t'es... désolé de te dire ça comme ça, mais c'est juste ce que t'es. Faut ben quelqu'un t'mette les yeux d'vant les trous. Tu t'es-tu regardée dans le miroir ? tu réalises-tu c'que t'es devenue ? Pis tu te demandes pourquoi aucun homme veut de toi...

Ses yeux se sont figés et elle ne réplique plus.

- Comment un homme pourrait-il te respecter, toi-même, tu ne te respectes pas ?

En entendant ce qu'il vient de prononcer, Sophie a serré la main avant de laisser tomber les morceaux de vitre qu'elle tenait. Elle s'est davantage blessée, ça saigne plus et elle attend sans mot dire. Des larmes coulent sur ses joues.

- C'est vraiment méchant ce que tu viens de dire là. C'est-tu d'ma faute à moi si j'sais pas comment aimer ! on m'a pas montré. Pourquoi encore j'te raconte tout ça ? J'te l'ai ben dit des centaines de fois.

- Regarde ben là – va-t'en pas quand j'te parle –, tu peux bien blâmer la planète entière, t'as peut-être raison, oui tes parents sont des cons, des hosties d'morons, pis après ?... y'ont gâché ton enfance, OK, bien ! Excellent.

Et il la suit dans la cuisine.

- J'te l'accorde, mais bon sens, r'viens-en du passé, pis regarde-toi donc aller. Tu réalises-tu qu'à toi seule, tu fuckes le reste.

Sous l'eau du robinet, Sophie lave ses plaies.

- C'est ça qu'tu veux, vraiment ça ? Y serait comme temps qu'tu t'prennes en mains. Tu n'es pas seule dans ça, y'a Justin aussi...

La sonnerie du téléphone les interrompt. Carl répond tandis que Sophie retire sa main de l'eau, le sang coule toujours. Elle se rend dans la salle de bain, dans l'armoire de la pièce, elle trouve une bouteille d'alcool à friction. Elle désinfecte ses plaies. Une fois le combiné téléphonique raccroché, Carl va la rejoindre, les policiers ont retrouvé le petit. Il errait seul dans la montagne. L'officier de police en ligne lui a dit qu'il serait de retour sous peu. Carl aide Sophie à bien panser ses plaies. À peine la main droite enroulée d'un tissu blanc et collé avec un diachylon, Sophie s'affaisse par terre et fond en larmes.

- Bon ! pleure pas d'même, tu sais que j'n'aime pas ça.

Elle tremblote aussi.

- Sophie, arrête-moi ça, ça me fait capoter.

Il s'approche, se penche et la serre dans ses bras. Pas possible de fermer le robinet des jérémiades, impossible également de comprendre ce qu'elle dit. Elle appuie sa tête contre son épaule, ça fait longtemps qu'il ne l'a pas prise ainsi. Ça arrivait souvent à l'époque de la mort de David qu'il la trouvait le soir assise dans son lit en pleurs; chaque fois, il s'approchait et la serrait contre lui. Au creux de ses bras, une chaleur la protégeait. Il est coupable de son malheur, le croit à tout le moins, n'en a jamais parlé, il y a des choses qu'il est préférable de taire, garder enfouies en soi, c'est mieux ainsi.

- Ça va aller, calme-toi... calme-toi, Sophie. Je suis là comme toujours, je ne partirai pas. Ça va aller.

Il lui caresse les cheveux, avait oublié comment ça pouvait être doux, se surprend même à bander un peu. Il lui baise le front, seul lui sait ainsi la réconforter. Elle n'avait plus souvenance comment il est bon d'être dans les bras de quelqu'un qui prend soin de toi. Elle finit par se défaire de son étreinte pour se précipiter sous la douche. Faut être présentable pour l'arrivée du petit.

Tandis que Sophie prend sa douche, qu'elle mouille le pansement qu'il faudra refaire, Carl se laisse tomber sur le divan du salon; il n'a pas le goût de retourner chez lui, sait qu'il devra rouvrir le dépanneur, mais il veut attendre que le petit soit de retour. Entre les coussins du divan, il trouve un paquet de cigarettes qui contient encore quelques clopes. Il en porte une à sa bouche, l'allume. Il jette un coup d'œil aux alentours et, malgré tous les aléas de sa vie, il se dit qu'il l'aime son existence. Il l'aime son dépanneur, son quartier. Il aime partager sa vie avec ses amis et son fils, puis aussi avec

Sophie, ça ne paraît pas toujours, mais elle aussi, il l'aime. La vie l'a un peu forcé, parfois on ne fait pas nécessairement le bon choix; un jour, il s'est senti obligé de l'aimer, à vrai dire, il éprouvait déjà un petit quelque chose pour elle, mais en décidant d'être là pour elle et le petit, il a décidé de les aimer inconditionnellement à ce qu'ils sont et ce qu'ils deviendraient et depuis, il a tenu parole.

Le bruit de la sonnette d'entrée le sort de ses pensées. Tandis que son esprit vagabondait, Sophie prenait sa douche, se brossait les dents, pas une, mais deux fois. Elle s'était mise belle. En entendant la clochette, Sophie se rend vers la porte de l'entrée. Justin l'a déjà ouverte et est rentré. En voyant sa mère, il fige, elle aussi. Justin ne sait trop quoi dire, n'ose pas approcher. Il la regarde, attend qu'elle aille vers lui. Il a souri en la voyant. Sophie se décide à avancer et va lui flanquer une bonne mornifle.

- Tabarnak, Justin ! tu ne me refais jamais ça !

Figé, retenant ses larmes, le petit attend.

- Tu m'as bien comprise ?... me comprends-tu bien ?

La porte est demeurée ouverte, Capucine rentre dans l'appartement et, à pas rapides, branlant la queue, pointant son museau en direction de Sophie, court vers eux.

- Justin ! c'est... c'est quoi ça ! cette bête-là ?... Tabernak, Justin ! je t'ai posé une question, réponds ! Qu'est-ce qu'ça fait icitte ?

- C'est... ce n'est pas une bête, maman, sanglote l'enfant, c'est... c'est Capucine, Capucine mon ami... il m'a trouvé.

- Y'est pas question qu'ça reste à maison. Tu m'renvoies ça tout d'suite d'où ça vient. Carl, débarrasse-moi d'ça !

- Mais...

Sophie s'approche du cochonnet et du pied le pousse vers la sortie. Capucine geint, elle lui fait mal, son pied le frappe de nouveau.

- On me l'a donné, sa maman était d'accord, le fermier aussi.

- Un fermier ?... un fermier, un fermier, tu parles de quoi ? Cesse de délirer, r'viens sur terre. Encore ton imagination à la con. Y'a pas d'fermiers dans montagne, où as-tu ramassé cette affaire-là ? Va-t'en !... Tabarnak, Carl ! sors-moi ça dehors. Y'est pas question qu'j'y touche.

Pis elle se retourne en direction de Justin.

- Dans ta chambre !

- J'ai faim.

- J'ai dit, dans ta chambre !

- Maman, j'ai faim...

- Tu mangeras tantôt ! Là, tu vas réfléchir à c'que t'as fait. Pis toi là, reste pas là planté comme un épais, sors-moi ça. Y'est grand temps qu'on rouvre le dépanneur.

- C'est correct, Sophie, je m'en occupe. Reste avec.

- Si tu veux t'rendre utile, sors-moi c'cochon-là, pis que j'ne le revoie plus !

- Maman...

- Justin ! Dans ta chambre, pis ça presse.

Béquillant, il avance tranquillement. Ses joues servent de glissoires à ses petites larmes. Sur le perron, Carl, le cochon dans les mains, demande :

- C'était-tu vraiment nécessaire ?

- Tu l'gâtes trop.

Carl embraye le pas dans l'escalier.

- Tu vas où d'même ?

- Au dépanneur, c't'affaire !

- J't'ai dit que je m'en occupais, va donc dormir, c'est pas ton hockey à soir ?

Inutile d'insister.

Rendu chez lui, Carl dépose Capucine sur le sol. Le cochon reste immobile quelques instants avant de se mettre à renifler le plancher, puis à explorer l'appartement. Carl cherche une corde dans les tiroirs de la cuisine, n'en trouve pas. Impossible de l'attacher sur l'perron. Il tourne alors à l'envers les trois tiroirs du bahut, toujours rien; il entend l'animal gratter dans le salon. Dans le fond de la garde-robe ? également rien. Où a-t-il mis cette putain d'corde ? Introuvable sous le lit. Les ceintures qu'il possède sont trop grandes pour servir de collier, il faudrait percer d'autres trous. Le fait. En sacrifie une qu'il ne met plus de toute façon, en cuir brun, et le voilà qui court après Capucine. Câlce !... il garroche la ceinture au sol, fait courir l'animal vers l'un des coins du salon, l'attrape et l'enferme dans la salle de bain.

À peine tombé dans son lit, Carl s'endort, sans un instant pour repenser au dernier vingt-quatre heures et c'est son réveille-matin, sonnante les dix-huit heures, qui le fait sursauter. Tout se précipite : faire son sac, prendre du linge propre pour l'après-partie, manger une croûte. Moins d'une demi-heure et on passe le chercher. Il rentre dans la salle de bain, ne faut pas laisser sortir le cochonnet. Referme rapidement la porte et se brosse les dents. Il est dix-huit heures vingt-cinq quand Carl atterrit chez Sophie. Justin s'est barricadé dans sa chambre. Il vient le chercher et l'amène au hockey.

- Maman ne veut pas que je sorte.

- Viens-t'en, je m'en occupe.

Au parc de la Francophonie, assis dans les estrades, Justin assiste à l'échauffement. Carl revient du vestiaire, changé, portant les couleurs du Cœur-de-la-Ville : vert forêt, bleu foncé et le bas du gilet et le bout des manches jaunâtres. Tout un match ! Ne faut pas le perdre. Sont à un point des meneurs, puis c'est la dernière partie avant les éliminatoires. Ça ne sera pas facile, l'équipe du Plateau va tout donner. En plein été, ils jouent à la lumière du jour; dans trois semaines, on recule l'heure. Il fait déjà nuit quand Carl saute sur la patinoire avec ses patins à roues alignées. André l'ignore. Carl n'en a rien à foutre de son boudage, assez, c'est assez ! faut bien que quelqu'un lui dise. Y'est énarvant à fin, pis parfois c'est comme juste trop. Ça lui passera, demain, il aura oublié. La mise au jeu est donnée et rapidement l'équipe du Plateau s'inscrit au tableau. Depuis la création de la ligue, une rivalité existe entre les deux équipes. Westmount possède habituellement une bonne équipe, pas cette année-là, Longueuil ne fait jamais les séries. La ligue compte douze équipes : deux sections. On encourage dans les estrades, les visiteurs sont arrivés avec leurs supporters. Patrice gagne la mise au jeu, Justin crie « go ! go ! go ! » à ce joueur qui fait une passe à André qui tricote bien jusqu'au filet, qui a contourné deux défenseurs et qui tire au but. Et l'arrêt de Laplante ! On reprend à gauche du filet et Patrice perd la mise au jeu. André fonce enragé sur le joueur et le met en échec, le son du sifflet se fait entendre et on l'envoie au banc des punitions. Voilà une grosse perte : deux minutes sans l'un des piliers de l'équipe. Dans les estrades, Justin encourage Carl. Celui-ci s'empare de la balle et monte jusqu'au filet. Il fait une passe à Desgroseillers qui la remet aussitôt à Lafleur qui la renvoie immédiatement à Lomé qui tire au but en ratant le filet.

Après la première période, l'équipe du Cœur-de-la-Ville tire de l'arrière par deux buts; beaucoup de bonnes chances de marquer, mais l'équipe n'a pas capitalisé. Justin rêve, s' imagine patiner comme eux. Le soir avant de s'endormir, il espère que dans une autre vie, la suivante ou une qui ne serait pas sa vie présente, une vie pas damnée par une étrange maladie, il jouerait au hockey, serait le meilleur, peut-être pas le meilleur, mais à tout le moins un très bon joueur, serait la fierté de son père et respecté de tous. Justin ne raconte pas tout ce qui lui trotte dans tête, juste un peu, ce qu'on lui laisse dire avant de le faire taire. Il n'arrête jamais de parler, quand a-t-on trop parlé ? jamais ! Quand on n'a pas d'avenir, quoi d'autre à faire que de déblatérer tout ce qui nous passe en tête et, dans sa tête à lui, cet enfant dans un corps d'adulte, tout tourne à une folle vitesse. Impossible de se souvenir de tout ce qu'il dit. Son esprit peut se fractionner en deux, penser à deux choses en même temps, pas surprenant qu'il oublie. Justin lève le regard sur quelques érables qui encerclent la patinoire, la lumière des lampadaires fait reluire l'orange des feuilles d'un arbre et le jaune d'un autre. Il trouve ça beau, veut aller voir de plus près et tente de descendre des estrades. Carl le voit faire, lui crie du banc des joueurs de rester où il est; il n'écoute pas, fait à sa tête comme toujours. Il veut sentir l'odeur des feuilles mortes qui gisent éparses sur le sol.

- Justin ! attends, tantôt nous irons.

Une jeune femme assise à ses côtés se lève et l'aide à descendre. Une fois au sol, elle lui tend ses béquilles.

- Merci, madame, moi c'est Justin... Justin L'Heureux !

- Tu viens souvent les voir jouer ?

- Oui ! tout le temps. Ce sont les meilleurs... vraiment les meilleurs. Ils vont gagner la coupe, mon père y est.

- Lequel c'est ?

- Le numéro soixante-treize. Le soixante-treize.

Myriam jette un coup d'œil vers la patinoire, le repère du regard, le reconnaît.

- Alors, tu connais Patrice ?

- Bien oui ! c'est un bon ami de papa, il vient souvent à maison. Je pense aussi qu'il est amoureux de maman.

- Quoi ? le meilleur ami d'ton père cruise ta mère ?

- Oui, y'a un problème ? Je le trouve gentil moi, Patrice.

- Ce n'est pas normal ça.

- Pourquoi ? papa pis maman ne restent même pas ensemble. Papa n'a jamais aimé maman, maman non plus d'ailleurs, c'est son frère qu'elle aime, mais lui y'est mort.

- C'est dont bien compliqué votre histoire.

- Non, ce n'est pas compliqué, c'est ma famille. Si jamais tu veux les voir, ils vont toujours au Pub après le match.

- Lequel ?

- Au marché.

- Merci ! merci Justin... merci beaucoup. Je dois y'aller, oui, maintenant, c'est ça... je suis attendue.

Sous les érables, l'enfant s'assoit et se met à compter les feuilles, les passe d'une main à l'autre. Elles ne sont pas toutes de la même grandeur. Les couleurs varient, l'une a déjà commencé à brunir, pis une autre a encore du vert. Il en met quelques-unes dans les

poches de son short coton ouaté, fait attention pour ne pas les abîmer. Carl et les autres patinent encore et Justin réalise qu'il s'ennuie de ses boîtes de conserve. Le lendemain, à la première heure, il sera de retour à son poste, ira dans sa section et fera l'inventaire. Il est grand temps d'y retourner, depuis son accident, il ne s'est pas adonné à cette occupation. Ça va lui prendre quelques jours pour faire l'inventaire, car il ne pourra pas y passer la journée, le lendemain, c'est jour de semaine, un mercredi et il y a classe. Il chasse l'idée et se demande ce que Carl a bien pu faire de Capucine. N'a pas osé lui demander de peur d'apprendre qu'il s'est retrouvé à la fourrière. L'enfant savait bien que Sophie ne l'aimerait pas. Il n'est pas question qu'elle le fasse cuire, il la sait capable. Un jour, il a trouvé un chaton dans la ruelle, l'a ramené à la maison et le soir même, elle l'a donné à un client. Il était beau, tout noir avec un museau blanc. Il tente de se raisonner que tout ne peut pas toujours finir comme ça lorsque sa mère est en cause. Il regarde son bras, voit les cicatrices creusées par ses ongles. Elle n'avait vraiment pas aimé l'idée du chaton, l'avait traîné jusqu'à sa chambre, en partant du balcon. Faut dire qu'il ne s'était pas aidé en voulait fuir dans l'appartement de Carl avec, dans ses petits bras, l'animal qui miaulait. Aujourd'hui, Justin est plus lourd. Carl n'a jamais su, lui a demandé ce qu'il avait eu au bras; il n'a pas répondu et n'a jamais reparlé de la petite boule de poils qu'il avait ramassée dans la ruelle, un soir, en revenant de l'école.

La troisième période va bon train; après avoir égalé la marque, l'équipe du Cœur-de-la-Ville a vu ses chances de gagner s'envoler. Ils tirent désormais de l'arrière par deux avec moins de cinq minutes à jouer. Rien à faire.

Dans les vestiaires, l'équipe du Cœur-de-la-Ville est silencieuse. La bâtisse jouxte la piscine olympique, celle où se sont tenues les compétitions de plongeon en soixante-

seize. Carl sort de la douche serviette sur l'épaule, il est nu. Il croise Samuel et, tout en lui parlant, il s'essuie le dos, les jambes, les bras et les cheveux. Ils sont courts et bruns. Sa barbe le démange, il ne s'est pas rasé depuis quelques jours et est trop paresseux pour le faire à l'instant. Demain ! À sa case, il enfile des boxers et met une chemise à manches longues dont il roule trois fois les manches, la soirée est encore chaude. Il ne sort jamais dans les pubs ou discothèques s'il porte autre chose qu'un jean. Avant d'aller se doucher, Carl a laissé Justin à sa mère. Il l'avait appelée en arrivant au parc pour lui dire que l'enfant était avec lui, et comme à son habitude, elle pestait. En tant que père légal, il n'a pas de permission à demander, elle a horreur qu'il sape son autorité. Il le sait et le fait quand même. Des fois, elle exagère et lui, remet les pendules à l'heure. Il leur a laissé de l'argent pour qu'ils rentrent en taxi. Elle ne lui a pas adressé la parole.

- Tabarnak, Justin ! t'arrives ? j'y passerai pas la nuit à t'attendre.

Devant le miroir, Carl se mire. Faut se parfumer avant de sortir, se mettre du gel dans les cheveux même si ses doigts arrivent à peine à les pincer. Une bonne baise, ça va faire du bien ! Voilà le rituel, on finit chaque soirée de hockey au Pub du Marché. On les reconnaît, on les attend. C'est un pub bien branché, on vient du Plateau pour y passer la soirée. Deux étages. Le second : style lounge, un bar au milieu d'une pièce centrale entourée de petits salons où la clientèle peut s'évacher sur des divans, y prendre un martini, un verre de vin rouge, fumer quelques cigares ou des cigarettes. C'est classe, quoi ! Quand on est un homme et qu'on sort à cette place, il faut s'attendre à payer cher la soirée : la coutume veut que les hommes paient les consommations aux femmes et, bien entendu, elles choisissent toujours ce qu'il y a de plus cher. Pas de bière. L'hiver, Carl aime bien le second étage; l'été, le rez-de-chaussée fait l'affaire, la terrasse s'étend

près du marché. En journée, il n'y a que cet étage-là d'ouvert et, assis sur la terrasse, quand le marché pullule de gens, il est impossible de voir les voitures circuler sur l'avenue de la Francophonie. Le soir, on voit jusqu'au parc. Le stand de monsieur Rodrigue se trouve près du pub. Accompagné de Patrice, Carl arrive et ils retrouvent leurs coéquipiers. En chemin, Patrice lui a demandé :

- J'appelle Sophie pour qu'elle nous rejoigne... qu'elle vienne se changer les idées.

-Tu veux-tu ben la laisser tranquille pour une fois qu'à s'occupe du p'tit !

Il n'a pas insisté et ils ont poursuivi leur route, reparlant de la partie. Au pub, ils constatent qu'André n'est pas là. On l'a invité, il a refusé de suivre et est aussitôt rentré. À la quantité de milles qu'il marche chaque jour, pas étonnant qu'il soit le joueur le plus en forme. On s'est tué à l'ouvrage pour rien, avec ces deux points en jeu, il était possible de terminer la saison en tête du classement devant l'équipe du Plateau et de ne pas rencontrer en première ronde des éliminatoires l'équipe d'Outremont, qui vient de connaître une excellente fin de saison. La lutte sera chaude. Carl n'a pas aussitôt une bière à main qu'il termine sa première cigarette. Faut fumer quand on boit. Michel arrive, il s'excuse d'avoir manqué le match, pas possible de se libérer, il devait patrouiller.

- Ta femme te laisse sortir astheure ? demande Patrice.

- Non !... mais tsé, tant qu'à se faire faire la gueule, au moins là, elle en aura une raison pour...

- C'est vraiment winner ça ! dit Carl.

- Tsé, si je l'écoutais, j'passerais mes journées d'congé à maison, à jouer avec le p'tit... j'ai-tu l'air d'un clown ? C'est d'sa mère qu'il a d'besoin... mon gars tsé, j'm'en occuperai ben quand il saura patiner, pis courir après un ballon.

- Divorce en vue ?

- Tsé Patrice... on est même pas marié.

- Pas grave, check-toi ben, ça peut t'coûter ben cher quand même, dit Carl.

- Tsé veux dire... on change-tu d'sujet ?

Ils acquiescent de la tête et lui racontent en détail les événements de la soirée, comment Carl s'est fait voler deux buts. Comment ils auront beaucoup à faire avant de remporter la coupe. Ils ont regroupé quelques tables à l'extérieur, s'y sont assis, un vent s'est levé. Le mardi soir, c'est la soirée québécoise. Un groupe se produira sous peu. On parle de l'été qui ne semble pas vouloir se terminer. Il paraîtrait même que ça va être comme ça encore quelques semaines. Ne s'en plaignant pas trop, pour une fois qu'il ne fait pas frette en octobre, Patrice s'approche de Carl et lui demande :

- Est-ce que... Sophie t'a reparlé de notre soirée ?

- Non.

- Dis donc... elle te parle parfois de moi ?

- Non ! Dis-moi pas que tu l'as encore dans tête ? dit Carl en prenant une gorgée de bière.

- Tu gardes ça pour toi, hein ?

- Ben oui ! Patrice... tu sais ben c'qui s'passe dans une soirée d'gars, ça reste entre gars. Mais taboire, qu'est-cé que tu peux bien y trouver ? Tu veux un conseil ? tiens-toi-z-en loin. C'est juste un paquet d'troubles.

- Pourquoi tu me dis ça ? T'as du feu ?

- Oui.

- Tu n'es pas s'pposé l'aimer ?

- Oui, mais... c'est plus compliqué que ça, pas pour sortir avec en tout cas... Ne fais pas comme moi, t'encombre pas d'elle, elle est invivable...

- Carrl !

- J'parle pas dans son dos, j'lui répète à longueur d'journee. Bon sens qu'elle peut être chiante. *Come on*, c'est quoi ton problème ? j't'en ai assez parlé, tu devrais l'savoir. M'écoutes-tu quand j'te parle, coudon ? J'aurais jamais dû, il ne faut jamais promettre et si...

- Si ?

- Si Justin n'était...

- N'était ?

- Fais-moi pas dire des choses que j'veux pas dire. Elle s'en remettrait jamais, de toute façon, elle se r'met jamais d'rien.

- Toujours, ce n'est pas parce que... que t'as déjà couché avec elle que...

- C'est quoi ton hostie de problème ? Je m'en fous... si tu veux la baiser ! baise-la, mais tu ne réalises pas dans quelle merde tu t'fourres. Pis à part de ça, elle a bien passé la moitié d'la ville.

- Pis toi aussi.

- Ouin pis... C'est comme pas vraiment pareil, elle, c't'une femme.

- Elle ne boira pas toute sa vie.

- C'est ça que tu n'comprends pas... tu n'comprends pas, hein ? Tu peux pas d'mander à quelqu'un de t'donner c'qu'il peut pas t'donner. Crois-moi.

- Elle finira bien par changer.

- A changera pas ! Fais-toi pas des accroires, a va t'décevoir. Elle a déçu tous ceux qui ont cru en elle. Le plus dur... oui, l'plus dur Patrice, c'est d'réaliser que tout c'temps-là t'avais tort. Diable que j'ai été con pis stupide. Quand on est alcoolique, on l'reste. Fais pas comme moi... j'm'en veux d'y avoir cru si longtemps. Pu astheure !...

- Ah ! non, s'exclame Patrice en apercevant du coin de l'œil Myriam.

- ... non, pu jamais.

- Dis-moi pas en plus que tu lui as dit qu'on v'nait ici.

- Qui ça ? dit-il en se retournant. Sûr que non, promis juré, j'ai rien dit.

- Qu'avais-tu d'affaire à l'inviter à venir au match ?

- Une planche à repasser, ça ne t'intéresse pas ?

- Hé qu't'es niaiseux !

- Enfin... tu ris ! Ris-en, c'est drôle. Avec des implants, elle serait juste comme correct, beau cul. Elle doit être belle quand elle jouit.

- Carrl...

Elle s'approche et bientôt leur fait face.

- Bonjour Patrice, quelle surprise !

- Ben oui, quelle surprise.

- Tu viens souvent ici ?

- Tes informateurs ne t'ont rien dit ? enchaîne-t-il en regardant Carl.

- Quoi ?

- Rien, laisse faire.

- Je peux m'asseoir ?

- C'est que... vois-tu, tu nous déranges...

- Ben oui, assis-toi ! dit Carl en poussant du pied une chaise libre.

Patrice ne tarde pas à le foudroyer du regard et lui chuchote un merci qui en dit long. Myriam ne se fait pas prier pour prendre place. Michel a tout vu, rit de la situation et s'approche d'eux.

- Michel ! Michel Lafrenière... le nageur !

- Oui, et là pour votre plaisir.

- Et qu'tu peux être con quand tu t'y mets, dit Patrice désespéré d'endurer l'autre dans sa bulle.

Peu de temps après, tout en parlant, Carl spotte une fille, lui sourit et détourne le regard. C'est toujours la même chose le mardi, c'est à savoir qui partira le plus rapidement avec l'une d'entre elles. Trois points pour le premier, deux pour le second, un pour le troisième et moins un à ceux qui finissent la soirée seuls. Patrice n'a jamais aimé ce jeu, n'y a jamais réellement participé. On donnait des points pour ce qu'on faisait avec la fille, mais là, on mentait comme pas possible. Donc pu de points particuliers pour la baiser et se faire sucer la bite, seulement pour partir avec. Bof !... pas simplement pour partir avec, il faut se retrouver chez elle ou chez soi, sinon aucun point. Pas trop compliqué, c'est ça la gang de chums à Carl. Si on est pogné à mentir, on perd tous ses points. Samuel, l'un des gars de l'équipe, tient le compte, de toute façon, il n'a rien d'autre à faire, même avec une chirurgie esthétique, y'a pas d'chance. N'a vraiment rien pour lui, le pauvre ! Et là... c'est quasiment triché, la fille vient voir Carl. Il n'a rien à

faire, elle lui quête une cigarette. Lapalme tend son briquet. Carl garroche la main dessus et le pousse avant de regarder la fille dans les yeux et de lui dire :

- C'est moi qui veux t'allumer.

- Quoi ?

Et il répète, puis elle répond :

- Dans ce cas, allume-moi...

Elle lui tend la main en se présentant, lui tend une bière.

- J'm'en serais voulu de ne pas offrir une bière à une belle p'tite gueule comme la tienne.

Carl s'étouffe. Elle ne respecte pas les conventions et la voilà qui s'en retourne, le plantant là seul, comme un taouin, devant tout l'monde et lui lançant avant de partir :

- Si tu veux m'parler, j'suis là-bas avec des amies... tu vois ?

Puis elle le quitte.

- Moi c'est Carl, crie-t-il.

La jeune femme rentre dans le Pub sans se retourner et va rejoindre ses amies sur le plancher de danse, il est onze heures passées. La clientèle sort tôt le mardi, on travaille le lendemain. On encourage Carl à la rejoindre, il n'ose pas trop la regarder, avoir l'air intéressé. Jouons le jeu. On menace de lui enlever cinq points s'il ne fait rien et, s'il part le premier, il n'obtiendra pas les points du vainqueur. Trop facile, voire injuste. Voilà comment s'instaurent de nouveaux règlements, il faut aborder la fille pour recevoir les points. Qu'est-ce qu'il lui prend ? n'est pas d'nature timide. Ça doit savoir ce que ça veut au lit, une fille d'même ! Et il fantasme au point de ne pas réaliser que ses amis ont commandé une tournée de vodka, il déteste le fort. Ne peut dire non à chaque fois qu'on

lui en offre un de peur de passer pour un fif. Mais ce soir-là, il le refuse et se fait amener un shooter de Goldshlager. On regarde, le niaise un peu. Il fume alors quelques cigarettes, boit encore deux bières et bien packté, il ose la rejoindre, mais ne la retrouve pas. Elle n'est plus au rez-de-chaussée : la cherche, décide de monter l'escalier. Sa tête tourne, il va perdre l'équilibre, doit absolument se tenir à rampe. Retrouvant un peu ses esprits, quelques poffes de joint l'ont sonné, il tente de l'approcher sans trébucher. Elle est là devant lui, appuyée au bar, une amie vient de la laisser seule. Il la rejoint, lui offre une cigarette qu'elle prend. Caroline sait comment fumer pour l'exciter. Entre ses lèvres, la serrer délicatement. Il lui propose un verre, n'en prendra pas d'autre tout de suite, est déjà assez bourrée d'même. Ne faut pas tomber avant d'être rendu à maison. L'alcool c'est beau, ça fait durer le plaisir. On bande plus longtemps, mais trop ce n'est pas mieux, pense-t-il en fumant une Marlboro. Un nuage de fumée flotte dans la pièce. La musique est forte, il n'entend pas ce qu'elle lui dit, doit s'approcher et voilà que sa bouche se retrouve dans son cou. Elle se laisse embrasser, il lui mordille le lobe de l'oreille et, comme si de rien ne s'était passé, ils continuent leur conversation. Elle lui demande :

- Tu paies-tu l'taxi une fois que j't'ai avalé ?
- Quoi ? dit-il en s'étouffant et recrachant un peu de bière qu'il venait d'avalé.
- Tu paies l'taxi une fois que...
- Ça reste à voir. À moins que j'te...
- Mettons les choses au clair, je ne couche pas.
- Comme tu veux, comme tu veux...

Ils continuent à parler, il apprend d'elle qu'elle est étudiante en physiothérapie, qu'elle travaille avec les enfants. Il lui dit qu'il est père, mais qu'il n'a jamais couché

avec la mère de l'enfant. Qu'il l'a adopté et que c'est une trop longue histoire pour être racontée là. Elle insiste, il ne cédera pas. Il veut l'inviter chez lui, n'ose pas, a peur qu'elle dise non. Ne faut pas être la risée. Faut lui payer un autre verre et l'inviter à danser. Elle le suit et accepte la bière. Elle se déhanche bien, a détaché ses cheveux qui lui tombent dans la figure. Elle se trémousse, lui touche maintenant les pectoraux, il se laisse faire et lève le regard, voit quelques-uns de ses amis debout sur le bord de la balustrade le regardant, sourires de conquistador aux lèvres. Lapalme est à la chasse, il apporte une bière à une fille qui la refuse. Carl le suit du regard, il va à l'autre bout de la discothèque et en trouve une qui l'accepte. Caroline ne cesse pas de le fixer, il l'enlace et alors ils dansent collés. Ses mains à lui descendent le long de son dos, caressent ses fesses; sa bouche glisse le long de son cou, le lèche goulûment; sa langue remonte, lui chatouille le lobe de l'oreille, lui mordille. Elle tourne la tête pour l'embrasser, mais il recule la sienne. C'est à lui de décider du moment où ils s'embrasseront, que ça soit bien clair !... Sourire en coin, elle le regarde et, là, il décide que c'est le temps. Il sent ses seins insister sur sa poitrine, ensuite, ses mains se frayer un chemin sous sa chemise jusqu'à son pantalon et leurs baisers qui n'en finissent plus, il aime ça. Elle aussi. Elle gémit un peu, lui, grogne, ça l'excite.

À la table extérieure, Carl salue ses amis, ils ne sont plus nombreux dehors, ils sont plutôt à l'intérieur sur le mode cruise. Le romancier ne pogne pas ce soir-là – à part une groupie collante –, ça lui est égal, il a quelqu'un d'autre en tête. C'est tout le contraire quand ils vont aux soirées littéraires du Café de la Forteresse. Là, on le reconnaît et on lui court après, ça vient lassant à fin. Suivant Caroline, ne sachant pas trop

où il se fait tirer, Carl se retrouve à travers les allées vides du marché. Elle a déjà relevé sa jupe. Mais elle ne porte pas de petites culottes cette fille-là !

Chapitre 6
Le Festival d'automne

C'est en boxer que Michel se retrouve su'l perron, rue Borduas, ce matin-là. Elle l'a sorti du lit, il travaillait en soirée la veille, est rentré en milieu de nuit, et à peine huit heures qu'elle le flanque à porte. Il n'a pas compris tout de suite ce qui se passait. Elle hurlait, lui disait de partir, qu'elle en avait assez de s'occuper de tout, pis que le petit, elle ne l'avait jamais voulu, que c'était lui qui avait insisté et que là, il était temps qu'il s'en occupe. Ce n'est pas chaud à l'extérieur sous de fines gouttelettes à huit heures du matin. Michel regarde autour, la rue est déserte, ses poings frappent à porte de son appartement qui ne s'ouvre pas. Il n'a pas eu le temps de s'habiller, elle s'était mise à le frapper, lui hurlant de partir et lui de dire de prendre ses antidépresseurs. Ce n'était pas l'idée du siècle. Encore une fois, il avait parlé sans réfléchir, ça ne l'avait que plus énervée. Michel attend su'l balcon, elle va se calmer. La porte est barrée, mais que lui prend-il ? Une femme passe sur le trottoir. C'est madame Sauvé. Il ne bouge pas, n'ose pas la regarder. La porte s'entrouvre et, avant qu'il ne réalise ce qui se passe, il reçoit en plein visage son linge, se dépêche de le ramasser avant que l'eau ne l'imbibe. Il enfle un gilet, n'a pas l'intention que tout le quartier le voie en boxer. Pendant qu'il enfle ses pantalons, Valérie ressort et lui lance son sac de voyage. Il fonce vers la porte, s'enfarge, il n'avait pas terminé de monter ses pantalons et il manque de tomber. Elle est

déjà rentrée. Ses mains se jettent sur le sac, elle est complètement folle, sonnée, elle le met à porte. Comme ça, de même, sous la pluie. Les gouttes pénètrent ses cheveux, maintenant lui coulent sur le visage, il les essuie. Le zip ouvert, il fouille : son gun est là; fouille encore, trouve sa plaque et ses vêtements de travail, quelques vêtements, une paire de souliers, pas de maillot. Où est le maillot ? Valérie ressort lui tendant leur fils.

- Prends-le, pis sacre ton camp !

- Qu'est-ce qui t'prend ? T'es folle ?

- J'chus pas folle ! hurle-t-elle en sortant la poussette du p'tit. J'chus juste pu capable Michel, à bouté !... tu fais rien, j'arrête pas de te le dire, tu m'aides jamais. Occupe-toi-z-en maintenant. J'chus pas faite pour être mère.

- Si j'pars là, tsé là, tu nous reverras plus.

- Crisse ton camp !

- Wo ! On s'calme à matin.

Il lui tend l'enfant, veut qu'elle le reprenne. La respiration de Valérie accélère, ses yeux rougissent, des larmes coulent et elle crie :

- Tu ne comprends pas, hein. J'veux pu vous voir. C'est pas une vie ça ! Ça s'lève à six heures, j'dois toujours m'en occuper. On sait jamais pourquoi ça pleure, faut toujours le surveiller, pis moi là... quand est-ce que j'trouve l'temps d'étudier, d'penser à moi, à moi, Michel ?

- Tu t'plains de quoi ? Tsé, j'te fais vivre.

Samuel pleure, il hurle.

- Tsé, qu'est-ce que j'fais là ? Doux, doux, Samuel... doux, doux, papa est là.

Arrête de pleurer. Valérie, fais-le taire.

- Va-t'en !

- Tsé, j'peux pas m'en occuper, j'sais pas quoi faire !

- T'as eu deux ans pour apprendre, j't'ai dit d'partir !... donne-le, j'm'en crisse !

Tu trouveras bien quelqu'un qui l'voudra. Y m'rend folle !

Valérie se retourne et rentre dans la maison puis, avant que Michel n'ait le temps de réagir, elle a fermé et barré la porte. Tenant son fils d'un bras, il heurte la porte de son poing libre, lui ordonnant de débarrer.

- Va-t'en ! Crisse ton camp !

- Valérie, tu vas m'ouvrir, sinon...

- Sinon quoi, j'veux plus vous voir.

Et lui, il continue à défoncer la porte, elle le regarde au travers de la vitre et le petit se met à pleurer.

- Doux, doux, Samuel. Doux, doux. Vois-tu ce que tu fais ?

- J'm'en fous, j'veux plus vous voir.

Après avoir cogné encore un moment à la foutue porte, Michel finit par se résigner et à descendre lentement les marches même s'il s'est mis à pleuvoir à grosses gouttes. De toute façon, le petit et lui sont déjà tout trempés. Quelques minutes plus tard, arrivant avenue de la Francophonie, il hèle le premier taxi et demande à se rendre dans Villeray, au 600 rue Gounod. À destination, il paie la course, ne laissant pas de pourboire. Sa mère a à peine entrouvert la porte qu'il dit :

- Il n'arrête pas de pleurer, pis j'sais pas quoi faire.

- Michel ! Es-tu tombé sur la tête, te promener à la pluie avec un bébé ?

- J'fais quoi ?

- Bonjour maman, comment ça va maman ?

- Bonjour maman, comment te portes-tu maman ?... qu'est-ce que je fais, là ?

- Prend au moins le temps d'entrer, c'est quoi ce sac ?

- Tsé, il n'arrête pas de pleurer, j'fais quoi ? Il me rend fou. J'lui ai donné sa suce, tsé, il crie encore plus fort.

- Salut mon petit homme, viens voir grand-maman. On ne vient pas me voir souvent ?

- Maman...

- Bien oui !... c'est ça, fait un beau sourire à grand-maman. C'est à qui ce beau bébé-là ?... L'autre n'est pas avec toi.

- Non, pas à matin. Qu'est-ce qu'il a à pleurer encore ?

- Y'a mangé ?

- Euh... j'pense que oui ?

- Comment ça tu penses que oui ?

Marie lève Samuel et approche son fessier de son nez. Une odeur nauséabonde s'en dégage.

- Sens un peu, tu vas voir il est où ton problème. Tu as ce qu'il faut j'espère.

- Quoi !... moi faire ça ? Non ! ça va pas... Tsé, j'sais pas comment.

Dans les bras de sa grand-mère, le petit arrête de pleurer. Marie le dépose par terre et Samuel se met à courir partout dans le salon.

- Regarde-moi pas de même Michel, non ! Je ne le changerai certainement pas à ta place. Je ne l'ai vu que quatre fois ce petit. Je ne suis pas juste bonne à changer des couches.

- S'il te plaît.

Tandis que Marie se déplace vers la cuisine suivie de son fils, Samuel s'immobilisé devant les pots de violettes alignés au sol près de la fenêtre. Marie se verse un café, c'est l'arrêt du bruit des gouttes tombantes du percolateur qui avait attiré son attention.

- Tu sauras mon gars, j'ai fait ma part avec ton frère pis toi. Ta petite boniche ne te suit pas ce matin ? Depuis quand est-ce qu'elle accepte que je voie son fils ? Dis-moi pas qu'elle s'est enfin décidée à te mettre à porte.

- Comment tu sais ?

- Tu en veux un ? pas bien compliqué.

Michel accepte la tasse.

- Je ne suis pas tombée de la dernière pluie, j'espère que tu te sers un peu plus de ta tête quand tu te promènes avec ton gros gun... c'est pas fort ton affaire ! Qu'est-ce qu'un gars qui ne parle plus à sa mère depuis plus d'un an vient faire chez elle un samedi matin, à huit heures trente avec un bébé qui pleure ? Pense un peu. Sors ça ces affaires-là, qu'il cesse de pleurer.

Michel se rend à l'entrée, ouvre son sac, y prend une couche, revient trouver sa mère à la cuisine et la lui tend.

- Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

- Le changer c't'affaire.

- Quoi ? J'ai bien compris ?

- Tsé, montre-moi au moins.

Faisant fi de sa demande, Marie, tasse de café dans la main, prend la direction du salon et s'accroupit auprès de Samuel qui est toujours émerveillé par les fleurs des violettes. Il a même osé les toucher, mais dès le contact, il a eu peur et a reculé la main.

- Tsé, j'sais pas pourquoi j'suis v'nu t'voir à matin, t'as pas changé. Que j'ai été con d' penser que tu allais m'aider ! J'vais m'arranger tout seul comme d'habitude. J'fais juste travailler tantôt au cas où ça t'intéresserait d'savoir.

- Il est grand temps que tu prennes tes responsabilités. Tu as voulu faire à ta tête, puis le garder. Assume maintenant ! Tu es bien comme ton père, un irresponsable.

- C'est trop aimable m'man.

Il dépose brusquement sa tasse de café sur l'une des tables du salon et s'approche de son fils. Le mouvement brusque fait peur à Samuel qui recommence à pleurnicher dès que son père le prend. Son sac est resté près de la poussette à l'entrée d'la maison. Michel s'y rend, y dépose son fils, met son sac sur son dos et sort à la pluie.

- Attends ! je vais te prêter un parapluie.

Il continue sa route sans se retourner.

- Tu reviendras.

- Compte là-dessus, dit-il en poursuivant sa route.

- Mon gars, la vie n'est pas juste une partie de plaisir, je vous l'ai assez répété.

C'en est trop ! il laisse la poussette et Samuel à la pluie et retourne su'l perron en vociférant :

- T'as jamais rien compris, toi... toi là, tu penses que s'entraîner quarante heures par semaine c'est une partie de plaisir. Que de courir entre le poste et la piscine, c'est toujours facile, pis quoi avec ça ? Se faire réveiller en pleine nuit par un bébé qui braille

ça l'est aussi ? Toi là, tu penses que ça me plaît d'être toujours parti aux quatre coins du monde ! C'est triste à dire, ben oui m'man, on peut voyager à s'en écœurer. Ah ! pis fuck... pourquoi j'te dis tout ça ?

Il ne lui laisse pas placer un mot et emboîte le pas.

- Je n'aurais pas dû. Que j'ai été con de croire que tu serais là pour moi ! Oublie que j'suis passé.

- Michel, reviens ici, on n'a pas fini de parler.

-Va chier ! dit-il en poursuivant sa route.

La poussette dans les mains, Michel marche vers l'ouest direction Saint-Denis et il hèle un taxi. Il assoit Samuel à l'arrière et lui, se place à l'avant. De grosses larmes coulent sur son menton. D'la bave ? Des larmes ? Il regarde, ne sait trop.

- Samuel arrête de pleurer. Samuel...

Puis il hausse le ton, mais rien à faire. Ah ! qu'il ouvrirait la portière et qu'il sauterait au prochain arrêt. Il se mettrait à courir et irait nager. Dans la piscine, il oublierait tout. Ne penserait plus à rien. Impossible de fuir les pleurs qui l'agressent de plus en plus. Chaque cri met à l'épreuve la patience qu'il n'a pas. Dans un élan de désespoir, il étire le bras, a baissé son banc, puis il serre le poignet de l'enfant en lui ordonnant de se taire. Ça ne stoppe rien, Samuel fait juste crier plus fort.

C'est un Michel quasi hystérique qui débarque chez son père avec un enfant qui hurle. Un homme grisonnant en robe de chambre bleu marine lui ouvre. Il s'est rendu à Laval, a payé cher la course.

- Ta femme t'a sacré dehors à matin, pis tu ne sais pas quoi faire ?

- Quoi ?

- Fais pas l'innocent, Michel. Ta mère m'a fait le coup. Je croyais que j'étais pitié, mais là, tu ne t'es pas vu. C'est quoi leur problème ?... ta mère ne m'aurait jamais sacré à porte avec les enfants. T'es dans merde, crois-moi, dans grosse merde.

- Merci pour le réconfort, hein ! J'peux-tu entrer ?

- Ah ! désolé... oui, bien sûr que oui, c'est la surprise, ça m'appelle tellement de mauvais souvenirs. Au moins, toi, ça te coûtera pas une fortune en pension alimentaire. Madame devait garder son standing de vie, j'en suis revenu de payer ses robes et ses sorties mondaines pour qu'elle en rencontre un autre.

- Papa, c'est bien intéressant tout ça, mais là tsé, il faut le changer. J'sais pas vraiment comment faire.

- Regarde-moi pas d'même. J'ai-tu l'air d'savoir ? c'est ta mère qui l'faisait.

- Quoi ? T'as jamais changé nos couches ?

- Regarde donc qui parle. À ce que je vois, t'es pas ben ben mieux, mon gars.

- Tu m'le gardes pour l'après-midi ? J'travaille tantôt.

- Pas vraiment, demande à ta mère.

- J'peux quand même pas l'amener avec moi.

Les pleurs du petit ne cessent pas. Michel fouille dans son sac, trouve une couche et la tend à son père.

- Qu'est-ce que tu veux que j'fasse avec ça ?

- T'as sûrement tsé... comme... déjà vu maman faire ?

- Ça fait tellement longtemps.

- Allons dans chambre de bain, OK... tsé, tu vas le tenir pendant que... tsé, comme... je l'arrose.

Il déshabille Samuel, enlève son petit pantalon, son gilet, ses bas et décolle sa couche. La merde surgit, il y en a partout, les fesses en sont beurrées. C'est la totale !

- Ayoye ! Ça pue... Tsé, comment ça peut chier autant ? C'est tout petit.

Samuel est couché sur le dos et son père le lève, le tient à bout de bras. Il ne sait trop quoi faire avec la couche sale. Son grand-père ouvre le robinet, pas trop chaud, faut pas le brûler. Le jet de la douche est malléable. On lui arrose les fesses, la merde coule, le bain s'en remplit et avec le savon, on frotte les fesses du petit.

- C'est toi qui as fait tout ça, tu pues !

L'enfant sourit, un sourire charmant, il rit même.

- Tu peux ben faire le fin. Arrête de bouger, tsé, on n'arrive pas à t'laver.

Du savon, il y en a partout. Michel frotte encore et encore. Il faut tout laver, qu'il ne reste plus rien. On asperge le petit une autre fois, le sèche et voilà qu'on tente de lui mettre une couche. Il n'arrête pas de bouger, impossible de l'immobiliser. Finalement, tandis que le grand-père tient l'enfant, Michel installe la couche.

- Non... je ne ferai pas ça à journée longue. Certainement pas.

Songeur, Michel s'assoit sur le bol de toilette. Samuel est déjà parti à la course, on n'a pas eu le temps de le rhabiller. Ça n'a aucun bon sens, elle va changer d'idée. Michel s'attend à ce que son père lui propose de demeurer avec lui le temps que les choses se tassent. La proposition ne vient pas : à l'exception de petites visites peu fréquentes, il n'est pas le bienvenu. Il avait sept ans quand sa mère a sacré son père à porte. Jamais ce dernier n'a manifesté le désir d'obtenir la garde, même pas un droit de visites de fins de semaine. Enfant, il voyait rarement son père. Quand ça arrivait, il venait les chercher lui et son frère vers midi et ne les ramenait jamais passé dix-sept heures. Pour une troisième

fois de sa journée, Michel hèle un taxi. À quoi ça aurait servi d'insister ? il est comme son père, pas fait pour être père. Les enfants c'est mignon quand ce sont ceux des autres et pas trop longtemps à la fois. Ça t'empêche de parler, de faire ce que tu veux. Tu n'as plus un moment à toi, faut toujours s'en occuper et ça coûte cher. Il imagine tout ce qu'il ferait sans ce tube digestif à éduquer.

Le taxi le dépose au dépanneur de la rue Ducharme. Il rentre, laisse la poussette du petit et son sac près de la porte, avance quelques pas, puis salue Justin qui, dans sa rangée, morve au nez, compte ses conserves. Il croyait que ça passerait avec l'âge. Une vague de découragement l'envahit chaque fois qu'il voit l'enfant et il lui tend un kleenex. Une fois mouché, Justin tend le mouchoir à Michel qui, malgré son dégoût, le prend. Un haut-le-cœur l'empoignant, il va vite le jeter, puis il revient retrouver son fils qui semble se plaire en compagnie de l'infirme.

- Il s'appelle comment ? Laisse-le avec moi, je vais lui montrer à compter. Il est important de savoir compter, ça permet de faire plein de choses, tu veux que je lui montre ce que je fais ?

Samuel pointe une rangée en babillant quelques étranges syllabes. Son regard aussi fixe la canne qu'il veut avoir. Justin lui donne la conserve, elle est petite et l'enfant la tient un peu dans ses mains avant de l'échapper. Puis, recroquevillé, il la ramasse et, d'un pas rapide, la porte à son père.

- Carl n'est pas là ?

- C'est ton garçon ? on ne l'a jamais vu, il s'appelle comment ?

- Samuel.

- C'est un drôle de nom, je n'avais jamais entendu.

- Carl est où ?

- Y'est chez madame Painchaud, ça fait un mois qu'elle insiste pour qu'il lave les vitres, dit Sophie en s'approchant. Justin ! ramasse les conserves. Faut pas qu'le p'tit s'enfarge pis qu'y tombe. Il va se faire mal.

- Elle reste où ?

- J'peux t'aider moi ?

- Non, pas vraiment, tsé. Faut que j'lui parle.

- Ça n'va pas toi ! Depuis quand tu t'promènes avec ton fils ?

- Tu me le dis-tu y'est où ?

- 149, rue Rachmaninov.

À peine sorti, Michel fait demi-tour pour revenir chercher son fils et crie à Sophie :

- Tsé, j'laisse la poussette. D'accord ?

Et le revoilà parti.

- C'est ça, marmonne-t-elle, fais comme chez toi.

C'est madame Painchaud qui répond à la porte.

- Ah ! le beau bébé, je peux le prendre ?

Il n'était pas nécessaire de le demander, il l'aurait offert. Quel débarras !

- Tu t'appelles comment, toi ?... ah, tu ne parles pas encore, tu es trop petit. Vous savez, j'ai un petit-fils de son âge.

Michel la regarde, ne veut pas savoir, n'a qu'un désir : parler à Carl.

- Je ne les vois jamais, imaginez-vous donc. Ma fille reste à Toronto, une fois par an, elle vient me voir, puis l'autre aussi, il a fallu qu'elle marie un Anglais... Elle n'aurait

pas pu en choisir un d'ici, mais non ! un Britannique. Des ingrates ces filles-là. Vous verrez bien, on fait tout pour eux, puis ils ne s'en souviennent pas.

- Carl est là ?

- Oui, jeune homme, il est dans le salon, il lave les vitres. Ça serait à mes enfants de le faire, pas à lui, mais croyez-vous vraiment qu'ils prennent le temps de venir aider leur vieille mère ? Non ! il faut qu'elle se démerde toute seule.

En marche dans le corridor, Michel se retourne en demandant :

- Tsé, y'est où votre salon ?

- Dans le fond à gauche.

Il trouve Carl en train de laver les vitres. Chaque année, au printemps et à l'automne, il se charge de cette besogne. Loin de considérer ce geste comme une faveur qu'il lui fait, elle l'attend et le talonne tant qu'il n'est pas passé. Avant, elle était reconnaissante, désormais c'est un dû. Il doit aussi une fois la semaine sortir les vidanges, et au début du mois de décembre installer les lumières de Noël à l'extérieur et ne pas oublier de les enlever dès le jour de l'An passé. Au printemps, il y a les boîtes à fleurs à faire. Chaque année, un matin de mai, madame Painchaud arrive au dépanneur informant Carl que les fleurs ont été achetées. Une année, il est revenu avec les mauvais géraniums, ils n'étaient pas rouges comme ceux qu'elle avait choisis. Le vendeur qu'elle a sermonné n'avait pas remis les bons plants à Carl qui avaient dû les ramener. Elle lui a dit que ça ne se fait pas de vendre ses géraniums à quelqu'un d'autre, qu'elle les avait payés et qu'elle les voulait. Qu'ils ne partiraient pas tant qu'elle n'aurait pas les bons. Impossible de la calmer, ses pots avaient été vendus à d'autres. On l'a dédommagée et elle est revenue à la maison, comble de malheur, avec les mêmes pots. Il n'était pas question d'attendre au

lendemain pour les empoter, il fallait le faire tout de suite, sinon ils perdraient de leur vigueur et ceux-là, à ses dires, n'en avaient pas beaucoup. Ce matin-là, elle avait minutieusement sélectionné les plus beaux plants et, pour être sûre qu'il n'y aurait pas d'erreur, elle avait marqué les pots d'un trait de crayon feutre.

- Faut que tu m'aides, Valérie est folle !

- De quoi tu parles ?

- Elle m'a tsé... comme... jeté à rue à matin avec le p'tit.

- Hey Michel !... j'te l'avais-tu dis de t'occuper d'elle pis d'arrêter d'penser juste à toi.

- C'est pas d'elle qu'elle veut que j'm'occupe, mais du petit, pis à part de ça, tsé... je ne suis pas venu ici pour me faire faire la morale. J'ai un gros problème.

- Il n'est pas gros, coupe Carl, il est petit et il chie.

Dans son for intérieur, il ricanne, le cache mal.

- Je travaille à midi.

- Pis ?... appelle et dis que tu ne peux pas rentrer.

- Tsé, tu... tu peux...

- J't'arrête tout de suite, j'prendrai pas tes responsabilités.

- Je les prends mes responsabilités, c'est moi qui rapporte l'argent à maison, elle n'a qu'à s'occuper du p'tit. S'il te plaît, Carl... t'aide tout le monde, juste pour la journée.

- J'ai-tu l'air d'avoir une poignée dans le dos.

- Euh !... parfois oui.

- Non.

- Carl ?

- Non ! J'ai dit non, arrête d'insister. Ça va t'remettre les deux pieds sur terre. Est pas folle ta femme...

- Ce n'est pas ma femme.

- On se comprend. Tu veux-tu bien ! reste pas planté là comme un idiot, dépose le p'tit et vient m'aider, a veut pas sortir.

Tandis qu'il l'aide à retirer la fenêtre, il lui explique que Valérie se tape une autre dépression. Peut-être que si elle prenait ses médicaments de façon régulière, ça aiderait.

- Tu l'as toujours su qu'elle était d'même.

- T'es drôle toi à matin, tsé là... c'pas parce que tu l'sais qu'c'est plus évident. C'est comme toi avec l'autre, tu savais qu'elle était alcoolique quand tu as adopté le p'tit, c'est-tu plus facile pour autant ?

- Tu veux-tu ben, on parle de toi là, pas de moi... Tabarnak Michel ! t'as vingt-quatre ans. Y serait comme un p'tit peu l'temps que tu fasses face à tes responsabilités, hein ?

- Tu parles comme ma mère.

- Peut-être qu'elle a un peu comme raison ta mère. Hein ?... Tout le monde t'avait averti c'est quoi avoir un enfant, astheure assume !

- Tsé, t'es pas supposé d'être un chum, toi ?

- Ben oui. Et parfois là, les bons amis, c'est fait pour ça, s'faire dire qu'on fait dur.

- Tsé, je le sais maintenant qu'tu avais raison, mais l'problème là, c'est que je suis pris avec, ça ne se retourne pas.

- C'est pour ça qu'y faut comme y penser avant.

- Dépanne-moi juste pour la journée ?

- Non Michel !... tu ne peux pas passer ta vie à compter sur les autres.

- Tsé, tu connaîtrais personne qui me dépannerait ?

- Pour combien de jours, de mois ? Tu ne voudrais pas comme... aussi, genre, par hasard, le donner ?

- Tsé, juste pour la journée ?

- Ben oui, pis moi j'suis une tarte !... Aide-moi donc un peu, pis on verra après ce que je peux faire pour toi. Hey !.. tu vas où d'même ?

- J'peux-tu comme aller pisser sans t'demander la permission, tsé ?

- Euh...

- Ben c'est ça, euh... lave pis arrête de stresser.

Plateau de fruits dans les mains, madame Painchaud arrive au salon.

- Est-ce que ce petit garçon-là a faim ?

Elle se penche et lui tend un morceau de banane. Samuel prend le fruit, l'apporte à sa bouche et le mange.

- Ah... ah.

- Tu es tout un gourmand toi, tu as encore faim ? prends-le... Il ne faut pas manger trop vite, sinon tu vas avoir mal au ventre. Encore ?... un autre... un morceau de poire ? oui ?... Il est comme mes petits-fils, mais il mange plus qu'eux. Eux, ils n'ont jamais faim. De vrais appétits d'oiseaux, puis mes incompetentes de filles qui les laissent faire tout ce qu'ils veulent. Ce n'est pas comme cela que je l'ai élevée, les jeunes d'aujourd'hui tournent mal.

- Vous aimez les enfants, Madame... Madame ?

- Painchaud. Oui ! Il est alerte pour son âge.

- Si vous le dites. Tsé... vous aimeriez le garder pour l'après-midi ?

- Moi ? Vous me le laisseriez pour l'après-midi ? Ça me ferait tellement plaisir ! Il n'y a jamais plus personne dans cette maison depuis que les filles sont parties à l'autre bout du monde.

- Pourquoi n'allez-vous pas les voir plus souvent ?

- Je dérange... non, on ne me le dit pas, mais ce sont des choses qui se sentent.

Encore un autre ?... Tu es vraiment un gourmand, toi. Un morceau de poire ?

Samuel tend la main en souriant.

- Vas-y, prends-le.

L'enfant se régale et avale à grande bouche.

- Mon mari est mort.

- Désolé.

- Mon Dieu ! ne le soyez pas, ça fait plus de quinze ans, le pauvre. Imaginez-vous donc qu'on finit même par s'habituer à ça.

- Tsé, si vous le voulez, je pourrais, tsé, vous l'laisser pour plus qu'un après-midi, tant que vous le voulez.

- Oui ! Ça serait merveilleux.

- Faites-vous plaisir !

- Michel ! T'exagères. Non, madame Painchaud, ce n'est pas un service à lui rendre.

- C'est quoi ça ? demande Michel.

- Un téléphone, c't'affaire. Appelle et passe la journée avec ton fils. S'il peut arrêter de pleuvoir, on ira tout le monde au Festival, Patrice va lire des extraits de son roman.

- Avec le p'tit ?

- Ben oui, où diable veux-tu le mettre ? Tu m'désaspères, Michel.

- Je sortirai pas avec le bébé. Tsé, il va brailler, pis déranger tout le monde.

- Si tu préfères ne pas y'aller pis t'emmerder, comme tu veux.

- Il nous faut une gardienne.

- Nous ?

- Tsé, on ne l'amènera pas au pub.

- Hello ! où est-ce que tu prends des idées d'même ? On n'va pas au pub avec un bébé, on reste à maison.

- Quoi ? Tout le monde va sortir sauf moi ?

- Tu ferais bien de t'habituer.

Il finit par prendre le téléphone et par appeler au poste pour dire qu'il prend sa journée. Clefs de l'appartement de Carl en main, il retourne au dépanneur, y achète un paquet de gomme et monte tout de suite à l'appartement sous le regard de l'homme aux cigarettes. Il en a plein les bras. Dans la chambre d'amis, il s'installe, défait son sac. Valérie n'y a pas mis grand-chose : que quelques morceaux de linge. Il agrippe le téléphone et l'appelle. Aucune réponse. Il tente de nouveau.

- Oui.

- C'est moi... ça va mieux ? dit-il délicatement.

- Je veux pas t'parler !

- Raccroche pas tout de suite. Tsé, j'ai rien dans mon sac. J'peux passer chercher des choses.

- Non ! Envoie-moi ta liste par Internet et l'endroit où tu veux les recevoir.

- Valérie... Valérie, il faut se voir...

- Ce n'est même pas la peine d'essayer d'venir.

- Tsé, il faudrait s'parler de c'qui vient de s'passer.

- J'ai fait changer les serrures.

Bip.

- Tu peux bien rire toi, c'est vraiment mal parti, tsé... Tu l'sais pas, mais t'es pas à veille d'la revoir ta mère. On va faire un dodo ?

- Non, dit l'enfant en hochant la tête.

- Samuel, il faut aller dormir.

Le petit couché, le store fermé, il fait assez noir pour qu'il veuille fermer les yeux. Le ciel est toujours couvert, pourtant la pluie a cessé. Michel se rend à la cuisine où il se prépare un sandwich trois étages comme il les appelle : trois tranches de pain grillé, du fromage, du thon, un œuf et de la salade. Oh ! ne faut pas oublier le poivre et ben du sel. Il dévore son sandwich, l'unique plat gastronomique qu'il sait se concocter. Il est parti de chez sa mère pour aller vivre avec Valérie. Lui avait promis de leur trouver un appartement dans le Cœur-de-la-Ville, il n'était pas question de vivre hors des remparts et avait fini par en trouver rue Poulin. Il déteste cuisiner, ce n'était pas une affaire pour lui. Il travaillait, ramenait l'argent à maison, donc elle devait aussi faire sa part. Son sandwich avalé, il se verse un grand verre de lait et le cale d'une traite avant de le remplir de nouveau et de le boire par petites gorgées tout en écoutant l'émission du midi à CKOI.

Incroyable la quantité de niaiseries qu'on peut y dire ! Des auditeurs appellent. Que ne peut-on pas raconter pour obtenir son deux minutes de gloire ? À longueur de journée, sa voiture de patrouille est branchée sur ce poste. Il y a deux ans, ils ont, lui et son collègue, été invités par la station pour parler des règles de sécurité que les cyclistes ne respectent pas. Ils avaient été en charge pendant tout l'été d'un programme de sensibilisation avec les centres communautaires de l'île et les camps de jour de la ville. L'été, il patrouille en bicyclette quand le temps le permet, jamais la saison ne s'est étirée jusqu'en octobre, tout cet exercice le garde en forme en vue des Jeux d'Athènes. Une médaille, ça serait cool ! mais il ne se fait pas trop d'illusions. Finir parmi les cinq premiers serait un résultat qui le satisferait. Il est jeune et sera en Chine, en 2008. Le tout se jouera à Sydney dans deux semaines lors des championnats du monde. Chaque matin, trois heures durant, avant d'aller au travail, il s'entraîne. L'été, à la piscine olympique du parc de la Francophonie. Pour lui, chaque gorgée d'eau goûte les festivités de soixante-seize, les grands y ont plongé et nagé. L'hiver, c'est au centre Claude-Robillard qu'il se rend. Son bonheur quotidien : se lever en plein été tôt et se rendre à pied à la piscine pour six heures. Le quartier s'éveille doucement, on entend le chant des oiseaux et le bruit de quelques voitures. L'eau est toujours un peu froide à l'entrée. À la fin de chaque séance, après s'être laissé flotter sur le ventre, quand il relève la tête, il découvre une ville qui s'est éveillée lors de son entraînement. La population a envahi l'endroit qui, plus tôt, n'était qu'à lui. Quand la température ne le permet plus, généralement dès la fin septembre et jusqu'en juin, Michel emprunte le système de transport en commun pour aller au centre Claude-Robillard. Du métro Baudelaire – bouche sortant au milieu du parc de la Francophonie –, à la station Mont-Royal sur la ligne rouge, celle qui possède trois

sorties dans le Cœur-de-la ville : Versailles, Anne-Hébert et Baudelaire et qui prend fin à la station Mont-Royal, de là, la ligne orange jusqu'à Crémazie. Ensuite, il ne lui reste qu'à longer la structure de l'autoroute 40 et, juste à l'arrière du Collège André-Grasset, son autre chez lui, le centre Claude-Robillard.

L'entraînement quotidien, depuis toutes ces années, n'a eu autre effet que de lui découper quelques muscles. Impossible d'avoir cette silhouette sans nager quotidiennement, même avec des séances répétées de musculation, on n'y parviendrait pas. La musculation et la créatine gonfle l'allure, c'est artificiel. Lui, il a un corps découpé et élancé. Son allure a changé depuis l'adolescence, époque où il n'avait aucun poil au visage. Suivant son humeur, il se laisse parfois pousser un peu de barbe sur le menton, d'autres fois une moustache. Quand ce n'est pas une barbe de quelques jours qui agrippe son visage, qu'il s'amuse ensuite à couper par étape pour constamment modifier son apparence. Il en est de même pour ses cheveux. En cet après-midi-là d'octobre, il les porte courts sur les côtés de la tête, presque jusqu'au sommet où une bande de cheveux plus longs, partant du front, lui descend jusqu'à la nuque telle une crête de coq. Il n'a rien d'un coq qui veut séduire tout le poulailler; l'attitude du paon le caractérise mieux. Il est beau et le sait. Il aime se regarder dans un miroir. Chaque fois qu'il en croise un, même si quelqu'un lui parle, il se mire. On ne l'approche pas trop, ses six pieds de physionomie intimident et il en tire avantage. Il aime sa solitude, n'a pas un très grand cercle d'amis. Son métier le fait rencontrer assez de gens à son goût comme ça. Au commencement, il avait en horreur que tous les regards se tournent sur son passage quand il portait l'uniforme des gendarmes. Dans sa façon de parler, de marcher, il est très masculin; dans ses dires, parfois même irrespectueux envers les femmes, un point qui le relie à Carl,

mais Michel n'est pas un homme à femmes. Avant de connaître Valérie, il n'a eu que deux courtes relations et jamais il ne lui serait venu à l'idée d'en baiser une autre, ses entraînements quotidiens l'épuisent beaucoup, il n'a pas eu souvent le goût de lui faire l'amour depuis la naissance du petit. Il peut presque les compter sur ses doigts le nombre de fois qu'ils l'ont fait depuis deux ans. Elle croyait qu'il la trompait, qu'il avait une autre femme. Il a eu beau la rassurer : elle n'a pas voulu le croire. Il n'avait juste pas envie... pas plus compliqué que ça. Un homme doit-il toujours avoir le goût de baiser pour être homme ?

Michel regarde son fils dormir, une seule envie : se retrouver à la piscine et nager jusqu'à en perdre le souffle, à en oublier qui il est. Il a l'habitude de s'y rendre quand tout fout le camp. Peu importe où il se trouve, de tout abandonner et de plonger. Entouré d'eau, sans bruit agressant, personne pour venir le déranger, lui dire quoi faire, il nage d'une extrémité à l'autre du bassin. Samuel vient de s'endormir, il ne se risquera pas à le déplacer; trop dangereux de le réveiller. Enfin, la paix ! À la piscine, il trouverait bien quelqu'un pour s'en occuper le temps de quelques allers-retours. Il battrait des records, trop de rage coule en lui... Il s'étend sur le lit et ouvre la télévision à RDI, voyons ce qui se passe. Il y a sûrement pire, mais notre douleur est toujours plus importante que celle du voisin; c'est à nous que ça arrive, voilà tout ce qui compte, nos petits maux.

En sursaut, Michel ouvre les yeux, le bruit du téléviseur ne l'a pas empêché de roupiller. Quelques rayons de soleil rentrent par la fenêtre, il retrouve son fils assis dans son lit qui le regarde.

- Eau... eau.

Michel apporte un verre d'eau à Samuel, l'air est pesant, humide même. Quand Carl revient vers l'heure du souper, Michel est en train de préparer une soupe. Samuel est assis sur une chaise où il a mis un coussin pour l'élever à la hauteur de la table. L'enfant chigne, veut manger, mais la soupe est trop chaude. Il la veut quand même tout de suite, refuse d'attendre, ne peut pas comprendre qu'il se brûlerait... Carl approche avec un verre d'eau et en verse un peu dans le bol, pourquoi n'y avait-il pas pensé avant ? Avec une petite cuillère, il commence à nourrir son fils qui n'ouvre pas la bouche, il tend plutôt les mains, veut le faire lui-même, sans aide. Ses petites bouclettes brunes et ses yeux verts le rendent haïssable. Il ne tient pas ça de son père qui est noir charbon avec des yeux bleus. Cuillère dans la main, le petit patauge dans sa soupe, ça revole... l'apporte à sa bouche. Il la penche tellement qu'à ce rythme-là, on y passera la journée et tout se retrouvera sur ses pantalons et par terre. Il continue à refuser l'aide de son père, puis il demande :

- Maman... maman...

- Tsé Samuel, maman n'est pas là... c'est papa.

- Maman...

Michel se choque, ça bout de l'intérieur, et il reprend la cuillère, la plonge dans le bol à soupe et l'approche de la face de l'enfant qui n'ouvre toujours pas la bouche, qui ne veut rien avaler. Bras devant, il saisit le bol à deux mains.

- Ben !... ben voyons !... regarde Carl... il prend le bol. Wow !... je ne l'ai jamais vu faire ça. Y'est fort mon gars, hein ! Pas si vite, Samuel... pas si vite, tu vas tout renverser.

Le petit s'est mis la face dans la soupe comme si c'était un verre et il boit le liquide, ses deux petites mains tiennent le bol.

- Ça y'est !... fallait ben qu'ça finisse d'même.

Il a soulevé trop haut, ça s'est mis à couler de chaque côté, à dégouliner sur ses joues, sur ses pantalons, puis sur le coussin. Samuel dépose le bol sur la table et, sourire aux lèvres, les deux mains dans les nouilles qui restent, il pigrasse.

Une fois la vaisselle lavée, Carl fait remarquer à Michel que le temps est venu de changer la couche.

- Quoi ?... encore !... tsé, on l'a fait cet avant-midi.

- Où tu vas, là ?

- Dans salle de bain, c't'affaire !

Carl tasse la nappe d'la table de cuisine.

- Hey ! on mange là-dessus.

- Prend ça.

Il lui tend un petit tapis rembourré qui est recouvert d'un plastique.

- Prends des essuie-tout et couche-le sur le dos... excellent. Enlèves-y ses pantalons maintenant.

Michel s'exécute.

- J'enlève-tu son gilet aussi ?

- Ben non ! Hé qu'tu m'désaspères, toi ! Pourquoi diable enlever son gilet ? Y'en aura pas partout après.

Samuel est docile, il a compris qu'il est temps de changer sa couche. Étendu sur le dos, il lève ses jambes en angle de quatre-vingt-dix degrés et met ses mains derrière la tête.

- Y'a l'air d'avoir l'habitude, il semble savoir quoi faire.

- Plus que toi, hein !

- Très drôle, Carl... ouin... très très drôle, j'me roule par terre.

- Enlèves-y les bas, à moins que tu veuilles qu'il en ait partout ?... Par précaution, il pourrait avoir la bougeotte.

Michel les retire avant de détacher les deux lanières collantes de la couche. Une odeur nauséabonde l'assaille. Il recule, grimace, se tient à distance du p'tit. Carl ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Il lui dit de mettre sous les fesses du petit les essuie-tout – il en met deux –, et de prendre les serviettes humides qu'il lui tend. Il ne le fera certainement pas à sa place, se contente de diriger les opérations et le voilà devenu père. Michel a beau tenter de nettoyer les fesses de l'enfant avec les serviettes humides, de les froter, elles semblent tachées, comme si la merde les avait tatouées d'un rond jaunâtre.

- Compte-toi chanceux, il bouge à peine. Pis ce n'est pas la totale.

- On l'a eue à matin, celle-là.

- J'en doute... à t'voir la face là, j'pense que t'aurais tellement capoté que t'en serais pas encore revenu.

- Tsé là... t'es pas en train d'me dire qu'il y a pire que ça ?

- Oui, mon cher !

- Ben là, tu vas m'expliquer quelque chose. Comment ça fait pour chier autant ces p'tites prouts-là ? Tsé, c'est gros comme un pou et ça chie à sentir jusqu'à Longueuil.

- C'est juste de la bouffe recyclée.

- Ah ! Carrl...

- J't'ai jamais parlé d'la fois où Justin a eu la gastro ? Ben oui... j't'ai déjà raconté ça, c'est juste que tu t'en souviens pas. Ça sortait des deux bords en même temps, pas

juste du cul, d'la bouche aussi. Sa couche débordait... c'était liquide, son gilet était taché, il venait de renvoyer. Qu'un moyen de le nettoyer...

- Quoi ?

- La pompe d'la douche !

L'horloge sonnait la demie leur fait réaliser qu'ils seront en retard s'ils n'accélèrent pas la cadence. Quelques minutes plus tard, descendant l'escalier, ils constatent que Justin est fin prêt à partir. Assis sur le trottoir, il dessine des bonshommes avec de la craie blanche. Puis avec d'autres de couleurs, il leur a fait des vêtements. Parfois, lorsqu'il y a festivités au parc de la Francophonie, Carl se permet de fermer le dépanneur en fin d'après-midi. Justin adore ces moments privilégiés en compagnie de ses deux parents. En bas de l'escalier, Carl et Michel contournent l'enfant. Ils vont récupérer quelques bières dans les frigos et, de retour à l'extérieur, s'étant assis sur le banc du dépanneur, ils s'en ouvrent chacun une.

- Dans deux semaines tsé, à même heure, il fera noir.

- Encore un autre hiver, réplique Carl à Michel qui garde un œil sur son fils. Le p'tit veut continuellement courir dans rue et il se doit constamment de le ramener à lui. Justin propose de s'en occuper. Assis par terre, il laisse de côté ses craies et se met à lancer des petits cailloux que l'enfant va chercher et ramène.

- Sophie ne vient pas ?

- Michel, pourquoi tu poses la question ? C'est la même maudite affaire chaque année. Y va encore falloir aller la chercher.

Trop de souvenirs sont reliés à cette fin de semaine de festivités où, dix ans auparavant, elle a vu David pour la dernière fois. Elle était grosse de sept mois et lui

partait pour poursuivre ses études à Paris. Elle voulait le suivre, il n'a pas voulu. Il se devait d'avoir tout son temps pour étudier, lui avait promis de revenir à Noël et, en décembre, a prétexté ne pas avoir l'argent pour faire le voyage. Elle venait d'accoucher. N'avait pas non plus l'argent pour aller le retrouver, il lui manquait terriblement. Les premières années après sa mort, elle refusait catégoriquement de retourner au parc de la Francophonie. Elle a fini par y revenir, mais jamais lors des festivités de l'automne. Chaque endroit cachait un souvenir écorchant : leur premier baiser face à l'étang, l'annonce de la venue de Justin assis sur un des bancs. Un jour, ils avaient couru sous les arbres, il l'avait rattrapée et l'avait projetée au sol parmi les feuilles mortes. Elle s'était débattue et il l'avait maîtrisée, ce fut là, à ce moment précis, qu'il lui avait dit « Je t'aime » pour la première fois et, par après, il le lui avait répété à chaque jour, la remerciant d'être là pour lui. Elle n'a jamais compris les raisons de son départ inopiné. Il n'avait pourtant jamais été question de ce voyage, ils s'aimaient pour vrai. Il s'était passé quelque chose. Pourquoi être parti comme cela et n'être jamais revenu ? Il n'a même pas voulu – pouvait pas, disait-il, mais il mentait – assister au baptême de leur fils. Ses parents lui avaient envoyé un billet aller-retour pour la fin de semaine, il ne l'a pas utilisé. Elle l'a attendu, a pleuré seule dans sa chambre. Elle ne l'a jamais revu à partir du jour où il s'est envolé pour Paris... l'a retrouvé en poussière dans la petite urne qui l'a ramené au pays. Voir le cadavre d'un mort aide à se faire une raison, elle ne l'a pas vu. Elle a aimé une fois, une fois de trop... a commencé à boire, ça faisait moins mal ainsi et, aujourd'hui, elle ne peut plus ressentir ce que ça fait. Aimer. Jamais plus !... ça fait trop mal, tous les hommes qui passent dans sa vie ne comblent pas le vide qui la gruge. Un trou noir avalant tout. Dès que quelqu'un l'approche, son estomac l'aspire et le régurgite aussitôt.

Carl a toujours été là pour elle, il n'était qu'un adolescent quand son frère est mort. David devait revenir l'été suivant pour les voir, rencontrer son fils. Elle l'attendait depuis presque un an quand elle a reçu l'appel de ses amis qui lui annonçait qu'il s'était aventuré trop loin en mer et que, depuis, il était introuvable. Ils passaient leur fin de semaine à Saint-Malo. On était parti à sa recherche, mais il demeurait introuvable. La garde-côtière le cherchait aussi. Sophie voulait y'aller, a fait sa valise et a pris un taxi pour Dorval. Elle a voulu obtenir un billet, mais ça coûtait trop cher... pas assez d'argent, même en additionnant le crédit disponible sur sa *Visa* et sa *Mastercard*. Pas même assez en y ajoutant les fonds non utilisés de sa marge de crédit. Elle a supplié, a demandé, a supplié encore, a expliqué la situation en pleurant, mais rien à faire... pas d'argent, pas de billet, elle a vu son avion partir et n'a pu que revenir seule chez elle, le cœur arrêté. Le soir même, Carl a appris la nouvelle. Impossible de rejoindre ses parents, maudit voyage qu'ils faisaient en Asie et c'est lui qui est parti pour Paris avec ses économies. Sophie l'avait supplié de la laisser y aller à sa place, ses parents à elle, qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps, s'occuperaient du petit. Elle ne leur parlait plus vraiment depuis qu'ils avaient décidé de rentrer en France, sans elle, quelques années auparavant. Ils avaient désapprouvé son choix d'avoir un enfant si jeune – elle n'en avait rien à foutre –, avec un garçon qui n'avait même pas terminé ses études et qui ne pourrait pas les faire vivre convenablement. Ils ne l'avaient vu qu'une fois, une fois de trop. L'avaient tout de suite détesté. Sa face de crosseur ne leur revenait pas. Son père ne démordait pas sur ce point. Elle a tout fait pour que Carl la laisse y'aller à sa place, mais c'est quand même lui qui est parti par le vol transatlantique. Lors de la traversée, la mer a régurgité le cadavre. Ses amis l'avaient identifié, il ne lui restait plus qu'à confirmer qu'il s'agissait bel et bien de

David, son frère. Carl est revenu au pays, urne en mains. Jamais Sophie ne lui a pardonné d'être parti à sa place, d'avoir brûlé le corps de son amour sur place et d'avoir donné tous ses effets personnels aux bonnes œuvres avant de regagner l'Amérique. Ils n'en ont jamais vraiment reparlé. Elle avait bien voulu savoir ce qui lui avait pris, mais Carl demeurait muet à ce sujet, pognait les nerfs chaque fois qu'elle l'interrogeait et il n'a jamais délié la langue. Il a comme mis une croix sur cet aller-retour Montréal-Paris. Il n'avait que seize ans et il ne parvenait pas à rejoindre ses parents. Il a dû tout organiser seul. Sophie était hystérique et lui, personne ne l'a vu verser une larme.

Quand Carl entre chez Sophie, ce soir-là d'octobre, dix ans plus tard, il la trouve assise en Indien dans son lit.

- Envoye, dépêche ! tout le monde t'attend.

- J reste ici.

- Non, tu l'as promis. Mets un bon gilet, c'est un peu frisquet. C'est quoi ça ?

Sophie... tu t'fais du mal pour rien, range-moi ça.

Elle tient dans ses mains une photo de David et d'elle. Le cliché a été pris par Carl, l'automne de son départ pour Paris, le samedi du Festival d'automne.

- Carl... pourquoi ?... pourquoi t'as rien ramené de ce qui lui appartenait, même pas un petit cadre ou, je ne sais pas, moi, un morceau de linge ?

- Quoi ?

- Je ne sais pas... peu importe, juste quelque chose de lui.

Carl tourne la tête et fuit son regard.

- Pourquoi ? je comprends pas. Je n'ai jamais, jamais compris ce qui t'a pris.

Tournant la tête en sa direction, sans soutenir son regard et tout en se levant, il dit :

- Voyons... c'est... c'est cette soirée qui t'ébranle d'même ? Qu'est-ce qui t'prend à soir ? pourquoi poser des questions d'même ?

- J'veux savoir, Carl. J'veux juste comprendre. Parle-moi !

- Je n'en ai pas envie, Sophie. Cette histoire-là est morte pis enterrée. J'te l'ai déjà dit, ça. Arrête. Ça va mal finir, tu l'sais. J'te l'dis calmement, n'insiste pas. Ça fait tellement longtemps, Sophie, *come on*.

Carl marche du lit à la commode.

- J'veux savoir Carl.

Il prend un gilet de laine dans un des tiroirs et, en se retournant, lui dit :

- Arrête, Sophie !... Arrête là ! j'en ai aucune idée, je ne sais pas. Seize ans, seize ans que j'avais. Je le sais-tu moi pourquoi j'ai tout donné... R'garde, c'est de même, accepte-le !

- J'ne comprends pas.

- J'étais jeune. J'ai agis sans réfléchir, j'm'excuse. Coudon ! comment j'peux te l'dire que je suis désolé ?

- Vas-tu finir par me répondre, qu'est-ce qui t'a pris, tabarnak !

- T'es fatigante, toi ! Mets ça, ils nous attendent.

- Non ! J'ai l'droit d'savoir.

- Toi là, quand t'as une idée dans tête, tu l'as pas din pieds. C'est comme si... comme si après l'avoir vu... Aaah ! les images me reviennent en tête.

- Tu me caches quelque chose.

- Non ! qu'est-ce que tu vas t'imaginer là ? J'avais... j'avais juste comme le goût de partir le plus vite possible de là... de revenir à Montréal.

- Tu m'mens.

- Non, Sophie !

- Tu ne me dis pas toute la vérité.

- Regarde ben là, j'te redis une bonne fois pour tout, pis c'est final bâtard après. Je ne veux plus jamais en entendre parler. C'tu clair ça ?... c'tu clair ?

- Oui.

- Quoi ?

- Oui.

- Je n'entends pas.

- Oui !

- Dis-le pas si tu ne le penses pas.

- Accouche qu'on baptise, tabarnak !

- Que veux-tu que je te dise ? Sophie. Qu'est-ce que tu veux savoir ? J'te dis pis tu ne me crois pas. Tu veux savoir ce qui est arrivé, je le sais pas. Je... ne... le... sais pas ! J'en sais rien, j'm'en rappelle pu. C'est... c'est juste comme si... si j'voulais surtout pas, comme pas me retrouver dans son appartement. C'est comme si... je ne sais pas, comme si y'aurait été là, partout, bleu... tout crevassé et j'ai tout donné. Ça donne un choc tu sais de voir un cadavre. Pas juste un mort. Son frère. Tout boursouflé. C'est ça qui est arrivé, c'est tout... juste ça.

- Tu l'as bien vu, hein ? T'es sûr que c'était lui.

- Bien oui, Sophie, c'était bien lui. David n'est pas vivant. R'garde, dans l'hypothèse que, je dis bien dans l'hypothèse que, t' imagine pas qu'y aurait donné signes de vie avant ? On pourrait pas oublier tout ça une bonne fois pour toutes, là ? *Life must go on*. Va bien falloir que tu finisses par l'accepter. David, là. Ton David, oui, ton David, y'est mort. Y r'viendra pas. Arrête de l'attendre, tu t'fais du mal pour rien. La vie continue, Sophie. OK ? c'est compris ça, j'espère astheure. Là, pense à ton fils, pis mets ça.

Ce soir d'octobre, le thermomètre indique une vingtaine de degrés Celsius. Depuis une semaine, le temps s'est un peu radouci : le jour, le mercure ne grimpe plus qu'à la mi-vingtaine. En avant-midi ce jour-là, quand monsieur Duval s'est pointé au dépanneur, il a dit :

- Il fait froid à matin, Carl. J'ai mis mon manteau d'automne. Je suis rentré le chercher, je grelottais sans. C'est étrange, Carl. Au printemps quand il fait ce temps, j'enlève mon manteau et, à l'automne, je le mets.

- Le corps s'habitue à tout Monsieur Duval.

- Carl, as-tu reçu d'autres billets de loterie ?

- Non, Monsieur Duval. Est-ce que le samedi c'est la journée de l'arrivage de la commande ?

- Non, mais... mais on ne sait jamais. Il faut alors attendre à mercredi pour avoir les nouveaux ?

- Oui, Monsieur Duval. Comme toujours, Monsieur Duval.

- Ah !... ceux-là ne sont pas gagnants.

- Ah ! ouais.

- Je les ai tous pesés.

Ce samedi-là, Carl doit insister encore un peu avant que Sophie ne sorte de sa chambre. Sur le balcon, avant de descendre, elle lui dit :

- J'vais essayer de moins boire...

Silencieux, il la regarde sans rien ajouter.

- ... pas boire pantoute.

Elle attend une réponse de sa part, un commentaire quoi.

- J'veux pas que Justin parte avec l'image d'une mère... d'une mère qui boit toujours, qui n'est qu'une loque humaine. Carrl !... Carrl !... dis quelque chose, tu ne dis rien ?

- Tu veux que j'te dise quoi, Sophie ? dis-moi ça ! Dis-moi-le ?... y'a longtemps que j'ai arrêté d'espérer qu'un jour peut-être tu envisages sérieusement d'arrêter d'boire. J'y ai cru, Sophie... j'y crois juste pu. Juste pu. On en a parlé des centaines des fois, tu l'sais, t'es pas conne !... t'as besoin d'aide. Hello ! y'a-t-il juste d'l'air là-d'dans ? T'arrêteras pas comme ça toute seule. Pis moi là... ça fait longtemps que j'peux pu t'aider. La journée où tu voudras vraiment, que tu seras vraiment décidée, on t'trouvera une place.

- Carrl... j'chus sérieuse.

- Moi aussi... qu'est-cé que tu veux à soir ? Sérieuse comme la fois d'avant, pis l'autre d'avant, pis l'autre d'avant aussi, c'est quoi la joke, là ?... tu veux que j'te dise quoi ? Bravo !... félicitations, Sophie ! tu vas réussir.

- C'est vrai, j'le veux vraiment.

- Diable que j'aimerais te croire encore... j'y arrive juste pu. Y'a pu de confiance, Sophie, juste pu. Là, y'est comme temps d'y aller, tout l'monde nous attend.

Carl se retourne et descend l'escalier. Pendant son absence, Natalie et Anik sont arrivées, tout comme André qui a vite oublié l'altercation survenue avec Carl deux semaines auparavant. Dès le lendemain, il était revenu avec son panier de champignons et Carl, comme à son habitude, lui en avait achetés plusieurs. Rendue au bas de l'escalier, Sophie aperçoit Justin qui tient Capucine en laisse. Carl lui a acheté un collier et une laisse. Le cochon tourne autour de l'enfant en gémissant. Pas des cris de famine, il a mangé une tonne de légumes juste avant le souper. Justin était descendu au dépanneur et en avait volé plusieurs : des carottes, des champignons, du céleri et des tomates. La bête bouffait tout rapidement, engloutissait les légumes les uns après les autres. Sophie s'était alors demandé ce que contenait le sac qu'il venait de remplir, lui avait crié de rester en bas et, comme à son habitude, il ne l'avait pas écoutée. Quelques clients attendaient pour être servis et Justin était remonté chez Carl retrouver le cochonnet qui l'entendait gratter à la porte de la salle de bain d'où une odeur nauséabonde se dégageait. Justin a alors réveillé Michel et ce dernier, devenu expert en merde, a tout nettoyé. À son tour, Carl a convenu qu'on laisserait dorénavant la petite bête sur le balcon arrière. Ce sont les champignons d'André que l'animal aime le plus. Justin est redescendu au dépanneur et en a déniché d'autres dans la poubelle.

Quand Sophie se met à dire à Justin qu'il n'est pas question d'amener Capucine avec eux, le cochonnet renifle le trottoir. Le petit museau cherche encore de la nourriture. Elle va grossir cette bête-là, venir aussi gros qu'un chien méchant souhaite l'enfant. Sophie agrippe la laisse, Justin ne la laisse pas faire.

- Donne-moi ça.
- Non !
- Tabarnak, Justin. Tu me donnes ça !
- Non. Carl !
- Mêle pas Carl à ça !
- Carl.
- Y'est pas question d'amener cette bestiole-là avec nous.
- Maman, c'est Capucine.
- J'ai dit non, Justin.
- Carl veut.

Sophie tire plus fort et se retrouve seule à tenir la laisse. Justin béquille à sa poursuite et crie qu'il ne veut pas y aller si Capucine vient pas.

- Si ça fais pas ton affaire, t'as juste à rester icitte. Capucine ne vient pas.

Debout, les aisselles appuyées à ses béquilles, immobile, Justin fond en larmes.

- Tu ne veux jamais rien, je ne peux jamais rien faire avec toi. Tu es méchante, je te déteste... tu fais toujours tout pour que je sois triste. Tu n'es pas gentille. Je ne veux pas rester ici, je veux y aller avec Carl et Capucine, pas avec toi... toi, reste ici si tu ne veux pas venir avec nous. Carl veut que je l'amène. C'est mon cochon, il est à moi. Tu n'as pas le droit de m'empêcher de l'amener. Pis mon cochon ne reste pas avec nous, il reste avec Carl. C'est à lui de décider, pas à toi.

À cet instant-là, Carl s'approche de Sophie et se décide à parler.

- T'es pas obligée d'lui faire payer tes états d'âme, hein... il ne t'a rien fait, lui.
- As-tu fini d'toujours m'contredire devant lui ? dit-elle en marchant à l'écart.

Carl ne bronche pas, ça lui est égal que le petit entende.

- Je n'ai pas l'intention de discuter ça d'avant lui, à part de ça... c'est mon fils pis j'ai dit non.

- Pis ça, c'est mon cochon et si j'ai décidé qu'il venait avec nous. Il vient un point c'est tout !

Justin regarde Carl avec idolâtrie.

- Le jour qui restera dans maison chez toi, tu décideras quand il sortira. En attendant, ce cochon-là vient avec nous, ça finit là !

- Tabernak, as-tu fini de saper mon autorité ?

- Quelle autorité ?... élever un enfant, c'est pas toujours l'empêcher d'tout faire ! On tente d'faire preuve un peu d'gros bon sens... Et là, j'suis désolé de te l'dire, c'est vraiment stupide c'que tu veux.

Carl s'approche de Sophie, saisit la laisse et la ramène à Justin qui saute de joie. Son père s'agenouille et l'enfant à la tête blanche laisse tomber ses tuteurs et lui fait un gros câlin. Carl aide alors Justin à s'asseoir sur le trottoir. Il parle à son cochon, lui dit qu'il y aura plein de monde, mais qu'il ne faudra pas avoir peur. Ils écouteront de la belle musique. Capucine fait une moue d'incompréhension avant de lever la tête et la hocher. Justin l'aime ce cochon. Un cochon, c'est laid et tout le monde déteste. Ils se comprennent.

- Ça sera de la belle musique, pas comme celle qui sort de la radio, ça sera juste en avant. Je vais te prendre et tu vas pouvoir voir, il y aura plein de violons. Le chef d'orchestre a même un préféré, tout le monde a un préféré, il lui serre souvent la main. C'est doux et ça devient fort tout d'un coup. Tu vas sursauter.

Capucine veut prendre le chemin du parc, il tire, mais Justin oppose une résistance. Sophie s'est approchée de la caisse de bière qui repose sur le banc, elle s'arrête à côté, la regarde, puis sent le regard de Carl posé sur elle. Elle en prend une, la débouche, veut l'approcher et finit par la tendre à Natalie.

Tandis qu'ils attendent Caroline, les amis parlent de tout et de rien. En buvant une autre bière, Michel voit l'homme aux cigarettes qui sort de son appartement, il s'approche de Carl.

- Ouin... toujours aussi weird, hein, celui-là... tsé, regarde comment y marche, t'a-t-il déjà parlé au moins ?

Il n'a jamais réellement dit autre chose que oui ou non; les premières fois, un paquet de cigarettes et Carl a vite compris, après quelques visites ce qu'il voulait. Il l'a déjà invité à se joindre à eux pour une soirée dans la cour arrière, sur le balcon, mais il a refusé. Il met quand même de la vie dans la sienne : le matin à six heures, celui que Carl arrose de gouttes de nicotine est toujours là à l'attendre à la porte du dépanneur. Un jour, il l'amadouera, rien ne presse. L'homme aux cigarettes, clope à la bouche, a tourné à sa droite en sortant de son immeuble et a accéléré le pas.

- Pour toi Natalie. Natalie, c'est pour toi... c'est le plus plus beau. J'ai gardé le plus beau pour toi.

André tend le plus gros champignon qu'il a trouvé ce matin-là, brun avec quelques taches vertes et un pied bleu. Quelques poils orange ont poussé avec ondulation sur le chapeau.

- Toi tu es contente, Natalie ? Contente, hein ?... Moi, je veux que toi, tu sois contente.

- Merci André, oui, je suis contente, tu es très gentil.

- Natalie, moi là je t'aime gros. Gros gros gros. Je t'aime Natalie.

Il s'approche, veut lui faire un câlin.

- Merci André, c'est gentil, moi aussi je te trouve très gentil, dit-elle en lui rendant son étreinte.

- C'est le plus plus beau, moi je l'ai trouvé pour toi. Je l'ai cherché toute la longue journée pour le trouver, depuis à matin. C'était pour toi Natalie.

Il lui apporte régulièrement des champignons, lui a aussi donné un petit bol en verre avec des piques au centre. La soucoupe permet l'amoncellement d'eau. André lui a montré à y piquer un pédicule, à le baigner d'eau et à le regarder vivre. Pour le remercier, Natalie l'embrasse sur la joue. Comme toujours, il fige alors, devient tout rouge et un sourire envahit son visage. Pas juste pour quelques minutes, pour le reste de la journée, parfois pour celle du lendemain aussi. Natalie pour André, c'est son amour : elle, elle l'aime bien. Il devient jaloux chaque fois qu'un homme l'approche. On a bien fait attention pour ne pas qu'il apprenne l'existence d'Alexandre. Il ne comprendrait pas, serait sans doute devenu méchant. De retour de son appartement où elle a piqué le champignon dans le petit bol, elle se joint au groupe qui se met en route vers le parc de la Francophonie. Quelle scène ! Un infirme béquillant, cheveux blancs, peau toute ridée, tiré par un cochon, suit un groupe de jeunes adultes qui déambulent bière à la main. L'une d'elle peste encore de voir l'animal les accompagner, tandis que le père du petit l'ignore, ennuyé par ses sempiternelles récriminations. Il tente aussi de tenir à distance celle qui ne le lâche pas d'une semelle et qui le voit dans sa soupe depuis qu'ils se sont connus deux semaines auparavant. L'un d'entre eux trimbale une poussette où sont posées quelques

bières. Tandis qu'il se penche pour s'en prendre une autre, il découvre le sourire de son fils, assis dans le carrosse, qui branle un hochet. Le tintement parvient aux oreilles d'un autre qui, sourire béat, panier de champignons à la main qu'il tentera de vendre, se bave sur le menton... et une autre qui s'en va avec son sac de tricot en riant aux éclats aux dires de sa sœur qui se plaît à l'idée de passer une soirée sans les enfants et son mari.

Avenue de la Francophonie, une foule apparaît. La rangée de chênes aussi qui se dresse de la porte Champlain jusqu'à la porte Laviolette du côté est de l'avenue où s'attroupent des milliers de personnes. Capucine s'immobilise, troublé par tant de monde. Justin lui dit de ne pas avoir peur, ils n'ont rien à craindre : Carl est là et Michel est policier. Rassuré, le cochon emboîte le pas. De temps à l'autre, il gémit un peu, veut qu'on s'occupe de lui. Pour l'occasion, l'avenue est fermée à la circulation, les gens peuvent y déambuler comme bon leur semble. Le soleil couchant laisse filer quelques rayons qui vont se perdre dans les rouges, les jaunes, les oranges, les verts de la plantation d'érables. Cinq cents gros érables se dressent près de la porte Jacques-Cartier, au sud du parc. Caroline est du groupe, elle s'est invitée. Elle a appelé Carl cet après-midi-là, elle savait qu'il y allait, il était coincé. Il la voit venir, elle veut du sérieux; il n'aime pas trop qu'elle le colle en public, ne veut surtout pas qu'elle lui soit attribuée. D'accord pour la baiser une fois la semaine, pourquoi pas ? Elle fait bien ça, très bien même, mais pas plus, pas d'engagement. Elle peut faire ce qu'elle veut, rencontrer d'autres gars, les fréquenter si ça lui plaît. De son bord, il est libre... sans attache. Souriante, elle se retourne, il lui rend son sourire. Elle s'approche et lui agrippe la main. Carl trouve une façon de se détacher; il se retourne brusquement, empoigne amicalement Michel par l'arrière en lui passant le bras autour du cou et lui demande de lui refiler une

cigarette. Marlboro à la bouche, main droite qui la tient, celui qui est passé maître dans l'art de détourner les conversations et d'éloigner les moments qui peuvent mener à des discussions houleuses maintient le statu quo. Le temps viendra bien assez vite où il ne sera plus possible de se défiler. Mais plus tard, le plus tard possible.

- Tu as recommencé à t'entraîner à Claude-Robillard ?

- Pas encore... tsé Natalie, c'est du jamais vu, il fait tellement chaud.

- On se plaindra pas.

- On va finir par croire qu'on a aussi droit à des hivers ensoleillés. Une année sans hiver à Montréal ! J'sais pas... pourquoi pas ? tsé, comme si cette année-là... juste pour une année, les vents, oui les vents du fleuve font en sorte qu'il fait chaud tout l'hiver, tsé... ça serait génial ! Un hiver à l'australienne.

L'expression du visage de Natalie change en entendant parler de l'Australie.

- Ça n'va pas, toi ?... t'es tout drôle

- Non... pas vraiment, si... comme un mal de tête.

- La soirée ne fait que commencer, t'aurais dû, tsé, prendre des aspirines avant d'partir.

- J'peux l'prendre ? J'savais pas que t'avais un enfant ?

- Moi non plus !

Natalie fonce les sourcils.

- Tsé, c't'une joke là ! Ça chie pas mal ces petits prouts-là... c'est épouvantable !

- Si tu te cherches une gardienne...

- Hey Carl ! J't'avais ben dit que j'trouverais plein monde pour l'garder.

- Pas question, Natalie ! Laisse-toi pas avoir par sa belle p'tite gueule de crosseur.

Ben bonne à fesser d' dans.

Par-derrrière, Carl encercle de son bras droit le torse de Michel, se colle à lui et sa main gauche lui agrippant le visage lui remonte la peau des joues.

- C'est pas fiable pour deux cennes cette face à claques là.

- Hey, le gai ! Tu vas-tu m'lâcher.

Carl recule, Caroline s'est approchée et regarde les gars se tirailler. Le parc pullule de gens. C'est samedi, la journée de la soirée où les sièges assis sont vendus à l'avance. André se promène avec son panier de champignons, il en offre à ceux qu'il croise. Une dame s'arrête, les regarde et décide d'en acheter un. Elle veut partir sans négocier, ça ne se fait pas, il faut négocier. Avec cinq dollars, tout n'est pas permis.

- Arrive, André ! crie Carl. On te laisse ici ou quoi ?

On se faufile entre les passants. On veut atteindre le stand où l'on vend le vin, on ne va pas à cette soirée-là sans une coupe de rouge à la main. Ils s'arrêtent tout près des amuseurs publics et tandis que les gars vont faire la file, Natalie, Sophie, Anik et Caroline amènent Justin regarder de plus près les jongleurs qui jouent avec des bouts de bois enflammés. Ils se fraient un chemin entre un groupe d'adolescents qui fument.

- Hey Anik ! fais-moi-z-en des accroires, y'a quelque chose qui t'gosse.

L'un tente d'allumer sa cigarette, n'y arrive pas.

- C'est Marc.

Le vent s'est levé, la nuit est tombée, les troncs des érables et leurs branches du bas s'illuminent de mille lumières blanches.

- Bien évidemment... qu'est-ce qu'y a encore cette fois-ci ?

Cinq cents arbres en lumières ! c'est comme en plein jour avec tout cet éclairage.

- Il trouve que j'dépense trop. Il ne veut plus qu'on change les électroménagers.

Ils contournent le groupe d'adolescents qui se sont regroupés pour tenter d'empêcher le vent d'éteindre leur flamme.

- Ben là !... c'est compréhensible, y sont comme neufs ceux qu'tu as.

Une première cigarette est allumée, on se la passe et à chacun d'allumer la sienne.

- Non... ça fait déjà cinq ans que j'les ai, il y en a des plus modernes.

Quand elle revient à son propriétaire, elle est toute petite, minuscule même, plus rien à fumer.

- Ayoye ! T'es vraiment un cas désespéré, toi.

On lui refile une autre cigarette et il peut finalement s'encrasser les poumons. Justin, fatigué, s'est assis par terre et regarde le spectacle. Capucine a grimpé sur ses jambes qu'il a recourbées tel un petit Indien. Le cochon n'est pas pesant, il est tout petit et Justin flatte son poil noir. Il a une grosse tache blanche sur le dos, du côté droit quand on le regarde par l'arrière. Le museau est blanc aussi, une couleur se dégradant pour devenir rose en son extrémité. Quand il le flatte, une douceur envahit son ventre. Qu'il aime le prendre dans ses bras et le serrer contre lui ! Justin ouvre grand les yeux, les bouts de bois des jongleurs volent dans les airs, trois personnes se les lancent et un quatrième fait jaillir le feu de sa bouche. À l'écart, Sophie caresse son ventre, il est plat, ça bouge à l'intérieur. L'an dernier, la première fois qu'elle revenait au Festival après des années, ça remuait également. Non ! il n'y est plus... il est devant elle, par terre et pas pour bien longtemps encore. Le matin, dans le miroir, elle se dégoûte... parfois, elle y reste longtemps à observer les rides, marques de vie qui encrassent le dessous de ses yeux.

Trente ans déjà et bientôt plus rien. C'est à ça que se résume sa belle existence... les rides ne s'en iront pas avec la mort de l'enfant, seront toujours là pour lui rappeler que le temps a passé. Lui remettre le nez dans sa merde. Que sa vie, elle n'en a encore rien fait de glorifiant. Rien ne devait se passer ainsi. Certains soirs, elle se surprend, en s'endormant, à souhaiter son retour. Mais un mort ça ne revient pas, ça, elle le sait, mais elle espère quand même. Elle n'arrive plus à voir son image, n'a qu'une photo de lui où on le voit de dos. Carl a banni le nom de son frère, ne le prononce qu'en de rares occasions, tel ce soir-là. De quoi aurait-il l'air aujourd'hui ?... ne le reconnaîtrait même pas s'il lui faisait face. Elle a brûlé toutes les photos de lui, lui en voulait terriblement de l'avoir laissée seule avec le p'tit qu'elle n'avait jamais réellement voulu. Pourquoi vouloir l'garder si c'était pour partir ainsi ? Les premiers mois, périodiquement, l'image de David lui revenait en tête et, très rapidement, elle est devenue floue, jusqu'à ne plus apparaître. Mais parfois, comme ce soir-là, une vague ombre : grande, svelte, image de celui que jadis elle a aimé, traverse ses pensées. Elle possède encore le collier qu'il lui a offert, le portait en tout temps. Elle tourne le regard, revoit la scène : c'est assis sur ce banc-là, un peu à gauche d'où elle se tient, qu'il le lui a donné la dernière fois qu'ils sont venus ensemble au parc. Le collier avait gardé son odeur et elle l'a enfermé dans son coffre à bijoux, dans un sac de plastique. Chaque fois que l'ennui la submergeait, elle allait le sentir et, de jour en jour, son odeur s'est étiolée en même temps que l'image de son visage. Aujourd'hui, elle le met rarement à son cou. Il ne sent plus que le vieux bois. Carl n'avait pas le droit de laisser toutes ses choses en France, de ne rien rapporter. Justin donne de petits coups de béquille à sa mère, il faut y aller. Carl leur fait de gros signes. Ils se frayent alors un chemin à travers la foule, Capucine reste pris à l'arrière : sa laisse s'est emmêlée aux

jambes d'un passant. Le cochon réussit tout de même à se faufiler, à rejoindre Justin qui, au fur et à mesure que l'animal se rapproche, enroule la lanière de cuir autour de sa main ne laissant que la longueur nécessaire pour qu'il puisse le devancer de près sans embêter les gens. Sophie rejoint le groupe la première – tout le monde boit du vin, mais pas elle... pas ce soir-là, c'est décidé !... pas à soir, pas de revenez-y. Voilà, c'est ça ! –, Justin ne tarde pas.

Anik se retrouve avec Samuel dans les bras quand, tout près de la guérite de contrôle qu'ils doivent passer pour pouvoir rejoindre leur siège, Carl s'arrête brusquement. Le groupe se refait, tel un banc de sardines.

- Hey ! le moron. Qu'est-cé qui t'prend d'arrêter d'même ? dit Michel.

Il pointe l'homme aux cigarettes tout en continuant en vain de le saluer de la main. Caroline se rapproche, le colle par-derrière et l'encercle langoureusement de ses bras. Aussitôt, Carl se défait de l'étreinte et se faufile parmi la foule pour rejoindre l'autre, la plantant là; ses yeux s'embrouillent.

- Hey !... tu nous vois pas ?

L'homme est devant lui, le regarde, mais ne lui adresse toujours pas la parole.

- Tu veux te joindre à nous ? nous avons un billet de trop. Patrice, tu sais l'auteur du *Caméléon*, tu savais ?... tu savais qu'il était invité à soir ? Il ne viendra pas s'asseoir avec nous. Tu veux v'nir ?

- Non, dit-il sèchement en détournant le regard. Un non qui n'engage pas la conversation.

- Certain ? T'es sûr là ?

Il ne répond pas et se retourne avant de s'éloigner, puis de marcher un peu plus loin. Carl revient vers les autres. Tout le monde rit, sans doute une joke de cul de Michel. Pas tout le monde, en fait pas Caroline. Celle-ci n'avait pas vu que Carl les avait rejoints, elle se retourne et rit à son tour. Un rire forcé. Ses yeux ont rougi.

- Ça devait être drôle en esprit pour qu'elle en pleure. Qu'est-ce tu as dit ?

- Ben... j'leur racontais tsé, comment j'me suis r'trouvé en boxer, à matin, dehors, su'l perron, avec un bébé din bras qui pleurait. Pis qui s'était mis à pleuvoir en plus. Tsé là, c'est pas tout... vous auriez dû nous voir, mon père pis moi en train d'vouloir tsé, sans avoir aucune et quand j'dis aucune, c'est vraiment aucune idée comment ça se change une couche.

- C'est vrai ! j'ai vu, dit Carl.

- On ne savait vraiment pas comment faire. Y t'nait le p'tit par les bras pis moi là... tsé, avec le jet d'la douche j'essayais d'l'arroser, pis d'faire partir la merde sans l'toucher... ça puait le crisse.

Juste à y repenser, il fronce les sourcis et cesse de respirer.

- Respire, Michel... c'est pas la merde que ça sent, c'est le parfum d'André, dit Natalie.

- Quoi ? Quoi, Natalie ? Qu'est-ce qu'il a mon parfum ?... Il sent bon mon parfum, Natalie ? Ouais, il sent bon. Toi tu trouves Carl ?

- Oui, oui, André, tu sens bon.

- Vous ? vous voulez m'acheter des champignons ? Ils sont beaux mes champignons. Ils sont frais, moi je les ai cueillis à matin, oui, à matin, moi je suis allé dans le montagne, Carl. Carl ! Tu en veux un Carl ? Carl...

- Tu trouves pas qu'le dépanneur t'en achète assez ? Trouve-toi-z-en d'autres clients.

- Oh ! t'as compris André, le boss a parlé tsé. Il faut l'écouter, hein.

- Le boss est pas content ? Tu es fâché Carl ? Pourquoi toi tu es fâché ? Il en reste trois : un, deux... regarde, juste trois ! Trois. Moi j'ai vendu tous les autres aujourd'hui par moi-même. Moi je vends toujours tout.

- André !

- Tout, tout, tout... tout ce que moi je ramasse. Il faut les vendre, il faut.

- André !

- Si moi je les vends pas, ils vont mourir, il faut les vendre.

- André ! Capucine a faim, donne-lui-en un... il va être content, il a tout mangé ceux du dépanneur aujourd'hui. Il a un appétit de tigre ce cochon. Anik, Anik !

Elle se retourne en direction de Justin.

- J'ai comme un cochon tigre. Un cochon qui mange comme un tigre, c'est étrange ça.

André lui donne un champignon.

- Habituellement, les cochons ça mange moins – merci ! –, pas comme lui, mais je dis peut-être comme un peu n'importe quoi, j'en ai jamais connu d'autres cochons, sauf ceux du zoo... Carl... Carrl ! quand qu'on y retourne au zoo ?

- Un moment donné cet automne.

- Mais les cochons du zoo, je ne sais pas s'ils mangent autant, tu le sais toi Anik ?... en réalité, j'imagine qu'un cochon ça mange moins que ça.

Justin se penche et donne le champignon à Capucine, qui le dévore aussitôt.

- Peut-être qu'ils mangent tous comme ça ? – Tu aimes ça, hein ! –, mais pour savoir, il faudrait en connaître d'autres et là, j'en connais pas d'autres. Peut-être aussi que c'est pas qu'il mange trop, Capucine, mais qu'un tigre, ça mange encore plus.

- Justin, il faut remercier André.

- Merci... qu'est-ce que je disais ?... ah oui ! c'est ça... je parlais du tigre, oui, une chance que je n'ai pas eu un tigre. Je savais bien que j'en aurais pas un, j'aurais aimé ça en avoir un, mais si ça mange comme un tigre, un tigre, je te le dis qu'ils les auraient tous mangés ceux qui ne m'aiment pas à l'école.

Capucine vient d'avaler le dernier morceau du champignon.

- Avec un tigre à l'école, tout le monde m'aurait regardé ...

- Oh ! hey !... potins en vue, dit Carl.

- ... comme toujours, mais pas pour les mêmes raisons. Là, ils auraient eu peur, ils m'auraient craint. Ce sont eux qui auraient voulu fuir mon regard, pas moi ...

- Où ça ? demandent Natalie et Sophie. Elles ne sont pas les seuls à vouloir voir, mais Michel fait comme s'il ne cherche pas. Anik s'était relevée, était toujours accroupie pour écouter les dires de l'enfant qui continue à bavarder.

- Des tigres, ça ne se trouve pas dans le Cœur-de-la-Ville, pas dans la montagne non plus, mais si un jour, je vis en Afrique, c'est un tigre que j'irai trouver au fin fond de la forêt ...

- Mais oui !... c'est bien monsieur Lamoureux pis madame Lafleur ensemble, dit Natalie.

- ... là-bas, ça ne s'appelle pas une forêt, mais un jungle. On dit-tu un jungle ou une jungle ? peu importe, ce n'est pas ce qui compte, tu comprends ce que je te dis, hein, Anik ?

- Quoi ? Tu niaises – où ça ?... faut que je voie, dit Sophie.

- Monsieur Lamoureux ? Qu'est-ce qu'il peut ben y raconter ? demande Natalie.

- Oh ! la, la... ça ne sera pas beau, ça, quand la Pauline va apprendre ! enchaîne Carl.

- C'est qui eux ? questionne Michel.

- ... bien oui, Anik. Je sais bien que tu comprends, je le vois dans tes yeux.

Elle s'était à nouveau accroupie près de l'enfant et de Capucine.

- Nous communiquons par le regard. Pour savoir si l'autre est en contact avec nous, il faut regarder ses yeux. S'il ne nous regarde pas, ça veut pas nécessairement dire qu'il ne nous écoute pas. C'est comme toi tantôt quand tu t'es levée, c'est une possibilité. C'est par le lien de contact qu'on communique avec l'autre, comme, moi, ici, dans le parc avec toi ...

- Depuis quand ils sont amis ? Qu'est-cé qu'y font ensemble ?

- Toi pis ta sale langue, Sophie, glousse Carl.

- Regarde donc qui qui parle, c'est comme pas toi qui nous as fait remarquer que...

- Euh...

- Ben c'est ça, euh ! réplique-t-elle avec un sourire narquois au coin des lèvres.

- ... Capucine, c'est par son regard que je sais qu'il me comprend. Il grogne parfois pour me répondre, je ne comprends pas encore ce qu'il dit, pas tout, un peu, un peu plus qu'avant quand même. Je t'ai dit qu'on se comprenait ?

- Pis, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui arrive ? questionne Anik en se relevant.

- ... il parle français. De sa bouche, ça ne sort pas avec des mots comme nous, mais c'est pareil, il faut juste traduire. Il parle le français comme un cochon peut le parler, pas vraiment encore le français comme nous, mais ça s'en vient.

Justin arrête de causer et réalise que tout le monde fixe au loin.

- Carl, je ne vois pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

Son père le prend dans ses bras, il a laissé tomber la laisse; Capucine ne s'éloignera pas. On lui pointe l'endroit où tout le monde zieute. Carl parle à Michel :

- Tu ne le reconnais pas ? c'est l'homme marié avec miss Army.

- Ah ! lui... pas la folle d'la corde à linge.

- Bien oui... je pense que tu t'en souviens, hein ? Une vraie castrante, cette femme-là. Réalises-tu, ça fait presque cinquante ans qu'y l'endure.

Carl dépose Justin par terre et ajoute :

- Y paraît qu'elle n'était pas comme ça au début.

- Elles le deviennent toutes.

Anik donne un coup de coude à Michel.

- Ben, quoi ! tsé... c'est vrai, une fois que vous nous avez mis la corde au cou, on découvre vraiment de quoi vous êtes capables. Pis tsé astheure, t'as même plus besoin d'être marié pour t'faire chier.

- Hey, Michel ! Ton langage, le p'tit est à côté.

- Tu peux ben stresser toi, tsé l'autre qui sacre après à longueur de journée.

- Ce n'est pas une raison.

- Veux-tu ben là.
- C't'une vraie folle. Tsé, je me présente chez elle l'autre matin, pis elle s'met à m'crier après en m'disant qu'c'est pas possible d'dormir en paix dans cette rue-là.
- Des champignons !
- Que quand c'est pas les voitures qui partent en fou ou les enfants qui crient, c'est la corde à linge d'la voisine qui la réveille. Hello !... il était onze heures et quart du matin.
- Des champignons !
- Pis là, tsé... sans réfléchir, j'lui lance qu'elle n'a qu'à aller vivre au Nunavut si ça ne fait pas son affaire, que là, à part la neige, pis un caribou de temps en temps, y'aurait pas grand-chose pour la faire chier.
- T'es sonné, dit Carl en s'étouffant de rire et en recrachant sa gorgée de vin.
- Elle s'est mise à m'menacer d'porter plainte contre moi.
- Qui veut des champignons ?
- Que j'ne comprenais rien à son problème et que je la ridiculisais ...
- Un instant... André ! pour l'amour ciel, tu veux-tu ben aller crier plus loin !
- Carl, laisse-le donc faire, dit Natalie. Ça dérange quoi ?
- Des champignons !
- André ! Va plus loin. Désolé, tu disais ?
- Je disais que j'lui avais dit d'déménager dans le Grand Nord, pis qu'elle menaçait de porter plainte.
- Oui oui.
- Tsé, j'pouvais pas me permettre d'en avoir une autre. J'en avais déjà une cette semaine-là, pis l'autre d'avant aussi, donc là... imaginez-vous donc que j'ai dû aller voir

sa pauvre voisine qui vient me répondre en robe de chambre. Une p'tite maman toute douce, p'tit prout dans les bras, pis là, tsé... faut que j'lui d'mande de d'mander à son mari d'aller graisser les poulies d'leur corde à linge.

- Oh ! qu'ils ont l'air intimes. Madame Lafleur que vous êtes en beauté ce soir. Et vous monsieur Lamoureux, que vous êtes charmants. Oh !... merci. Oups, votre femme...
On va les voir !

- Tu veux-tu ben revenir icitte, Carl, dit Sophie.

- Laisse-les tranquille, ajoute Natalie.

- Regardez qui qui parle. Depuis quand tu... tu ne cours pas les potins toi, ma belle Natalie ?

- Hey, Carl, on y va ! tsé... ça va être pissant d'voir leur bette.

- Où est Caroline ? demande Anik.

Ils réalisent soudainement qu'elle les a quittés. On la cherche du regard, ne la trouve pas. Bon débarras ! Pas trop longue à comprendre celle-là.

- T'as pas été ben gentil avec elle, hein, Carl ?

- Pis moi ? j't'en fais-tu des remarques sur tes relations de couple qui ne marchent pas ?

- Oui, dit sèchement Sophie.

- Ben alors... ben alors, retirons c'que j'viens d'dire !

- C'est quoi le problème cette fois-ci, monsieur grosse bite ? se moque Anik.

- Quoi ! euh... depuis quand tu m'appelles de même, toi ?

- Ah ! demande à ma sœur.

- Natalie ?

Cette dernière la dévisage, ça ne devait pas venir à ses oreilles la manière dont les femmes du Cœur-de-la-Ville le surnomment.

- Natalie ?

- C'est les filles au travail qui ont commencé ça. Pis cette fois, c'est quoi le problème, dis-nous ça, cher Carl. Ben oui !... dis-nous ça à nous... t'aime pas son nez non ?... ses chevilles !

- Tu ne réponds pas, hein. Tu n'as plus rien à dire, ajoute Anik.

- Ses seins sont trop gros pour tes p'tites mains, dit Sophie.

- Quoi ! s'exclame Natalie.

- L'autre, pas l'autre... l'autre avant l'autre, ses seins étaient trop gros pour ses p'tites mains.

- C'est vrai ça ? ricane Michel.

- N'importe quoi... on peut-tu changer de sujet, le p'tit est à côté.

- Non ! répondent-ils en chœur.

- Je ne sais pas ce qu'elles ont toutes, j'les baise une fois pis ça m'lâche pu.

- Ben ! Peut-être que si t'arrêtais d'passer tout c'que tu rencontres, pis que t'apprenais un peu à jouer avec ta p'tite graine tout seul, peut-être... peut-être que tu l'aurais la paix. Mon Dieu qu'monsieur grosse bite fait pitié. Fais-moi donc brailler avec ça.

- Oh ! la la, est-ce que j'décèle un peu de rage dans ta voix, Natalie ? Vite ! inscrivons ça sur le calendrier. Wow ! quel événement. Que c'est inusité...

- Non, je suis sérieuse, Carl. C'est juste que parfois, je trouve que tu es un peu irrespectueux.

- Moi là ! moi ?... tu parles de moi ?

- Oui. Tu n'as jamais pensé que tu pouvais blesser le monde.

- Moi, leur faire du mal, ben voyons, jamais... j'les aime ben trop pour ça, pis à part de ça, c'est-tu de ma faute à moi si elles me veulent toutes, pis que je ne suis pas capable de leur dire non.

- Hou hou !

- Ah ! ta gueule, Carl, dit Natalie.

- Hou hou.... moi j'chus là. Chus revenu. Regardez !... tout vendu. Tout ! Lui monsieur Lamoureux, y'est gentil, lui il a tout acheté. Il a acheté tous mes deux champignons, les deux derniers champignons. Lui monsieur Lamoureux, il les a donnés les deux champignons à madame Lafleur. Madame Lafleur elle était contente. Oui, vraiment très contente, Carl !

- Ah, j'le savais ! dit Carl. Y'est dans marde le pauvre et pas à peu près.

- Oh que si ! On me payerait cher pour être dans ses culottes tsé, ça doit être tout ratatiné cette fente-là.

- Michel ! dit Carl. De grâce, tes commentaires.

- Carl, c'est quoi une fente ?

- Parle à ton cochon, toi. Écoute pas ce qu'on dit.

- C'n'est pas moi qui mettrais ma langue là.

- Ah ! t'es dégoûtant. Arrête.

- Et toujours en train de parler de cul, hein ?

- Patrice !

Tous se tournent. On ne l'attendait plus, il devait simplement les retrouver en fin de soirée.

- Bonsoir, Sophie. Ça va toi ?

- Ouin.

- Ouin, juste ouin ?

- Hum, hum... toi ?

- Oui, oui, ça va ! Tantôt, juste tantôt, je passe... content de voir que vous êtes venus. Ta greluce ne t'accompagne pas ?

Carl fait signe que non.

- À cette vitesse-là, ce n'est pas du quatre pour cent qu'on donne, mais du deux.

Une chance que les normes du travail ne régissent pas tes relations, ça te coûterait cher en dédommagements.

- C'est quoi l'fun d'sortir accompagné, y'est où le challenge ?

- Vous ne vous entendez pas parler ? dit Natalie. Vieillissez un peu.

- Mouche-toi, Justin ! ordonne Carl en lui tendant un kleenex que l'enfant porte à son nez pour le remplir de morve avant de le laisser tomber sur le gazon. Capucine le renifle un peu, puis recule.

- Mais nous, au moins, on ne se morfond pas seul dans notre appartement en attendant que...

Natalie dévisage Michel. André est tout près. Un jour, elle se devra de lui dire la vérité, d'arrêter d'entretenir ses illusions. Un jour est un moment indéterminé dans l'avenir, un moment prochain ou lointain. La beauté de croire en la possibilité qu'une chose va se produire, tel est l'espoir d'André.

Huit heures moins quart, on se dirige vers les sièges. Il faut faire la file. Une guérite où cinq personnes contrôlant les billets des spectateurs limitent l'accès. Non loin de là, on vend du vin mousseux servi dans des coupes en plastique. Carl, Patrice et Michel vont en chercher et en ramènent à Natalie et à Anik. Du jus pour Sophie, André et Justin. On attend en file tout en continuant de bavarder avec Patrice.

- Monsieur, Monsieur... il est interdit d'entrer avec un animal sur le site.

- Quoi ? dit Carl.

- Pas d'animaux sur le site.

- Depuis quand ?

- Depuis toujours.

- C'est un parc public.

- Pas d'animaux pour les festivités.

Michel s'approche de Carl qui argumente sans succès avec l'agent de sécurité qui ne veut pas entendre raison.

- Y'a un problème ?

- Il ne veut pas nous laisser y'aller avec le cochon.

Intimidant, bombant le torse, Michel se tient devant le jeune homme.

- Sors-moi le règlement où c'est écrit qu'il est interdit de venir avec un cochon.

- Mais Monsieur, c'est le règlement.

Michel sort son insigne de policier.

- C'est quoi ton nom ?

- Philippe. Philippe Lambert.

- Philippe, r'garde mon p'tit agent ! On t'apprend peut-être pas ça dans tes cours au cégep, mais là, on est dans un parc et, à ce que je sache dans un parc, on peut venir avec des animaux qui sont en laisse et, à ce que je vois, ce cochon est en laisse.

- Mais...

- Y'a pas de mais, montre-moi donc où c'est inscrit pas de cochon, pas d'affiche ?

- Non.

- Pas d'affiche, donc tu nous laisses entrer, sinon j'te l'jure, cet emploi de fin de semaine, t'as beau l'aimer, tu t'en trouveras un autre. Tsé aussi, j'ai d'autres p'tites nouvelles pour toi, Philippe. Compte pas un jour être engagé à ville, j'm'arrangerai ben pour pas qu'ça arrive. Tu iras travailler ailleurs, c'tu clair ça ? C'est-tu c'que tu veux ?

- Non, mais...

- As-tu au moins écouté c'que j'viens de t'dire ? Me suis-je bien fait comprendre ?

- Oui, Monsieur...

- Très bien, merci. Maintenant, si tu veux bien t'tasser, on va aller s'asseoir avant qu'ça commence.

- Oui, désolé Monsieur. Monsieur ?

- Michel Lafrenière.

- Pas le nageur olympique !

- Oui.

- J'suis réellement désolé, Monsieur Lafrenière. C'est pas ma faute, on m'a dit...

- Ouais ouais, là ! c'est assez, c'est beau, fais-en pas un drame national, y'a des choses plus graves.

- J'peux vous demander un autographe pour mon p'tit frère ? dit-il en sortant un crayon de l'une de ses poches de pantalon. Il fait d'la compétition. Vous êtes comme... comme son héros.

Tandis que les autres vont s'asseoir, Michel reste un peu à discuter avec Philippe et il invite le p'tit frère en question à venir assister un bon matin à l'un de ses entraînements.

- Dis-lui qu'il amène son maillot, on fera quelques longueurs. N'oublie pas là.

- Non, vraiment ?... y va tellement être content. Merci Michel ! je peux te, vous appeler comme ça ?

- Si ça t'fait plaisir.

À huit heures, les lumières de la scène s'allument et Gaétan Soucy s'avance. Il lira quelques extraits de *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Avant d'entamer sa lecture, il parle un peu de lui, de comment il a raté sa vie; les protestations de la foule lui font préciser sa pensée :

- J'ai échoué comme être humain, non comme écrivain. Dans un premier temps, la naïveté métaphysique pousse à croire que l'écriture sera salvatrice, voilà pourquoi on y consacre l'ensemble de ses énergies. J'arrive au constat que ça ne sauve personne, peut-être rien ne me sauvera. La charité par rapport à autrui, peut-être que ça me sauvera. Ce n'est pas un constat d'échec, mais de faillite. Aujourd'hui, je réalise que j'étais dans l'erreur, je me sens désœuvré.

Il a investi trop d'espoir dans la littérature, elle n'a pas répondu à ses attentes. Il sait que ses romans sont excellents, que la presse espagnole l'a cité comme étant l'un des auteurs les plus marquants du vingtième siècle, mais ça n'a rien de salvateur ça. Après

avoir écrit *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, il a passé des mois sans pouvoir écrire. Celui qui anime la soirée lui demande :

- Qu'est-ce que vous aviez demandé à la littérature ?

- Comme écrivain, ça ne vaut pas la peine d'écrire au sens dont vous entendez l'écriture.

Vague comme réponse, mais c'est sa réponse.

- À votre sens, quel est le désir inaccessible de la jeunesse ?

- Je voulais être Dostoïevski. Quand on est jeune, on a toujours la volonté, le désir d'imposer un adjectif. Hugolien, balzacien. Je désirais que souciesque devienne un adjectif. C'est un désir névrotique que de se situer par rapport au monde, à l'univers.

La petite fille qui aimait trop les allumettes, il en a eu l'idée vers 17-18 ans. À l'époque, il a écrit un court texte, quelques pages qui commençaient ainsi : *Nous avons pris les choses en mains mon frère et moi...* et, plusieurs années plus tard, en faisant le ménage de ses papiers, il a retrouvé l'écrit, puis il lui a suffi de remplacer le mot *choses* par *univers* pour qu'alors s'en trouve changée toute la perspective. Un texte écrit tel *Le nez qui voque*, roman de Réjean Ducharme, lu des deux bords de l'Atlantique, d'un jet et il se met à lire :

Nous avons dû prendre l'univers en main mon frère et moi car un matin peu avant l'aube papa rendit l'âme sans crier gare.

Samuel se met à pleurer, Michel ne l'entend pas.

Sa dépouille crispée dans une douleur dont il ne restait plus que l'écorce, ses décrets si subitement tombés en poussière, tout ça gisait dans la chambre de l'étage d'où papa nous commandait tout, la veille encore.

Carl donne un coup de coude au père pour qu'il prenne son fils.

Il nous fallait des ordres pour ne pas nous affaisser en morceaux, mon frère et moi, c'était notre mortier. Sans papa nous ne savions rien faire.

Impossible de le faire taire, des têtes s'étaient tournées en leur direction.

À peine pouvions-nous par nous-même hésiter, exister, avoir peur, souffrir.

Gisait n'est d'ailleurs pas le terme propre, si ça se trouve.

Michel se lève.

C'est mon frère levé le premier qui constata l'événement car, comme j'étais le secrétaire ce jour-là, j'avais le droit de tarder à me sortir du lit des champs après une nuit à la belle étoile et je venais à peine de m'installer à la table devant le grimoire quand voilà que frérot redescend.

Il dérange les gens de la rangée qui ragent d'être importunés.

Il était convenu que nous devions frapper avant d'entrer dans la chambre de père et que nous devions, après avoir frappé, attendre que père nous autorise à pénétrer, car il n'eût pas fallu que nous le surprissions durant ses exercices...

Déambulant dans l'allée, Michel quitte l'endroit du parc où un amoncellement de chaises permettent aux Montréalais d'assister à d'inoubliables moments. Quelle soirée ! et ça ne fait que commencer... Un écrit moderne, une voix singulière d'enfant qui coule. Le fait de ne pas employer la ponctuation habituelle donne un rythme aux dits de la narratrice. Patrice a toujours trouvé délicieux cet emploi du passé simple – temps verbal emprunté à la tradition littéraire du dix-neuvième siècle – dans un texte postmoderne au caractère subversif, expliquera-t-il plus tard en soirée à Carl et Michel. Cela détonne, c'est ce qui fait sa singularité. Une prose dans l'oralité du discours qui demeure

sublimement littéraire. Agota Kristof, une Hongroise naturalisée Suisse, dans *Le grand cahier*, n'emploie pas ce temps verbal, elle fait plutôt usage du présent. Il est plutôt rare que les romans homodiégétiques de la fin du siècle emploient le passé simple. Mais là, il perdra ses amis avec ses termes recherchés.

Michel s'est éloigné et marche jusqu'à la piscine.

- Demain, nous reviendrons. Tsé, tu vas aimer, y'a plein de monde. Ils vont s'occuper de toi mon p'tit prout. Papa nage ici tous les jours. Regarde.

Il sait que son entraîneuse sera folle du petit, depuis l'temps qu'elle veut le rencontrer. Valérie avait pris en aversion sa passion pour la natation, la compétitrice qui gagnait à coup sûr. Elle boudait et, pour le punir, n'allait jamais le voir nager. Elle souhaitait même qu'il ne remporte rien. Perdre signifiait rester plus au pays et avoir du temps pour s'occuper de son fils. Elle a toujours été dépressive et, malgré ce qu'elle en dit, elle le voulait cet enfant qui devait lui redonner sa joie de vivre.

Michel n'a jamais vraiment voulu être père. Il ne s'en est jamais réellement occupé et n'a aucun remords. Il ne l'a vu que peu souvent, y'est toujours à l'étranger et, quand y'est en ville, il est soit au travail, soit à la piscine. Sa famille est loin d'être une priorité. Ses amours : ses piscines et sa voiture de patrouille. Il aime bien également son coéquipier Bernard, bel homme avec qui il a mille fois plus d'affinités qu'avec sa femme et à qui il se confie pas mal plus. Il vivait avec pour une raison, il déteste s'occuper des tâches ménagères et elle, c'était le genre de femme à vouloir tout faire. Pas très fort, il s'est royalement gouré. Il n'a jamais vu venir ce qui s'est passé ce matin-là. Michel continue à marcher et, en repensant aux événements de la journée, il se retrouve face aux remparts du Cœur-de-la-Ville. Tous les ans, lors du Festival d'automne, une exposition

de photographies recouvre le long de la partie intérieure du mur qui traverse le parc de la Francophonie. Des chaînes tiennent les images et des lumières visées dans la palissade mettent en valeur, le soir venu, les œuvres d'art. Longeant le mur, Michel revient tranquillement vers l'extrémité sud du parc, la piscine se trouve au nord, à mi-chemin entre la porte Laviolette et la porte Jacques-Cartier. Puis au fur et à mesure qu'il progresse, il montre à son fils les différentes étapes de la construction du quartier. Qu'il aime s'arrêter devant celle qui montre les marathoniens de la vingt et unième olympiade traverser la cité en longeant l'avenue de la Francophonie ! Et le voilà qui explique à Samuel qu'à l'automne prochain, c'est lui qui montera sur le podium. L'enfant sourit, il lui baise la joue, puis ils continuent leur marche. Sa photographie préférée, celle qui montre les hommes construisant les bâtiments dans le versant est de la montagne, a été prise vers la fin des années soixante-dix, quelque temps après les Jeux. Du haut des remparts, on y voyait les chantiers en construction. C'était l'été, le parc de la Francophonie débordait de gens et les premières habitations qui longeaient l'avenue grouillaient déjà de vie. Quelle idée, cette cité dans la ville ! Partout où ses compétitions le portent, on lui parle du Cœur-de-la-Ville, de cette cité européenne qui a jailli en sol américain. Endroit qui fait l'envie, d'où on vient des quatre coins du globe pour visiter. Et lui, ayant séjourné sur tous les continents, dans des centaines de villes, n'irait jamais vivre ailleurs. En plus, avec cette chaleur qui perdure à la mi-octobre, quoi demander d mieux quand on est Montréalais cette année-là ? Dites-le-moi ! Le lendemain, ça sera au tour de Carl d'amener Justin voir l'exposition. Chaque année, la tradition se perpétue et l'enfant se fait raconter l'histoire de la cité qui est intimement liée à celle de la famille, comment son arrière-grand-père a inauguré les premiers travaux et que son fils a

poursuivi l'œuvre. Lors de la visite, ils s'arrêtent toujours manger une crème glacée à la mangue, la sorte qu'il ingurgite toujours trop vite avant d'en redemander une autre; Carl ne peut lui refuser, même si Sophie lui reproche souvent de faire ses quatre volontés. Comment refuser de si petits plaisirs ?

En se rapprochant de la grande scène, Michel entend le son des violons qui enveloppe l'air. Avant de laisser la place à l'Orchestre symphonique de Montréal, l'animateur de la soirée a posé une dernière question à monsieur Soucy.

- Quand on lit vos écrits, on constate que vous ne faites pas l'économie de la violence. *Music-Hall !* débute avec une équipe de démolition et les funérailles d'une petite fille. Pourquoi sacrifier l'enfant innocent ? Pourquoi tant de violence, de souffrance tout au long de votre œuvre ?

- As-tu ouvert la télévision ? a-t-il lancé tout de go. Ce n'est pas mon invention à moi, je suis l'homme le plus doux, le plus tendre, un homme sensible à tout ce qui fait mal. J'ai le désir d'exprimer ce mal qui est dans le monde, mais il y a aussi l'amour, je mets toujours en scène des personnages qui ne réalisent pas l'amour, mais qui ont de bonnes intentions. Ils possèdent un désir d'amour fracassant, ce ne sont pas des histoires sexuelles, torrides qui se passent sur le Plateau. Que ce soit dans *L'immaculée conception*, dans *Music-Hall !*, dans *L'acquittement* ou dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, le désir d'amour est présent. C'est ce besoin d'amour qui transcende tous mes romans, c'est juste ça que dit mon labeur et mon œuvre, le désir d'aimer qui habite l'être humain. Un désir qui rencontre des échecs dans la vie, je ne montre pas les catastrophes. J'affirme envers et contre tous que ce désir d'aimer et d'être aimé est inhérent à l'être humain.

Le son des violons parvient aux oreilles de Michel, c'est doux... Il n'entend pas le soliste, c'est un moment de répit pour le pianiste. Quel morceau, ce concerto de Mathieu ! Le seul vrai compositeur canadien de musique classique et un Québécois, en plus. Chaque année lors du Festival d'automne, Alain Lefèvre, qui consacre sa vie à faire connaître l'œuvre de ce héros national à la face du monde, entame seul le premier mouvement. Avant Beethoven et son concerto *Empereur*, jamais un concertiste n'avait eu ce privilège. Il faut écouter en continu les cinq concertos du compositeur pour entendre comment tout bouge. Beethoven à ses débuts, c'est du Mozart bien composé, mélodieux, mais rien de bien original, quoi. Chaque concerto fait glisser l'œuvre du compositeur dans l'ère romantique, bien avant que le courant n'atteigne la littérature. Patrice attend impatiemment son tour et ne souhaite pas être un de ces écrivains qui, une fois leur art maîtrisé, s'y encarcantent comme Tremblay en écrivant toujours le même roman. Beethoven avec tout son génie a su faire passer l'art musical de l'époque classique au romantisme et n'a jamais cessé, une vie durant, de repousser les limites. Michel est de retour à sa place, Samuel est calme et pourvu que ça dure. Il a manqué le début, moment où le soliste joue seul, où ses mains sautent sur toutes les touches du clavier faisant ressortir une mélodie qui bouge des graves aux aigus avant de s'arrêter et de laisser les bois et les cuivres entonner un accompagnement qui a pour thème ce que chantent les cuivres. Puis voilà l'entrée des violons et c'est désormais tout l'orchestre qui se tait pour laisser la place au pianiste, une mélodie faite de notes détachées. Carl a toujours rêvé de jouer ce morceau. Il lui aurait fallu continuer plus longtemps ses études en piano qu'il a abandonnées lorsqu'il étudiait au cégep de la Nation. Il joue encore, dans ses temps libres, surtout quand sa vie s'écroule devant ses yeux. Des cahiers de musique sont en

permanence disposés sur l'instrument que ses parents lui ont acheté au Noël de ses sept ans et il a pris des cours pendant une dizaine d'années; mais cet automne, il n'a pas beaucoup joué. Carl s'est laissé emporter par la musique, puis quand il revient à la réalité d'un mois d'octobre où une brise du fleuve souffle sur la ville, il lève le regard et voit non loin à l'avant, monsieur Lamoureux. Qu'il doit être content pour une fois d'être accompagné au concert ! Il adore particulièrement la mélodie lyrique qui surgit des violons. Les archets glissent telles des gouttes d'eau sur les feuilles d'un arbre tandis que les notes jouées par le piano ne sont plus qu'un accompagnement. L'orchestre explose de prestance. Mort trop jeune, ce compositeur aurait tellement écrit plus... Dans la lignée des Rachmaninov, des Brahms et, tout comme Schubert et Kalinnikov, compositeurs autrichien et russe morts trop jeunes laissant une œuvre inachevée, Mathieu est un romantique tardif à la Kalinnikov et Rachmaninov. Au gré du son des violons qui monte en intensité dans l'immense crescendo entamé par l'orchestre et le pianiste, moment où tout s'enflamme et explose en puissance, monsieur Lamoureux hoche la tête suivant le tempo. Quel dommage que sa femme n'ait jamais apprécié ce qui le fait vibrer ! Il a rencontré madame Lafleur au moment où il s'apprêtait à acheter son billet, deux semaines auparavant. Elle était juste derrière lui dans la file et, jusqu'à ce moment, il ne la connaissait que de vue.

Le glissement des archets sur les cordes des violons n'arrive pas à emporter Sophie. De la délicatesse pour l'andante qui commence. Il ne se passe pas une journée sans qu'elle ne pense à David et à ce qu'aurait été leur vie. Parfois, l'alcool lui fait oublier; d'autres fois, il ne fait qu'empirer son mal. Avant son départ, elle ne connaissait pas cette boule qui peut ronger l'être. Et là, elle en a assez ! Tout d'un coup, c'en est plus

qu'assez... elle va le bannir de ses pensées. Elle n'ira plus pleurer sur sa tombe, y planter des fleurs, le voir, lui parler. Même plus de dialogues avec lui dans sa tête. Tabernak ! Elle a gâché dix ans d'sa vie et s'est mise à boire. Tant qu'elle ne buvait pas seule, elle n'avait pas de problèmes, essayait-elle de croire. Et voilà qu'elle s'était mise à courir les occasions et, un bon soir, elle a bu seule à la maison : une bouteille de vin au complet. Une fois n'est pas coutume, deux non plus. Un problème, elle savait qu'elle en avait un. Elle l'a toujours su et elle avait commencé à ne plus attendre au soir pour boire. Dès l'après-midi, elle se gavait. Carl lui avait dit de faire attention. Ils se sont engueulés à maintes reprises, désormais il constate en silence. C'est pire... la peine se lit dans ses yeux. Mais c'est encore plus épouvantable de voir la déception traverser le regard de son fils. Chaque soir avant d'aller dormir, quand elle boit la dernière, c'est la dernière de sa vie et elle se croit parfois... pus jamais. Le matin aussi, avec la déprime qu'apporte le réveil et l'alcool qui s'est dissipé, elle se lève convaincue, la majorité du temps, de ne plus jamais boire. Elle se le jure, elle est forte. Bien sûr qu'elle l'est. Non !... pas assez. Quelques heures à peine, déjà quelques fois une journée au complet, elle peut les compter sur ses doigts. Il finit toujours par y avoir une bouteille qui croise son chemin; un événement bouleversant qui arrive et qui remet les bonnes résolutions au lendemain et, avant qu'elle ne réalise ce qui se passe, elle a englouti une bouteille et la seconde ne tarde jamais. Une possibilité : retarder la prise de la première. Des fois en après-midi, des fois à l'heure du souper. Elle sait que Justin cache les bouteilles dans la neige, elle les retrouve au printemps et pourquoi le punir ? ce n'est pas bien, mais elle, ce qu'elle fait, l'est-ce ? Pus question de se détruire de la sorte. Si elle n'a jamais arrêté, c'est qu'elle ne l'a jamais réellement voulu. Pour arrêter, il suffit de le vouloir. Accepter de perdre le bonheur

éphémère et illusoire de la première gorgée. Elle le veut et a décidé que c'en était fini. Elle n'a nul besoin d'aller virer dans un centre de désintoxication et d'y passer des mois. Le temps est compté avec son fils, pis c'est son combat, le sien, et elle vaincra seule. Un doute s'installe, doute qu'elle chasse aussitôt : une force intérieure en elle la soutiendra. Justin, elle lui doit bien ça avant sa mort : une famille vivant en harmonie. Elle expulse le cadavre de David de sa tête, il revient, puis elle se laisse envahir par la musique. Que c'est beau ! Justin écoute religieusement, Capucine aussi. Qu'elle déteste cet animal ! peut-être pourrait-il rester avec eux ? ça ne serait pas pour des siècles, le p'tit n'en a plus pour très longtemps. Il a de plus en plus de difficulté à se déplacer. Il faut aussi chasser l'idée; mais la chasser, c'est expulser l'image de son fils et ça, c'est hors de question. Elle aime trop patauger dans sa merde pour nier son destin. Elle a déjà voulu tout recommencer, devenir avocate. Avec un enfant, tu ne fais pas tout ce que tu aimes. Peut-être... peut-être quand elle se retrouvera seule, si elle ne trépassa pas avec... Les étincelles dans ses yeux, son fils les aura un jour, oui, avant qu'elle ne disparaisse. Désolé David, il n'est désormais plus possible de t'avoir dans tête. Tu as assez gâché ma vie, que j'ai été conne ! et dorénavant tu n'existes plus. Tout est dit, c'est ça, tu avais juste à ne pas partir. Carl l'aidera, non... il ne veut plus rien savoir. Elle s'arrangera seule et tabarnak ! elle vaincra.

Avec entrain, le troisième mouvement débute, Samuel s'est endormi dans le landau qui repose dans l'allée près de Michel. À l'entracte, Patrice disparaît sans dire mot, il lira des extraits de son roman sous peu. Anik et Natalie vont chercher des verres de vin, les gars restent un peu à l'écart avec Sophie.

- Tabarnak, Justin ! dit Sophie en tendant un kleenex à Justin. Combien d'fois ?... combien d'fois t'ai-je dit de n'pas t'essuyer sur ton gilet ? Y'écoute jamais rien cet enfant-là, ajoute-t-elle en se tournant vers Carl.

- Justin, tu es dégueulasse.

- Ça goûte salé, c'est bon même.

- Carl ! dis quelque chose, fais quelque chose.

- Comme si tu manquais d'alimentation à maison. J'vais t'en donner une boîte de sel si c'est ça qui t'faut pour arrêter d'avalier ta morve. Justin ! on ne fait pas ça à maison, encore moins en public.

Et le voilà qu'il renifle un bon coup.

Dans l'entrefaite, les filles sont revenues avec le vin et, bien que Sophie peste toujours, Carl la laisser chialer, se retourne, saisit une coupe de vin et propose un toast. Tous lèvent leur verre.

- À notre nouveau papa qui, pour périphraser Soucy, prend l'univers de son fils en mains.

Avant de commencer la lecture de quelques extraits du *Caméléon*, Patrice Desgroseillers glisse quelques mots sur son esthétique. La voix de l'enfant est presque inexistante en littérature moderne. En littérature tout court ! Tout comme le faisait remarquer un peu plus tôt Gaétan Soucy. À l'époque classique, l'enfant est un moignon qui crie. On le confie à une nourrice, il est peu important. Pour Descartes, l'enfance est le malheur des hommes, moment de la vie où l'on apprend à se comporter en société, où l'on développe sa raison. Et voilà qu'au dix-huitième siècle, une mutation survient et qu'avec Rousseau, l'enfant cesse d'être une source d'erreur, celui que l'on doit dompter.

Désormais il faut s'en inspirer, car il est le moins corrompu de tous, plus près de la nature, de l'enfant vierge. Avant Rousseau, il y a bien eu Perrault et La Fontaine, mais l'enfant n'a guère de réelle existence en littérature. Victor Hugo avec Gavroche en fait un ange, un martyr. Il y a aussi les enfants de Salinger et de Dickens et, voilà glanées, parmi la colossale production littéraire, le peu de voix d'enfants qui suscitent l'attention. Sans oublier le discours révolté de Bérénice qui crie son besoin d'amour non comblé. Patrice qui a fait entendre une voix d'enfant au Québec en a ras le bol d'être associé à Ducharme et au roman de Soucy. Ce dernier exprimait également la même frustration plus tôt en disant que les gens qui ont assimilé *La petite fille qui aimait trop les allumettes* à Ducharme sont des paresseux, des ignares, des lecteurs pressés. La seule chose qui est semblable, c'est qu'une petite fille narre l'histoire : la parenté ne va pas plus loin. C'est une relation trop facile à établir. La rapidité d'élocution n'est même pas la même.

- J'admire Ducharme, les deux ou trois romans les plus fantastiques de notre littérature québécoise, c'est lui qui les a écrits, disait Soucy.

Mais comment faire différent ? s'est à maintes reprises demandé Patrice. L'univers de l'enfant a ses limites. Adolescent, quand il lisait *La vie devant soi* – quel magnifique roman ! –, il trouvait dommage que tout le roman ne consiste qu'en une voix d'enfant, même si c'est magnifiquement rendu selon lui, le meilleur roman jamais écrit. Quelle humanité ! L'unicité d'une narration comme dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* ou dans *L'avalée des avalées*, on finit par s'en lasser. Voilà qu'il lui était venu l'idée d'incorporer dans un même roman des voix d'enfants et des voix d'adultes. Ainsi il a construit son roman *Le caméléon*. Dans chacune des trois parties du livre, une quarantaine de pages sont la voix homodiégétique de William Wilson, l'enfant de son

livre, qui raconte son histoire, la manière dont il sauve sa peau, et, ensuite, au chapitre suivant, le narrateur omniscient revient en force avec sa propre narration, faisant ainsi davantage valser la dichotomie entre la fiction romanesque et la réalité. Éclater le sens en montrant la position narrative de l'enfant qui fabule et, l'instant d'après, la faire suivre de celle d'un narrateur omniscient. Que de nouvelles possibilités non explorées... Et voilà, il venait d'exposer à tous son désir et son esthétique romanesque. C'est en mélangeant plusieurs tonalités qu'il a créé l'œuvre moderne que la critique encense depuis bientôt un an des deux côtés de l'Atlantique. Et vlan dans les dents à ceux qui n'y voient que des influences ducharmiennes. Des imbéciles qui lisent trop vite, qui ne comprennent rien et qui sautent trop vite aux conclusions. Il n'écrit pas plus comme Soucy que Soucy comme Ducharme, c'est des liens trop faciles à faire. J'écris dans la tradition de la voix singulière de l'enfant. Et il se met à lire un extrait de son roman qui est en lice pour le prix Médicis :

Papa est dans son cercueil qui sera désormais fermé.

- Je ne veux pas le voir !

Je voulais garder l'image des sorties du dimanche. On m'a forcé à le revoir. On a rouvert le cercueil et papa m'est apparu, du moins ce qu'il en restait. Son visage était amoché.

Nous sommes assis dans l'un des bancs de l'église et maman pleure, mais pas moi. Je ferme les yeux et je tente d'imaginer quelque chose de joyeux. J'en suis incapable. Il n'est plus possible de voir l'image des sorties du dimanche, il n'y a que celle de lui à moitié défiguré qui me berce.

Quelques larmes coulent des yeux de Sophie.

Je chasse l'image, elle revient au galop et elle me fait comprendre qu'elle est là pour rester. Il pleut et il vente. Partout où je vais, le cercueil de papa me suit.

- C'est tellement triste, dit Natalie.

Je me réveille en pleine nuit, il me fait face et je n'arrive plus à me rendormir. C'est au plus profond de la clarté de l'après-midi que je glisse dans le sommeil.

La vie n'est plus devant nous et les enfants de l'école ne rient plus. Chaque matin, nous allons à l'école sans savoir si le soir, nous reviendrons.

- Carl ?

Les enfants de l'école se sont tus.

- Chut !

La peur me parle, elle a trouvé refuge en moi. Chaque endroit peut être mortel, mais il faut bien être quelque part, donc à quoi bon s'en rendre fou ?

- Est-ce que c'est la guerre ? demande Natalie.

Peu de choses ont changé.

- Oui.

Quand je me lève, papa est toujours aussi absent et, quand je me couche, il ne l'est pas plus. Il me manque. Qu'il était bon de s'asseoir sur le divan du salon et d'attendre qu'il rentre. Il n'y venait pas, mais il aurait pu apparaître. Par tous les moyens possible, je tente de me persuader que papa rentrera pour le souper et je n'y arrive plus à y croire. Si on me demandait ce qu'est un papa, je répondrais :

- Un porc-épic en douleur.

Si on me demandait de parler de nos dimanches, je répondrais :

- Qu'il était un long voyage en avion vers les abîmes de la mort.

Si on me demandait le nom de mon papa, je répondrais :

-De qui parlez-vous ?

Il a levé la tête, toujours aussi impressionné de se retrouver devant une si grande foule venue l'entendre. À *Tout le monde en parle*, toute la France l'écoutait, mais lors de l'enregistrement, il n'avait pas l'impression d'avoir plus d'auditeurs que lorsqu'il enseigne à l'Université de la Nation. Quand Thierry Ardisson a voulu l'embêter avec son accent, il lui a répondu qu'au moins nous les Québécois, quand nous utilisons des mots anglais dans le langage parlé, nous en sommes conscients, que nous ne les prononçons pas avec un petit accent à la française pour faire distingué et les franciser. Patrice prend quelques instants pour reprendre son souffle, goûter le moment et boire une gorgée d'eau. Hé ! oui, c'est bien lui qui est là, devant la foule. À sa droite, au milieu du parc, il voit les kiosques des artisans, des gens y circulent. À travers la noirceur, il les distingue mal, mais sait qu'ils y sont. Il affectionne les petites boutiques qui sont ouvertes à l'année. Quelques bouquineries font son bonheur, mais rien ne l'enchantent plus, depuis des années, que les semaines des bouquinistes qui se tiennent de la mi-mai à la mi-juin. Il affectionne particulièrement le petit café qui accueille les clients les mois d'été. Il s'y rend parfois pour lire, d'autres fois pour ébaucher quelques scènes. Certains jours, il arrive avec une pile de papiers imprimés, des chapitres entiers et il passe l'après-midi à les retravailler. Patrice se retourne, il reprend le verre d'eau qu'il avait déposé sur la table non loin de lui, boit une autre gorgée et, avant de se retourner, inspire très profondément et expulse tout l'air de ses poumons, puis il avance vers le micro et continue à parler de ce qu'il souhaite créer, de sa passion. De vrais romans, ça ne s'écrit plus ! des sagas à l'*Illusions perdues*, un roman où le personnage peut être pauvre, devenir riche, faire faillite et redevenir riche.

La postmodernité a tué les grands récits. Aujourd'hui, on ne publie que de petits livres, deux cents pages, maximum. Ce ne sont pas des romans, mais de longues nouvelles. L'écrivain de l'heure n'a plus de souffle et un nouvelliste, c'est un romancier raté, un auteur incapable d'écrire des romans, ce qui a réellement de la valeur. On n'écrit que pour publier, de la merde populaire dénuée de sens. Avant l'avènement de l'ordinateur, c'est à se demander comment Balzac a fait pour écrire tout ça et ce qu'il aurait écrit s'il vivait aujourd'hui. Dumas et Dostoïevski écrivaient pas mal plus que nos pauvres romanciers modernes qui n'ont jamais rencontré la déesse de *L'éloge* d'Érasme. J'en ai-tu marre des romans qui se passent sur le Plateau et où tout reste fidèle à la platitude de l'existence ! Sortons des sentiers battus, ayons de l'imagination. Quand un personnage est malade, pourquoi faire de multiples recherches dans des livres de médecine ? mieux vaut inventer, n'est-ce pas cela le rôle de l'écrivain ? faire voguer l'esprit des lecteurs dans des mondes oniriques. Tout monde de fiction a comme monde de base celui que nous habitons. Partant de là, il faut laisser voguer son imagination. On s'ennuie des vrais romans, après ceux des Russes, qui ont été les derniers à en faire, et quelques Tchèques comme Musil ou Sud-Américains tel Fuentes, plus rien. Redonnons au roman ses lettres de noblesse. Des romans subversifs tout en étant denses. Ne pas tout rejeter du passé. L'heure du surréalisme est révolue. Un jour, on réalisera que tout a été fait et que tout est encore à faire. La destinée d'un personnage, de deux ou même de trois, c'est trop peu pour un auteur d'envergure. Faisons coexister des fragilités humaines, la contradiction des désirs. Raconter la banalité de l'existence humaine, les peines, les bonheurs, les douleurs, les plaisirs aussi : les dualités ! Personne n'est ni bon ni méchant, nous oscillons selon les instants ou épopées de notre vie entre l'un et l'autre. Mettre en scène des personnages qui

disent faire quelque chose, le désirent et qui font totalement le contraire. C'est vers ça qu'il faut tendre. Vers l'expression de l'existence humaine dans toute sa complexité. Faire des romans polyphoniques, termine-t-il avant d'enchaîner avec un autre extrait :

Chaque soir, je reçois la visite du directeur de l'orphelinat et je finis toujours seul dans ma carapace, recroquevillé, avec cette douleur au ventre : je m'infecte par l'intérieur.

- L'écœurant ! Qui en a pas un qui s'avise de toucher à mes enfants.

J'ai barré la porte, il a la clef. Je me suis enfui, ils m'ont retrouvé et, en plus, il m'a fessé, un soir au sortir de la douche. Je ne vais plus en classe. On m'a décelé un trouble de sociabilité et je passe mes journées à surveiller la porte, chaque bruit me fait sursauter.

- Mais... mais ses parents sont morts, dit Natalie.

Mes journées passent à souhaiter que le soir ne vienne pas, mais chaque nuit que la lune apporte, il revient. Le directeur m'a montré son couteau : long et pointu. Il le traîne dans son sac et me le montre chaque fois qu'il me pénètre. Et pas possible de se doucher avant le matin, d'enrayer l'odeur. J'ai peint les murs de ma chambre en noir. De la peinture, c'est ce que j'ai demandé pour mon onzième anniversaire. Nous recevons toujours un cadeau, il est venu m'aider à peindre.

- C'est tellement triste, dit Anik.

- Elle est belle cette couleur, c'est sombre.

Les murs et le plafond sont noirs. Il peindrait avidement.

- J'aime cette couleur.

La travailleuse sociale n'a pas bronché en entendant cela.

On a pensé que ma demande serait refusée, puis on a été surpris. Qu'il est gentil cet homme ! Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour rendre heureux un pauvre orphelin ? Tout le monde l'aime. Wilson ? Wilson ?

- C'est qui Wilson, demande Natalie.

Il a été adopté, le directeur l'a fait partir. Comment a-t-il découvert sa présence ? Jamais nous ne parlions. Depuis qu'il m'a convié à son bureau, je vis seul.

- Si tu avais lu le roman, tu saurais que c'est son double, dit sèchement Carl.

Je ne vais plus que de ma chambre à la salle de bain ou à la cafétéria. Endroit où je me rends après les heures des repas, il m'a signé une permission spéciale.

- Son double ?

J'y vais quand je suis sûr d'y rencontrer personne. Mes journées, je les passe seul et il n'y a que lui pour briser cette solitude. Quand il quitte ma chambre, il fait noir depuis longtemps et tous dorment.

- Son ami imaginaire.

La nuit, je ne dors pas. Je la passe à fixer la poignée et aussitôt qu'elle tourne, je ferme les yeux. Quand j'arrive à trouver le sommeil, c'est en sursaut qu'il me réveille.

- Ah ! sacrement, allez-vous finir par vous taire ? Tsé, y'en a qui essaie d'écouter.

Quand il quitte ma chambre, je me réfugie sous ma carapace d'édredon dru et je rêve mourir, mais il me manque du courage.

- Du calme, le grand, ajoute Natalie, j'ne comprenais pas.

C'est l'amour de la souffrance qui m'empêche de trépasser : souffrir, c'est vivre.

- Tsé, peut-être que si t'écoutais, tu comprendrais.

Je me regarde le nombril, il est creux et profond. Il ne dit jamais rien.

- Chut ! vous dérangez tout le monde, dit Carl. La femme assise à l'avant s'était retournée.

Il y a toujours moyen d'être heureux, j'aime mon malheur, il me fait vivre. Sans lui, je n'existerais pas. Pas comme cela en tout cas, ça serait autre chose. Quelque chose de moins puissant. La vie me gâte et je lui en suis reconnaissant. On finit tous par apprécier ce que l'on reçoit. Des petits présents aux caresses rugueuses. De l'amour à l'indifférence. Pour lui, je compte. J'ai compris que pour au moins quelqu'un j'ai de l'importance. Il m'aime et c'est tout ce qu'il importe. Être aimé.

Dès que Patrice relève les yeux, il aperçoit une foule muette, immobile. La tension est palpable, on est secoué. Quelques secondes s'écroulent avant qu'un spectateur ose frapper des mains. Geste suivi par d'autres et rapidement c'est tout l'auditoire qui applaudit. Des applaudissements timides qui ne tardent pas à s'élever et à envahir l'endroit. On se lève même. L'intensité des propos en avait paralysé plus d'un. Qu'il est bon d'être acclamé chez soi, surtout quand on est Québécois... Mais pourquoi diable ça prend toujours cette reconnaissance parisienne pour être reconnu des siens ?

La soirée se poursuit avec le retour sur scène de Gaétan Soucy et l'arrivée d'un saugrenu personnage à la longue barbe, Victor-Lévy Beaulieu. On peut s'attendre à tout avec ce dernier. On l'a invité pour confronter ses idées prédéfinies. À tour de rôle, les trois invités interviennent. À la suite d'une discussion très mouvementée concernant la place que doit occuper la littérature, Victor Lévy-Beaulieu se met à reprocher à Patrice et à toute sa génération leur manque d'expériences langagières. Toute sa génération à ses dires est comme lui. Ils n'osent plus rien.

- Écrire, oui écrire, Monsieur Beaulieu... C'est un acte de communication et quand personne ne te comprend et qu'on doit faire une thèse de doctorat pour saisir les propos de ce que tu lis, je crois... oui, je crois sincèrement, Monsieur Beaulieu que tu as manqué ton coup, se défend promptement Patrice. Du Aquin, c'est bon... très bon même, mais à part quelques intellectuels et universitaires personne ne le lit. Dommage !... nous ne sommes plus à l'époque du nouveau roman ou des surréalistes. Gauvreau, c'est une belle époque, la vôtre. C'est révolu, merde ! voire dépassé. Poulin ! prenons l'exemple de Poulin. C'est doux, délicat, délicieux à lire. La simplicité de l'écriture. Oui, Monsieur Beaulieu. Parfois, généralement la forme la plus simple est la meilleure façon d'écrire quand on expose des thèmes ou que l'on traite de sujets subversifs. Pensez-y ! Vous verrez que j'ai raison. Ayez au moins le respect de me regarder quand je vous parle !

- Je peux placer un mot maintenant ?

- Je n'ai pas fini ! C'est quand on a rien à dire, rien à dire, Monsieur Beaulieu, qu'on complexifie ses écrits. On rend le tout incompréhensible pour se faire accroire que ce que l'on écrit est génial. Arrêtons, oui, arrêtons d'écrire pour une petite poignée d'intellectuels. Il est grand temps de rendre accessible la littérature. Pas celle que l'on qualifie de para ou populaire, la littérature avec un grand L. Il faut que monsieur et madame tout le monde : ma mère, ma tante, mon voisin aiment, tout comme les universitaires. Voilà le défi... voilà ce vers quoi il faut arriver et peu en sont capables... écrire des romans à plusieurs niveaux de sens. Je vous mets au défi, oui, vous ! celui qui clame tout haut que la jeunesse ne fait rien de bon, dit Patrice en haussant le ton. L'action, c'est important, les péripéties aussi, mais juste ça, ça donne d'la merde populaire. Trop d'oeuvres se publient, on s'entend-tu là-dessus ? C'est pitoyable !

- Oui mais...

- Attendez ! Je n'ai pas terminé. L'équilibre... oui, Monsieur Beaulieu, l'équilibre.

Il faut l'atteindre. Un vrai créateur pige le meilleur dans tout ce qui s'est fait avant lui.

Patrice laisse à peine Victor-Lévy Beaulieu placer quelques phrases qu'il réplique ne laissant aucune chance à Gaétan Soucy d'interagir. Il se sent attaqué. Est-ce la faute de sa génération s'ils n'ont pas eu de parents, si les amis remplacent leur famille – certes, ça ne finira pas en inceste –, s'ils trouvent du travail à l'étranger ?

- Où est le mal de parler de nous, de notre réalité, de nos préoccupations ? Comment pourrait-on parler d'indépendance du Québec et la défendre dans nos romans, nous vivons à l'ère de la mondialisation ? Ce sont vos rêves que vous n'avez pas réalisés, pouvons-nous avoir les nôtres ?

Et il se met à expliquer qu'il est fier d'être Canadien, fier aussi d'être Québécois. Il aime son pays, le Canada, mais ne pourrait que voter oui à un futur référendum. Ça n'a rien de paradoxal, mais il n'a pas de temps à perdre avec les questions constitutionnelles qui auraient dû être réglées il y a belle lurette. Avoir vraiment voulu les régler, ça ferait longtemps que ça serait fait. C'est cette tension qui tient en vie le Canada. Si le Québec se sépare, tout le reste s'écroule. L'ennemi commun n'étant plus, on se mettrait d'un océan à l'autre à détester la ville Reine qui se fout complètement des villes de l'Ouest en expansion, puis on en reviendrait de faire vivre un champ de patates et des pêcheurs au chômage.

- Nous sommes des individus et pour ma génération, l'individu passe avant la collectivité. Reprochez-le-nous ! Bien oui, dans nos romans, on met en scènes des fragilités humaines. Désolé de dire cela, à quelque part, on s'en fout des drames

collectifs, de ce qui se passe en Israël, en Afrique... pas qu'on est insensible, pourquoi s'en faire, j'en ai-tu du contrôle ou pas ? Arrêtons de perdre du temps à l'autre bout du monde et occupons-nous des drames d'ici, si vous comprenez mieux ça, des p'tits malheurs qui affligent les gens qui nous entourent. Des gens qui nous sont chers.

Tandis que Patrice porte le goulot de sa bouteille d'eau à sa bouche et qu'il boit, monsieur Beaulieu en profite pour répliquer avec des propos cinglants. Rien pour lui calmer les esprits. Mais voilà qu'il réalise qu'il a mobilisé le débat, alors il décide de se taire, de laisser les deux autres invités échanger. Rapidement, c'est plus fort que lui, Patrice se doit encore d'intervenir et le revoilà s'invectivant contre les affirmations ridicules et les propos dithyrambiques tenus par l'autre :

- Est-ce également de notre faute si tout ce que nous avons connu c'est le divorce de nos parents ?... Leur absence ? La voilà notre réalité ! c'est ce qu'on connaît, ce dont on parle : de relations de couple qui ne fonctionnent pas. On n'a pas eu d'autres modèles !

Il se déchaîne, n'a toujours pas le verbe dans sa poche.

- Arrêtez de penser qu'après vous, il n'y aura plus rien. Quand un jeune arrive avec des romans qui dérangent, on nivelle vers le bas. Regardez ce qui se publie au Québec, à part quelques maisons d'éditions comme les *Herbes rouges* et *L'effet pourpre*, c'est du convenu ! Des textes bien écrits, mais qui ne dérangent pas, qui n'apportent surtout rien de nouveau non plus. Non, mais ! c'est quand même pas les recueils de nouvelles de *L'instant même* qui ont trempé longtemps dans la subversion. Wow ! que de thèmes passionnants et singuliers ! Des petites boîtes carrées comme leur format drabe. Ben oui ! on boit, on fume, on drague, pis on baise. Y'est où le problème ? comme si la

génération de années soixante-dix ne faisait pas ça ! Mais nous, on l'écrit, on n'est pas asservi par la censure. À penser que les minuscules scènes torrides de *Mon cheval pour un royaume* avaient provoqué tout un tollé à l'époque. On est bien loin d'un Houellebecq, puis du courant trash français.

Il s'éloigne du vrai problème. Ça s'engueule sur l'estrade et l'animateur tente d'adoucir les échanges. Tout le tabac fait par son premier roman sur la scène parisienne donne à Patrice l'assurance dont il a de besoin pour tenir tête à ce personnage à longue barbe. Il finit par se taire et laisser Gaétan Soucy parler.

La soirée se termine avec la venue sur scène de Linda Lemay qui chante quelques-unes de ses chansons. Une prestation qui débute avec *Je voudrais te prendre*. La guitare se met à jouer, une musique rythmée et l'auditoire applaudit. Voilà lancée une heure de musique à textes remplis d'émotion et de délicatesse. Des textes qui touchent et qui font réfléchir. Tantôt accompagnée seulement au piano ou d'une guitare, d'une base et d'un drum, Linda Lemay fait rire et pleurer les spectateurs. Une heure qui passe vite et qui clôt à merveille la soirée littéraire qui est l'événement du Festival. Pour dernier morceau, la chanteuse entame *Ceux que l'on met au monde*. A capella, elle chante la première phrase avant que le piano, par de petites notes solitaires qui se succèdent, se joigne à elle.

*Ceux que l'on met au monde
Ne nous appartiennent pas
C'est ce que l'on nous montre
Et c'est ce que l'on croit
Ils ont une vie à vivre
On n peut pas dessiner*

- Capucine, arrête de bouger ou je te dépose par terre.

*Les chemins qu'ils vont suivre
Ils devront décider
C'est une belle histoire*

Capucine, debout sur les cuisses de son maître, branlant la queue, étire la tête.

*Que cette indépendance
Une fois passés les boires*

- Tu veux voir qui qui chante, hein ? Approche, je vais te lever... tu vois, là ?

*Et la petite enfance
Qu'il ne faille rien nouer
Qu'on ne puisse pas défaire
Que des nœuds pas serrés
Des boucles, si l'on préfère
Ceux que l'on aide à naître*

Ne nous appartiennent pas

- C'est vrai qu'elle est belle, hein ?

*Ils sont ce qu'ils veulent être
Qu'on en soit fier ou pas
C'est ce que l'on nous dit
C'est ce qui est écrit
La bonne philosophie
La grande psychologie...*

Justin commençait à avoir les jambes engourdies et, quand il baisse les bras, il dépose Capucine par terre. Le cochon s'écrase dans l'herbe et attend patiemment la fin.

*Et voilà que tu nais
Et que t'es pas normal
T'es dodu, t'es parfait
Le problème est mental
Et voilà qu'c'est pas vrai
Que tu vas faire ton chemin
Car t'arrêteras jamais
De n'être qu'un gamin
Tu fais tes premiers pas
On se laisse émouvoir
Mais les pas que tu feras*

Un peu fouineur, Carl regarde en direction de monsieur Lamoureux et de madame Lafleur, voit qu'elle s'est retournée et qu'elle lui chuchote quelque chose.

*Ne te mèneront nulle part
Qui es-tu si t'es pas
Un adulte en devenir*

Et c'est alors à son tour de lui murmurer quelque chose.

*Si c'est ma jupe à moi
Pour toujours qui t'attire
C'est pas c'qu'on m'avait dit
J'étais pas préparée
T'es à moi pour la vie
Le bon Dieu s'est trompé*

Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire au bon Dieu pour mériter ça ? On ne doit pas voir son enfant mourir.

Et y'a l'diable qui rit

Et elle pleure entre les moments d'ivresse.

*Dans sa barbe de feu
Et puis qui me punit*

D'l'avoir prié un peu

Carl n'a jamais compris pourquoi il avait épousé une femme de la sorte.

*Pour que tu m'appartiennes
À la vie, à la mort
Il t'a changé en teigne
Il t'a jeté un sort
T'es mon enfant d'amour
T'es mon enfant spécial
Un enfant pour toujours*

Aurait-il aimé mieux avoir un enfant dodu pour toujours ? C'est tellement con comme pensée, il s'en veut d'y avoir songé.

*Un cadeau des étoiles
Un enfant à jamais
Un enfant anormal*

Il entend Justin qui renifle.

*C'est ce que j'espérais
Alors, pourquoi j'ai mal ? !*

Lui tend un kleenex qu'il ne prend pas.

J'aurais pas réussi

- Justin, mouche-toi. Ton nez coule.

*À me détacher d'toi
Le destin est gentil*

- Non.

*Tu ne t'en iras pas
T'auras pas dix-huit ans*

- Tabernak, Justin ! tu t'mouches.

De la même façon

- Non... André sent trop le parfum, ça pue.

*Que ceux que le temps rend
Plus homme que garçon*

- Quand j'ai le nez plein, je ne sens pas.

*T'auras besoin de moi
Mon éternel enfant*

- Justin, j't'ai dit de t'moucher.

*Qui ne t'en iras pas
Vivre en appartement*

Elle agrippe le kleenex de Carl et le fourre dans la face de l'enfant qui finit par souffler fort et par faire sortir le trop plein de morve verdâtre de son nez.

*Ta jeunesse me suivra
Jusque dans ma vieillesse*

Sa mère lui essuie le bout du nez et met le kleenex dans sa sacoche.

Ton docteur a dit ça

Que tu mourras avant d'être adulte.

C'était comme une promesse

Une vérité que personne ne changera.

Moi qui avais tellement peur

Carl aurait mieux vu monsieur Lamoureux avec une femme comme madame Lafleur.

*De te voir m'échapper
Voilà que ton petit cœur*

Le temps d'un instant, il se sent soulagé. Caroline est partie, il aura plus d'un fun sans elle au pub. Comme toujours, il en rencontrera une pour qui il bandera.

*Me jure fidélité
Toute ma vie durant
J'conservrai mes droits
Et tu m'appartiendras
Ceux que l'on met au monde
Ne nous appartiennent pas
C'est ce que l'on nous montre*

Et si Sophie avait réellement arrêté de boire ? Il chasse aussitôt l'idée, s'en veut d'y avoir porté la moindre attention.

*Et c'est ce que l'on croit
C'est une belle histoire
Que cette histoire-là !
Mais voilà que, surprise !
Mon enfant m'appartient
Tu t'fous de ce que disent*

Des enfants... tsé, c'est juste un paquet de troubles. Pourquoi faire ça ?

*Les auteurs des bouquins
T'arrives et tu m'adores*

Capucine s'est relevé et, de son petit museau mouillé, il chatouille les jambes de Justin qui porte un short.

Et tu me fais confiance

- Non, tu es trop pesant. Patience, c'est presque terminé.

*De tout ton petit corps
De toute ta différence*

Tout au long de la soirée, Natalie a tricoté. Elle fait un petit gilet à Capucine.

*J'serai pas là de passage
Comme les autres parents*

Justin est lui-même venu lui faire la demande la semaine précédente.

*Qui font dans un mariage
Le deuil de leur enfant*

Ensemble, ils sont allés choisir les couleurs. Le lainier venait de recevoir le stock d'hiver.

J'aurai le privilège

Justin voulait bleu nuit et orange.

*De te border chaque soir
Et certains jours de neige*

Elle a pris les couleurs qu'il voulait.

De t'mettre ton foulard

Il les a montrées à Capucine et, à ses dires, ça lui plaît. Justin dit à tous les clients du dépanneur qu'il communique et qu'ils se comprennent.

À l'âge où d'autres n'ont

Natalie ne l'a pas obstiné. Parfois, il vaut mieux ne pas lui répondre, ça coupe court à l'argumentation.

*Que cette visite rare
Qui vient et qui repart*

Tout en enfilant les mailles, Natalie écoute les paroles. Elle sait bien qu'un jour, elle devra renouer le contact avec ses parents. Elle a compris que le temps ne pansé pas nécessairement les blessures. Ce qui a été brisé risque bien de rester rompu, qu'on le veuille ou non. Elle a longtemps cru le contraire, elle avait tort. Un jour, plus tard, pas

tout de suite, elle les reverra. À moins que ça soit eux qui rappellent. Quand on tarde trop à se réconcilier, on s'entête à ne pas le faire. Elle en sait quelque chose.

Par soirs de réveillon

Peut-être le temps d'un réveillon, essayant d'oublier que les années ont passé, même s'il n'y aura plus rien comme avant, ils se rapprocheront et feront comme si de rien n'était.

*Tu seras le bâton
D'ma vieillesse précoce*

Elle ne sera pas le leur.

*En même temps qu'le boulet
Qui drainera mes forces*

Écoutant les paroles et imaginant Capucine avec son gilet de laine sur le dos, puis la face de Justin ce jour-là – des yeux pétillant de joie –, Natalie continue à tricoter.

*Tu ne connais que moi
Et ton ami Pierrot*

Si l'hiver décide à se montrer, il aura de quoi à mettre pour rester au chaud.

Que j'te décris tout bas

Il n'y a pas de crainte à avoir, il finit toujours par se pointer, même si on espère qu'il nous oublie.

*Quand tu vas faire dodo
Et tu prends pour acquis
Que je serai toujours là
Pour t'apprendre cette vie
Que tu n'apprendras pas*

Jamais une telle histoire ne lui arriverait, il faudrait pour cela devenir enceinte et, à la vitesse qu'elle rencontre des hommes et qu'ils passent dans sa vie, il n'y a aucun danger.

*Car ta vie s'est figée
Mais la mienne passera
J'me surprends à souhaiter
Qu'tu trépasses avant moi*

Comment peut-on souhaiter ça ? se demande Carl.

*On n peut pas t admirer
Autant que je t admire
Moi qui ai la fierté
De t voir m appartenir
J voudrais pas qu on t insulte*

Natalie se retourne en direction de sa sœur.

- C'est triste.

*Et qu'on s'adresse à toi
Comme un pauvre adulte*

- Elle est courageuse. Je ne sais pas ce que j'aurais fait, dit Anik.

Parce qu'on t connaîtrait pas

- Moi je l'aurais donné, comme j'vais faire avec lui.

Si le diable s'arrange

- Michel, tu ne pourrais pas réfléchir avant de parler, réplique Natalie.

Pour que tu me survives

- Tsé... j'ai-tu l'air d'avoir l'temps de m'occuper d'un bébé, qu'il soit normal ou pas.

Que Dieux me change en ange

- Tu ne penses pas sérieusement ce que tu viens de dire, j'espère ? demande Anik.

Que je puisse te suivre !

- J'sais pas... j'en ai aucune idée. Tsé, j'ai pas du tout l'temps de m'occuper de lui... oh que non ! je n'ai pas mis tous ces efforts à l'entraînement pour rien ! Certainement pas.

Eux que l'on aide à naître

Ne nous appartient pas

- Y'est pas ma possession tsé... quelqu'un d'autre s'en occupera ben mieux qu'moi.

*À moins d'aider à naître
Un enfant comme toi
C'est une belle histoire
Que celle qui est la nôtre
Pourtant, j'donnerais ma vie
Pourqu'tu sois comme les autres !*

- On n'a jamais ce qu'on veut, dit Natalie.

Il est dix heures trente quand l'auditoire se lève et acclame la chanteuse. Après l'ovation, on s'en retourne. Avec une poussette, le cochon et l'autre qui béquille, il ne faut pas penser partir tout de suite. On demeure assis et on attend que ça se vide, ensuite on se dirige vers les kiosques des artisans. Les filles veulent y fouiner un peu. Comme la soirée va se terminer au Pub du Marché, Carl propose peu de temps après de s'y rendre avant qu'il n'y ait plus de places assises. Tandis qu'André est à l'écart, Michel questionne Natalie :

- Y r'vient quand ton beau mâle ?

- Vas-tu arrêter d'm'achaler avec ça ?

- Tsé... tu peux nous l'dire qu'y t'manque, on a pas d'problèmes avec ça, nous.

- C'est assez, Michel ! Ce n'est pas de tes affaires.

- On l'sait ben qu'tu l'aimes.

- Oui... non, veux-tu bien me sacrer patience à fin avec ça ! Pis à part d'ça, c'est... c'est fini avec Alexandre. Ça n'a jamais commencé d'ailleurs, y'a jamais rien eu... T'es content là ! tu l'sais... C'était juste un hostie de con ! y'est parti, il ne reviendra pu. Il m'a d'mandé d'aller vivre avec en Australie, j'ai dit non.

- En Australie ?

- Pis l'histoire se termine là, ça n'a été que dans ma tête. C'est fini, f-i-n-i... mort, enterré ! j'peux-tu avoir la paix sacrement avec ça maintenant ?

Tout le monde s'est arrêté de marcher.

- Euh...

- Ben c'est ça ! soit désolé.

On s'est attroupe ne disant plus rien autour de celle qui a parlé si fort qu'André a tout entendu.

- Toi... toi aimer l'autre ?

Natalie ne répond mot, sous ses aisselles, son gilet s'imbibe de transpiration.

- Aimer... toi aimer Alexandre. Alexandre ?

- Oui, non... oui, André, avant... en tout cas pu là. Aah !...

Elle vient pour le toucher, il recule, marmonne des choses qu'on ne comprend pas. Même si plusieurs passants circulent autours d'eux, le groupe ne bouge plus, bloque le passage.

- Je t'aime bien, mais pas, pas comme...

- Pas comme... pas comme Alexandre ?

- Non, ce n'est pas ça, tu vois... tu vois André, comment te dire ça, comment ?... je t'aime, je t'aime mais pas... Comme un ami ! Comme un ami gentil, c'est bien aussi d'être aimé comme ça, n'est-ce pas ?

- Non. Non ! Moi pas vouloir être juste ton ami, moi... moi je veux être l'amoureux à Natalie. André veut que Natalie l'aime. André veut vivre dans la même

maison que Natalie. Avec toi, Natalie. Natalie est belle, très belle pis gentille, pas gentille à soir. Toi tu es pas gentille à soir.

- Non... dis pas des choses comme ça, je suis laide et grosse.

- Non. Toi tu es pas laide, pas grosse aussi.

Carl empoigne amicalement André par l'arrière et lance à tout le monde :

- On va la prendre cette bière ou non ?

André se déprend et lui crie de ne pas le toucher. Il déteste qu'on le touche et il se retourne, puis il les quitte. Natalie va à sa poursuite, le rattrape, lui agrippe le bras et lui, se déprend et continue sa marche, dans la même direction, ignorant les gens qui se trouvent sur son passage : en tasse un, en pousse un autre. Immobile, entourée de gens qui quittent le parc, Natalie ne sait plus quoi faire. Le groupe ne tarde pas à venir la rejoindre et l'encercler. Elle dévisage Michel et applaudit.

- Bravo ! Bra-vo !... C'était vraiment intelligent ça.... très intelligent. Merci beaucoup... Sacrement ! vas-tu apprendre un jour à t'mêler d'tes maudites affaires ? Je ne voulais pas en parler. Ça ne t'argardait pas. Tu peux pas penser plus loin qu'le bout d'ton nez, toi ? Y'avait pas besoin de savoir ça ! lui.

- Tsé, j'savais pas qu'il écoutait.

- Hello !... il marchait comme derrière.

- Tsé Natalie, j'suis comme en train de m'excuser.

- Y'est comme un peu tard là.

- C'est vrai qu'il est parti pour de bon ?

- J'veux pas en parler, Carl.

- T'a-t-il écrit depuis ?

- Anik !

- Natalie !

- Oui... deux fois. Je ne veux pas aller vivre là-bas ! C'est-tu clair ?

- Ce n'est pas ça que tu voulais. C'est quoi, t'as peur de t'engager maintenant ?

- C'est justement... oui, justement pour des réponses comme ça que j'ai rien dit,

Carl. C'est mon choix. Ma décision, pas la vôtre, je fais c'que j'veux. Laissez-moi tranquille !

- Hey sœurette ! l'Australie, un homme qui t'aime, c'est quoi l'problème ?

- Tu ne l'aimais pas vraiment.

- Ta gueule, Michel ! T'es qui toi pour me dire ça ?

- Tsé, tu fais la plus grosse bêtise d'ta vie.

-Tu t'prends pour qui ?

- Qu'est-ce que tu attends pour aller le rejoindre, t'en meurs d'envie.

- Non Anik, je ne partirai pas à l'autre bout du monde. Le père pis la mère n'ont jamais réussi à me faire quitter Montréal, ce n'est pas...

- On vas-tu la prendre cette bière-là ou pas ? Vous pourrez toujours continuer à vous engueuler là-bas si ça vous chante, coupe Carl.

- Moi j'retourne à maison.

- Natalie... viens dont, dit Patrice. Pars pas fâchée comme cela.

- Patrice, veux-tu ben me...

- Patrice !

En entendant crier son nom, il se retourne et se trouve face à face avec Myriam qui débute un verbiage qu'il écoute à peine.

- Ce n'est pas le moment ! Et qu'tu m'énarves toi. Fais de l'air, oublie-moi.

Elle fige.

- Tu es donc bien méchant.

- Arrête de me suivre partout, c'est fatigant à fin. Tu n'as pas encore compris, tu ne m'intéresses pas.

- Oui.

- Quoi ? je n'ai rien entendu.

Durant ce temps, Michel s'est approché de Natalie et lui a demandé si elle ne ramènerait pas Samuel avec elle.

- T'es malade, toi !... si tu penses que j'vais garder ton p'tit après ce que tu viens d'faire, tu t'fourres l'doigt dans l'œil pis pas à peu près. Arrange-toi avec tes troubles, pis sacre-moi patience !

- Fais quoi moi avec lui astheure ? dit-il en se retournant vers les autres.

- Bon sens que tu fais pitié ! réplique Carl. Amène-le sinon je sens qu'on va en entendre parler pendant des mois, on restera chacun notre tour dehors pour l'garder c't'affaire.

Natalie part de son bord et le groupe file vers le Pub du Marché quand Sophie réalise que son fils les suit.

- Justin, tu vas te coucher. Tu retournes avec Natalie.

- Je veux aller avec vous.

- Tu ne peux pas, ce n'est pas pour les enfants, dit Carl.

- Pis lui ? comment ça qu'il y va ?

- Ce n'est pas la même chose, Justin.

- C'est un enfant lui aussi.

- Un bébé, Justin.

- C'est un enfant quand même.

- Justin ! cesse de rouspéter. Je ne veux pu rien entendre, ma décision est prise, tu rentres avec Natalie.

- Maman, rentre avec moi, nous allons jouer avec ma Xbox.

- Une autre fois, dit-elle en s'éloignant, ne voulant pas perdre les autres qui poursuivent leur route.

- Tu dis toujours ça. Tu vas encore boire.

- Pas à soir, Justin. Pas à soir, j'te le jure. J'arrête pour de bon. Oui, pour vrai cette fois. Pu d'alcool.

- Ne viens pas me coller après que ton homme soit parti, je ne suis pas un coussin.

Natalie s'était rapprochée et repart avec Justin. Elle rentre à la maison manger. Ça prendra le temps que ça prendra, elle le fera le gâteau et s'empiffrera. Après, le ventre plein, elle ira se coucher. Le sommeil lui fera oublier les trépidations de ses entrailles. Au matin, elle se rappellera, mais le temps d'une nuit, pendant qu'elle aura dormi, elle aura été bien. Au réveil, elle voudra se rendormir, y parviendra. Elle finira par se réveiller de nouveau, puis tentera alors en vain de retrouver le sommeil. C'est dans l'entre-deux, entre la lucidité et le sommeil qu'elle ne sentira plus rien. Un peu plus loin, quand ce qui reste du groupe traverse l'avenue de la Francophonie, Carl tourne la tête vers la droite et voit au loin une femme qui marche accompagnée d'un boiteux qui tient en laisse un cochon que la femme serre dans ses bras pour être certaine qu'il ne se fasse pas écraser par une voiture.

Le Pub déborde de gens, il est minuit. On s'assoit à la terrasse qui pullule de fêtards. On y entend bien la musique. Michel revient avec des bières et un Virgin pour Sophie. Peu de temps après, Anik se lève et se rend aux toilettes. Il y a une longue file d'attente à celles du bas, elle va à l'étage. Depuis qu'elle est mariée, elle sort peu. En redescendant l'escalier, elle manque une marche et perd pied. Un homme la retient au moment où elle s'apprête à dévaler les marches. Il lui sourit, leur regard se croise. Aucun doute possible, il est Italien. Fin-trentaine. L'homme porte un pantalon et une chemise *Hugo Boss*. Il l'invite à prendre un verre, elle a oublié sa bière à la salle de bain. Il lui commande un Cosmos. Au premier plancher, toutes les fenêtres de la devanture se glissent, permettant l'accès à l'établissement. Et ce soir-là, même si c'est la mi-octobre, l'été se poursuit. Face à la devanture, quelques tables hautes permettent de déposer son verre et de s'y agglomérer pour discuter. Anik y dépose sa sacoche et ignore Carl qui lui fait des signes de la main. L'homme sort un paquet de cigarettes et lui en offre une. Elle l'accepte en lui souriant avant de s'étouffer à la première poffe. Elle n'a plus l'habitude de fumer : le cœur lui lève, mais elle persiste à sourire. Il la complimente sur sa chevelure qu'elle a nouée en chignon à l'arrière de la tête et sur la robe bleu nuit décolletée qu'elle porte et qui met en valeur ses épaules et son buste. Elle le trouve séduisant avec sa mince barbe qui recouvre la totalité de son visage et ses cheveux noirs qui grisonnent. Il parle un français impeccable, mais avec un léger accent italien. Possède l'attitude également. Il lui offre une seconde cigarette, elle l'accepte. Tout de suite après l'avoir allumée et, tandis qu'elle la fume, l'homme retourne leur chercher une consommation. Pendant ce temps, Carl surgit.

- T'es-tu tombée s'a tête, si l'un des associés de Marc te voyait !

- Je bien le droit d'avoir du fun un peu, un moment donné, moi aussi... je ne suis pas juste bonne à faire l'ménage. Il me complimente... j'aime ça, un point c'est tout ! Ça me fait du bien.

- Anik !

- Marc ne me dit plus jamais des choses comme ça. Pour lui, je ne suis plus une femme, je suis la mère de ses enfants. Va-t'en ! il revient.

- Anik, ce n'est pas très brillant, tu joues avec le feu.

- Tu te mêles de quoi ? Regarde donc qui qui parle.

- J'veux juste pas que tu te mettes dans marde, tsé.

- Bien oui !

Quand Carl retourne à la table, il trouve une fille assise avec Michel. Son genre : cheveux châtain frisés qui tombent sur les épaules, naïveté dans les yeux. Une proie, un peu collante, qui déguerpira facilement le temps venu. Les seins aussi sont corrects. Il approche tranquillement, zut ! elle est assise, impossible de voir son cul. Il s'assoit et, c'était certain, Michel lui faisait son baratin, racontait qu'il est policier, lui montre même sa plaque. La fille sort une cigarette et leur demande s'ils ont du feu. Carl s'empresse de sortir son briquet dont Michel s'empare avant de regarder la fille dans les yeux et de dire :

- Permets-moi de savoir si je peux t'allumer.

Pas très original, mais ça marche à coup sûr.

- Tu peux bien essayer, on va voir si tu y arrives.

Son pouce bascule et la flamme jaillit. Elle porte la clope à sa bouche, lui, approche le feu. Elle inspire et la cigarette agrippe le feu, puis elle expire sensuellement

la boucane dans la figure de Michel. Pendant ce temps, Patrice se retourne vers Sophie et dit :

- Sophie... je sais que je ne devrais pas, mais... c'est tellement, tellement plus agréable quand tu es... que... tu comprends ce que je veux dire ?

Elle acquiesce de la tête, il la regarde dans les yeux.

- Je voulais que tu saches... j'ai bien aimé notre soirée au théâtre. J'apprécie ta compagnie.

- Moi aussi, Patrice.

- C'est fou, ça fait longtemps, mais on ne se connaissait pas. T'accepterais de m'accompagner de nouveau ?

Elle fronce les sourcils.

- J'ai des billets pour aller assister à *La cantatrice chauve*. Ça joue au théâtre du château la semaine prochaine.

- C'est une invitation ?

- Oui.

- Pourquoi pas. Excuse, j dois aller aux toilettes.

Elle se lève, bouteille d'eau à la main, et se faufile entre les tables de la terrasse. Un homme l'accoste, il porte un jean, gilet noir et un veston gris. Il lui a souri dès qu'il l'a aperçue. Ils échangent quelques mots, le temps d'apprendre qu'il se nomme Frédéric et elle le quitte. Il lui a dit qu'il l'attendra plus loin, près du plancher de danse. Elle fait vite, ne veut pas qu'il parte. D'aussi loin qu'elle se souviene, elle ne se rappelle pas d'avoir rencontré un homme en ayant gardé toute sa lucidité. Sans cesse, elle se répète qu'elle est forte, qu'elle ne boira pas. Elle n'est pas à l'endroit idéal pour demeurer sobre.

Sophie se lave les mains, les essuie sur ses pantalons et va vite le retrouver. Elle lui raconte qu'elle est mère d'un enfant mourant, il la trouve courageuse. S'il savait, il n'y a aucun courage là. Il lui explique qu'il travaille comme conseiller financier pour une grosse firme, il transige les titres de la compagnie à la bourse. Elle lui raconte que son fils s'est mis en tête de garder un cochon comme animal de compagnie. Il éclate de rire, n'en revient pas qu'elle accepte cela, ça doit être salaud. Elle le rassure que ce n'est pas elle qui le garde, mais le père du petit, mais que le père du petit, elle n'a jamais couché avec. Elle ment. Pas vraiment, en fait, elle l'a oublié. Elle ne peut se souvenir de tous les hommes qui sont passés dans son lit, parfois elle en rencontre qui se souviennent, mais pas elle. Elle vient pour lui parler de David et se retient à temps; il est mort, désormais exclu de sa vie. Un fantôme revenant la hanter auquel astheure elle ne portera plus attention à ce qu'il souffle. Elle s'est déjà fait baiser par plus mâle que lui, mais quelque chose en lui lui plaît... Il lui demande ce qu'elle boit. Elle lui répond qu'elle ne boit pas ce soir-là, elle travaille tôt le lendemain, que c'est elle qui ouvre le dépanneur, mais elle prendrait bien un jus d'orange. Il la laisse quelques minutes. Tandis qu'il est parti, Sophie sort de sa sacoche un petit miroir et elle se refait une beauté. L'homme revient avec deux bières.

- Une petite, juste une... ça t'empêchera pas de te lever tôt.

- J'aimerais mieux pas.

Il lui glisse la bière dans la main, une Heineken et cogne sa bouteille à la sienne avant d'en prendre une gorgée.

- Tu ne bois pas ?

- Envoye donc ! juste une p'tite, ça ne te fera pas mourir.

Elle approche la bière de sa bouche, puis hésite. Et d'un geste brusque, avant que l'idée et la force de dire non lui reviennent, elle porte le goulot à sa bouche, lève le bras et sent le liquide descendre dans sa gorge, son estomac. Qu'elle est bonne cette première gorgée ! la suivante ne goûtera pas pareil, l'autre non plus. Elle ressent déjà l'ivresse l'envahir et s'empresse d'en boire d'autres gorgées avant de regarder l'homme dans les yeux.

- Pas trop mauvais, hein ?

- Non, très bon même. Pis merde ! ça ne sera pas la première fois que j'irai travailler fatiguée. On ne fait pas chaque jour une belle rencontre.

- Y n'est pas poli de retourner le compliment, mais... mais je le fais quand même. Tu es vraiment canon.

- Merci, dit-elle en esquissant un sourire.

Il s'approche d'elle, vient pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, mais se met plutôt à l'embrasser dans le cou. Un frisson la parcourt. Elle aime sentir une barbe de quelques jours sur sa peau. Il recule un peu la tête, la regarde, puis l'embrasse avidement. Que c'est bon... Sophie reprend une gorgée de bière et ne tarde pas à la terminer, puis à la déposer sur l'une des tables non loin d'eux avant de revenir près de Frédéric qui lui en propose une autre. Alors qu'elle approche la seconde bouteille de sa bouche, elle entrevoit Carl qui semble la chercher. Il faut vite s'en débarrasser, la cacher avant qu'il n'arrive. Elle la donne à Frédéric, lui dit qu'elle revient rapidement et elle va à sa rencontre.

- Salut !

Carl ne répond pas.

- Tu ne dis rien ?

- Qu'est-ce que tu veux que j'te dise ? Peut-être tu ferais mieux d'partir tout d'suite avant de te rouler par terre. Rappelle-toi juste ce que tu as promis à ton fils tantôt.

C'est qui lui ? lui as-tu vu l'air ?

- Il est charmant tu sauras.

- Ben oui !... te faire boire c'est charmant ça encore.

- J'en prends juste une.

- Pis t'as l'habitude de t'arrêter là, toi. Tu veux-tu que j'te raconte ?

Elle se retourne et s'apprête à le quitter quand elle lui lance :

- Hostie qu'j'n'ai pas besoin d'un père.

- Alors agis en conséquence !

Carl la suit.

- Notre fils lui, y'aurait peut-être besoin d'une mère.

Elle se retourne.

- On s'en parlera quand tu seras parlable.

- C'est ça... c'est ça, fuis comme toujours, pis soûle-toi au lieu d'faire face à tes responsabilités. J'commence en avoir mon crisse de voyage, Sophie ! Qu'est-cé qu'attends ?... T'attends-tu que j'sois plus capable d' t'endurer pis que... Ah ! Tabarnak, Sophie !

Elle le plante là en beau calvaire et va rejoindre Frédéric.

- C'est l'père du petit. Y'est en crisse parce que j'bois. Faudrait jamais que j'm'amuse avec lui.

- Allons danser.

Elle le suit. Carl les voit disparaître se frayant un chemin à travers les gens qui dansent allégrement. Une fois calmé, il se retourne et aperçoit Maryse, elle ne l'a pas vu. Il passe à ses côtés et fait semblant de ne pas la voir. Une main lui tapote l'épaule.

- Maryse ! quelle belle surprise.

Elle s'approche pour lui faire la bise, il en profite pour l'embrasser.

- Sacre bleu ! j'avais oublié comment c'était bon avec toi.

- Tu es revenu au pays ?

- Ouais, ça fait deux mois.

- Puis Paris ?

- À part les Parisiens, c'était super ! Je suis là-bas avec des amis...

Lui prenant la main, elle l'entraîne vers le plancher de danse. Il ne passera pas la nuit seul, elle le voit dans sa soupe depuis deux ans. Lui, il aime bien la rencontrer de temps à autre et la ramener chez lui. Elle y passe la nuit, ne part pas une fois que c'est terminé. C'est plaisant parfois de dormir avec quelqu'un, pas tout le temps, parfois. Quand ça devient trop fréquent, elles s'imaginent toutes sortes de choses. Des esprits frivoles qui n'ont rien d'autre à faire que de penser qu'un homme souhaite faire sa vie avec elles. De retour à l'extérieur, il constate qu'il a bien fait d'apporter une chemise à manches longues : le vent s'est levé. Michel qui parle toujours à Lucie qui est suspendue à ses lèvres reconnaît Maryse. Pendant l'absence de Carl, Gaétan Soucy les a rejoints. Cigarette à la bouche et bière à la main, il parle de ses nombreux séjours au Japon, il y possède même une maison.

- Comme ça, tu es en nomination pour le Médicis ?

- Oui... je n'arrive pas à le croire. Ça serait vraiment génial de gagner, mais dans le fond, ça importe peu. C'est quand même incroyable tout le tabac médiatique qui entoure la sortie du *Caméléon* en France. C'est fou la place que la littérature occupe dans cette ville. Ce n'est quand même pas à vous que je vais apprendre cela.

- Tu dis vrai, ne m'en parle pas. À cause du succès, j'ai été des mois sans pouvoir écrire. C'est un succès qui m'a pris de vitesse. Ça m'a pris du temps avant d'être capable de revenir à l'écriture de *Music Hall* ! J'avais commencé avant la publication du premier. J'ai besoin de toute ma liberté pour écrire.

- J'ai recommencé à écrire. À Paris, je n'y arrivais pas, j'ai besoin de tranquillité. Ça va s'appeler *Le dépanneur* ou *La forteresse des roseaux*, le premier titre fait simple, non guindé; l'autre, j'hésite, ça fait littéraire, un peu appuyé il me semble, genre *Les racines du mal*, un titre dont on a de la misère à se figurer ce qu'il signifie exactement; et pourquoi pas *Le Cœur-de-la-Ville* ? en réalité, j'en sais rien...

Pendant que Patrice et Gaétan Soucy discutent littérature, Michel n'arrête pas de regarder Anik qui parle toujours avec son bel Italien.

- Tsé, est pas mariée, elle ?

- Laisse-là donc faire. Tu trouves pas que t'en as assez fait aujourd'hui ? Tu devrais plutôt te préparer mentalement à changer ton fils.

- Merci, Carl... merci beaucoup de me l'appeler. J'avais comme tsé... réussi à l'oublier, lui.

Samuel dort dans sa poussette au milieu du vacarme.

- Il ne déplace pas d'air comme son père.

- Quand il dort tu veux dire.

Même si Carl lui crie de revenir, Michel marche en direction d'Anik qui ne sourit guère en le voyant arriver.

- Euh !.. désolé de vous déranger, mais tsé, juste dans le cas où ça t'intéresserait.

La belle femme ici là, c'est la mère du p'tit là-bas.

- Quoi ?

- Et moi tsé, au cas où tu n'allumerais pas vite, j'suis l'père !

- Michel !

- Euh... ben... désolé, je ne savais pas.

- Ta maman ne t'as pas montré à regarder la main d'une femme, pis tsé, quand elle a comme une alliance, ça veut comme peut-être dire qu'est mariée.

- Tu es mariée et c'est ton bébé ?

- Oui, non... c'est pas mon bébé, mais j'ai des enfants... je suis mariée, mais pas avec lui.

- Désolé, dit l'homme.

- J'ai-tu une poignée dans le dos ? scamme... fais d'air astheure et laisse ma femme tranquille.

L'homme part.

- Va-t'en pas.

Il ne se retourne pas et il poursuit son chemin.

- C'est quoi ton problème ?

- T'es pas mariée toi ?

- Oui, mais... de quoi tu te mêles ? J'avais du fun.

- Va en avoir avec ton mari.

- Pour un gars qui se fait crisser d'chez lui en boxer su'l perron, j'trouve que tu donnes comme pas mal de conseils. Occupe-toi donc de ton fils. Si tu penses que c'est un endroit où amener un enfant !

- Tu devrais peut-être me remercier au lieu de m'envoyer chier, toi. J'ai vu des associés de Marc arriver.

- Où ça ?

Anik cherche partout, ne les voit pas.

- Tu dis n'importe quoi. Sapristi ! j'ai bien l'droit d'parler à qui j'veux à part de ça.

- Un peu plus pis sa langue te roulait dans bouche.

- T'exagères ! Voyons ! tu me prends pour qui ?

- T'es soûle, rentre donc chez toi ! Tu m'appelleras demain matin pour me remercier.

- You bet !

En rage, elle quitte Michel et court retrouver l'homme pour lui expliquer qu'elle est désolée du malentendu et elle lui redit que l'homme vu n'est pas son mari, pas lui, mais que c'est vrai qu'elle est mariée, mais qu'ils ne font plus l'amour depuis des mois et qu'elle aimait sentir le regard de désir qu'il posait sur elle. Ricardo dépose une main sur son épaule et lui dit de ne pas s'en faire, qu'il y a des choses bien plus importantes que cela dans la vie. Ils poursuivent leur discussion et elle le sent s'approcher au fur et à mesure que les minutes passent. Sa main glisse derrière son dos et, peu après, sur ses fesses. Il lui chuchote désormais des mots doux à l'oreille. Le désir éprouvé dès les premiers moments de leur échange a envahi tout son corps qui frissonne à sentir ses

lèvres frôler son lobe d'oreille. Tout son corps en demande plus, ils se regardent. Ses bras l'encerclent. Jamais depuis qu'elle a rencontré Marc un autre homme n'a été aussi près d'elle. Elle ferme les yeux et sent ses lèvres approcher les siennes. Il sent bon, très bon même.

D'un coup sec, elle se défait de son étreinte, elle recule.

- Je ne peux pas !

Et elle le quitte sans rajouter un mot, ne prenant même pas la peine de le saluer, ne salue même pas ses amis en passant devant eux. Elle fuit en se faufilant à travers les kiosques du marché.

Quand Patrice revient de l'intérieur, il est tout en chambranle. Carl comprend qu'il a vu Sophie dans les bras de l'homme, bouteille à la main.

- Non... ne dis rien, je sais ce que tu vas dire.

- Je te le dis quand même. Ce n'est pas une femme pour toi. C'est triste à dire, mais c'est une femme pour personne. Désolé de t'péter ta p'tite bulle, mais ça ne semble pas rentrer dans cette p'tite tête là. Je suis désolé pour toi, mais j'pense que j't'avais comme averti. J'espère qu'astheure, t'as compris, pis que tu vas t'la sortir d'la tête.

- Carl, ne sois pas si dur avec, tu ne vois pas qu'elle souffre ?

- Maryse ! mêle-toi pas de ça. Ça te regarde comme juste pas.

Songeur, Patrice s'assoit. Quelques minutes plus tard, il se lève et rentre dans la discothèque. Il la trouvera, lui dira sa façon de penser. Ça-tu d'l'allure de se donner à chaque fois au premier venu... Elle est au bout de la piste de danse, la voit très bien se trémousser à la taille de l'homme qui la flushera comme d'la merde au réveil, s'il ne l'abandonne pas en pleine nuit comme le font la plupart des hommes, mariés ou pas.

Patrice se fraie un chemin entre les danseurs. À quelques mètres de Sophie, il tombe face à face avec Myriam. Encore ! Elle ne comprend pas vite celle-là. Elle lui sourit, il fait de même. Elle lui bloque le passage et lui, il l'agrippe par les hanches pour la tasser et, au lieu de la repousser, il l'embrasse. Elle n'a rien vu venir, s'est laissée faire, en mouille depuis qu'elle a capté une de ses interviews à Radio-Canada. Elle a aimé, il n'a pas détesté. Elle recule la tête et lui demande :

- Qu'est-ce que tu fais ?

Patrice voit bien qu'ils sont dans le champ de vision de Sophie qui les dévisage.

- Tu veux ou tu ne veux pas ?

- Non ! Ne t'en va pas.

Elle se jette sur lui, l'embrasse à pleine bouche devant les yeux hébétés de Sophie qui fait de même avec l'homme qui la pelote. Patrice réagit en faisant pareil avec l'étudiante qu'il se tapera. Savoir où tout ça le conduira, il ne la ramènerait pas chez lui, serait loin de s'y intéresser. Le temps d'une nuit, elle aura ce qu'elle veut; ça ne lui rentrera pas dans la tête qu'il voulait juste se vider.

Une main lui tape le dos, Patrice se retourne et tombe nez à nez avec Carl qui ricane en découvrant qui il embrasse. Maryse l'attend à l'extérieur, ils quittent. Il venait juste le saluer.

Arrivés chez lui, tout est noir, les lumières à gaz de la ville ne sont pas assez fortes pour éclairer la chambre. Carl laisse la lumière du passage allumée et pénètre dans la pièce. Maryse approche. Tout en l'embrassant, il la déshabille. Sa bouche glisse sur sa peau. Dans la noirceur, leur nudité se touche. C'est le dernier condom, la nuit ne sera pas trop sauvage. Il la pénètre doucement, elle n'est pas la plus expressive des filles qu'il a

connues. Il bouge tranquillement et ne tarde pas à venir; il reste par-dessus elle, relaxe un peu et s'assoupit.

D'un coup sec, il se réveille et tourne la tête. Il est trois heures trente du matin. Il a envie de pisser et il se lève. Maryse dort. En revenant à sa chambre, il s'arrête dans cuisine, allume la lumière du poêle et dans la pénombre décide de se griller une clope. Il fume seulement quand il boit et là, le goût de nicotine lui reste dans la bouche jusqu'au lever. Parfois l'avant-midi au complet. Son briquet ne fonctionne plus. Il allume un rond du poêle et y dépose le bout de la cigarette. Ensuite, en allant s'asseoir sur l'une des chaises qui entourent la table à manger, il entend la porte de l'entrée s'ouvrir. Michel rentre et va directement à sa chambre, dépose le bébé dans le lit, il a laissé la poussette au milieu de l'entrée; puis, il laisse tomber son portefeuille sur l'une des tables de chevet. Y glisse des pièces de monnaie, enlève ses pantalons et en boxer, il va rejoindre Carl, il avait aperçu de la lumière dans la cuisine. Il le trouve nu, assis sur l'une des chaises fumant une cigarette. La lumière du poêle éclaire la pièce et le corps de Carl. Ça fait drôle de le voir ainsi. Il le connaît depuis des années, mais n'avait jamais remarqué qu'il était beau de la sorte, pas musclé comme lui, mais découpé, son jogging quotidien le garde en shape. Il n'arrive pas à détourner son regard de ce corps. Un duvet de poil qu'il rase régulière recouvre sa poitrine. Carl tourne la tête en sa direction. Michel ne s'habitue jamais à voir des hommes nus même s'il passe sa vie à se doucher dans les vestiaires de la piscine ou ceux du poste de police. Un corps d'homme, c'est beau. Il détourne le regard, approche une chaise de son ami et s'assoit. Il lui vole une cigarette, puis Carl lui tend la sienne pour qu'il puisse l'allumer.

- Ça va, toi ? Tu vas survivre ?

- J'crois là que j'suis vraiment dans merde, hein ? Tsé là, j'ai toujours su qu'elle était folle, mais là... vraiment, elle dépasse les bornes. Je ne peux pas m'en occuper. Je n'ai pas le temps.

- Qu'est-cé que tu vas faire ?

- Aucune idée. Je ne suis pas fait pour être père, Carl. Je ne suis pas comme toi.

- On ne l'est jamais vraiment. Regarde-moi, penses-tu que je l'étais ?

- Mais t'es un bon père, toi... je ne l'ai jamais été et je ne le serai jamais.

- Des fois, je me demande ce qui m'a pris. C'est pesant à fin. J'aurais dû m'en foutre, pis la laisser s'organiser. Je me demande souvent si je lui ai rendu service, pis quand je pense à Justin, je ne regrette plus rien. Il est tout pour moi.

- Tu l'aimes vraiment cet enfant.

- Oui, il met de la vie dans la mienne, dit-il en esquivant un sourire.

- Pourquoi on s'mêle toujours de ce qui nous regarde pas ? Tu disais vrai, ce n'était pas ton problème.

- Oui, ce l'était.

- Non Carl, c'étaient celui de ton frère.

- Tu ne connais pas toute l'histoire, pis c'est tant mieux comme ça. Personne ne la connaît... personne.

- Qu'est-cé que tu raconte là ?

- C'est toujours plus compliqué qu'on se l'imagine. J'en ai jamais parlé, j'ai mal agi... très mal Michel, tu sais. Je le regrette, mais ça fait longtemps que je ne peux plus rien y changer. Diable que j'ai voulu. Ça m'empêche encore parfois de dormir. Et si

David.... David y'est... y'a des choses dont je ne suis vraiment pas fier de moi. Y'a des choses qui valent mieux garder pour soi.

- J'comprends. On a tous nos secrets. Tu penses-tu que j'en ai pas ?

- Toi aussi ?

- Ben oui, on en a tous.

- Il faut apprendre à vivre avec sa culpabilité.

- Avec ses menteries.

- Ouin.

- Ça ne doit pas être si grave. Tsé, j'suis sûr que t'exagères.

- Non... peut-être bien ? si tu le dis... sûrement. C'est elle là qui me fait tout voir en noir.

- J'pense que tu as trop bu, tsé, ça rend émotif. En tout cas, tu fais très bien ça. Sois-en fier. Si je pouvais faire aussi bon un jour avec le mien, tsé... je s'rais vraiment content.

Avant que sa cigarette se termine, Carl s'en allume une autre. Michel va au frigo et sort deux bières qu'il débouche et en donne une à Carl.

- Qu'as-tu fait de l'autre ?

- Elle voulait, pis une fois que j'ai su que je pouvais l'avoir, elle ne m'intéressait plus.

- Taboire ! une belle paire de seins comme ça, pas deux clémentines dans des bas de nylon, t'es con. Toi là !... tu ne me feras jamais accroire que quand tu es en compétition, tu ne t'en tapes pas une ou deux. Personne pour savoir. Si tu me dis non, j'te

trouve cave pis pas à peu près ! Moi là, aux petites Italiennes, aux Espagnoles, je leur ferais pas d'mal.

- Tsé Carl, j'avais juste pu le goût, si je ne suis plus avec Valérie, ce n'est pas pour me faire chier avec une autre.

- Qui parle d'la marier ? Fais comme moi, baise-la dans l'fond, pis après laisse-la partir.

- Faut qu'je dise. Tu sais quand tu fais la bise et que tu t'arranges pour que tes commissures touchent les siennes ?

- Pas vrai !

- C'est ce que j'ai fait, dit-il en ricanant.

- Câlce !... pas tout ça pour deux becs sur les joues. Pis ! le coup du briquet, j'te l'avais-tu dit que ça marchait ?

Carl écrase sa cigarette dans le cendrier et prend une autre gorgée de bière.

- J'oubliais, Patrice est parti avec sa Myriam.

- Enfin, il se décide.

- Y'est quelle heure là ?

- Aucune idée. Sophie était partie ?

- J'en sais rien, j'crois pas... j'en ai pas eu connaissance, à moins qu'elle soit partie sans venir nous saluer. Tsé, va falloir un jour qu't'arrêtes de porter ses problèmes.

Ce n'est pas d'ta faute si elle est alcoolique.

- Plus que tu penses...

Un silence pesant englobe l'appartement.

- Pourquoi tu dis des choses comme ça ?

- Changeons de sujet, tu veux ?

- Et Maryse alors ?

- Un peu collante... c'était correct, mais j'suis venu tout de suite. J'étais trop fatigué. J'm'étais endormi, je venais de m'éveiller.

- Carl, je veux pas être père.

- C'est ce qu'on appelle de sauter du coq à l'âne.

- J'm'en fou Carl ! je veux pas m'occuper d'un bébé. Ça fait tellement chier qu'elle me sacre dehors, comme ça, avec le petit, à quelques mois des Jeux. Comme si j'ai le temps pour ça. Pourquoi elle a pas attendu pour péter sa coche ?

Les pleurs et les cris de Samuel retentissent dans l'appartement. Michel se lève, Carl aussi et ils déposent leur bière sur la table. Carl arrive le premier à sa chambre. Maryse est couchée sur le côté, a de beaux seins; sa vie, il l'aime comme cela : son fils en haut et en bas son dépanneur. Il rentre dans sa chambre, puis Michel fait encore quelques pas.

Réveillé, Samuel braille. C'est le moment de changer sa couche, ça sent la merde. Michel va dans la salle de bain et fait vite, il s'endort. Il commence à prendre le tour. Il ne se lave plus les mains cinq fois, ne plisse plus autant le visage. Il s'est fait une raison. De retour dans la chambre, Samuel pleure toujours. Il dépose l'enfant et va à la cuisine, puis en revient avec un petit bol de purée de banane. Il a déjà vu Valérie faire et ça calmait le petit. Il suffit de prendre une banane et de l'écraser avec une fourchette. Rapidement Samuel n'a plus faim, mais il ne cesse toujours pas de pleurer. De long en large de la pièce, sur un plancher de bois qui craque, tenant l'enfant dans ses bras, Michel arpente la pièce. Il a fermé la porte et la lumière. Les rideaux n'étant pas fermés, la

fenêtre laisse pénétrer un peu de lueur des réverbères de la rue. Il ne sait trop quoi faire pour qu'il cesse de pleurnicher.

- Maman...

- Non Samuel... ce n'est pas maman, c'est papa. Ça va aller, je suis là, moi. Tu peux te rendormir, astheure.

Et il continue à lui dire que tout ira. Mais qui rassure-t-il vraiment ? Il sent des larmes monter, puis il n'arrive pas à les retenir. Il n'a pas l'habitude de pleurer. Ne peut se souvenir de la dernière fois, mais il n'a aucune idée quoi faire pour que le petit cesse de chigner et la journée a été longue, puis il veut dormir. Il serre désormais l'enfant dont les pleurs persistent contre son sein tout en continuant de lui dire qu'il n'est pas seul, qu'il est là pour lui. Regardant par la fenêtre, Michel voit Sophie qui ne revient pas seule. Elle s'appuie sur un homme pour monter l'escalier. Ils rentrent chez elle et elle trébuche dans l'entrée, puis a de la misère à enlever ses souliers. L'homme l'aide et ils se retrouvent aussitôt dans la chambre. L'appartement est sens dessus dessous.

Il la déshabille et il lui lèche les seins; elle, son sexe, puis il la repousse pour ne pas venir tout de suite. Elle s'allonge sur le lit, il la pénètre et il éjacule aussitôt. L'instant suivant, il se relève et enfile : boxer, pantalon, bas, chemise et veston, et lui dit qu'il doit partir. Elle ne répond pas, le laisse filer; elle ne tarde pas à entendre la porte de l'entrée se refermer.

Sophie agrippe un gros coussin, le serre et demeure ainsi quelques instants avant d'aller à la salle de bain. Son image la dégoûte. Elle tourne le regard, l'eau coule déjà. Elle rentre sous la douche, puis se lave en se frottant partout. Impossible de faire partir l'odeur, elle voudrait être autre. Elle a beau se brosser et se brosser encore les dents, le

goût de l'alcool s'incruste. Dans la cuisine, elle prend une autre bière et la boit rapidement. Son mal ne veut pas partir. Avant, quand elle buvait, elle se sentait mieux, pu astheure. Elle se dirige vers la chambre de Justin, la lumière de la cuisine restée allumée éclaire le lit, une couverture le recouvre entièrement. Elle hésite un peu, fait un pas, puis recule avant d'avancer d'un autre et de reculer de nouveau, puis de prendre la direction de la cuisine. Se rendre au frigo et prendre une bière. Elle l'ouvre, en boit une gorgée et la remet au frais avant de retourner dans l'embrasure de la porte de la chambre de l'enfant. Elle ne le mérite pas, n'a jamais été là pour lui, pas comme Carl en tout cas ! Comme elle lui en veut, le p'tit l'aime plus et y'est trop tard pour changer ça. Le médecin l'a dit, un an maximum, et même si Carl refuse de voir la vérité, il va mourir, puis après il ne lui restera plus rien. Une fois le petit disparu, il l'abandonnera à son tour. Elle ne le sait que trop, pis même l'alcool n'arrive pas à lui faire oublier. Elle s'approche de Justin.

- Fais-moi une place.

- Non ! je dors.

- Justin, fais une place à maman.

- Va retrouver l'autre.

- Il est parti.

- Trouve-toi-z-en un autre.

- Justin, maman est triste, laisse-moi dormir avec toi.

- Non !

Sophie se penche. De ses mains, elle tente de tasser Justin, il ne bouge pas.

- Va-t'en. Tu pues l'alcool.

- J'en ai juste bu trois.

- Ce n'est pas vrai, tu en as bu au bar, pis au moins deux ici.

- Peut-être quatre.

- Tu dis toujours ça.

- Fais une place à maman, Justin.

- Je veux dormir.

- Je bougerai pas.

- Tu m'étouffes toujours quand tu viens. Tu fais des promesses que tu ne tiens pas.

- Demain, c'est vrai, j'arrête.

- Je ne te crois plus. Tu mens toujours.

- Pas cette fois-ci.

- Tu as encore menti à soir.

Elle reste là, debout, à le regarder. Il sort la tête de ses couvertures, qu'il déteste la voir dans cet état et il se recache. De peine et de misère, Sophie réussit à se faire une petite place et à s'asseoir sur le bord du lit. Plus tard quand Justin finit par se tasser, elle l'englobe de ses bras.

- Tu m'étouffes, je ne peux plus respirer.

- Arrête de chialer.

- Tu me fais mal.

Elle desserre son étreinte, relève la couverture, il a fermé les yeux et elle l'embrasse sur la joue.

- Bonne nuit mon trésor.

- Je ne suis pas ton trésor.

- Bonne mon fils.

- Je ne suis pas ton fils, je suis le fils de Carl.

Elle ne trouve rien à répondre, ça lui fait terriblement mal à la poitrine et elle se lève. Justin se remet au milieu du lit pour être sûr qu'elle ne revienne pas le surprendre lorsqu'il dormira. Il sort la tête, elle est partie. Un peu plus tard, après avoir bu d'autres bières, Sophie revient. Elle le trouve endormi, la tête enfouie sous sa couverture, les pieds dépassant. Dans l'un des coins de la pièce où tout est en désordre, elle se laisse tomber sur le fauteuil et elle le regarde dormir. Le bruit de sa respiration de jour en jour plus râlante enveloppe la pièce. Elle s'efforce à garder les yeux ouverts. Un jour, elle ne le sait que trop, elle viendra s'y asseoir et il n'y aura plus rien à regarder.

Chapitre 7
L'Australie

Deux semaines que Natalie s'est remise à tricoter pour Alexandre.

C'est le début novembre et, dans la rage de septembre, elle n'a pas défait tout le gilet : simplement la partie du dos. Ce matin-là, elle vêt l'un de ses chandails de laine avant de sortir sur la galerie avant. Voir et sentir une dernière fois son quartier avant de prendre l'avion. Depuis leur dernière rencontre, elle a pris du poids, au moins dix livres. N'a pas osé r'monter s'a balance même si elle s'est mise au régime depuis plus d'une semaine, n'ayant rien perdu à ses dires et, comme à chaque matin, elle enfile les mailles. Aujourd'hui, c'est un rouge vif et un bleu foncé qui s'entremêlent. La veille, avant de se rendre au travail, elle a terminé une première manche. Ça sera son cadeau. Il lui en demandait un à chacun de ses retours, et elle lui interdisait à tout coup de voir ce qu'elle lui tricotait. La nuit a été fraîche. Son merle se pose sur la balustrade en fer forgé.

- Oui, oui... une minute, je reviens.

L'oiseau chante et réveillera Carl si ce n'est pas déjà fait. Son tricot déposé, elle rentre dans l'appartement avant de revenir presque aussitôt avec une tranche de pain. Il mange trop cet oiseau-là, il a toujours faim. Un vrai tube digestif ! Se garrochant sur elle et, toujours au vol, tel un oiseau mouche buvant le nectar d'une fleur, Tourterelle picore la mie. Wo ! un instant, il n'y a pas de presse, elle va la déposer au sol – il serait plus

juste de dire laisser tomber – pour qu’il puisse s’y empiffrer à son aise. Un jour ce glouton d’oiseau ne volera plus d’avoir trop mangé.

Natalie a repris son tricot et entremêle sans cesse les couleurs. Depuis qu’il s’est laissé domestiquer, Tourterelle a pris l’habitude de venir se percher en alternance sur l’une ou l’autre de ses broches. Elle a pris deux semaines pour organiser son départ. Une fois décidée, elle voulait partir sur-le-champ, mais il fallait lui trouver une remplaçante au restaurant. Ce matin, elle terminera la seconde manche et il ne lui restera pour le voyage qu’à assembler les morceaux et tricoter le collet. Son avion décolle en milieu d’après-midi, il est six heures moins quart et le jour se lève. Le dépanneur n’est pas encore ouvert et l’homme aux cigarettes, pas encore apparu à sa fenêtre. De temps à autre, une voiture passe. Elle ne s’était pas trompée, savait d’ores et déjà que ses amis, apprenant qu’Alexandre lui avait proposé de le suivre en Australie, ne la lâcheraient pas, qu’ils la pousseraient à partir. Elle se devait d’aller le rejoindre, elle avait fini par succomber et laissé son désir la porter.

Natalie dépose son tricot sur ses cuisses, glisse la main dans la poche droite de son pantalon et en ressort une lettre qu’elle lit pour une énième fois et à laquelle elle n’a jamais donné suite. Elle la connaît par cœur, a mis ses tiroirs à l’envers pour la retrouver : il lui demande de venir la rejoindre, lui laisse ses numéros de téléphone, lui expliquant qu’il utilise toujours le même cellulaire et que la balle est désormais dans son camp, il respecterait son choix, ne commencera pas à la harceler et si elle décide de ne pas lui donner signe de vie, il comprendra. Il a acheté un condo au bord de mer non loin du centre-ville. *Viens me rejoindre, je t’attends*, lui écrivait-il et, un peu plus loin, il lui disait que leurs enfants aimeraient y vivre. Elle a beau s’être remise à tricoter, avoir retourné la

lettre dans sa poche, les mots flottent dans sa tête. Quelle surprise il aura ! Elle tourne alors la tête et son regard se pose sur la fenêtre de la chambre de Sophie. À cette heure-là, elle doit encore dormir aux côtés de son bel homme. La semaine précédente, il était venu au dépanneur, elle lui avait tout raconté dans le détail. Elle n'était pas belle à voir, toute décoiffée, venait à peine de terminer de nettoyer les frigos. Il s'était extasié, un si petit dépanneur dans le versant de la montagne vendait des livres et il s'était mis à bouquiner. Elle, elle buvait une bouteille d'eau et demeurait assise derrière le comptoir, attendant que d'autres clients viennent. Il y avait bien les habitués de la place : monsieur Landry, George l'infirmier, Jacob le parleur et Gustav-le-pas-de-vie, mais rien d'autre que des meubles du décor. Ils y sont toujours même si on les ignore. L'hiver à l'intérieur, parlant entre eux, le plus souvent bloquant le chemin aux clients, ne voyant pas qu'il faudrait faire de la place. L'été à l'extérieur, assis sur le banc du dépanneur, parlant, s'obstinant, fumant des cigarettes et, surtout, attendant que le temps passe, et quand le temps a passé, d'autre est encore à faire passer, on attend toute une vie que le temps passe. Voilà !

L'homme n'était pas seul dans le dépanneur ce matin-là, il y avait ces quatre teignes qui ne risquaient pas trop d'acheter quelque chose, à part un paquet de gomme une fois de temps en temps ou une canette de coke. Parfois quelques cigarettes, surtout les jeudis en début de mois et après plus rien. Sophie déteste les voir flâner, s'est déjà choquée et les a flanqués à la porte, mais dès son retour, Carl leur a permis de revenir. Elle s'était engueulée avec lui ce jour-là et il lui avait dit que si elle n'était pas contente, elle avait juste à aller travailler ailleurs. Le matin où elle a rencontré l'homme pour la première fois, elle l'a trouvé charmant dès le premier regard, il bouquinait.

Natalie vient de terminer son verre de jus d'orange et tricote tout en repensant à ce que Sophie lui a raconté. L'homme semblait lire les titres, les quatrièmes de couverture et ensuite, il ouvrait le livre et parcourait l'incipit. Parfois, il feuillait un peu le bouquin, grappillait ci et là. Pour d'autres romans par contre, il semblait connaître précisément les passages dont il souhaitait s'imprégner et le brouhaha des quatre hommes-meubles ne semblait guère l'importuner. C'en était tout autrement pour Sophie qui pestait et qui ne parvenait pas à lire. Elle ne s'y est jamais habituée, lit toutefois et, à bout de nerfs à intervalles réguliers, leur crie :

- Vos gueules les mouettes !

Alors ils baissent le ton pour quelques instants et elle doit encore, jamais longtemps après, hurler de nouveau. Ce matin-là, elle s'était assise dans sa chaise et avait pris son *Madame Bovary*. Savait exactement le passage qu'elle souhaitait lire et l'avait lu et relu. Elle avait bien parcouru, trois fois plutôt qu'une, *L'éducation sentimentale* prêté par Patrice, avait aimé, mais rien à ne se jeter par terre. Rien ne battrait Emma et ses rêveries, surtout le passage où elle n'arrive pas à oublier le souvenir d'un ancien amant, celui avec qui à Rouen, elle fume au lit. *Quant au souvenir de Rodolphe, elle l'avait descendu tout au fond de son cœur; et il restait là, plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain. Une exhalaison s'échappait de ce grand amour embaumé et qui, passant à travers tout, parfumait de tendresse l'atmosphère d'immaculation où elle voulait vivre. Quand elle se mettait à genoux sur son prie-Dieu gothique, elle adressait au Seigneur les mêmes paroles de suavité qu'elle murmurait jadis à son amant, dans les épanchements de l'adultère. C'était pour faire venir la croyance; mais aucune délectation ne descendait des cieux, et elle se relevait, les membres fatigués,*

avec le sentiment vague d'une immense duperie. Et oui, la vie l'avait aussi dupée et elle lisait en boucle le passage. En était même venue à oublier la présence de l'homme qui la fit sursauter en lui demandant :

- Qu'est-ce que vous lisez ?

Et elle lui a montré le livre.

- *Madame Bovary*, ah !... quel beau roman.

- C'est tellement triste, mourir d'avoir trop aimé.

- Et d'ennui.

Puis il l'a regardé et a souri.

- Quelle œuvre ! Vous lisez beaucoup ?

- Oui, toujours les mêmes.

- Lesquels ?

- *Madame Bovary* ?

- Et ?

- *Madame Bovary*.

- Juste lui ?

- Ouais... j'me tanne jamais. J peux lire, pis relire le même passage toute la journée pis les réciter par cœur aussi. *Alors, par tendresse subite et découragement, Charles se tourna vers sa femme et lui disant :*

- *Embrasse-moi donc, ma bonne !*

- *Laisse-moi ! fit-elle, toute rouge de colère.*

- *Qu'as-tu ? qu'as-tu ? répétait-il stupéfait. Calme-toi ! reprends !... Tu sais bien que je t'aime !... viens !*

- *Assez ! cria-t-elle d'un air terrible.*

Et s'échappant de la salle...

L'homme l'avait coupée et poursuivait :

- *Emma ferma la porte si fort, que le baromètre bondit de la muraille et s'écrasa par terre [...].*

- Vous connaissez ! a-t-elle dit avec éclat dans les yeux. Il était dix heures passées et elle n'avait pas encore bu.

- Et puis, vous citez d'autres romans comme cela ?

- Non...

Et elle a levé les yeux et s'est souvenue.

- *Frédéric s'étendit sur cette idée, comme un dramaturge qui compose. Tout à coup, il lui sembla qu'elle n'était pas loin de se résoudre en action, et qu'il allait y contribuer, qu'il en avait envie; alors, une grande peur le saisit...*

- Flaubert, *L'éducation sentimentale*, dit l'homme tandis qu'elle continuait de réciter :

- *Au milieu de cette angoisse, il éprouvait un plaisir, et s'y enfonçait de plus en plus, sentant avec effroi ses scrupules disparaître; dans la fureur de sa rêverie, le reste du monde s'effaçait; et il n'avait conscience de lui-même que par un intolérable serrement à la poitrine.*

- Et pourquoi *Madame Bovary* ?

- C'est ma vie... j'manque de courage aussi. J'passe à côté d'la vie.

- Une aussi belle femme que vous ?

- Ouais, mieux vaut être laide pis heureuse.

Puis il a jeté un billet de vingt dollars sur le comptoir. Il n'a pas voulu lui divulguer le titre qu'il achetait et a pris le chemin de la sortie.

- Ce soir, dix-neuf heures, chez *Da Giovanni*, je vous attendrai.

Pas le temps de lui dire qu'elle travaillait, il avait déjà quitté.

Carl sort Natalie de ses pensées.

- Prête pour l'été ?

- L'été ?

- Hello ! tu sais l'Australie, le monde à l'envers, les saisons aussi c't'affaire !

Chanceuse. Pas d'hiver... tu réalises ? J'sais pas ce qui s'passe c't'année, j'en parlais justement avec monsieur Lamoureux hier, on arrive même à croire qu'on n'en aura pas de neige. L'été on pense que l'hiver ne reviendra pu, pis l'hiver, qu'il fera toujours froid.

Encore vingt-deux aujourd'hui, tu réalises-tu, vingt-deux ! pis on est en novembre.

- Trente à Sydney.

- Ah !... ta gueule. Pis parle-moi pas des plages à matin. N'oublie pas de nous envoyer des cartes postales, là ?

- Ouin.

- Comment ça, ouin ?

Carl emboîte le pas et descend les marches. Il n'est pas tout à fait six heures, l'homme aux cigarettes ne devrait pas tarder. La veille, il a réussi à récupérer *La vie devant soi*. Depuis des années qu'il veut lire ce roman, mais chaque fois qu'un ami lui rapporte l'exemplaire, quelqu'un d'autre lui demande, puis avant qu'il n'ait le temps de s'y plonger, le livre est prêté de nouveau. Il était six heures et quart, la veille, quand il a commencé sa lecture. L'homme aux cigarettes venait juste de quitter. Il se souvient très

bien de l'incipit : *La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur.* Et les mots avaient défilé devant ses yeux tout au long de la journée. En matinée, à chaque moment libre, il venait s'asseoir à l'extérieur, avait dû rentrer à quelques reprises, la pluie avait pris d'assaut le Cœur-de-la-Ville, mais dès qu'elle cessait, il essuyait le banc et s'y assoyait. Durant tout l'après-midi, Sophie s'est occupée seule du dépanneur. Qu'elle est efficace quand elle a toute sa tête ! Il avait dû la remplacer un soir de la semaine précédente pour qu'elle aille à son fameux souper. Elle avait revêtu une belle robe noire qui mettait en évidence son buste, avait mis un peu de mousse dans sa chevelure qu'elle avait faite raccourcir, s'était maquillée et avait enfilé des souliers à talons hauts. Elle avait eu de la difficulté à se rendre au rendez-vous, rue Poulin : les rues, faites de pavé, n'avaient guère été conçues pour ce genre de souliers. Tout de suite après l'église du Cœur-de-la-Ville, elle a aperçu l'entrée du restaurant des plus courus. Il leur avait réservé une place de choix près des fenêtres d'où on pouvait voir circuler automobiles et passants. Les tables de l'établissement, en majorité pour deux, étaient recouvertes de nappes blanches et d'amoncellement de fourchettes, de cuillères, de couteaux et de coupes à de vin. Béate, elle lui a souri et lui a fait savoir qu'elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'endroit et de tous ces ustensiles. Elle ne savait quoi en faire. Il lui a suggéré de l'imiter et elle a posé sa serviette de table en tissu blanc sur ses cuisses.

- Blanc ou rouge ?

Elle n'a pas répondu et il a reposé la question.

- Quoi ?

- Vous buvez du blanc ou du rouge ?

- Je... il vaut mieux que je ne boive pas... je ne bois plus... je... vous comprenez ?

Sans dire mot, il a sorti un livre de sous la table et lui a tendu *La vie devant soi*.

- C'est le plus magnifique roman que je n'ai jamais lu, c'est tellement triste. Il faut lire autre chose que du Flaubert. Vous avez déjà lu autre chose ?

- Non. Oui... y'a très longtemps, avant que j'connaisse Flaubert. Pourquoi lire autre chose ? j'aime *Madame Bovary*.

- Quelle question !

Il la lorgnait d'un regard tendre.

- Ça parle de quoi, ça ?

- C'est une histoire d'amour.

- Ah ! ouais.

- Bien sûr, quoi d'autre vous offrir. L'histoire d'amour d'une vieille dame qui s'appelle madame Rosa et d'un petit enfant dont elle a la garde, Momo.

Elle a arrêté de respirer un instant.

- Ça va ? ai-je dit quelque chose qui vous a déplu ?

- Non, non... c'est l'histoire.

Il lui a tendu le roman.

- Lisez le début.

Sophie a agrippé le livre et l'a ouvert à la première page et, avant même qu'elle ait le temps de commencer sa lecture, le serveur, de passage, a rempli leur coupe d'eau. L'homme qui l'avait invitée a saisi sa coupe et l'a levée. Sophie l'a imité, puis ils ont porté un toast.

- Moi, c'est Jacob Perceval, et vous ?

- Sophie, Sophie Larose.

La soirée s'est déroulée à merveille. Ils ont parlé de littérature, Sophie a appris que Jacob l'enseigne à l'Université de la Nation, qu'il vient d'être engagé comme professeur adjoint, a soutenu une thèse sur la figure du solipsisme dans le roman moderne l'année précédente à Paris et que depuis, il est de retour au pays. Tout comme elle, il a trente ans. Il s'est séparé six mois auparavant, pas trop de paperasse, ils n'étaient pas mariés et son ex voulait à tout prix la garde du petit. Il a accepté aussi qu'elle conserve tout et, en contrepartie, il a l'enfant, une fin de semaine sur deux et, tous les mercredis, il le garde pour la nuit. Ce soir-là, il lui a promis de lui apporter à leur prochaine rencontre des romans de Jacques Poulin. Elle connaît l'auteur de nom, ne l'a jamais lu. Jacob lui a parlé de l'espace amoureux qui se déploie à travers l'œuvre poulinienne, elle veut découvrir. À ses dires, ce sont les premiers et les seuls vrais romans d'amour écrits par un Québécois. Ce premier soir-là, elle n'a pas bu une seule goutte d'alcool et pas aucune autre depuis. Sept jours de sobriété. Après le souper, il est venu la reconduire chez elle, est monté et elle s'est mise à l'embrasser. C'était bon, ça goûtait différent. Autre chose, de petits frissons envahissaient son corps. Elle lui a arraché sa cravate et lui a retiré son veston. Sa chemise n'a pas tardé à se retrouver sur le plancher; lui, il a désagrafé sa robe et le vêtement a glissé le long de son corps. Il lui disait n'avoir jamais admiré une si fine

silhouette et il s'est mis à l'embrasser partout. Elle a glissé sur le lit et il l'a chevauchée pour continuer à la goûter avant de se redresser pour mieux l'englober du regard. Il avait gardé son pantalon et sa ceinture noire d'où dépassait son boxer. Elle se plaisait à le regarder : un homme très grand à la svelte charpente, un petit ventre et un torse poilu. Il s'est rallongé, ses mains la touchaient de nouveau et ils se sont embrassés. Il avait déjà fait glisser son pantalon quand elle a voulu retirer son slip. Il ne l'a pas laissée faire. Pas tout le premier soir, il voulait attendre. Qu'elle le désirât !

L'un près de l'autre, ils ont passé la nuit à se caresser; il se sentait bien en sa compagnie, elle aussi et ils se le disaient. Il n'avait pas connu d'autres moments d'intimité depuis sa rupture. Entre quelques périodes de sommeil et d'intenses accolades, la nuit a filé et quand le soleil s'est levé, ils n'avaient pas encore réellement eu le temps de fermer l'œil. Sophie a alors glissé une main dans son slip et l'a vite retirée avant de la réintroduire et de saisir son sexe bandé, le sortant, puis le regardant. S'approchant ensuite et le glissant dans sa bouche. Plus tard, il la pénétra. Elle ne se souvenait pas d'avoir été pénétrée de la sorte. Il y a certainement eu une époque, celle où David vivait encore, mais bien de l'alcool avait coulé depuis et des hommes, passé entre ses jambes.

Fatigué, vers neuf heures, ce matin-là, il a dû la quitter, il enseignait. Elle l'a regardé partir, sûre de ne jamais le revoir. Le soir même, il est réapparu avec deux volumes dans les mains : *Les grandes marées* et *La tournée d'automne*, et depuis une semaine, elle passe ses temps libres à lire du Poulin. Quelle triste histoire ! mythe de la genèse, celle du Traducteur. Il découvre la tranquillité sur une île déserte, l'amour parfait avec une femme et tout s'effrite. Par ironie du sort, c'est celui qui voulait son bonheur qui finit par tout détruire en débarquant sur l'île que le Traducteur devait habiter seul, à

chaque grande marée, un nouvel inconnu, faisant peu à peu de cet oasis d'amour une mini-ville de marginaux où lui, le premier habitant, sera exclu et jeté dans le fleuve qui lui a dérobé sa dulcinée. Cette histoire, Sophie l'aime et la relira jusqu'à pouvoir en réciter des passages.

Ce matin-là de novembre, lisant à l'extérieur, Carl assiste encore une fois au réveil de la ville. La veille, il s'est couché vers minuit après avoir lu toute la soirée en se laissant bercer par le son du violon de l'homme aux cigarettes. Il était à peine cinq heures quand il a ouvert l'œil, Momo criait dans sa tête. Il l'avait laissé seul dans un appartement avec une vieille femme à l'article de la mort qui devenait complètement niaise. *Tous ses morceaux étaient mauvais, le cœur, le foie, le rein, le bronche, il n'y en avait pas un qui était de bonne qualité.* Il lit sans se rendre compte que l'homme aux cigarettes se pointe. *Madame Rosa qui est la seule chose que j'aie aimée ici et je ne vais pas la laisser devenir champion du monde des légumes.* Le moment venu, aurait-il la force d'alléger les souffrances de l'enfant ? Le tintement de la cloche de l'entrée le chasse de son roman. Il termine sa page, garde le volume dans la main et, en rentrant dans le dépanneur, il retrouve l'homme aux cigarettes qui boucane à l'arrière du comptoir. Quelle est bonne cette première cigarette ! Il sent la nicotine lui caresser le corps, l'angoisse diminuer. Comme à son habitude, l'homme, qui dépose sept dollars sur le comptoir, s'est levé en pleine nuit pour finir son paquet. Carl approche.

- Je vous écoutais hier. C'était vraiment beau ce que vous jouiez.

L'homme le regarde, mais ne répond rien.

- Beethoven n'est-ce pas ? son concerto en ré majeur.

Il acquiesce de la tête.

- Je lisais ça... excellent livre. Je n'ai jamais lu quelque chose d'aussi intense. Je n'avais jamais pleuré avant en lisant. Toi pis Ajar, vous m'avez fait pleurer. J'en ai lu des livres, crois-moi, bien plus que ceux qui sont là... des centaines, pas possible de se souvenir, mais cette scène...

L'homme écrase sa cigarette dans le cendrier, en sort une autre, la porte à sa bouche et l'allume.

- Momo, ça c'est le p'tit gars du livre, il rencontre son père. Il ne savait pas qui il était, il ne l'avait jamais vu et madame Rosa, ça c'est la femme qui le garde, elle lui a menti sur son âge, elle avait trop peur, oui !... peur qu'il parte, qu'il la quitte en fait. Son père veut voir son fils avant de mourir, madame Rosa lui fait accroire que c'est l'autre son fils, et lui, je parle de Momo là, il comprend tout. Il sait que l'autre est son père et il ne dit rien. Il ne lui dit même pas qu'il est le fils qu'il recherche et c'est là que l'homme meurt d'une attaque. C'est trop intense, juste comme indescriptible... Je vous le passerai si vous voulez. Je ne croyais pas qu'on pouvait lire quelque chose qui bouleverse autant. Le petit est devenu grand d'un coup. Il a vieilli de quatre ans comme ça. La scène finit qu'il fouille dans les poches du manteau de son père et il y trouve une cigarette. Ensuite il l'allume et il la fume.

L'homme aux cigarettes esquisse un sourire.

- Oui, il fume à côté du cadavre de son père. Vous savez que vous jouez vraiment bien.

- Merci.

Il a à peine ouvert la bouche qu'il quitte le dépanneur cigarette à la main. Carl décide alors de rester à l'intérieur et d'y poursuivre là sa lecture.

La clochette tinte de nouveau. Levant la tête, Carl reconnaît monsieur Duval. Il est plus tôt qu'à l'accoutumée. Il porte comme à son habitude les jours d'automne son gilet coton ouaté blanc à manches longues, pas toujours le même, il en a deux. Monsieur Duval avance tranquillement et fige dans l'allée où il demeure planté comme un piquet pendant quelques instants.

- Ça va monsieur Duval ? Vous venez voir les nouveaux billets de loterie ?

- Non.

Il finit par s'approcher du comptoir, puis il regarde les paquets de cigarettes. Il ne fait jamais ça. Il y a en de toutes les couleurs. Il y a de ça plusieurs années, il fumait et un jour, il a décidé qu'il en avait assez de se tuer à petite dose. Carl ne lui porte pas trop attention, il lit. Sa silhouette traverse son champ de vision, l'homme chambranle un peu.

- Il fait beau pour novembre, hein ?

Ne détournant pas le regard, continuant à lire, Carl répond :

- Oui, du soleil... aujourd'hui et demain.

- C'est étrange ça, Carl, tu sais ? Je ne me rappelle pas d'avoir vu un automne comme ça. Pourvu qu'on ne paie pas plus tard.

- Ouais...

Il poursuit sa lecture, ne s'occupant pas trop de l'autre. Il sait qu'il restera un bon moment. Monsieur Duval fixe toujours les paquets de cigarettes quand dix minutes plus tard, il s'en retourne marchant tranquillement vers la sortie. La sonnette de la porte se fait entendre, encore un courant d'air entre dans le dépanneur et quand Carl relève la tête, monsieur Duval est parti. Et regardant au loin, il reconnaît la claudication d'André qui s'approche, panier de champignons à la main. La veille, il n'est pas passé. Depuis que

Capucine vit chez Carl, les champignons disparaissent à vue d'œil. Justin les vole et l'animal les dévore. S'il le pouvait, il ne le nourrirait que de ça. Mais il mange comme un porc ce cochon ! Un estomac sans fond. André dépose sur le comptoir la cueillette restante de la veille.

- Il en reste encore à ce temps-ci de l'année ?

- Oui ! y'en reste plein Carl. Des petits, sont tout petits, y repoussent. Tant que ça neige pas, y va pousser. Y'en a des petits partout, mais ils poussent vite Carl.

- Parti comme c'est là, tu ne feras pas de boules de neige cette année.

- Les champignons, Carl, les champignons c'est le plus meilleur le fun à ramasser.

Non ! pas lui Carl... pas lui. Lui ce champignon est pour Natalie.

- Natalie part aujourd'hui.

- Lui est pour Natalie. Prends un autre Carl, pas lui Carl.

- OK, André, j'ai compris.

Capucine s'approche et lui renifle les souliers. Il sait qu'il lui apporte à manger. Sophie n'a pas encore accepté que le cochon rentre chez elle. C'est donc Carl qui le garde. Le matin, il le traîne avec lui et, dès que le petit se lève, il vient le chercher. Pas question de se déplacer sans son ami qui doit le suivre à l'école. Cochon en laisse, il béquille, titubant chaque matin dans les rues du quartier. Le premier midi, sur le chemin du retour, il s'est arrêté au marché le présenter à monsieur Rodrigue et depuis, le soir, en revenant de l'école, monsieur Rodrigue leur donne à chacun une pomme. Carl a réussi à force d'arguments à faire accepter au directeur que Justin vienne en classe avec son cochon. Il doit toutefois le laisser dans la cour de récréation, attaché à un poteau. Capucine grogne dès qu'on l'approche, sauf si c'est Justin. Dans la cour de l'école, les

regards des autres sont toujours dirigés vers lui, mais désormais, il ne les voit plus. Il n'a d'yeux que pour son ami. Il n'est pas pour autant devenu sourd, entend bien leurs injures, qu'on le traite de vaurien, de petits tas de merde qui va mourir, mais il ne réplique plus, à moins que l'on s'en prenne à son cochon. C'est vrai, il trépassera avant l'été. C'est le timbre de la cloche qui lui indique le moment d'entrer en classe, alors il béquille jusqu'à l'escalier, y noue la laisse aux barreaux en fer forgé et, avant de rentrer, Justin n'oublie jamais de caresser une dernière fois le dos de Capucine et de lui lancer un champignon. Depuis que sa maladie a progressé et que la cadence de son béquillement a encore diminué, l'infirmes n'a plus besoin de prendre part aux rangs pour se rendre en classe. Le premier matin, Capucine a chigné, il ne voulait pas rester seul, il s'ennuyait déjà. Il avait surtout peur de ne plus revoir l'enfant. Depuis il a compris que Justin reviendra dès qu'il le pourra.

- Y'est laid ton cochon !

Justin ne lève pas la tête.

- T'entends, l'Intestin ? Hey !... arrête d'orgarder notre souper quand j'te parle.

Patrick lui donne une taloche à l'arrière de la tête. On l'a vu faire, mais pas le surveillant.

- Y pue ton cochon ! On l'aime pas... si tu l'amènes encore à l'école, on l'mange. Avant, oups ! va falloir l'égorger, pis l'faire cuire. Un méchoui pour tout le monde ! Regarde-nous pas de même, le navet !... c'est très bon, tu sauras, même très très bon un p'tit cochonnet d'même.

Laisse dans la main, Justin se lève et s'en va plus loin. Patrick étend la jambe et l'enfant s'enfarge, tombe sur l'asphalte.

- Oh !... Justin est tombé. Vite ! il faut l'aider.

On aide à relever celui qui se débat, il ne veut pas qu'on lui touche. Le surveillant arrive.

- Y m'a poussé, ils... ils veulent manger mon cochon.

- Calme-toi, Justin.

- On a juste voulu l'aider et il s'est mis à se débattre. Il est fou ce débile.

- Patrick ! On ne dit pas des choses comme ça.

- Ils veulent manger mon cochon. Ils... ils vont le tuer.

Carl n'a rien su de cet épisode, puis ce matin-là de novembre, tandis qu'au dépanneur Capucine se régale des champignons que vient de lui apporter André, l'homme-enfant, panier en main, sort du commerce et se rend à l'appartement de Natalie qui s'affaire aux derniers préparatifs.

- André ! quelle belle surprise.

Il lui tend le plus beau champignon trouvé, celui qu'il a gardé pour elle, le dernier du panier. Il est bleu, taché d'orange et poilu de filaments noirs.

- Merci, André.

- Natalie ? Natalie part aujourd'hui ?

- Oui, André.

- Non, toi tu peux pas partir, moi je vais m'ennuyer. Il ne faut pas. Moi j'aime Natalie. André va être gros triste.

- Moi aussi, André, je te trouve très gentil.

- Reste Natalie, reste. André il ne veut pas qu'tu partes.

- Rentre, viens t'asseoir.

Elle le fait passer au salon où deux valises attendent dans l'un des coins et dire qu'elle a encore des choses à apporter. Peu de temps après, la jeune femme revient de la cuisine avec un grand verre de lait au chocolat qu'elle tend à André et l'assiette à champignons où elle l'a piqué et entouré d'eau. Tandis qu'elle le remercie d'être venu la saluer, elle dépose l'assiette sur la petite table qui se dresse dans le coin du salon où deux divans s'adossant aux murs viennent s'y coller.

- Il est vraiment beau !

- Ouais ?

- Oui, André.

Et elle s'assoit à ses côtés avant de continuer :

- Tu sais que tu es très important pour moi. Tu ne l'oublieras pas, hein ?

- Non. Y'est beau, hein ? Tu le trouves beau, hein le champignon que j'ai trouvé exprès pour toi Natalie.

- Oui, André. Très très beau.

C'est alors qu'elle lui prend la main tout en poursuivant :

- Tu es comme mon p'tit frère, André. J'ai pu de frère... tu veux être mon frère ?

- Oui Natalie. Toi tu veux que moi je sois ton frère. Moi ? Veux-tu dire que moi je peux aller avec toi ?

- Les frères et les sœurs, c'est pour la vie.

- Oui... c'est vrai ça, pour la vie Natalie. Moi être ton frère pour la vie.

- C'est ça André. Viens ici... il faut que je t'explique quelque chose. Tu vas porter bien attention. Natalie, elle veut vivre avec une personne qui s'appelle Alexandre... les

frères et les sœurs... les frères et les sœurs ne peuvent pas vivre ensemble. Tu comprends ça ?

- Non ? c'est pas vrai ça... moi là, quand oui moi je vivais avec maman, Audrey ma sœur vivait avec moi. Natalie, moi je ne comprends pas, non. Je ne comprends pas pourquoi toi tu dis ça.

- Parce que c'est comme ça, André. Fais un effort.

- Non, moi je comprends pas.

- Fais un effort, d'accord ?... essaie de comprendre, fais un effort pour moi. Tu veux bien.

- Un effort pour toi ?... Pour toi, OK ! Oui.

- Je te disais que Natalie va partir en voyage, loin, très loin.

- Où Natalie va, moi je peux y'aller aussi ? Toi tu vas où, Natalie ?

- Je vais à l'autre bout du monde, André. C'est très loin.

Il a approché son verre de lait au chocolat à sa bouche et le finit d'une traite avant de dire :

- Y'est beau hein, Natalie ? Toi tu l'aimes, hein ?

- Oui André, y'est très beau.

- Tu l'aimes vraiment, hein, Natalie ?

- Oui, André.

Elle le regarde dans les yeux.

- Tu comprends que je pars pour un long voyage.

- Où ça... où ?

- En Australie.

- Ah !... c'est où ça ? Moi je connais pas. Moi j'ai jamais entendu, c'est loin
Natalie ?

- Oui, beaucoup d'heures d'avion.

- Combien ? Moi je veux aller avec toi, OK ? Moi je peux, hein ? J'ai jamais
voyagé. Moi je veux apprendre à voyager avec toi Natalie.

- Non, André, c'est impossible. Tu ne peux pas venir avec moi.

- Non ?... pourquoi non ? André va être gros triste. Pourquoi pas pouvoir voyager
moi aussi avec toi ?

- Parce que... parce que, qu'est-ce que Capucine va manger si t'es pas là pour lui
trouver des champignons ?

- Capucine... ouin, y va mourir de nourriture lui si mange pas. Mais moi je veux
aller avec toi. Carl peut pas lui le faire manger seul, hein ?

- Ben non... c'est... c'est toi qui trouves sa nourriture.

- Ouin, mais... mais c'est pas obligé. Moi là je peux montrer à lui comment faire...
oui ! il devrait Carl être capable de faire comme moi lui.

- André !... Pourquoi chaque jour, OK, tu ne prendrais pas une photo de ton plus
beau champignon, celui que tu voudrais me donner. Je vais dire à Carl qui te montre
comment faire et quand tu auras pleins de photos, tu me les enverras. D'accord ? Comme
ça, ça sera comme si tu me les donnais tes champignons.

- C'est-tu pareil, ça, Natalie ? Toi t'en es sûr ?

- Oui, André, c'est pareil.

- Natalie ?... moi je peux rester avec toi avant ton départ ? Tu veux, hein ?

- Ben oui André, approche... plus proche, viens ici que j'te prenne dans mes bras mon p'tit bougre. Que je t'aime, toi.

Après le gros câlin, Natalie continue à faire ses valises. Elle a proposé à Michel d'occuper son logement lors de son absence, de s'y installer avec son fils. Une liste ! elle aurait ben dû en faire une.

Un peu plus tard, elle téléphone à Carl qui, toujours absorbé par sa lecture, répond d'une voix absente.

- Je t'dérange.

- Ouais.

- Je peux rappeler si tu veux.

- Fais vite.

- Si vous voulez m'dire bonjour avant mon départ, il faut que vous soyez revenus pour quinze heures, OK ?

- Hem, hem, on y sera.

Aussitôt le combiné déposé, il se rassoit. Lors du bref appel, il a jeté un coup d'œil à Justin : l'enfant, morve au nez, compte toujours ses conserves. Il ne prendra pas le temps d'aller lui porter un mouchoir, il veut finir son roman, et il replonge dans sa lecture : *Il était onze heure du soir quand on a pu prendre l'escalier. Jamais j'aurais cru qu'elle allait y arriver. Je ne savais pas combien Madame Rosa avait encore de force en elle pour aller mourir dans son trou juif. Son trou juif, je n'y ai jamais cru. J'avais jamais compris pourquoi elle l'avait aménagé et pourquoi elle y descendait de temps en temps, s'asseyait, regardait autour d'elle et respirait. Maintenant, je comprenais. J'avais pas encore assez vécu pour avoir assez d'expérience et même aujourd'hui que je vous*

parle, je sais qu'on a beau en baver, il vous reste toujours quelque chose à apprendre. Le petit est arrivé trente minutes auparavant, Carl n'a pas relevé la tête. Il savait que c'était lui, un bruit de cliquetis de béquilles reconnaissable n'importe où, des pas de cochon qui ne trompent pas. Et toujours sans lever les yeux, il a suivi les déplacements de l'enfant. Jeudi matin, journée de planification, le petit allait bien sûr en profiter pour sortir toutes les boîtes de conserve et il n'aurait pas le temps de tout replacer avant leur départ pour la montagne. Mais il n'avait pas le temps d'argumenter, il voulait lire. Je comprendrai jamais pourquoi l'avortement, c'est seulement autorisé pour les jeunes et pas pour les vieux. Moi je trouve que le type en Amérique qui a battu le record du monde comme légume, c'est encore pire que Jésus parce qu'il est resté sur sa croix dix-sept ans et des poussières. Moi je trouve qu'il n'y a pas plus dégueulasse que d'enfoncer la vie de force dans la gorge des gens qui ne peuvent pas se défendre et qui ne veulent plus servir. Il lit sans pouvoir détacher les yeux de son bouquin. La mort. La mort est trop proche pour tous. Les bruits que l'enfant fait ne le dérangent pas. Il sort les conserves, aujourd'hui il change les prix qui sont usés. L'inventaire, il le fera le lendemain ou le surlendemain, ce n'est pas de ça qu'il a envie ce jour-là.

- Carl... Carl... hou, hou !

Je pensais qu'elle pourrait vivre ainsi encore des années et je ne voulais pas lui faire ça, mais je n'avais pas le courage de l'avorter moi-même.

- Hou, hou !... je te parle, Carl !

- Quoi ?

- J'ai soif... je veux boire quelque chose.

Je voyais bien qu'elle ne respirait plus mais ça m'était égal, je l'aimais même sans respirer.

- Va te prendre quelque chose.

- Je ne peux pas bouger, regarde... arrête donc de lire ton livre !... je peux pas me lever...

Parfois je me levais et j'allais mettre le portrait de Monsieur Hitler sous les yeux de Madame Rosa...

- ... il y a des boîtes de conserves partout. Si j'essaie de me lever, je vais m'enfarger et je vais risquer me faire mal...

... mais ça ne lui faisait rien, elle n'était plus avec nous.

- Pis là tu vas me chicaner, et dire que je ne fais pas attention.

Je l'ai embrassée une ou deux fois mais ça sert à rien non plus.

- Ce n'est pas parce que je ne ferai pas attention, ça sera parce que toi tu n'as pas voulu aller me chercher quelque chose à boire. J'ai soif, Carl... très soif. Si je ne bois pas, je vais mourir déshydraté, je n'aurai plus de force et je vais tomber en poussière...

Elle était très belle avec son kimono artistique, sa perruque rousse et tout le maquillage que je lui avais mis sur la figure.

- Ah ! là... à fin, vas-tu arrêter ! J'te le dis toi, quand t'as quelqu'chose dans tête, tu ne l'as pas din pieds.

- Pis toi, là !... quand tu veux pas quelqu'chose, tu ne l'as pas...

- Justin ! depuis quand tu me parles comme ça ?

- Euh...

- Ben c'est ça, euh... qu'est-ce que tu veux comme foutu jus que je puisse terminer mon livre en paix. Sacrement, vous êtes-vous tous donné le mot à matin pour me déranger ? Banane et orange ?

- Non...

- Tiens... tu prends c'que j'te donne, pis si t'es pas content, t'as juste à aller t'en chercher un.

- Tu n'es pas fin.

- Là ! ça suffit. Je ne veux plus rien entendre. C'est-tu compris ?

- Oui.

- Quoi ?

- Oui, papa.

De retour dernière son comptoir, Carl agrippe son roman, prend son gilet de laine, puis il se dirige vers la sortie. Quelques instants plus tard, ne se trouvant pas confortablement assis à l'extérieur, il décide de rentrer. Tout en marchant, il poursuit sa lecture : *Je ne voulais rien manger pour punir tout le monde mais c'était même plus la peine de leur adresser la parole et j'ai bouffé des saucisses dans une brasserie.* La fin approche avec le ralentissement habituel de la lecture qui fait durer le plaisir. Qu'il voudrait posséder une machine comme celle que Nadine a montrée à Momo ! Une à reculer le temps, les images : il recommencerait la lecture, serait à nouveau émerveillé par la justesse de l'écriture. Jamais les sensations de la découverte ne l'envahiront de nouveau, mais ce sera encore doux, beau, autre chose. Pas le plaisir d'une première lecture. Ce n'est pas juste ça qu'il aimerait recommencer, c'est la totalité des dix dernières années, la vie du petit. Revenir en arrière pour revivre, pas seulement pour avoir

dix nouvelles années, mais une fois le dix ans révolu, y retourner et recommencer ainsi de suite, encore et toujours... Non ! ce n'est pas vrai que c'est la fin, *que je suis resté trois semaines à côté du cadavre de ma mère adoptive parce que madame Rosa n'était pas ma mère adoptive.* Les mots fuient sous ses yeux. *Quand ils ont enfoncé la porte pour voir d'où ça venait et qu'ils m'ont vu couché à côté, ils se sont mis à gueuler au secours quelle horreur mais ils n'avaient pas pensé à gueuler avant parce que la vie n'a pas d'odeur.* Carl tient entre ses doigts la dernière page qu'il tournera d'ici peu. Il ralentit encore la lecture, jette un coup d'œil au numéro de la page : deux cent soixante-treize. *On ne peut pas vivre sans quelqu'un à aimer.* Quelques lignes encore et il la tournera. *C'est madame Nadine qui m'a montré comment on peut faire reculer le monde et je suis très intéressé et le souhaite de tout cœur.* Il tourne la page. *Le docteur Ramon est même allé chercher mon parapluie Arthur, je me faisais du mauvais sang car personne n'en voudrait à cause de sa valeur sentimentale, il faut aimer.* Et il demeure suspendu à ce point d'orgue. Là, sans bouger, coupé des bruits que Justin fait avec ses boîtes de conserve et même du téléphone qu'il n'entend pas sonner. L'enfant ne se lève pas non plus pour répondre et le téléphone finit par se taire. Le dernier mot lu, le roman forme un tout, la boucle se referme et on recommence à vivre. Les yeux voient de nouveau et devant lui la rangée du milieu, Justin qui y joue; sur le mur de gauche, tous les livres qu'ils offrent aux clients, sa librairie privée. À droite, les frigidaires et, dans le coin, près du mur du fond, la porte donnant l'accès à l'arrière-commerce. Carl tourne la tête vers l'extérieur. Il a quitté l'univers de Momo pour revenir à sa vie. Resterait-il trois semaines avec un cadavre ? Bien plus que ça, l'image du petit ne le quittera jamais. Il n'était qu'un

adolescent quand il a commencé à s'en occuper. La cloche de l'entrée se fait entendre et Patrice surgit en criant :

- Prêts pour la randonnée ?

- Prêts ?

- Tu n'as pas oublié, j'espère, dit-il en s'approchant du comptoir.

- Non, non...

- C'est génial aujourd'hui !

- Comme hier, ajoute Carl qui s'est levé lors de l'arrivée de son ami.

- Oui, comme hier aussi, il fait super chaud. On est vraiment chanceux... mi-novembre, puis il n'y a pas encore de neige. Si ça pouvait rester de même, ça serait cool, hein ? Un hiver au soleil.

- Mets-moi pas ça dans tête, ça va me faire trop chier quand il va neiger.

- Pourquoi on n'aurait pas le droit nous aussi au soleil à l'année.

- On l'a le soleil l'hiver.

- Tu sais bien ce que je veux dire. Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ces sacrements d'hivers ? Je ne sais plus trop où j'ai lu ça, mais on disait que Québec est la capitale dans le monde qui reçoit le plus de neige ?

- Ah ! ouais.

- Pourquoi pour une année, juste une, l'espace d'une saison, l'hiver ne viendra pas et quand je pense à toute cette neige, je te dis, je vais en écrire un roman où il n'y en a pas d'hiver à Montréal. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je vais passer ma vie dans ce pays de frette à merde. Un moment donné, je vais faire comme Natalie.

- Arrive, Justin ! on y va. J'appelle ta mère pour qu'elle descende, dit-il en se tournant en direction du téléphone et en prenant le combiné. Il signale trop vite, merde ! doit appuyer sur la languette et recommencer plus tranquillement. Ça sonne un coup, puis un deuxième. Sophie ne bronche pas, Jacob la caresse, l'embrasse. Au troisième coup, elle s'assoit dans le lit, elle est nue, le soleil du matin entrant par la fenêtre éclaire sa fine silhouette, ses seins; Jacob la regarde, lui sourit et suit du regard la femme qui marche vers la cuisine d'un pas qui accélère à la cinquième sonnerie et qui disparaît. La courbe de ses fesses reste imprégnée dans sa tête. Elle répond.

- T'arrives ? on t'attend pour partir.

- Oui, oui, dix minutes...

- Pas dix minutes, tout de suite. Envoye, on veut y'aller.

- Les nerfs, j'...

Il a déjà raccroché. De retour dans la chambre, Sophie cherche parmi le linge qui traîne au ras le lit des sous-vêtements à mettre. Celui-là, il sent trop, l'autre aussi. Pas lui non plus. Elle en sent un autre, puis elle enfle la culotte et se penche pour désormais trouver un soutien-gorge. Quand elle se redresse, elle sent une présence l'englober, des mains caresser ses seins, elle se retourne.

- Faut que j'y aille.

- Un peu... reste un peu, juste un p'tit peu.

Impossible d'attacher son soutien-gorge, il ne la laisse pas faire. Il l'embrasse dans le coup, la caresse. Pourquoi prenons-nous rarement le temps de s'arrêter et de goûter le bonheur quand il passe ?

- Ce soir...

Et il la jette sur le lit, la chevauche, passe la main dans ses cheveux et la regarde dans les yeux.

- Qu'il est doux de te connaître.

Elle lui sourit.

- Bien... c'est ça, je suis bien avec toi, Sophie.

La veille au soir, en découvrant quelques petits cheveux blancs dans sa chevelure, il lui a dit qu'il aimerait bien être là quand d'autres apparaîtront. Sophie finit par se laisser glisser sur le côté, se relever et agraffer son soutien-gorge. Il la regarde enfile la même paire de pantalon que la veille et un petit gilet bleu qui laisse paraître ses formes élancées.

- Tu es magnifique.

- Tu restes au lit ?

- Oui, je crois que je vais me branler un petit peu en pensant à toi.

- Ah !

- Pis t'aime ça, dis-le que tu aimes ça penser que je fais ça en pensant à toi.

Elle se penche pour l'embrasser une dernière fois, il la saisit par la taille et la ramène vers lui. Sophie lui passe la main dans les cheveux. Il est beau le matin. Les cheveux hirsutes, la barbe drue. Il sent l'homme. Quand ils font l'amour, elle aime ça s'arrêter et le sentir. Il n'a que lui qui sent cela. Elle descend le long de son torse, lèche son sexe, s'immobilise et inspire. Elle aime. Souliers dans les mains, aussitôt dans les pieds, elle ne tarde pas à filer.

- À ce soir !

- À ce soir !

Pas le temps d'avaloir une bouchée, elle mangera quelque chose au dépanneur. La porte de l'entrée refermée, elle descend comme à son habitude l'escalier à la course, tourne à gauche, se rend au dépanneur.

- Qu'est-cé qu'tu faisais ? Justin arrive, on y va.

Patrice et Carl, chacun un sac sur le dos, se retrouvent à l'extérieur du commerce. L'homme aux cigarettes est à sa fenêtre, il les épie. De la main, Carl le salue, il en a pris l'habitude même si l'homme ne lui retourne jamais la politesse.

- Tu n'es pas tanné de te faire observer par un zombi ?

- C'est hyper-triste.

- Quoi ça ?

- Lui, c't'affaire. Il doit être tellement malheureux, toujours seul... personne ne lui parle.

- Ben, il a juste à parler, je n'ai pas trop de pitié pour des gars comme ça. Il est dans mon roman.

- Quoi ? Y'est pas l'seul à épier le voisinage à c'que je vois. Justin ! arrive.

Carl se passe la tête dans l'embrasure de la porte pour voir ce que le petit trafique.

- Il fait peur. C'est un futur meurtrier, un psychopathe.

- Tu lis trop... continue à écrire, ça vaut mieux.

- J'écris l'histoire d'un gars qui a un dépanneur.

- R'garde donc !... comme par hasard. Pis ce gars-là, il n'aurait pas un enfant qui se promène en béquilles ?

Patrice sourit.

- Et l'autre, c'est un maniaque, il regarde tout le temps le voisinage de son appartement en fumant ses cigarettes et il ne parle à personne.

- Quel hasard... Justin ! Qu'est-cé que tu fais ? Sophie bouge le d'là. Aujourd'hui, cesse donc de flotter dans tes fantasmes à la Bovary, fais le ménage ! La poussière ne s'en ira pas toute seule. T'as rien fait d'la semaine, j'commence en avoir mon voyage, là. Fais quelque chose !

- C'est un gai refoulé, j'en suis sûr... il ne s'assume pas, en tout cas, le gars de mon roman, il s'appelle Éric. Éric Dussarat, c'est beau, hein ? J'ai lu ça dans le générique d'un film, je ne connaissais pas. Coudon, il n'a pas de nom ce gars-là ? Va-t-il finir par me regarder ?

- Salue-le... y'attend juste ça, il va te regarder. C'est pas parce qu'il ne parle à personne qu'il est insensible.

- Oui... il est, son père les a abandonnés lui, sa mère et sa petite sœur quand il était enfant, depuis il n'a plus eu d'émotions. La seule façon d'en avoir, il doit jouer du violon.

Patrice fait un signe de la main à son Éric imaginaire et l'homme du balcon lui rend la politesse.

- C'est en croire qu'il est un pantin dont tu tiens les ficelles.

Carl a tourné la tête, il entendait des pas descendre l'escalier, Maryse approche.

- Encore là, elle ? deux semaines avec la même... il est où le calendrier qu'on marque ça.

- J'chus pas avec, ça me tente juste pas de sortir ces temps-ci. Un petit téléphone pis elle arrive en courant. Que veux-tu, m'as-tu regardé la gueule que j'ai !

- Ben bonne à fesser d'dans.

- Ta gueule, elle arrive.

Elle porte des souliers noirs à talons pleins, une mini-jupe également noire et une blouse vert forêt. Elle est maquillée. Maryse marche vers Carl, elle veut l'embrasser. Non ! pas en public. Surtout pas en plein jour. Sa liberté, il y tient. Au dernier instant, il se retourne, rouvre la porte du dépanneur et hurle :

- Justin, si tu n'es pas ici dans... tout suite, on part sans toi. T'entends bien ?

- Je suis en retard, il faut que j'arrive pour la seconde moitié du cours. Je n'ai pas eu le temps de ramasser toutes mes choses, j'repasse. Salut Carl !

Comme s'il ne voyait pas clair dans son petit jeu. Le prend-elle pour un abruti ? Pas voir qu'à chacune de ses visites, elle laisse des choses dans l'appartement. Croit-elle réellement qu'elle va déménager de la sorte chez lui ? sans qu'il ne s'en rende compte ? Ça ne se passera pas comme ça. Y'a des p'tites nouvelles pour elle. Il ne vit pas avec une femme et n'en veut pas. Il n'en a jamais voulu et n'en voudra pas pour bien longtemps. Sans doute jamais. Quoi de mieux que de pouvoir ramener qui y veut et baiser celle pour qui y bande, quand y bande. Le truc, il le connaît. C'est lui qui a mis ses amis en garde. Une femme, c'est ratoureux, pis ça prend les hommes pour des cons. Souvent on l'est. Lui, non. Bien sûr que non ! Maryse, c'est une bonne baise facile. Une baise qui ne sacre pas son camp après et qu'on refourre au réveil, mais c'est quand même un trou. Ça c'est bien clair pour lui.

En route vers le sommet de la montagne, Justin, suivi de Capucine qui avance au rythme du béquillard, progresse le plus rapidement qu'il peut. Quelques rues plus loin, en tournant la tête, Patrice aperçoit Myriam au loin.

- Ah ! non. Pas elle !

Pu possible de l'éviter, elle les a vus. Elle a changé de direction, a accéléré le pas et elle marche vers eux.

- Salut Justin.

- Bonjour.

Patrice l'ignore et ils poursuivent leur route.

- Bonjour Patrice.

Il ne lui répond pas, en a assez de toujours la trouver en travers de sa route.

- Vous allez où ?

- À la montagne, j'ai une cabane. Carl l'a construite, elle est très grande.

- Je peux venir avec vous.

- Non ! dit Patrice.

- Pourquoi ?

- Parce que...

- Ce n'est pas une réponse.

- Faut toujours avoir une réponse à tout avec toi.

- Carl, je peux venir ?

- C'est comme il dit, c'est lui qui décide.

- Pis toi, aide-moi donc pas.

- Dans le fond, c'est peut-être mieux pas, Myriam.

- Salut là, dit Patrice en accélérant le pas.

Elle les suit encore quelques instants avant de les laisser seuls serpenter les petites rues du Cœur-de-la-Ville. Ils doivent traverser les jardins du château et delà, ils accéderont à la forêt par la porte Montréal.

- Une vraie mouche à merde.

- C'est ça baiser la première venue.

- Tu veux-tu bien, toi ! Regarde qui qui parle. Y'a comme pas de dangers que ça t'arrive, t'en passe juste deux-trois par semaine.

- R'garde, si tu veux, on va changer d'sujet, le p'tit est là.

- Non non, j'écoute pas, j'écoute rien Carl.

Dans les jardins du château, ils s'arrêtent le temps d'une pause. La sueur perle déjà. Quelques gouttelettes glissent sur leur visage, émergent de leur front, leur nez, leurs joues. Justin assis en petit Indien laisse Capucine prendre place au creux de ses cuisses, il le flatte. On enlève nos gilets de laine, le soleil est fort. Aucun nuage. Justin a insisté pour venir en culottes courtes. Eux, ils portent un jean et un tee-shirt. À l'entrée de la montagne, on constate que plus aucune feuille n'orne les arbres. Tout est tombé, c'est l'automne avec une température d'été et on ne se plaint pas. La neige viendra bien assez vite. Pour accélérer la randonnée et faciliter le déplacement du petit, Carl le porte, alors que Patrice transporte les béquilles. Ils circulent dans les petits sentiers parmi les conifères qui gardent la montagne un peu colorée. Des chants d'oiseaux parviennent à leurs oreilles et, à tout bout de champ, l'enfant veut savoir de quelle espèce il s'agit. Et le voilà qui se met à entrevoir de perroquets juchés ici et là, et même pas besoin de se fermer les yeux; ils sont là, juste à l'avant, un peu plus haut. Ben oui ! une volée de chauves-souris déploient également leurs ailes et se régalent de moustiques. Chacun son tour, Carl et Patrice portent l'infirmes, s'échangent aussi ses troncs d'arbres comme il se plaît à les appeler. C'est son père qu'il lui a fait ses tuteurs avec du bois de chêne. Ensemble, ils ont déniché l'arbre qui servirait de matériau. Il voulait le gros, l'immense

qui se dressait tout près de leur cabane et, avec la scie électrique, Carl l'a coupé. Il faisait très chaud, c'était l'été, la mi-juillet, et il avait retiré son gilet. La sueur coulait sur son torse, les muscles se contractaient. Qu'il est fort ! On a laissé sécher le bois pendant quelques semaines avant de le tirer pour l'amener à l'usine de transformation où il fut changé en planches. Quel plaisir de faire des jambes à son fils. L'enfant voulait quelque chose d'unique, pas ce qu'on retrouve dans les magasins, et il l'a eu. Dans le bois, Carl a sculpté à la demande de son fils les armoiries du souverain de la montagne.

Arrivé à leur cabane, Carl débarre la porte. Il connaît le numéro du cadenas par cœur, n'a pas besoin de se le remémorer chaque fois qu'il s'y rend. Une table se dresse au milieu de la pièce, dans l'un des coins repose la génératrice qu'il suffit de sortir quand on veut l'utiliser, de la brancher au système électrique. Et voilà possible d'allumer la lumière du plafond, surtout très apprécié quand on vient y dormir. Une fois par mois, père et fils s'y rendent. On amène de la nourriture pour deux jours, un petit frigo garde tout au frais, un poêle permet de cuisiner et ils passent du temps ensemble. L'échelle est toujours droite, devant, appuyée à la mezzanine où deux lits doubles se trouvent. Ce matin-là de novembre, Carl laisse sur la table son sac et il agrippe le râteau. Moment pour ramasser un gros tas de feuilles. Ils sortent de la cabane qui est entourée d'érables, d'épinettes et de trembles et, juste à leur droite, leur sapin se dresse. Pour Noël, Carl le charge de lumières. C'est dans la cabane qu'ils passent le réveillon. Du chemin principal, il faut bifurquer et emprunter un petit sentier pour s'y rendre.

Rendu à la grosse roche, Justin s'écrase par terre. Râteau en mains, les deux hommes amoncellent les feuilles. Les couleurs s'entremêlent : du rouge, de l'orangé, du jaune. Celles tombées au début de la saison ont bruni. Ils grattent le sol, font de petits tas

tout partout et, prenant le râteau comme fond et une autre main pour bien emprisonner les feuilles, ils les transportent près de la grosse roche; Justin, lui, a la job de les placer et le tas prend forme. Entre deux voyages, il lève la tête vers le ciel, il est bleu clair, et il regarde la cime des arbres. Quelques feuilles sont encore accrochées aux branches, elles y passeront l'hiver. Attendent le printemps et l'éclatement des bourgeons et leur pousse pour tomber. Un peu plus loin à sa gauche, un arbre a gardé toutes ses feuilles. Elles ont jauni, mais rien n'est tombé. L'arbre est comme lui, différent des autres. Les feuilles s'amassent, le tas grossit et c'est le moment de sauter. Aidé par Carl et Patrice, Justin monte sur la roche. Sans béquilles, soutenu par son père, l'enfant parvient à garder son équilibre et à se rendre au bout, puis le voilà qui se jette dans le vide, atterrissant dans un coussin de feuilles. Capucin court lui lécher la figure tandis qu'il reste étendu quelques instants – ça sent bon, ça sent l'automne – avant de se relever. Il se dépêche, mais ça prend du temps. Il fait vite, le plus vite qu'il peut. Retourner sur la roche, seule idée galopant dans son esprit, et ressauter. Encore et toujours, jusqu'à l'épuisement, durant une bonne heure.

Écrasé au milieu des feuilles, Justin, immobile, retrouve son souffle. Carl a sauté et demeure allongé à ses côtés et Capucine a appuyé sa petite tête sur le ventre de l'enfant. Les nuages passent, le ciel n'a pas perdu sa couleur bleutée, quelques ouates défilent : l'Italie, la France, l'Amérique, le Québec. Un chapeau. Non ! un castor. Là, relaxant, ils demeurent l'un près de l'autre. Les minutes passent et le voilà qui veut ressauter. Debout sur la roche, Patrice attend que Carl lui porte l'enfant qui recommence le sempiternel manège.

L'heure du dîner est dépassée depuis longtemps quand ils retournent à la cabane. Sophie déteste que le petit mange à des heures irrégulières, on s'en fout, elle n'est pas là, c'est sortie père-fils. En chemin, Patrice demande :

- C'est-tu... penses-tu que... c'est sérieux avec l'autre ?

- Comment tu veux que je sache ça ? Demande-lui.

Ils enjambent un tronc d'arbre qui se décompose, une colonie de fourmis y a établi domicile.

- Si pour toi baiser avec le même pendant une semaine, c'est du sérieux, ouais.

Patrice ne répond pas, ils viennent de bifurquer et d'emprunter le sentier qui mène à la cabane.

- Elle parle parfois de moi ?

- Non. Et si ta question est si elle est intéressée par toi, c'est non ! aussi. Ce l'était l'autre jour, hier également, aujourd'hui plus que jamais et demain encore.

- T'es donc ben bête !

- Sacrement ! Patrice... t'es fatiguant à fin. Tu lâches vraiment jamais, hem !

- Tu n'es pas supposé d'être un chum, toi ?

- Ben oui, justement. Bon sens qu'tu comprends juste comme pas vite. J'pense que... c'est comme peut-être un peu mieux de ménager ta p'tite susceptibilité maintenant que ça te pète en pleine face plus tard.

- Tu ne trouves pas qu'elle mériterait un gars comme moi ?

- Oui, mais y'est pas là l'problème. Allume !... y'a comme une chose que tu ne comprends pas là, c'est elle qui ne te mérite pas. Elle changera pas. Maudite marde ! sors-toi-la d'la tête une bonne fois pour toutes.

- Elle a arrêté de boire.

- Une semaine ! on appelle pas ça arrêter de boire, c'est juste un flash de lucidité qui ne durera pas.

- T'es dur avec elle.

- R'garde ben c'qui va arriver. À première chose qui va mal tourner, elle va s'garrocher dans l'frigo, pis tu verras ben, elle va encore s'souïler.

Carl ouvre la porte de la cabane.

- Tu n'es pas en amour, j'espère ?

- ...

- Quoi ? Écris donc tes romans ! ça risque plus de fonctionner là, tes idées à con. On est dans la vraie vie là, pas dans un roman avec un happy end, pis avec elle, crois-moi !... y'en a jamais eu d'happy end, pis y'en aura pas.

- Tu la sous-estimes tant que ça ?

- Non... ça comme rien à voir, j'ai... c'est juste que, ah !... fais-moi pas dire des choses que je ne pense pas.

- Tu... si je comprends bien, tu m'aiderais pas à l'avoir ?

- T'es-tu malade ? T'es vraiment sonné, toi ! Veux-tu ben, lâche le morceau... arrêtons avant que j'pète ma coche !

Assis à la table, paille dans la bouche, Justin boit d'une traite son jus et en redemande un autre. Il avale aussi rapidement son sandwich et, comme toujours, refuse de manger ses légumes. Avec lui, c'est continuellement la même rengaine, il faut se battre pour les lui mettre dans la bouche et ensuite les avaler. Carl n'a pas l'intention de

jouer à police ce midi-là. Un autre tantôt. Justin ne se contente pas d'un seul Jos-Louis, il mange ceux de son père et de Patrice.

- C'est comme si mon estomac se vide à mesure que j'en avale un. Il est un gros trou, sans fond. C'est comme s'il disparaît, il n'est plus là et il faut en avoir un autre et un autre. Des Jos-Louis, c'est comme de l'eau, on ne peut jamais trop en manger, c'est bon... plus que bon, très très bon même, non super écœurant bon, wow ! ça c'est bon quand c'est super écœurant bon. J'en mangerais toute la journée. Pour le déjeuner, au dîner, pour le souper aussi et comme collation. Celle du matin, l'autre de l'après-midi et en soirée.

Le dépanneur n'en tient plus, impossible d'en vendre un seul, il les ingurgitait. Carl n'en commande plus, même si Justin lui en fait la demande à chaque semaine. Il garde toutes autres sortes de petits gâteaux, mais plus de Jos-Louis. Pas ce problème avec les autres desserts, il en mange un, parfois deux, pas plus. Pour lui faire plaisir, à l'occasion, Carl achète une boîte au fournisseur et il la cache, sinon on n'est même pas rendu au soir que ça ne vaut plus la peine de les chercher.

Patrice laisse le père et le fils ensemble, il reviendra les retrouver un peu plus tard, il a le goût d'une promenade. Il aime la tranquillité de la montagne pour réfléchir à ses personnages, à ses histoires. De ces temps-ci, il écrit presque à tous les jours. Deux jours par semaine de repos et il se culpabilise. Écrire, c'est un calvaire. Ce n'est pas parce qu'on parvient à écrire plusieurs pages en une seule journée que c'est facile. Personne ne comprend. Faudrait-il qu'il ait le syndrome de la page blanche pour qu'on le plaigne ? Autant il se réveille avec un désir avide d'écrire, autant lorsque vient le temps, il n'en a plus aucune envie et surtout plus l'énergie. C'est pénible de s'asseoir et de commencer à

laisser aller ses doigts sur le clavier de l'ordinateur. C'est là qu'il se mue en personnages de roman et s'invente des souffrances et des bonheurs pour que sa vie s'écrive. Ceux qui l'ont vu écrire dans sa mansarde rient : il penche la tête sur le côté, fixe l'ordinateur et ses doigts tapent des heures durant... L'une après l'autre, les lettres sont enfoncées et ses personnages se déplacent dans l'univers qu'il crée. S'il n'écrit pas un minimum de trois pages à l'heure, c'est de la merde... Il ne doit pas penser à ce qu'il raconte, ne surtout pas relire tout de suite. Laisser l'inconscient dicter la suite des choses et les émotions en jeu. Après il retravaillera. Selon son humeur ou celle des ses personnages, il choisit la musique qu'il écoute. Une fois assis, doigts pitonnant, un bien-être l'enveloppe, il quitte l'espace réel. En période de création, quand il marche, il pense à son histoire, aux enchaînements, à ce que ses personnages feront, diront, aux intrigues. Sa tête : son plan. Dès l'écriture de l'incipit, il possède quelques idées de la finale, mais pas toutes. Combien de pages ? mystère... il a une histoire à raconter, celle qu'il écrit déjà depuis quelques semaines prendra le nombre de pages qu'elle prendra. Il devra faire plus d'un tome, il n'est pas un Fuentes qui publie des romans de plus de mille pages : ça n'a aucun bon sens. Il a réalisé que le premier tome du *Cœur-de-la-Ville* ne couvre qu'un automne de leur vie de ses amis et que l'histoire qu'il a à raconter se déroule sur plus d'un an. Ce livre n'est qu'un flash de la vie de ses amis qui font tout, souvent maladroitement, pour trouver des parcelles de bonheur. Trop de romanciers précipitent les choses passé la moitié de l'œuvre, croyant qu'il faut à tout prix finir. Rien ne sert de se presser, laisser les personnages livrer leur histoire. Ces êtres, il ne les contrôle pas, ce sont leurs foudroyants désirs qui le mènent. Il parle de fragilités humaines. Quand il a bien en tête les actions et les déplacements des pages à écrire, il se remet au travail. Parfois, à la réécriture on lui

crie ce qu'on lui avait caché, ou il voit ce qu'il n'avait pas vu et il modifie le texte. Des relations se créent, des passions naissent, des personnages apparaissent... il leur donne la place qui leur revient, les faisant vivre à chacun des moments où leur vie croise celle des héros déjà couchés sur papier. C'est du travail, mais qu'il est excitant d'écouter les hurlements d'êtres de papier qui veulent bouger ! Ses histoires, il les campe dans un univers réel et il se laisse emporter par les joies et les peines de ses amis imaginaires qui sont toujours là pour lui. Il vit parmi eux. Il les aime, tous sans exception, même ceux qui font le mal autour d'eux. Ils ne sont pas méchants, ils souffrent. Nous finissons tous par souffrir à un moment ou l'autre de notre vie qui s'écrit par les drames enfouis dans les mots qui glissent en nous. C'est pour penser à ce qu'il écrira le soir même que Patrice laisse le père et le fils ensemble.

À l'extérieur de la cabane, râteau dans les mains, Carl gratte le sol. Assis dans le gazon, Justin s'amuse à chercher des trèfles à quatre feuilles; S'il en trouve un, il guérira : mais il n'en trouve pas. Aidé par Capucine qui renifle le sol, il fouille. De temps à autre, l'enfant gruge des dents les racines d'un trèfle avant de détacher, une par une, les feuilles qu'il lance dans les airs et que le vent transporte au loin.

- Il n'en a pas, je n'en trouve pas. Ils en ont juste trois. Trouve-m'en un.

Carl s'approche, s'accroupit, agrippe son fils par l'arrière et lui frotte les cheveux de sa main. La retirant, il constate qu'une poignée de cheveux blancs lui est restée entre les doigts.

- Je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Capucine se tient non loin de là et branle la queue.

- Faut en trouver, je veux guérir... je vais mourir hein ? Tu peux me le dire papa, je le sais.

- Justin ! tu ne redis jamais ça. Tu m'entends bien ?... Je t'interdis de dire cela, il faut se battre.

- Je vais quand même mourir.

- Non, Justin ! T'entends ce que je te dis, pas toi, pas toi. Ça n'arrivera pas.

Capucine assis sur son derrière a relevé les oreilles.

- Je ne laisserai pas ça arriver.

- Même toi... toi aussi papa tu ne pourras l'empêcher. J'ai peur.

Carl ne parvient plus à parler. Il retient ses larmes et ses yeux s'emplissent quand même d'eau. Il ne veut surtout pas que son fils le voie pleurer.

- Tu vas t'occuper de lui, hein ? Tu n'oublieras pas, hem... il aime aller se promener tous les jours, il ne faudra pas l'oublier. Promets-le... promets-le.

Carl lance un paquet de feuilles dans la figure de son fils. Elles se mettent à tournoyer dans les airs avant de retomber au sol. Justin se colle à son père. Ils restent là, comme cela, l'un à côté de l'autre, sans parler, pendant quelques instants.

- Papa, je t'aime.

Capucine s'était approché et s'était collé à eux.

- Moi aussi je t'aime Justin. Ta mère aussi.

- Non ! pas elle, elle ne me le dit jamais... si, quand elle boit, elle veut toujours me coller... c'est pas une maman soûle que je veux, c'est une maman comme tout l'monde. J'en ai pas de maman moi, j'ai rien comme tout le monde. Je veux être comme tout le monde ! avoir deux jambes qui marchent, avoir des cheveux pas blancs, un visage pas

ratatiné. Je veux jouer au hockey... pas juste te regarder faire, avoir des amis... non pas d'amis, ça leur ferait trop de peine quand je mourrai.

- Justin ! cesse de dire cela.

- Je veux être comme tout le monde ! ne plus être différent... je la déteste elle. Tout le monde peut la coller sauf moi... je le déteste son nouveau chum, il pue et elle est toujours avec. Je veux aller vivre avec toi, pourquoi tu ne veux jamais que j'aille vivre avec toi ? Un enfant a le droit d'aller vivre avec son père. J'ai le droit papa.

D'un œil triste, Carl regarde Justin. De semaine en semaine, sa tête se dégarnit. Il perd ses cheveux. Les garde désormais courts et semble chauve avec la blancheur qu'ils ont. Une petite coulée de morve sort de sa narine droite.

- Ne sois pas si dur avec ta mère, Justin. Elle t'aime, à sa façon. Mal... mais elle t'aime quand même. Elle aurait beaucoup de peine si tu venais vivre avec moi.

- Je veux qu'elle ait mal comme moi, non ! encore plus mal... plus mal, je veux qu'elle pleure comme je pleure chaque soir. Je la déteste ! Je l'haï !

- Justin.

- Qu'est-ce qui est arrivé avec mon autre papa ?

Carl ne répond rien. Ne veut rien répondre. Répondre signifie mentir.

- Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre ?

- Il... il est mort.

- Comment ?

- Justin.

- Comment !

- Noyé...

- Raconte, tu ne racontes jamais. Je veux savoir.

- Non, Justin ! Diable que c'est du passé et le passé là, on n'y retourne pas quand ce n'est pas agréable.

Justin se met à donner des coups de poing sur le thorax de son père, Capucine s'est reculé et darde à son tour. Carl lui ordonne d'arrêter, mais il ne cesse pas pour autant de crier. Il veut qu'on lui raconte. On ne lui dit jamais rien. On lui dit qu'il sait tout, mais il ne sait rien. Il en a plus qu'assez d'être gardé dans l'ignorance.

- Un jour peut-être, tu... tu sauras bien assez tôt. Trop tôt.

- Tu n'es pas fin, je te déteste aussi ! Je veux savoir, dis-le-moi, dis-le-moi.

Carl se lève et laisse Justin en larmes puiser sa rage. L'enfant se recroqueville et encercle le cochonnet de ses bras.

Quand Patrice rejoint le duo, Justin s'est calmé. Ils décident de retourner en ville. Comme lors de leur venue, jusqu'à ce que Justin réclame qu'on le dépose par terre, ils le portent chacun leur tour. Sur les petites roches de la piste cyclable, il lui est plus facile d'avancer. Sa cadence ralentit de jour en jour depuis quelques temps, la fin approche. Parfois au matin, il peine à se sortir de son lit; une fois sa journée commencée, il retrouve un peu de sa motricité.

- Papa, papa, arrête, je n'y arrive pas. Viens m'aider à la tasser. Il faut la mettre dans le bois, on va l'écraser si on la laisse là. Capucine, mange pas ça, ce n'est pas à manger.

À sa droite, tout comme à gauche, passent les bicyclettes et Justin du bout de sa béquille n'arrive pas à tasser l'immense chenille qui s'agrippe au sol et que Capucine lèche.

- Aide-moi, papa. Elle est belle, hem ? Regarde ! j'en ai jamais vu d'aussi grosse avant.

Et il se met à rire.

- Elle est poilue. Elle est verte. Regarde Carl, elle a des poils noirs. Prends-là, il faut la mettre là-bas.

Carl se penche.

- N'aie pas peur, on ne te fera pas de mal, on ne veut pas te tuer.

Et il agrippe de ses doigts la petite bête qui se débat. Elle gigote dans tous les sens. Elle veut échapper aux doigts qui la broient.

- Fais attention, Carl, elle a peur. Ne lui fais pas mal. Plus doucement, papa.

Puis le père de déposer la grosse chenille qui est aussi longue que sa main dans sa paume, arrétant ainsi de l'empoigner et l'insecte, du plus vite qu'il peut, fuit en ondulant.

- Attention ! ne la laisse pas tomber, elle va se tuer, Carl ! rattrape-la.

Il l'empoigne juste à temps.

- Mais... mais elle ne comprend pas qu'on lui veut du bien. Il faut lui dire.

Alors aidé de ses béquilles, suivi de Capucine, Justin se rapproche.

- Laisse-moi la flatter... calme-toi. Papa, elle est douce, douce. Arrête de t'énerver. Gigote pas comme ça... on te sauve la vie. Dépose-la dans l'herbe là-bas.

Béquillant toujours, mais en suivant désormais son père qui porte leur protégée dans les hautes herbes, l'enfant parle à la chenille qui n'a toujours pas cessé de crier au meurtre dans son langage d'insecte. Aussitôt la chenille déposée au sol, Justin retient Capucine pour ne pas qu'il aille de nouveau embêter l'insecte qui fuit sous le feuillage.

- Salut petite chenille, au revoir. Il faut faire attention la prochaine fois, on ne sera pas toujours là pour te sauver la vie. Il ne faut pas aller jouer sur la piste cyclable, c'est dangereux, tu sais. Vraiment dangereux. Prends-moi, papa, prends-moi. Je suis fatigué maintenant.

Peu de temps après, le trio regagne les petites rue du Cœur-de-la-Ville. Au coin de la rue Nelligan et Rachmaninov, Patrice s'immobilise et bifurque un peu vers sa gauche avant de s'écrier :

- Hey ! mais c'est... Carl ! viens voir, c'est... bien oui ! c'est Anik. Carl ! arrête, viens voir, c'est Anik, elle n'est pas seule, mais... mais c'est l'homme de l'autre soir, lui ?

- Veux-tu ben pas faire ton Michel, toi. Mais... mais t'as raison. C'est... voyons, qu'est-ce qu'elle fait avec ?

Justin a trop descendu la pente pour apercevoir ce qu'ils regardent. Il se rapproche, mais pas très rapidement.

- Mais il lui tient la main.

- Patrice, veux-tu bien rester ici. Mêlé-toi d'tes affaires.

Trop tard, il a déjà pris la direction des deux autres en criant le nom d'Anik. Carl le rejoint illico.

- Il faut y'aller ! On n'a pas le temps, j'ai promis à Natalie de revenir pour trois heures.

Au bout de la rue, tournant sur la rue Québec, Anik et l'homme disparaissent. Patrice reste quelques instants, jonglant sur place avant de dire :

- Vous là... vous là, ce n'est pas avec vous que je vais manquer d'idées de romans. Vos vies sont de vrais téléromans. Y'a juste la mienne qui est plate à mort. J'ai vraiment besoin d'inventer pour vous accoter.

- Patrice ! J viens d te dire qu'on n'a pas le temps. Arrive, on est en retard. Patrice !... Natalie part. Patrice !

Il est parti à la poursuite des deux autres sans ne rien ajouter et, pendant quelques instants, Carl reste immobile, penseur. C'est Justin, tirant son gilet, qui l'a finalement rejoint et le ramène à la réalité. Père et fils retournent ensemble au dépanneur.

En mettant les pieds dans le commerce, Carl s'aperçoit qu'il y a foule : Jacob est là, monsieur Duval aussi et les flâneurs. Il n'entend pas ce que Jacob dit à Sophie :

- Il faut se parler.

Tandis que Justin va se chercher un coke, Carl approche du comptoir.

- Bonjour, Monsieur Duval.

L'homme ne lui répond pas.

- Content de vous revoir, vous... vous êtes parti vite à matin. Sophie !... Sophie, tu n'devineras jamais qui on a vu. Sophie ! j'te parle.

Elle ne se retourne pas, n'a d'yeux que pour Jacob qui lui dit :

- Tout de suite, pas tantôt, il faut parler.

- Ça peut pas attendre à soir ?

- Non !

Carl lui dit qu'il va la remplacer. Tandis qu'elle se dirige vers l'entrepôt, monsieur Duval demande un paquet de cigarettes à Carl.

- Ça va, Monsieur Duval ?

Il tarde à répondre. Dit oui, mais Carl n'en croit pas un mot.

- S'il vous plaît, Carl. Je veux des Marlboro.

Il lui refile un paquet et l'homme enlève le plastique qui le recouvre, le laissant tomber sur le comptoir, et il saisit un briquet. Dès que Carl approche son cendrier, il entend Sophie crier :

- Quoi !

Jacob venait de lui dire qu'il n'allait pas pouvoir la voir ce soir-là, ni le lendemain.

- Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle ne tient plus en place, son sourire a disparu.

- Rien.

Elle veut savoir.

- Ça doit finir.

Sophie sent un goût d'alcool monter à sa bouche, elle jette un coup d'œil aux alentours, aucune bouteille. Elle veut sentir l'alcool lui embrumer le cerveau. Elle tremble désormais, Jacob s'approche et dépose sa main sur son bras.

- Tu shakes.

- Tabernak ! ne m'touche pas.

Entendant crier sa mère, Justin s'approche et, pendant ce temps, monsieur Duval porte une cigarette à sa bouche et l'allume – les flâneurs avancent aussi, ont délaissé le stand des revues. Il inspire une petite bouffée, s'étouffe, pompe une autre fois et une troisième fois plus rapidement. Aucun temps d'arrêt entre chaque inhalation.

- Monsieur Duval, vous êtes tout blanc... qu'est-ce qui vous arrive, Monsieur Duval ?

- Rien.

Lui aussi tremble, se tient la poitrine de sa main libre. Ses yeux ont rougi. Il ne tardera pas à sangloter.

- Vous fumez ?... depuis quand vous fumez ?

- Toujours.

Justin est tout près de sa mère, s'est approché de la porte, il la voit pleurer. Elle n'a pas encore remarqué qu'il s'est immobilisé et qu'il la regarde.

- Monsieur Duval, Monsieur Duval qu'est-ce que vous dites là ?

Maintenant les curieux se tiennent dans l'embrasure de la porte de l'entrepôt.

- J'avais arrêté.

Tremblotant, monsieur Duval fait tomber un peu de cendre dans le cendrier et il reporte aussitôt la cigarette à sa bouche. Justin s'approche de sa mère, la touche.

- Tu pleures maman, tu es triste.

- Va-t'en, Justin ! Reste pas ici... j'veux pas t'voir. Crisse ton camp tabarnak ! pis toi aussi !

- Sophie...

- Ta gueule, toi ! T'as profité de moi, tu m'écœures. J'ai été conne de croire que c'était possible. J'étais juste une de plus à rajouter à ta liste.

- Je suis désolé...

- Désolé mon cul !

- C'est... c'est ma femme. Comment pouvais-je savoir qu'elle reviendrait, elle est enceinte.

- Quoi !

- Je... je ne le savais pas, j'te le jure.

- menteur ! Hypocrite ! Justin, arrête de me tirer le gilet, va jouer avec ton cochon tabernak !

- Tu n'es pas correcte Sophie, ce n'est pas correct de me dire cela.

- Moi ! moi pas correct ?

Elle hurle de plus en plus fort, gesticule aussi.

- Justin, tabarnak ! J't'ai dit d't'en aller. Fais d'l'air.

- On peut-tu parler calmement ?

- J'chus calme ! J'chus calme, Jacob.

Elle sort de l'entrepôt en repoussant l'enfant dans le dépanneur et les flâneurs qui la suivent. Jacob la rattrape.

- Je ne t'ai jamais caché que je l'aimais encore, que j'allais toujours l'aimer.

- Je, je, je... encore toi, juste toi... dis-le qu'j'étais rien pour toi.

- Vas-tu finir par te calmer là ! T'exagères Sophie, ça ne fait qu'une semaine, tu t'imaginais quoi ?

- Je me suis donnée à toi.

Tandis qu'elle criait, madame Painchaud entre dans le dépanneur, laissant dans l'entrée la poussette de Samuel. Elle le garde durant le séjour de son père en Australie.

- Du pain chaud pour tout le monde !

Juste avant qu'elle n'entre, monsieur Duval avait marmonné et Carl n'était pas sur de l'avoir bien entendu.

- Elle... elle est morte...

Ce matin-là, sa femme ne s'est pas réveillée. Il avait beau lui brasser l'épaule, l'appeler par son nom, elle ne bougeait pas. En panique, il a composé le 911. Dès leur arrivée, les ambulanciers ont constaté sa mort.

- Carl, je t'attends tantôt, l'évier coule.

Madame Painchaud s'approche du comptoir.

- Elle ne s'est pas... pas réveillée à... à matin.

- Un pain pour toi, Carl. Ils viennent tout juste de sortir du four. Ils sont encore chauds. Désolé Monsieur Duval, je n'en ai pas pour vous.

Elle marche d'un pas décidé en direction de Sophie.

- Mon doux, tu as toute une face de carême, toi, aujourd'hui. On tend la main s'il te plaît. Merci !... très bien. Maintenant on dit merci... plus fort, je n'entends rien. Ah non ! pas le petit qui se met à pleurer.

Elle s'en retourne vers la poussette et Sophie continue à pester contre Jacob.

- Pleure pas Samuel, j'arrive... Salut tout le monde ! À tantôt, Carl.

La porte s'ouvre et elle ressort avec le bébé.

- Tu m'fais chier ! Tu m'écœures mon hostie d'hypocrite.

- Si tu le prends comme ça, je m'en vais.

- Non !... va-t'en pas. Reste.

- T'es folle. Je reviendrai quand tu seras plus parlable.

Elle lui court après tenant toujours le pain dans sa main droite. Il marche rapidement et ils ne tardent pas à se retrouver sur le trottoir. Elle lui crie d'revenir, il l'ignore et poursuit sa route ce qui a comme effet de ne la faire crier que plus fort. Des cris d'une désespérée qui ne sait plus quoi faire pour retenir celui de qui elle se croyait aimée. Il est parti et elle demeure seule, plantée là comme un piquet sous un chaud soleil. Elle hait ce soleil, c'est un temps gris qu'il lui faudrait. Elle ne tarde pas à rentrer dans le dépanneur. N'a qu'une idée en tête et se rue vers les frigidaires. Voyant la direction que prend sa mère, Justin se déplace et lui bloque le chemin.

- Tasse-toi !

- Non.

- J't'ai dit de t'tasser, tabarnak !

Il demeure là immobile, il ne veut pas qu'elle se remette à boire. Capucine grognant s'est également mis au travers de sa route.

- Tu vas te tasser ! Justin.

- Non !

Elle lui flanque une bonne mornifle et le petit ne bronche toujours pas.

- Là ! ça suffit, Sophie. Tu dépasses les bornes.

C'en est plus qu'assez, elle va la prendre la bière et avant que Carl n'ait le temps d'arriver à eux, de son bras, elle pousse l'enfant qui perd l'équilibre et qui tombe au sol. Toute son attention est dirigée vers son cochon qui gémit. Elle l'a fait revoler d'un coup de pied.

- Capucine ! Tu es méchante, tu lui as fait mal.

Il tente de ramper vers l'animal, mais il n'y parvient pas et c'est alors qu'il fond en larmes. Il a mal au bras. Son cochon s'est relevé et, chambranlant, l'a rejoint et lui lèche le visage. La clochette indiquant l'arrivée d'un client se fait entendre.

- Hey, Carl ! Tu ne devineras jamais où ils sont allés ? dit Patrice en ouvrant d'un geste brusque la porte du dépanneur avant de figer.

- Mêle-toi d'tes affaires ! Retourne à ta caisse, hurle Sophie à Carl.

- Voyons ! Qu'est-ce qui se passe ici.

Personne ne porte attention à ce qu'il dit.

- Non... pas une bière. Non maman, pas une bière. Maman...

- Sophie, je ne crois pas que c'est la meilleure chose à faire.

Patrice s'approche, il ne sait quoi dire, que faire. Les flâneurs se sont immobilisés non loin, ils observent sans intervenir.

- T'en sais quoi toi, oui toi, Monsieur parfait de c'qui est bon pour moi ? Tu m'fais chier avec ta perfection.

Elle ouvre la porte du frigidaire et agrippe une bouteille. La décapsule.

- Non maman... ne fais pas ça. S'il te plaît, fais-le pas.

Carl lui arrache la bouteille. Elle remet la main dessus, ils se la disputent alors, mais il tire plus fort qu'elle.

- Écoute-moi là ! calme-toi. Calme-toi ! Sophie.

Elle rouvre la porte du frigidaire.

- Sophie, Sophie, dit Patrice. Non, ne fais pas ça, Sophie. Ce n'est pas ce que tu veux.

- T'en sais quoi, toi, câlce ! de c'que je veux ? Fous-moi la paix ! Laisse-moi tranquille. Tu ne m'intéresses pas. Vas-tu finir par le comprendre ou y va falloir que j'te fasse un dessin ?

Et elle saisit une autre bière au moment où le tintement de la clochette de l'entrée se fait de nouveau entendre et que Myriam entre en s'exclamant :

- Patrice ! il faut qu'on se parle.

Entendant la voix, l'homme se retourne. Il est seul à le faire, puis il se dirige vers la fille. S'il était un chien, il mordrait.

- Qu'est-cé que tu fais ici ?

Il ne lui laisse pas le temps de répondre, il l'agrippe par le bras et la pousse hors du dépanneur. Il est trop absorbé par ce qu'il lui hurle pour se rendre compte que Natalie et André descendent les escaliers avec chacun une valise, les dernières qu'ils vont déposer dans le taxi qui est arrivé un peu plus tôt.

- Vas-tu me sacrer patience à fin ? Faut-tu que je fasse un verdict en trois copies ? Une pour toi, l'autre pour tes parents et la troisième pour tes professeurs ? Je ne suis pas intéressé, non !... C'est-tu clair ça, c'est-tu en français ? Comment y faut que j'te le dise ? Je n'ai jamais été intéressé, OK là ? As-tu fini de venir me relancer à maison ? de me suivre partout. Fais de l'air ! disparais de ma vie. Scramme !

- Tu es donc bien méchant.

- Salut Patrice ! J'm'en vais. Patrice... Patrice !

Il prend à peine le temps de se retourner et de la saluer. Dès lors, il continue à pester contre Myriam. Dans l'empressement du départ, Natalie poursuit sa route et la

cloche de l'entrée du dépanneur se fait entendre encore une fois. Suivie d'André, elle entre en s'écriant :

- Le taxi m'attend ! Il faut que j' fasse vite.

Sophie approche la bouteille de sa bouche et Justin la supplie de ne pas boire.

- Je vais le rejoindre, salut tout le ...

C'est à ce moment que Carl lance de toutes ses forces, au bout de ses bras, la bouteille qu'il a arrachée des mains de Sophie un peu plus tôt. Elle heurte la vitrine du dépanneur qui tombe en mille miettes avant d'aller s'échouer sur le trottoir non loin des marches. Le geste surprend tout le monde. Sophie s'est figée, Justin n'a jamais vu son père dans un tel état, les flâneurs non plus. En lui, Carl sent monter les traits d'impulsivité qu'il croyait bien avoir un jour évacuée pour devenir quelqu'un de meilleur.

- Qu'est-cé ?... qu'est-cé qui s' passe ici ? demande Nathalie en levant le regard : dans l'un des coins, debout, immobile, monsieur Duval pleure. Aucune larme n'avait coulé de la journée. Il tremble, prend une autre cigarette, l'échappe, puis en saisit une autre qu'il porte à sa bouche et qu'il allume.

- Carl. Carl est pas content. Pourquoi Carl est pas content Natalie ? Pourquoi lui y'est pas content ?

Malgré les supplications de Justin, accroupie par terre, Sophie porte la bouteille à sa bouche et la cale. Pas en deux gorgées, en une seule. Nathalie s'approche d'eux, le taxi klaxonne.

- Ça va aller ? demande-t-elle à Carl.

Il ne répond pas.

- Il faut que j'y aille, je vais manquer mon avion, sinon.

Elle se retourne et sort du commerce. Elle ne s'aperçoit pas que l'homme aux cigarettes l'épie, ne porte pas non plus attention à ce que Patrice crie :

- Crisse-moi patience ! oublie que j'existe... encore mieux, oublie mon nom.

Natalie embarque dans le taxi. Dès qu'elle a disparu de sa vue, Carl s'est déglacé d'avoir lancé la bouteille. Il a couru au comptoir agripper un roman et s'est rué vers l'extérieur. Il a alors entendu la porte du frigidaire se rouvrir et, du coin de l'œil, a vu Sophie se prendre une autre bière et se diriger vers l'entrepôt. Désormais sur le trottoir, passant aux côtés de Patrice et Myriam, il entend cette dernière se fâcher :

- Va chier ! tu vas me le payer. J'te le jure Patrice, tu vas me le payer Patrice Desgroseillers. Tu vas regretter. Tu vas te souvenir de moi.

Carl rejoint le taxi au moment où Natalie referme la portière, il cogne à la vitre. Au même moment, Myriam gifle Patrice avant de se mettre à fouiller dans son sac. Elle ne trouve pas tout de suite ce qu'elle cherche et elle vire tout à l'envers. Elle finit par agripper le livre qu'il lui a dédié et elle le lui lance en pleine figure avant de s'en aller d'un pas déterminé. Tandis que l'homme aux cigarettes perché sur son balcon observe la scène que Myriam fait à Patrice, Natalie descend la vitre et elle prend le volume que Carl, en silence, lui présente : *La vie devant soi*. Après l'avoir remercié, elle indique au taxi qu'il peut démarrer. Tandis que la voiture se met en route, Carl traverse la rue et entre dans le dépanneur.

Rapidement, le taxi rejoint, en tournant à gauche, l'avenue de la Francophonie et il quitte le Cœur-de-la-Ville par l'encave faite dans le mur de pierres, la porte Laviolette. Tournant la tête, Natalie voit disparaître, derrière elle, les remparts de sa sécurité. Sur

l'avenue du Parc, en route vers l'aéroport Pierre-Eliot-Trudeau, elle perd rapidement de vue son quartier et le Mont-Royal.

Jamais elle n'a pris l'avion ou même quitté l'île. Il y a de telles gens, et Natalie en fait partie. Ses parents ont émigré d'Angleterre dans les années soixante, les portes du Canada étaient grandes ouvertes. Jeunes mariés, ils se sont installés tout d'abord à Toronto, puis à Montréal. Sa mère était Parisienne, son père, Londonien. Ils s'étaient connus lors des études de ce dernier à Paris, il y faisait son droit. L'Amérique : la liberté ! Pas de famille, pas de compte à rendre. Montréal, le compromis parfait, seule vraie cité bilingue en Amérique. Le Cœur-de-la-Ville les avaient charmés, puis ils s'y étaient installés tandis que jour et nuit, la poussière des constructions en amont flottaient sur le quartier. Ils y sont restés plusieurs années et à moment donné, ceux qui n'avaient jamais remis les pieds dans le Vieux Continent ont décidé de rentrer au bercail. Il n'en avait jamais été question auparavant et Natalie, tout comme sa sœur qui disait avoir rencontré l'amour de sa vie, ne voulait rien savoir de cet Europe-là. Elles étaient Canadiennes et leur patrie était le Québec. En dépit d'innombrables engueulades, rien ne les a fait changer d'idée. Natalie allait commencer un cours en sciences humaines au Cégep de la Nation et pas même la grandiloquence de l'univers européen et l'attrait de la découverte qui grouille généralement dans la jeunesse ne l'amènerait à abandonner sa patrie comme ses parents. Tout d'abord de retour en Angleterre, puis ensuite à Paris, ils se sont refait une vie là-bas en l'absence de leurs filles qui ne leur ont jamais pardonné leur départ inopiné. Des parents revenant dans leur pays natal avec leur unique fils et qui ne remettront jamais les pieds en terre d'exil. Une famille disloquée par les aléas de la vie. Les premières années, ils leur ont envoyé de l'argent et puis, plus rien. Natalie avait

terminé une session en psychologie à l'Université de la Nation et dut tout arrêter, s'était mise à travailler au petit café de la rue Nelligan. Cette jeune femme n'a jamais même mis les pieds dans un aéroport, elle n'avait pas voulu les reconduire à Dorval la journée de leur départ. Y'avaient pas le droit de partir ainsi, de les abandonner.

En file, Natalie patiente avant de déposer ses bagages. Il est seize heures et son avion décolle à dix-sept heures pour Toronto et, de là, une correspondance lui permettra de rejoindre Honolulu, ensuite l'Australie. Elle progresse rapidement dans la file, regarde constamment sa montre. Elle arrivera au matin à Sydney, pas le lendemain, mais le surlendemain. Elle présente son passeport à la femme au comptoir qui s'assure de son nom, Natalie West, et lui confirme qu'elle peut avoir un siège côté hublot.

Des pensées kitsch, issues de rêves de jeunes filles provenant d'un étrange tissu social, fourmillent dans la tête de Natalie, le théâtre d'illusions trop souvent vaines qui poussent l'être dans l'amère écume d'un tourbillon de déceptions. Quelle tête fera-t-il en la voyant débarquer avec ses deux valises ? Elle acquitte les frais aéroportuaires et, ayant fait la file, elle passe sous le détecteur de métal et elle s'imagine : il la regardera, se lèvera d'un coup sec et la fera tourner; il l'invitera à entrer et lui fera visiter la maison.

La jeune femme marche dans les couloirs menant à la porte d'embarquement en continuant de rêvasser. Il l'amènera dans leur chambre à coucher et lui fera l'amour. Pas juste une fois, deux... trois même, non ! toute la journée. Il prendra la journée, celle du lendemain aussi, certainement la semaine de congé.

On procède à l'embarquement. Natalie se lève de son banc et fait encore la file. Aurait-il mieux fallu le prévenir ? Non, faire une surprise, le surprendre. Mais personne ne sera là à l'aéroport pour la récupérer. Un taxi fera l'affaire. L'hôtesse de l'air à l'entrée

de l'avion lui indique de prendre le corridor de droite. Rangée vingt-sept, banc A. Elle s'assoit et met son sac à bandoulière sous le banc d'en avant. Tantôt, lors du vol Toronto-Honolulu, elle coudra le gilet, tous les morceaux y sont : les deux manches, le dos et le devant. Ensuite, il ne restera qu'à tricoter le collet. Elle a en sa possession des ciseaux en plastique, pas question qu'on les lui confisque, des broches en plastique également et la laine dont elle a besoin. L'avion s'apprête à décoller. Il le voulait tellement ce gilet, le désirait bleu et rouge. Là-bas, elle tricoterait encore pour le voisinage, mais ses tricots, elle les postera. Elle s'est résignée à ne plus voir leur visage de bonheur découvrant le présent. Natalie tourne la tête vers la gauche, l'avion survole la cité, le Stade olympique est là au loin et, juste en dessous, le Cœur-de-la-Ville, les remparts encerclant le versant est de la montagne. Le château surplombant la métropole et... et... les jardins Nelligan. Le dépanneur, elle le cherche, n'y voit que dalle et l'avion prend de l'altitude. La dernière chose captée par le bout de son regard est la structure verte du pont Jacques-Cartier avant que l'avion ne change de direction. Le film expliquant les mesures de sécurité vient de se terminer et les nouvelles de *Radio-Canada* enchaînent, tout d'abord en anglais, ensuite en français. Qu'il sera long ce voyage ! un trajet interminable, un vingtaine d'heures d'avion. On leur sert à boire, elle prend du vin, petit liquide rouge dont elle raffole. Sa mère lui avait fait découvrir même si elle n'avait pas l'âge, après tout elle est française. Que goûte le vin australien ? Alexandre lui parlait d'un Merlot tout à fait succulent. Lui racontait qu'au dix-huitième siècle, ils avaient tous disparus d'Europe, un champignon avait causé leur perte, et que ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard qu'un Européen de passage en Australie avait réalisé que les vignobles de l'endroit cultivaient cette souche de raisins importée et disparue du Vieux Monde. L'histoire ne dit pas trop

comment, mais aujourd'hui, des vignobles européens et de partout à travers le monde en cultivent. Demain soir, il l'invitera au restaurant, car lui écrivait aimer aller se balader sur les bords de la baie, y dénicher un endroit pour manger. Il paraît que de là, le Harbour Bridge est visible, l'Opéra également. Ils iront manger des fruits de mer. Elle mettra sa belle robe, celle qu'elle a achetée cette semaine-là, l'autre ne lui faisait plus – elle a pris des kilos depuis qu'il l'a quittée –, se maquillera. Il faudra se rendre désirable, plus que d'habitude et ils parleront de leur avenir. Nullement question qu'il la fasse vivre, elle se trouvera un emploi ou... à moins qu'elle retourne aux études ?... pas en psychologie cette fois-là, en administration. Et pourquoi pas travailler avec lui, non ! s'ouvrir un petit café ayant pignon sur l'océan.

Le lendemain matin, l'avion atterrit à Sydney et doit patienter plusieurs minutes avant d'obtenir la permission d'accéder à la porte de débarquement. Le moteur finalement coupé et l'appareil immobilisé, les passagers se lèvent. Natalie aide Mary, la vieille femme qui lui fait la conversation depuis leur rencontre à Toronto. Une mémé avançant difficilement, canne à la main. Le trajet Montréal-Toronto s'était déroulé à merveille à écouter les nouvelles, à manger quelques croustilles et à regarder le paysage, les nuages s'étaient dissipés peu à peu après que l'appareil eut quitté la région métropolitaine. À travers le hublot, elle goûtait tout, ne voulait rien manquer. Elle découvrait cette vie d'avion, voyait des agents de bord circuler entre les rangées avec des chariots, donnant à boire aux passagers. À mi-chemin, elle s'était amusée à changer les postes de radio, du classique au populaire et s'était mise à rêvasser... sur quelle musique feraient-ils l'amour ? chaque nuit apportait sa mélodie. Alexandre la choisissait et selon le rythme leur cadence glissait. Elle a aussi voulu visiter les toilettes, minuscules ! a fait

pipi et a appuyé sur le bouton qui déclenche l'évacuation. Un bruit sourd semblant provenir d'un aspirateur en marche l'avait fait rigoler. Elle a voulu réentendre, a attendu quelques instants et a appuyé de nouveau sur le bouton.

À l'aéroport de Sydney, dans la cohue du matin, Natalie suit la foule qui serpente les corridors de l'aérogare. À l'immigration australienne, des bureaux sont réservés aux citoyens du pays et aux Néo-Zélandais, et d'autres pour les visiteurs. Pour le moment, elle ne possède qu'un visa de touristes et prochainement un de longue durée. Il s'occupera de tout. Pour faciliter les choses, ils se marieront, ça va de soi... Elle magasinera sa robe dans les plus belles boutiques du centre-ville, les photos de mariages auront comme toile de fond l'Opéra de Sydney et, d'une pulsion qu'elle croyait avoir tuée, elle se prend à souhaiter la venue de ses parents et de son frère pour cette journée.

À Toronto, il fallait changer de terminal, prendre un petit autobus qui la conduirait à l'endroit d'où partent les vols internationaux. À la porte d'embarquement, avant de prendre sa correspondance pour Honolulu, Natalie a fait la connaissance d'une mémé qui rentrait chez elle après être venue visiter l'un de ses garçons qui vit depuis plusieurs années au Canada. Elle ne souhaitait pas rentrer au pays, savait qu'elle ne le quitterait plus. Son médecin lui avait déconseillé le voyage, elle avait fait à sa tête et désormais retournait mourir dans son île.

- Are you also going to Sydney ? a formulé la dame avec un accent australien très prononcé.

- Yes... it's the first time.

- Oh ! you will love it so much. It's such a beautiful city.

- I've heard about it.

- Is it a short stay ?

- No ! of course not, I'm going to meet my lover.

- Oh !... it's so sweet, you're just married.

- Not yet, we will... we will.

- Oh ! I'm sorry.

- No, it's fine. You have nothing to be sorry about, really not.

À l'immigration une dame lui pose quelques questions avant d'étamper son passeport et de la laisser marcher officiellement en terre australienne. Suivant toujours les autres passagers, Natalie se retrouve devant le chariot où, d'ici quelques instants, elle retrouvera ses bagages. L'avion pris à Toronto était à moitié plein et elle a pu changer de place, s'asseoir aux côtés de Mary. Dès le décollage, elle a sorti son tricot. La vieille dame la regardait coudre et insistait pour l'aider. Puis Natalie a fini par acquiescer à sa demande et lui a tendu les deux manches pour qu'elle les couse afin qu'elles forment un cylindre; le souper a interrompu leur besogne. Natalie a mangé du poulet et Mary, du bœuf. Charmante dame qui parlait trop ! Elle racontait combien de fois elle avait fait le trajet. Des fois en passant par Vancouver, d'autres fois par Los Angeles et toujours aussi interminable ces vols. Chaque année depuis trente et un an. Son fils enseigne là-bas. Ça, c'était une vraie mère, elle visite ses enfants peu importe où ils se trouvent. Loin d'être comme ses parents qui ne l'appellent qu'une fois l'an, à Noël.

Après avoir récupéré ses bagages à l'aéroport de Sydney, vient le temps de passer à l'inspection.

- Do you have some food with you ?

- No, of course not.

- For the last two weeks, have you visited some overseas farms ?

Les questions de routine. Sa valise, on l'ouvre et on retourne tout à l'envers, après quoi, elle n'est plus capable de la refermer, elle qui avait tout bien plié et placé. Sous un chaud soleil, Natalie sort de l'aéroport, les taxis font la queue. Elle y marche. Attention ! on klaxonne... on manque de la heurter. Elle recule à temps, la voiture arrivait par la droite. Hello ! on conduit à gauche ici. Oups !... Elle laisse passer l'automobile, traverse ensuite et après avoir mis ses valises dans un taxi, aidée du conducteur, et avoir reporté le chariot, l'étrangère se glisse dans le véhicule en demandant :

- Sir, can I go to Tamarama Beach, please ?

Et elle donne l'adresse au chauffeur.

Durant le vol Toronto-Honolulu, une fois le repas terminé, les deux femmes s'étaient remises à coudre. Encore un peu et c'en serait fini. Natalie avait enfilé les écouteurs et regardait le film que l'on projetait. Un film de Julia Roberts, vu plusieurs fois, *Pretty Woman*. Elle n'avait jamais cru au prince charmant, mais avait toujours attendu de le rencontrer même si elle savait qu'il n'existait pas. Avant Alexandre, ce désir de fusion était inconnu de son corps. Quand il la touche, des frissons l'envahissent et une chaleur l'inonde. Qu'elle aime sentir la fermeté de ses mains sur son corps. Se réveiller à ses côtés... il est même beau au réveil : les cheveux en bataille, la barbe drue. Sentant la transpiration du sommeil. Les yeux collés et l'air grognon. Un bébé pleurait, ça ne l'importunait guère. Depuis deux semaines, Natalie a cessé de prendre la pilule, n'a pas l'intention de recommencer, elle veut avoir un enfant.

L'Australie s'ouvre à elle, un ciel bleu du printemps. Aucun nuage. Un étourdissement l'assaille, elle n'a pas l'habitude des véhicules qui roulent à gauche et qui

tournent également de ce côté en jetant simplement un rapide coup d'œil vers leur droite. Elle sent la fatigue monter en elle, s'en fout crissement, veut tout découvrir, arriver au plus sacrant chez lui, oups !... chez eux. Le surprendre en train de prendre son petit déjeuner, il n'est même pas huit heures. Elle a failli l'appeler de l'aéroport, s'est raisonnée à temps et a raccroché le combiné à la première sonnerie.

À mi-chemin entre Toronto et Honolulu – l'avion venait tout juste de voler au-dessus de San Francisco et survolait désormais le Pacifique –, les deux femmes ont terminé d'assembler le gilet de laine. Pour monter les mailles autour de l'encolure, Natalie n'a pas tardé à sortir une balle de laine bleue et une de rouge. Tourterelle ne viendra pas. Il lui manquera, pas juste lui, les autres aussi. À Toronto, elle n'avait pas eu une minute pour appeler Carl. À Honolulu, elle a eu le temps et s'est mise à signaler avant de figer. Impossible de savoir quelle heure il était à Montréal. Elle s'est informée et un employé d'Air Canada lui a dit qu'il y avait cinq heures de décalage. Ah non ! milieu de nuit. Elle se devrait d'attendre à Sydney pour avoir des nouvelles d'eux, mais à vrai dire, elle n'avait de pensées que pour Alexandre. Sur le vol Toronto-Honolulu, quelque part au-dessus du Pacifique, elle a terminé le collet et, par le fait même, le gilet, et elle a levé les bras pour admirer le fruit de sa besogne. Il ne le mettrait pas tout de suite, devra attendre les soirs d'automne où ils iront se promener au bord de l'océan.

Quand le taxi débouche sur la rue principale à Bondi, l'océan lui apparaît. Une eau bleue, turquoise avec des vagues aux écumes blanches venant s'échouer sur le rivage où des dizaines de personnes marchent, courent, surfent. Incroyable ! tout ça à à peine dix kilomètres du centre-ville : de petites maisons juchées aux bords des falaises. On est loin des méga-buildings des boulevards océaniques américains, et quelle idiotie d'avoir

attendu pour le rejoindre ! Un entêtement qui remonte à l'adolescence, mais il n'est pas ses parents et elle mélange toujours tout. Elle aimera l'endroit, comment faire autrement ? Elle viendra tricoter là-bas au bord de la plage. C'est ça, juste là-bas en haut de la falaise et se laissera bercer par le bruit des vagues. Les entendront-ils de leur lit ? Ça doit se déchaîner fort en temps d'orage ? Étranges arbres. Le chauffeur lui fait part qu'il a fait un petit détour pour lui montrer l'endroit. Elle le remercie, puis ils montent alors une côte. Elle ne vivra pas exactement à Bondi Beach, plutôt en haut de la falaise de la baie suivante, à Tamarama Beach, quartier cossu de la métropole. Elle ne se peut plus.

À Honolulu, il lui a fallu par bus se rendre dans un autre terminal et après y avoir récupéré ses bagages, elle a dû passer la douane américaine avant de serpenter encore avec ses valises posées sur un chariot les corridors de l'aérogare pour finalement enregistrer de nouveau ses bagages et finalement revenir au point de départ et attendre que l'on veuille bien les laisser rembarquer dans le même avion.

Arrivé à destination, le chauffeur aide Natalie à porter ses valises. Quelle maison juchée sur le haut de la falaise ! En bas, une plage bondée de gens malgré l'heure hâtive de la journée. Au bout de la plage, plusieurs tables – propriété d'un café où des gens déjeunent, buvant des cafés –, font face à l'océan. Natalie s'immobilise et regarde la demeure où elle vivra : de grandes fenêtres forment la devanture au travers desquelles elle voit une ombre bouger, enfin ! Ouf... il n'est pas encore parti travailler. Pendant que l'homme du taxi dépose sa dernière valise devant la porte, Natalie sort quelques billets australiens qu'elle s'est procurés dans un guichet automatique de l'aéroport et elle paie la course. L'homme redescendant les escaliers, son cœur battant la chamade, elle hésite avant de frapper, ne le fait pas tout de suite, prend plutôt une grande inspiration, puis

expulse tout l'air d'un coup sec. Après avoir refait le manège une seconde fois, puis une troisième, elle se décide. Toc, toc, toc. Des pas approchent... et pendant que la porte s'entrouvre, elle crie :

- Surprise ! c'est moi qui...

Elle ne termine guère sa phrase : une grande femme, cheveux blonds, lui ouvre la porte et la fait figer tel un bloc de marbre.

- Yes ? interroge-t-elle avec un accent australien prononcé. Elle est élancée et porte un tailleur. Elle a de longs cheveux bouclés.

- Qui tu es ? demande Natalie dans un parler britannique impeccable et l'autre de lui répondre toujours en anglais :

- Et vous, vous êtes qui ?

Estomaquée, elle ne réplique rien.

- Puis-je vous aider ?

- Vous êtes qui vous ?

Natalie se retourne et ressort, elle se doit de vérifier le numéro civique. Aucun doute possible, elle ne s'est pas trompée de maison, elle est à bonne place ?... oui, à l'adresse d'où provenaient les deux lettres reçues.

- Alexandre.

- Alexander ? Alexander n'est pas ici en ce moment, prononce-t-elle avec un accent australien.

Elle ne se rend pas compte qu'elles se parlent en anglais.

- T'es qui, toi ?

- Elizabeth... Alexander grilfriend.

Quoi ? Natalie entre dans la maison.

- Sortez d'ici où j'appelle la police.

- Appelle-la ta police. Alexandre ? Alexandre...

- Je vous l'ai dit, il n'est pas ici. Combien de fois vais-je encore devoir vous le dire ? Il travaille. Pourquoi l'appellez-vous Alexandre ?

- Parce que c'est son nom. Alexandre ?

Natalie s'est mise à circuler partout dans la maison, à le chercher.

- Vous êtes qui ? Une amie d'Angleterre ?

- Non, sa femme !

- Alexander n'a pas de femme, sortez immédiatement !

Passant d'une pièce à l'autre, suivie de la femme qui lui a ouvert, Natalie continue à chercher celui qu'elle ne trouve pas. La femme finit par prendre le téléphone, puis à téléphoner et, quelques instants plus tard, à dire :

- Alexander... il y a une femme, ici. Une femme d'Angleterre qui dit te connaître.

- Je ne suis pas anglaise...

- C'est qui elle ?

- ... je suis canadienne.

- Elle est rentrée dans la maison. Alexander ! rappelle immédiatement.

Mais on ne fait que ça dans les avions, manger ! Dans la liaison Honolulu-Sydney, dès le départ, on leur a servi un repas. Elle rêvassait à ses retrouvailles, savait qu'elle avait pris la bonne décision, n'en doutait plus désormais. Quand reviendrait-elle au Canada ? s'était promis d'y faire un saut très prochainement, à tout le moins pour quelques semaines. Elle ne serait pas comme ses parents qui n'étaient jamais rentrés au

bercail pendant plus de trente ans et qui ensuite n'étaient jamais revenus dans leur pays d'adoption. Qu'il est beau son homme ! trop beau pour elle et ce n'est certainement pas en mangeant tous ces repas d'avion qu'elle perdra les quinze kilos qu'elle a en trop. Chaque matin, au réveil, elle se promet de faire attention et, chaque soir au coucher, constate qu'il lui faudra plus de discipline le jour suivant. Qu'est-ce qu'il lui trouve ? elle est moche, voire terne. Il l'aime, dit-il, mais elle, à ses yeux, elle n'est pas désirable. L'aimera-t-il encore autant avec les kilos qu'elle a pris depuis son départ ? Quand elle pense trop à cela, elle tente en vain de chasser ces idées. Elle a penché la tête et a vu son ventre; elle a beau se donner la discipline de faire du sport, manger moins, elle ne tient jamais. Chaque fois qu'ils faisaient l'amour, quand il la déshabillait, elle voyait sa laideur, n'osait pas se regarder et lui qui disait la trouver belle. Il n'a pas d'yeux cet homme-là ou quoi ? Le sommeil l'avait tranquillement englobée.

Le ton lève dans la maison du bord de la mer. Natalie ne veut pas quitter, elle a rentré ses valises et Alexandre qui ne rappelle pas, puis l'autre, cette autre-là qui se nomme Elizabeth, ne veut pas la laisser seule. Elle dit le connaître depuis deux ans. Qu'ils se fréquentent par ailleurs depuis plus d'un an et demi. Elle ment ! veut lui faire du mal. Mais... elle veut mettre la chicane entre eux. Le mépris de son regard l'intimide. Oui, elle le sait, elle est grosse, elle n'est pas Miss America et après ?

- Non ! j'te l'ai dit que je ne suis pas anglaise. Je suis canadienne. C'est mon père qui est né en... ah !... pis merde... pourquoi j'te raconte tout ça ? Ce n'est pas d'tes affaires. Je n'te dois rien.

Il faisait encore noir dans l'avion quand Natalie s'est réveillée, les agents de bord passaient dans les rangées pour offrir une collation. Elle a pris un verre de jus de pomme

et a demandé des croustilles. Elle devenait zombie, déjà dix-huit heures passées en avion. Une journée à ne rien faire et à attendre que le temps s'écoule et il ne filait pas. Que l'on peut passer de temps à attendre en oubliant de vivre. Elle avait fait le bon choix; bientôt, ils atterriront à Sydney et elle le reverra. Il l'aimera, lui dira qu'elle lui a manqué et qu'il avait cessé de croire qu'elle accepterait un jour de venir le rejoindre. Elle avait le goût de l'embrasser, de sentir ses lèvres goûter son corps, ses mains la caresser et son sexe la pénétrer, se donner complètement. Elle a tout abandonné pour le retrouver, quoi faire de plus pour lui dire qu'elle l'aime ? C'est héroïque, kitsch et cela lui convient. Elle a alors relevé la languette de plastique qui cachait le hublot et a regardé à l'extérieur. C'était toujours la nuit et elle voyait au loin la lune qui flottait au-dessus des nuages. Mary dormait, ne s'était pas réveillée lors du service. Natalie a ressorti de son sac le chandail de laine et l'a porté au bout de ses bras, puis regardé. Elle lui donnera dès son arrivée, a hâte de goûter sa joie. Elle ne tient plus en place; ensemble, ils découvriront la ville : les plages, les petits coins de paradis silencieux de la baie où ils pourront s'aimer en toute intimité. Elle se caresse l'avant-bras et s'imagine que c'est lui qui lui fait ce plaisir. Elle n'a même pas besoin de fermer les yeux pour voir son image. À peine quelques heures et ils seront réunis.

Elizabeth finit par partir, elle devait se rendre au boulot. Il n'était pas question qu'elle la sacre à la porte. Elle menaçait d'appeler la police, mais il n'avait rien pour la faire bouger d'où elle était. La bobonne a fini par comprendre qu'elle et Alexander devaient certainement se connaître, sinon pourquoi insister autant ? N'ayant plus le temps d'argumenter, elle l'a quittée. La porte de la maison refermée, Natalie se retrouve seule. Devant elle, en bas de la falaise, des hommes surfent sur les vagues du matin.

Dans la chambre à coucher, elle s'écroule sur le lit. Elle vient de saisir un de ses gilets, le porte à sa figure et le sent. Il vit bien ici avec cette autre femme. Ce n'est pas son odeur, elle la reconnaîtrait parmi tant d'autres. Morte de fatigue, étendue sur le lit, elle se met à sangloter. Ne peut s'arrêter et pleure désormais. Elle n'a qu'une envie : repartir, pas le lendemain, pas ce soir-là, tout de suite, là, maintenant, à l'instant même. Retourner dans la sécurité du Cœur-de-la-Ville. Elle se sent tout à coup si loin de chez elle; elle ne connaît personne dans ce pays et n'a plus le goût d'y vivre... Elle pense à André et se demande ce qu'il fait. Mais quelle question idiote, il ramasse des champignons et les vend aux passants. Et l'autre, celui qui se promène avec son cochon, que peut-il bien faire ? Elle a eu l'impression qu'en partant, tout s'est figé, comme si le Cœur-de-la-Ville a besoin de son regard pour exister et que maintenant plus rien n'y vit. Puis là, sans comprendre pourquoi, le huitième mouvement du *Requiem* de Mozart se met à résonner dans sa tête et elle se met à lutter contre la douleur qui l'envahit. Des larmes coulent sur ses joues et, d'un geste brusque, elle se lève et se rend au téléphone, agrippe le bottin téléphonique, trouve rapidement le numéro d'Air Canada, ne lui laissera pas le temps de s'expliquer, n'en a rien à foutre de ses satanées justifications ! Expliquer, c'est tomber dans le tourbillon kafkaïen de la culpabilité : chaque mot ajouté envenime la situation. Elle ne veut pas les entendre ses balivernes, ne les croira pas de toute manière. Pourquoi avoir écouté ses amis ? Tout ça est de leur faute... elle ne voulait pas leur dire, savait qu'il n'y avait qu'une issue possible : avoir mal. Qui peut réellement aimer une femme comme elle ? Il lui a menti, l'a fait rêver, p'tite conne ! elle l'a cru, il serait plus juste de dire qu'elle s'est conditionnée à le croire. Une femme répond, elle veut retourner le soir même. S'en crisse de refaire les vingt heures d'avion. Elle n'attendra pas au

lendemain, paiera le prix qu'il faudra, dépensera toutes ses économies s'il le faut. Elle rentre à la maison. Là, elle sait à quoi s'attendre. Pas de places ! Elle arpente l'appartement tout en entretenant la conversation. Impossible, elle fait erreur, en trouvera une. Rien avant deux jours. Elle n'attendra pas. Ira à la nage. Nager jusqu'à épuisement, nager jusqu'à en perdre la raison, à en oublier pourquoi les bras tournent. Devenir zombie et cesser d'avoir ce poids à la poitrine. La dame s'excuse. Rien à en foutre de ses doléances qui n'apaisent rien. Elle raccroche en crisse et retombe sur le lit. Elle crie. Ne tarde pas à hurler. Un cri provenant des entrailles.

Quand le commandant a annoncé qu'ils s'apprêtaient à perdre de l'altitude pour bientôt atterrir en sol australien, Natalie ne tenait plus en place. Elle a de nouveau bouclé sa ceinture et Mary, qui était réveillée depuis peu, s'est mise à lui parler du plaisir qu'elle a eu à faire ce dernier voyage. Elle rentrait chez elle mourir.

- Il n'en sait rien, je ne lui ai rien dit, dit-elle en anglais. À quoi bon vivre si tu ne peux plus voir ceux que tu aimes ? Quand tu as mon âge, à part tes enfants, tu verras Natalie, il n'y a plus grand chose d'important dans la vie.

Ce n'est pas la même chose pour tout le monde, elle songeait à ses parents. Mais là, cette journée-là, ils n'allaient pas la lui gâcher, pas une autre fois. C'était fini le temps où ils avaient encore de l'emprise sur ses émotions. Bel et bien terminé ! Un bébé s'était mis à pleurer, la pression de la cabine changeait trop rapidement. Natalie a offert à Mary une gomme qu'elle a acceptée en la remerciant. Les deux femmes parlaient de tout et de rien : Natalie du plaisir de retrouver son homme, Mary de celui d'avoir fait ce dernier voyage avant de mourir. Elles ne s'écoutaient pas vraiment, ça arrive parfois. Chacun dit

ce qu'il a à dire, ne répondant et n'écoulant pas l'autre : des soliloques qui semblent se répondre.

Quand Natalie ouvre les yeux, elle se demande où elle est. L'instant d'après, tout lui revient. Elle referme les yeux, doit se rendormir, oublier, mais elle ne se rendort pas et n'oublie pas. Elle finit par les rouvrir et regarder le cadran, il est quatorze heures. Elle a dormi trop longtemps. Elle agrippe le téléphone et rappelle la dame d'Air Canada, toujours aucune place. Elle devra passer trois jours à se morfondre. Visiter, aucune envie. Elle se rend dans la cuisine, n'a pas le goût de se faire à manger, il faut sortir d'ici, ça sent trop lui. Tout lui ressemble. Il n'a jamais été fidèle, ne voulait pas réellement qu'elle vienne le rejoindre. Quelle idiote ! on ne la reprendra plus. Elle s'en veut, s'était dit la même chose la fois qu'on lui a volé sa virginité à la sauvette devant la laveuse et la sècheuse de ses parents, couchée sur une serviette qui attendait d'être lavée. Mais c'est lui qui insistait, qui revenait à la charge. Elle n'a pas le goût de prendre une douche même si elle sent la transpiration. Pas le goût non plus de changer ses vêtements. Le goût de rien, sauf de disparaître de cette maison. Elle fouille dans son sac, trouve le livre prêté par Carl : *La vie devant soi*, le prend, le met dans sa sacoche et, avant de partir sans barrer la porte, elle laisse un mot sur la table. Il finira bien par revenir, la cherchera, faudra bien en fin de compte l'affronter, il sait qu'elle est ici, même s'il n'a pas retourné l'appel de l'autre. Il sait et se sacre ben d'elle.

Natalie descend l'escalier, le paysage a perdu de sa beauté : l'eau turquoise est rendue terne, le sable aussi. Elle marche tranquillement, arrive sur la promenade qui longe la falaise et fait quelques autres pas avant d'emprunter l'escalier qui la mène à la plage. Les deux pieds dans le sable, sans souliers ni bas, elle se promène nonchalamment

et passe au côté d'enfants qui se lancent un ballon. Elle n'en aura pas, ne parviendra plus à faire confiance. Un peu plus loin, d'autres jeunes se courent après tandis que certains font des châteaux de sable sous l'œil averti des sauveteurs : l'un est assis sur l'immense chaise en bois, puis l'autre, debout sur la plage. En passant près d'eux, Natalie capte leurs éclats de rire. Au bord de la grève, l'écume des vagues mourantes vient s'échouer sur ses pieds puis, comme elle s'est avancée, sur ses mollets. Chaque inspiration lui donne un haut-le-cœur. Elle a encore le goût de pleurer, mais ne le fera pas, il n'en vaut guère la peine. Qu'elle a honte d'elle : elle a parlé à tout le monde de son bonheur et comment astheure les affronter ? Il ne faut pas y retourner, mais où aller ? On la jugera, ça c'est évident. Elle, une toutoune qui n'est même pas capable d'avoir un homme et quand elle en a finalement un, incapable de le garder. Les vagues baignent maintenant ses cuisses, son pantalon est mouillé.

De retour sur la grève, rapidement rendue au petit café, Natalie trouve une place où s'asseoir et commande un sandwich, elle a faim. Le dévore aussitôt et en redemande un autre, pis fuck sa ligne, elle n'a plus de raisons de maigrir. Elle boit aussi deux canettes de coke avant d'ingurgiter deux gros morceaux de gâteau. Avec sa fourchette, grattant l'assiette, elle s'assure de ne laisser aucune trace de glaçage. Elle reprend son livre et continue sa lecture.

- Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Il n'a pas répondu. Il but un peu de thé de menthe qui est bon pour la santé. Monsieur Hamil portait toujours une jellaba grise, depuis quelque temps, pour ne pas être surpris en veston s'il était appelé. Il m'a regardé et a observé le silence. Il devait penser que j'étais encore interdit aux mineurs et qu'il y avait des choses que je ne devais

pas savoir. En ce moment je devais avoir sept ans ou peut-être huit ans, je ne peux pas vous dire parce que je n'ai pas été daté, comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine.

- Monsieur Hamil, pourquoi ne me répondez-vous pas ?

- Tu es bien jeune et quand on est très jeune, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

Adulte aussi.

- Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

- Oui, dit-il, et il baissa la tête comme s'il avait honte.

D'un geste brusque, Natalie referme le livre, ne peut poursuivre. On vit sans amour, mais à quel prix ? Elle l'a toujours fait. Elle lui en veut, pas de l'avoir trompée, de lui avoir fait découvrir le manque qu'elle ressent à cet instant-là. Avant lui, elle ne connaissait pas l'amour et elle était heureuse. Ne l'était pas réellement, mais croyait l'être. Elle s'apprête à baisser la tête et à fermer les yeux quand elle entend son nom. Elle se retourne, Alexandre lui fait face. En beau calvaire, elle le dévisage.

- Natalie ! quelle belle surprise.

Il s'approche avec trop d'enthousiasme. Elle se lève et recule.

- Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

- Depuis quand ça dure avec l'autre ?

- C'est comme un petit peu plus compliqué que ça pour répondre de même. Assis-toi au moins... on va prendre le temps d'en parler.

- Depuis quand ?

- Natalie, calme-toi.

- Je suis calme ! dit-elle en gesticulant, ne réalisant pas qu'elle hurle devant tout le monde. On s'est retourné ne comprenant rien de leur verbiage.

- Viens, rentrons à la maison.

- Non !... ne me touche pas !

- Pas ici Natalie, je connais tout le monde...

- Je m'en crisse Alexandre, touche-moi pas !

- Assis-toi, je vais aller me prendre un café et on va jaser.

- Tu disais m'aimer ! hurle-t-elle.

Il s'éloigne sans répondre. Il se rend au comptoir du petit café de la plage et il se commande un sandwich et un café au lait. Il discute quelques instants avec l'employée qui lui prépare son habituel sandwich au poulet. Il la connaît depuis déjà quelques années, ça remonte au temps de ses premiers séjours en terre australienne. Il s'imagine que durant ce petit moment à distance, Natalie se calme. Elle s'est assise. Pour allonger le temps, il laisse passer un enfant qui veut une crème glacée. À son retour, dès lors qu'elle ouvre la bouche, il se souvient que Natalie ne se calme jamais aussi rapidement.

- Tu en as pris du temps.

- J'étais en réunion.

- Dis-le... dis-le que tu la baises.

- Ce n'est pas aussi simple, vraiment.

- Tu me trompes ou pas ? me semble que c'est pas trop compliqué ça comme question.

- Natalie, tu veux-tu bien.

- Hey ! j'ai-tu l'air d'une dinde ? Un plus un dans mon livre à moi ça fait deux, pis je n'suis pas venue ici pour faire trois avec cette greluce ! Lui as-tu vu le body ? pis tu vas me faire accroire que tu ne la baises pas. Depuis quand ?

- Calme-toi, Natalie. Parlons calmement, ça ne donne rien de s'énervé, dit-il en appuyant sa main sur la sienne, elle la retire aussitôt.

- M'énervé... moi ! m'énervé, j'sais pas pourquoi je ferais ça, hein ? Dis-moi ça ! J'suis calme, dit-elle en détachant bien les mots, tu m'entends Alexandre, je suis calme. J'aimerais bien t'voir à ma place.

- S'il te plaît, baisse le ton, ça ne mènera à rien.

- Tu la connais depuis quand ?

- Natalie, tu n'es pas dans un état pour que je... reste assis.

- Non ! si tu ne réponds pas, j'pars.

- De grâce Natalie, assis-toi et je vais répondre... c'est vraiment ce que tu veux ?

- Oui !

- Ce n'est pas ce que tu penses, laisse-moi au moins l'temps d'expliquer.

- Depuis quand ? dit-elle en haussant le ton.

- Natalie, s'il te plaît.

- Depuis quand ?

- Deux ans ! t'es contente là, tu l'sais...

Et changeant de ton, il poursuit :

- Ce n'est pas, Natalie ! ce n'est pas ce que tu penses.

- Pis je pense quoi selon toi ?

- Natalie, sois raisonnable.

- Raisonnable, j'ai-tu ben entendu ? raisonnable... j'ai-tu l'air d'avoir une poignée dans le dos ? J'ai-tu l'air si conne que ça, moi ? Je comprends là pourquoi t'étais toujours rendu ici. Tout s'explique, hein ?... le chat sort du sac. J'comprends là pourquoi tu tenais tant que ça à y'aller. À le sais-tu elle au moins que tu me faisais la cour, que j'étais dans le décor, bien oui ! Alexandre, tu me disais m'aimer au cas où tu ne t'en souviendrais pas. Tu te souviens-tu aussi que tu m'as comme demandé de venir vivre avec toi ? T'en souviens-tu de ça ?

- Oui, elle...

- Ça ne paraît pas.

- Elle ne compte pas pour moi. Il n'y a que toi.

Alexandre détache son nœud de cravate, de la sueur perle sur son front.

- Tu mens comme tu respire.

- Là, ça suffit !... j'en ai assez entendu. Tu te calmes-tu ? câlce ! Y'a ben des maudites limites à se faire insulter. J'te crie-tu après, moi ? Juste pour te le rappeler, c'est comme toi qui ne voulais pas me suivre. C'est quoi là, j'aurais dû passer ma vie à t'attendre ? Je m'excuse Madame, je ne l'ai pas fait... qu'est-ce que tu veux que j'te dise ? Tu vas-tu m'en vouloir jusqu'à fin d'tes jours ? Pis merde !... t'avais juste comme à te décider avant. Je devais-tu passer ma vie à t'attendre en m'apitoyant sur mon sort ? Pis si tu veux tout savoir, oui... oui Natalie, oui j'la baise depuis deux ans pis c'est même très bon à part de ça. J'avais-tu ben l'droit de faire ce que je voulais, j'te connaissais même pas. J'pense qu'il y a comme des boutes que t'oublies là !... c'est comme toi qui ne voulait plus rien savoir de moi. Tu t'en souviens-tu d'ça ou t'as déjà tout oublié ? Je n'suis pas le seul coupable, hein ? Je sais bien que tu ne me croiras pas, mais qu'est-ce

que tu veux que je fasse ? tu vas le savoir quand même. L'avant dernière fois, oui, celle où nous étions ensemble, parce que oui Natalie, je croyais que je comptais pour toi, non... écoute-moi quand j'te parle ! arrête de regarder partout. Non, Natalie ! je ne l'ai pas vue. Je ne lui ai pas dit que j'étais ici.

- Tu me prends vraiment pour une conne, toi ? Tu lui as-tu vu le body ?

- Ça là, Natalie... ça là, c'est tes bibites à toi, pis moi là, j'peux rien y faire. J'en ai-tu rien à foutre de tes kilos en trop, arrête donc de toujours tout ramener à toi !

- Moi, là... j'aurai tout entendu. Tout ramener à moi ?

- T'es grosse, pis après ?

- Bravo !... excellent ! J'traverse la planète entière pour...

- Arrête de me gosser avec ça.

- Pour me faire dire que j'suis grosse.

- Je vais finir par en avoir un problème si c'est ça que tu veux.

- Pis c'est moi l'égoïste.

- Vas-tu me l'reprocher tout notre...

La sonnerie du nouveau cellulaire de Natalie se fait entendre. Dès lors, elle se met à le chercher dans son sac. Quelques instants plus tard, elle porte le téléphone à son oreille, puis répond d'un ton sec :

- Oui !

- Natalie ! c'est Michel. Tsé, je l'ai ! j'ai réussi... euh, désolé de ne pas avoir rappelé tout d'suite. J'suis qualifié, t'entends Natalie ! J'vas à Athènes ! J'ai aussi battu le record du monde. C'est trop cool. T'es la première à qui je l'dis. Enfin... oh ! s'excuse. Tsé, j'oubliais de t'demander, tu l'as revu ? Tu dois être tellement contente.

- Rien.
 - Quoi ? Qu'est-cé que tu dis là ? Tu ne l'as pas encore vu ?
 - C'est ça.
 - Ça va-tu toi ? tsé, t'as une drôle de voix.
 - Oui, oui...
 - T'es seule ?
 - Ouin.
 - Ben, viens m'rejoindre, c't'affaire, j'te sors.
 - Où ?
 - Dug Out, sur Oxford Street, dans Paddington.
 - Paddington ?
 - Oui, oui, the suburb.
 - En banlieue ?
 - Non, ici les suburbs sont les arrondissements d'la ville.
 - D'accord.
 - Ça ira pour venir ?
 - Oui.
 - Tu vas trouver ?
 - Oui, oui.
 - Donc... ben, à tout d'suite.
 - C'est ça.
- Nathalie se lève.
- C'était qui ?

- Ce n'est pas de tes affaires.

- Tu vas où d'même ?

- Ça ne te regarde pas non plus. Va donc la retrouver !

Elle agrippe son roman, sa sacoche, y glisse son cellulaire, et elle le quitte; il la suit.

- Tu vas où ?

- Prendre de l'air. Fais-moi plaisir, laisse-moi tranquille. C'est-tu trop te d'mander ça ?

Plus rapidement que lui, elle marche jusqu'au boutte du parc, là, il y a un petit escalier qui lui permet d'accéder à la route où elle hèle le premier taxi qui passe et elle quitte l'homme pour qui elle a fait tous ces kilomètres. La voiture serpentant les rues de la métropole ne tarde pas à regagner le centre-ville. Désormais stationnée dans une petite rue perpendiculaire à Oxford Street, Natalie paie la course, tend un billet de vingt dollars à l'homme, récupère la monnaie et sort du véhicule. Le pub est de l'autre côté de la rue. Dès l'entrée, en descendant les quelques marches, elle s'aperçoit que l'endroit est quasi vide. Milieu de l'après-midi, beau soleil à l'extérieur, les Sydneystes sont à la plage, ceux qui ne travaillent pas à tout le moins; c'est novembre, le milieu du printemps. Michel lui fait un signe de la main et, tandis qu'elle approche, il dépose sa bouteille, se lève et la rejoint.

- Natalie, je l'ai ! Tsé, je l'ai eu... j'arrive pas à y croire. T'étais ici à matin, t'aurais dû me l'dire, t'aurais pu v'nir, tsé.

Elle s'assoit et dépose sur la table le livre qu'elle traîne avec elle depuis que Carl lui en a fait cadeau et elle l'écoute raconter son exploit : le début de la course, comment il a remonté ses adversaires, sa victoire.

- Je parle, je parle pis j'pense même pas de m'informer de toi tsé, s'cuse mais j'suis trop content, j'attends depuis si longtemps. Il y a quatre ans, tu sais ? tsé, j't'en ai déjà parlé.

- Oui, tu as manqué les qualifications par quelques centièmes de secondes.

- Ouais, c'est ça... des centièmes de secondes, Natalie, tsé des centièmes de secondes, trop bête ça, hem ! Il faut te faire visiter la ville, tu vas voir c'est écœurant. Chanceuse ! tu vas vivre astheure. A beer please... Il ne me voit pas, tu veux quoi ? j'te ramène une Cascade, OK ? tu vas voir, c'est trop bon ! C'est fait avec de l'eau de la Tasmanie, tsé, la p'tite île du Sud. Ça a un goût particulier.

Debout, Michel se rend voir le barman.

- Pas de bière, je n'ai pas soif.

- Chut, chut, chut... faut fêter ça, attends j'reviens.

De retour avec deux bières, il croise le regard d'un homme qui entre dans le pub. Ce dernier vêt un complet *Versace* : une chemise bleue, un veston et un pantalon gris, et une cravate mauve qu'il dénoue en se dirigeant vers le bar. Michel lui sourit. Ses yeux noirs ont attiré son attention, il est rare qu'il rencontre un homme plus grand que lui. L'inconnu lui sourit à son tour. Leur regard se quitte et Michel rejoint Natalie; il dépose les bières sur la table, elle en prend une, puis ils portent un toast.

- Tsé raconte, j'veux tout savoir, et puis cette rencontre ? comment c'était ? T'es arrivée quand ?

- Humm !

Et elle prend une autre gorgée de bière.

- C'est vrai qu'elle goûte bon.

- Et puis, qu'est-ce qui s'est passé ? raconte, j'veux tout...

- Wo ! une question à la fois s'il te plaît. Il était au travail et débordé quand je suis arrivée. Il va m'appeler quand il aura fini.

- Tsé, tu es ici, il faut aller le rejoindre, tout de suite, maintenant, y travaille où ?... T'es sûr que ça va toi ? Ça pas l'air d'aller ?

- Oui... j't'assure. La fatigue... oui, la fatigue, juste ça, enfin... le voyage, tu sais ?

- Parle-moi-z-en pas tsé, j'suis juste pu capable de faire toutes ces heures d'avion, et dire que demain, tsé, j'me r'tape le Pacifique pis l'Amérique ! Des fois tsé, j'rêve de rester des mois à Montréal sans partir. Tu ne bois pas ?

L'homme vu auparavant passe près d'eux, son regard se pose sur le livre que Natalie a déposé sur la table et celle-ci, angoissée par le fait que Michel risque de découvrir le pot aux roses, ne réalise pas que ce dernier suit du regard l'homme qui poursuit son chemin et qui disparaît dans la salle de bain.

- Comment tu trouves Sydney ?... hou, hou, Natalie, j'te parle. Coudon ! t'es encore dans la lune, toi. Qu'est-cé qui s'passe ?

- Rien, j'te dis... je suis juste fatiguée.

- Tu regrettes ton choix, tu veux retourner à Montréal ?

Tout veut jaillir et elle s'apprête à tout déballer quand une voix d'homme la coupe :

- You are québécois ?

Ils se retournent.

- Je pensais que vous étiez français, dit-il avec un accent parisien. J'ai reconnu le livre de Gary, good isn't it ? En vous entendant parler, I knew que vous étiez québécois.

- Vous êtes français ?

- Non, australian... si vous voulez.

- Vous voulez vous asseoir ? dit Natalie.

Il tend la main.

- Jonathan. Jonathan Steiner.

- Natalie West.

- Jonathan.

- Michel Lafrenière.

- Nice to meet you.

- Enchanté, répondent-ils.

Il se tire une chaise et prend alors place.

- Où avez-vous appris votre français ?

- Au Canada.

Ce n'est pas un hasard s'ils l'ont pris pour un Français. Il a travaillé fort pour perdre son accent et y est parvenu.

- À Montréal ?

- Non, pas à Montreal, à Québec. I grew up there, il est rare de rencontrer des Québécois à Sydney, faut dire que... que... I'm not going to tourist attractions anymore.

Désolé, j'ai... je parle plus souvent français.

- Tsé là, aucun problème.

- Do you prefer to speak in English ? We just don't mind. Up to you.

- Non non, je veux parler français. Pour être honnête, ça me manque, but you, you're British ?

- Non, oui, mon père oui en fait... Qu'est-ce que vous... tu ?... on peut se tutoyer ? d'accord ?... Que fais-tu ici ?

- Je suis avocat, international law.

Jonathan leur explique qu'il se promène d'un pays à l'autre comme cela depuis déjà cinq ans. Ses parents, des Autrichiens, avaient immigré au Québec et étaient retournés en Europe quand il avait quinze ans. Là, il a fait ses études. Le droit à Londres et un MBA à Paris. Il a travaillé en Autriche quelques années, en Afrique du Sud et, depuis trois ans à Sydney, de gros dossiers.

- C'est toujours aussi froid au Canada ?

- Ouais, dit Natalie, mais pas cette année, il fait comme très chaud, c'est comme si l'hiver n'arrive pas, on ne s'en plaindra pas.

- Donc, j'en déduis que tu es ici que pour quelques jours seulement ?

- Oui... non, la compagnie de mon chum...

Jonathan pouffe de rire.

- Ça fait des années que je n'ai pas entendu cette expression, it's so great to meet you, ça fait drôle. Vous êtes libres pour dîner ? faut que je vous invite, mais... mais continue, tu disais que.. tu parlais de ton chum. Ton chum !

- Il ouvre le marché australien, je viens m'installer ici ?

- Where ? when ? which suburb ?

- Tamarama Beach !

- Great ! excellent, it's so beautiful. Moi, I own a flat l'autre bord de la baie, dans le North Shore, à proximité de l'eau. C'est aussi dispendieux comme quartier que Tamarama, il faut... il faut... merde ! c'est... je perds mes mots... c'est bête ça, puis là, j'arrive même plus à trouver le mot anglais, ça me rend naze. Il faut... ah ! et merde...
You have to get a ferry to go there. Il passe tout près de la maison.

L'homme se lève et revient avec une bouteille de vin rouge.

- It's my shoot. Vous avez déjà goûté au Merlot australien ?

- Non, dit Natalie.

- I got the most expensive.

- Quand je viens, j'en ramène toujours quelques bouteilles.

- Quand tu viens ?

Je compétionne

- Oui, je compétitionnais à la piscine olympique, à matin.

- Ah oui ! c'était... c'était... voyons comment on dit « diver » en français ?

- Le plongeon, dit Natalie.

- Ouais, c'est vrai, y'avait le plongeon à matin, mais moi tsé, c'est la nage.

Les deux hommes se regardent pendant qu'ils échangent.

- Et puis ?

- Et puis, garde-moi boire, t'as-tu ta réponse ? Passeport pour Athènes !

- Drink to that !

- Et à ton arrivée en Australie ! dit Michel.

- Et à notre rencontre, ajoute-t-elle.

Le vin est délicieux, la bouteille se boit rapidement. Vers dix-sept heures, Jonathan insiste pour qu'ils viennent manger à la maison et il règle l'addition. Ce soir-là, ils seront ses invités; il rencontre rarement des compatriotes. Ils hèlent un taxi, doivent passer par le quartier chinois qui n'est pas très loin, il suffit de descendre Oxford Street jusqu'au centre-ville, prendre à gauche sur Market, faire quelque cent mètres et ils arrivent. Jonathan achète des bébés pieuvres. Du riz, il en a à la maison et il achète une bouteille de Merlot, son vin. La bouteille la plus chère trouvée. En route cette fois-ci à pied vers le quai du centre-ville, Natalie découvre un quartier où s'entremêlent immeubles du dix-neuvième siècle et buildings modernes. Elle lève la tête : la tour ATM.

Après avoir payé leur entrée, ils se retrouvent rapidement en haut de la tour, la plus haute se dressant dans l'hémisphère sud, faut dire qu'il n'y a pas de grandes métropoles occidentales en dessous de l'équateur, fait remarquer Jonathan. L'espace de quelques instants, éblouie par la beauté de la cité, Natalie oublie les événements de la matinée. Jonathan pointe du doigt pour indiquer les choses à voir. Face à eux pas très loin la baie de Sydney, le Harbour Bridge, l'Opéra, le jardin botanique; à leur droite, au loin, le pacifique et la plage de Bondi. Plus près, en dessous, en direction du Pacifique, le Centennial parc et St-Mary's Cathedral. L'autre côté de la baie, face à l'Opéra, la Rive-Nord, l'endroit où il vit. Il pointe le condo, eux ne le repèrent pas. Alors Jonathan le met dans la mire d'une des lunettes d'approche fixées à la structure. Natalie regarde la première avant de laisser la place à Michel qui n'est pas certain de bien repérer l'immeuble. Tandis que Jonathan s'approche par derrière, Michel tasse la tête pour qu'il puisse appuyer son menton sur son épaule et, regardant à son tour, aligner de nouveau la

lunette d'approche, la tassant légèrement. Il sent bon. Jonathan reculé, Michel peut observer à sa guise.

De retour dans la rue, ils poursuivent leur marche vers le bras de mer. Jonathan a trouvé un caillou par terre, s'amuse à le heurter et, quelques pas plus loin, l'ayant rejoint, le frappe de nouveau. Vieille habitude d'une enfance passée au Québec où des morceaux de glace traînent dans les rues une saison durant. Toujours en poussant du pied la garnotte, il se dévoile : il parle de son travail, il mentionne qu'il faut gagner beaucoup d'argent pour vivre aisément à Sydney.

- Tu t'ennuies du Québec ?

- No. I haven't gone back.

- Tsé, si un jour tu... tu viens, tu nous visiteras.

- I don't think so, Michel, je n'y retournerai pas.

- De mauvais souvenirs ?

- Non... pas vraiment.

Il s'est retourné, a perdu de vue le caillou et il regarde Michel.

- Si tu veux... ben, ça fait so long, quinze années...

- Tu connais le Cœur-de-la-Ville ? demande Natalie.

- C'est là que nous vivons.

- Ouais... mon oncle y vivait. Nous y allions for Christmas. Il... il demeurait sur la rue... attendez que j'me rappelle, la rue... voyons... la rue Ducharme je crois. It's possible ?

- Ah ! ben là ! c'est fou ça comme le monde est petit. Je vis là.

- Où ça, Natalie ?

- Tu souviens-tu du dépanneur ?

Jonathan lève les yeux dans les airs et réfléchit un peu.

- Ben oui ! celui qui a plein de bonbons ? Est-ce que la femme de la dépanneur, comment elle s'appelle dont ? elle était tellement gentille ? madame... c'était un drôle de nom... coudon...

Et il éclate de rire.

- ... je retrouve mon parler québécois. Ça fait longtemps tellement, on oublie, c'est vraiment plaisant de rencontrer vous.

- Tu, tu veux parler de madame Laliberté ?

- Oui ! I think it was that.

Tout en discutant, ils continuent de marcher en direction de la baie, il veut leur montrer la vue. C'est le plus bel endroit à ses dires pour apercevoir l'Opéra et la baie de Sydney.

- Elle est morte.

- What ? Dead !

Et il cesse de parler. Sa figure change d'expression.

- Elle est morte, il y a sept ans, reprend Michel, tu as peut-être connu son fils ? il avait comme toi, à peu près ton âge.

- Il avait ?

- Y'est mort.

- Ils sont tous morts, coudon ! How ?

- Eux, un accident de voiture.

- Ils ont soufferts ?

- Non, morts sur le coup.

- Et David ?

Michel se retourne intrigué et questionne :

- Comment ça que tu sais qui s'appelait David.

- You... you just said his name.

- No..

- Yes, you... you just did.

- Michel, veux-tu bien ! comment pourrait-il savoir si on ne lui a pas dit ?

- Il est mort noyé, dit Natalie. Tu l'as connu ?

- Euh... I can't remember, ça me dit rien, j'ai aucun souvenir de lui, mais de la femme, oui. Chaque fois que j'allais for Christmas chez mon oncle, j'allais acheter des candy, pis elle m'en donnait plus que d'argent que j'avais. Je me rappelle même d'y aller sans argent et de repartir avec un sac plein de... de, comment on dit candy en français ?

- Bonbons.

- C'est ça, un sac plein de bonbons.

Même s'il fait des efforts, il ne retrouve pas l'accent de sa jeunesse, pour quelques mots bien évidemment, mais en vérité, on le prendrait pour un Parisien qui parle avec un vocabulaire québécois. Il ne peut s'empêcher d'articuler chaque syllabe et d'étirer la dernière.

- Tu connais peut-être Carl.

- Who's that ?

- Son autre fils. Le frère de David.

- Vous demeurez là-bas, les deux ?

Ils arrivent au bout de la rue, au-dessus de leur tête, la gare de trains, et, en face, l'eau de la baie. Estomaquée, Natalie demeure muette devant la splendeur du paysage; plus loin, un peu à gauche se dresse le Harbour Bridge où des touristes marchent sur la structure métallique du pont qui forme une arche.

- One day, dit Jonathan avec un accent australien très prononcé, if you wish Natalie, I'll take you there. On top, the view is so beautiful.

L'Opéra de Sydney se dresse à leur droite.

- Do you like opera ? Nous pourrions aller Sunday night, ils jouent Lohengrin, c'est Wagner.

- Je pars demain, tsé.

- Et toi ?

- We'll see... why not ?

- Tu viendras avec ton homme, tu disais qui travaille, qui travaille pour quelle compagnie, donc ?

- Itech International, une compagnie de cellulaires.

- The market it's so open here, everybody has a mobile. It's so crazy !

Dans la baie, pour une semaine, un bateau de croisière irlandais a élu domicile. Sur l'eau, des traversiers font la navette entre les deux rives. Jonathan achète des billets et ils se mettent en file. Le bateau arrive, un petit paquebot beige et vert. Le ferry, en route vers l'autre côté de la baie, les éloigne tranquillement du centre-ville et, à mesure qu'il avance, les buildings se dressant aux abords de l'eau se dévoilent. Ils croisent deux traversiers qui naviguent en sens opposé. Entouré d'eau sur trois façades, l'Opéra avec ses toits blancs à arches se dresse à l'extrémité ouest du jardin botanique. Quelques

touristes assis dans les marches du monument prennent un répit tandis que d'autres circulent à l'entour. Près de l'eau, un jeune homme vêtu d'un gilet bleu sans manches joue du violon. Il a les cheveux courts, noirs, les traits racés. Son lutrin, attaché à l'un des bancs de l'avenue et quelques épingles à linge s'assurant que les feuilles y restent bel et bien agrippées, fait face aux Sydneystes et touristes qui passent et qui, pour certains, s'arrêtent l'écouter. Un air de Mendelssohn, le premier mouvement de son concerto en *mi* mineur, flotte sur la baie. Mais c'est l'homme aux cigarettes ! croit entendre Natalie. Vivre à Sydney, il viendrait s'y ramasser un petit pécule. À mesure que le ferry progresse sur l'eau, son regard se pose davantage sur le jardin botanique. La brise survolant la baie rafraîchit leur corps; tout au long de leur promenade, la sueur a perlé sur leur front. En face d'eux, la Rive-Nord approche, les maisons juchées dans les falaises. Jonathan montre du doigt son condo. Le traversier fait un premier stop et, au second, ils débarquent.

- Ça doit valoir un petit magot ça ? dit Natalie.

- Beaucoup... plus que... qu'un... moitié de million... qu'un demi-million.

Ils marchent et empruntent l'escalier qui prend naissance à la sortie du quai, à leur droite; la plupart des gens continuent leur route dans la rue en pente. Plusieurs d'entre eux s'immobiliseront un peu plus loin à l'arrêt d'autobus et attendront le véhicule qui les conduira à la maison, d'autres poursuivront quelque peu leur chemin et regagneront leur voiture. Arrivé au condo, Jonathan les fait entrer. À droite, un immense salon et une salle à dîner, le propriétaire va aussitôt ouvrir les fenêtres.

- Ça va être moins chaud like that.

Puis il leur fait visiter : la cuisine est à gauche, sa chambre dans le fond et, de l'autre côté, un bureau de travail où se dressent trois bibliothèques en chêne massif. Des volumes de droit en emplissent une, des romans anglophones la deuxième et des livres français la dernière. Jonathan dévore tout ce qu'il trouve. Deux rangées de la bibliothèque francophone sont remplies de livres Gallimard, il en saisit un.

- Voilà the proof !... la... la preuve. *La vie devant soi*. You see, je ne te racontais pas des bobards, regarde... je l'ai lu et relu ce livre, il est tout souligné.

- C'est Carl, tu sais ? on en a parlé tantôt, le fils de la dame qui me l'a donné avant de partir.

- Tu connaissais sa mère bien ?

- Ouais, j'ai emménagé dans l'un des appartements en dessous de chez eux, il y a quelques années.

Tandis que Jonathan s'éclipse pour revenir avec des coupes et une bouteille de rouge, Natalie se plaît à fouiner dans ses bibliothèques.

- Je... je move... Natalie, comment on dit ?

- Déménagement.

- C'est ça, je déménage toujours avec mes livres. Ceux-là... je les traîne depuis déjà quinze années bientôt. J'aime les livres québécois. Je ne connais plus ce qui aujourd'hui s'écrit, c'est so... voyons !... so hard... c'est assez difficile, hey ! well... ça finit par revenir. Va falloir se revoir, j'ai trop oublié, que veux-tu ? quand on pratique pas... de quoi je parlais ?... ah oui !... je disais, c'est ça, y'est assez difficile d'avoir des romans français ici, imagine des québécois.

- Tsé, j'pourrais demander à Carl de t'en envoyer, il a une petite section de livres dans son dépanneur.

- Son dépanneur ?

Il lui explique que depuis la mort de ses parents, c'est lui qui a repris l'affaire familiale, puis elle lui raconte qu'une des sections du dépanneur abrite désormais des bibliothèques remplies de romans qui permettent aux gens du quartier de s'approvisionner. Il lui laisse le numéro de téléphone du dépanneur et l'assure que Carl se fera un plaisir de lui faire parvenir par envoi postal les nouveautés. Jonathan promet d'appeler, il propose aussi à Natalie de venir se servir dans sa collection privée. Il est difficile d'être complètement coupé de sa culture quand on s'exile et il souhaite lui faciliter l'éloignement. L'Australie, c'est rendu son chez-lui. L'an dernier, il a reçu sa résidence permanente, dans quelques années, il sera en bonne et due forme un citoyen de ce pays. Il n'y a pas plus australien que lui, moins d'un an lui a suffi pour prendre l'accent. Le don des langues, il ne l'a jamais voulu, il l'a eu. Il ne s'est jamais autant senti chez lui que dans ce pays perdu au milieu des océans Indien et Pacifique.

- Tu vas Natalie, tu vas... Tu vas tellement aimer ce pays. It's so great to live here. Oups !... encore en anglais, désolé. C'est quoi donc ?... c'est quoi donc l'expression ?... chasser le naturel, il... il...

- ... revient au galop.

- C'est ça, il revient au galop, merci Natalie. Gêne-toi pas pour continuer à fouiller dans mes bibliothèques, moi, je vais préparer le repas.

Natalie découvre des livres de Réjean Ducharme – elle avait bien aimé lire *L'avalée des avalés* –, la trilogie des jumeaux d'Agota Kristof, des romans de Jacques

Poulin dont *La tournée d'automne*. La date de parution de ce titre est ultérieure à celle de son exil du Québec. Elle s'amuse à imaginer la manière dont il s'est retrouvé en possession de l'édition de poche de Babel : peut-être un Québécois de passage en Europe ? Toujours en bouquinant, elle met la main sur d'autres titres dont les parutions sont postérieures à la date de son départ, des romans publiés au début des années quatre-vingt-dix, elle trouve cela étrange. Lorsqu'elle lui en fera part, il lui dira qu'il a eu le bonheur, un jour, lorsqu'il étudiait à Paris, d'être amené à la librairie du Québec qui est sise 30 rue Gay Lussac et qu'il y est retourné une fois le mois. Parmi les romans québécois sont regroupés plusieurs livres de Michel Tremblay dont *La nuit des princes charmants*. Elle a souvent entendu parler de cet auteur, mais n'a jamais osé grappiller l'une de ses œuvres; faut dire que Carl a en aversion le romancier et qu'il se plaît à dénigrer l'œuvre qui n'a pas, à ses yeux, une grande valeur littéraire. Qu'il ne faut pas perdre son temps à la lire, que c'est d'un ennui mortel et dire qu'avec Patrice qui partage son avis et qui ne se tarit pas de discréditer l'œuvre du romancier-dramaturge, elle ne s'est jamais risquée à ouvrir l'un de ses livres pour y voler quelques lignes du regard. Elle a toujours trouvé bizarre cette aversion pour l'auteur québécois le plus lu à l'étranger. En voir autant dans une bibliothèque privée titille sa curiosité et elle décide de prendre le premier qui lui tombe sous la main : *Le cœur éclaté* et de lire l'incipit : *Je n'ai pas pleuré quand Mathieu est parti. J'en étais bien incapable. Je me suis arrangé pour être absent le jour de son déménagement.*

Je ne me sentais pas le courage d'affronter le camion du Clan Panneton, alors, bêtement, je me suis enfui. Elle se dit que Sophie aimerait bien, il semble s'agir d'une histoire d'amour qui ne fonctionne pas, mais c'est entre deux gars, ça reste à voir. Elle lui

suggerera. Elle referme le livre, puis aussitôt, le goût d'en lire davantage la prend, alors elle tourne délicatement les pages et elle tombe sur une dédicace de l'auteur :

Montréal, novembre 1993, pour David,

Que cette suite te plaise autant que la première. Qu'elle pense les douleurs de l'exil...

Dans l'entrefaite, avant qu'elle n'ait complété la lecture, Jonathan entre dans la pièce et agrippe le volume.

- Wonderful !

- Tu as rencontré l'auteur ?

- No. It's such a fabulous story !

- Mais il est dédicacé.

- Yes... a coincidence ! I've found it... oh ! désolé, je parle encore anglais... je l'ai trouvé dans un petit café aux livres quand j'étudiais à Paris, à proximité de la Seine, you know.

- Comment peut-on vendre un livre dédicacé ?

- Euh !... je sais pas, faut croire qu'il a pas aimé. Moi oui, je le garde.... euh... Tu veux l'emprunter ?

- Euh... peut-être... peut-être une autre fois.

- Non ! c'est décidé, tu repars avec. Continue à regarder, ne mélange pas tout, je... je retourne à notre souper. D'autre vin ?... oui, d'autre vin ? Tu veux d'autre ? J'insiste, il te faut d'autre vin. Je... je t'amène d'autre vin. Du vin !

Il part rapidement et revient aussitôt avec une coupe de rouge. Dans la bibliothèque, il n'y a pas que des romans modernes, il a aussi des romans de Flaubert, de Balzac : *Le père Goriot*, *L'œuvre* de Zola et bien d'autres. Tandis que Natalie se plaît à fureter dans l'univers livresque français qui détonne avec l'univers anglophone australien des lieux, ses pensées voguent vers d'autres contrées et elle se fait à l'idée qu'Alexandre ne correspond plus à la figure du prince charmant entrevu. Tant qu'elle recherchera cette figure idyllique chez les hommes qu'elle rencontre, se dit-elle, il n'y aura que des déceptions qui croiseront son chemin. Jonathan la laisse seule et retourne à la cuisine. Michel, assis sur un tabouret, boit tranquillement sa bière. Il s'est allumé une cigarette offerte par leur hôte qui revient, marchant d'une manière imposante, un homme costaud, un beau mâle, quoi ! Michel le regarde et lui sourit. Leur regard se soutiennent. Jonathan est le premier à le détourner, il se retourne et ouvre la porte du four pour s'assurer que rien ne brûle. Les bébés pieuvres ont encore besoin d'un peu de cuisson.

À l'heure du souper, ils passent au salon. Une table, structure en aluminium recouverte d'une vitre, se dresse au milieu de la salle à dîner. Il approche dix-neuf heures trente, la lumière du jour descend et, de l'autre côté de la baie, les réverbères du centre-ville s'allument. L'Opéra vêtant son habit de nuit scintille de blanc, tel le Harbour Bridge dont les centaines de lumières éclairent la structure. Assis à la table, parlant de tout et de rien, ils regardent la ville qui s'illumine et Natalie redemande une seconde assiettée. C'est bon. Très bon même. Il faut manger. Michel raconte sa double carrière, celle de policier et de nageur olympique, et Jonathan, son plaisir de vivre à Sydney. Avocat en droit international, il aide des compagnies australiennes à s'implanter à l'étranger; toutes les langues qu'il parle fond de lui un partenaire hors pair lorsque vient le temps de transiger

avec diverses instances en contrées éloignées. Il connaît aussi les codes juridiques de plusieurs pays, tout particulièrement ceux des pays européens. Il se plaint de trop souvent devoir y faire un saut. Il aime son nouveau chez-soi et ne souhaite plus trop s'en éloigner.

- Il n'y a pas grande monde qui comprenne ça.

- Ouais... tsé, j'vis un peu la même chose avec toutes les compétitions auxquelles je prends part... c'est triste de penser qu'on peut voyager à s'en écœurer.

Jonathan acquiesce. L'Australie c'est loin, à environ treize mille kilomètres de l'Amérique, huit de l'Asie et vingt de l'Europe. Il n'a pas de femme, n'en veut pas. Plaint Michel d'avoir un enfant. Ce dernier aussi se plaint. Tandis que Jonathan apporte le dessert, un gâteau aux carottes, glaçage à la vanille, et que Natalie tente discrètement de s'empiffrer, Michel parle du Cœur-de-la-Ville; il raconte comment lui et ses amis vivent, il décrit leur train-train quotidien, il parle de Sophie, de Carl.

- Pauvre femme.

- Depuis la mort... je peux avoir un autre morceau ? du père de l'enfant... juste un dernier, elle s'est mise à boire... un minuscule morceau... C'est tellement triste. Je sais, j'en mange trop, que veux-tu, il est trop bon.

Michel explique comment Carl, son grand ami, assume remarquablement le rôle de père de l'enfant depuis la mort inopinée des grands-parents du petit.

- Tsé ce gars-là, y'est toujours prêt à aider tout le monde...

- Trop des fois, le coupe Natalie. Il faut qu'il apprenne à dire non.

- On lui dit souvent, tsé là... il n'écoute rien et fait à sa tête.

- C'est un bon gars.

- Il ne ferait jamais de mal à qui qu'ce soit... ça va Jonathan ? ça va ?

- Oui oui... je me... je me suis étouffé avec le lait.

Une coulée glisse de sa bouche à son menton, à son chandail.

- Continuez, vous en voulez d'autre ? dit-il en se levant précipitamment. Moi, j'en veux d'autre, je vais en chercher d'autre... continuez, continuez, j'écoute.

De retour de la cuisine, pinte de lait dans les mains, devenu muet, Jonathan écoute attentivement les dires de ses invités. On lui parle de la maladie du petit, de l'irresponsabilité de la mère; et voilà que ça l'intéresse, qui se met à poser des questions. Entre deux gorgées de lait, il s'informe et apprend que sans Carl, elle perdait la garde du petit.

- Natalie... Natalie... comment on dit try ? ah ! pis merde... prends ça... tu comprends ce que je veux dire, hem ?... appelle Alexandre. Faut lui dire que tu es ici.

Natalie prend le cellulaire et tente de pitonner le numéro de téléphone.

- Il... attend que je réessaie... ça ne s'allume pas. Tu es certain que la batterie est chargée ?

- Donne-moi que je regarde... voyons !... comment ça, ça travaille plus ? ça travaillait tantôt. Il en a un dans le bureau, tu as juste à y aller.

Le bon temps qu'elle passe en compagnie de Jonathan et de Michel lui a fait quelque peu oublier la raison de sa venue en Australie, le drame de la matinée. Elle se retire brièvement, de retour à la salle à dîner et sans se préoccuper d'interrompre ou pas la conversation que Jonathan entretient avec son convive, elle laisse échapper quelques propos mensongers :

- Il m'attend, oui, c'est ça, il m'attend. Il m'a dit de prendre un taxi. Il voulait m'amener au restaurant, que c'est bête, ça.

- J'y vais avec toi.

- Pourquoi ne resterais-tu pas ? On va la reconduire au traversier et l'autre bord, il y a plein de taxis.

- Tu penses être correcte ?... tu vas te débrouiller seule ? vraiment ?

- Oui.

Son regard la trahit et Michel comprend qu'il ferait mieux de la raccompagner. Alors il se lève, remercie son hôte lui promettant de l'appeler lors de son prochain passage en terre australienne. À peine arrivés sur le quai, leur traversier se pointe. Natalie fait la bise à Jonathan après quoi les deux gars se donnent une bonne et ferme poignée de main. Rendus sur le bateau, ils ne tardent pas à monter à l'étage. La première rangée de bancs est libre, ils s'y assoient. Quelle vue ! Si différente du Cœur-de-la-Ville. À l'étage, dans la partie vitrée où ils sont, le vent fait beaucoup moins des siennes, car il n'y a que deux portes par lesquelles il peut s'introduire. Natalie se tourne en direction de Michel et lui demande :

- Dis, je... je peux rester avec toi pour la nuit ?

Il la regarde hébété.

- Qu'est-ce qui s'passe ? Tsé, tu ne veux plus aller le rejoindre, non ! tu l'as vu à matin. C'est ça, tu l'as vu à matin... ça explique tout, oui, c'est ça... ça c'est mal passé ? Il n'était pas content de te voir ? Il aurait voulu que tu le préviennes ? Il ne voulait pas vraiment que tu le suives quand il te le demandait ?

Natalie éclate en sanglots et d'une voix incompréhensible, elle dit :

- Il... il a quelqu'un... quelqu'un d'autre... Une femme a répondu à matin... je me...

Michel... je me sens si conne.

- Dis pas ça.

- Moi... moi, j'y croyais... t'aurais pas un kleenex ?... pas lui. Comment on peut être aussi stupide ? Je fais quoi maintenant ? dit-elle en pleurant.

Michel dépose sa main sur sa cuisse, il s'est rapproché d'elle et il l'écoute attentivement.

- Il la voit depuis deux ans, pis là, il s'imagine que je vais croire que la dernière fois qu'il est venu, il ne l'a pas vue. Michel...

Et les larmes coulent.

- J'veux... j'veux retourner au Canada, mais il n'y pas d'avion. J'vous en veux, c'est votre faute tout ça... moi là... je ne voulais pas venir, c'est vous... vous m'avez fait changer d'idée.

Même assise à ses côtés, elle demeure une solitude perdue à l'autre bout du monde. Comme elle s'en veut d'avoir cru possible qu'un homme s'intéresse à elle. Comme elle souhaiterait la présence de ses parents qui lui manquent terriblement depuis toujours même si elle s'est convaincue du contraire. Elle voudrait les appeler et aller les rejoindre. Redevenir la toute petite fille qu'elle était. Revenir au temps de la naïveté, à l'âge de l'ignorance. Mais elle ne leur téléphonera pas, ne leur laissera pas la chance de lui dire qu'elle n'a que ce qu'elle mérite, ne leur dévoilera pas sa détresse. Elle n'a pas l'intention non plus de retourner le voir, fait-elle part à Michel, mais ses bagages sont chez lui. Elle y repassera tandis qu'il sera au bureau, en milieu d'après-midi, au diable les conventions ! S'il le faut, elle cassera une fenêtre. Elle ne croira plus jamais en l'amour, ça fait trop mal. Elle n'a jamais réellement pensé qu'elle deviendrait une de ces filles aigries.

- Michel, il ne me reste que ma fierté.

- Là, tu vas m'écouter ! Tu vas piler sur ton orgueil mal placé. Tu vas arrêter de t'apitoyer sur ton sort et tu vas aller l'voir... tu entends c'que j'te dis ? Tu vas le laisser s'expliquer... Non ! dis pas oui si tu ne le penses pas. Vous allez vous expliquer... écoute ce qu'il a à dire. Tsé, pète pas ta coche comme toujours et cesse de tout dramatiser. Pour une fois dans ta vie, tu penses-tu que tu peux t'ortener ?... Tsé, il t'a écrit pour te demander d'venir le rejoindre, laisse-le dire ce qu'il a à dire... pas d'mais ! Tu fais ce que je te dis. Non ! Je veux plus rien entendre, maintenant.

Michel lui tend un autre kleenex. Elle essuie ses larmes avant de se moucher.

- Mon roman ! Je l'ai laissé chez Jonathan. Il faut que je le récupère.

- Les nerfs ! Il te le rapportera un autre jour.

Elle n'a pas fait le bon choix, c'est à l'autre qu'elle aurait dû parler de ses problèmes. Il aurait accepté, oui, accepté de la garder pour la nuit. Elle en est certaine. Le traversier accoste au port du centre-ville, ils se lèvent et ils se mêlent à la foule. Environ cent pas plus tard, arrivés sur le quai, ils aperçoivent très bien la rue dont Jonathan parlait. Rendu à destination, Michel hèle le premier taxi qui passe. La voiture immobilisée, il ouvre la portière pour que Natalie puisse s'y glisser.

- Je t'appelle demain.

- Salut, dit-elle d'une voix peu audible.

Michel traverse alors la rue et se rend à pied à son hôtel. Dans le hall d'entrée de l'édifice, il salue le gardien de sécurité. L'ascenseur prend du temps à se pointer, il loge au vingtième étage. Avec sa carte magnétique, il ouvre la porte. Il se rend à la table de travail en granit pour y déposer son portefeuille, y vider ses poches; sa monnaie

s'amoncelle en un petit tas. Avant de revenir sur ses pas et de s'allonger sur le lit où il trouvera le sommeil, tandis que l'horloge sonne les vingt-deux coups du soir, il jette un regard par la fenêtre même s'il sait pertinemment qu'il n'y a verra rien, le building d'en face cache la vue.

Quand il rouvre les yeux, il est passé minuit. Il s'était dit que s'il se réveillait, il irait veiller. Qu'il aime ça, le dernier soir d'une compétition, sortir, rencontrer et baiser. Il paresse quelque peu dans le lit, allume le téléviseur. Envahi de l'excitation d'un début de veillée, il se rend à la salle de bain, fait couler l'eau de la douche et se dévêt; son image lui apparaît dans le miroir. Il se trouve beau. Son torse n'a plus aucun poil, il le rase régulièrement. Qu'il est admiratif envers ses pectoraux, ses biceps, tous ses muscles à vrai dire ! Sa gueule, quoi ! Chaque fois qu'il se trouve en présence d'un miroir, peu importe l'endroit, il aime se regarder. Sa femme en avait marre qu'il s'admire sans cesse pendant qu'elle lui parlait. Elle a fini par retirer tous les miroirs de l'appartement, à l'exception de celui de la salle de bain.

- Tu te trouves beau, dis-le que tu te trouves beau, répétait-elle à chaque fois qu'il se mirait et lui de répondre :

- Ouais. Tsé, je ne me trouve pas beau, je suis beau, m'as-tu vu cette gueule-là ?

Il ne fait pas juste se trouver beau, il l'est. Un article qu'il avait lu dernièrement mentionnait que les belles personnes obtiennent plus facilement de l'avancement. Ça, il l'a compris il y a belle lurette. Où est le mal à vouloir s'entourer de belles gens ? Il possède une allure et des traits très masculins : une charpente costarde, des jambes musclées; la natation, ça te modèle un corps. Quand il a à se raser, il le fait avant de se doucher. Il aime à l'occasion laisser ses favoris pousser un peu en bas des oreilles et,

depuis deux semaines, une mince ligne de barbe descend sous sa lèvre inférieure jusqu'au menton. Chaque mois apporte sa fantaisie. Parfois de la barbe au menton, d'autres fois, une mince ligne qui fait le tour du visage; des fois, une courte moustache. Il lui arrive aussi de porter une barbe de quelques jours qu'il rase avec un clipper pour la garder très courte. Sous la douche, Michel laisse ruisseler l'eau sur sa peau et tourne progressivement le robinet pour que le jet refroidisse. Il se savonne les bras, le torse, les jambes; il bande déjà. Pense trop à la suite. Ça fait déjà un moment... ça remonte à sa dernière compétition; le mois dernier, il était à Madrid. Jamais il ne fait cela à Montréal, trop de gens le connaissent. Faut pas que ça se sache, surtout pas que ça vienne aux oreilles de ses confrères policiers ou de sa femme. Il n'en a pas à vrai dire honte, mais il ne vit pas très bien avec ce qu'il fait. Il se savonne les cheveux, les rince et sort de la douche. Le miroir embué de la salle de bain ne l'empêche pas d'apercevoir son érection. Il passe la main sur la glace, désembue un coin et il constate qu'il ne saigne plus. Il a la peau sensible, ne se coupe pas vraiment, mais se retrouve chaque fois plaqué de taches de sang, puis lorsqu'il sort de la douche, le tout s'est résorbé. Il enfle une paire de boxer *Calvin Klein*. Un jean et une camisole feront l'affaire. De toute façon, il ne la gardera très longtemps : il finit toujours par se retrouver, torse nu, au milieu de la piste de danse. Il est quasi une heure et demie lorsqu'il quitte son hôtel.

Pour se rendre à l'Ark, la discothèque de Sydney, il passe par le Centennial Parc. À sa droite, quelques pas plus loin, *The Sheraton on the parc*; un de ses bons amis, un chanteur de jazz s'y produit chaque soir. La veille, il l'a vu. Il lui suffit de lever le regard pour voir scintiller la tour ATM. Un peu plus loin, marchant sous une allée bordée de deux rangées d'arbres dont les branches enrubannées à l'année de lumières de Noël

blanches vont se rejoindre, il entend des oiseaux voler. Des chauves-souris ! Et c'est alors qu'il entend gratter dans les buissons. Il s'approche et y découvre un opossum ! une espèce de marsupial, petits mammifères qui ressemblent aux rats laveurs que l'on retrouve en Amérique. Le parc, en son extrémité nord, débouche sur le jardin botanique où, le jour, il est possible de croiser des perroquets, des perruches, des cygnes et bien d'autres espèces d'oiseaux. L'Australie regorge de kangourous. Il faut à peine sortir de la cité pour en voir, à moins de se rendre de l'autre côté de la baie, sur la Rive-Nord, au zoo de la ville. Il marche désormais sur Oxford Street, remonte la rue, ça pullule de gens. De voitures également et à tout bout de champ, de coups de klaxons. Il sent des regards d'hommes le fixer. Il les ignore et continue sa route. Jette un coup d'œil à l'un, ne s'arrêtant pas. Il passe devant le Pub où il a donné rendez-vous cette après-midi-là à Natalie, se demandant comment va la réconciliation. Les femmes ! Lui qui a vécu tout ce temps avec Valérie... C'est fini, bel et bien terminé, enfin ! Fini la culpabilité des nuits d'escapades aux quatre coins du globe. Qu'advient-il de son fils ? c'est clair, il ne peut s'en occuper, n'en a pas le désir. On ne le prendra plus à faire ce qu'il ne souhaite pas. Il est loin d'avoir l'intention de prendre ses responsabilités. À moins... à moins qu'il le remette aux services sociaux ? Le donner en adoption réglerait bien le problème aussi. Pas le moment pour penser à cela, l'angoisse le reprendra bien assez tôt, mais pas ce soir-là : la nuit est faite pour oublier ses tracas.

Arrivé à l'intersection de Findler Street et d'Oxford Street, Michel bifurque à droite et aperçoit alors à gauche, à une centaine de mètres, les gens qui font la queue. C'est dimanche soir et c'est full à craquer comme à l'accoutumée : la soirée de la semaine à l'Ark, celle où les banlieusards restent à la maison. À Sydney, les discothèques

ne ferment pas du week-end, les débits de boissons non plus. Les clubs sont ouverts du jeudi soir au lundi après-midi. À moins d'aimer les endroits déserts, il ne faut pas s'y présenter avant deux ou trois heures du matin. Les Sydneystes dansent jusqu'en milieu d'avant-midi. Le samedi, c'est vingt dollars l'entrée; le dimanche, cinq.

Il doit vider ses poches avant d'entrer, écarter les jambes pour qu'on puisse passer un détecteur de métal. Ça sonne, il relève sa camisole, c'est sa ceinture qui contient du métal. Après l'avoir bien passé au détecteur, on le laisse passer. Il paie son entrée, se fait étamper et monte un escalier; le club a deux étages, deux sortes de musique : en haut du techno, en bas du disco. Il aime le techno. Le beat raisonne en lui tandis qu'il s'engage dans la porte-tourniquet du palier. L'ambiance l'enivre : les lumières clignent, les gens dansent et il se met à regarder tous ces hommes, ne sachant plus trop où poser le regard. Dans quelques minutes l'excitation aura diminué, qu'ils sont beaux ! Au bar, il commande une bière et ne tarde pas à se retrouver sur le plancher de danse. Suivant le rythme, il se met à bouger. Tout le monde est collé, quelques femmes dansent ci et là, mais il n'est quasi entouré que d'hommes qui ont enlevé leur gilet et qui transpirent au rythme de leurs mouvements. Sa camisole ne tarde pas à se retrouver à sa ceinture. Il sent ses épaules frôler des dos. Des mains le caresser. Il se retourne et aime ce qu'il voit. Il est plus petit que lui, doit avoir son âge; un beau torse poilu, avec deux petites tiges de métal sur chacun des mamelons. Il lui sourit et ils dansent alors collés. Puis il sent les mains de l'homme lui caresser le dos et Michel prend une gorgée de bière. La musique ralentit et une autre, aussi rythmée, enchaîne. Il bouge alors de plus en plus et réalise qu'il a déjà terminé sa bouteille. Il fait signe à l'autre qu'il revient et il n'attend pas trop longtemps au bar pour s'en procurer une autre. Il n'a toujours pas vu quelqu'un qu'il connaît.

L'incognito de l'endroit lui plaît, jamais il ne s'adonnerait à de tels plaisirs dans l'une des discothèques branchées du village gai de Montréal, trop d'yeux pour le reconnaître.

En ouvrant la porte de la chambre de bain, il se retrouve face à face avec un homme qui le déshabille du regard. Il l'ignore et rentre, l'autre sort. Dix personnes font la file. Au milieu de la pièce une fontaine permet de se laver les mains, un gars s'asperge le visage d'eau. Ça ruisselle sur son corps. Deux filles attendent elles aussi. Il a toujours détesté les urinoirs, surtout dans des endroits de la sorte, se sentir regarder et l'autre d'à côté qui se branle, peu pour lui. Michel se met en ligne, attend un peu, dans deux des trois toilettes, les clients se succèdent; dans l'autre, la porte demeure fermée. Quand vient son tour, la fameuse porte s'ouvre et deux hommes en sortent. L'un n'a même pas eu le temps de zipper et de boutonner son jean. Michel les laisse passer avant d'y entrer. Deux condoms souillés traînent au sol. Il ferme la porte, barre la cabine, détache sa braguette à boutons et pisse. Ressorti du cabinet, il se retrouve à l'évier, s'arrose le visage d'eau qui coule sur ses épaules, puis dans son dos, puis sur son torse. Il fait chaud dans cette discothèque-là et il se regarde dans le miroir. Toujours aussi homme ! Y reste quelques instants, jette un coup d'œil aux gars qui font la queue et arrête le regard sur un. Il ne le regarde pas. Un autre pas si mal est en train de pisser, il s'avance et zieute, non ! trop petit. En ressortant de la salle de bain, sur sa droite, il aperçoit, appuyé contre le mur, une jambe repliée, le pied déposé sur le mur, l'homme qui le lorgnait lorsqu'il est entré dans la salle de bain. Ce dernier tourne la tête en sa direction et Michel lui sourit. Lui faisant maintenant face, il pose sa main au mur, se colle à lui et se met à l'embrasser, par petits coups de langues... puis à pleine bouche. Il le maintient contre le mur, les mains de l'autre descendent dans son dos. Derrière lui, des présences circulent, la musique de la

discothèque résonne. En attendant son tour aux toilettes, il a terminé sa bière, l'a laissée sur le comptoir. Il s'en procurera une autre un peu plus tard. Un mois qu'il pense à cette soirée-là avant de s'endormir, qu'il se promène dans la rue en fantasmant à chaque fois qu'il croise un beau mec. Dans les vestiaires de la piscine et ceux du poste, il a toujours peur de bander, c'est gênant ça. Ça lui arrivait à l'adolescence, pu astheure. Il ne regarde pas trop et pense à autre chose et, quand on lui parle et qu'on se promène flambant nu, il fixe ailleurs, les visages de préférence. Une fois, il devait avoir quinze ans, les gars de l'équipe de natation ont fait un concours, celui qui venait le plus loin. Quel souvenir ! Maintenant que c'est fini avec Valérie, il n'aura plus à lui faire l'amour, de moins en moins depuis la naissance du petit, mais encore trop.

Michel vient de prendre la direction de la piste de danse, le gars le suit. Il se fraie un chemin au travers des hommes qui dansent, aime être au centre et, tout en grouillant, regarder autour et croiser le regarder d'un beau mâle, puis tranquillement, au rythme de la musique s'en approcher, jusqu'à venir danser à ses côtés, à le frôler innocemment et doucement se mettre à le toucher, le caresser et, après, pas trop longtemps après, sinon l'autre va en voir un autre, l'embrasser. Certains embrassent tellement mal, dans ces cas-là, il s'éloigne sans rien dire; sur un plancher de danse, il ne parle pas, ne veut pas savoir qui l'autre est ou ce qu'il fait dans la vie. Son nom, il n'en a rien à foutre, à quoi bon savoir, jamais il ne le reverra. C'est l'odeur de la transpiration d'un homme qu'il veut sentir, assouvir l'avidité de certains désirs bestiaux. Pendant qu'il avançait, l'autre s'est présenté, il s'appelle Lance, bon, il l'a fait, difficile à empêcher. Beau corps, faute pardonnée. Lui, lui a dit que c'est John. À soir, c'est John. Ensemble, ils bougent au rythme du techno. A toujours aimé les gars dans la vingtaine, a beau vieillir, c'est

toujours la même chose qu'il recherche. Lance sort un petit sac de plastique de ses poches et tend une pilule rose à Michel qui la refuse, pas question qu'il se mette cette cochonnerie-là dans le corps. On lui offre souvent de l'ecstasy, a toujours refusé. Un jour il essayera, quand il aura atteint ce qu'il souhaite en natation olympique. On ne se bousille pas la santé si près du but. Lance porte la pilule à sa bouche, ouvre sa bouteille d'eau et, d'une gorgée, l'avale. Il tend ensuite à Michel la bouteille qu'il cale, puis les deux hommes se rapprochent, ils dansent collés. Leurs jambes s'entrelacent Il est à peine trois heures et la discothèque déborde de gens, on s'éclate. On danse. Les projecteurs s'allument et s'éteignent.

Dans l'un des coins, un peu plus loin, Michel voit un gars qui l'intéresse davantage. Alors il recommence son sempiternel manège, se met à fantasmer : celui-là, il le ramènerait bien à l'hôtel. Se voit bien le baiser, il doit être beau quand il jouit. Tout en suivant le rythme de la musique, il progresse vers celui qui ne le regarde pas. Danse à ses côtés, attend qu'il se retourne, mais ne le fait pas; un autre gars le mate plutôt. Ce n'est pas lui qui veut, mais l'autre qui ne daigne pas le regarder, un air d'indifférence qui stimule son désir. Le laideron s'approche, le salue et lui, il lui présente son dos comme signe de salutations. Et voilà que l'homme se met à le toucher, il n'aime pas, n'a pas le goût de sentir les mains de l'autre sur son corps. Croit-il vraiment qu'un tel gars peut partir avec un mec comme lui ? oh la ! Ça ne tourne pas rond dans sa tête. Qu'il aille se regarder dans le miroir : pas grand, bedonnant, imberbe. Il s'éloigne et fait le tour du plancher de danse par l'extérieur. Passe à côté de deux gars qui s'embrassent goulûment. L'un a glissé sa main dans le slip de l'autre et le branle. Il a l'air d'aimer. Pas son type anyway. La ligne n'est pas trop longue au bar, il se commande une autre bière. Ensuite, il

décide de se rendre au premier plancher, la cage de l'escalier est obscure. Trois hommes se tripotent en bas des marches, il s'arrête un instant et regarde un peu avant de poursuivre. Pas à son goût sinon il les aurait rejoints. Il pénètre dans l'autre salle, la musique est fort différente. En fin de veillée, vers huit heures, quand beaucoup sont partis, on ferme le plancher de danse du haut et ceux qui restent descendent en bas, et la veillée se poursuit. Une odeur de marijuana lui monte au nez. Il tourne la tête, quatre personnes se passent un joint. Il s'approche, on lui en offre et il accepte. Une bonne poffe, une fois de temps en temps, ça relaxe ! Faut bien lâcher son fou. Il doit faire attention pour ne pas tester positif lors d'un test antidopage. Il inspire, laisse pénétrer la boucane dans ses poumons et expire avant de recommencer le sempiternel manège, après la troisième poffe, alors qu'il se met à tousser, sa gorge brûle, il passe le joint. La cigarette de haschisch fait le tour des quatre amis avant de lui revenir. Il se présente. En bas, c'est plus sociable, les gens se parlent. Michel sent une présence arriver par l'arrière, un bras l'enserrer.

- G'day mate.

- Anton !

Il savait bien qu'il allait le voir, jamais il ne manque un dimanche. Anton aussi se doutait bien qu'ils se croiseraient, il savait qu'il était en ville et le félicite pour ses performances. Michel raconte qu'il a rencontré un gars nommé Jonathan Steiner, lui demande s'il le connaît. Un peu, dit-il. Il a déjà eu à travailler avec lui sur un dossier. Michel lui dit qu'il l'a invité, lui et une amie, à souper.

Les deux amis se retrouvent sur le plancher de danse et se mettent à bouger.

Ce soir-là, Michel ne retourne pas seul à l'hôtel, un taxi les reconduit. Ils n'ont pas aussitôt regagné la chambre qu'ils se retrouvent nus; l'un évaché sur le divan, pieds bien ancrés au sol et l'autre, à genoux, lui caressant les cuisses et suçant son sexe bandé.

Le lendemain midi, quand Michel se réveille, il constate que le gars qu'il a baisé n'est pas resté. Il doit s'être réveillé tôt et a décidé de partir. En vitesse, il se lève et regarde, son portefeuille est là, rien ne manque; il fouille rapidement dans son sac de voyage, tout y est également. Il a un de ces maux de tête, se souvient qu'il a oublié ses aspirines à Montréal. Il allume le téléviseur, écoute un peu les nouvelles du midi. Avant de s'étendre de nouveau, il ouvre les rideaux, la lumière du jour pénètre dans la chambre, vive l'air climatisé ! L'avion décolle en fin d'après-midi, un vol Sydney-Los Angeles, ensuite, un autre vers à Montréal. Étrange, il a hâte de revoir son fils, réalise qu'il n'a même pas passé un coup de fils à madame Painchaud durant toute la durée de son séjour. Faut dire que jusqu'à la veille au midi, le stress coulait dans ses veines. Toutes ces heures d'entraînement l'ont finalement porté à son rêve. Où il avait échoué, il y a quatre ans. Il est grand temps de se doucher. Il regarde son abdomen, du sperme y a séché.

En sortant de la douche, il décide de ne pas se faire monter un déjeuner, il ira plutôt manger sur la promenade au bord de l'eau, voir une dernière fois l'Opéra briller sous les rayons du soleil de novembre.

Assis à une terrasse, sirotant un café – pas de bière de la journée, même pas plus tard dans l'avion, il en a eu sa dose la veille –, il décide de donner un coup de fil à Natalie. Ça sonne quelques coups avant qu'elle ne réponde d'une voix rauque.

- Hey ! réveille-toi, fait beau soleil.

- Quelle heure il est ?

- Deux heures.

- Quoi ?... j'ai dormi tout ce temps ?

- C'est le décalage tsé, c'est toujours aussi comme ça pour moi.

Il l'entend bâiller.

- Puis ? Raconte... qu'est-cé qui s'est passé ?

Elle tarde à répondre.

- Natalie ?

- Tout va. Tu avais raison... Michel, est-ce que ?... tu peux garder ça pour toi ?

Je... tu... tu vois ce que je veux dire ? Toi pis ta grande gueule, tu peux-tu pour une fois te mêler de tes...

- Tsé, y'a pas de honte.

- Michel !

- Quoi ! s'est-il passé quelque chose ? Non, moi j'ai rien su. Tout était beau entre eux, tsé.

- T'en parleras pas, hein ?

- Tsé, j'vois pas de quoi tu parles. J'repars tantôt, tu es sûre que tu es correcte ? Tu me le dirais cette fois-ci si ça n'allait pas, hem ?

- Oui oui, Michel, ça va... tout est beau, t'inquiète pas, ça va.

- On garde le contact, OK ? on m'apporte mon déjeuner, bonne journée là. N'oublie pas, donne de tes nouvelles. J'vais dire à Carl pis Sophie que j't'ai vue pis que tu resplendissais le bonheur.

- Merci Michel, c'est gentil. Je l'apprécie.

Après avoir déposé le combiné, Natalie sort du lit et, en route vers la salle de bain, elle sent du sperme lui couler entre les cuisses. Elle règle l'eau de la douche. Le jet ruisselle sur son visage. La veille, il lui a tout avoué, il l'aime, elle, mais fréquentait l'autre avant de la rencontrer. Pourquoi n'avoir rien dit ? il n'en voyait pas l'importance et c'est avec elle qu'il veut faire sa vie, avoir des enfants, lui a-t-il répété à maintes reprises. Mais l'autre est tellement plus belle. Pas de kilos en trop. Il se désolait du malentendu, s'est excusé mille fois. Elle aurait dû le prévenir avant de débarquer, sa vie aurait été tout autre, elle n'aurait jamais su. Elle aurait préféré ne pas savoir. Garder intact l'image idyllique qu'elle s'était faite de lui. Natalie se savonne. Maintenant, y'est trop tard ! elle le perçoit différemment – le sent encore en elle –, l'image altérée demeurera altérée. Elle remplit sa bouche d'eau, puis la crache par terre. Les minutes passent et elle demeure sous le jet de la douche. Mieux vaudrait ignorer ce à quoi on ne peut faire face. Il n'y a aucun mal à mentir. Les fieffés menteurs rendent moins malheureux leur entourage en autant qu'ils manient bien leur art. Elle n'arrive pas à se faire une raison, finit par sortir et s'essuyer. Elle a faim, mais n'a pas le goût de cuisiner.

Habillée, Natalie se rend sur la galerie pour voir l'océan. Elle déplace son regard jusque vers l'horizon, là où l'eau et le ciel se rejoignent. N'eût été de l'image de l'autre qui la hante – quand il lui faisait l'amour la veille, elle ne parvenait pas à s'enlever de la tête qu'il avait baisé l'autre, le matin même, dans le même lit –, elle aurait pu être heureuse dans cette villa, face à l'océan.

Ce matin-là, Alexandre est parti heureux. Il croyait que tout était arrangé. Elle pense s'être réveillée à son départ et avoir vu son sourire, n'en est plus certaine. Lui a-t-il proposé de l'emmener au restaurant ce soir-là ? Elle croit s'en souvenir. Plus tard dans la

journée, assise au même café où la veille il lui a avoué en baisant une autre, elle ne peut s'empêcher de les voir assis à ces tables mangeant des sandwiches, buvant des cafés. Elle termine son premier morceau de gâteau et va s'en chercher un second. Le soleil est bien haut dans le ciel et elle transpire abondamment. Un peu plus tard, dès qu'elle aura digéré son repas, elle ira se baigner.

À pas rapides, Natalie retourne à la maison, enfle un maillot, saisit une serviette, laisse sa sacoche sur la table de la cuisine et retourne à la plage. Dès qu'elle arrive en bas des marches, les pieds dans le sable, elle enlève ses sandales et ne tarde pas à sentir la chaleur du sable entre ses orteils. Quelques pas plus loin, elle jette sa serviette sur la plage, retire son short et son gilet puis, nonchalamment, elle avance vers l'océan; les premières vagues ne tardent pas à venir mourir sur ses pieds. Au loin, à environ cent cinquante mètres de la plage, passé l'endroit où les vagues écumantes se forment, des Australiens nagent. Elle les rejoint et tout comme eux, elle fait des allers-retours en longeant le rivage : une centaine de mètres dans une direction, puis elle rebrousse chemin. Adolescente, elle savait bien nager puis, un bon jour, elle en a eu marre et elle a cessé d'aller à la piscine.

Une quinzaine de minutes plus tard, à mi-chemin entre l'endroit où elle nageait et la plage, tandis qu'elle tente de regagner le rivage, un courant marin la tire vers le large, la transportant vers les rochers du sud de la baie. À contre-courant, Natalie nage et essaie sans résultats de regagner la plage. Elle constate que même en accélérant la cadence du mouvement de ses bras et du battement de ses jambes, elle se rapproche toujours des rochers. Elle tente de toucher le fond, d'y ancrer les pieds, il lui serait ainsi plus facile de lutter contre le courant, mais elle n'y parvient pas, c'est trop profond. Une houle

approche et l'engouffre au moment où elle se brise. Natalie se débat, elle tente de regagner la surface. Elle a à peine le temps de sortir la tête de l'eau et de prendre une petite respiration qu'une autre vague l'immerge, la projetant vers le fond, la ballottant tel un tonneau sous l'emprise d'un maelström. Il faut vite remonter à la surface, elle se doit de respirer. Elle est à bout de souffle quand elle parvient à regagner l'air libre, Elle a à peine le temps de reprendre son souffle que la mer écumante la propulse de nouveau vers le fond. La panique s'empare d'elle et cette fois-ci, elle n'a plus le calme nécessaire pour se mettre en petite boule et se protéger des rochers qu'elle pourrait heurter. De retour à la surface, bougeant les bras et les pieds dans des mouvements désordonnés, elle crie à l'aide, les rochers sont tout près. Par instinct de survie, elle se maintient de peine et de misère à la surface; elle tente en vain de sortir les bras de l'eau voulant alerter les sauveteurs qui ne la voient pas; une autre vague la submerge.

Un baigneur la voyant se débattre avertit les surveillants de plage. Celui qui est posté sur la chaise saute aussitôt sur le sable et, ayant agrippé un rameur, va à la rescousse de celle qu'une vague transporte vers la mort. Instinctivement, elle respire, mais avale de l'eau, s'étouffe et tout devient noir. La mollesse de ses membres rend Natalie malléable, la marée la projette contre la falaise. Son corps ne lutte plus, elle est inconsciente. Les hauts-fonds semés de récifs sont à proximité.

La vague de fond suivante la tire vers le large, l'éloigne quelque peu des rochers. Puis la houle suivante la transporte vers le rivage.

Sur la plage, Natalie, toujours inconsciente, respire à nouveau. On a soulevé ses pieds. On l'a aussi étendue à l'ombre d'un parasol. Le maître-nageur vérifie son pouls, ça va aller. Quelques minutes plus tard, ses yeux s'ouvrent, mais elle ne reconnaît pas

l'endroit. Pourquoi on parle anglais ? C'est quoi ce bruit de vagues ? et elle finit par se souvenir. Elle veut rentrer chez elle et se souvient que ça ne sera pas possible avant le lendemain. Il n'est pas question qu'elle se rende à l'hôpital même si les ambulanciers insistent. Elle refuse catégoriquement et signe une décharge pour ne pas qu'ils l'embarquent de force et afin de pouvoir, chancelante, retourner à la villa du bord de la falaise. Cahin-caha, Natalie monte les marches et finit par regagner la maison et s'écrouler sur l'une des chaises de la galerie. Elle fixe l'océan, puis précisément l'endroit où elle a failli se noyer. Tout aurait été fini : son mal, sa vie également. Quelques nuages passent dans le ciel. Entre le non-mal et la vie, elle choisit la vie. Elle se revoit se débattant, voulant remonter à la surface. Elle étouffait, voulait respirer. Il n'y a aucun vent ce jour-là au bord de l'océan et elle a chaud.

Une heure plus tard, le goût de marcher lui prend. Elle enfle des espadrilles et va suivant la promenade qui longe l'océan en haut des falaises. Alexandre lui a déjà dit qu'il marche ainsi jusqu'à la plage de Coogie. Il serait plus prudent d'aller à l'hôpital, elle a déjà entendu parler de gens morts d'une noyade secondaire, de l'eau s'était logée dans leurs poumons et, deux jours plus tard, durant leur sommeil, ils s'étaient noyés, leur corps avait fait un œdème pulmonaire. Elle ne se rendra pas à l'hôpital et tout ira. Elle le sait, le croit à tout le moins. Tranquillement Natalie serpente les falaises, quelle vue ! Plus elle marche, plus elle s'embourbe dans l'irrationalité de reprendre l'avion le lendemain. Elle ne lui dira pas : à son retour du bureau, il trouvera une maison vide. Ce soir-là, elle le suivra au restaurant, lui sourira, lui parlera même avec gentillesse. Jamais il ne s'en doutera. Personne n'interviendra dans son choix, elle est libre. Il a bien décidé de venir vivre en Australie sans lui en parler, l'a bien mise devant le fait accompli, il saura ce que

ça fait d'être largué brutalement. Le choc, en revenant du travail, le lendemain soir, il l'aura.

Le sentier longeant le littoral du haut des falaises est loin d'être plat. À certains endroits, la dénivellation est telle que des marches permettent plus aisément aux promeneurs de poursuivre leur route. Une heure plus tard, Natalie arrive à l'endroit où la promenade se termine, mais n'est pas encore à la plage de Coogie, alors elle continue sa marche dans un parc, le traverse. Au bout de celui-ci, en bas de la côte qu'elle s'apprête à descendre, entre deux falaises, elle aperçoit la plage. Une rue bordée de commerces du côté ouest de la promenade longe l'océan. Des autobus circulent faisant un stop à l'arrêt qui est situé près des marches qui donnent accès à la plage où des gens prennent du soleil et se baignent. Plusieurs étudiants déambulent, sac d'école sur le dos. Natalie en salue une, la jeune fille s'arrête et ils parlent quelques instants. On l'a prise pour une touriste londonienne. L'Université du New South Wales est à cinq minutes d'autobus de la plage, en fin d'après-midi, les universitaires viennent prendre une bière au bord de la mer au Beach Palace Hotel. Natalie s'assoit plutôt dans les marches qui donnent accès à la plage, quelques mouettes volent ci et là. Elle fixe l'eau, repense qu'elle a réellement failli se noyer. Sait qu'il serait plus sage d'aller à l'hôpital pour s'assurer qu'elle n'a pas d'eau dans les poumons, mais elle ne s'y rendra pas; rien ni personne ne repoussera son départ prévu pour le lendemain. Son cellulaire sonne, il s'agit d'Alexandre qui s'informe de l'endroit où elle se trouve. Il lui dit de ne pas bouger, qu'il s'en vient la chercher.

Elle n'a rien raconté des événements de la journée et ne dira rien. Quelque trente minutes plus tard, après s'être saucée les pieds dans l'océan, sous les coups de klaxon d'Alexandre, Natalie regagne la promenade. Elle embarque dans la voiture qu'il s'est

achetée dès son arrivée le mois dernier : une BMW gris métallique. Lui avait écrit un long courriel lui décrivant le bolide : le toit ouvrant, la silhouette, la couleur noire des bancs... Il l'embrasse, elle se laisse faire et lui, s'informe du déroulement de sa journée.

- Je me suis baignée.

- Excellent ! il fait chaud, hein ? c'est l'été qui arrive.

- Et j'ai marché. Alexandre, je... je voulais te dire que...

- Oui Natalie.

- Que... que je suis contente d'être ici, oui vraiment, d'être ici avec toi.

- Et moi donc.

Tout en conduisant, il lui caresse la cuisse, son sexe. Elle mouille et ça l'écœure. Elle voudrait que son corps se refuse à tout désir pour lui.

Au condo, elle prend tout son temps pour se faire une beauté. Pas pour lui. Pas pour un autre non plus. Pour qu'il ne se doute de rien. Il la sort dans l'un des restaurants bon chic, bon genre du quartier de Watson's Bay, le Doyles. Par bateau, en partance des quais du centre-ville, on met une heure pour se rendre à l'endroit. En voiture, en l'absence de trafic, c'est plus rapide. Ils prennent place sur la terrasse sous un ciel étoilé où la lune rapetisse à mesure qu'elle se lève. En arrière plan, à une vingtaine de kilomètres, au-dessus des arbres, car l'angle de la baie fait un arc, le haut du Harbour Bridge s'illumine. Ses yeux lui dirigent un regard amoureux et son visage exulte tout l'amour qu'il a pour elle. Elle lui sourit, qu'il la lorgne ! demain y'aura plus rien à regarder. Y rappellera sa bobonne, les gros seins aux cheveux bouclés. Le vin est délicieux et le repas, copieux. Il lui parle de son désir d'avoir des enfants, elle ne répond pas, entend, mais sa rancœur transporte son esprit à mille lieues de là.

- Natalie... Natalie, je suis vraiment navré, sincèrement pour hier, je...

- N'en parlons plus, c'est oublié. N'en faisons pas toute une histoire, je vais prendre un autre morceau de gâteau et toi ?

Et si ça pouvait être si simple... Mais Natalie ne veut ni comprendre ni pardonner. Ne peut tout simplement pas à vrai dire. En route vers la maison, il stoppe la voiture près d'un phare. Elle débarque de la BMW. Si tout avait été différent, elle aurait couru dans le champ couvert de rosée. Il l'aurait rattrapée, et elle aurait certainement sauté sur son dos et il l'aurait portée jusqu'aux falaises – ce soir-là, ce sont plutôt des petits pas sans vivacité qui les mènent aux clôtures en bois. Ils auraient regardé au loin la noirceur de l'horizon, parfois éclairée par le passage de la lumière tournante du phare. Elle se tient à distance – le bruit des vagues s'échouant sur les récifs monte à leurs oreilles –, il s'approche d'elle, elle l'aurait certainement embrassé avec fougue. Tressaillant intérieurement de rage, elle lui rend son baiser. Elle lui aurait dit le bonheur d'être avec lui. Rien ne se passe ainsi, elle garde le silence et marche en direction du phare et lui, aussi silencieux qu'elle, la suit. Ils ne feront pas l'amour étendus dans l'herbe mouillée. Natalie n'est pas l'héroïne d'un roman harlequin, mais une femme qui porte en elle la colère.

De retour à l'appartement, elle n'est pas plus capable de le repousser quand il se met à la couvrir de baisers. Elle a envie de lui, de son corps. Elle veut le sentir en elle et lutte pour se convaincre du contraire; elle prend un singulier plaisir à faire l'amour avec celui qu'elle quittera au matin. Elle gâchera tout, le sait, mais ne parviendra pas à faire autrement. Parfois, on commet l'irréparable en sachant fort bien qu'il sera vain de venir quémander un pardon qui ne viendrait pas. Il la réveille en pleine nuit pour la pénétrer de

nouveau; entre deux songes, il la fait jouir. Elle tente de se persuader qu'il ne faudrait pas, mais l'orgasme qui enveloppe tout son être a raison de ses vaines remontrances.

Au matin, quand elle se réveille, il est parti. Le condo est vide. Le soir de son arrivée, il lui avait dit d'ôter d'ses affaires des tiroirs et du garde-robe pour faire d'la place aux siennes, et elle est loin d'avoir pris le temps de s'installer, d'avoir défait ses valises. Elle prend une douche rapide, mange une croûte et appelle un taxi. L'avion décolle à midi.

À l'aéroport, elle fait la file pour enregistrer ses bagages et obtenir sa carte d'embarquement. Désormais, elle connaît la sempiternelle routine aéroportuaire et la voilà repartie pour un vol interminable. Assise à une petite table, Natalie boit un café. Elle n'est pas tout à fait réveillée. Elle repart avant même d'avoir pu s'habituer au décalage horaire. Avoir eu le roman que Carl lui a prêté, elle l'aurait lu, c'est triste il paraît – tel son désastre australien –, et le temps de sa lecture, elle aurait oublié sa tristesse. Un homme marchant rapidement, regardant dans toutes les directions, tournant la tête tantôt à droite et tantôt à gauche, pénètre son champ de vision. Il se retourne et regarde en arrière. Natalie ne le remarque pas trop, elle lit une revue qu'elle vient d'acheter. Elle lève la tête, il la fixe, se retourne brusquement, regarde à gauche et voilà que leur regard se croisent de nouveau.

- Natalie ?

- Jonathan ! dit-elle en remarquant que des ecchymoses parsèment son visage. Il porte un tee-shirt, un jean et il bouge constamment. Il transpire, de la sueur suinte sur son visage, coule sur ses tempes.

- What are you doing here ? dit-il avec son accent australien très prononcé.

- And you ?

Il a pris place sur la chaise en face d'elle. Sa jambe gauche sautille sans arrêt, elle ressent la vibration. Sa main gauche est pansée, le morceau de tissu a été enroulé tout autour de la main.

- Je retourne au Canada.

- Déjà ! de la... de la... somebody is dead ?

- Non, c'est fini.

- Fini ?

Il ne soutient pas son regard. Ses yeux, tout comme sa tête bougent sans arrêt.

- Je n'ai pas le goût d'en parler, mais... disons pour faire l'histoire courte, ce pourquoi j'étais venue ici n'a jamais existé... Ça va toi ?

- Oui, oui... Pourquoi partir si tôt ? prononce-t-il avec un accent parisien.

- T'attends quelqu'un ?

Il tarde à répondre.

- Yeah... un... un workmate...

- Collègue de travail ?

Le cellulaire de Natalie sonne un coup.

- C'est ça, un collègue de travail, dit-il en continuant à jeter des regards par-ci et par-là.

Et il se lève d'un geste brusque, elle agrippe son téléphone.

- Tu prends quelque chose à boire ?

Elle acquiesce de la tête tandis qu'elle porte le cellulaire à son oreille.

- Alexandre !

Puis elle sent son estomac battre la chamade. Il sait.

- Salut Natalie, ça va ?

- Oui, oui, ça va, et toi ? Tu es où là...

- J'appelais juste pour te dire que je pense à toi. Je t'aime, Natalie.

Et elle hésite un moment avant de répondre :

- Moi aussi, je t'aime Alexandre, dit-elle en le ressentant même si elle voudrait qu'il en soit autrement.

- À ce soir, j'ai une surprise pour toi...

- Une surprise ?

- Il faut que je raccroche, j'ai un meeting...

- Non ! Alexandre, raccroche pas tout de suite.

- On m'attend Natalie, à ce soir mon amour.

- Non Alexandre, il faut se...

- Je t'aime.

- Alexandre...

Il raccroche et elle, elle reste suspendue à ce je-t'aime comme s'il contenait une quelconque force qui annihilerait cette folle idée de retraverser la planète pour retourner se murer dans sa piètre existence dans le quartier de son enfance qu'elle ne quitte jamais. Tout cela pourrait être différent, il ne lui suffirait que de se lever et de rentrer. Retourner à la maison du bord de la falaise avant qu'il ne revienne, tenir mort ce qu'elle s'apprête à faire, et jamais il ne l'apprendrait. Le retour de Jonathan avec deux cafés, deux sandwiches et un morceau de gâteau, la sort de son immobilité pensive.

- Je me suis souvenu que tu aimais aux carottes.

Elle a gardé son cellulaire dans sa main gauche, tente tant bien que mal de lui sourire et de sa main droite, elle saisit la fourchette.

- Merci.

Et elle avale à grosses bouchées.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé, t'es tout amoché ? dit-elle la bouche pleine et incapable de détourner son regard de son visage.

- Il y a plein de choses à voir en Australie. Reste... c'est ça, reste, obtiens mon appartement, je pars simplement pour quelques jours, dit-il en sortant son porte-clefs et en le lui refile.

- J'ai le goût de rentrer à maison.

- Montreal ! C'est ça, tu retournes à Montreal ?

- Oui. T'es sûr que ça va, toi ?

Elle venait juste de remarquer que son bras était aussi parsemé d'ecchymoses. Des points de suture pansent son arcade sourcilière.

- Tu t'es fait ça comment ?

- Oui, c'est ça, je m'en vais à Singapore... business trip...

Il se lève brusquement, quitte la table.

- Bientôt mon avion part, content de t'avoir revue. Tiens !

Il revient sur ses pas et lui tend un livre.

- Je pensais pas te revoir, tu m'a donné le goût de le relire, garde-le.

Il lui tend *La vie devant soi*, de la lecture pour le voyage. Elle le prend et se lève à son tour. Elle a terminé son morceau de gâteau, son avion part sous peu. Lui, il transporte dans son sac *L'ignorance* de Kundera. Ce matin-là, il est parti en apportant ces deux

bouquins. Natalie s'approche, ils se font la bise et il file vite. Il n'a pas cessé de courir depuis son réveil. Sous ses aisselles, dans son dos et sur son ventre, son tee-shirt gris a imbibé sa transpiration.

- Merci... et bon voyage là, dit-elle. Puis, se dirigeant vers une poubelle, elle y jette son cellulaire.

- Bon voyage à toi aussi... oui, bon retour à Montreal, dit-il en se retournant brièvement avant de poursuivre sa route.

Ce sont des caméléons, des hosties de menteurs qui se quittent. Elle lui a menti, ne s'en retourne pas précisément à Montréal, mais prend plutôt un avion pour l'Asie; lui aussi a menti, il ne se rend pas à Singapore, mais prend plutôt un vol pour le Canada. Il rentre au bercail, retourne à Montréal. Dans le Cœur-de-la-Ville.

APRÈS-PROPOS

La fin peut laisser perplexe. La structure narrative du dernier chapitre fait en sorte que l'action romanesque prend fin dans un espace différent de celui où l'histoire principale se déroule. Suivant le périple de Natalie, le lecteur quitte l'univers du Cœur-de-la-Ville au plus fort de la tempête. L'image finale de deux êtres se connaissant qui se mentent mutuellement me plaît bien. Chacun, pour diverses raisons, cache quelque chose. En ce qui concerne Jonathan, il est à mon avis impossible de connaître les raisons qui le poussent à mentir et à quitter inopinément l'Australie. Qui est cet homme dont nous faisons la connaissance à Sydney et qui prend l'avion pour le Cœur-de-la-Ville ? À ce propos, le deuxième tome (j'en parle plus loin) sera éclairant. Néanmoins, je crois avoir laissé assez indices dans le texte pour que le lecteur ait sa petite idée.

Mentionnons que, lorsque j'ai entrepris l'écriture du *Cœur-de-la-Ville*, j'avais en tête une histoire à raconter, j'ai décidé de prendre le nombre de pages que cela exigerait. Au fur et à mesure que les mots donnaient la vie à mes personnages, je me suis rendu compte que j'aurais besoin de plus de 400 pages pour livrer leur histoire. Je peux aujourd'hui dire que la totalité de l'histoire qui vit en moi prendra sûrement l'espace de trois tomes.

Différentes caractéristiques du *Cœur-de-la-Ville* ne respectent pas la logique habituellement d'une œuvre romanesque réaliste. Pourquoi le nom de famille de Justin est L'Heureux ? Celui de sa mère est Larose, puis celui de son père biologique, tout comme celui de son père adoptif, est Lomé. Pourquoi cet automne-là, l'hiver ne semble pas s'installer à Montréal ? Un romancier doit-il toujours avoir une réponse à tout ? Je sais bien qu'un théoricien littéraire n'aura aucun problème à donner un sens à tout cela, mais moi, comme créateur, je dis que j'ai fait cela avant tout parce que j'en avais le goût et que cela me plaisait, eu égard au type de roman que j'écrivais.

Différentes idées sous-tendent la création du *Cœur-de-la-Ville*. J'en avais assez de lire des histoires qui se passent sur le Plateau Mont-Royal et ne souhaitais pas devoir rester fidèle à une réalité urbaine. J'aimais l'idée de ce quartier, car je voulais donner la vie à un univers singulier. Je sais bien qu'une symbolique émerge de la création de ce lieu, mais je laisse à d'autres le soin d'en dégager le sens. En ce qui me concerne, je n'ai créé que ce que je trouvais artistiquement poétique. Lorsque je rédigeais mon roman, j'ai découvert que l'étrange maladie qui gruge Justin ressemble étonnamment à une maladie qui existe; alors, j'ai fait exprès pour ne rien apprendre à son propos : je ne voulais pas brimer mon élan créateur en m'imposant une certaine allégeance à une quelconque réalité. Les écrivains surréalistes, tel Boris Vian, ont laissé un bel héritage romanesque qui m'inspire

Dans un autre ordre d'idées, je tenais à aborder la thématique de l'homosexualité et m'écarter des clichés du gai efféminé reconduit par plusieurs auteurs, sans pour autant faire de cette thématique le thème central de mon roman. Selon les nécessités d'une autre époque, Michel Tremblay l'a accompli. Aujourd'hui, l'héritage littéraire laissé par cet

auteur permet à nous, jeunes romanciers, d'aborder cette thématique d'une manière plus détachée. J'ai décidé que l'un de mes personnages serait homosexuel, mais sans trop accentuer ce trait. Il n'y a aucun hasard dans le fait que Michel fasse son entrée physique en milieu de roman et que l'on doit attendre le dernier chapitre pour connaître les tréfonds de son âme. Son ambivalence sexuelle est toutefois perceptible à sa manière de regarder les hommes qu'il croise.

Qui est ce narrateur prenant les attitudes langagières des personnages dont il narre l'histoire ? Bien que les clefs de l'énigme soient dans le texte, l'héritage laissé par Agota Kristof (*Le grand cahier, La preuve, Le troisième mensonge*) m'a fait me questionner sur la véritable nature de ce narrateur. Lors d'une relecture, j'ai réalisé que ma certitude comme auteur, en ce qui concerne la nature réelle du narrateur auquel j'ai donné la vie, sera durement mise à l'épreuve lors des tomes suivants. À mon insu, j'ai découvert que mon texte met en scène un narrateur qui a intérêt à cacher certains faits, puis à en changer d'autres.

Voulant donner la parole à un enfant sans pasticher Gaétan Soucy et encore moins Réjean Ducharme, je me suis demandé ce qu'il adviendrait de *L'avalée des avalés* si l'histoire bérénicienne, cette partie à la narration homodiégétique, n'était en réalité qu'une partie d'un roman à la narration hétérodiégétique. Selon moi, le sens éclaterait, la vision de l'univers que le lecteur a de Bérénice serait autre, car il aurait un second point de vue qui lui permettrait d'englober du regard l'univers bérénicien. Voici l'idée de départ qui sous-tend le choix narratif du *Cœur-de-la-Ville*.

Pour moi, il était important que chaque page apporte au lecteur de nouvelles informations lui permettant de mieux connaître les habitants du Cœur-de-la-Ville.

Progressivement, le lecteur découvre le passé de ce groupe d'amis et leur vie actuelle. Je déteste quand j'ai l'impression d'être mené en bateau par une histoire ou attendre pendant 300 pages que se produise la fameuse rencontre qui élucide tout. Selon moi, tant qu'un questionnement n'est pas posé ou monté à l'esprit du lecteur, il n'est pas nécessaire d'y répondre. Une fois que l'histoire l'a fait surgir, il ne faut pas tarder pour faire connaître un morceau de ladite vérité. À mon avis, il n'est pas nécessaire de donner tout cuit dès le départ, à condition que le lecteur reçoive continuellement certaines réponses aux interrogations du moment. Par exemple, en début de récit, il n'est pas obligatoire que le lecteur sache que Carl est le père adoptif de Justin et qu'il est également son oncle. Je doute qu'il se sente berné par l'absence de ces informations, car ces omissions ne l'empêchent pas de suivre le récit et, à ce stade-là de sa lecture, il est loin de se questionner à propos de la nature du lien qui lie Carl et Justin et du fait que Carl est bien jeune pour avoir un fils de l'âge de Justin.

Un jour, lors d'un cours de scénarisation à l'UQÀM, à l'époque du baccalauréat, une professeure nous a fait comprendre que l'important n'était pas de dire les choses, mais plutôt de les montrer. Voilà sûrement l'une des raisons pour lesquelles j'écris tant de pages ! Je me souviens également, à la même époque, d'avoir lu un essai, *L'art d'écrire*, de Pierre Tisseyre, le célèbre éditeur québécois. L'une de ses remarques est restée gravée en moi. Je la formule de mémoire : *ce n'est pas parce qu'un personnage pleure que le lecteur va pleurer.*

Lors de l'écriture de la première version du *Cœur-de-la-Ville*, Patrice, personnage effacé, ne témoigne aucun intérêt amoureux à l'endroit de Sophie. Il est plaisant et, en même temps, non évident de faire un tel ajout. Pour y parvenir, à divers endroits du

roman, j'ai glissé des passages qui tracent l'évolution de la relation qu'entretiennent Patrice et Sophie. Également, dans cette première version, Patrice étant un personnage peu présent, Myriam, cette fille qui lui court sans cesse après, n'apparaît nulle part; ainsi donc, tous les moments où il est question d'elle ont été ajoutés lors d'une réécriture.

Moult fois, j'ai changé le titre. De prime abord, le manuscrit s'est appelé : *Le dépanneur*, puis successivement : *Le dépanneur Ducharme*, *L'été Ducharme*, *Les caméléons* et tout simplement *Camélons*. Je suis resté accroché plusieurs mois sur ce titre provisoire, puis j'ai changé pour *L'automne des caméléons*; lorsque j'ai trouvé le titre suivant : *Des amours porcs-épics*, j'étais certain que ça y était. Ensuite, j'ai encore une fois changé mon fusil d'épaule, et il m'est apparu, je l'ai cru pendant plus d'un an, que le titre de mon manuscrit serait : *La forteresse des roseaux*. Plus tard, le temps d'une soirée, j'ai rebaptisée mon roman : *La forteresse des zèbres*. Le lendemain, en me levant, je revenais à l'ancien titre : *La forteresse des roseaux*. Puis tandis que j'apportais certaines modifications à ma thèse, en cette fin d'été 2008, je décidais de choisir comme titre pour mon roman : *La forteresse des zèbres*. À vrai dire, au moment où je m'appête à faire le dépôt initial de ma thèse, j'hésite entre deux titres : *Le dépanneur* ou *La forteresse des roseaux*. Finalement, même si lors du dépôt initial mon roman a porté comme titre *La forteresse des roseaux*, lors du dépôt final, il est autre; j'opte en bout de ligne pour *Le Cœur-de-la-Ville*. J'avais, il y déjà quelques années, au tout début de mon processus doctoral en création, envisagé ce titre que j'avais alors rapidement balayé du revers de la main; puis après avoir consulté, lors de ma soutenance, les membres de mon jury, qui étaient unanimes pour ce choix, je décide de l'adopter.

Le Cœur-de-la-Ville est l'aboutissement de plusieurs années de travail, la résultante de premiers jets romanesques lancés lorsque je n'étais encore qu'un adolescent. Depuis, j'écris des histoires dans un style fort différent. Plusieurs points de la vision littéraire de Patrice ne sont pas tellement éloignés des miens. Je caresse l'idée de n'écrire qu'un seul et long roman ma vie durant. Toujours finir l'histoire comme je viens de le faire, dans une fin qui n'en est pas réellement une, puis entamer l'écriture du roman suivant au moment où l'histoire du précédent se termine. Ainsi, au fur et à mesure que progressent les mots – et les mois... –, des personnages se greffent aux autres, tandis que certains s'effacent et que d'autres disparaissent.

DEUXIÈME PARTIE – « AU DIABLE PARIS ! » :
CONTRIBUTION À UNE POÉTIQUE DU ROMAN
D'APPRENTISSAGE MODERNE

INTRODUCTION

Lorsque j'ai commencé ce doctorat, je me proposais rien de moins que de faire l'histoire de la voix de l'enfance en Occident. J'ai lu sur le sujet et parcouru ce que différentes civilisations et époques avaient dit sur les enfants. Je me suis également intéressé à la figure de l'enfant dans les romans de toute l'histoire littéraire française. Finalement, j'ai dû restreindre mon sujet, toujours et encore, d'autant plus que ladite thèse en est d'abord une de création.

Plus je réduisais mon corpus, plus j'en revenais à l'œuvre de Ducharme et à mes romans préférés. Les romans retenus étant tous issus de la littérature moderne, je voyais émerger le thème de la marginalité. L'antihéros des romans ne semblait plus vouloir gravir les échelons de la société comme le faisait son vis-à-vis au siècle précédent. C'est alors que j'ai eu l'occasion d'assister à une communication donnée par Janet Paterson à l'Université de Sherbrooke en 2004 et, à ce moment, l'orientation de la partie réflexive a pris une autre tangente. Puis, la découverte des travaux de Dominique Maingueneau, un linguiste, a permis de m'outiller d'un appareillage théorique apte à rendre compte de la manière dont la figure de l'Autre se construit dans le discours romanesque.

Ainsi, celui qui voulait faire l'histoire de la voix de l'enfant en Occident propose aujourd'hui simplement de contribuer à établir les bases d'une poétique du roman d'apprentissage moderne. J'avais eu cette même folie de grandeur lors de mon arrivée en maîtrise, voulant montrer que la figure du solipsisme est omniprésente en littérature moderne. Ce projet s'est plutôt soldé avec l'illustration que cette figure est inhérente à *L'avalée des avalés* et *L'océantume* de Réjean Ducharme.

Deux volets composent la partie réflexive de cette thèse. Dans un premier temps, je pose la perspective d'analyse et les fondements théoriques. Ensuite, lors de la partie analytique, je jette les bases d'une poétique du roman d'apprentissage moderne dans lequel le héros est un personnage-enfant⁶; à cette fin, je fais une étude de la trilogie de l'enfance des romans de Réjean Ducharme.

PROBLÉMATIQUE

Est-il vrai que l'antihéros moderne (un enfant ou un adolescent) ne poursuit pas la même route que son prédécesseur du siècle précédent, en se disant Autre ? Afin de mettre au jour cette altérité, Janet Paterson identifie deux grands principes. Dans le discours romanesque, il faut relever les traces (second principe) qui mettent en lumière l'isolement d'un personnage face à un groupe de référence (premier principe). À cette fin, j'utilise la notion de garant de Dominique Maingueneau, car celle-ci permet d'observer dans la construction du discours romanesque les traces des traits d'altérité de ces enfants-narrateurs. Chaque garant possède un caractère (faisceau de traits psychologiques) et une corporalité (traits physiques) que je définis. Par l'opposition de la corporalité et du

⁶ Une précision sera apportée un peu plus loin.

caractère de ces garants à ceux du groupe de référence avec lequel ils sont en relation, il est possible de montrer de quelle manière l'antihéros moderne se dit et se perçoit Autre. Je circonscris les traits qui caractérisent le groupe de référence; tant les traits physiques que ceux qui ressortissent à la conscience s'opposent à la conscience individuelle et à la corporalité dudit garant.

Je m'intéresse ensuite à la variation de l'altérité de ces garants au fur et à mesure qu'ils avancent en âge et qu'ils doivent trouver leur place dans l'univers sociétal adulte. Plus précisément, je me penche sur les fluctuations des traits des garants et sur l'évolution de leur altérité en fonction des constats qu'ils posent sur l'existence humaine au contact des membres du groupe de référence. Voici quelques-unes des questions qui seront soulevées : y a-t-il aussi mouvance en ce qui concerne les traits qui caractérisent le groupe de référence ? Dans quel lieu le garant évolue-t-il ? Ce lieu de refuge demeure-t-il toujours le même ? S'isole-t-il de lui-même ou est-il exclu malgré lui ? Fait-il partie d'une communauté d'éprouvés ?

En définitive, je vise à établir que, dans le roman d'apprentissage moderne, le héros ou l'antihéros, en l'occurrence un personnage-enfant, n'est plus ce jeune homme ambitieux, pur et naïf, qui se lance à l'assaut de Paris, mais au contraire un jeune qui désire se mettre au ban de la société, qu'il n'a d'ailleurs nullement l'intention de conquérir. Et, tout au long du parcours initiatique romanesque, il se construit une identité propre à affirmer sa marginalité.

CHOIX DU CORPUS PRINCIPAL

Avec la modernité littéraire québécoise émerge la voix de l'enfant au Québec; plus exactement, dans les années soixante, différents romanciers laissent leur plume créer la voix du personnage-enfant. Je pense notamment à Marie-Claire Blais, à Réjean Ducharme, à Jacques Poulin et à Jacques Ferron.

Marie-Claire Blais ouvre le bal en 1965 avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, roman qui laisse place à des voix enfantines où se dégage un désir de survivre à l'expérience du désastre. Ce ton s'inscrit en opposition à la sordidité de certaines scènes du roman. Pratique chère au roman où se module une voix d'enfant, l'imaginaire débridé est très présent. Par l'imagination, les enfants-narrateurs transmutent les dures réalités de l'existence qui les accablent et font échec au misérabilisme du destin tout en se dérochant à la parole castratrice de Grand-Mère Antoinette. Ce roman met en scène des personnages-enfants (pyromanes, voleurs, menteurs, etc.) qui possèdent une soif de vivre.

L'année suivante, en 1966, Réjean Ducharme publie *L'avalée des avalés*⁷. Le roman nous fait connaître la voix colérique de Bérénice qui peste contre tout et tout le monde, une enfant dont la logorrhée a pour fonction de la protéger d'un monde d'avalés. Elle invente le bérénicien, un langage dont elle seule connaît les fondements, qui lui permet de s'isoler dans l'espace du rêve. Puis, en 1967, c'est la voix de Mille Milles qui mène sa proie, Chateaugué, à l'abattoir, qui remet en cause l'histoire que l'on nous enseigne. Mille Milles, cet enfant de seize ans qui dit n'en avoir que huit, finira, malgré lui, en riant comme « une hostie de comique » (*Nez*⁸ : 274), à être avalé par la société. Puis, il en sera de même pour Iode Ssouvie, sœur jumelle de Bérénice, qui se tiendra

⁷ Désormais *Ava*.

⁸ *Le nez qui voque*, Réjean Ducharme, 1967.

immobile devant l'océan, la mer (l'amer), l'amertume (*Océantume*⁹ (1968)), la mort. Pour ce qui est de *La fille de Christophe Colomb* (1969), on y retrouve également cette voix de l'enfant qui vogue dans les contrées du rêve.

Puis, toujours en 1969, il faut signaler *Jimmy* de Jacques Poulin, un roman où la voix d'un enfant négligé par son père va elle aussi nous transporter dans les méandres de l'imagination fertile. Jimmy meuble sa solitude en s'inventant des histoires et en créant des mondes chimériques. Il affirme même être le plus grand menteur de la ville de Québec. Le style du roman se ressent de ce type de parole : on y constate en effet une économie de mots et une syntaxe très déconstruite.

Un an plus tard, en 1970, Jacques Ferron donne la parole à Tinamer, une enfant à l'imagination débordante, dans *L'amélanchier*. Une enfant s'évade dans l'espace du rêve quand elle se retrouve en forêt, un lieu qui symbolise le bon côté des choses. Au début du roman, elle dit préférer cet aspect lumineux de la vie au côté sombre des rues et des trottoirs. Tinamer est un personnage qui doit faire le deuil des beautés innocentes et de la pureté de l'enfance pour grandir et habiter l'espace réel dans lequel elle évolue.

C'est dans le contexte de l'émergence de différentes voix enfantines au Québec que Réjean Ducharme publie sa trilogie. Ce qui le différencie de Marie-Claire Blais, de Jacques Ferron et de Jacques Poulin, ou même par exemple de Gaétan Soucy ou de Sylvain Trudel, c'est qu'il publie, en trois ans, trois romans où se module une voix enfantine et, l'année suivante, *La fille de Christophe Colomb*, un curieux de récit poétique portant la mention roman, qui donne également à lire les péripéties d'une jeune fille.

⁹ Désormais *Océ*.

Étant donné ce rôle de précurseur joué par Réjean Ducharme, le fait également qu'il n'a pas écrit qu'un seul roman, mais quatre, où apparaît une voix d'enfant, mon choix s'arrête sur cet auteur pour la partie analytique de mon étude. C'est à partir des romans de sa trilogie enfantine que je jette les bases d'une poétique du roman d'apprentissage moderne. Il faut noter que je n'inclus pas dans ce corpus le roman *La fille de Christophe Colomb*. Cette histoire est très différente des trois autres; un long récit poétique versifié et rimé, il ne s'agit pas d'un roman homodiégétique, mais plutôt hétérodiégétique. La forme et, en plus, la fin de l'histoire sont très différentes. L'héroïne, Colombe Colomb, ne subit pas son avalement tels Bérénice, Mille Mille ou Iode Ssouvie.

J'ai choisi de jeter les bases d'une poétique du roman d'apprentissage moderne à partir de la trilogie de Réjean Ducharme parce que son « œuvre enfantine » est la plus volumineuse, et elle est aussi l'une des premières à donner la parole à un enfant, à une époque où il était original de le faire. Les trois titres forment un tout indissociable pour le lecteur qui souhaite bien saisir l'essence de cette trilogie. Plus particulièrement depuis les années deux mille, il est devenu usuel, voire un peu banal de laisser la parole à un enfant. Désormais, il semble être un quasi-passage obligé pour chaque écrivain. Je pense ici au roman d'Hervé Bouchard (2002), *Mailloux, histoires de novembre et de juin [...]*, à celui d'Éric-Emmanuel Schmitt (2001), *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, ou bien à la nouvelle de Monique Proulx (1996), *Les aurores montréalaises*, à certaines nouvelles de Camille Deslauriers qui dans son recueil *Femme-Boa* (2006), adopte entre autres « le point de vue naïf de l'enfant » (Bourgeois, 2006 : 15).

Plusieurs essais offrent des lectures de l'œuvre ducharmienne, et cette partie de ma thèse propose ma propre lecture de cet auteur. En ce qui me concerne, j'émet l'hypothèse que le roman d'apprentissage moderne, dans ledit cas, le roman d'apprentissage ducharmien, en opposition avec son homologue de l'époque réaliste, est un long parcours d'embûches qui mène le protagoniste, un enfant, cet être marginal, un personnage Autre, qui ne veut pas intégrer l'univers social, à vivre en marge de la société.

En effet, la partie ducharmienne de cette deuxième section de ma thèse ne fait pas simplement aborder les romans de la trilogie de l'enfance du Réjean Ducharme; je tente aussi de positionner sa trilogie par rapport à l'ensemble de son œuvre¹⁰. Trois chapitres composent cette partie. Le premier s'attarde aux péripéties d'Iode Ssouvie, l'héroïne de *L'océantume*; le second place au centre de son propos la vie débridée de Bérénice Einberg, l'enfant de *L'avalée des avalés*; puis le dernier trace le parcours du jeune Mille Milles, le héros du *Nez qui voque*.

¹⁰ Il est à noter que j'ai décidé de ne pas tenir compte de la particularité du roman *Va savoir* (la présence d'un personnage-enfant, la petite Fanny), lorsque j'englobe d'un regard, pour cette thèse, l'œuvre ducharmienne. Bien qu'il aurait été intéressant de s'attarder au rapport relationnel qu'entretient Rémi Vavasseur, un adulte, le narrateur homodiégétique du roman, avec une enfant, la petite Fanny, ce qui attire plutôt mon attention à propos de ce roman et des autres de l'âge adulte ducharmien, c'est le rôle social joué par le protagoniste alors qu'il est devenu un adulte.

**CHAPITRE 1 – MUTATIONS DU ROMAN D'APPRENTISSAGE :
CADRE THÉORIQUE**

L'ENFANCE EN OCCIDENT ET SA REPRÉSENTATION ROMANESQUE

Dans une entrevue qu'il m'a accordée pour la revue de création littéraire *Jet d'encre*, en 2004, Gaétan Soucy affirmait que les

gens qui ont assimilé *La petite fille qui aimait trop les allumettes* à Ducharme sont des paresseux, des ignares, des lecteurs pressés. La seule chose qui est semblable, c'est qu'une petite fille narre l'histoire : la parenté ne va pas plus loin. C'est une relation trop facile à établir. La rapidité d'élocution n'est pas la même. J'admire Ducharme, les deux ou trois romans les plus fantastiques de notre littérature québécoise, c'est lui qui les a écrits (Frenette et Soucy, 2004 : 127).

D'un coup d'œil rapide, la parenté semble y être, mais à la surface seule. Les romans ducharmiens de l'enfance se terminant plutôt dans un halo de noirceur, le roman de Soucy donne à lire une « fin [...] [qui] amène une perspective d'espoir » (Frenette et Soucy, 2004 : 123). Lorsque j'ai demandé à Gaétan Soucy « pourquoi à [son] avis, chaque fois qu'un auteur écrit un roman où se module une voix d'enfant, on y voit des influences ducharmienne, même quand les œuvres sont différentes » (Frenette et Soucy, 2004 : 126), il m'a répondu :

La voix de l'enfant est presque inexistante dans la littérature moderne. En littérature tout court. À la période classique, l'enfant est un moignon qui crie, qu'on donne à la gouvernante. Il importe peu. Pour Descartes, l'enfance est le malheur des hommes, moment de la vie où on apprend les erreurs, où on développe sa raison. Il faut attendre le dix-huitième siècle et Rousseau pour que l'enfant cesse d'être une source d'erreurs et celui qu'on doit dompter. Désormais, on doit s'en inspirer, il est moins corrompu, car plus près de la nature, de l'enfant vierge. Avant Rousseau, l'enfant n'existe pas, il n'a pas réellement d'identité. Victor Hugo, avec Gavroche, en fait un ange. Il y a aussi l'enfant de Salinger, de Dickens... La littérature ne regorge pas de voix d'enfants. Et il y a au

Québec, les enfants de Ducharme. Tout comme Ducharme, Marie-Claire Blais, Sylvain Trudel et moi-même avons produit des romans où se module une voix d'enfant. Au lieu d'y chercher les influences d'un prédécesseur, considérons plutôt que ces romans prennent part à l'Histoire des romans où une voix d'enfant se donne à lire (Frenette et Soucy, 2004 : 126-127).

Quand nous écrivons un roman, nous l'inscrivons dans une tradition littéraire, dans une filiation forme-sens avec les romanciers qui nous ont précédés. Les écrivains québécois sont autant les héritiers d'Aubert de Gaspé, d'Émile Nelligan, de Louis Hémon, de Gabrielle Roy, que de Réjean Ducharme et de Michel Tremblay. Ils sont aussi ceux de Ronsard, de Molière, de Flaubert, de Baudelaire, de Vian et de Gary. Ils sont les héritiers de Ducharme quand ils traitent de près ou de loin le thème de l'enfance. Les voix de ses personnages ont marqué l'imaginaire littéraire québécois. A fortiori quand l'œuvre donne la parole à un enfant.

Peu de romanciers mettent au centre de leur propos un protagoniste enfant. Il ne s'agit pas simplement de sa représentation, quasi inexistante dans les œuvres littéraires de différentes époques; l'enfant, avant le vingtième siècle, n'a pas sa place dans la sphère sociale. Egle Becchi et Dominique Julia, dans *l'Histoire de l'enfance en Occident*, tracent l'itinéraire de l'enfance à travers les siècles, de l'Antiquité à nos jours.

L'histoire de la vie enfantine en Occident en est une d'horreur. De tous les temps, les parents abandonnent leurs enfants. Avant que soient posées les bases de la psychologie au dix-neuvième siècle, peu d'enfants sont allaités par leur mère. Les gens riches envoient leur progéniture chez des nourrices et ces femmes doivent à leur tour envoyer la leur chez une femme plus pauvre qui accepte de prendre l'enfant à moindre coût. Trop souvent, des femmes tarées prennent des enfants. Par exemple, au dix-huitième siècle, en France, « au dixième anniversaire, il ne reste plus d'une cohorte de 1000 nouveau-nés qu'environ 500 survivants » (Julia, 1998 : 36). L'abandon maternel a été une

réalité que l'enfant de nos sociétés occidentales a dû affronter. Quand l'enfant n'était pas laissé à une autre femme pour être nourri, il était tout simplement abandonné. « La mortalité des trouvés est particulièrement élevée. À Rennes de 1770 à 1789, 1948 nouveau-nés sont admis, 1387 meurent au cours du premier mois et 174 au cours du second. Il n'y a donc que 20 % de survivants » (Bardet et Faron, 1988 : 144).

L'absence du personnage-enfant dans les écrits de la Renaissance, du classicisme ou du Siècle des lumières n'étonne donc pas¹¹. Socialement, il n'est rien. Dans le théâtre classique, il est absent. Au temps du classicisme, lors qu'il est question d'un enfant dans une œuvre littéraire, il est vite éloigné de l'action principale. Le moignon braillard est donné à une nourrice. L'enfant n'a aucune place dans un roman tel *La princesse de Clèves* de Madame de Lafayette. À la lecture de *l'Histoire de l'enfance en Occident*, on réalise qu'avant le dix-neuvième siècle, on s'occupe très peu des enfants et qu'il faut attendre le vingtième siècle pour que « la mortalité infantile [régresse] de manière spectaculaire » (Becchi et Julia, 1998 : 10). Selon l'historien-démographe, Philippe Ariès, dans *L'enfant et la vie sous l'Ancien Régime*, on doit attendre l'époque moderne pour que le sentiment de l'enfance apparaisse et se développe dans l'intimité du foyer¹²; il n'est donc pas surprenant de constater que l'enfant ne tient aucune place prédominante en littérature avant 1950.

¹¹ Au dix-huitième siècle, le roman d'apprentissage est plutôt un roman (comme *Candide ou l'optimisme* de Voltaire) ou un essai (tel *Émile ou de l'éducation* de Rousseau) qui permettent d'instruire le lecteur soit sur une pratique philosophique, soit sur la façon d'éduquer les enfants.

¹² « Humanisme et Renaissance », Egle Becchi, dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, p. 171-213

LE ROMAN D'APPRENTISSAGE RÉALISTE

Le roman du dix-neuvième siècle voit apparaître une figure emblématique, le jeune homme, généralement venant de la Province, paysan ou de petite noblesse, qui se rend à Paris souhaitant avoir le talent, la beauté et le charme pour être admis dans les cercles élitistes de la ville. Selon Mariane Bury, dans *Le roman d'apprentissage au XIX^e siècle*, la cause probable de l'arrivée de ce nouveau héros en littérature française est due au fait que dès 1815, « issue des bouleversements révolutionnaires et de la chute de Napoléon 1^{er} », « le jeune homme apparaît [...] comme figure nouvelle de la société » (Bury, 1995 : 18). C'est ainsi que

dans un monde détruit où l'Empire n'a laissé que la nostalgie d'une carrière militaire brillante mais désormais impossible, le jeune homme cherche non seulement à se forger un idéal, mais aussi à prendre sa place dans une société où les anciennes castes sont encore puissantes, et où la bourgeoisie rivalise plus que jamais avec l'aristocratie (Bury, 1995 : 18-19).

Sous la plume des grands romanciers, de Balzac à Stendhal, en passant par Flaubert, Zola et Maupassant, des adolescents aspirent à gravir les échelons de la société parisienne. De jeunes provinciaux, « dévoré[s] par la misère et poussé par l'ambition » (Balzac, dans Bury, 1995 : 19), pour reprendre les mots de Balzac décrivant Lucien Chardon dans *Illusions perdues*, prennent d'assaut la Grande Ville. Ces romans mettent en scène un jeune homme qui s'initie à des réalités de l'existence humaine et, comme le fait remarquer Mariane Bury, il découvre à des pans de la vie qui ont trait à l'amour et à la société. « Par là, le roman d'apprentissage s'inscrit dans la continuité d'une tradition de récits pédagogiques visant à instruire le lecteur plaisamment » (Bury, 1995 : 62). Le texte fondateur en France du roman d'apprentissage serait *Les aventures de Télémaque*, roman de Fénelon écrit en 1695 et publié 1699. Précepteur du duc de Bourgogne, le petit-fils de Louis XIV, Fénelon a eu l'idée, pour

faire son éducation morale et politique, d'écrire un roman où le personnage principal, Télémaque, est suivi tout au long de son périple par un mentor qui, au fur et à mesure que l'histoire progresse, l'abreuve de son savoir. Au dix-huitième siècle, le roman d'apprentissage est plutôt un roman (comme je pense à *Candide ou l'optimisme* de Voltaire) ou un essai (tel *Émile ou de l'éducation* de Rousseau) qui permettent d'instruire le lecteur soit sur une attitude philosophique, soit sur la façon d'éduquer les enfants.

Cela dit, revenons au roman d'apprentissage de l'époque réaliste. Le but n'est pas autant d'éduquer un lectorat que de montrer le parcours emprunté par un jeune homme dans le but de gravir les échelons sociétaux parisiens. Pour ce dernier, Paris est le lieu où tout est possible, où ses rêves se concrétiseront. Pour réussir cette entreprise d'envergure, le jeune homme dispose d'amis et maîtresses pour le guider, le conseiller et le faire accéder à des cercles restreints. Personnage principal de ces romans, le héros, rempli d'ambition, généralement pauvre, fait tout pour se sortir de sa misère et faire fortune. Il a « cette volonté de conquérir une place avantageuse » (Bury, 1995 : 19), il veut entrer dans le monde. Un peu à l'image de Napoléon, un simple soldat devenu Empereur, le héros réaliste, gonflé d'ambitions, souhaite briller dans « un groupe social a priori hostile » (Bury, 1995 : 20). La vie mondaine parisienne n'ouvre pas ses portes à quiconque le souhaite. Loin de toujours être le lieu de la réussite sociale, Paris est malencontreusement trop souvent l'endroit du désenchantement, de la désillusion, voire de l'humiliation.

Pour bien saisir le parcours initiatique de ce jeune arrivant dans la Ville lumière, je vais prendre à témoin l'histoire de quatre personnages : Lucien Chardon, d'*Illusions perdues*, Eugène de Rastignac, du *Père Goriot*, Julien Sorel, personnage de Stendhal dans

Le rouge et le noir, puis Frédéric Moreau, protagoniste de *L'éducation sentimentale* de Flaubert.

En prenant en considération l'objectif de départ du jeune homme arrivant à Paris (la quête) et vers quoi la vie le porte, Mariane Bury divise le roman d'apprentissage en quatre catégories : l'apprentissage exemplaire manqué, l'apprentissage exemplaire réussi, l'apprentissage à la fois manqué et réussi, puis l'apprentissage impossible.

Dans *Illusions perdues*, Lucien Chardon tente de gravir les échelons de la société parisienne. Remarqué à Angoulême par Louise de Bargeton pour ses talents de poète, il la suit à Paris, mais il ne parviendra pas à avoir le succès espéré, celui qu'il avait dans sa ville de Province. Par toutes sortes de stratagèmes, il rêve de faire fortune. Il tentera en vain de se faire anoblir, d'avoir la possibilité d'utiliser le nom qui lui viendrait de sa mère et de se faire appeler Lucien de Rubempré. Toutefois, ce dernier ne restera hélas qu'un grand homme de Province. Il aura maille à partir avec les deux camps s'affrontant dans l'univers mondain parisien : le camp libéral et le parti royaliste. Ce dernier lui tendra un piège. Pour Lucien, c'est un échec pitoyable, la réussite ne fut qu'illusion et très éphémère. Charles Ammirati, dans *Le roman d'apprentissage*, dit au sujet de Lucien que « le *grand homme de Province* ne s'est jamais vraiment acclimaté à Paris » (Ammirati, 1995 : 51, souligné dans le texte) et qu'il n'a rien compris de ses séjours parisien car, à la fin du roman, sur le point de se jeter à l'eau, il rencontre un moine qui le sauve in extremis et ensemble, tandis qu'ils s'apprêtent à retourner à Paris, l'espoir de se faire une place dans l'hostile univers social de la Grande Ville renaît en lui. Lucien n'a rien compris de ses échecs. Son désir d'ascension sociale est plus fort que tout. *Illusions perdues* est l'illustration parfaite d'un apprentissage exemplaire manqué.

Il en va tout autrement pour Eugène de Rastignac. Ce dernier n'est pas issu du même milieu que Lucien Chardon. Il est un jeune noble dont la famille a été ruinée. Son passage à la pension Vauquer lui fera découvrir la misère du monde. Contrairement à Lucien, Eugène tirera des leçons de ce qu'il verra. Il assiste à l'agonie solitaire du père Goriot. Ses deux filles, la comtesse de Restaud et la Baronne de Nucingen, ont préféré aller à une soirée que d'être au chevet de leur père qui a sacrifié toute sa fortune pour qu'elles puissent faire des mariages avantageux. Rastignac « retirera une profonde leçon sur la puissance des intérêts en se faisant le spectateur du drame du père Goriot dépouillé par ses deux filles » (Ammirati, 1995 : 12). Tout au long du roman, Rastignac comprend les stratagèmes à employer pour tirer son épingle du jeu et, lors de la scène finale, au moment de l'enterrement du père Goriot, il laisse échapper sa dernière larme.

Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux (Balzac, dans Ammirati, 1995: 13).

C'est ainsi qu'il ensevelit sa pureté enfantine et qu'il devient un homme. Tout le roman narre le récit du parcours initiatique qui permet à Rastignac d'acquérir les bases rudimentaires du savoir que l'on doit posséder pour évoluer dans la société parisienne mondaine de l'époque où « la loi de l'intérêt tient lieu de sagesse. Celui qui peut abdiquer tous ses idéaux pour servir intelligemment ses intérêts ou ceux de son entreprises [...] celui-là réussit sans se poser d'autres questions » (Ammirati, 1995 : 30). Le livre se clôt avec cette image du jeune homme qui surplombe Paris, « là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer » (Balzac, 2004 : 338). Il connaît cette ville, y a déjà fait son entrée et c'est gonflé d'orgueil et armé pour l'affronter que Rastignac lance un défi à cette société en lui disant : « À nous deux, maintenant ! » (Balzac, dans Ammirati,

1995 : 48). *Le père Goriot*, selon la classification de Mariane Bury, est un roman où l'apprentissage est réussi.

La réaction de Julien Sorel, lorsqu'il est mis au ban des accusés, démontre comment il est important pour le héros du roman d'apprentissage réaliste de faire partie de cette société. Julien, par désespoir, en vient à tirer sur sa maîtresse. Pourtant ce jeune homme d'origine paysanne s'en sort plutôt bien jusqu'à ce que tout bascule, lorsqu'on le calomnie sur la place publique, disant de lui qu'il n'est qu'un vil séducteur. Avant cet incident, prenant comme modèle Napoléon, il est parvenu à s'élever socialement. Il a réussi à se faire anoblir et il s'apprêtait à épouser une femme noble, Mathilde de La Mole. Le jeune homme était beau, intelligent et possédait une mémoire hors pair. Le problème de ce héros, tout comme celui de ses comparses de l'époque réaliste, c'est qu'il cherche une place qui n'est pas la sienne; il devrait plutôt chercher la place faite pour lui, celle qui le rendrait heureux, pour ne pas devoir feindre une attitude qui ne lui correspond pas. Selon Mariane Bury, l'apprentissage de Julien est à la fois manqué et réussi. Il est socialement manqué car, ayant tiré sur sa maîtresse, il est condamné à mort et exécuté, mais en même temps du point de vue individuel, c'est une réussite. En prison, « purifié par l'amour, débarrassé des contingences sociales, Julien découvre le sens de l'existence. L'énorme ambition initiale lui apparaît in extremis comme une erreur, une fausse route dont l'issue ne pouvait être que fatale » (Bury, 1995 : 52). Stendhal précise que c'est dans cette prison que son bonheur atteint son apogée : il n'a « jamais été aussi heureux » (Stendhal, dans Bury, 1995 : 52). Cela est possible car, réalisant que ses ambitions passées étaient viles, puis refusant les moyens proposés par sa fiancée pour échapper à son destin, il accepte son sort et attend avec dignité son exécution. « Stendhal

exploite donc à la fois deux possibilités de fin, qui remettent en cause l'apprentissage sans le nier » (Bury, 1995 : 52).

Finalement, la dernière catégorie identifiée par Mariane Bury est l'apprentissage impossible, illustré ici par le parcours de Frédéric Moreau. Flaubert disait de son roman (on retrouve cette citation en quatrième de couverture de l'édition Flammarion) : « Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération; sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. » Ce roman raconte effectivement l'histoire d'une passion qui ne se concrétise pas. Tous les efforts de Frédéric Moreau, à la suite de sa rencontre de madame Arnoux sur le bateau, consistent à s'en approcher. Il deviendra ami avec son mari; il obtiendra même des moments d'intimité avec celle-ci, mais il ne tentera rien. C'est un amour chaste. Que des rêveries. Tout comme Lucien, Eugène et Julien, Frédéric est envoûté par l'univers parisien. Par différentes alliances, il s'introduit dans sa vie mondaine, attiré par l'argent et les femmes riches. Défait par ses échecs, il retourne chez lui en Province; puis, quand il apprend qu'il recevra un héritage, croyant que la chance lui sourit, il rentre en vitesse à Paris et oublie ses plans d'épouser Louise Roque. À partir de ce moment-là, il fréquente madame Dambreuse, femme riche qui favorise son ascension sociale. Frédéric subit plusieurs échecs, il ne semble pas apprendre de ses erreurs, comme s'il était impossible pour ce dernier d'apprendre quoi que ce soit. Roman où l'« apprentissage » semble « impossible » (Bury, 1995 : 52), car à la fin, Frédéric constate qu'il a raté sa vie. Il est de retour au point de départ; et son grand amour envers madame Arnoux ne s'est jamais matérialisé, un amour oisif, tout à l'image de ce

personnage velléitaire, qui se laisse diriger par le vent qui souffle tout au long de son parcours où il rencontre

d'autres femmes, qui représentent toutes un amour moins pur, où se mêle quelque intérêt matériel [...]. Rosanette l'attire pour son corps splendide et sa sensualité facile [...]. Les femmes riches [...] se présentent comme des partis à convoiter [...]. Enfin la petite Louise Roque représente la fraîche fille de sa province natale (Ammirati, 1995 : 21).

Frédéric semble accepter l'échec sans réagir, comme s'il était noble d'aimer ainsi...

L'éducation sentimentale est l'histoire d'une grande passion impossible à vivre dans la quotidienneté parisienne de l'époque.

À la lumière de ces exemples, un aspect caractérise le jeune homme, héros des romans d'apprentissage français du dix-neuvième siècle : il tente de conquérir Paris en essayant de se tailler une place parmi les mondains. Il aime cette société et veut être l'un de ses membres en règle. Parfois, il réussit son pari, d'autres fois, non. Charles Ammirati pose le même constat; ces romans mettent en scène « un héros jeune qui quitte l'univers familial et [qui] fait ses premiers pas dans le monde en essayant d'y conquérir une place et d'y découvrir le bonheur, traversant pour ce faire des épreuves qui l'obligent à réfléchir sur lui-même et sur la société » (Ammirati, 1995 : 6). Doué d'une morale irréprochable, le jeune homme qui n'a pas encore été corrompu arrive à Paris. Mais, au fur et à mesure qu'il perd ses illusions et découvre le vice, il désenchante. Lors de son arrivée dans la Grande Ville, il croit en la bonté des gens, il exulte la naïveté et la symbolise. Il est un jeune homme qui, « au seuil de sa vie d'adulte, [...] rêve encore de parvenir uniquement par de nobles moyens » (Ammirati, 1995 : 42). Ce héros a généralement des ambitions démesurées en regard de son milieu d'origine. Il souffre de ce passé, de son nom, du fait que souvent il vient de la Province. À son arrivée à Paris, il n'a aucun travail, son habillement détonne avec celui des mondains de la place. Son parcours est parsemé

d'embûches et malgré de brefs instants de triomphe, il persévère et fait tout pour atteindre son objectif. Rares sont ceux qui, comme Julien Sorel, constatent qu'il ne vaut pas la peine de se donner tout ce mal pour faire partie d'un monde vil et sans morale. En opposition à Julien Sorel, les autres jeunes hommes ayant perdu leurs « illusions d'une société fondée sur la morale et le respect d'autrui, sur la reconnaissance immédiate du talent et de la beauté » (Ammirati, 1995 : 37) ne possèdent que plus d'outils pour y évoluer et s'y tailler une place que la majorité d'entre eux, même s'ils se battent avec acharnement et vivacité, n'obtiendront pas. Rares sont également ceux qui se construisent un nid dans l'univers mondain parisien. Pour y parvenir, le jeune homme doit apporter des modifications à son apparence, il se doit d'étudier l'attitude des gens qu'il côtoie et porter une attention particulière à ses attitudes, sans oublier qu'il lui est préférable de se détacher de quelques principes de morale. De plus, il lui sera plus facile de respecter les conventions sociales s'il perd ses illusions de jeunesse. Somme toute, il doit changer son identité s'il veut être accepté par une société qu'il a en trop grande estime et, de surcroît, pour des succès souvent éphémères. Le problème de ce héros, c'est que

s'il est du type ambitieux [...] [il] est forcément d'une origine sociale modeste et pauvre, dont il n'aura de cesse de se débarrasser pour s'élever dans la hiérarchie sociale. On pourrait dire que tous ces jeunes gens ont *le complexe de Napoléon*, cet exemple obsédant d'un simple soldat parvenu au pouvoir suprême par sa seule valeur (Ammirati, 1995 : 62).

Il est vrai que cette ascension sociale semble être une obsession. Et pour reprendre les paroles de Stendhal dans *Le rouge et le noir* : « né [...] dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimé [...] par la pauvreté » (Stendhal, dans Bury, 1995 : 49), le jeune héros des romans d'apprentissage réaliste tente d'échapper au destin réservé généralement aux gens de son milieu social en essayant de s'élever et de se faire une place dans un milieu dans lequel il n'était pas destiné à évoluer. Parti au bas de l'échelle,

il tente en vain ou avec succès de gravir les échelons qui le mèneront tout en haut, lieu où on l'admira, où il sera socialement quelqu'un, où il aura, selon la croyance populaire, réussi sa vie.

LE ROMAN D'APPRENTISSAGE MODERNE

Dans les romans qui composent mon corpus, ce n'est pas forcément une place dans la société que le héros-narrateur¹³ cherche à conquérir. Il tente plutôt de s'en exclure. À mon avis, ce qui différencie le roman d'apprentissage réaliste de celui de l'époque moderne réside justement dans le fait que cette inscription n'est plus orientée vers le même achèvement. Le désir s'est modifié. Le héros, qui n'est plus un héros mais un antihéros, ne possède plus l'ambition de gravir les échelons sociaux. Au contraire, il se marginalise, se perçoit et s'affirme Autre. Il ne souhaite plus être considéré comme un acteur de la norme et faire partie de l'élite. Tel le héros du roman d'apprentissage réaliste, il « réfléchi[t] sur lui-même et sur la société » (Ammirati, 1995 : 6), mais, en lieu et place de l'émerveillement, il éprouve un haut-le-cœur pour le monde qui l'entoure. Il n'est plus le jeune homme provincial, ambitieux, pur, naïf qui arrive à Paris et reste tout ébahi devant la beauté et l'attrait de la métropole.

¹³ Une précision s'impose ici. Différents lecteurs critiques dont Charles Ammirati, dans *Le roman d'apprentissage*, et Mariane Bury, dans *Le roman d'apprentissage au XIX^e*, illustrent bien que lors de l'époque réaliste, le roman d'apprentissage met en scène un jeune homme, au seuil de l'âge adulte, qui tente de se faire une place dans l'univers social mondain parisien. Selon mes observations, le roman d'apprentissage MODERNE met souvent en scène un personnage enfant. Cependant, il n'est pas possible de conclure qu'il met toujours en scène un personnage ayant « huit ans neuf ans dix ans » (*Océ* : 147). Parfois, comme le fait Réjean Ducharme dans *Le nez qui voque*, le romancier laisse la parole à un adolescent. Parfois, il la laisse à un enfant qui vieillit et devient un adolescent; pensons à *L'avalée des avalés*, à *La vie devant soi*. À l'occasion, l'écrivain choisit pour son narrateur une position narrative plus éloignée : Andreï Makine, dans *Le testament français*, opte pour cette position narrative. Il laisse la parole à un personnage adulte qui pose un regard sur son enfance, tout en la narrant. Chose certaine, dans le roman d'apprentissage moderne, et cela en opposition avec son homologue de l'époque réaliste, le romancier ne met pas en scène un jeune adulte dont l'âge voisine la vingtaine, mais plutôt un enfant et parfois, un adolescent. Bref, de nombreuses figures évoluent désormais dans le roman d'apprentissage.

L'antihéros moderne se demande qui il est et il ne veut sous aucun prétexte perdre sa singularité. Pour demeurer intègre et ne pas abandonner son identité – car selon lui, pour faire partie de cette mascarade sociétale, il faut se noyer dans la masse et oublier l'essence même de son être –, il décide de se tenir à l'écart de cette société qu'il répudie du plus profond de son être. L'idée de ne pas perdre son unicité rejoint celle évoquée par Alain Goulet dans son article « Le roman d'apprentissage selon André Gide ». Celui-ci propose en effet que le roman d'apprentissage « est fondamentalement orienté vers un avenir à élaborer, une forme de soi-même à construire – ce qui l'apparente au *Bildungsroman*, où il s'agit pour le héros de trouver sa forme, de se façonner » (Goulet, 2000 : 115, souligné dans le texte). Le personnage cherche son identité et la réponse ne lui viendra pas en regardant ce qui l'entoure, car il ne sera jamais le miroir de ce qu'il voit ou ce que l'on peut attendre de lui. Monique Boucher, dans *L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre*, voit juste en percevant que « la fabulation » est pour le protagoniste enfant ou adolescent « un rempart ou un refuge contre la cruauté du monde extérieur » (Boucher, 2005 : 91). Ainsi, en donnant de nouvelles significations à tout ce qui l'entoure, il se crée un monde vivable.

Quand vient le temps de parler du roman d'apprentissage moderne, même si Monique Boucher n'aborde pas sous cette perspective les romans où un personnage enfant ou un adolescent est le héros; mais elle est la seule lectrice critique que j'ai eu l'occasion de retracer qui s'attarde uniquement à l'univers enfantin dans le roman moderne, plus particulièrement aux œuvres écrites dans les années soixante au Québec. Elle relève le constat de Gilles Marcotte¹⁴, dans *Le roman à l'imparfait [...]*, selon lequel

¹⁴ Tel n'est pas le roman qui est venu, depuis 1960, occuper les vitrines des librairies, et nous avons eu quelques raisons d'être déconcertés, sinon déçus. Il semble incongru de parler de maturité à propos d'un

« l'univers de l'enfance est roi », dans les romans « écrits entre le début de la Révolution tranquille et la crise d'octobre [sic] » (Boucher, 2005 : 63). Bien qu'elle priorise une lecture mythanalytique de son corpus, certains des bilans qu'elle pose rejoignent mes préoccupations et me permettant de circonscrire les traits du roman d'apprentissage moderne, le différenciant de son homologue de l'époque dite réaliste. À l'époque moderne, « l'univers des adultes s'oppose alors à ce monde de l'enfance » (Boucher : 94). Il en va tout autrement pour le roman d'apprentissage réaliste. Dans ces romans souvent à la narration hétérodiégétique, l'enfant est pratiquement absent au profit de l'adolescent. Lors de la modernité, le roman d'apprentissage met plutôt en scène des protagonistes – Monique Boucher fait le même constat –, qui de prime abord n'adhèrent pas aux « conventions sociales » (Boucher, 2005 : 186), pour finalement accepter « peu à peu les compromis de l'âge adulte, trahissant ainsi l'idéal à préserver; cette perte se traduit bien souvent par des images de chaos et de destruction, psychologique ou effective » (Boucher, 2005 : 124). En outre, les « forme[s] romanesques privilégiées par les auteurs [sont] [...] le journal intime, la confession, le récit intérieur ou le roman psychologique » (Boucher, 2005 : 173). En fin de parcours, l'auteur conclut que

la déroute et l'errance des héros du roman québécois contemporain s'associent donc aux images de chaos et de destruction, répondant ainsi à l'expulsion hors de l'enfance. Si la quête d'identité s'exprime à [sic] priori par des images de pureté – celle de l'âge d'or de l'enfance –, il apparaît que le caractère diurne et victorieux de la constellation symbolique soit contrecarré par un imaginaire centré sur l'expression de l'exil, un exil fait de vagabondages « fantasmé », et par le chaos engendré par la déshumanisation citadine (Boucher, 2005 : 201).

Réjean Ducharme, d'une Marie-Claire Blais ou d'un Jacques Poulin. La maturité, l'âge adulte, c'est justement ce contre quoi ils en ont, la menace contre laquelle leurs personnages cherchent à se prémunir. Tout se passe, chez eux, comme si le roman retombait en enfance (Marcotte, dans Boucher, 2005 : 9).

Il est bien le lot des personnages-héros du roman d'apprentissage moderne, par de virulents propos, de critiquer la déshumanisation de l'univers sociétal adulte dans lequel ils baignent.

L'idée que le héros-narrateur ne cherche plus à intégrer la société dans le roman d'apprentissage moderne est également suggérée par Mariolina Bongiovanni-Bertini dans son article « Proust et le roman d'apprentissage ». Son commentaire concerne bien sûr *La recherche du temps perdu*. Selon elle, une telle entreprise s'offre comme le roman d'apprentissage par excellence, bien

qu'il sape et qu'il détruit le modèle même du *Bildungsroman*, parce que son héros, loin de trouver à la fin de son itinéraire, de son apprentissage, sa place dans la société et dans la vie collective des hommes, quitte définitivement cette vie en décidant que pour lui la « vraie vie », c'est la littérature (Bongiovanni-Bertini, 2000 : 107, souligné dans le texte).

Le but de l'apprentissage décrit par Proust n'est pas de mener le héros romanesque au cœur de l'univers social, l'une des caractéristiques que j'ai relevées dans les romans de Ducharme. Les protagonistes modernes préféreront se marginaliser et s'isoler. La manière de se marginaliser est différente pour chaque sujet, mais le résultat demeure le même : la solitude et l'exclusion. Parfois, ces marginaux brisent un peu de leur solitude en se regroupant en communauté d'éprouvés et ainsi il leur est plus facile de survivre à l'expérience du désastre¹⁵.

¹⁵ Il semble délicat, toutefois, de transposer ces propos sur d'autres arts. Prenons l'exemple du cinéma. Dans son essai *Enfance... inspiration littéraire cinématographique*, Carol S. Altman arrive au constat que tous les « enfants-héros veulent faire des découvertes et des acquisitions de connaissances au sujet du monde adulte. Tous veulent faire le parcours initiatique pour y entrer et pour avoir plus d'autorité et d'indépendance. En même temps chacun de ces enfants veut être aimé par ses parents » (Altman, 2006 : 112).

Au chapitre VI, « *Le bildungsroman – le parcours initiatique de l'enfant* », elle illustre bien – c'est moi qui fais le rapprochement – que le parcours envisagé par le héros des films qu'elle analyse est plutôt similaire à celui du héros du roman d'apprentissage réaliste. Dans un corpus de sept films, elle pose le constat que l'un « des grands thèmes de[s] [...] sept récits est donc ce parcours initiatique, accompagné de la prise de conscience de la part de l'enfant du monde qui l'entoure » (Altman, 2006 : 114), et que la finalité recherchée par ce dernier est de se tailler une place sociale respectable.

L'ANTIHEROS : UN PERSONNAGE AUTRE

Dans son essai *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Janet Paterson pose les « jalons d'une poétique du personnage de l'Autre » (Paterson, 2004 : 17-18). Ainsi, elle dégage certains traits par lesquels l'Autre se construit : soit il s'isole par lui-même, soit il est exclu malgré lui. Paterson émet ce premier principe : pour se dire Autre ou dire l'Autre, il doit nécessairement y avoir un « concept *relationnel* » (Paterson, 2004 : 21, souligné dans le texte), c'est-à-dire qu'il faut opposer un sujet à un groupe quelconque. Cette idée a auparavant été évoquée par François Hartog dans *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre* :

dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes *a* et *b* et que *a* n'est pas *b* [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où *a* et *b* entre dans un même système [...]. Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans le système de la langue et de l'écriture (Hartog, dans Paterson, 2004 : 21).

Si, pour être Autre, le sujet de l'énonciation ou de l'énoncé doit interagir avec autrui, puis pour être considéré comme Autre et non seulement comme différent, il faut de plus que ce rapport relationnel soit avec plusieurs individus qui possèdent un certain nombre de caractéristiques communes, c'est-à-dire un « groupe de référence ». Paterson attribue la paternité de cette notion, le groupe de référence, à Éric Landowski, *Présences de l'autre : essai de socio-sémiotique II*. Le groupe de référence peut être variable selon la mouvance d'un quelconque personnage dans l'espace et « l'altérité des personnages est entièrement déterminée par la définition du groupe de référence » (Paterson, 2004 : 23). Le groupe « établi[t] les codes sociaux et en décide [...] les paramètres » (Paterson, 2004 : 24).

Dès lors, un jeune homme de bonne famille, un étudiant, un francophone de peau blanche, est très loin de se sentir Autre lorsqu'il se promène entre les bâtiments du

campus universitaire sherbrookoïse. Il peut en être différent quand ce même étudiant participe à un échange qui le mène à l'Université de Vienne en Autriche. Tant qu'il marche sur le campus autrichien, ne parlant pas, rien ne trahit son altérité, mais dès qu'il ouvre la bouche, il se dit Autre. En revanche, s'il se retrouve avec des semblables dans une sorte de « Maison du Canada », son rapport identitaire change. L'on comprend donc

que, loin d'être homogène, le concept de groupe de référence est en réalité diffus et mouvant. S'il est vrai que dans un roman on peut généralement reconnaître les caractéristiques du groupe social dominant qui établit les normes culturelles, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des sous-groupes au sein même du groupe dominant (Paterson, 2004 : 24).

Les personnages-héros de *La vie devant soi* en sont un bon exemple. Le roman met en scène une communauté d'éprouvés, des marginaux qui gravitent autour de madame Rosa, qui s'unissent, se retrouvent tentant de s'entraider pour survivre à l'expérience du désastre. Martine Xiberras, dans *Les théories de l'exclusion*, exprime de manière intéressante cette

idée de libération des contraintes sociales en général [...] ne parl[ant] plus seulement de l'exclusion au sens fort, mais de la marginalisation qui se caractérise par la revendication du droit de s'exclure des communautés traditionnelles et de former des groupes plus ou moins informels en rupture avec la conscience collective courante (Xiberras, 1998 : 9).

Cet isolement du tourbillon urbain et du monde caractérise l'antihéros moderne. Le protagoniste fuit le groupe de référence; il ne s'y identifie pas, puis cela étant, il se sent Autre. Pour illustrer cette idée, pensons simplement à Bérénice Einberg qui ne veut pas devenir l'avalée des avalés. Afin de saisir l'idée de conscience collective, il est opportun de retourner au père de la sociologie, Émile Durkheim. Pour ce dernier, comme le mentionne Martine Xiberras, d'un point de vue méthodologique,

la conscience collective est distincte de chaque conscience individuelle, ainsi que de la simple somme de toutes consciences individuelles. Cependant, la conscience collective est présente ou réalisée en chacune des consciences individuelles. *Analytiquement*, la conscience collective forme un système de pensée (d'idées, de valeurs et de sentiments)

qui a sa vie propre et qui est donc autonome face aux différentes consciences individuelles (Xiberras, 1998 : 40, souligné dans le texte).

L'identité n'est pas une substance, mais un ordre de relations, à la manière d'une pièce sur un jeu d'échecs :

Ce qui sépare le groupe de référence des groupes qu'il pose par rapport à lui-même comme étranger, comme autre ou comme déviants, ce n'est jamais en effet, « tout simplement » ni une différence de substance produite par des dysfonctionnements sociaux, ni même quelque hétérogénéité préétablie en nature [...]. En réalité, les différences pertinentes, celles sur la base desquelles se cristallisent les véritables sentiments identitaires, ne sont jamais entièrement tracées par avance : elles n'existent que dans la mesure où les sujets les construisent et que sous la forme qu'ils leur donnent. Avant cela, il n'y a à vrai dire, entre les identités en formation, que de pures différences *positionnelles*, presque indéterminées quant aux contenus des unités qu'elles opposent (Landowski, dans Paterson, 2004 : 26, souligné dans le texte).

Le second principe, chez Paterson, dit que « l'Autre dans la fiction est une *construction* du discours » (Paterson, 2004 : 26, souligné dans le texte). Qui exprime cette altérité ? Dans un roman à la narration hétérodiégétique, on dit Autre le personnage marginal, puis dans un roman à la narration homodiégétique, c'est le narrateur qui se dit Autre. Dans *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporain*¹⁶, Simon Harel met en lumière les deux façons de rendre compte de l'altérité, le premier cas est surtout attribuable aux romans d'avant 1960; le second, à la littérature migrante.

Pour bien identifier la figure de l'Autre, il faut relever les valeurs et les traits qui caractérisent le groupe de référence. Ces traits peuvent varier au fur et à mesure que le roman progresse. Il se peut même que le groupe de référence change. Le sujet énoncé ou le sujet de l'énonciation peut faire partie à un moment donné de ce groupe de référence et s'en exclure ou être exclu à différents stades de son histoire. Ainsi, quand on parle d'altérité, l'espace où évolue le personnage Autre est important. C'est « une stratégie

¹⁶ Janet Paterson fait référence aux travaux de Simon Harel.

capitale pour marquer l'altérité d'un personnage. Il est en fait difficile de penser à un personnage Autre qui n'est pas associé à une spatialité distincte de celle du groupe de référence » (Paterson, 2004 : 29). Simon Harel parle du concept d'extraterritorialité¹⁷. Le personnage d'Andreï Makine dans *Le testament français* est Autre à cause de l'étrange rapport conceptuel d'extraterritorialité qui se manifeste par la pseudo-greffe française qu'il croit sentir bouger en lui.

La différence spatiale se voit dès lors dotée de significations dont les conséquences seront aussi lourdes que tragiques. De même, c'est moins le fait que le pays d'origine du narrateur [...] que l'empreinte de cet espace dans sa mémoire et, par là même, son identité qui contribuent à la construction de son altérité (Paterson, 2004 : 30).

Effectivement, l'exemple du personnage de Makine caractérise bien cette idée. Dans le présent cas, c'est l'inscription erronée de sa greffe française dans son esprit qui le fait devenir et se percevoir Autre. L'empreinte de cette croyance et sa constante remémoration modulent et tintent ses comportements. L'idée ayant fait son chemin, il devient un personnage Autre, l'être qu'il aurait été si ce sang français avait véritablement coulé en lui. À vrai dire, il n'y a de réel que le sang des mots qui ont des années durant abreuvé son imaginaire.

L'espace peut être la cause principale qui transforme un personnage en un personnage Autre. Le lieu clos où grandit la petite fille aux allumettes montre très clairement comment un environnement, sous le contrôle d'un être quelconque (le père en l'occurrence), peut influencer l'existence, les pensées et les comportements. Dans le roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, l'antihéroïne en est même venue à croire qu'elle est un garçon et qu'il y a eu un jour, dont elle ne se souvient plus trop, où elle a perdu ses couilles, puis que chaque mois, la cicatrice coule. L'information

¹⁷ Janet Paterson fait référence au concept d'extraterritorialité de Simon Harel.

véridique n'étant plus disponible, elle tente avec ce qu'elle connaît de l'existence humaine, de donner un sens à ce qui lui arrive.

Pour Janet Paterson, l'altérité se construit et ce sont ces traits qu'il faut tenter de repérer dans un texte. L'Autre possède des traits qui caractérisent son apparence physique; de plus, le personnage Autre a une façon propre à lui de se vêtir. Ensuite, ledit personnage possède généralement sa propre façon de parler. Il importe aussi de faire une étude des noms des personnages et des lieux occupés par ces derniers. Ces dissemblances sont les raisons pour lesquelles le personnage se dit Autre ou les raisons pour lesquelles « le discours rhétorique est à même de dire ou de signifier l'Autre » (Paterson, 2004 : 35). Ces « différence[s] serv[ent] comme [...] critères visibles de l'altérité du personnage », car « l'Autre romanesque est doté de traits visibles accusant sa différence par rapport au groupe de référence » (Paterson, 2004 : 31-33).

Janet Paterson met bien en lumière cette figure de l'Autre qui, à mon avis, caractérise l'antihéros du roman d'apprentissage moderne qui est en règle générale à narration homodiégétique. Nous sommes en présence d'un antihéros qui se dit Autre (actif), tandis que celui de l'époque réaliste est dit Autre (passif). L'évocation de l'altérité est perceptible par l'étude des « *traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques* du personnage de l'Autre » (Paterson, 2004 : 31, souligné dans le texte).

LES TRACES DE L'ALTÉRITÉ DANS LE DISCOURS ROMANESQUE

Pour rendre compte de la présence dans le discours romanesque d'un personnage Autre, je m'intéresse aux modalités discursives qui permettent de mieux saisir les traits caractéristiques du sujet de l'énonciation pour pouvoir le qualifier Autre par ses

différentes attitudes de locution. Ainsi sont examinés les traits caractéristiques de ces voix d'enfants. Pour ce faire, je m'inspire des travaux de Dominique Maingueneau, notamment *Le contexte de l'œuvre littéraire*, sur la notion d'incorporation, c'est-à-dire à la corporalité et au caractère des garants auxquels les romans nous convient. Pour ce linguiste, le garant d'un texte est le narrateur homodiégétique qui, par ses attitudes langagières, son ton, offre une tonalité et une voix singulière à lire. Pour Maingueneau,

le « garant » possède un caractère et une corporalité. Le caractère correspond à un faisceau de traits psychologiques [...]. Quand à la corporalité, elle est associée à une complexion du corps du garant, inséparable d'une manière de s'habiller et de se mouvoir dans l'espace social (Maingueneau, 2000 : 139).

Le caractère d'un garant Autre, c'est-à-dire sa conscience individuelle, s'oppose à la conscience collective du groupe de référence telle que définie auparavant. Sa corporalité aussi, à laquelle on associe ses traits physiques, onomastiques et vestimentaires, diffère à divers niveaux de celle du groupe de référence. Ses traits langagiers lui sont également propres.

Les théories de Janet Paterson et de Dominique Maingueneau s'arriment pour mettre au jour les traits discursifs qui font en sorte que le garant, par sa corporalité et son caractère, s'exclut ou est exclu du groupe de référence. Je relèverai ces traces dans le discours romanesque et porterai une attention particulière à la manière dont l'altérité se construit. Je m'intéresserai également à la façon dont se module l'exclusion tout au long du roman. Est-ce qu'au fur et à mesure que le protagoniste grandit, l'exclusion persiste ?

Une telle étude permet de percevoir les raisons qui poussent le protagoniste du roman d'apprentissage moderne à se dire Autre en ayant défini en quoi son caractère, sa corporalité et ses autres traits l'opposent à ceux du groupe de référence.

**CHAPITRE 2 – ANALYSE DE TROIS ROMANS
DE RÉJEAN DUCHARME**

1. IODE SSOUVIE : UN DOUBLE BÉRÉNICIEN AMOINDRI

LA FAMILLE IODIENNE

L'océantume est l'histoire d'une enfant abandonnée par sa mère, le récit d'une fillette qui a grandi dans une famille dysfonctionnelle. Le drame qui semble être à l'origine de tous leurs maux, c'est qu'un fameux soir, la mère d'Iode, Ina Ssouvie – un nom en dit long –, en atteignant « les lieux foudroyés et ensanglantés », trouve sa fille aînée de quatre ans « morte, si morte qu'elle éprouve une sensation de froid à son contact. Elle la trouve debout, dans l'encoignure où elle s'est réfugiée pour mieux protéger Ino des coups du possédé » (*Océ* : 35). Iode raconte qu'à l'époque dudit drame, sa « mère était une amazone rieuse et insurmontable », et que son « père était déjà le reflet de ce qu'il n'avait pu être, un songe-creux, une chose aussi inutile pour elle-même que pour le reste du monde » (*Océ* : 34). Nous ne saurons jamais trop ce qui a incité le garde du corps à agir de la sorte, mais tout pousse à croire qu'à partir de ce moment, Ina s'est mise à boire et que la déchéance s'est emparée d'elle.

Rappelons que c'est le soir de ce drame qu'Iode a vu le jour. Elle ne voulait pas naître, « le fœtus se débat[ant] sens dessus dessous dans [le] ventre [de sa mère], comme s'il voulait grimper, remonter » (*Océ* : 35). Puis, c'est en l'empoignant par un pied qu'Ina

l'expulse de son sein. La voilà née. Ce premier contact physique caractérise bien tout le reste, une absence de chaleur maternelle.

« Ma seule vraie fille ! Ma seule vraie enfant ! » (*Océ* : 36) Ina ne se gêne pas pour rappeler à ses enfants qu'elle ne les aime pas et elle les ignore constamment. Iode explique que sa « sœur était la seule raison de vivre de [s]a mère et cela n'a pas changé, sauf que ce qui était amour est devenu haine, et que ce qui était espoir est devenu désespoir [, puis qu'il] est inutile de chercher à comprendre les énergumènes comme elle » (*Océ* : 38). Ina ne joue point avec ses enfants. Le nid familial n'est pas un lieu de réjouissance ni de chaleur. La mère est en permanence soûle au point de vomir dans les draps de sa fille. Iode vit un abandon encore plus cruel que celui ressenti par Bérénice. La mère de Bérénice aime son enfant, mais elle l'aime mal. Elle ne sait trop comment le montrer : à quelques reprises, elle s'approche d'elle, lui donne des signes d'affection qu'Iode ne recevra pas. Bérénice, puis Christian sont plutôt les jouets que se disputent deux parents en guerre depuis des années. En ce qui concerne Ina Ssouvie, elle n'hésite guère à abandonner ses enfants et tout laisse croire qu'elle entretient une relation extraconjugale avec Michel Lange, le médecin de son fils, puis ami d'Iode, car c'est chez cet homme qu'Iode la retrouve à deux reprises.

Pour ajouter à la description des us et coutumes de cette famille sclérosée, le père n'est nullement présent dans la vie de ses enfants. Iode le décrit en tant que l'« ex-fécondateur » de sa mère qui « est le chef de la famille ». Il n'est que « son sperme passé » (*Océ* : 33). Il est « inoffensif, incolore, absent et inutile » (Boucher, 2005 : 161). Il faut patienter jusqu'au milieu du récit pour entendre ce que le père a à dire à sa fille. Cet événement se produit lorsqu'il découvre le pot aux roses. Iode avait enlevé les gaur

de York et les avait cachés dans la calle du steamer. Abandonnés dans les champs enneigés par leur propriétaire, en plein hiver, les pauvres bêtes avaient froid. Quand Iode se « couche au milieu d'eux » (*Océ* : 24), elle s'endort. Symboliquement, l'espace chaud que les gours créent représente la chaleur du sein maternel dont elle a grandement besoin. Dès que Van der Laine découvre les animaux dans la calle du steamer, il dénonce sa fille à « la municipalité » (*Océ* : 82). Dès lors, elle sera enfermée à Mancieulles, à l'asile psychiatrique.

Jusqu'alors, elle a su échapper aux aléas de la vie en fabulant, mais dès qu'elle modifie l'espace réel (le rapt des gours en est un bon exemple), s'abattent sur elle les foudres du village. Par l'éréthisme de sa pensée, elle tente de fuir et décrit ainsi sa fuite : « Tenant Asie Azothe par la main, je cours sur ce pont de ciment qui résonne comme une cuve de fer-blanc. Ce pont enjambe une Ouareau, une Loire, un Oulu et un Zambèze, puis cesse. Nous tombons. Nous flottons. Riant, nous pirouettons dans le vide » (*Océ* : 84). Même ses fabulations ne peuvent éloigner les mains, puis les visages qui la touchent, qu'elle « devrai[t] mordre » (*Océ* : 84). Jusqu'à l'épisode du rapt des gours, Iode fabule plutôt des idées qu'elle ne concrétise pas. Dès qu'elle s'attaque à l'espace réel, qu'elle le modifie, elle doit assumer les conséquences des actes qu'elle pose. Elle ne peut plus se défiler par de quelconques fabulations enfantines. Même si elle fait la morte, lors de l'épisode des gours, elle se réveille « bel et bien à Mancieulles » (*Océ* : 84).

LES MONDES ONIRIQUES DUCHARMIENS

Il est vrai de dire que l'univers enfantin ducharmien est empreint de fabulation, mais il faut dépasser ces fabulations enfantines pour percevoir l'intensité émotive derrière

ces histoires d'enfants qui souffrent. Pour bien saisir l'essence de ces romans, il faut décortiquer de manière simple les heurts qui frappent les enfants de Ducharme. Dans la partie d'analyse de mon mémoire de maîtrise¹⁸, j'ai fait une lecture différente des ces œuvres. J'ai montré que *L'avalée des avalés* et *L'océantume* sont des romans qui donnent à lire le monologue solipsistique d'une enfant. J'ai brièvement parlé de Bérénice et d'Iode et de leur blessure d'abandon, mais j'ai peu insisté sur ce point. La quantité de lecteurs critiques qui se sont intéressés à l'œuvre ducharmienne et la diversité de leurs propos illustrent bien la panoplie de regards possibles que l'on peut porter sur l'œuvre, mais allons-nous réellement à l'essentiel ? Pour aller au cœur du roman de l'enfance ducharmienne, il faut cesser d'être obnubilé par tous les artifices de fabulations afin de voir ce qui se cache derrière. Quelques pistes évoquées par Thomas Pavel dans *Univers de fiction* illustrent mon propos :

Le monde réellement réel jouit d'une priorité ontologique certaine sur les mondes du faire-semblant; aussi devons-nous distinguer, à l'intérieur des structures duelles, entre les univers primaire et secondaire, le premier étant la fondation ontologique sur laquelle le second est construit (Pavel, 1988 : 76).

Pour Thomas Pavel, l'univers de base où s'ancre chaque histoire est l'univers réel. Mais dans certains récits, par exemple les passages où Iode ou Bérénice se mettent à fabuler, nous n'avons plus totalement accès à l'univers primaire, mais plutôt à l'univers secondaire. Toutefois, nous ne sommes généralement pas très longtemps coupés de l'univers primaire. Pensons simplement au moment où Iode Ssouvie part en France avec Faire Faire Desmains. De prime abord, il est étrange de constater qu'une enfant internée puisse partir ainsi avec une médecin; de plus, le fait que l'avion explose en arrivant en France rend encore plus invraisemblable le récit : « L'aéroplane a explosé. Nous sommes

¹⁸ Université de Sherbrooke, 2003.

tombées dans l'eau à quelques mètres d'ici. Nous n'avons pas bougé d'ici. Faire Faire dit que nous sommes bien ici. Sur mes jambes nues, deux gros ruisseaux se joignent, se mêlent » (*Océ* : 94). Derrière cette réalité secondaire se cachent des actions simples et précises. L'explication vient un peu plus loin : c'est parce qu'elle « était la maîtresse du directeur du comité directeur de Mancieulles » qu'elle a pu la « kidnapper sans avoir à faire face à la justice » (*Océ* : 179).

Arrivée en France en fabulant, Iode rentre au bercail les deux pieds ancrés dans le réel. Le récit de son retour est plus orthodoxe : « l'aéroplane n'explose pas... Au pied de l'échelle, Van der Laine et Inachos m'attendent. Ils ne font que donner plus d'éclat à l'absence de Asie Azothé. Van der Laine essaie de m'embrasser. Je ne le laisse pas faire » (*Océ* : 103). Au cours de ce voyage, Iode sort de l'enfance et fait « la rencontre de mesdemoiselles les menstruations » (*Ava* : 162). Elle fait son « entrée dans la maturité [...] [et elle prend] conscience de la nature illusoire du conte de fées » (Marcato-Falzone, 1992 : 59) qu'elle se raconte. Ce conte de fées est une façon enfantine de déformer la réalité primaire des événements en s'imaginant autre chose. En début de voyage, Faire Faire joue le jeu d'Iode. Mais elle se lasse vite : « Je suis fatiguée de jouer. La comédie est finie » (*Océ* : 102). La scène où Iode prend contact avec l'espace réel est écrite dans un style objectif et réaliste. En voyage, la fillette est plongée dans la réalité de la vie : elle travaille pour gagner sa vie, elle mange de l'herbe et boit de l'eau. En présence de Faire Faire Desmains (nom très évocateur), en France – la Mère patrie –, Iode semble pouvoir pour la première fois toucher de ses mains la réalité physique de l'espace réel¹⁹ et accepter la « priorité ontologique » (Pavel, 1988 : 76) de l'univers primaire.

¹⁹ Marcato-Falzone, dans *Du mythe au roman [...]*, développe cette idée.

En règle générale, au-delà de la fabulation, il y a une action très simple, puis concrète qui en résulte. Par le recours aux thèses de Thomas Pavel, il est possible de bien saisir le processus qui sous-tend la création d'une « réalité secondaire ». Les propos appartenant à une réalité secondaire comportent des éléments autochtones, immigrés et substitués²⁰. Ils « mélange[nt] si bien le vrai et l'inventé qu'il devient impossible de les distinguer » (Pavel, 1988 : 134). Un passage du troisième chapitre de *L'avalée des avalés* permet d'illustrer ce propos :

L'orme, c'est mon navire. Quand je ne sais plus quoi faire, je m'embarque. J'ai noué une oriflamme jaune au faite. La vieille boîte de conserve toute rouillée qui pend au bout d'une ficelle, c'est mon ancre. Larguez les continents. Hissez les horizons. Ici, on part. J'ai mis le cap sur des rivages plus escarpés et plus volcaniques que ceux de ce pays. Je suis à cheval sur la branche la plus haute, pour voir si des récifs se détachent de la brume. Tout à coup, mon pied dérape, je perds l'équilibre. Je chavire. En tombant, mon visage cogne une pierre et je m'évanouis, et je glisse jusqu'au fond de l'océan sourd et noir. Je suis noyée. L'orme vogue à la dérive, quille par-dessus pont. Je me retrouve sur un lit d'hôpital. En reprenant connaissance, je sens qu'il me manque quelque chose dans la bouche. Il y a de quoi. Il me manque les quatre dents de devant (*Ava* : 12-13).

Ce passage regorge d'éléments immigrés. L'esprit bérénicien transmute la réalité d'objets concrets. Bérénice pose que l'orme, entité physiquement réelle, est son navire. Lorsqu'elle s'ennuie, elle grimpe à un arbre. Un vent d'onirisme l'agite. Dans son récit enfantin, son imagination prend possession d'éléments réels et les transmute de telle sorte qu'ils incarnent des objets fantastiques. Ainsi, la vieille boîte de conserve pendant au bout d'une ficelle constitue l'ancre de son navire. Assise à califourchon sur une branche, Bérénice s'imagine voguer sur les flots à la recherche de rivages plus escarpés et plus volcaniques que ceux de son pays. En simultanéité avec l'action, comme un enfant narrant l'épopée créée par le déplacement de ses jouets, Bérénice se raconte une histoire. Prenant racines dans le réel, ses fabulations n'impliquent qu'une « réalité secondaire ».

²⁰ Pavel, Thomas, *Univers de fiction*, page 41.

Son récit passe constamment de la fabulation à la réalité. Elle vogue dans son solipsisme et, à la phrase suivante, elle constate qu'elle perd l'équilibre. Elle affirme chavirer comme on chavire d'un navire. Ses dires n'impliquant qu'une « réalité secondaire », elle ne fait en réalité que tomber de la branche de l'arbre où elle a grimpé. Ancrée dans l'espace réel, elle atteint le sol : elle se frappe la tête sur une pierre. De retour dans le monde de la fantaisie, elle « glisse jusqu'au fond de l'océan sourd et noir » (*Ava* : 12). Tout au long de ce passage, la narration bérénicienne passe alternativement de l'espace du rêve à l'espace réel. Ce procédé n'est pas unique à cette scène de *L'avalée des avalés*; il est aussi à l'œuvre dans *L'océantume* et *Le nez qui voque*.

Une impossibilité logique structure la fin du passage cité. Comment Bérénice, noyée, peut-elle se retrouver consciente dans un lit d'hôpital ? Pour le comprendre, il faut recourir aux thèses de Thomas Pavel. Pour trouver une cohérence à ce que narre Bérénice, il faut considérer le lit d'hôpital comme un élément immigré. Selon Pavel, dans ce cas-ci, l'élément immigré vient du monde réel. Le navire est un élément substitué ; cet élément substitué provient du monde réel, mais il est transmuté par le solipsisticien dans son monologue. Dans le présent cas, le navire renvoie à un arbre. Il faut considérer l'oriflamme jaune, petite bannière des rois de France, qu'elle prétend avoir noué à son navire comme étant un élément autochtone. Les éléments autochtones sont des éléments « inventés ou créés par l'auteur du texte » (Pavel, 1988 : 41). Contrairement à l'ancre qui est en réalité une vieille boîte de conserve, rien dans l'extrait n'indique quel objet réel joue le rôle physique de l'oriflamme. Pour considérer l'oriflamme comme un élément substitué, il faut croire que l'objet possède une entité physique, même si cette dernière n'est pas explicitement nommée dans le texte.

Thomas Pavel poursuit ainsi sa réflexion :

nous rattachons chaque objet de l'histoire (univers primaire) à quelque objet de notre monde, en vertu d'une relation tacite de correspondance qui garantit la bonne compréhension de la deuxième ontologie à la fois en tant que distincte de la première et fondée sur celle-ci (Pavel, 1988 : 78).

Pour le dire autrement, chaque monde fictionnel a comme monde de référence notre monde, et c'est en s'y reportant qu'il nous est possible de saisir ces mondes que l'on nous peint, et c'est en établissant des parallèles avec ce que nous connaissons qu'il nous est loisible de donner vie à ces mondes oniriques. Tout monde romanesque fonctionne ainsi, qu'il s'agisse d'une histoire surréaliste telle que *L'écume des jours* ou d'un roman réaliste tel que *Madame Bovary*. Même l'idée utopique du plus pur roman réaliste ne racontera toujours que l'histoire inventée d'un personnage quelconque qui prend vie dans un univers que l'on tente de rapprocher le plus possible de l'univers que nous habitons. « La fiction parle de monde qui, sans appartenir à l'univers réel, le prennent comme base de départ » (Pavel, 1988 : 167). Alors, même si de prime à bord, plusieurs lecteurs critiques voient que ce qui prédomine dans les romans de la trilogie de l'enfance de Ducharme, ce sont les fabulations d'enfants, il faut dépasser ces lubies enfantines qui, à mon avis, ne sont pas aussi omniprésentes que l'on a bien voulu le laisser entendre. En prenant le temps de lire entre les lignes afin d'être attentif au dévoilement de l'univers primaire qui nous est parcimonieusement narré, il est possible de percevoir la multitude de ressemblances que ces histoires entretiennent avec les dures réalités d'enfants vivant dans des milieux familiaux dysfonctionnels.

IODE SSOUVIE : UN PERSONNAGE AUTRE

Chacun des récits de la trilogie repose sur les épaules d'un personnage. En ce sens, les propos tenus par Michel Biron dans son essai *L'absence du maître* sont très pertinents. Selon ce dernier, le personnage ducharmien est au centre de l'œuvre :

Tous les romans de Ducharme sont creusés en leur centre par l'invention de personnages [...]. Aujourd'hui encore, nous nous souvenons de ces romans à travers les figures familières de Bérénice, de Mille Milles et de Chateaugué, de Nicole et André [sic] Ferron. Nous ne pensons pas de la même façon aux romans de Ferron, Aquin, Bessette ou Godbout (Biron, 2000 : 202-203).

En revenant ainsi à l'essentiel, c'est-à-dire au personnage romanesque et à ses mouvances dans l'univers dans lequel il évolue, il est possible de remettre de l'avant l'idée du roman d'apprentissage moderne; car à l'opposition du héros réaliste qui souhaite à tout prix être membre en règle de la société mondaine parisienne, le héros ducharmien oriente sa mire vers un tout autre but.

Choisit-il sa destinée ? ou plutôt lui est-elle imposée ? Il y a certes un peu des deux. Il est vrai que le mouvement de base d'Iode Ssouvie et de Bérénice Einberg n'est pas de devenir un membre en règle de la société, mais plutôt de s'en exclure. L'enfant ducharmien est un personnage Autre. Je rappelle les deux possibilités qu'évoque Janet Paterson pour qu'un personnage soit considéré comme tel : soit qu'il s'isole de lui-même, soit qu'il est exclu malgré lui. Chez Ducharme, les deux hypothèses sont observables. De prime abord, Iode Ssouvie est exclue de la cellule familiale. Pour Bérénice, c'est différent, la cellule familiale a plutôt éclaté. La division des enfants s'est ainsi faite :

D'après leurs arrangements, le premier rejeton va aux catholiques, le deuxième aux juifs, et ainsi de suite jusqu'au trente et unième. Premier rejeton, Christian est à Mme Einberg, et Mme Einberg l'emmène à la messe. Second et dernier rejeton, je suis à M. Einberg, et M. Einberg m'emmène à la synagogue. Ils nous ont. Ils sont sûrs qu'ils nous ont. Ils nous ont, ils nous gardent. Mme Einberg a Christian et elle le garde. M. Einberg m'a et il me garde (*Ava* : 9).

Le terme employé par Bérénice pour parler d'elle et de son frère est très évocateur. Ils ne sont pas les enfants de leurs parents, ni des bébés, ni un fils ou une fille, ils sont leurs rejets. L'utilisation de ce mot en dit long sur la perception que Bérénice a d'elle-même. Bébé naissant, l'enfant ducharmien est exclu d'entrée de jeu de l'univers familial et ce rejet modulera tout au long de sa vie la manière dont il entrera en relation avec autrui. Paul Ferrini, dans son essai *Les lois de l'amour*, dresse un portrait des raisons pour lesquelles la cellule familiale est si importante pour le développement de l'enfant. Il écrit que

la famille est la première cellule de connexion ou de déconnexion sociale que nous expérimentons en tant qu'humains. Notre famille est le milieu où nous ressentons un sentiment d'appartenance ou de rejet. C'est dans la famille que nous nous sentons aimés et acceptés ou critiqués et rejetés (Ferrini, 2007 : 78).

Aucun enfant ne décide de s'exclure de la cellule familiale ; on l'en exclut soit en ne s'occupant point de lui, soit en le donnant en adoption. À propos d'Iode Ssouvie, elle est plutôt ignorée par une mère qui n'hésitera pas à abandonner ses enfants pour aller vivre avec un autre homme. Et l'absence du père est criante. Je traiterai de la situation de Bérénice Einberg qui est plus complexe lors du deuxième chapitre de cette partie, mais elle est également loin de recevoir l'amour nécessaire au bien-être enfantin :

Évidemment, aucune famille n'est parfaite. Mais lorsque nos expériences familiales sont en majeure partie positives, nous entrons dans le monde adulte avec le sentiment d'être aimés, acceptés, soutenus et d'avoir de la valeur. De l'autre côté, lorsque nos expériences familiales sont essentiellement négatives, nous entrons dans le monde adulte en nous sentant sans valeur et coupés des autres (Ferrini, 2007 : 78).

Puis Paul Ferrini poursuit : « L'acceptation que nous recevons de notre famille nous aide à apprendre à faire confiance à ceux que nous côtoyons. Le rejet familial nous rend suspicieux et méfiants par rapport aux autres » (Ferrini, 2007 : 78). Telle est l'origine de la rage qui coule en Bérénice; en ce qui concerne Iode Ssouvie, c'est quelque chose de

plus doux, de moins violent à tout le moins. Il faut dire que nous la quittons au seuil de l'adolescence et que c'est avec l'âge que le discours bérénicien s'endurcit. Selon Paul Ferrini, toute personne qui ne fait pas l'impasse sur un passé tumultueux (blessure initiale) le recréera tout au long de sa vie. En outre, si nous acceptons l'idée que toute l'œuvre romanesque ducharmienne n'est l'écriture que d'un seul et même roman, pour comprendre la destinée d'André et de Nicole, personnages de *L'hiver de force*, il faut accepter qu'ils aient connu une enfance à la Bérénice, croire que tout comme Rémi Vavasseur, personnage principal de *Va savoir* ou bien de Johnny, antiéros de *Gros mots*, le protagoniste ducharmien n'a pas fait l'impasse sur sa blessure initiale, une blessure d'abandon, puis sur celles d'amour qui ont suivi. Ce manque est perceptible par son désir incessant de se mettre en marge de l'univers sociétal et par son incapacité à entretenir des relations amoureuses ou des amitiés saines.

Franco Marcato-Falzoni, dans *Du mythe au roman, une trilogie ducharmienne*, illustre bien qu'en fin de parcours, dans chacun des romans de la trilogie de l'enfance, l'enfant ducharmien subit son avalement par la société qu'il répudie. Mais en lisant les pérégrinations des personnages des romans de l'âge adulte, on réalise que cet avalement n'a pas pour effet de le projeter au cœur de l'univers sociétal tel que le souhaitait le jeune homme dans les romans d'apprentissage de l'époque réaliste. Le titre d'un des romans de Ducharme est très évocateur à cet effet : *Les enfantômes*. Racontant l'histoire de Vincent, de sa sœur Férié, puis de la femme de ce dernier, le roman met en scènes des adultes dont les agissements ne semblent être, même si la réminiscence de leurs foudres s'est à tout le moins atténuée, que les fantômes d'enfants qu'ils ont été, des êtres qui se disaient et se percevaient Autre.

Janet Paterson établit que « la description de la constitution du groupe de référence et de ses valeurs est primordiale pour identifier les traits du personnage de l'Autre » (Paterson, 2004 : 28), en précisant « que la constitution du groupe de référence et les procédés d'exclusion et d'inclusion qui le caractérisent sont sujets à modifications au cours d'un roman » (Paterson, 2004 : 28). L'univers de la trilogie de l'enfance se divise en trois parties : l'enfance, l'adolescence, puis le passage au monde de l'adulte. *L'océantume* décrit très bien l'enfance. Les trois temps se retrouvent dans *L'avalée de avalés*. Le roman se divise en trois sections : la vie à l'abbaye, le séjour à New York, puis le passage en Israël. Enfin le dernier roman, *Le nez qui voque*, clôt bien la trilogie, car Mille Milles, le personnage principal, un adolescent, se résigne en vain à devenir un adulte.

Dans *L'océantume*, Iode Ssouvie n'est confrontée qu'à un seul groupe de référence qu'elle baptise la Milliarde. Elle « reçoit des incarnations directes : c'est tantôt Faire Faire, tantôt le fermier hostile, ou les policiers, la population du village, [...] les invités de Langes » (Vaillancourt, 1994 : 31). Je reviendrai un peu plus tard sur ce groupe qu'est la Milliarde. Tout d'abord, je ne considère pas la cellule familiale comme étant un groupe de référence, car une mère et un père, puis un frère, ce n'est pas assez pour être considéré comme tel ; et, qu'on le veuille ou non, elle fait partie de ce groupe. Le fait d'employer le « nous » pour parler d'eux suggère cette idée : « Les gens ont peur de nous » (*Océ* : 10). Son père est un bossu, sa mère une alcoolique qui se promène toujours en string, puis son frère est fou à lier. La peinture noire recouvrant le bateau, lieu de résidence de la famille Ssouvie, symbolise bien la noirceur qui baigne la cellule familiale vivant dans le Steamer. L'épave a été cimentée, elle n'ira nulle part. Tout comme ses

habitants, les Ssouvie, des personnages Autre, qui tournent le dos aux gens du village, leur bateau est ancré dos au fleuve.

Même si Iode emploie le « nous » pour parler d'elle et de sa famille, elle se décrit plutôt comme étant la victime de l'autorité parentale et non comme une partie intégrante de cette famille. Lore Morcos, dans sa thèse de doctorat « La production du sens dans *L'océantume* de Réjean Ducharme », fait remarquer que le roman s'ouvre

avec une anaphore : « Elle me demande »²¹. Ce « elle » apparaît encore une fois vers la fin du chapitre où le contexte permet d'identifier le référent comme figure d'autorité, celle de la mère [...]. Ce pronom au tout début du récit affecte donc de renvoyer à un personnage bien connu par tout le monde. Le référent acquiert du coup une présence obsédante mais non reconnue par une marque graphique comme la majuscule. Omniprésence donc déniée en même temps que présumée : la mère.

La narratrice s'énonce dans cette exposition de moins d'une page par neuf fois comme complément d'objet dans le discours. Elle établit ainsi dans la forme syntaxique l'état d'être livré au monde, d'y être exposé sans défense et d'être impuissant. Le contenu thématique vient se greffer sur cet effet de sens et apporte la motivation : l'attitude de la mère à l'égard d'Iode (Morcos, 1982 : 108).

Pour triompher de cette soumission dont elle a horreur et de son incapacité à attirer l'attention de sa mère – elle ne sera jamais aimée telle la première née que le garde du corps a tuée –, à moins qu'elle soit saoule, Iode s'approprie l'espace réel et se met à fabuler un univers secondaire.

Toujours selon Janet Paterson, « l'altérité se construit [...] par la description des *traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques* du personnage de l'Autre » (Paterson, 2004 : 31). Tout en Iode dégage la marginalité. Que ce soit le regard qu'elle pose sur le monde extérieur, la façon qu'elle a de se vêtir, les traits physiques qui la caractérisent ou la voix singulière qu'elle laisse entendre. Le discours romanesque ducharmien met en scène des antihéros qui se lient d'amitié avec un personnage en tout point de vue leur opposé, dévoilant du même coup leur altérité. Ces couples formés

²¹ « Elle me demande si j'ai bien appris mes leçons, puis elle me crie d'aller me coucher [...]. Elle me flanque une paire de claques à faire tomber le cap Diamant » (*Océ* : 9).

d'alter ego ne font que mettre en évidence le tumulte qui grouille dans la psyché de ces enfants qui s'opposent au monde extérieur. Les buts, la psyché, puis l'apparence physique de ces antihéros sont également à l'opposé de ceux de leur alter ego du roman d'apprentissage réaliste. Iode Ssouvie possède une « crinière brune et graisseuse » (*Océ* : 21) remplie de « poux » (*Océ* : 21). Parfois elle les noue en tresses. Elle se dit « arrogante [sic] hautaine, prétentieuse, présomptueuse, froide et égoïste » (*Océ* : 26), et refuse d'être gentille avec les gens et de se laisser dominer. À certains égards, la description de l'antihéros ducharmien peut laisser monter en nous un sentiment de dégoût. Iode ne se mouche pas. Elle porte la même robe « infecte » depuis qu'elle a « commencé à aller à l'école [...], été comme hiver » (*Océ* : 54). Et en fin de récit, elle est rendu « aussi sale que si [elle] avai[t] ramoné toutes les cheminées de la terre » (*Océ* : 165). Il ne faut pas passer sous silence que « quand [elle] dort, machinalement, [elle] gratte [s]es bubes [sic] jusqu'au sang », puis que sa « purulence ne dérange pas beaucoup Asie Azothe » (*Océ* : 54). Cette dernière « se parfume. Elle porte des colliers en or et des bracelets en diamants. Elle a toujours les ongles nets et frais taillés » (*Océ* : 12), ceux d'Iode sont « longs » (*Océ* : 145), et ses « mains aussi sales que possible, noires » (*Océ* : 165). Asie Azothe a les « cheveux blonds » (*Océ* : 117), couleur stéréotypée de la beauté féminine. Sa perfection met en évidence la laideur d'Iode. Asie Azothe est « si belle », Iode, non. Elle est « si spirituelle », Iode, non. Elle est « si bien élevée et si bien vêtue » (*Océ* : 165, je souligne), Iode ne l'est pas. L'emploi répétitif de l'adverbe « si » accentue l'opposition qu'entretiennent les deux enfants. Et un jour, Iode demande à son amie « pourquoi son visage est si beau, si clair, pourquoi elle porte toujours des vêtements si beaux, si bariolés » (*Océ* : 79, je souligne). Cette dernière lui

répond : « Ce n'est pas de ma faute; en Finlande tout le monde est beau. Ce n'est pas de ma faute; ce sont mes frères qui m'achètent mes vêtements. Ce n'est pas ta faute si tu es laide » (*Océ* : 79). Tout comme Asie Azothe affirme n'avoir rien à voir avec le fait qu'elle soit belle, Iode Ssouvie semble être la victime d'un quelconque sort qui la prédestine à être un personnage Autre.

La fillette est loin d'avoir dans sa mire l'atteinte des standards sociaux prisés par le héros du roman d'apprentissage réaliste. En Asie Azothe, le groupe de référence, en l'occurrence la Milliarde, trouve un icône emblématique enfantin la représentant bien. Si la visée initiatique (la quête) d'Iode était la même que celle de son double antinomique de l'époque réaliste, elle agirait, penserait et serait vêtue un peu comme les « deux caporaux scouts de trente-cinq ou trente-six ans » (*Océ* : 165) qui la mènent jusqu'à son amie Asie Azothe. Eux, ils possèdent les bons attributs : « Ils [les deux caporaux] se sentent *si* propres, *si* élégants, *si* beaux et *si* nobles à côté de nous [Iode et Inachos], *si* supérieurs » (*Océ* : 166, je souligne). Ce trait thématique du discours romanesque qui unit deux êtres aux antipodes n'est pas unique à *L'océantume*; *L'avalée des avalée* et *Le nez qui voque* ont le même. Ce qui est intéressant en ce qui concerne Bérénice, et j'y reviens au chapitre suivant, c'est que son apparence physique se modifie au fur et à mesure qu'elle vieillit. Elle devient une jeune femme sexuellement attirante lorsqu'elle vit à New York. Il en est tout autre pour Iode Ssouvie qui ne s'embellit point. Elle est laide du début à la fin du roman. Chez Bérénice Einberg, il n'y a pas que son apparence physique qui change, mais aussi l'intensité de la rage qu'elle voue à la planète entière.

LA FIGURE DUCHARMIENNE DU DOUBLE

Le duo romanesque formé par les personnages enfantins ducharmiens met bien en lumière la dualité humaine dont Baudelaire avait très bien saisi l'essence et dont l'œuvre poétique est empreinte. Nathalie Watteyne, dans la « Prise de position » qu'elle signe dans le numéro 5 de la revue *Jet d'encre*, exprime bien cette idée :

Il y a plus de cent ans, avec une grande clarté de vue, Baudelaire a transformé l'horizon poétique par la double postulation simultanée, un procédé discursif utile à manifester la dualité et la complexité humaines, et à rendre tout à la fois les espoirs et les travers de ses contemporains (Watteyne, 2004 : 10).

Iode Ssouvie et Asie Azothe, deux personnages aux antipodes, représentent les extrémités du kaléidoscope humain. Chacune est bien ancrée dans ce qu'elle caractérise. Ces amies inséparables représentent bien la figure moderne du double.

C'est au dix-neuvième siècle que la figure du double semble émerger. Elle prend naissance en Allemagne durant la période romantique. Celle-ci témoigne alors d'un trouble psychologique vécu par le personnage principal. À son origine, comme nous le retrouvons par exemple dans *L'ombre*, un roman d'Andersen, le double est un jumeau identique dont la psychologie est opposée à celle du protagoniste. Une guerre se déclare entre celui-ci et son double qui le harcèle. La nouvelle de Poe, *William Wilson*, montre bien comment cette guerre peut mener à la mort du protagoniste et de son double. À la fin du récit, William Wilson entend une voix qui lui dit : « *Tu as vaincu, et je succombe. Mais dorénavant tu es mort aussi, – mort au Monde, au Ciel et à l'Espérance ! En moi tu existais, – et vois dans ma mort, vois par cette image qui est la tienne, comme tu t'es radicalement assassiné toi-même !* » (Poe, 1974 : 98, souligné dans le texte) On comprend clairement que ce double n'a existé que dans la tête du narrateur de l'histoire.

Au vingtième siècle, la figure du double cesse d'être un symptôme du trouble qui envahit le sujet pour le mener à sa perte. Par exemple, avec des personnages comme *Mercier et Camier*, Samuel Beckett montre que le double peut aussi être un ami que l'on tient par la main pour affronter le monde et y survivre.

Chez Réjean Ducharme, le double devient un personnage interchangeable comme Nicole et André ou un ami inséparable (Iode Ssouvie et Asie Azothe) :

L'effet de dédoublement des personnages est récurrent dans les romans ducharmiens. Le couple féminin et enfantin de *L'océantume* (Asie Azothe et Iode Ssouvie) répond à celui formé par Bérénice et Constance; André et Nicole de *L'hiver de force* forment un couple fraternel ambigu, suivis de Vincent et de sa sœur Fériée des *Enfantômes* (Boucher, 2005 : 211).

L'attitude bérénicienne trouve son écho en la personne d'Iode Ssouvie. Ces fillettes, tout comme Mille Milles, dialoguent avec un ami. À un certain moment donné, on pourrait croire qu'elles se l'inventent comme « les enfants [s'inventent] [...] un ami imaginaire, [qu'elles] dialogue[nt] avec [un] double [...] qui a le pouvoir de rendre, malgré tout, la vie encore possible. Un ami, fictif, a ce pouvoir » (Tremblay, 1999 : 119).

À son origine, la figure du double était le symptôme du trouble psychologique du personnage principal; ce dernier et son alter ego n'étaient en fait qu'une seule et même personne, et l'intention qui sous-tendait l'acte d'écriture ne visait qu'à prouver la réelle existence de ce double harcelant. Dans *L'océantume*, Iode Ssouvie, une entité bien distincte d'Asie Azothe, proclame ne faire qu'un avec son amie, et cette entité se nomme Cherchell. Un « nom ni masculin, ni féminin, ni pluriel, un nom singulier et bizarre » (*Océ* : 82). Iode explique à son ami qui est cette entité :

Si tu comprends, nous ne sommes plus deux personnes, nous sommes devenus un seul personnage. Prenons un nom pour cette personne que nous sommes maintenant. Je te nomme Cherchell ! Et flac ! Tu es Cherchell ! Et flac ! Nous sommes Cherchell ! Et flac ! Ce steamer est notre streamer et nous sommes vivantes : ni rien ni personne ne pourra nous empêcher d'y entrer (*Océ* : 82).

Elle lui crie : « Allons-y, Cherchell ! », et Asie Azothe lui répond : « Allons-y, Cherchell ! » (*Océ* : 82) Cette idée de former un tout avec l'ami tant aimé est davantage développée dans *Le nez qui voque*. Mille Milles, puis Chateaugué forment ensemble Tate. Cette question du double sera explicitée lors du troisième chapitre de cette partie.

LA MILLIARDE : LE GROUPE DE RÉFÉRENCE

Selon Janet Paterson, « le groupe de référence est celui qui établira les codes sociaux et en décidera les paramètres [...]. [L]e groupe dominant [...] fixe l'inventaire des traits différentiels qui serviront à construire les « figures de l'Autre » » (Paterson, 2004 : 24-25, souligné dans le texte). Or pour Iode Ssouvie,

le monde est divisé en deux. D'une part, il y a nous [Elle, Asie Azothe et Inachos] sur notre terre; d'autre part, il y a tous les autres sur leur terre. Ils sont des milliards et chacun d'eux ne veut pas plus de nous qu'un serpent d'un serpenteaire. Appelons-les la Milliarde (*Océ* : 50).

En réaction au fait qu'elle sent que la Milliarde ne veut pas plus d'eux « qu'un serpent d'un serpenteaire », Iode proclame leur altérité. Même si Asie Azothe n'a rien d'un personnage Autre, Iode se complait à la voir ainsi et se percevoir. À ses dires, la Milliarde, même s'ils « ne les rencontr[ent] qu'un par un, forment [...] un tout [...]. Ils sont unis, syndiqués, et c'est contre [eux] qu'ils le sont » (*Océ* : 50). Elle en vient à croire qu'il s'agit de la Milliarde ou d'eux, et voilà qu'elle s'invective. Elle refuse la loi des hommes, reprenant donc à répétition sa première année d'école, année où l'enfant comprend le langage des hommes. Voilà le résultat d'avoir « sucé la haine avec le lait » (*Océ* : 52). Loin d'exposer dans le même souci du détail les théories béréniciennes de l'avalement, la psyché iodienne et son discours fantasmagorique abritent quand même quelques fantassins des armées béréniciennes. Les deux fillettes sont des jumelles

modelées dans une même tonalité énonciative. Pour ne pas être assujetties, il faudrait qu'elles se « répand[ent] », se « mêle[nt] », se « dilue[nt] » (*Océ* : 49). Iode, Asie Azothe, puis Inachos « se laisseron[t] absorber par la création tellement qu'à la fin ce sera [eux] qui auron[t] absorbé. » Car ils ne sont pas là « pour faire, mais pour prendre » (*Océ* : 49-50). Tout cela n'est que des fabulations d'enfants.

Dès qu'Iode s'attaque physiquement à l'espace réel (le rapt des gaur), il ne lui est alors plus possible d'échapper aux foudres de la Milliarde. L'enlèvement perpétré, « tout le village cherche les gaur de York, énigmatiquement disparus » (*Océ* : 74). On la soupçonne, la questionne, et les foudres de la Milliarde ne tardent pas à s'abattre sur elle. On lui crie : « Petite sorcière ! Tu ne perds rien pour attendre ! D'abord : les niches de Mancieulles, ensuite : le pilori, dans dix ans : Pantelleria, enfin : l'échafaud » (*Océ* : 75). Aussitôt proclamé en une seule entité, Cherchell est aussitôt « divisé par deux » (*Océ* : 83). La Milliarde envoie Iode Ssouvie à Mancieulles et la sépare de sa tendre et fidèle amie. Et dire qu'elle est dénoncée par son père. C'est lui qui appelle la « municipalité » et « la police » (*Océ* : 82) pour leur livrer la coupable. La « fille de ma propre femme en prison ! » (*Océ* : 83), s'exclame-t-il. Les mots employés pour parler de sa propre enfant en disent long sur le reniement du père. Lors de ce passage, la tonalité énonciatrice, le choix précis de mots et les actions commises laissent entrevoir le non-attachement du père pour sa fille. Alors que tout fout le camp pour l'héroïne, la Milliarde est composée du chef de police, du maire, des conseillers et des échevins, ces derniers représentant tout le village : tous les villageois.

Le chef de police [qui] arrive, flanqué de lansquenets. Le maire le suit, escorté de York, de conseillers et d'échevins. Van der Laine s'est tu, garde en silence l'air d'un père désolé des agissements de sa fille, mais nullement responsable de ses agissements (*Océ* : 83).

Même si Iode mérite ce qui lui arrive, car elle a provoqué la Milliarde, le processus qui sous-tend son exclusion s'apparente grandement à l'une des caractéristiques de l'œuvre kafkaïenne mise en lumière par Milan Kundera dans *L'art du roman* : « le châtement cherche la faute. » Kundera explique que

chez Kafka, la logique est inversée. Celui qui est puni ne connaît pas la cause de la punition. L'absurdité du châtement est tellement insupportable que, pour trouver la paix, l'accusé veut trouver une justification à sa peine : *le châtement cherche la faute* (Kundera, 1986 : 125, souligné dans le texte).

Modulé, ce principe kafkaïen est à l'œuvre dans *L'océantume*. Croyant que « la Milliarde s'est organisée exprès pour qu'[ils] [Iode, Asie Azothe, puis Inachos] la haïss[ent] et la combatt[ent] » (*Océ* : 51), Iode Ssouvie provoque les événements à l'origine de son exclusion. Ainsi, il est difficile de dire si c'est elle qui se dit Autre ou si c'est le groupe de référence qui la dit Autre car, se croyant rejetée, elle commet des actes qui la marginalisent et dès lors, il lui est impossible de faire marche arrière : elle se réveille dans un asile pour jeunes aliénés.

L'AVALEMENT FINAL : L'EFFRITEMENT DE LA BULLE PROTECTRICE

Lorsqu'elle ouvre les yeux, Faire Faire Desmains, son médecin traitant, lui dit qu'elle a « passé la nuit à appeler Ina. Si elle pensait [la] surprendre, elle s'est fourrée le doigt dans l'œil. » Faire Faire lui dit que « tout le mal qu'elle a fait, [elle l'a] fait pour attirer l'attention de [s]a mère » (*Océ* : 85). Cela vient appuyer l'hypothèse initiale que le mal de vivre qui coule en Iode trouve son origine au temps des langes. Bien entendu, elle n'en croira par un mot et lui criera « [qu']il y en a qui prennent au sérieux tout ce qu'ils lisent dans les manuels de psychologie. Par exemple, ils croient dur comme fer qu'une tour est un symbole phallique » (*Océ* : 85-86).

Dans son essai *Du mythe au roman, une trilogie ducharmienne*, Franca Marcato-Falzoni porte un regard intéressant sur la trilogie ducharmienne; pour elle, chacun des romans de l'enfance représente le parcours initiatique qui permet au personnage de quitter tranquillement le monde du rêve. Le narrateur doit cesser de se conter à son intention un conte de fées s'il veut habiter d'une manière tangible l'univers réel qui l'entoure. Iode doit cesser de croire que sa mère est une reine et Mille Milles, de penser qu'il est de la race des seigneurs. Dans *L'avalée des avalés* et *Le nez qui voque*, le double symbolisant la pureté, la naïveté, doit également mourir pour qu'advienne l'effritement total du temps de l'enfance. Constance Chlore est mortellement frappée par une automobile, Mille Milles mène sa Chateaugué à sa perte : elle se suicide. Dans la trilogie de l'enfance, l'automobile joue un rôle symbolique important. Mille Milles nous explique qu'« au lieu de dire automobiliste, on devrait dire automobile et au lieu de dire automobile on devrait dire hommiste. L'homme en automobile est l'homme supérieur que Nietzsche appelait » (*Nez* : 12). Je reviendrai lors du troisième chapitre de cette partie sur cette symbolique. Il n'y a

rien d'étonnant, alors dans le fait que Bérénice ressent [...] le besoin de supprimer de sa propre vie – de l'histoire du roman – le symbole même de l'innocence : Constance Chlore. Celle-ci est tuée, selon le récit, par une automobile²², symbole – aussi bien dans *L'avalée des avalés* que dans *Le nez qui voque* – d'un monde qui, dépourvu d'âme, dédaigne et exclut tout ce qui appartient à l'ordre spirituel [...].

Faire sortir le symbole de l'innocence de sa propre histoire équivaut en réalité, pour la narratrice, à faire sortir l'innocence de sa vie, à rendre l'esprit (l'idéal) silencieux – « Morte, Constance Chlore ne me dit rien... » (*Ava* : 168) – afin de se jeter dans un voyage cognitif qui va consister, et il ne peut en être autrement, à apprendre des matières (à « avaler » de la matière) : « Pour ce qui est de notions, de connaissances, je mange n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment. Ma voracité fait le ravissement de mes professeurs » (*Ava* : 189-190). Étudier, comme lire, devient alors consommer

²² « Constance Chlore [...], malgré l'heure tardive, et la défense des avunculaires, est venue à ma rencontre [...]. Soudain, une auto sport sort à reculons d'un sous-sol, surgit vivement à la hauteur de Constance Chlore, se dresse contre elle de toute son immonde ferraille. J'ai à peine le temps de crier. L'auto l'a renversée et broyée. Déjà le sang noircit le trottoir » (*Ava* : 167).

(ingurgiter) et comprendre (faire sienne) une réalité auparavant ignorée dans sa matérialité (Marcato-Falzone, 1992 : 155-156).

Franca Marcato-Falzone repère une caractéristique fort juste de la symbolique du récit. En effet, en s'appropriant du regard et d'une manière cognitive l'espace réel, Iode voit poindre la possibilité de désormais vivre dans cet espace et de laisser derrière elle les méandres du monde du rêve²³. *L'océantume* est un récit où le personnage principal « se réapproprie [...] l'espace physique dans lequel [il] vit et [...] lui reconnaît [...] un sens » (Magnan et Morin, 1997 : 87). Après de nombreuses tentatives infructueuses, l'enfant accède à l'espace réel et finit par délaisser l'espace solipsistique. Ce processus d'inscription dans le langage des hommes et dans l'univers de l'Autre est également présent dans les deux autres titres de la trilogie. La transition est douloureuse. En ce qui concerne Iode, la prise de conscience de la tangibilité de l'univers qui l'entoure débute significativement lorsqu'elle se retrouve en France avec Faire Faire Desmains. La symbolique prise de contact avec l'espace réel survient lors de ce voyage – en France, elle touche des mains le réel. Cette prise de conscience éloignera la fillette de sa tendre amie car, selon les dires de l'enfant,

il n'y a pas en Asie Azothe, comme en [elle], des roues qui tournent dans le vide et qui sont faites pour s'engrener au sol des sentiers non battus. Qu'elles [lui] font souffrir ces hélices qu'[elle a] qui ne font pas avancer de bateaux ! [Elle est] une locomotive enterrée vivante, un aéroplane en cage (*Océ* : 119).

Asie Azothe ne possède que des hélices qui ne lui permettent de voguer que dans les contrées du rêve. En opposition, Iode détient des roues à partir desquelles son être peut, pour avancer, s'agripper à l'espace réel. Dès lors, elle remet sur la table son projet de partir et de suivre le littoral. « Nous marcherons sans arrêt. Nos pieds s'érouseront. Nos

²³ Dans la partie « étude critique » de mon mémoire de maîtrise (Université de Sherbrooke, 2003), je trace le parcours qui mène Iode Ssouvie de l'espace solipsistique à l'espace réel (page 29 et suivantes).

jambes s'useront jusqu'aux genoux. Les autres resteront loin derrière. La Milliarde tournera dans sa cage loin derrière, toujours plus loin » (*Océ* : 125). À son origine, ce projet de départ était une manière de fuir la Milliarde, de se dire Autre. On verra un peu plus tard que, en fin de récit, ce statut d'exclue lui est refusé.

Le temps passe, puis l'appel du large se fait davantage sentir. « Juin juillet août. Huit ans neuf ans dix ans. Et tu n'as pas encore bougé, Iode Ssouvie, espèce d'Antillaise, sorte de Chinoise, genre de Ibn Batouta » (*Océ* : 147). Alors elle en vient à croire que de « ne pas partir est un crime. Et le crime ne paie pas » (*Océ* : 150). Parti depuis peu, ce personnage qui clame son altérité depuis le début du roman pose une action qui la désigne au vu et su de tous comme un personnage Autre : elle devient une criminelle :

Nous avons enlevé Asie Azothe et, au Canada, enlever quelqu'un coûte au minimum quinze ans de prison. Nous sommes devenus criminels [...]. Des policiers nous cherchent, de vrais policiers, des policiers munis de revolvers qui tuent. Je me sens délivrée, soulagée, légère comme une plume. *Le rapt de Asie Azothe m'a fait sortir de la Milliarde, m'a exilée*. La Milliarde m'a vomie : je ne suis plus dans son ventre, je n'étouffe plus (*Océ* : 168, je souligne).

Momentanément, elle réussit à être exclue de la Milliarde. Lors de cette escapade, Iode, Inachos, puis Asie Azothe lisent dans un journal qu'ils sont recherchés : « FILLETTE KIDNAPPÉE. LES DEUX JEUNES RAVISSEURS SONT DES DÉBILES MENTEUX DANGEREUX LE PIRE EST À CRAINDRE ! » (*Océ* : 170 : en majuscules dans le texte) Le trio n'est pas rendu très loin qu'il est rejoint par Faire Faire Desmains. « Elle n'est pas venue en dénonciatrice mais en complice [...]. Elle s'est lancée à [leur] recherche aussitôt que Saint-Anségise a signalé le rapt » (*Océ* : 177-178). Puis d'une façon un peu inattendue, le petit groupe se retrouve dans l'appartement de Michel Lange où ils retrouvent Ina, la mère d'Iode et d'Inachos, qui ouvre la porte.

Elle n'a pas l'air très surprise de [les] trouver derrière la porte. « Ah !... c'est vous. Je croyais que c'était le garçon de la pharmacie. » Elle ne semble pas très au courant du rapt

et de tout. Elle traite, en la voyant, Faire Faire de femme. « Qu'est-ce que c'est que cette femme ? » Elle ne [les] fait pas entrer : elle [les] laisse passer. « Si c'est Lange que vous venez voir, il est parti et il ne sera pas de retour avant neuf heures demain soir, heure du début de la petite surprise-partie que j'ai organisée en l'honneur de personne et de rien du tout et à laquelle je vous invite cordialement. – Et si c'est toi que nous venons voir, maman... maman... maman... » [Iode] di[t] « maman » avec l'air de dire « grosse valétudinaire », comme en crachant. Son peignoir est entrouvert de telle sorte qu'on peut voir tout ce qu'une femme doit cacher (*Océ* : 181-182).

L'indifférence qu'Ina Ssouvie voue à ses enfants surplombe cette scène de retrouvailles. Pour la seule fois du roman, Iode s'adresse à sa mère en disant « maman ». Il est clair qu'elle n'a nullement choisi la distance qui s'est installée entre eux. Le terme employé à ce stade de l'histoire pour parler à sa mère est évocateur de l'effet de manque qui, par l'absence maternelle, a atteint le tréfonds de l'âme de la fillette.

Rapidement, l'appartement se met à déborder des gens invités à la surprise-partie. Des gens de la Milliarde avec qui Faire Faire rit envahissent les lieux. En outre, il y a un « militaire », « un gros laid » (*Océ* : 183). Iode se demande « comment Faire Faire peut-elle rire de si bon cœur avec la Milliarde si elle est aussi écœurée de celle-ci qu'elle prétend ? » (*Océ* : 183) L'explication est simple. Un jour, après que l'enfant eut vociféré : « Pourquoi m'enfermerais-je avec eux dans un de ces réduits pleins à craquer de fumée de cigarette appelés pays ? [...] Ils ne m'auront pas. Je m'ai, je me garde. » (*Océ* : 91),

Faire Faire lui a répliqué :

À ton âge, c'est ainsi que je m'exprimais [...]. À partir du baccalauréat, les enfants se calment peu à peu jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait morts [...]. À un certain âge, j'ai fait comme tous les autres enfants : j'ai renoncé [...]. Un jour ou l'autre, les enfants, manquant de courage, se vendent. C'est ce que j'ai fait (*Océ* : 91-92).

Ainsi, celle qui la prévenait en lui disant : « Ils t'auront, pauvre Iode; et si ce n'est à l'université, ce sera au restaurant du coin. Tu seras agglutinée : ils sont outillés, bien organisés » (*Océ* : 93), celle-là même la mène au bûcher. Car lorsqu'il viendra le temps de partir de l'appartement de Michel Lange, Chercell ne partira pas seul avec Inachos. Il

sera accompagné des adultes : de York, de Van der Laine, d'Ina Ssouvie et de Faire Faire Desmains. N'oublions pas que le Saint-Bernard qui joue un rôle symbolique en toute fin du récit est également présent. Le départ qui devait être le point culminant des actions menées pour se dire Autre et s'exclure pour de bon de l'univers sociétal, dans un revirement de situation inattendue, n'aboutira nullement à la résultante escomptée. La rupture finale ne survient pas, car tel que le fait remarquer Franca Marcato-Falzone, en fin de récit, Iode, celle qui a initié le projet de suivre le littoral jusqu'à l'infini, ne dirige plus rien. En effet, elle n'est plus celle qui est en tête de file, elle suit plutôt le peloton. « Elle marche derrière eux [Ina, Faire Faire, Van der Laine, York, Inachos, Asie Azothe] vers l'océan » (*Océ* : 190). Le départ ne revêt plus la même signification; alors qu'ils sont rendus seuls dans le train qui les mène vers l'océan, le chien, « sans crier gare, [...] saute par la fenêtre » (*Océ* : 189). Contrairement au chien qui s'enfuit, Iode, résignée, assise entre Ina et Faire Faire, figures maternelles d'autorité, demeure en place et se demande ce qui « lui a pris » (*Océ* : 189). Tandis que le train avance symboliquement vers la prison de la vie, il ne semble même plus envisageable que monte à l'esprit de l'enfant l'idée de fuir, de partir seule au loin, d'échapper ce à quoi elle se refuse depuis le début du roman : être un membre intégrant de la Milliarde. Même si son cri est moins violent que celui de Bérénice Einberg, elle chérissait néanmoins le désir bérénicien : ne pas devenir l'avalée des avalés. Par contre, en fin de récit, Iode Ssouvie semble plutôt être possédée du sentiment de résignation qui coule en Mille Milles et qui le fait rire « comme *une* hostie de comique » (*Nez* : 275, je souligne²⁴) quand il retrouve Chateaugué morte.

Quand le voyage, enfin repris, permet aux trois enfants d'aborder le littéral, Faire Faire et Ina sont avec eux [...]. Marcher derrière les autres vers l'océan équivaut pour Iode à entrer définitivement dans l'âge adulte, tandis que s'accomplit le douloureux abandon de

²⁴ Voir page 631.

l'enfance et la lacération de ses rêves, comme l'explique le rappel du mythe de Lédà : « Je marche derrière eux vers l'océan, souffrant comme Lédà quand le cygne a introduit en elle son long bec emmanché d'un long cou, étant sûre de me tromper, ayant la certitude de marcher vers ma perte » (*Océ* : 190). S'asseoir devant l'océan plein de puanteurs et déclarer que mieux vaut y rester équivaut à découvrir que le voyage de sa propre vie [...] conduit inévitablement à la découverte de l'impossibilité de modifier la réalité, à l'acceptation résignée de cette dernière (Franco-Marcato, 1992 : 102-103).

Le sentiment d'acceptation résignée l'envahissant laisse monter en elle l'odeur pétrifiante de l'aura milliardienne dont elle ne parviendra jamais à se défaire. Il n'est pas surprenant de constater que les personnages ducharmiens des romans de l'âge adulte donnent à lire une voix au ton rabâcheur qui ose exprimer toute la lassitude ressentie à l'obligation de survivre à la vie en cherchant sans cesse la voie pour trouver les parcelles d'un bonheur éphémère. Textes où les effets de la consommation abusive d'alcool de l'antihéros de *Va Savoir* par exemple, ou de *Gros Mots* sont perceptibles dans le ton du roman. Un ton à la bouche pâteuse d'un lendemain de veille bien arrosé ou d'un délire d'un état d'ébriété avancé, de non-communicabilité. Un univers romanesque où rien n'a de sens. Des êtres qui ne parviennent pas à communiquer entre eux et qui parlent pour ne rien dire, car ils n'ont rien à dire et à se dire. Univers de communication impossible. Ce sentiment de désespoir prend naissance au moment où l'enfant ducharmien renonce à son idéal de vie et se résigne en faisant fi de son désir profond à faire partie de ce groupe de référence auquel il n'appartiendra en réalité jamais complètement.

L'ombre qu'elles [Faire Faire et Ina] projettent déjà sur le littoral détruit toute l'envie qu[']elle en avai[t] et fait pousser à sa place un mépris et un désespoir tels que jamais [elle] n'en a [...] connu. [Elle] les regarde fixement, sentant en [elle] tout s'écrouler, [s]es yeux piquant comme quand on ne peut pas s'empêcher de se mettre à pleurer. Adieu salut ! Dieu rédemption ! (*Océ* : 190)

Face à l'océan, Iode constate que l'exil lui est refusé et qu'il lui sera désormais impossible de s'affranchir de cette Milliarde en s'en distanciant. Dès l'intrusion des adultes dans leurs secrets d'enfants, tous les espoirs se sont écroulés et tout s'en est allé.

Elle y est, mais à quel prix ? Sournellement, sans trop savoir ce qui l'y a menée, elle devient un membre du groupe de référence, mais à l'opposé de son comparse de l'époque réaliste, Iode est loin de s'en réjouir, car son parcours initiatique devait la mener ailleurs. À constater la manière dont vit l'antihéros ducharmien dans les romans où les protagonistes principaux sont des adultes, il est facilement envisageable que celui-ci ne défendra et ne portera jamais bien haut les fleurons milliardiens. Son « soyons-y » exprime sa résignation passive à ne plus combattre, à accepter ce qui semblait impensable il y a encore peu de temps.

Au moment où tout bascule, Iode se demande « qui les a laissées s'introduire dans [leurs] secrets d'enfants » (*Océ* : 190) pour que tout « morpionne ». André et Nicole, dans *L'hiver de force*, deux jeunes adultes, se posent sensiblement la même question :

Qu'est-ce que c'est que nous faisons qui a fini par morpionner complètement notre affaire ? On va se regarder faire puis je vais tout noter avec ma belle écriture.
En tout cas c'est le début de notre vie enregistrée, il va falloir fêter ça (*Hiv*²⁵ : 17).

C'est Faire Faire Desmains qui est la grande responsable de l'échec du projet de voyage de la fillette. Elle est la première adulte à s'introduire dans leurs « secrets d'enfants » (*Océ* : 190). Prenant en considération sa manière d'hypnotiser tout le monde lors de la surprise-partie et à la façon dont elle les a « docilement [...] tous [mis] à genoux » en leur disant : « Priez ! Implorez ! Sollicitez [...] ! Demandez ! Suppliez ! » (*Océ* : 185) avant de leur dire en éclatant de rire : « Voilà ! C'est fait ! Je vous domine ! Je suis la reine et vous êtes les esclaves ! Maintenant, mangez tous de la merde ! » (*Océ* : 186), il n'est guère surprenant d'envisager qu'elle soit la responsable de cette fin en queue de poisson où immobile, impuissante, Iode Ssouvie se tient avec amertume devant l'océan, devant l'amer (la mer) – la mort. Impuissante, elle succombe

²⁵ *L'hiver de force*, Réjean Ducharme, 1974.

et, par métaphore, l'océan (la mère) – la Milliarde – l'avale comme il avale plein « de morceaux de poissons pourris » qui « pue[nt] à s'en boucher le nez » (Océ : 263). Lors de la clôture du livre, le sujet de l'énonciation n'est plus un « je », mais un « nous ». Le « nous » implique que le « je » fait désormais partie de la Milliarde : « Nous y sommes. Soyons-y ! » (Océ : 190)

2. BÉRÉNICE EINBERG : UNE ENFANT RÉVOLTÉE

LA TRILOGIE DE L'ENFANCE

Les romans de la trilogie ducharmienne sont indissociables. Dans l'une de ses rares entrevues, Réjean Ducharme révèle que l'ordre d'écriture de ses œuvres n'est pas celui de leur parution. Les propos recueillis par Normand Lassonde nous apprennent que « l'ordre chronologique des romans est *L'océantume*, *L'avalée des avalés* et *Le nez qui voque* »²⁶. Aborder la trilogie avec cette information nous permet de comprendre l'unité des trois titres : une récurrence des éléments, des thèmes et, surtout, des récits éclairant la compréhension de l'univers enfantin, chacun des romans permettant d'exprimer dans le détail l'une des trois phrases de l'enfance ducharmienne.

Même si chacun des trois romans se clôt avec la symbolique de l'enfant qui devient un adulte avec toute la non-acceptation que cela comporte, ce passage se fait d'une manière différente d'un roman à l'autre. C'est lors de la période de la petite enfance que survient la blessure initiale d'abandon qui influence tout le reste, inscrivant un traumatisme non surmonté qui ne cessera de hanter la vie du héros. De prime abord, le personnage est dit Autre. Loin d'agir tel un Lucien de Rubempré qui, malgré ses échecs répétitifs, garde espoir de se faire une place parmi les mondains parisiens ou d'un Eugène

²⁶ Normand Lassonde, *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, le 10 août 1968)

Rastignac qui, gonflé de prétentions en fin de parcours, lance un défi à la société en lui disant : « À nous deux, maintenant ! » (Balzac, dans Bury : 48), l'enfant ducharmien encaisse son avalement avec la bouche maculée d'un goût d'amers « mépris et [de] désespoir tels que jamais [il] n'en a [...] connu » (*Océ* : 190).

Dans le premier pan de la trilogie, les rites initiatiques se font sans grande violence. Il en est tout autrement en ce qui concerne *L'avalée des avalés*. Michel Biron affirme que la tonalité du roman fait entendre un « discours de la révolte » (Biron, 2000 : 298). Dans ce second titre de la trilogie, les propos de la narratrice portent en eux une violence rarement évoquée. À mesure qu'elle gagne en âge, l'agressivité émanant de ses propos croît pour culminer en une apothéose destructrice lors de la scène finale. Imprégnée d'une impétueuse hargne, elle commet en fin de parcours l'acte le plus répréhensible : le meurtre. Dès le début du roman, elle avait affirmé que « si [elle] avai[t] plus d'orgueil, [elle] anéantirai[t] par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de [s]a solitude » (*Ava* : 15). Et elle ajoutait sortir « enceinte » de « crimes » « du lit de l'enfance » et que « quand [elle] mettra [...] bas, ce sera laid ! » (*Ava* : 138).

Dans le dernier volet de la trilogie, même si nous ne connaissons nullement les étapes symboliques marquantes de la petite enfance de Mille Milles, je propose l'idée qu'elles ont été semblables à celles de la petite enfance d'Iode et de Bérénice. Autant *L'océantume* ne traite que de la petite enfance et qu'en l'espace de quelques pages, Iode Ssouvie se résigne sans grand enthousiasme à devenir une adulte, autant *L'avalée des avalés* dépeint en profondeur cette petite enfance et aborde le temps de l'adolescence; encore une fois, tout se passe assez rapidement en fin de récit, moment où le protagoniste est plongé dans l'âge adulte : en quelques lignes, Bérénice Einberg subit son avalement.

Par contre, *Le nez qui voque* illustre dans le détail les possibles tergiversations vécues par le héros ducharmien avant de basculer dans l'âge adulte. Ce roman du renoncement trace l'itinéraire d'un adolescent qui se résigne à son sort. Dans le chapitre suivant, je proposerai l'idée que même si Mille Milles semble vouloir se convaincre de la nécessité de laisser éclore en lui un sentiment de résignation, cette éclosion ne se fait pas sans heurts. Je montrerai également que la scène finale, moment où Chateaugué se suicide, traduit encore une fois tout l'amer qui macère dans la bouche de l'antihéros ducharmien et laisse présager que, malgré un certain sentiment d'acceptation, l'objectif sociétal du bonheur promis ne semble pas être au rendez-vous. Peu de lumière brille en lui ; un sentiment de lassitude lui colle plutôt à la peau. Parviendra-t-il à s'en affranchir ? Les romans de l'âge adulte du même auteur brossent un portrait plutôt sombre de ce qui semble attendre l'enfant ducharmien.

Chacun des romans de la trilogie désormais positionné face aux autres, je propose dans ce chapitre l'idée que, tout comme pour Iode Ssouvie, tous les maux de Bérénice Einberg tirent leur origine d'un traumatisme initial : l'abandon maternel. Par la suite, il sera question du rapport qu'elle entretient avec différents groupes de référence. Autant son apparence physique que sa façon de penser font d'elle un personnage Autre. Je veux aussi faire ressortir qu'au fur et à mesure que Bérénice progresse en âge, ses propos deviennent de plus en plus virulents.

LA BLESSURE D'ABANDON : LA DÉPOSSESSION INITIALE

Le célèbre incipit ouvre sur le mal de vivre de Bérénice :

Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est par ce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque [...]. Que j'aie les yeux

ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit. (*Ava* : 7)

La raison de tous ces maux est qu'on l'a éloignée de sa mère, puis de son frère. Le couple Einberg a une étrange façon de se diviser les enfants : « D'après leurs arrangements, le premier rejeton va aux catholiques, le deuxième aux juifs [...], et ainsi de suite jusqu'au trente et unième » (*Ava* : 9). Le couple n'ayant que deux rejetons, Bérénice n'aura pas de frères ou de sœurs avec qui elle pourra jouer sans s'attirer les foudres de Mauritius. Bérénice se referme sur elle-même et permet ainsi à sa colère et à sa rage de fermenter.

Bérénice ne possède pas de grandes capacités de résilience. Sa vie est un bourbier de déceptions dont souvent elle est la responsable, répétant sans cesse le scénario original, comme s'il n'y avait pas d'autres issues possibles.

Bérénice a beau vieillir de quelques années en cours de route, elle n'évolue guère : « Partir, ce n'est pas guérir, car on demeure » (*Ava* : 219), dira-t-elle après avoir passé cinq ans à New York. D'où le sentiment, à lire ce roman, qu'il ne se passe rien dans la vie de Bérénice : il n'y a d'événement que secondaire (Biron, 2000 : 205).

Deux actions posées par ses parents dès les premiers instants de sa vie la caractérisent au début du roman comme un personnage Autre. Il y a la manière dont ils se séparent les enfants et le fait qu'elle a été sevrée à l'âge de deux jours. Dans l'extrait suivant, un déplacement sémantique part du fait qu'elle a été rejetée (sevrée) à une situation où elle préfère s'imaginer qu'elle a rejeté (qu'elle s'est sevrée) :

J'ai ma peur à vaincre [...]. Quand je perds ma peur de vue, c'est comme si je perdais connaissance. C'est peut-être parce que j'ai été sevrée deux jours après ma naissance. Ce sont eux qui m'ont sevrée. Mais j'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que, dans un grand élan d'orgueil, j'ai mordu le sein de ma mère, que j'avais des dents de fer rouillé et que le sein s'est gangrené (*Ava* : 15-16).

L'absence de liens maternels influence toute la vie de Bérénice, car elle ne parvient pas à guérir cette blessure d'abandon. Pour Monique Boucher, « le mal-être de Bérénice semble venir de cette première blessure, le constat du rejet. Cette solitude qui se tourne en

haine des autres n'est en fait que l'appel à l'unité première » (Boucher, 2005 : 161). Le traumatisme a laissé une empreinte indélébile en elle et, ne possédant pas grandes capacités de résilience, elle rejoue perpétuellement la même scène, se mettant dans des situations abracadabrantes pour que l'on la dise Autre, car c'est ainsi qu'elle se perçoit. Au fur et à mesure que s'accroît cette vision qu'elle a d'elle-même, sa colère et sa rage face à ceux qui la rejettent et contre qui elle se bat augmente. Tel un ancien combattant de retour au pays, même plusieurs années après la fin de la guerre, ne peut s'empêcher de craindre à tout moment d'être victime des tirs de l'ennemi, Bérénice Einberg ne semble pas savoir que la guerre est terminée et qu'« habiter, c'est au plus haut point surmonter la « dépossession » initiale » (Chamberland, dans Watteyne, 2004 : 11); car cette enfant, qui par la force des choses devient une adulte, ne semble nullement liquider son traumatisme initial. Tout comme le fait remarquer Nathalie Watteyne pour Ducharme et Agota Kristof, ces écritures « modulent des voix d'enfants par lesquelles s'exprime à vif un désir de durer malgré l'expérience du désastre » (Watteyne, 2004 : 10). Effectivement, les blessures des enfants de Ducharme tout comme ceux des enfants de Kristof ne semblent pas se panser, puisque les romans ne se terminent pas dans un halo d'espoir, comme se closent *La vie devant soi* ou *La petite fille qui aimait trop les allumettes*.

Le chemin entrepris par Bérénice ne semble point lui permettre de surmonter la dépossession initiale. Ce n'est pas en se renfermant sur elle-même, en s'« imaginant toutes sortes de choses et [en] les cro[yant], [en] les fai[sant] agir sur [elle] comme si elles étaient vraies » (*Ava* : 16), que Bérénice habitera son existence. Il faudrait plutôt qu'elle affronte l'expérience du désastre maternel ; au contraire, cette enfant passe plutôt

à travers l'enfance en s'isolant. Ainsi elle réussit à survivre au milieu toxique dans lequel elle doit évoluer. Le dernier passage cité de Bérénice - celui où elle dit se mettre à croire toutes sortes de choses – succède dans le cadre du roman à celui cité un peu plus haut où il était question de son sevrage. Voilà joints ces deux segments : « Mais j'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que [...] j'ai mordu le sein de ma mère, [...] que le sein s'est gangrené. J'imagine toutes sortes de choses et je les crois » (*Ava* : 16). Une compréhension du bienfait de la fabulation est mise en lumière par l'intime lien qu'entretiennent les deux passages : c'est en fabulant, en se réinventant²⁷ que Bérénice parvient à survivre à l'expérience du désastre.

L'avalée des avalés et *L'océantume* donnent à lire le cri du cœur de fillettes qui ont manqué d'amour maternel, des brèches de l'âme non colmatées qui crient au secours. De leur père dénué d'amour pour elle, voici ce que Bérénice raconte : la « plupart du temps, il m'ignore [...]. Quand M^{me} ne lui dispute pas ma possession, il me trouve tout à fait dénuée d'intérêt » (*Ava* : 19). Élisabeth Nardout-Lafarge relève une nuance à apporter en ce qui concerne le processus qui sous-tend le rapport mère-fille :

L'avalée des avalés peut se lire, entre autres interprétations, comme le roman de l'amour, malheureux, éperdument offert et durement repris, de Bérénice pour sa mère : « J'aimais ma mère avec toute ma souffrance. J'avais toujours envie de me jeter contre elle, de l'embrasser par les hanches et d'enfouir ma tête dans son ventre. Je voulais me greffer à elle, faire partie de sa douceur et de sa beauté » (*Ava*, dans Nardout-Lafarge, 2001 : 222).

La mère de Bérénice n'est pas aussi méchante que sa fille veut bien la dépeindre, car à plusieurs reprises dans le roman, elle tente des rapprochements que l'enfant rejette. Il suffit de penser à la scène où, trouvant sa fille en pleurs, elle tente de la consoler en lui demandant : « Qu'y a-t-il, mon petit ? » (*Ava* : 62) Puis, s'étant informée de la raison de

²⁷ L'un des chapitres de *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, essai critique publié par Françoise Laurent, est *Je me ré-inventerai*.

son chagrin, elle enchaîne en disant : « Laisse maman te consoler » (*Ava* : 62). Bérénice est triste, Christian lui préfère la cousine Mingrèlie. Dans ce passage, tenue à l'écart par ce frère, elle en veut également à sa mère pour toutes les attentions – elle s'est transformée en une organisatrice hors pair – que celle-ci a envers les cousins « de Pologne, de Russie et des États-Unis » (*Ava* : 55) qui viennent les visiter. Cette dernière qui n'a jamais de temps à consacrer à sa fille passe des heures à jouer avec les cousins. La scène se termine lorsque Bérénice se « débat comme une possédée. [Elle] la frappe, [sic] à grands coups de pieds, à grands coups de poing » (*Ava* : 62). Puis « le visage dans les mains » (*Ava* : 62), en pleurs, sa mère la laisse seule. Dans *L'océantume*, les rapprochements mère-enfants initiés par Ina Ssouvie sont rarissimes. Tout comme sa fille, à une certaine époque, la vie l'a meurtrie. En outre, elle déteste d'une manière viscérale le père de ses enfants. Elle raconte que quand il l'a trouvée « à Varsovie, dans l'égout », lors de la guerre, elle n'avait que « treize ans », que ses « frères collaboraient ! » Elle crie :

J'étais folle, Mauritius Einberg! Le désespoir m'avait rendue folle [...]. J'étais venue dans cet égout pour résister. J'avais dû rompre avec des frères que j'adorais [...]. Quand vous m'avez trouvée, j'avais perdu la raison [...]. Et vous en avez profité! Quand vous m'avez épousée, un mois plus tard, j'étais encore folle [...]. Vous avez abusé d'une petite fille de treize ans qui, en plus, avait perdu la raison! (*Ava* : 77-78)

Au début, Bérénice aimait sa mère. En très bas âge, elle croyait qu'il « était impossible que [s]es parents ne puissent pas [l]'aimer comme [elle] les aimai[t] » (*Ava* : 9). Derrière le sentiment de rage qu'elle leur voue se trouve un amour sans bornes pour eux. N'ayant pas de réponses à l'amour qu'elle leur réclame, Bérénice se met à les détester, et la voilà qu'elle se sent « seule », puis qu'elle a « peur » (*Ava* : 7). Elle compare sa mère à un oiseau.

Les oiseaux ne nous aiment pas. Aussitôt qu'ils nous voient, ils se sauvent. Quand on en attrape un, il se débat. Même si on lui dit qu'on l'aime, il veut s'en aller, il ne veut pas rester avec nous [...]. Ma mère est comme un oiseau. Quand je la prenais dans mes bras, elle se raidissait, elle se défendait. Reste tranquille! Va jouer dehors! Tu me fais mal! C'est assez! (Ava : 20-21)

Elle continue son monologue en disant qu'étant plus jeune, elle allait souvent la retrouver, mais en vain, elle ne s'occupait pas d'elle. C'est ainsi qu'un bon jour, elle en a eu assez et elle a proclamé : « C'est fini. Je ne l'aime plus. Je n'allais pas passer ma vie à me faire repousser comme si je pouais. Je me débrouillerai toute seule » (Ava : 21). Dès lors, la porte refermée ne s'ouvrira plus.

Mais si Bérénice déconstruit avec autant d'acharnement l'amour maternel, jusqu'à le réduire à « une infusion », c'est aussi pour lutter contre l'immense fascination qu'elle éprouve pour sa mère, fascination qui constitue, dans *L'avalée des avalés*, le principal risque d'engloutissement (Nardout-Lafarge, 2001 : 224).

Comme le fait remarquer Élisabeth Nardout-Lafarge, Bérénice découvre qu'elle court à sa perte tant qu'elle voue un amour incommensurable à sa mère. Le manque la fait souffrir et pour ne pas avoir mal, elle rejette l'objet de ses désirs :

Malgré la nécessité de la haïr [*Cette nécessité vient du fait qu'elle a appris jeune qu'aimer signifie souffrir, donc haïssons pour ne pas souffrir*], [elle est] fascinée par [s]a mère comme par un oiseau [*Elle voue un désir insatiable à sa mère.*]. [Elle] l'admire [...]. [Elle] trouve ses yeux [sic] beaux, ses mains belles, sa bouche belle, ses vêtements beaux, sa façon de se verser du thé belle. [Elle] la regarde manger comme on regarde un pélican manger. [Elle] la regarde être assise comme on regarde une hirondelle voler [*Elle lui voue une admiration sans bornes. Dans sa façon de la décrire, on perçoit cet amour immaculé, pur pour la mère.*]. [Elle a] peur d'elle comme on a peur d'une sorcière [*Elle a été ensorcelée et depuis elle souffre.*]. Quand [elle la] surprends à redresser la tête, à [se] caresser les lèvres ou à fixer les yeux comme [s]a mère, [Elle se] fâche contre [elle]. C'est une influence, un charme à rompre [*Voilà ce qu'elle doit faire pour échapper à son ensorcellement.*]. C'est l'ennemi à abattre (Ava : 23, j'annote).

Bérénice croit qu'en se mettant à haïr sa mère, la souffrance reliée à l'absence de chaleur maternelle s'évaporerait. Pour la fillette, « l'amour est faux », « la haine est vraie » (Ava : 176). Se mettre à haïr sa mère est une façon de reprendre le contrôle sur les émotions qui l'envahissent et n'a pas besoin d'être partagée pour être vécue. Chaque fois

que sa M^{me} Einberg pose un petit geste pour se rapprocher de sa fille, ce signe vient titiller l'amour fou enfoui en elle et celle-ci ne souffre que davantage de voir ressurgir des émotions qu'elle croyait avoir tuées.

« [S]eule dans la vie », il arrive à Bérénice de « pleure[r] » (*Ava* : 88). Un jour, elle se laisse dépérir jusqu'à devenir très faible et devoir garder le lit. Selon sa mère, « c'est d'amour qu[']elle souffre » (*Ava* : 91). Elle dépérit au point qu'elle ne peut plus sortir de son lit. Elle dit que « si Chamomor avait voulu, [elles] ser[ai]ent amis [sic] à l'heure qu'il est. [Elles] ser[ai]ent ensemble jour et nuit, heure après heure [...]. Elle serait le seul habitant de [s]a vie et [elle] serai[t] le seul habitant de » (*Ava* : 92) la sienne. Sa mère compte beaucoup pour elle et, en retour, elle voudrait être son centre d'attraction. Il « y a en elle quelque chose qui [la] fascine, [l']attire, quelque chose comme une vide [...]. [Bérénice a] besoin d'elle, d'être abritée, qu'elle [la] tienne et [la] flatte comme elle tient et flatte Mauriac II » (*Ava* : 92). Elle se refuse d'être « un visage parmi mille » (*Ava* : 92).

Dans ce passage, la fillette est « fermement résolue à [s]e laisser mourir » (*Ava* : 95). L'épisode fait foi de l'attachement maternel de M^{me} Einberg envers sa fille. Durant la période de léthargie de son enfant, verre de « cognac » (*Ava* : 92) à la main, elle reste au chevet de sa fille qui refuse de se laisser aller à un quelconque débordement d'amour maternel qui n'attend qu'un signe d'elle pour se déverser. Chamomor – l'enfant baptise sa mère de ce nom –, « une bouteille plein d'amour » (*Ava* : 99), souffre de voir sa fille affligée. Sa persévérance a gain de cause et Bérénice se laisse « fécond[er] » (*Ava* : 107). Elle « perd [...] la tête », elle « perd [...] pied, déboule » et se « jette dans ses bras [...] ». De longues minutes passent » tandis

qu'elle se met à « lui répète[r] les mêmes mots, cent fois » : « Ne bouge pas. Ne dis rien. Je t'aime. Demeure. Demeure ici. Demeure comme ça » (*Ava* : 104-105). Et sa mère lui réplique : « Qui que tu sois, ma chérie, je t'aime. Sache-le ! » (*Ava* : 105) Ça fait « plus d'un mois qu'[elle] passe [...] [s]es nuits debout à [la] veiller... » (*Ava* : 105) Momentanément, l'enfant guérit. Elle a

des larmes plein les yeux. Allongée là, tout près dans [s]on lit, elle [lui] donne l'impression de [s]e laisser appartenir, de [s]e laisser la posséder. Couchée à la place des poupées qu'[elle a] eues, elle [lui] donne l'impression d'être [s]a poupée, d'être tout à [elle] [...]. [Elle l'a] comme [elle] voulai[t] l'avoir (*Ava* : 106).

Dans cette foulée d'échanges d'affection, Bérénice dit à sa mère : « Tu es belle, tu sais. Il n'y a rien de plus beau que toi » (*Ava* : 107). Puis sa mère de répondre quelques répliques plus loin : « Tu n'es plus seule, ma chérie. Dors maintenant. Dors. Dors » (*Ava* : 107). Ainsi, elles finissent par se taire. « L'amour [l]'a fécondée. L'amour circule dans [s]es veines. Et c'est ainsi jusqu'à l'aube, à chaque battement de [s]on cœur, comme si [elle] manquai[t] de mourir » (*Ava* : 107). En « acceptant pour une fois la tendresse maternelle », Bérénice « réussit à sortir de sa torpeur malade, de son refus de vivre » (Boucher, 2005 : 159).

Comme le fait remarquer Elisabeth Nardout-Lafarge, l'abandon « de Bérénice à son amour pour sa mère [...] ne sera qu'une brève accalmie dans leur relation tourmentée » (Nardout-Lafarge, 2001 : 223), car son mal-être ne se dissipera complètement que la journée où mère et fille seront tout l'une pour l'autre. Dès l'instant qu'elle sent sa mère lui appartenir, elle retrouve la santé. Et dès lors que Chamomor commence à raconter à tout le monde qu'elle lui a redonné vie, qu'elle est « la preuve qu'elle avait raison », qu'elle est « celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel » (*Ava* : 110), Bérénice change aussitôt son fusil d'épaule

même si elle continue pour quelque temps à « joue[r] son petit jeu » (*Ava* : 111), puisque lorsqu'elle « ne trouvera [...] plus drôle de faire du théâtre, [elle] lui dira [...] d'aller se faire voir ailleurs » (*Ava* : 111). Une « sottie [qui] n'y a vue que fantaisie, espièglerie, enfantillage. [Une] sottie [qui] n'y a vue que du feu. La sottie Chamomor a fait mordre la poussière à la sottie Bérénice » (*Ava* : 110). Ce rapprochement mère-fille, intense en émotions, est le seul de la sorte dans le roman, car Bérénice tient désormais à distance sa mère chaque fois qu'elle tente de s'en approcher. Son sempiternel refus de rencontrer ses parents lorsqu'ils viennent la visiter à New York en est un bel exemple. « Chamomor et Einberg viennent me voir, trop souvent, il me semble. Ils viennent me voir, mais ne me voient pas. Je m'enferme dans ma chambre et je refuse de les voir » (*Ava* : 170). Malgré les récidives maternelles pour nouer un lien avec sa fille, Bérénice, imperturbable, « maintien[t] [s]on silence et [s]on embargo » (*Ava* : 173).

De retour de son exil et de passage à la maison familiale, car son père ne tardera pas à la chasser de nouveau et cette fois-là en Israël, Bérénice est fidèle à elle-même et refuse d'aller au chevet de sa mère mourante. « Malgré les prières, les serments et les injonctions d'Einberg, [elle] n'ira pas la voir. Elle a vécu sans [elle]; qu'elle meure sans [elle] » (*Ava* : 222). Elle lui en veut jusqu'à la fin du roman, même si dans les tréfonds de son âme elle l'aime et n'a qu'une « envie » : l'« embrasser ». Elle ne « le fera [...] pas » (*Ava* : 230). Tout le roman est sous le sceau d'une double postulation simultanée : « Bérénice éprouve successivement des bouffées de haine et des débordements d'amour dont l'égale intensité a particulièrement impressionné la critique » (Nardout-Lafarge, 2001 : 222). Elle a beau hurler à tort et à travers qu'elle déteste tout le monde, il n'en est rien. Le dernier épisode où elle interagit avec sa mère, quelque temps avant le second

exil, est un bel exemple qui illustre la filiation entretenue par l'amour et la haine.

Bérénice se demande :

Pourquoi la présence de cette maudite femme me donne-t-elle toujours, plus ou moins, envie de pleurer ? Il faudrait que je me ferme les yeux. Car quand je la vois, je suis cuite. Il faudrait que je me ferme les oreilles. Car si je succombe à la tentation de l'écouter, elle me pénètre, et je suis finie, morte, vaincue (*Ava* : 227).

Elle veut la serrer dans ses bras, lui dire qu'elle l'aime, mais elle ne le fera pas; au contraire, elle sera méchante envers elle. Il faut dire que lorsqu'elle se risque à rendre visite à sa mère, celle-ci lui explique que durant l'absence de Christian, elle a pris la peine de lui amasser « quarante aquariums » (*Ava* : 227) et de les remplir de toutes sortes de bestioles. Chamomor se plaint du fait que Christian ne soit passé qu'en coup de vent et qu'il n'ait pas porté grande attention à son présent, pas même à l'aquarium du « requin » ou celui des « amibes » (*Ava* : 227). Elle n'a pas choisi la meilleure oreille pour la plaindre. Encore une fois, Bérénice voit comment sa mère se dévoue pour son frère et constate qu'elle n'a pas les mêmes attentions à son égard. Au lieu de la consoler, elle l'injurie : « Je ne veux pas que tu m'aimes ! Christian ne veut pas que tu l'aimes ! Nous ne voulons rien de toi [...]. Nous n'avons pas besoin de toi ». Et sa mère de questionner : « Si je ne vous suis pas utile, petit singe, à quoi suis-je donc utile ? » (*Ava* : 229) Il est intéressant de porter attention au fait qu'elle l'appelle affectueusement « petit singe ». Dans cet échange, on voit poindre l'incommunicabilité qui existe entre la mère et la fille, une mère parlant délicatement avec des mots à partir desquels se dit une douleur. Alors du tac au tac, Bérénice réplique : tu es utile « à toi-même. C'est-à-dire à rien, comme moi, comme tous les autres. Suis-je utile à quiconque, moi ? Est-ce que je me plains ? Ce n'est pas si grave. On s'y fait; tu verras. Ne dis plus rien. Ne fais plus rien. Fiche-moi la paix » (*Ava* : 229).

À partir du jour où Bérénice se « révolte contre l'amour, [...] [car] [a]imer veut dire : éprouver du goût et de l'attachement pour une personne ou pour une chose » (Ava : 30), Chamomor, à une exception près, échoue chaque fois qu'elle s'en approche. La fillette « ne veu[t] pas éprouver, mais provoquer. [Elle] ne veut pas subir [...]. [Elle] ne veu[t] pas souffrir » (Ava : 30). *L'avalée des avalés* est un roman où, plutôt que de panser ses blessures, le protagoniste ne fait que survivre tant bien que mal à l'expérience du désastre. Chaque épreuve relationnelle ne fait qu'accentuer la dépossession initiale, car Bérénice se met à se dire Autre, puis tente par tous les moyens de se mettre hors circuit. À mille lieues d'une attitude salvatrice, elle baigne sans cesse dans une kyrielle de mécanismes de défense qui ne font qu'accentuer son isolement et son mal-être.

L'OPPOSITION À UN GROUPE DE RÉFÉRENCE

Le groupe de référence auquel Bérénice Einberg ne désire surtout pas s'identifier se décrit en trois temps. Tout d'abord, elle est dite Autre et par la suite, elle perpétue cette idée d'exclusion en se disant Autre. Ainsi, ce sentiment d'être Autre survit à une sortie de la cellule familiale. À l'époque new-yorkaise, le groupe de référence réunit les membres en règle de l'univers social; pour Iode Ssouvie, il aurait été question de la Milliarde. La période où elle demeure en Israël ne module pas ce schème. Toutefois, autant durant la période new-yorkaise elle est loin d'être un icône de beauté – même son physique la dit Autre –, autant il en est tout autrement pour la période où elle habite en Israël. Son apparence embellie n'a plus rien pour la marginaliser; au contraire, elle a tout pour attirer. Michel Biron, dans son essai *L'absence du maître*, dépeint d'une manière similaire la vie

de Bérénice, un personnage qui stagne, qui ne fait que revivre une scène initiale même si elle change à deux reprises de lieux géographiques :

À l'enchaînement des expériences se substitue l'enchâssement des lieux. Pour se représenter l'ensemble de ce faux roman d'éducation, il n'y a qu'à l'imaginer sous la forme des sphères concentriques autour de la figure à la fois frêle et centrale du *moi* : le premier cercle est formé par la famille immédiate de Bérénice (Montréal), le second par sa parenté new-yorkaise, le troisième par ses coreligionnaires en Israël (Biron, 2000 : 205, souligné dans le texte).

On comprend pourquoi il est possible de qualifier ce roman de « faux » roman d'éducation car, contrairement au protagoniste de l'époque réaliste, l'antihéros ducharmien n'envisage pas de se tailler une place dans l'univers social. *L'avalée des avalés*, tout comme *L'océantume* et *Le nez qui voque*, est un roman où la quête initiale n'est point atteinte. Souvenons-nous que Mariane Bury divise le roman d'apprentissage en quatre catégories : l'apprentissage manqué (Lucien de Rubempré), l'apprentissage exemplaire réussi (Eugène de Rastignac), l'apprentissage à la fois manqué et réussi (Julien Sorel) et puis finalement l'apprentissage impossible (Frédéric Moreau). Tout comme un Lucien de Rubempré et un Frédéric Moreau, Bérénice échoue cet apprentissage qui a priori semble possible.

UN GARANT QUI SE DIT AUTRE

D'entrée de jeu, je me suis proposé de jeter les fondements théoriques d'une poétique du roman d'apprentissage moderne. Le premier chapitre, par l'illustration du parcours suivi par Iode Ssouvie, a montré que l'enfant ducharmien n'aspire pas aux mêmes réalisations que ses prédécesseurs de l'époque réaliste.

Or je veux maintenant étudier la manière dont le caractère, puis la corporalité d'un garant (Bérénice Einberg) sont diamétralement opposés à celle des membres d'un groupe

de référence. Je me pencherai sur la manière dont les composantes des traits du garant se modulent. Selon Dominique Maingueneau,

le « garant » possède un caractère et une corporalité. Le caractère correspond à un faisceau de traits psychologiques [...]. Quand à la corporalité, elle est associée à une complexion du corps du garant, inséparable d'une manière de s'habiller et de se mouvoir dans l'espace social (Maingueneau, 2000 : 139, souligné dans le texte).

Rappelons que cette idée de groupe de référence est bien explicitée par Janet Paterson.

Pour bien comprendre cette notion, il faut aussi se référer aux travaux de François Hartog et à ceux d'Éric Landowski. Le premier dit que

dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes a et b et que a n'est pas b [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où a et b entre dans un même système [...]. Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans le système de la langue et de l'écriture (Hartog, dans Paterson, 2004 : 21, souligné dans le texte).

Le second, Éric Landowski, développe l'idée que cette relation devient également intéressante lorsque *a* (un individu) qui s'oppose à *b* ne s'oppose pas simplement à un individu, mais que *b* représente plutôt un ensemble de gens qui partagent plusieurs points en commun. Voilà justement ce sur quoi je m'attarderai pour la suite : le fait que Bérénice Einberg est un personnage Autre. Tout d'abord, je releverai ce qui a trait à sa corporalité, puis je circonscrirai son caractère. Pour ce faire, je relèverai dans « le discours rhétorique » qui « est à même de dire ou de signifier l'Autre » (Paterson, 2004 : 35) les traits qui caractérisent cette altérité opposée à un groupe de référence.

a. La corporalité

Toujours selon Janet Paterson,

l'altérité se construit par la description des *traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques* du personnage de l'Autre. Ces traits se démarquent naturellement de ceux du groupe de référence. La distinction peut être maximale ou minimale, ce qui importe c'est qu'il y ait une différence qui servira comme un des critères visibles de l'altérité du personnage (Paterson, 2004 : 31, souligné dans le texte).

En unissant la théorie de Janet Paterson, puis celle de Dominique Maingueneau, il est possible de dire que la corporalité d'un garant est perceptible par l'étude des traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques du personnage Autre. Je m'arrêterai plus particulièrement aux traits physiques puis vestimentaires de Bérénice; en ce qui a trait aux caractéristiques langagières béréniciennes, je les aborde plutôt lorsqu'il est question, dans un second temps, de son caractère, car bien que la voix peut être perçue comme un aspect de la corporalité, elle peut aussi être dans certains cas – en l'occurrence, la présente étude –, l'évocation auditive qui témoigne du caractère d'un personnage, de ses traits psychologiques.

Quand on porte attention à l'apparence physique de Bérénice et que l'on oppose ses traits physiques à ceux de son entourage, le contraste est mis en lumière. Pour créer un personnage Autre, il faut que le discours romanesque regorge d'images antithétiques. La manière dont Bérénice se décrit et les descriptions physiques et vestimentaires qu'elle fait des autres amènent à conclure qu'elle est laide, tandis que ceux qui l'entourent sont beaux. Contrairement à Iode Ssouvie dont les membres de la famille sont loin d'être des icônes de beauté – « son frère est fou [et infirme], sa mère ivrognesse et son père bossu » (*Océ* : 13) –, les membres de la famille proche de Bérénice sont physiquement beaux. Sa mère a les « yeux [sic] beaux », les « mains belles », également « sa bouche [est] belle », puis « ses vêtements sont beaux » (*Ava* : 23). Bérénice va même jusqu'à dire que sa façon de « se verser du thé » (*Ava* : 23) est belle. Bref tout est beau chez cette femme pour qui elle voue une admiration sans bornes. Les détails physiques concernant Christian sont rarissimes, mais à constater l'admiration inconditionnelle que lui porte sa soeur, puis sa mère, il est fort possible d'envisager qu'il est une douceur pour l'œil qui le

regarde. Bérénice est loin d'être baignée par la même auréole de pureté qui entoure son aîné. « Christian ne fait jamais rien de méchant. Il ne dit jamais rien de dur » (*Ava* : 10). Il est tout le contraire de sa cadette qui veut à certains moments de l'histoire ravir l'amour que son frère porte à sa mère ou à d'autres moments, celui qu'il voue à sa grande rivale : la grande-duchesse de Mingrélie, la cousine qui passe l'été chez les Einberg. Celle-ci est « belle comme un jour sans fin » (*Ava* : 43), puis contrairement à Bérénice qui sent mauvais, elle « sent infiniment bon » (*Ava* : 44). Bérénice lui fait la remarque puis Mingrélie lui signale qu'elle aussi « sentirai[t] bon [...] si [elle se] lavai[t] plus souvent » (*Ava* : 44).

Il n'y a rien de très attirant dans la physionomie de l'enfant Bérénice. Il lui « manque les quatre dents de devant » (*Ava* : 13), elle a

le visage tissé de boutons. [Elle est] laide comme un cendrier rempli de restes de cigares et de cigarettes. Plus il fait chaud, plus [s]es boutons [lui] font mal. [Elle a] le visage rouge et jaune, comme si [elle] avai[t] à la fois la jaunisse et la rougeole. [S]on visage durcit, épaisit, brûle. [S]a peau se desquame comme l'écorce des bouleaux (*Ava* : 16).

Au fur et à mesure que progresse la lecture de la première partie du roman, celle qui couvre l'enfance de Bérénice auprès de ses parents, le lecteur fait connaissance avec sa laideur. Loin de posséder des « cheveux blonds » comme sa mère qui « s'allument et s'éteignent dans les lueurs des éclairs » (*Ava* : 103), elle se dit « hideuse », car les siens « sont si raides et si enchevêtrés qu'un peigne bulldozer y tomberait en panne » (*Ava* : 43). À un autre égard, sa gestuelle n'a rien pour redorer son image, car elle est « aussi brutale et maladroite en paroles qu'avec [s]es membres » (*Ava* : 43). Lors de la période de vie où elle habite à l'abbaye, l'image physique de Bérénice est diamétralement opposée à celle des personnes croisant sa route.

Le monde de l'enfant est restreint. Ce dernier n'entre en contact qu'avec les membres de sa famille rapprochée, puis avec les gens de l'école qu'il fréquente. Tous les gens que Bérénice côtoie lors de cette période de sa vie sont beaux. Cette double postulation simultanée de la beauté qui oppose les traits physiques du personnage ducharmien avec les gens de son entourage n'est pas aussi marquée dans le roman *Le nez qui voque*, même si cette thématique romanesque est présente. Mille Milles s'unit sous la même bannière avec Chateaugué pour former un seul être : Tate. Chateaugué représente symboliquement la naïveté enfantine qu'il faut éradiquer du soi pour devenir adulte. Dans le troisième chapitre de cette partie, je reviendrai sur cette entité à deux têtes ne formant qu'une. Dans *L'océantume*, Iode Ssouvie n'est pas la seule représentante du pôle de la laideur que le discours romanesque met en œuvre. Les membres immédiats de sa famille possèdent également une apparence hideuse. Elle rencontre également sur sa route certains personnages répugnants dont sa maîtresse d'école, qui « fait partie d'une sorte d'interrègne mi-animal mi-autre chose » (*Océ* : 20) et qui pue de la bouche.

Bien orchestrée dans le discours romanesque, cette antithèse thématique est indéniablement repérable lorsque Bérénice se promène avec « Constance Chlore [...] dont le nom rappelle la purification » (Boucher, 2005 : 126), car il porte en lui cette idée de constance, de perfection. Le chlore est un liquide qui purifie toute substance qu'il baigne. Toujours conforme au nom qu'elle porte, Constance Chlore est du début à la fin du récit constamment parfaite. Cela porte Bérénice à se poser la question suivante : « Que fait Constance Chlore pour être si constante, si égale à elle-même, si conséquente dans ses gestes, ses paroles et ses sentiments ? » (*Ava* : 145) Pierre-Louis Vaillancourt, dans son article intitulé « Permanence et évolution des formes de l'imaginaire ducharmien »,

dit à propos de Constance Chlore qu'elle est « la figure emblématique de la pureté de l'enfance, appelée précisément à disparaître (à mourir) au moment de l'apparition des règles de Bérénice » (Vaillancourt, 1994 : 22). La pureté et la beauté inhérentes à la démarche de Constance Chlore sont intrinsèquement opposées à la laideur bérénicienne :

Mais bien que la beauté propre d'Asie Azothé soit pour Iode objet d'envie, celle-ci tient à sa crasse qui, à l'image de la robe « infecte » qu'elle ne quitte jamais, la protège et fonctionne comme un cordon sanitaire autour d'elle, un système de défense contre la Milliarde rebutée [...]. Comme Bérénice par ses pustules, Iode marque par sa saleté obstinée, son refus des conventions, sa résistance à l'école (Nardout-Lafarge, 2001 : 193).

En exhibant leur laideur, les personnages de Réjean Ducharme, dès leur enfance, s'affichent comme un personnage Autre.

L'avalée des avalés donne à lire le discours intérieur d'une enfant. Le lecteur découvre peu l'espace physique où évolue Bérénice même si à deux reprises elle est exilée. Ce choix narratif, à mesure qu'il tend vers un monologue autonome²⁸, donne au lecteur accès aux pensées d'un personnage comme si « un sténographe invisible aurait pu prendre en [note] [...] tout ce que son protagoniste se disait à lui-même » (Cohn, 1981 : 205), et permet l'accès à un univers romanesque centré sur un sempiternel retour de la pensée d'un héros peu enclin à s'aventurer sur les sentiers de la rencontre de l'altérité. Même si Bérénice s'insurge contre l'univers entier, on la voit peu interagir de manière concrète avec les membres des groupes de référence qui croisent sa route.

La rencontre de l'autre sera davantage représentée dans *Le nez qui voque* où Mille Milles semble trouver un certain plaisir à déambuler dans les rues montréalaises et y faire la rencontre de ses habitants. Il est vrai qu'à l'époque new-yorkaise, Bérénice entre en contact direct avec Zio, Zia et les cousins; elle fait également la connaissance de Dick

²⁸ La terminologie provient des travaux de Dorrit Cohn, *La transparence intérieure*.

Dong, un prétendant; aussi celle d'un pornographe ou d'une émancipée dans la rue qui lui demande si elle se « masturbe » (*Ava* : 171); ou bien encore de petites courtisanes. Le personnage désormais devenu une adolescente croise également des gens par l'entremise de tous les cours qu'elle suit, mais ses interactions verbales et physiques demeurent limitées, parce que nous n'avons accès en règle générale qu'aux récits teintés de fabulation qui résultent de ces rencontres ou à son soliloque.

Même si avec l'âge son apparence physique s'embellit au point de culminer vers une beauté attrayante lors de l'époque de l'exil en Israël, Bérénice rejette encore tous ceux qui l'approchent refusant de s'intégrer à la famille de Zio. Cet oncle très autoritaire la traite comme sa propre fille. Les cousins « sont aimables à mort. Ils sont [aussi] heureux à morts » (*Ava* : 139). Bien que Bérénice accepte quelque temps d'être docile et de se conformer, elle revient sans crier gare au modèle relationnel connu et refuse, dans le même élan, l'exil voulu par son père : « Ils m'ont volé mon frère ! Ils m'ont volé ma mère ! Ils m'ont volé mon île ! » (*Ava* : 140) Ils lui ont enlevé tout ce qui comptait pour elle. Elle s'insurge : « Ils m'ont exilée ! Ils m'ont mise en cage avec des saint-je » (*Ava* : 140). Ce jeu de mot en dit long sur la perception qu'elle a de ses cousins et cousines. Des êtres parfaits, de petits saints qui ne font que répéter ce pour quoi on les a conditionnés. Elle aussi, à son arrivée dans la famille de Zio, a accepté d'être un saint-je.

À de rares occasions, Bérénice fait preuve de bonté et devient aimable. L'un de ces épisodes se produit durant la période new-yorkaise, au moment où elle devient « monitrice de gymnastique » (*Ava* : 205). Elle enseigne à des petites filles qui se mettent à l'aimer, et en retour, elle les aime d'une manière incoercible. Les fillettes « l'aime[nt] de tout [leur] cœur [...]. Même [elle], qui n'a [...] rien d'aimable, elles

[l]'aiment » (*Ava* : 205). Il y en a même une, une petit Constance Kloür, qui s'en amourache – encore une fois, un nom qui en dit long. Bérénice ne trouvera rien de mieux que de la décevoir : après s'être enfuie avec l'enfant, elle parcourt les rues new-yorkaises.

Quand elle la ramène à ses parents, sa mère est

tout en larmes et son père tout en cris [lui] promettent de faire rapport aux autorités scolaires. [Elle] devien[t] grossière, les injurie, les traite de mauvais faiseurs de monde [...]. [Elle] voi[t], par [s]a colère et [s]a haine, le cœur de Constance Kloür se briser (*Ava* : 207).

Encore une fois, elle provoque son isolement. Contrairement à Iode Ssouvie qui est « si laide [...] que les garçons [n'ont pas] envie de faire des cochonneries avec [elle] » (*Océ* : 64), Bérénice se voit entourer de plusieurs prétendants et prend un malin plaisir à faire la sainte nitouche. Dick Dong est l'une de ses victimes. Même embellie, elle continue à être la Bérénice « indifférent[e], méchant[e] et dur[e] » (*Ava* : 142); elle ne sera jamais « sensible, charitable et dou[ce] » (*Ava* : 142) comme Constance Chlore. Elle demeure « grossière » (*Ava* : 139), « vile, vide, veule, vaine, vache, vaincue, vilaine, et même voleuse » (*Ava* : 187). C'est lors de la période de son exil à New York que Bérénice devient une jeune femme qui fait « la rencontre de mesdemoiselles les menstruations » (*Ava* : 162). Elle « commence à avoir des mamelles » (*Ava* : 162) et l'époque des « boutons » (*Ava* : 175) est révolue. Elle « grandi[t] si vite que, du jour au lendemain, [elle] ne trouve plus dans [s]on miroir qu'une sorte de gonflement boursoufflé » (*Ava* : 175) d'elle-même. C'est sûrement à cause du fait qu'elle a les « cheveux assez long » pour se faire des « tresses » qu'elle noue avec un « grand ruban rose » (*Ava* : 186), qu'elle se maquille et qu'elle porte des « souliers à talons hauts [...] [et un] soutien-gorge » (*Ava* : 193), qu'elle devient si désirable pour Dick Dong – un nom à nouveau très évocateur.

Tout comme Mille Milles et Chateaugué, par écho au mal de l'âme qui l'empoigne – « J'ai si mal à l'âme » (*Ava* : 186), dit-elle. –, Bérénice se « noirci[t], soigneusement les ongles, les sourcils, les paupières et la bouche » (*Ava* : 186). Cette noirceur appliquée sur sa peau, témoin de son altérité, accentue sa différence. Tout au long de l'époque new-yorkaise, elle ne parle jamais d'elle comme étant belle, tout comme si elle refusait cette beauté. Lors du second exil, elle prend conscience de cette beauté. Elle réalise également qu'elle a tout pour séduire, que son apparence fait tourner les têtes. Sa relation avec Dick Dong est le parfait exemple de son incapacité à tisser des liens. Elle refuse toujours de l'embrasser, même après un mois de fréquentations.

Même embellie, notre héroïne ne symbolisera jamais, tel Constance Chlore, la pureté immaculée. Lors de l'époque new-yorkaise, la manière dont Bérénice la décrit fait en sorte de réellement la poser comme différente, car même si Bérénice change pour le mieux, elle ne sera jamais comme sa défunte amie « pâle comme les prairies de l'automne [...], ingénue, secourable, [i]ngénieuse, vigilante » (*Ava* : 145) ou « blanche et pure » et il n'aura jamais son « beau visage sourd et aveugle » (*Ava* : 163). Elle accepte sans grande peine la mort de son âme sœur, car « il ne fallait pas qu'elle continue de vivre; ç'aurait été un blasphème à sa beauté et à sa spontanéité » (*Ava* : 169).

Durant la période de l'exil en Israël, la métamorphose physique de Bérénice se complète. Celle qui auparavant sentait mauvais, se pavanait avec sa laideur, est devenue « belle » : elle a « de petites dents, bien blanches, bien égales et bien carrés »; son « haleine est tiède et parfumée comme la brise d'un soir d'août au Canada. La ligne de [s]es bras a quelque chose de charmant » (*Ava* : 253). Même si désormais son apparence

physique ne la dit plus Autre, son mouvement intérieur persiste à vouloir clamer son altérité.

Bérénice se lie d'amitié avec Gloria : « lesbienne de son surnom » (*Ava* : 246). Celle-ci possède les traits physiques de la Bérénice du temps de l'enfance et elle a peu d'amis. Elle « se vante [par ailleurs] de ne jamais se laver » (*Ava* : 258) « ni ne lave ses vêtements » (*Ava* : 269). Elle « est d'une merveilleuse grossièreté, d'une sainte irrévérence » (*Ava* : 269). Se lier d'amitié avec Gloria, celle que le groupe de référence met à l'écart, laisse entrevoir qu'effectivement, même si son aspect physique est autre, rien à l'intérieur d'elle n'a pour autant changé. S'afficher avec Gloria est une façon pour Bérénice de marquer par son affiliation sa différence, puis de réitérer le fait qu'elle ne fait pas et ne souhaite pas faire partie du groupe de référence qui dans le troisième temps du roman est une bande de militaires venus en Israël pour maintenir le cessez-le-feu. Bérénice se retrouve « bouleversée [...] par la sereine beauté de son visage » (*Ava* : 260). Pour remédier à la situation, elle va « raccourcir [s]es beaux cheveux » (*Ava* : 256) et, par le fait même, ressembler à Gloria. Ensemble, même si elles sont des soldats tels les autres membres du peloton, elles forment un duo qui se dit Autre. Ce rapprochement déplaît au major Schneider qui agit lors de la période israélienne comme figure « de faux père » (*Ava* : 256). Il la prévient que « si [elle] veu[t] qu[il lui] conserve [s]on amitié, [il lui] conseille de ne plus [s]'afficher avec cette ordure » (*Ava* : 256) : Gloria. Sur quoi Bérénice lui répond d'aller se faire foutre.

b. Le caractère

Pour Dominique Maingueneau, le garant, en l'occurrence, Bérénice Einberg, possède une corporalité, dont il vient d'être question, mais aussi un caractère : « Le caractère correspond à un faisceau de traits psychologiques ». Il poursuit en précisant que bien « entendu, ce ne sont que des stéréotypes spécifiques d'une époque, d'un lieu, et que la littérature tout à la fois contribue à valider et sur lesquels elle s'appuie » (Maingueneau, 2000 : 139).

Au 19^e siècle, l'univers romanesque écarte du roman le héros traditionnel pour en faire un antihéros. Cet être ordinaire, à la vie monotone, philosophe à ses heures, parle généralement peu de son passé et semble être le seul lucide. Ce protagoniste enclin à la déprime et dont la crise intérieure, qui bouscule tout son être, fait verser l'univers littéraire de l'époque dans une crise du langage. Lors de ce siècle, fait remarquer Dorrit Cohn, les auteurs « expulse[nt] hors de la fiction les narrateurs trop envahissants ». Selon ses observations, « à mesure que grandit l'intérêt pour la psychologie individuelle, le narrateur tend à se faire plus discret » (Cohn, 1981 : 42). En suivant les traces d'un Flaubert et d'un Henry James, leurs successeurs donnent naissance au garant²⁹ moderne, un personnage Autre, en laissant la voix d'antihéros s'exprimer à travers leurs écrits. Gustave Flaubert et Henry James ont « été les créateurs de personnages doués d'une subjectivité dont la profondeur et la complexité n'avaient jamais été atteintes auparavant ». Cohn fait également remarquer qu'une « conscience pleinement développée chez un personnage attire sur elle toute la charge émotionnelle et intellectuelle précédemment située du côté d'un narrateur trop présent » (Cohn, 1981 : 42). Voilà en

²⁹ Prendre note que Dorrit Cohn ne fait jamais référence aux théories du garant de Dominique Maingueneau, pas plus qu'à celles du personnage de l'Autre de Janet Paterson.

outre pourquoi les romans modernes, avec ses garants aux voix singulières, sont hauts en couleur.

La tonalité colérique émanant de la voix bérénicienne imprègne de rage *L'avalée des avalés*. Le caractère de Bérénice, très singulier, renvoie à la philosophie du solipsisme. Avant de définir les traits caractéristiques de cette solipsistienne, je m'attarderai aux traits langagiers de ce personnage, « faisceau de traits psychologiques » (Maingueneau, 2000 : 139). Selon Dominique Maingueneau,

la vocalité radicale des œuvres se manifeste à travers une diversité de **tons** à la mesure de leurs scénographies respectives. Ce terme de « ton » présente l'avantage de pouvoir être employé pour les énoncés écrits comme pour les énoncés oraux (on peut parler du « ton d'un livres ») (Maingueneau, 2000 : 139, en gras dans le texte).

Le linguiste poursuit en disant que

l'instance qui assume le ton d'une énonciation ne coïncide évidemment pas avec l'auteur effectif de l'œuvre. Il s'agit en fait de cette représentation de l'énonciateur que doit construire le coénonciateur à partir d'indices de divers ordres fournis par le texte. Cette représentation joue le rôle d'un **garant**, qui prend en charge la responsabilité de l'énoncé (Maingueneau, 2000 : 139, en gras dans le texte).

Dans *L'océantume*, la tonalité bérénicienne d'opposition au monde est également présente, mais la voix iodienne porte néanmoins une charge émotive amoindrie. Le *nez qui voque* est aussi un roman où le personnage principal s'insurge contre l'ordre de l'univers, mais en contrepartie, la voix de Mille Milles est empreinte d'une tonalité de résignation. Les propos tenus par Bérénice sont cinglants, sans nuances.

Au fur et à mesure que les années passent, la voix de révoltée bérénicienne, un cri de l'âme qui semble provenir de plus en plus des tréfonds de ses entrailles, s'intensifie pour crier sa rage intérieure. Leur discours s'emballe – l'enchaînement d'idées qui ne semblent pas a priori avoir de liens entre eux, le flux d'une pensée aux libres associations –, laissant présager que la folie qui germe en elle est sur le point d'éclore :

l'éclosion survient lors de la scène finale du roman. Plus le personnage principal vieillit, plus des idées ayant peu de liens se succèdent : sa folie atteint un paroxysme. Elle tient un discours qui parfois n'a ni queue ni tête. Ses attaques sont de plus en plus virulentes envers les gens de son entourage. Cette rupture est autant marquée par les actions qu'elle commet ou par les paroles sans retenue qu'elle prononce. Les chats de sa mère, qu'elle prend un malin plaisir à tuer, essuieront la violence de ses foudres. Sa « logique privée », pour reprendre la terminologie proposée par Alfred Adler, l'un des pères de la psychologie moderne, fonctionne ainsi : elle décide de « répondre par d'autres attentats aux attentats à la solitude contre [elle] » (*Ava* : 20). En plus d'insuffler une tonalité à la voix bérénicienne, sa logique privée la marginalise. Grazia Merler, dans son article « Les variantes/constantes du phénix : éclairage adlérien », fait un rapprochement intéressant entre les théories d'Alfred Adler et la manière dont est construite la pensée bérénicienne.

Contrairement à Freud qui subdivisait la personnalité en différentes instances conscientes et inconscientes, Adler considère la personnalité comme unifié et entière, orientée vers des objectifs que l'individu poursuit plus ou moins volontairement toute sa vie; c'est ce qu'il appelle *le style de vie*. Il ne s'agit pas ici, selon le sens ordinaire de cette expression, d'un simple mode de comportement général par rapport à l'environnement, mais des caractéristiques du mouvement de chaque personne dans la vie, vers ces objectifs à long terme, selon la perception subjective qu'il a de lui-même et des autres. C'est ce qu'Adler entend par *logique privée*. Tout comportement est donc *téléologique* (visant un but) et *holistique*; c'est-à-dire que les manières de faire dans un secteur d'activité reflètent l'ensemble de ces comportements et demeurent pour la plupart inchangés tout au long d'une vie (Merler, 1994 : 125-126, souligné dans le texte).

À l'époque où Bérénice vit avec ses parents, elle affirme que « la haine ne s'est pas encore cristallisée en crime. [Elle n'a] pas encore posé de gestes » (*Ava* : 90). Ça ne saurait tarder, car elle « sor[t] enceinte du lit de l'enfance [...]. Des crimes ont pris naissance dans [s]es entrailles, et poussent, se gonflent. [Et] [q]uand [elle] mettra [...] bas, ce sera laid ! » (*Ava* : 138), avoue-t-elle. Effectivement, ce paroxysme de rage s'exprime lors de la scène finale du roman alors qu'elle prend Gloria et qu'elle décide de

s'en faire un « bouclier vivant » (*Ava* : 182). Ce meurtre non prémédité avait été annoncé auparavant. Elle s'était questionnée : « Faudra-t-il que ce soit moi qui tire la première balle, qui mette le feu aux poudres et qu'on [me] pendre jusqu'à ce que mort s'ensuive à cause de cela [...] ? » (*Ava* : 90) Le crime survient un soir tandis que Gloria et elle-même font la garde « à l'avant-poste 70 » (*Ava* : 279). Malgré les supplications de cette dernière qui lui dit de ne pas tirer, car ce « sont des chiens » (*Ava* : 281) et non des soldats ennemis qui sont à l'origine des bruits entendus, Bérénice ouvre le feu. Aussitôt, les Syriens ripostent. Bérénice n'est pas jugée coupable de la mort de Gloria, condamnée et pendue, car elle « leur a [...] menti. [Elle] leur a [...] raconté que Gloria s'était d'elle-même constituée [s]on bouclier vivant. Si vous ne [la] croyez pas, demandez à tous quelle paire d'amies [elles étaient]. Ils [l]'ont crue. Justement, ils avaient besoin d'héroïnes » (*Ava* : 282). À l'époque de la mort de Constance Chlore, Bérénice avait affirmé que c'était elle qui l'avait tuée. Elle « l'affirme froidement [et] [elle] le croi[t] dur comme fer » (*Ava* : 169). Elle s'attribue la mort de cette dernière se demandant s'il faut « voir comme une simple coïncidence qu'[elle ait] désiré la mort de Constance Chlore » (*Ava* : 169), puis la matérialisation de l'idée. Peu importe, tout ce lien de causalité n'est que dans sa tête, car elle n'a aucune responsabilité en ce qui concerne la mort de son âme sœur, mais déjà à cette époque pointe l'idée qu'elle peut tuer et qui se concrétise en faisant de Gloria son « bouclier vivant » (*Ava* : 282).

Cette violence intrinsèque à l'être bérénicien germe en elle depuis son enfance. Car souvenons-nous que « le seul combat logique [pour elle] est un combat contre tous » (*Ava* : 245). Un jour, en classe, elle expose sa vision du monde. Passons en revue les grands moments de cet exposé :

Et ce triangle, c'est moi Bérénice Einberg [...]. Je ne suis qu'une tache à la terre [...]. Or donc, je ne suis pas un être libre [...]. Chaque fois que la terre tremble vous tremblez. N'en avez-vous pas assez ? N'aimeriez-vous pas mieux être ce qui tremble ? Que faut-il faire pour être libre ? [...] Tout détruire [ou] tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre : du noyau de la pêche au noyau de la terre elle-même (*Ava* : 159-160).

Au fil de son discours, on comprend contre qui et quoi elle se bat; dans ce discours émergent les raisons à l'origine de son isolement physique : elle ne veut pas devenir l'avalée des avalés.

On peut avaler militairement, administrativement, judiciairement. Cette seconde solution est la plus fréquemment employée. D'ailleurs, nous sommes tous un peu victimes. Qui n'est pas avalé, militairement, administrativement, judiciairement, monétairement et religieusement ? Qui n'est pas avalé par un évêque, un général, un juge, un roi, et un riche ? Donc, tout incorporer. Mais j'aime mieux tout détruire [...]. C'est plus désintéressé, plus rapide, plus joli (*Ava* : 160).

Seule, isolée et coupée du monde extérieur, essayant en vain de surmonter la dépossession initiale, Bérénice Einberg, enfant que la vie a fracassée, laisse libre cours à l'onirisme de ses pensées l'espace d'instant suspendus à travers le temps afin d'oublier le mal qui la ronge et qui la pourrit de l'intérieur. Enfant qui, au fur et à mesure qu'elle avance en âge, ne s'isole que davantage en s'enfermant de plus en plus dans le solipsisme de sa pensée. Alain Goulet dit du *Bildungsroman* qu'il met en scène un personnage principal qui « se façonne » (Goulet, 2000 : 115) ; or, pour exprimer sa vision toute particulière du monde, Bérénice en vient à jeter les fondements de son propre langage : le bérénicien. Inventer un idiolecte et le parler, c'est accepter d'être coupé de tous les hommes, car l'utilisation d'un tel langage rend impossible la communication ou le partage avec autrui.

Dans mon mémoire de maîtrise, « L'étude du solipsisme dans *L'avalée des avalés* et *L'océantume* de Réjean Ducharme, suivie du récit *Le glacier*³⁰ », je montre en outre que, même si très peu de lecteurs critiques emploient le terme « solipsisme » pour rendre compte de l'œuvre ducharmienne, cette problématique est abordée dans leurs ouvrages. À partir de la pensée bérénicienne, je caractérise le solipsisme ducharmien, car, selon moi, ce solipsisme trouve ses assises les plus évidentes dans *L'avalée des avalés*. Je reprends ici les grandes lignes de cette étude.

Le mot solipsisme vient de deux mots latins : *solus* qui signifie seul et *ipse* qui signifie moi-même. Pour le sujet adhérent à cette philosophie, il n'y a pas d'autre réalité que lui-même. Cette idée du solipsisme a pris naissance au dix-septième siècle. Elle n'a jamais sérieusement été soutenue. Selon ce que j'ai pu constater, il n'existe pas d'ouvrages ou de parties d'ouvrages consacrés à cette philosophie. Pour en connaître davantage sur le sujet, il faut consulter des dictionnaires philosophiques.

Par son imagination, Bérénice se réinvente, pour reprendre les mots du titre d'un des chapitres de l'essai de Françoise Laurent, *Je me ré-inventerai*. Dans cet essai, *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, Laurent, comme beaucoup d'autres, sans faire à proprement parler une filiation directe avec cette idée philosophique, décèle chez cette enfant l'attitude propre à un sujet qui cultive cette philosophie, c'est-à-dire l'idée d'un sujet qui veut prendre possession de son environnement et qui appréhende tout selon sa propre vision.

Parmi toutes les recherches faites, je n'ai trouvé que quatre critiques qui emploient le terme de solipsisme pour qualifier l'œuvre de Réjean Ducharme. L'un est François Gallays. Dans son article « La réception des romans de Ducharme », il utilise le

³⁰ Université de Sherbrooke, 2003.

mot solipsisme pour caractériser *L'avalée des avalés*. Il dit que l'œuvre déploie un « solipsisme sans beaucoup de nuance » (Gallays, 1994 : 276). Gallays s'oppose aux propos de Raoul Duguay dans la revue *Parti pris*. Dans son article, ce dernier affirme adhérer au monde de Ducharme comme si celui-ci était le reflet fidèle de la vérité, comme si le monde ducharmien représentait exactement la réalité. Pour Duguay, et j'abonde dans ce sens, on éprouve du plaisir à lire ledit roman lorsqu'on accepte le contrat de lecture proposé par Bérénice. Il faut prendre pour acquis que tout ce qu'elle raconte est pure réalité. François Gallays estime au contraire que le solipsisme ducharmien « constitue la négation de tout ce qui est humain » (Gallays, 1994 : 276). La critique s'oppose donc également à l'étude que propose Yves Lefier dans la *Revue de l'Université Laurentienne*. Celui-ci voit dans le développement de la pensée solipsistique bérénicienne une façon d'appréhender l'existence et une façon de survivre. Pour sa part, Monique Boucher dit du solipsisme bérénicien qu'il est « un solipsisme crûment exprimé » (Boucher 2005 : 170).

Bérénice Einberg possède tous les traits psychologiques d'une solipsistice, cultivant en elle et vivant selon les principes philosophiques rattachés au concept du solipsisme. Elle ne veut pas être avalée, mais veut s'appartenir. Même si elle aurait bien accepté d'être avalée par sa mère, qu'elle aurait aimé lui appartenir, le destin en a voulu autrement. C'est ainsi que pour devenir sa propre enfant, elle se réinvente : « Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient » (Ava : 42). Pour prendre le contrôle de sa vie, l'enfant proclame sa mort en affirmant que tout comme les morts, elle mange « les pissenlits par la racine » (Ava : 7). Bérénice fixe le moment de sa naissance vers l'âge de cinq ans, moment de la vie où le monde chimérique est à son apogée.

Ne parvenant pas à recevoir l'amour maternel nécessaire à son développement, la fillette se renferme dans sa solitude et fait de celle-ci son palais où elle trouve ses propres joies. Pour alléger les souffrances reliées à sa blessure d'abandon, l'enfant ducharmien s'invente un conte de fées dans lequel il est un héros. Par son imaginaire, il meuble sa solitude. « Bérénice se reconnaît dans un autre monde que celui de la réalité contemporaine et sociale et elle combat toutes les tentatives de ceux qui voudraient l'y enfermer » (Biron, 2000 : 211). Ériger un monde solipsistique autour d'elle, puis s'en faire une demeure permet à Bérénice d'oublier momentanément le fait que sa mère la tient à l'écart, puis c'est également pour elle un moyen pour ne pas être avalée par la société qu'elle répudie. « La vie n'a pas besoin des jambes des hommes pour se vivre » (Ava : 121), disait-elle par ailleurs. Pour survivre, l'homme n'a qu'à s'imaginer toutes sortes de choses, de les croire, et de les faire agir sur lui comme si elles étaient vraies. « Il n'y a de vrai que ce qu[']elle] croi[t] vrai, que ce qu[']elle] ose croire vrai, » (Ava : 21) « que ce [qu'elle a] besoin de croire vrai pour ne pas souffrir » (Ava : 33). Quand elle est enfermée dans l'armoire de la salle de bain par son oncle Zio, c'est en voguant dans son monde chimérique que Bérénice survit aux heures de séquestration. En compagnie de Constance Chlore, elle joue à s'« imaginer qu[']elles sont] immobiles et que c'est la ville qui marche, que la ville s'écoule de chaque côté d[']elle] comme un fleuve » (Ava : 222). Sa rencontre avec Kimberley Ann Jones, une fille qui traverse l'océan à la nage, est un bon exemple des lubies qui traversent l'esprit bérénicien. Les sens de Bérénice captent des stimuli et cette solipsistienne les investit d'un sens. À sa manière, elle répond aux questions existentielles que se pose tout être

humain. Le passage où Bérénice récrit l'histoire de la genèse de l'humanité est un passage qui fait foi de son énorme pouvoir d'éréthisme :

C'est par les yeux que l'homme a pu sortir de ses infinies profondeurs de ténèbres. Avec les yeux, l'homme a émergé à la surface de lui-même, a cru voir d'autres hommes, s'est imaginé que sa solitaire toute-puissance lui était contestée par d'autres hommes [...]. C'est après les yeux que les jambes sont venues aux hommes. En voyant ce qu'ils ont vu quand ils se sont mis à voir, ils ont eu la frousse, ils se sont vite fait des jambes (pourquoi diable ne se sont-ils pas fait des ailes ?) [...] Quand l'homme vit l'homme mourir, il poussa un grand cri : c'est ainsi que lui vint la parole. Il cria si fort quand il cria que des oreilles lui sortirent de la tête. Fatigué de courir, l'homme s'asseyait (origine de la chaise). Tout en se reposant, il essayait de comprendre ce qui venait de se passer (origine de l'incompréhension) (*Ava* : 102).

Le monde qu'elle s'érige, cet univers secondaire pour reprendre la terminologie proposée par Thomas Pavel, possède sa propre logique. Évoluant dans cet univers, fruit de sa subjectivité hors du commun, Bérénice parvient durant quelques années à tenir à l'écart l'espace réel et ses habitants. Tout comme Iode Ssouvie qui tranquillement s'ancre dans l'univers réel, Bérénice fait de même, car *L'avalée des avalés* est un roman où à mesure que s'effrite le conte de fée, le personnage principal bascule dans l'espace réel.

« Je suis, donc je pense » (*Ava* : 315). Bérénice inverse le postulat de la subjectivité de René Descartes. Croire que tout n'est que le fruit de son imagination lui permet par exemple d'envisager que « Zio et tous les autres ne sont que parce qu'[elle] consen[t] à ce qu'ils soient » (*Ava* : 258). Elle est convaincue que dès que l'autre sort de son champ de vision, il n'existe plus. Selon elle, l'autre n'est qu'une ombre, qu'un double que l'inconscient se façonne pour se tenir compagnie. Cette façon de percevoir l'altérité n'a rien pour l'aider à nouer des liens avec les membres de sa famille. Cultiver cette marginale philosophie est l'une des facettes qui fait de Bérénice un personnage Autre. Adhérant pleinement à ces idées philosophiques, elle parvient même à croire qu'elle est la seule vraie âme vivante sur Terre. Par cette façon de penser, le garant du texte se

distancie d'un groupe de référence qui ne cultive pas cette étrange philosophie. La philosophie du solipsisme a été peu développée, car tout être doté de raison ne peut y adhérer très longtemps sans verser dans un état de folie. Selon Jean-Paul Sartre, « si le solipsisme doit pouvoir être réfuté, c'est que mon rapport à autrui est fondamentalement une relation d'être à être » (Sartre, dans Cuvillier, 1956 : 217). Tout être doté d'une raison ne peut cultiver à l'extrême cette idée, car elle l'amènerait à ne croire qu'en son existence et à considérer que tout ce qui l'entoure, êtres et objets, ne sont que le fruit de son imagination.

Dans son dictionnaire philosophique, André Lalande précise qu'aujourd'hui on a tendance à employer le mot solipsisme pour qualifier ce qu'autrefois on nommait égoïsme au sens métaphysique, c'est-à-dire une « doctrine qui considère l'existence des autres êtres comme illusoire ou douteuse » (Lalande, 1926 : 271). L'origine de ce mot remonte au traité de Port-Royal et ce sont les Jansénistes qui créent le terme. Mais il faut se garder de confondre égoïsme et égocentrisme. Égocentrisme vient de deux mots latins : *ego* et *centrum*. *Ego* signifie moi et *centrum* signifie centre du cercle. L'égocentrisme a tendance à tout rapporter à soi-même et à se considérer comme le centre de l'univers. Bérénice et Iode sont plutôt des êtres égotistes. À la différence de l'égoïsme et de l'égocentrisme, l'égotiste met son moi au centre de sa vie et, en plus, tente par tous les moyens possibles de le faire grandir intellectuellement. « Le mot [...] implique une réflexion consciente sur soi-même » (Lalande, 1926 : 272).

La philosophie solipsistique dans la littérature moderne est bien différente de l'idée du solipsisme véhiculée au dix-septième siècle. À l'époque, le solipsisticien nie catégoriquement l'existence physique de l'autre. L'absolue subjectivité de Fichte façonne

l'idée d'un absolu solipsistique où le sujet est un égotiste au sens métaphysique. Le solipsisticien moderne cherche en vain à prouver l'existence de l'autre. Dès son jeune âge, malgré lui, il réalise qu'il ne fera jamais objectivement sa connaissance, car c'est par l'entremise de ses sens qu'il entre en relation avec l'autre. Après avoir compris qu'il ne fera jamais la connaissance dans sa totalité avec l'autre, il décide de poser que tout ce qu'il l'entoure n'est que le fruit de son imagination. Ce qui permet de distinguer la philosophie solipsistique moderne de celle du dix-septième siècle, c'est que le solipsisticien moderne est conscient que son alter ego, avec qui il discute, peut aussi prétendre être le maître d'œuvre de tout ce qui l'entoure. Laisser vivre en lui cette idée du solipsisme permet au solipsisticien, de par cette facette de son caractère, de se façonner un monde à part, lui permettant de tenir à l'écart les dures réalités auxquelles il doit faire face. Cette idée que chaque sujet est un monde à part a déjà été évoquée dans le passé. Leibniz proposa l'idée que « tout esprit est comme un monde à part, suffisant à lui-même » (Leibniz : dans Cuvillier, 1956 : 217). Michel Biron, pour sa part, perçoit en Bérénice un « sujet [qui] intériorise tout avec frénésie et [qui] devient une sorte de monde autonome » (Biron, 2000 : 204).

Loin d'être folle et dans le but de meubler sa solitude, Bérénice s'amuse à laisser toute la place nécessaire à l'éréthisme de sa pensée pour que son regard puisse englober l'univers dans sa totalité. Christian n'existe pas, elle le crée : « Christian vit seul dans le pays appelé Christian, et il [la] voit autrement qu'[elle] [s]e voi[t] » (Ava : 73). Chaque sujet voit l'autre différemment : « Christian trouve une maman et [elle] Chat Mort dans la même personne, il y a de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'invente » (Ava : 74). Avant Bérénice, « rien n'existait » (Ava : 352) : le monde n'avait

jamais été observé par ses yeux. Ce personnage Autre qui refuse de poser le regard pré-pensé sur l'univers qui l'entoure « jette [...] les fondements d'une nouvelle langue » (Ava : 250). Le bérénicien est le seul langage qui peut entièrement et avec justesse rendre compte de ce que Bérénice perçoit, mais à part elle, personne ne le saisit dans son entièreté.

* * *

En fin de récit, l'adolescente subit son avalement. En Israël, pour la première fois de sa vie, elle s'enorgueillit d'appartenir à un groupe : « Qu'il est merveilleux d'être juive, après n'avoir rien été ! » (Ava : 329) Aussitôt, elle rejette cette appartenance, mais elle a quand même brièvement ressenti une certaine fierté. En Terre sainte, l'imaginaire ducharmien se heurte aux bombes et aux grenades et le bruit des ceux-ci sonnent le glas du conte de fées. « M^{lle} Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de M^{lle} Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique. M^{lle} Bovary, c'est moi » (Ava : 244). Même si l'esprit solipsistique bérénicien demeure toujours actif, son monde onirique se bute de plus en plus à la réalité. Sa méchanceté atteint son paroxysme en fin de récit. Le roman se clôt sur une tonalité destructrice qui signe la mort de l'enfance. Lorsque Bérénice cesse de voguer dans les contrées du rêve et qu'elle s'attaque à l'espace réel, les répercussions peuvent être catastrophiques. Cette mort a été annoncée quelque temps auparavant lorsqu'elle s'interroge : « Que fais-tu là, Bérénice, si loin ? Vite, suicide-toi ! » (Ava : 373) Bien que le souvenir de Constance Chlore flotte en elle et que les

avertissements de celle-ci la mettent en garde contre cette fin, « tu m'avais promis de ne pas te laisser avoir ! » (Ava : 374), Bérénice n'échappe pas à son destin.

Se servir du corps de Gloria [...] et raconter ensuite que son amie s'est sacrifiée pour la sauver équivaut à transformer Gloria en cette « gloire ovale, gloire en forme d'amande » (p. 258) que, pendant toute la période israélienne, la narratrice avait présenté comme la récompense offerte par le monde corrompu à ceux qui ont perdu leur innocence [...]. Le geste de Bérénice signifie donc qu'elle a fait de Gloria la victime innocente, c'est-à-dire le Christ, sacrifiée par l'homme (Bérénice), afin que les autres hommes puissent la transformer en leur héroïne [...]: « Justement, ils avaient besoin d'héroïnes » (p. 282) Cet acte violent et sacrilège, à cause du sens caché dans la métaphore, consacre la réification des idéaux de la narratrice et son assimilation par le présent, son « avalement » par un monde d'« avalés » (Marcato-Falzone : 172-173).

À la toute fin du roman, tandis que la rage bérénicienne est à son apogée, qu'une certaine folie s'empare d'elle et la pousse à sacrifier une soi-disant amie, Bérénice finit par être avalée par le groupe de référence. Tout ce roman, contrairement au *Nez qui voque*, n'est pas sous le sceau de la résignation passive. Tout est mis en branle dans le discours romanesque pour faire de Bérénice un personnage Autre. Elle se différencie autant du groupe de référence tant par sa corporalité que par son caractère. L'avalement final n'est pas le symbole de l'acceptation de sa condition, et il serait faux de croire que désormais, étant l'une des leurs, elle se promènera parmi les hommes avec joie. L'âge adulte ducharmien n'a rien de très reluisant : la vie goûte amère. Un état de fainéantise semble vouloir coller à la peau des protagonistes-adultes qui sont incapables de lier des amitiés saines. Rien n'est plus reluisant du côté de leurs amours. Ils sont des loques humaines sans grands défis qui cuvent leur trop plein de peine en buvant. Ils pestent contre l'ordre social établi et marquent leur désaccord au moyen d'une oisiveté déroutante.

3. MILLE MILLES : MENER SA BÊTE À L'ABATTOIR

Dans *Le nez qui voque*, « [l]e marginal enfant devient [...] le marginal adolescent, l'éternel exclu » (Boucher, 2005 : 97). Tout le roman s'inscrit sous le sceau de l'équivoque. Dès le deuxième chapitre, le narrateur écrit : « C'est une équivoque. C'est un nez qui voque. Mon nez voque. Je suis un nez qui voque » (*Nez* : 10). *Le nez qui voque* n'est qu'une grande incompréhension qu'a Mille Milles de la nature humaine. Selon Pierre-Louis Vaillancourt, le titre du roman

désigne une expérience [...] langagière, et déterminante pour le rapport du héros à soi et à autrui. En s'autodésignant ainsi, « Je suis un nez qui voque » (10), le personnage met l'ambiguïté au cœur de tout; elle contamine tant la pensée [« à l'instant de sa conception, l'idée se dédouble; c'est-à-dire qu'aussitôt née, elle s'emploie à sa matérialisation et à la matérialisation de l'idée opposée » (20)] que le discours [« Tout ce qui précède, si vous ne l'avez pas deviné, n'est que paradoxe, trompe-l'œil, amuse-gueule et farce » (160)] (Vaillancourt, 1994 : 32).

Le sujet de l'énonciation a toujours su dans son for intérieur qu'il n'irait pas jusqu'à concrétiser ce fantasme enfantin de mourir au seuil de l'âge adulte avant que tout s'avilisse. Lors de l'évocation dudit projet, une partie de lui croit en cette idée saugrenue et veut en faire l'expérience, mais aussitôt surgit l'idée contraire. Cette double postulation simultanée implicite est la cause de la fourberie dont est victime Chateaugué.

Vaillancourt poursuit sa réflexion avec l'idée que l'équivoque

surgit au moment d'une transition temporelle [« je ne suis pas pareil à ce que j'étais hier » (196)] qui s'accorde au fond avec un changement d'âge, de l'enfance à la puberté,

et de celle-ci à l'âge adulte : « Quand on est sorti de l'enfance, il n'y a pas moyen d'aller quelque part sans s'écoeurer » (65) (Vaillancourt, 1994 : 32-33).

Contrairement à Bérénice et à Iode, Mille Milles déambule dans l'espace physique urbain faisant la rencontre de l'altérité. À mesure qu'il intègre la possibilité de communiquer avec autrui, il délaisse l'enfant en lui. Par essais et erreur, il fait l'impasse sur l'inévitable : l'enfant ne peut échapper au fait qu'il deviendra un adulte. Tout comme le fait remarquer Mariolina Bongiovanni-Bertini à propos de *La recherche du temps perdu*, *Le nez qui voque* « sape et [...] détruit le modèle du *Bildungsroman*, parce que son héros » est « loin de trouver à la fin de son itinéraire, de son apprentissage, sa place dans la société et dans la vie collective des hommes » (Bongiovanni-Bertini, 2000 : 107, souligné dans le texte). Ce roman raconte le parcours initiatique de la résignation de Mille Milles à son sort et fait entendre la voix ironique d'un garant qui « évolue » et qui « se dégage de la beauté pure de l'amitié [qu'il éprouve pour Chateaugué] pour s'intégrer à la fin, au grand malheur de sa sœur, à une société » (Biron, 2000 : 234).

Nous avons eu accès à l'enfance de Bérénice Einberg et à celle d'Iode Ssouvie; en ce qui concerne Mille Millès, nous ne connaissons pas cette partie de sa vie. Nous faisons sa connaissance le lendemain de son départ de l'univers familial : « Hier, j'ai quitté mes parents et l'île qu'ils habitent au milieu du fleuve Saint-Laurent. Je suis tout découragé » (*Nez* : 10-11).

L'état d'esprit qui l'englobe, la nature des propos qui tournent dans sa tête ne sont pas loin de nous rappeler la tourmente et la colère de Bérénice Einberg, les fabulations de celle-ci et d'Iode Ssouvie. Car si sa mère n'est pas une reine, il est « en ce pays, de la race des seigneurs, des seigneurs en raquettes seuls au fond du Minnesota, des seigneurs à la voile seuls dans l'Atlantique, des seigneurs à la bêche seuls sur un continent » (*Nez* : 19).

Telle l'île quittée au milieu du Saint-Laurent par Mille Milles peut rappeler celle où vit Iode Ssouvie, tel ce lieu où il a grandi rappelle étrangement l'endroit où grandit Bérénice. La récurrence des thèmes qui englobe la trilogie de l'enfant me permet de soutenir l'idée que Mille Milles a eu une enfance semblable à celle de Bérénice Einberg et de Iode Ssouvie, une enfance passée à quémander quelques signes d'affection maternelle. Voilà sans doute pourquoi il quitte sans remords ce nid familial sans jamais y retourner, sans jamais à peu près y repenser ou en reparler, mais quand même envahi par un découragement. À son tour, Mille Milles vit la rupture avec la mère. L'image maternelle n'est toutefois pas bannie du roman : Questa, une femme qui porte peu d'intérêt à ses trois triplés, joue un rôle capital dans le roman; « [C]elle-ci symbolise la mère que l'enfant découvre sexuée » (Boucher, 2005 : 154). Chateaugué, lorsqu'elle se sent délaissée par ce dernier, le quitte pour retourner auprès de ses parents. L'enfant ne quitte pas sans peine et sans heurts l'univers familial; la partie enfant en l'adulte ferait tout pour renouer avec la mère absente et jouir, même si ce n'était qu'éphémère, de ce sentiment de compter pour elle. Dès qu'il constate la faiblesse de son âme sœur, il va la chercher et la ramène à Montréal.

Le nez qui voque est un roman où le protagoniste refuse de grandir, de devenir un adulte. Cela est posé dès l'incipit :

J'ai seize ans et je suis un enfant de huit ans. C'est difficile à comprendre. Ce n'est pas facile à comprendre. Personne ne le comprend excepté moi. N'être pas compris ne me dérange pas. Cela ne me fait rien. Je m'en fiche. Moi, je reste le même. Je ne veux pas aller plus loin : je reste donc arrêté. Je ne veux pas continuer car je ne veux pas finir fini. Je reste comme je suis. Je laisse tout, s'avilir, s'empuantir, se dessécher. Je les laisse tous vieillir, loin devant moi. Je reste derrière, avec moi, avec l'enfant, loin derrière, seul, intact, incorruptible (*Nez* : 9-10).

Il note qu'il n'a plus l'âge d'être un enfant, mais qu'il n'en est rien. Il énonce aussi que personne ne le comprend, en l'occurrence le groupe de référence contre lequel il s'oppose. En ayant dans sa mire l'objectif de ne pas « finir fini », il lance en paroles son plan pour ne pas devenir corrompu et n'avoir été qu'un enfant :

Nous avons fixé la date de notre suicide. C'est une date vague et prochaine comme celle de toute mort [...]. Maintenant qu'il ne nous reste plus que quelques jours à vivre, maintenant que nous sommes sûrs que nous allons mourir, nous sommes libres, nous n'existons plus, nous connaissons la volupté d'être (Nez : 22).

Ils ressentent cette insouciance, car ils se sont « affranchis de l'angoisse, de l'humiliation de vieillir, de pourrir, de devoir devenir plus laids et plus banaux année après année, heure après heure » (Nez : 22).

Dans un premier temps, je donnerai les étapes qui mènent Chateaugué à sa perte. Ensuite, j'aborderai les variations de la tonalité de résignation qui émerge en Mille Milles à mesure que la partie enfantine en lui se meurt, lui permettant, en fin de parcours, de devenir un adulte.

TUER L'ENFANT EN SOI

Le nez qui voque met en avant plan la figure du double. Sans la désigner ainsi, Pierre-Louis Vaillancourt fait mention de cette présence :

Comme Bérénice et Iode, Mille Milles avait tenté de constituer avec l'âme-amie-sœur une fusion, une sorte d'anastomose, un « notrenous » qui pourrait être qualifié de *sororalitude*, c'est-à-dire de solitude à deux avec la « sœur du temps » (17), sinon de sang, ici Ivugivic qui prend le nom masculin, de Chateaugué, le frère d'Iberville. Leur fusion se désigne par Tate, équivalent du Chercell d'Iode et d'Asie (Vaillancourt, 1994 : 34, souligné dans le texte).

Voici comment Chateaugué explique cette fusion :

Quatorze plus seize font trente. Comme tu as seize ans et que j'ai quatorze ans, nous avons trente ans [...]. Nous sommes une seule et même chose, une seule et même personne. Nous avons le même âge et le même nom, la même chevelure et une seule tête

sur un seul cou. Nous avons le même nom [...] [:] Tate [...]. Tate dort ensemble, fume ensemble, boit ensemble (*Nez* : 69-70).

Tate est un pronom de la troisième personne du singulier qui est une entité composée de deux parties. Tate, c'est lui, c'est également Chateaugué. Donc, par déviation sémantique, Mille Milles tue une partie de lui-même – Tate perd une de ses entités qui le compose. Réunir sous la même bannière deux êtres antithétiques fait surgir dans le discours romanesque une double postulation simultanée.

Lorsque Dominique Maingueneau développe sa notion d'incorporation, il est vrai que sa théorie fait référence au ton perceptible provenant d'un sujet de l'énonciation qui est le narrateur d'un roman donné et qu'il n'émet pas la possibilité que chaque personnage d'un roman puisse posséder son propre ton tel que je le fais ici en posant que la voix singulière du garant Chateaugué, autant que par son caractère et que par sa corporalité, symbolise la naïveté enfantine qui souhaite durer.

Mille Milles s'interroge si la candeur qui émane de Chateaugué n'est pas que pure feintise : « Est-ce qu'elle fait exprès, ou est-ce que c'est vrai qu'elle est encore une petite fille de six ans ? » (*Nez* : 24) Il poursuit en marquant bien l'opposition entre lui et elle en écrivant que « Mille Milles, lui, fait exprès. Mille Milles triche » (*Nez* : 24). Son questionnement le pousse à se demander si elle ne serait pas une arnaque ambulante. « Chateaugué-triche-t-elle ? On dirait qu'elle ne triche pas. Même le poil sous ses bras, blond comme sa peau, a l'air enfantin, enjoué, inoffensif; doux et innocent comme l'agneau naissant » (*Nez* : 24). Je souscris au propos de Françoise Laurent qui, dans *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, selon lequel Mille Milles « adore la pureté de Chateaugué. Il la trouve belle, touchante, enfantine, indispensable, inconsciente du péché charnel comme Marilyn Monroe » (Laurent, 1998 : 78). Tout dans les traits

caractéristiques de sa corporalité et de son caractère exhale la pureté, la naïveté et l'innocence enfantine. La journée où ils font leur pacte de suicide, pour le sceller, Mille Milles macule de suie noire – symbole du péché originel qui macule la blanche Chateaugué – les lèvres de la fillette. Marqué du sceau de la mort, Tate court à sa perte, par le fait même l'enfant Chateaugué, voire l'enfant en Mille Milles. Lors de cette scène, le jeune homme initie la fillette « au fumage » (*Nez* : 24)³¹. Cette scène hautement symbolique sonne le glas de l'enfance. Aucun retour en arrière n'est possible, et s'ils n'acceptent pas de laisser mourir l'enfant pour qu'émerge l'adulte, il leur faut mettre en œuvre le pacte de suicide qui proclame la mort de l'enfance et non celle du sujet. La finale ensanglantée semble inévitable pour Chateaugué, cette immaculée enfant.

Quelque temps après qu'ils eurent proclamé leur mort future, Mille Milles parle de la pureté de l'esprit de son alter ego d'où il n'y a que des pensées pures qui émergent et de son corps vierge :

Elle est blanche du bout à l'autre. Son sexe n'est pour elle qu'un méat urinaire, et pour elle un méat urinaire est drôle. Jamais, dans son corps ou dans son esprit, elle n'a été mêlée au sexuel, à l'affreux. Elle est toute blanche, blanche comme une colombe qui sort du sein du Créateur. Malgré ses quatorze ans, ses beaux et jolis ovaires sont demeurés muets et silencieux (*Nez* : 37).

Contrairement à Mille Milles qui est obsédé par ses pulsions sexuelles et qui passe son temps à se hortensesturber (masturber), Chateaugué ignore tout de ce genre de désirs.

Élizabeth Nardout-Lafarge fait remarquer que

Le nez qui voque met en place un schéma amoureux dont les romans ultérieurs hériteront, à quelques variantes près : un homme est déchiré entre deux femmes et deux amours, l'un fraternel, enfantin et pur, et l'autre sexuel, adulte et pervers (*Nez* : 194).

³¹ Elles sont symboliques, ces scènes où le personnage enfant ou adolescent du roman d'apprentissage moderne boit sa première bière ou fume sa première cigarette.

L'amour sexuel et pervers qui risque d'être consommé, mais qui ne le sera pas, est un amour qui lie d'une manière étrange Mille Milles à Questa, une femme plus âgée. Il s'agit plutôt d'une relation fantasmagorique d'où rien de réellement charnel n'émerge. Dès lors qu'il s'intéresse à cette femme, il délaisse Chateaugué qui revient plusieurs fois à la charge pour le prévenir du danger qui le guette.

Une scène annonçant la mort imminente de la fillette prédit par le fait même la mort de l'enfance. Rappelons les dires de Mille Milles qui écrit qu'au « lieu de dire automobiliste on devrait dire hommiliste » (*Nez* : 12). Sa rage récurrente dans le roman contre les automobilistes est plutôt une rage contre l'homme. « Tout ce [qu'il dit] est insensé, insignifiant, mal dit, message de haine aux automobilistes. Automobile, je ne vous aime pas » (*Nez* : 110). « La plupart des êtres humains se sont changés en automobile » (*Nez* : 116). Tout comme Bérénice parvient à faire l'impasse sur le temps de l'enfance, une fois Constance Chlore morte, Mille Milles parvient au même résultat lorsqu'il découvre le cadavre de son âme sœur. La première meurt à la suite d'une collision avec une automobile. Un jour, alors que Mille Milles et Chateaugué se promènent à bicyclette et qu'ils défient les automobiles, celle-ci est heurtée par l'une d'elles. « Sous la violence du choc, Chateaugué [...] prenait son essor. Elle gambadait dans les airs. Elle alunissait, elle baignait dans son sang à l'orée du trottoir, recroquevillée » (*Nez* : 73). Incapable de faire la distinction entre le vrai et le faux, elle croit que c'est Mille Milles qui saigne :

- Tu saignes, Mille Milles ?
- Non, Chateaugué; c'est toi qui saignes.
- C'est moi qui saigne. Ça ne fait rien si c'est moi qui saigne (*Nez* : 74).

Ça ne lui fait rien, elle a intégré le dessein qui exige que l'enfant doit mourir avant qu'il ne devienne un adulte; et elle est prête à cette éventualité. À peine quelques pages plus

loin, elle remet sur le tapis le projet : « Pourquoi ne nous tuons-nous pas tout de suite [...] ? » (*Nez* : 77)

Lorsque Mille Milles proclame sa mort, il annonce en réalité la mort de « l'enfance sacralisée » :

L'avènement de la puberté constitue donc le noyau de cet incomparable roman de l'adolescence, plus étoffé et plus riche sur ce sujet que la deuxième partie de *L'avalée des avalés*. Plus encore que Bérénice, le héros Mille Milles subit avec souffrance le fractionnement de son esprit, tourné vers une enfance sacralisée, et de son corps ravagé par les désirs (Vaillancourt, 1994 : 33).

Lors de l'adolescence, le sexuel se met de la partie. Les pulsions qui montent en lui le dégoûtent à un tel point qu'il change le signifiant du mot « masturber » employant plutôt le terme « hortensesturber ». Également lors de cette époque, il modifie le signifiant du verbe « se suicider », pour le remplacer par « se branle-basser » : « Donc, nous ne nous suiciderons pas, nous nous branle-basserons » (*Nez* : 68). Changer la tonalité sonore de l'acte envisagé est une façon déguisée de rejeter son signifié, premier pas dans l'abandon de la turpide idée.

À l'opposé de Mille Milles qui délaisse rapidement le verbe « tuer » pour parler de leur élucubration, Chateaugué persiste à l'employer, ne cessant jamais de caresser l'idée de se donner la mort. Quand Mille Milles lit le testament qu'elle a rédigé, il se choque : elle veut « que le nom de Mille Milles et que le nom qu'il [lui] a donné soient gravés sur [sa] pierre » (*Nez* : 137). Ivugivic ne fait nullement l'impasse sur le monde théâtral imaginaire inventé de toutes pièces par Mille Milles et tient mordicus à conserver l'identité que celui-ci lui a conférée. Ne pigeant jamais que tout ce cirque est passager, elle tient fidèlement le poste et le prévient à plusieurs reprises, du danger qui le guette :

- Tate, Tate, Tate, Tate..., répétait-elle [...].
- Qu'est-ce que tu veux, encore ? [...]

- Tu as oublié, Tate. Tu oublies, oublies, oublies. Tu en oublies un peu chaque jour. La première nuit, ou la deuxième, tu m'as dit de ne pas dormir, de veiller, d'avoir peur, de me forcer pour avoir peur, de me méfier, de te rappeler à l'ordre si tu venais à manquer de vigilance. Tu dors, Tate (*Nez* : 187).

Tout au long du roman, tandis que Mille Milles délaisse l'enfance, il met à distance Chateaugué. Plus il s'intéresse à Questa, plus il s'éloigne de son double. Il en arrive à un stade où il décide de vivre seul. Il se met même à l'ignorer. Le personnage se distancie du rôle qu'il campe dans le conte de fée qu'il narre en début de roman en délaissant le nom Mille Milles pour se désigner. Il utilise désormais le pronom « je ». La rupture survient lorsqu'une automobile frappe Chateaugué. Dès lors, celle qui ne cesse jamais d'employer le nom Tate pour s'adresser à lui le prévient qu'il oublie cette entité, et encore une fois, elle revient à la charge avec cette idée de mourir. Même si dorénavant elle emploie le signifiant proposé par Mille Milles, dans son esprit, la déviation sémantique ne s'est pas effectuée. Elle questionne :

- Est-ce l'heure ?
- L'heure de quoi ?
- L'heure du branle-bas...
- Non. Tais-toi, si tu n'as rien à dire (*Nez* : 106).

Il est las de toujours ressasser cette vieille idée, il est passé à autre chose.

- On est triste. On a de la peine. On a le cœur gros.
Je me suis repris aussitôt. J'ai mis une main dans ses cheveux.
- Tu es triste, Chateaugué. Tu as le cœur gros (*Nez* : 107-108).

Dans l'oralité du discours, au Québec, le « on » peut signifier un « nous ». Au temps où il croyait en Tate, ce pronom aurait été d'à propos, mais désormais qu'il s'est détaché de cette entité pour se singulariser, il réajuste le tire. Chateaugué, dans un élan de douleur, l'accuse :

- Tu m'as laissée tombée, Tate. Est-ce que je t'ai jamais laissé tomber, moi ? [...] Je fais mon possible pour que nous soyons bien ensemble et tu fais ton possible pour me haïr [...].
- Je suis un homme; je ne comprends rien aux larmes des femmes.

- Ce n'est pas vrai. Tu n'es pas un homme; je ne suis pas une femme (*Nez* : 110).

Ici se creuse le fossé entre l'homme Mille Milles et l'enfant Chateaugué. Ils ne peuvent plus être réunis sous la même bannière, Tate unissait deux enfants. Même s'il refuse encore quelque temps d'être un homme, car il doit apprivoiser cette réalité et faire la connaissance de l'homme, il tient un discours qui montre qu'une partie de lui a traversé la ligne que Chateaugué ne franchit jamais. Écoutons-la, toujours lors de la même scène, elle n'abdique pas :

Nous sommes bien ensemble, nous, hein ? Hein, Tate ? Nous sommes tout seuls [...]. Les plus méchants ne peuvent rien nous faire [...]. Mets tes bras autour de moi ? Je mets souvent mes bras autour de toi. Tu ne mets jamais tes bras autour de moi [...]. Tu n'as pas besoin que je te prenne dans mes bras comme si j'étais ta maman. Prends-moi dans tes bras comme si tu étais ma maman, comme si j'étais ta petite fille [...]. Je serais bien dans tes bras. Tu serais comme ma maman et je serais comme ta petite fille (*Nez* : 114).

Il ne mettra pas ses bras autour d'elle.

À un moment donné, lorsque Chateaugué le prévient encore qu'il oublie, il l'invective :

Dors ! Pour l'amour du Christ. Dors ! Et puis, arrête de m'appeler Tate : je ne suis pas une baleine. Tu es ridicule. Il est ridicule de s'attacher à des mots qui ne signifient plus rien. Si tu veux le savoir : Tate m'agace, Tate me fait grincer des dents, Tate m'écoeure. Nous ne sommes plus des enfants. Tu peux arrêter de jouer à la petite fille : c'est fini, bien fini (*Nez* : 188).

Il poursuit en disant que ce qu'il a « dit la première nuit ne compte plus, n'a plus de sens » et que si ce « n'est pas à [son] goût, [elle n'a] qu'à prendre l'autobus » (*Nez* : 188).

Il devient de plus en plus dur envers celle qui ne comprend rien : « Pourquoi nous suiciderions-nous ? Ça ne me tente plus et ça ne me tente plus. Il ne faut pas se laisser mener par des mots, surtout quand ils datent, comme ceux auxquels tu penses » (*Nez* : 189). Il replace la donne. Même le « poignard » (*Nez* : 138) volé au

pharmacien avec lequel Chateaugué se donne la mort ne l'a été que « pour lui jouer un tour » (*Nez* : 274).

« Chateaugué est morte. Elle s'est tuée, la pauvre idiote, la pauvre folle! » (*Nez* : 274). Lorsqu'il la découvre morte, vêtue d'une robe de mariée, une « odeur âcre du sang [le prend] à la gorge, comme quand on passe près d'un abattoir » (*Nez* : 275). Lors de cette scène, il s'agit du « je » qui a « comme une envie de rire » (*Nez* : 275) et non de Mille Milles – « le double masculin et noir de la blanche Chateaugué » (Boucher, 2005 : 215). Il a bel et bien quitté le monde onirique enfantin. Il a envie de rire de la stupidité de celle qui a mené à terme un projet déraisonné. Un rire qui n'est pas sans rappeler Bérénice Einberg riant « de la mort de Constance Chlore, sardoniquement, charmée par [s]a propre puissance, comme sous l'effet de l'ivresse, comme quand on a joué un bon tour à quelqu'un de haïssable » (*Ava* : 169). Mille Milles a lui aussi joué un vilain tour.

Franca Marcato-Falzoni pose un regard intéressant sur cette fin :

Dans le « Je suis fatigué comme *une* hostie de comique » (p. 275) qui clôt le récit, le mot « hostie » est employé au féminin, ce qui semble contrevenir aux règles fournies à ce sujet par Mille Milles lui-même³² et, par là, exprime la conscience du narrateur d'être une *victime* du comique. Un comique qui travestit sous les jeux de mots et les jeux sur les mots la tragédie de l'impossible coexistence du rêve et de la réalité (Marcato-Falzoni, 1988 : 251, souligné dans le texte).

J'ajouterais l'impossibilité dans la conception que Mille Milles a de la vie de faire coexister en lui l'enfant et l'adulte. L'enfant mort, le sujet devient un adulte, mais à quel prix ?

³² Le « mot hostie [...] varie en genre et en nombre avec le mot auquel il se rapporte, quand il n'est pas employé adverbialement » (*Nez* : 36).

UN PERSONNAGE AUTRE QUI SE RÉSIGNE

Mille Milles devient bel et bien un homme. L'homme adulte est le groupe de référence contre lequel, tout au long du roman, il maugrée. Pester contre les conducteurs en revient à cracher à la figure de l'homme toute sa haine à leur égard. En comparaison avec la voix bérénicienne, la sienne porte une charge virulente amoindrie; en fait, il se révolte plutôt contre le fait de perdre la pureté liée à l'enfance que contre l'homme tangible qu'il rencontre au hasard de ses déplacements. Bien évidemment, au passage, celui-ci est écorché, il désavoue ce qu'il représente.

Les romans ducharmiens sont des romans où les « adolescents [...] acceptent [...] peu à peu les compromis de l'âge adulte, trahissant ainsi l'idéal à préserver; cette perte se traduit [...] par des images de chaos et de destruction, psychologique ou effective » (Boucher, 2005 : 124). Du dernier tome de la trilogie surgissent les modulations d'une voix d'un garant qui se résigne à l'inévitable. En fin de parcours, il souhaite même le changement.

L'adolescent fait la découverte de l'univers réel et en prend possession. Il observe ce qui se passe autour de lui. Il lui arrive de décrire ce qu'il voit, de parler des gens qui croisent son chemin même si la majorité demeure des inconnus. Par exemple, vers la fin du récit, il rapporte une scène à laquelle il a fortuitement assisté :

- Je ne m'en irai pas! aboie-t-elle. Je ne me déguiserai pas en courant d'air. Pourquoi m'as-tu menti ? Pourquoi m'as-tu menti ?
L'homme de couleur monte sur ses grands chevaux. Il crie, il s'époumone. Mais la fille de couleur ne veut rien savoir. Elle crie, elle s'époumone.
- Veux-tu faire l'amour avec moi ? Veux-tu coucher avec moi ?
- Non, je ne veux pas faire l'amour avec toi ! Non, je ne veux pas coucher avec toi !
- Eh bien, va-t'en ! Fiche le camp ! Que viens-tu faire ici, si tu ne veux pas coucher avec moi ? (Nez : 269)

Même si le lecteur flotte dans une logorrhée chimérique à certains moments du discours, à d'autres moments, il navigue dans des descriptions d'actions faites avec un souci du détail réaliste. En compagnie de Mille Milles, le lecteur fait la découverte de l'univers urbain montréalais et la connaissance des gens qui croisent la route de l'adolescent. À l'opposé de ses jumelles (Iode et Bérénice), Mille Milles apprivoise l'homme adulte. Il ne passe pas ses heures de solitude à combattre des monstres imaginaires, mais plutôt à tenir un journal de bord. Pierre-Louis Vaillancourt arrive à un constat similaire :

Mille Milles [...] s'éloignera à la fois des tentatives démiurgiques de domination de Bérénice et des performances trop imprégnées d'héroïcité imaginaire d'Iode et d'Asie, en tentant de mieux reconnaître les déterminismes, comme la force de la sexualité qui s'agite en lui, comme la juste perception d'une humanité dédaigneuse de la naïveté et de la fragilité de sa minuscule petite amie Chateaugué. Ses combats seront plus terre à terre, inspirés par des animosités motivées contre les patrons et les automobilistes (Vaillancourt, 1994 : 61).

Voyons maintenant deux facettes de la corporalité de Mille Milles : des traits vestimentaires et des traits physiques. Ensuite, je brosserai le tableau du caractère de ce garant.

a. La corporalité

Mille Milles revendique haut et fort son appartenance à Émile Nelligan; il n'est pas nécessaire de rappeler qu'il a terminé sa vie dans à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu. Vouer une admiration sans bornes à ce poète, c'est marquer son affiliation à ce qui est Autre. En début de roman, l'une des façons que Mille Milles trouve pour dire son altérité réside dans le fait de s'habiller à la Émile Nelligan. « Chateaugué déchire le rideau en quatre, longitudinalement, et [lui] noue une cravate à la Nelligan avec une des bandelettes ainsi obtenues » (*Nez* : 54).

Toujours au début du roman, Chateaugué et Mille Milles font une fixation sur les écrits du poète qu'ils lisent à répétition; pas seulement aux siens, mais également à différents écrivains dont les livres, jugés trop dangereux par les hautes instances ecclésiastiques, étaient mis à l'index à cette époque. Ils se plaisent à lire du Rimbaud, du Gide, du Nelligan. Ils ne font pas que lire leurs œuvres, ils lisent également des livres qui parlent d'eux : de leur vie, de leurs écrits. Ces boulimiques livresques, quand il est question d'Émilie Nelligan, en viennent à apprendre par cœur tout ce qui le concerne. Il « pourrai[t] en écrire des pages et des pages sur Nelligan » (*Nez* : 54). En lisant ces romanciers et ces poètes maudis, ils laissent entrevoir leurs frères d'armes, ceux de qui ils se réclament.

Tandis que le conte de fée que Mille Milles se raconte s'effrite et qu'un sentiment de résignation s'empare de lui, il tient de plus en plus à distance Chateaugué. Deux moments symboliques marquent des temps importants dans cet anti-parcours initiatique. Tout d'abord, un jour, il en a assez de se peindre les lèvres en noir. Tout comme il cesse d'apposer du noir sur ses lèvres, il cesse de porter une « lavallière autour du cou » (*Nez* : 55). L'abandon de ces deux symboles montre une nouvelle distanciation lui, le « je », et ses conceptions d'antan, « Mille Milles ».

De la petite enfance, au seuil de l'âge adulte, l'apparence physique de Mille Milles change. Contrairement à sa jumelle de *L'avalée des avalés*, il n'embellit pas en vieillissant. Iode Ssouvie est décrite durant tout *L'océantume* comme étant une enfant d'apparence assez répugnante. Pour Mille Milles, le temps de l'enfance a plutôt semblé être un moment où sa physionomie ne le disait pas Autre. Son allure physique peu

enviable se détériore à mesure qu'il approche de l'âge adulte. Cette description détaillée témoigne de son intention de ne ménager aucun détail :

Je suis infect [...]. Sous mes yeux, déjà, des rides se creusent. Je perds mes cheveux [...]. J'ai le visage tissé de pustules fétides. J'ai le dos plein de pustules [...]. J'ai des oreilles d'éléphant. J'ai un gros nez [...]. J'ai la peau grasse [...]. Je suis sale comme un porc. Je pue la mouffette [...]. J'ai les dents jaunes comme des pustules (*Nez* : 247).

La description se poursuit quelques lignes encore avant qu'il ne précise qu'il n'a pas toujours été aussi répugnant, car il y a bel et bien eu une époque où il avait une belle prestance physique. Du temps de sa jeunesse, son apparence était différente, et il tient à nous le faire savoir : « Je ne suis comme cela que depuis que je ne suis plus un enfant » (*Nez* : 247).

En ce qui concerne Asie Azothe, Constance Chlore et Chateaugué, leur apparence physique ne se module pas : perpétuellement, elles demeurent d'immaculées icônes d'ingénuité dont le déclenchement des premières règles vient ébranler l'immutabilité de leur candeur. Ces premières menstrues souillent l'enfant qui s'éveille malgré lui aux réalités biologiques de l'existence dont Chateaugué en particulier ne peut se soustraire qu'en concrétisant sa participation à un pacte de suicide. La vue du sang lui coulant pour une première fois entre les cuisses précipite la fin pour cette fillette qui refuse de devenir une femme. Tout décontenancée, elle raconte à Mille Milles l'épisode où son corps saigna pour la première fois :

J'avais les cuisses pleines de sang. C'était effrayant comment ça puait. Ils parlaient d'appeler une ambulance. Ils croyaient que c'était une hémorragie. Questa a dit que *ç'aurait dû se produire bien avant*, et que c'est pour ça que ç'a été aussi grave. Ça va m'arriver tous les mois maintenant. *C'est seulement pour les femmes* (*Nez* : 246, je souligne).

Dans *L'avalée des avalés*, Constance Chlore meurt avant d'avoir ses premières règles; même si la mort est accidentelle, Bérénice s'en impute la responsabilité, cette mort qui

survient à l'époque où elle devient symboliquement une femme – le point de départ de sa métamorphose – : « C'était écrit, il fallait que je fasse la rencontre de mesdemoiselles les menstruations. Je suis pleine d'ovaires, maintenant » (*Ava* : 162), peut-on lire; puis au chapitre suivant, Constance Chlore décède, frappée par une voiture.

Dans *L'océantume*, l'époque des premières menstrues et la mort du double ne surviennent pas. On quitte la petite Iode trop tôt dans l'histoire de son enfance pour y assister.

b. Le caractère

Janet Paterson, dans *Moments postmodernes dans le roman québécois*, fait de l'ironie l'une des caractéristiques d'une œuvre postmoderne. Sans déduire que Ducharme est pour autant postmoderne, l'ironie est très présente dans son œuvre.

Selon Pierre Schoentjes, dans *Poétique de l'ironie*,

[l']ironie est un mode de discours indirect qui prend certaines libertés avec cette vérité dont l'homme est censé faire preuve dans ses relations avec les autres. Si l'être et le paraître ne coïncident pas comme le veut la morale de la sincérité, l'ironiste n'est cependant pas un menteur. Loin de chercher à tromper et donc à maintenir l'illusion créée par son mensonge, l'ironiste veut que ses allusions soient comprises et il veillera donc à ne jamais verrouiller complètement l'accès à la signification de ses propos (Schoentjes, 2001 : 148).

Mille Milles cultive la poétique de l'ironie verbale³³.

[Elle] semble procurer à celui qui s'en sert un certain plaisir, qui ne provient pas nécessairement d'un quelconque sentiment de supériorité comme on le prétend habituellement, mais qui découle de la satisfaction d'évoquer ce monde idéal malheureusement inexistant mais que les mots ont le pouvoir de faire surgir brièvement (Schoentjes, 2001 : 145).

Pour Mille Milles, ce monde idéal en serait un où l'enfant pourrait devenir un adulte s'en s'avilir. Tout le roman « introduit en effet un jugement de valeur et le propre de l'ironie

³³ Voir *Poétique de l'ironie*, Pierre Schoentjes, chapitre 4 : *L'ironie verbale* (pages 75-99).

réside dans la contradiction qui s'observe entre les faits présentés et les jugements auxquels ils conduisent » (Schoentjes, 2001 : 143).

La quête initiale sur laquelle s'échafaude l'histoire se construit à partir d'un énoncé ironique :

Nous avons fixé la date de notre suicide. C'est une date vague et prochaine comme celle de toute mort. Avant cette date, nous allons faire le diable. Maintenant qu'il ne nous reste plus que quelques jours à vivre, maintenant que nous sommes sûrs que nous allons mourir, nous sommes libres, nous n'existons plus, nous connaissons la volupté d'être (*Nez* : 22).

Cette conception de la mort ressemble étrangement à celle d'un Meursault³⁴ qui attend son exécution et qui pendant ce temps réussit à être heureux. Le moment de la mort de tout homme est effectivement un moment indéterminé dans le futur. Dès que Mille Milles stipule qu'ils ont fixé la date de leur mort, il renverse la donne en avouant qu'en réalité, ils n'ont rien fixé. L'énoncé ironique se poursuit lorsqu'il affirme qu'étant certain de mourir, mais tout le monde est certain de mourir, ils vont tirer le diable par la queue. Tout au long du roman, des phrases ironiques arrachent quelques sourires aux lecteurs. Ces contradictions sémantiques sont des marques repérables dans le discours romanesque de la présence d'énoncés ironiques. Pierre Schoentjes fait remarquer que c'est avec Anaximène, un philosophe grec qui a vécu au 6^e siècle avant J.-C.,

que la notion de contraire fait son entrée dans la définition de l'ironie. Au regard de cette domination, il peut paraître surprenant de voir la prétérition associée elle aussi à l'ironie de façon aussi intime. Ce couplage étonnera déjà moins si l'on pense que la prétérition et l'antiphrase ironiques permettent à l'orateur de nier ce qu'il est par ailleurs en train d'affirmer. La différence réside en ce que la négation est explicite dans le cas de la prétérition et implicite dans celui de l'ironie (Schoentjes, 2001 : 76).

Dans le présent livre, le discours de Mille Milles proclame sa mort future, puis le fait qu'il déteste les hommes, mais ses actions montrent plutôt un adolescent qui découvre avec curiosité le monde dans lequel il vit, un jeune homme qui n'a pas

³⁴ Albert Camus, *L'étranger*.

l'intention de respecter le pacte de suicide convenu avec Ivugivic. Des doubles postulations simultanées émergent aussi constamment dans le discours Bérénicien. L'enfant dit détester sa mère, mais dans son for intérieur, il en est tout autrement. (Ce comportement qui porte un personnage à repousser l'objet de ses désirs a également pu être observé dans la relation qu'entretiennent Justin et sa mère dans *Le Cœur-de-la-Ville*). Pierre Schoentjes explique comment « Molière joue à retourner les situations » (Schoentjes, 2001 : 51); il donne un bel exemple de ce type de discours antithétique où s'opposent dires et actions en faisant référence à la pièce de théâtre de Jean Racine, *Bérénice* – il est tentant de croire que Réjean Ducharme a sciemment baptisé ainsi l'héroïne de son livre – : « Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte » (Racine, dans Schoentjes, 2001 : 51).

L'antihéros ducharmien, un ironiste, est passé maître dans l'art de feindre, faisant du style ironique l'une des caractéristiques propres à son langage. Ne sachant pas que le discours peut comporter une touche d'ironie, Chateaugué devient une proie facile à pervertir pour un adolescent sans scrupules. Selon les recherches effectuées par Ellen Winner, *The Point of Words : Children's Understanding of Metaphor and Irony*³⁵, c'est vers six ou sept ans que l'enfant devient apte à déceler l'ironie. « Les expériences scientifiques rigoureuses qu'elle a menées montrent pourtant qu'ils saisissent beaucoup plus jeunes déjà les métaphores, auxquelles ils ont d'ailleurs eux-mêmes recours pour s'exprimer » (Schoentjes, 2001 : 138). Chateaugué, n'étant pas parvenue à un stade cognitif assez avancé, ne détecte pas la fourberie du langage de Mille Milles. Elle mène à terme une quête ironique – se suicider – qui a été proclamée simplement pour rire. À quelques reprises, Mille Milles lui dit de s'en détacher, qu'il ne faut pas s'attacher aux

³⁵ Je me base ici sur une lecture de l'œuvre faite par Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*.

mots, surtout quand ils datent. Par sa nature même, l'ironie langagière de cette fausse quête n'est pas verrouillée; la porte est entr'ouverte, elle ne la voit simplement pas. Le livre débute sur un ton ironique et se termine sur un ton s'apparentant plutôt au sarcasme.

Le sarcasme direct marque un niveau de critique supplémentaire à celui de l'ironie corrective et, dans la mesure où il ne fait plus de détours, il est souvent confondu avec l'invective ou l'insulte. Qu'il soit direct ou indirect, le sarcasme sera toujours plus grossier que l'ironie parce qu'il est à la fois plus visible et plus malveillant (Schoentjes, 2001 : 228-229).

Dans le dernier paragraphe du roman, Mille Milles désigne Chateaugué par des qualificatifs à la tonalité sarcastique. Il la traite de « pauvre idiote », de « folle » et de « stupide » (*Nez* : 274-275). Lors du même passage, il fait explicitement référence au rire qui veut l'envahir³⁶. Il répète deux fois la phrase suivante à quelques lignes d'intervalle : « J'ai comme envie de rire » (*Nez* : 274-275). Dans le même passage, il réfère une autre fois à la thématique du rire : il précise qu'ils ont volé les poignards pour « rire » (*Nez* : 274). Bien que tout laisse croire que ce rire retenu est provoqué par la mort de Chateaugué et par le mépris qu'il ressent pour elle d'avoir mené à terme leur pacte de suicide – elle n'a pas saisi la tonalité ironique de l'énoncé qui posait comme projet loufoque ce pacte de suicide –, le roman, en fin de compte, avec sa dernière phrase, ne se clôt pas seulement sur un ton sarcastique. Tout comme l'a fait remarquer Franca Marcato-Falzoni, une ironie³⁷ se dissimule dans la dernière phrase du roman. Mille Milles se percevant comme une victime de tout ce grand cirque qu'est l'existence humaine dévoile un autre sens à son rire final, permettant ainsi d'englober d'un regard différent l'histoire qui nous a été contée.

³⁶ « J'aime mieux tout détruire. Je ne sais pas pourquoi. C'est plus désintéressé, plus rapide, plus joli. Ça me donne plus envie de rire, si vous voulez » (*Ava* : 160-161).

³⁷ Prendre note que Franca Marcato-Falzoni ne fait pas référence au concept d'ironie et aux travaux de Pierre Schoentjes.

Mille Milles se résigne à son sort. Ce trait de caractère teinte le ton du roman et porte progressivement l'adolescent à se distancier de son projet initial de mettre fin à ses jours. S'éloigner de ce dessein originel demande un consentement à la vieillesse, une capacité à devenir une partie intégrante du groupe de référence qu'il a longtemps rejeté. Le regard qu'il pose sur les adultes meut également au court du roman. Le parcours initiatique de l'acceptation de l'autre qu'il emprunte est rempli d'embûches. Il s'identifie au groupe de référence et, l'instant d'après, il regrette d'avoir momentanément succombé à la tentation. Dès lors, il se remet à pester contre l'univers social adulte, laissant remonter en lui la haine à son endroit. Même si pour lui, devenir « adulte, c'est entrer, être pris de plus en plus, dans le royaume du mal » (*Nez* : 159), il choisit cette avenue. Questa l'aide à se défaire de l'emprise que le monde de l'enfance a sur lui. Elle représente pour lui la mère qu'il n'a pas eue; ne soyons pas surpris de constater son incapacité à s'engager sexuellement avec cette femme.

L'adolescent arrive à la réflexion suivante : « Je ne haïssais l'adulte que lorsque je pensais au mot adulte. J'aime tous les adultes que je connais [...]. Je ne connaissais pas les adultes que je haïssais » (*Nez* : 169). Déambuler dans l'espace physique change son rapport avec autrui. Dès lors, il est capable d'affirmer qu'il est « un adulte ! » (*Nez* : 169). La voie du changement n'est pas une ligne droite : « Ce qui est le plus difficile, ce n'est pas d'adorer les adultes, mais de se rappeler qu'on les adore. Cela fait cinq minutes seulement, que j'adore les adultes, et je l'ai oublié quatre fois déjà » (*Nez* : 169-170). Tandis que les liens qu'il entretient avec le monde des adultes fluctuent, il fait différents constats :

Je suis de plus en plus un adulte, et je sens de plus en plus vivement la nécessité de protéger, de défendre cet adulte qui n'est autre que moi [...]. Chateaugué sera toujours là pour monter la garde devant les blanches constructions de notre enfance pleine de pissenlits et de têtards... (Nez : 178)

Elle est un obstacle à éradiquer.

Il se met à se demander comment aimer les nations du monde. « Comment ne pas [les] haïr » (Nez : 183) ? Lorsque lui et Chateaugué acceptent un travail rémunéré, il réalise qu'ils deviennent « utiles [...] à la société » qui « n'a plus qu'à être contente et prendre soin » (Nez : 185) d'eux. Quelque temps après, il crie son bonheur : « Je suis un joyeux luron. J'aime la vie. Je veux la vie et j'ai la vie. Je prends d'un seul coup toute la vie dans mes bras, et je ris en jetant la tête en arrière » (Nez : 199). Empreint d'une tonalité fêlée, ce passage ne dupe pas le lecteur qui parvient à repérer la tonalité de la gaieté nelliganienne de *La romance du vin*. Il s'agit d'une joie qui sonne faux, mais quand même de la joie. Ce moment de fièvre euphorique ambivalente ne dure pas, et le personnage ne tarde pas à retomber sur terre : « A [sic] l'avenir, je ne parlerai plus autant de ma joie. Elle est bonne, elle me sera toujours utile, mais elle n'est pas aussi infranchissable que je l'avais d'abord cru » (Nez : 231).

Quelques pages avant la fin du récit, Mille Milles dit entendre toutes les nuits des « clairons et des trompettes » (Nez : 248). Cela n'est pas sans nous rappeler le chant des trompettes de l'apocalypse de saint Jean qui annonce la fin du monde. Les enfants et les adolescents ducharmiens vivent des apocalypses intimes : la résultante du roman d'apprentissage ducharmien est la fin du monde tel que les protagonistes l'ont connu. Dans le présent cas, les premières menstrues de l'âme sœur et le tintement des trompettes – « Chateaugué aussi les entend » (Nez : 249) – annoncent la mort imminente de Chateaugué, c'est-à-dire celle de l'enfant Mille Milles. Alors que sonne le glas de

l'enfance, le narrateur parle désormais de ses « amis les hommes », puis quelques lignes plus loin, il se rétracte : « Penser que j'ai des amis parmi les hommes, cela aussi est faire semblant » (*Nez* : 248). La culpabilité d'aimer les hommes qu'il a tenus longtemps à l'écart, car il parvient à se sentir l'un des leurs, vient le hanter.

L'intertextualité avec le poème *La romance du vin* éclaire la nature du sentiment de gaité qui envahit Mille Milles :

Avant, j'éprouvais les mêmes sentiments que cet auteur. Je n'osais être heureux, me vouer à ma joie, me livrer à ma gaieté j'avais peur de tomber dans un piège. « Oh si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots ! » Nelligan, mon doux Nelligan, c'est ceci que tu aurais dû crier : « Oh si gai parce que je sais que tôt ou tard je devrai pleurer !... » (*Nez* : 260)

La gaité évoquée dans le poème de Nelligan est passagère et artificielle, une joie fébrile qui risque à tout moment de faire verser l'être dans un malaise profond. Le rire final que Mille Milles avoue retenir, moment où tout être humain qui a le pouvoir de ressentir ses émotions éclaterait en sanglots en découvrant le cadavre d'une amie, est très évocateur de l'état d'âme dans lequel le personnage de Réjean Ducharme baigne en fin de récit.

Quelques pages avant la fin du récit, les deux protagonistes assistent « à un massacre » (*Nez* : 264) que Mille Milles décrit ainsi : « Nous revenons d'un massacre, Chateaugué et moi, du massacre des dix étages du vieil immeuble Bois-maison. Une seule grue y a suffi » (*Nez* : 264). En faisant un rapprochement avec la finale du roman, cette destruction d'un immeuble se tenant droit est une allégorie qui annonce l'anéantissement de deux êtres. Même si Mille Milles ne sombre pas à la manière de sa congénère, il déambule néanmoins à la suite de tous ces rites initiatiques, emmitoufflé dans un linceul de la mort, n'étant que le fantôme de ce qu'il a été et aurait pu être.

CONCLUSION GÉNÉRALE

UNE THÈSE EN CRÉATION LITTÉRAIRE

Lors de mon examen synthèse, Marie-Pier Luneau, l'une des membres de mon jury, me demandait si je connaissais la chanson de Jacques Brel : *La quête*. Elle terminait son intervention en m'invitant à atteindre l'inaccessible étoile. J'ai à plusieurs reprises écouté cette chanson et tenté d'atteindre mon inaccessible étoile.

L'enfant qui rêvait d'écrire des romans est devenu un homme et les mots glissent toujours sous mes doigts lorsque je m'assois devant mon clavier d'ordinateur. Même si ma tête foisonne généralement d'idées, il m'arrive souvent de croire que rien ne sortira de nouveau, qu'il ne me sera plus possible d'écrire. Lors d'intenses périodes de création, je me surprends même, il faut que je me surveille, à raconter certaines péripéties que mes personnages vivent, à des amis, comme si elles étaient arrivées à des proches ayant une réelle existence. Il m'arrive aussi momentanément de ne plus faire tout à fait la distinction entre ce que j'ai vécu, ce que j'ai entendu ou lu et, bien sûr, imaginé. Pour créer mes personnages, je m'inspire des caractéristiques physiques et psychologiques des gens qui m'entourent. Je prends quelques éléments de vie de l'un et de l'un autre, quelques traits physiologiques empruntés. L'inconscient joue un rôle important lorsque vient le temps de donner vie à des êtres de papier.

J'ai hâte de me plonger de nouveau dans l'écriture. Ces derniers temps, les personnages du *Cœur-de-la-Ville* se sont mis à revivre en moi. Je veux de nouveau rire, pleurer, aimer et haïr, avec Carl, Sophie, Justin et les autres, fidèles amis ou clients qui gravitent autour du dépanneur. Voir à nouveau exister le Cœur-de-la-Ville, l'espace romanesque où tout se peut. Que j'ai aimé donner vie à ce quartier de Montréal que l'on voudrait voir exister !

Certains romanciers confirmés posant un regard sur leur œuvre avouent sincèrement que si c'était à recommencer, ils attendraient avant de publier³⁸. Anne Hébert³⁹ ne publierait rien avant la quarantaine et Jacques Poulin⁴⁰ aurait gardé pour lui son premier roman. Peut-être que dans dix ou vingt temps, je tiendrai un discours similaire. Je sais pour sûr que le roman écrit à l'hiver 2004 et retravaillé depuis cinq ans, correspond à ce que j'étais au moment où je l'ai écrit et retravaillé. Il est bien certain que si je le récrivais aujourd'hui, il serait autre. Quelle évidence ! Je suis autre. En repensant au roman jeunesse que j'ai publié à l'âge de vingt ans, je peux me demander si je le republierais aujourd'hui. Peut-être si un éditeur me le proposait. Est-ce que je le modifierais ? Sans doute. Suis-je embarrassé d'avoir publié cette histoire qui est loin d'être un chef-d'œuvre littéraire ? Un peu, à l'époque, je savais que ce livre ne passerait pas à l'histoire. Lors de mon allocution, à la cérémonie d'ouverture du Salon du livre de

³⁸ Gaétan Soucy dit à ce propos : « Il faut avoir aussi une écriture sauvage... Pour cela, il faut posséder une solide formation d'écrivain. Si j'ai pu me laisser aller [en écrivant *La petite fille qui aimait trop les allumettes*], c'est que j'avais derrière moi des livres structurés, je possédais une intuition de la structure qui pouvait tendre à une certaine liberté. Si, à dix-huit ans, je m'étais lancé dans une narration sans contrôle, je n'aurais pas eu cette liberté. La liberté est quelque chose qu'on acquiert, ce n'est pas juste s'évader pour être libre, il faut maîtriser les bases, les concepts, sinon on tombe dans la facilité, dans le n'importe quoi, le déjà fait. On a besoin d'une bonne formation pour s'abandonner, sinon on s'aliène » (Frenette et Soucy, 2004 : 128).

³⁹ J'ai glané cette information lors d'une discussion que j'ai eue dans le passé avec Nathalie Watteyne (Université de Sherbrooke). Lors de ses études universitaires à Paris, elle a côtoyé la poète-romancière.

⁴⁰ Voir Pierre Hébert, *Jacques Poulin : la création d'un espace amoureux*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1997.

Sherbrooke, en 1998, année où j'étais porte-parole jeunesse, j'ai dit qu'à vingt ans, on n'a pas la prétention de croire que nous avons écrit le dernier chef-d'œuvre littéraire, mais cela ne nous empêche pas d'être fier de ce que nous avons accompli. Je comprends pourquoi certains romanciers disent qu'ils ne relisent jamais leurs oeuvres, car relire fait surgir le désir de vouloir changer certains mots et modifier quelques passages.

Le Cœur-de-la-Ville n'est pas uniquement le récit racontant les péripéties d'un enfant. Il est celui de ses parents, de leurs amis et des clients du dépanneur, sans oublier que le grand-père de Carl et son père ont grandement contribué à la construction de cette forteresse en mer anglaise. Il y a Patrice, un romancier qui, sous sa plume, prend forme l'univers romanesque que j'ai proposé. Michel, ce nageur qui s'est qualifié pour les Olympiques, qui vit mal avec ce qui se cache dans le tréfonds de son être. Carl, qui tente d'être un père et ami exemplaires, qui aime de tout son cœur son fils et n'accepte nullement sa maladie. Et Justin, avec qui on se promène dans l'univers urbain sourire aux lèvres. Il n'y a pas que lui qui porte avec fierté le fleuron de l'antihéros moderne, il y a également André qui gagne sa vie d'une étrange manière; sans oublier les autres, l'homme aux cigarettes qui les regarde vivre du haut de son balcon en jouant du violon. Les clients du dépanneur – Duval et Lamoureux, Gustave-le-pas-de-vie – portent aussi en eux une singularité repérable. L'univers romanesque met en scène Anik qui flirte, à l'insu de son mari, avec un autre homme, Myriam qui embête Patrice; sans oublier le passage dans l'univers romanesque de Victor-Lévy Beaulieu et de Gaétan Soucy. Tous ces personnages forment une communauté d'êtres qui s'entraident pour surmonter les difficultés de la vie et qui partagent les moments festifs en tentant d'habiter l'ici et maintenant.

LE CŒUR-DE-LA-VILLE

Dans le roman que je présente, deux types de narrations sont employées. Dans les deux, Justin L'Heureux⁴¹, le personnage-enfant du roman, est un personnage Autre. Soit qu'il est dit Autre par le discours romanesque (les six chapitres à la narration hétérodiégétique), soit qu'il se dit Autre (le chapitre quatre à la narration homodiégétique). Autant sa physionomie que sa façon de déambuler dans les rues du Cœur-de-la-Ville – il béquille – ou simplement celle qu'il a de parler ou bien de penser le positionnent comme un individu Autre. Les traits de son altérité sont davantage perceptibles dans le chapitre où il prend la parole ou bien chaque fois qu'il ouvre la bouche pour s'adresser à quelqu'un :

As-tu une idée où est-ce qu'ils se cachent les chiens abandonnés ? [Il s'adresse à Natalie.] J'en ai jamais vus, sauf dans les films. Carl non plus, il faut trouver leur planque, peut-être dans la montagne ? il faudra bien chercher, il doit y avoir une entrée, un chemin à prendre qui mène à leur repère. Ils se cachent très bien, je voulais un tigre, Carl a dit que l'hiver il aurait froid, alors j'ai dit vouloir un mammouth... un mammouth ça n'a pas froid l'hiver, mais ça n'existe plus, sauf dans ma tête, mais je ne peux pas faire apparaître pour vrai ce qui s'y trouve, parce que si je le pouvais, je ferais apparaître toutes sortes de choses, tout ce qui y grouille... ça serait trop, on ne saurait pas où les mettre [Chapitre 2].

Quelle imagination... des relents de l'imaginaire béréncien. Justin, dont la tête grouille d'idées, est un être qui parle tout le temps et qui en a long à dire.

Son apparence physique attire les foudres des grands de son école sur lui.

Lorsqu'ils l'agressent, ils l'injurient en lui disant :

- T'es laid !
Le pied de Pierre lui caresse brutalement le ventre.
- Tu détonnes avec le paysage... t'es-tu déjà regardé dans le miroir ? Y'a pas cassé ? T'as les cheveux blancs, ceux de ma grand-mère ne le sont pas autant, tu te promènes en béquilles, il n'y a personne comme toi dans le Cœur-de-la-Ville... personne ne te

⁴¹ Ici, vu que la partie « étude critique » de ma thèse a mis au centre de son propos le personnage-enfant, je dresse les grandes lignes qui font que Justin est un personnage Autre.

parle, tu fais peur. Trouve-toi un ami comme toi. Sois invisible !... encore mieux, change d'école [Chapitre 2].

Justin ne parvient pas à être accepté par les enfants de son école; le fait qu'il passe son temps à renifler, son nez coule d'une morve aux couleurs étranges, n'a rien pour l'aider à se faire des amis. Capucine, un cochonnet qu'il tient en laisse, est son seul compagnon, l'autre qu'il croyait avoir, un dénommé Mathieu, n'avait qu'une existence rêvassée. « J'en ai pas, je n'en veux pas ! On m'aime totalement ou pas pantoute. C'est tout ou rien ! Mieux vaut être sans amis que d'avoir un demi-ami » [Chapitre 4].

L'univers aimant dans lequel Justin grandit, les gens qu'il rencontre, en autant qu'il évite les enfants de son âge, sont très gentils avec lui et jamais ils ne lui font sentir sa différence. Même son père adoptif fait tout pour nier cette réalité qui l'encombre. Sophie apprend à ses dépens de ne pas tenter de lui mettre « les yeux devant les trous ». Son fils semble accepter davantage son sort de malade. Les clients du dépanneur, les amis de ses parents font tout en leur pouvoir pour que cet enfant qui va mourir puisse vivre une existence normale.

Même si la figure de l'Autre est présente dans mon roman, la quête principale de l'enfant n'est pas orientée vers un parcours initiatique qui lui permettrait, à terme, de trouver sa place dans l'univers social. De toute façon, la mort l'aurait rattrapé au tournant avant qu'il n'y parvienne. *Le Cœur-de-la-Ville*, en ce qui concerne son personnage-enfant, est la quête de l'amour maternel, une quête inachevée qui le fait souffrir : le roman se termine sans qu'il n'y parvienne. Quand il s'en approche, elle le repousse; elle ne souhaite pas être « collée », ses lendemains de veille, elle veut les passer dans sa petite bulle. Quand elle est saoule, il ne veut rien savoir d'elle tandis qu'elle s'agglutine comme une sangsue. Ainsi, dans des directions opposées, se repoussant continuellement, ces

deux personnages vont et viennent dans une danse macabre. Dans le chapitre où nous entrons dans la tête de l'enfant, une quête sporadique différente des romans ducharmiens met en avant-scène le père manquant. Tout comme la quête de la mère, la quête du père ne donne pas le résultat escompté.

Deux hommes m'agrippent et m'assoient brusquement sur la chaise. Je crie son nom, mais ne le connais pas. J'en invente. Une kyrielle de noms sortent de ma bouche, je finirai bien par trouver le bon. On verra bien qu'il est mon père. J'en hurle d'autres, encore et toujours plus fort. Ça ne s'appelle plus des hurlements, ce sont des cris provenant des entrailles. Comment puis-je avoir tant de poumons ? Ma gorge rougit tant il y a d'air qui y passe. On me cloue à la chaise. J'ai perdu son regard, ne le vois plus, ai beau tourné la tête de droite à gauche : rien. Suis dos à lui. Il me faudrait être un hibou pour avoir encore la possibilité de le voir. On me pousse vers un avion, je n'y embarquerai pas [Chapitre 4].

Justin connaît fort bien l'impossibilité de la concrétisation de ce désir, car même créée par son imaginaire, lieu où tout est possible, la rencontre n'aboutit pas. À sa manière, il fait le deuil du père biologique absent. Dès lors, il s'en veut d'avoir été déloyal envers Carl. Carl l'aime, mais lui, c'est l'amour de sa mère qu'il souhaiterait avoir ou celui de son autre père. Mais sans ce père substitut qui a toujours été là pour lui ou tous les adultes qui gravitent autour et qui lui donnent de l'attention, et Capucine, l'enfant serait beaucoup plus malheureux; car à part cette foutue maladie qui lui colle à la peau et les mauvais traitements que les enfants de l'école lui réservent, dès lors qu'il est hors de ce lieu qu'il déteste, Justin L'Heureux est souriant et il est un petit bonhomme rempli d'énergie.

L'histoire de Justin est celle de tant d'enfants de son âge, atteints d'une maladie incurable ou d'un handicap et rejetés par les autres, ou tout simplement celle du bouc émissaire que l'on retrouve dans chaque classe. Des enfants qui subissent la méchanceté des autres élèves, mais dont les parents font tout, une fois de retour à la maison, pour panser les douleurs. Des solitudes enfantines qui souffrent en ne sachant pas trop quoi

faire pour stopper la roue. Des êtres qui subissent en faisant ce qu'ils connaissent pour résister aux attaques, car, nous l'avons vu, autant l'enfant peut symboliser la pureté, autant il peut être cruel et commettre des crimes en riant comme « *une* hostie de comique » (*Nez* : 275 : je souligne).

Le second tome commencera avec Jonathan qui, lisant *L'ignorance* de Milan Kundera, fait le trajet Los Angeles – Montréal. Arrivé à l'immigration, il sort son passeport canadien.

Une heure plus tard, prenant place dans un taxi qu'il vient de héler, David demande à être conduit dans le Cœur-de-la-Ville. Son retour chamboulera la vie de Carl, de Justin et de Sophie. Quelle surprise elle a, un bon matin, en ouvrant la porte d'entrée!... Elle en échappe son bol de céréales, son peignoir s'ouvre laissant voir ses seins, et elle reste sans mot dire. Justin demande ce qui se passe et elle lui répond qu'il s'agit de son père, qu'il est à la porte, et lui, il réplique que ça ne se peut pas, que Carl est avec lui.

- Non Justin, pas lui, l'autre.

L'ANTIHEROS DU ROMAN D'APPRENTISSAGE MODERNE

Lorsque j'ai élaboré les grandes lignes de mon « étude critique », j'envisageais faire la poétique du roman d'apprentissage moderne – j'avais constaté que le roman d'apprentissage moderne était peu théorisé. Montrer que le garant moderne, par l'expression de sa corporalité et de son caractère, est un personnage Autre et que la quête qu'il poursuit est le contraire de celle de son prédécesseur de l'époque réaliste. À partir de la trilogie de l'enfance de Réjean Ducharme, j'ai voulu jeter les bases d'une poétique.

À mesure que je rédigeais ma thèse, je me rendais compte que je n'arrivais pas tout à fait aux visées envisagées. L'œuvre ducharmienne appelle des nuances. Bérénice Einberg subit son avalement dans un ton de colère, tandis que Mille Milles se résigne plutôt à son sort et qu'Iode Ssouvie semble plutôt l'accepter. Il est impossible de vivre complètement coupé du monde, mais il y a une différence entre la façon dont déambule un Eugène de Rastignac dans l'univers sociétal et un Mille Milles ou bien un André ou une Nicole⁴². Les enfants de Ducharme sont loin d'être de jeunes héros « qui quitte[nt] l'univers familial [...] [pour faire leurs] premiers pas dans le monde en essayant d'y conquérir une place et d'y découvrir le bonheur » (Ammirati, 1995 : 6). Ils sont plutôt des êtres qui feront tout en leur pouvoir pour fuir ce monde.

Au fur et à mesure que les garants vieillissent, leur caractère et leur corporalité se modulent. Nous avons vu comment à différentes époques de leur vie, le groupe de référence auquel ils s'opposent peut fluctuer, et que tous leurs maux proviennent d'une blessure d'abandon due à la mère.

Plus particulièrement, dans *L'océantume*, après avoir peint le tableau de la famille iodienne, j'ai abordé la manière dont sont construits les mondes oniriques ducharmiens. Ensuite, j'ai montré qu'Iode Ssouvie est un personnage Autre et que ce personnage se lie d'amitié avec un double antithétique, une figure emblématique de la trilogie de l'enfance. Finalement, il a été question du groupe de référence contre lequel elle s'oppose : la Milliarde, puis j'ai évoqué les étapes charnières qui la mènent en fin de parcours à subir son avalement.

Dans un second temps, en plaçant au centre du propos *L'avalée des avalés*, il a été possible de positionner chacun des récits de cette trilogie par rapport aux autres. J'ai

⁴² Personnages de *L'hiver de force*.

évoqué que pour bien comprendre la cause des agissements des personnages des romans ducharmiens, il faut se référer à *L'avalée des avalés*, un livre qui pose les jalons de l'univers de l'auteur. La dépossession initiale est provoquée par une blessure d'abandon. En réaction à cela, le personnage s'oppose aux gens qu'il trouve sur sa route. Ensuite, en traçant les traits caractéristiques de la corporalité et du caractère de Bérénice, cette solipsistienne, j'ai montré que les héros de la trilogie sont des personnages Autre.

Pour le troisième volet de cette étude, j'ai décrit la manière dont Mille Milles conduit son âme sœur à l'abattoir. Tout le roman est sous le sceau de l'ironie. Le protagoniste principal doit tuer l'enfant en lui pour qu'advienne l'âge adulte. *Le nez qui voque* est l'histoire d'un antihéros qui se résigne à son sort.

Loin de là l'idée de laisser croire qu'il n'y a que les romans cités dans ma partie « étude critique » qui laissent la parole à un enfant. Je pense ici aux écrits de Jean-François Beauchemin – *Comme enfant je suis cuit* (1998) et *Le petit pont de la Louve* (2002) –, à ceux de Sylvain Trudel – *Le souffle de l'Harmattan* (1986) et *Du mercure sous la langue* (2001) – et à ceux de Bruno Hébert⁴³ – *Ce n'est pas moi, je le jure !* (1997)⁴⁴ et *Alice court avec René* (2002) –, pour ne mentionner que ceux-là⁴⁵.

Tout comme Pierre Hébert, dans *Jacques Poulin : la création d'un espace amoureux*, qui propose l'idée que toute l'œuvre poulinienne n'est l'écriture que d'un seul roman – une recherche de l'amour créé par l'espace amoureux que l'auteur construit

⁴³ Dans son mémoire de maîtrise « Portrait du personnage d'enfant Analyse narrative et sémiotique de l'enfant-narrateur dans trois romans québécois contemporains : *Le souffle de l'Harmattan*, *C'est pas moi, je le jure !* et *La petite fille qui aimait trop les allumettes* », Marloes Poiesz se penche sur l'œuvre de Bruno Hébert, mémoire, Université Laval, 2006.

⁴⁴ Ce roman a été adapté pour le cinéma en 2008.

⁴⁵ Une liste non exhaustive se trouve dans ma bibliographie à la page 619. Pour une liste plus exhaustive, voir Marloes Poiesz, *idem*, p. 113-114.

depuis une quarantaine d'années, une œuvre qui se questionne sur la manière d'aimer –, je propose l'idée que l'œuvre ducharmienne fait l'apologie de la singularité humaine qui trop souvent est perçue comme quelque chose qu'il faut éradiquer pour correspondre à ce que l'on attend de nous. Depuis quarante ans, Réjean Ducharme met en scène, à diverses époques de la vie, un personnage Autre. Il est préférable d'avoir lu la trilogie de l'enfance pour bien saisir les raisons pour lesquels André, Nicole, Bottom, Vincent, Rémi, Johnny et les autres végètent : reclus, en campagne, évitant le plus possible la Milliarde. Ces romans mettent en scène des marginaux aux désirs avides; ils réunissent dans un même lieu une communauté d'éprouvés. Laisser pénétrer la voix ducharmienne en nous, c'est lui permettre d'entrer en résonance avec la part de marginalité qui sommeille dans notre for intérieur, cette partie de nous que trop souvent nous refoulons de peur d'être mis à l'écart, de ne plus correspondre à ce que l'on attend de nous, une ligne de conduite fixée par une société que souvent nous répudions. L'espace de quelques heures, le temps de notre lecture, il est permis de se laisser pénétrer par ce timbre de la marginalité, à la tonalité ô combien singulière, puis de rêver d'être capable, nous aussi, de nous opposer au monde qui nous entoure. Des voix au ton rabâcheur qui osent exprimer toute la lassitude ressentie à l'obligation de survivre à la vie en cherchant sans cesse la voie pour trouver les parcelles d'un bonheur éphémère. Un univers romanesque où rien n'a de sens. Des antihéros qui communiquent difficilement entre eux et qui parlent pour ne rien dire, car ils n'ont rien à dire et à se dire. La marginalité du personnage ducharmien, avec tous ses maux, représente l'altérité en chacun de nous. Cette partie de notre être incapable de s'intégrer à la société et que trop souvent nous étouffons et réduisons au silence. Toute l'œuvre ducharmienne n'est qu'une belle allégorie de l'altérité parfois dramatique à porter.

Bibliographie

1. Roman, poésie et nouvelle

1.1 Corpus étudié

Ducharme, Réjean (1966), *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard.

--- (1967), *Le nez qui voque*, Paris, Gallimard.

--- (1968), *L'océantume*, Paris, Gallimard.

1.2 Autre corpus consulté

Balzac, Honoré de (2004), *Illusions perdues*, Montréal, Groupe Beauchemin, (Coll. « Parcours d'une oeuvre »).

Baricco, Alessandro (1997), *Novencento : pianiste*, Paris, Éditions Mille et une nuits. (Coll. « Petite Collection » et traduit de l'italien par Françoise Brun.)

--- (2000), *City*, Paris, Albin Michel. (Coll. « Grandes traductions » et traduit de l'italien par Françoise Brun.)

Beauchemin, Jean-François (2004), *Le jour des corneilles*, Montréal, Les Allusifs.

Beauchemin, Yves ([1985] 1998), *Le matou*, Montréal, Québec/Amérique.

Beckett, Samuel ([1969] 1968), *Watt*, Paris, Minuit.

--- ([1968] 1970), *Mercier et Camier*, Paris, Minuit.

Blais, Marie-Claire ([1965] 1980), *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Stanké.

Bouchard, Hervé (2002), *Mailloux, histoires de novembre et de juin racontées par Hervé Bouchard citoyen de Jonquière*, Montréal, L'Effet pourpre.

Bukowski, Charles ([1982] 1985), *Souvenirs d'un pas grand-chose*, Paris, Grasset. (Coll. «Le livre de poche» et traduit de l'américain par Robert Pépin.)

Camus, Albert ([1942], 1996), *L'étranger*, Paris, Gallimard.

Céline, Louis-Ferdinand ([1936], 1952), *Mort à crédit*, Paris, Gallimard.

--- (1952), *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard.

Dai, Sijie (2000), *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard.

Des Forêts, Louis-René ([1946] 1973), *Le bavard*, Paris, Gallimard.

- Dickens, Charles ([1838] 1966), *Oliver Twist*, Oxford, Clarendon Press.
 --- ([1861] 1971), *Les grandes espérances*, Paris, Le livre de poche. (Coll. « Le livre de poche classique » et traduit de l'anglais par Pierre Leyris.)
- Deslauriers, Camille (2005), *Femme-boa*, Québec, L'instant même.
- Ducharme, Réjean (1969), *La fille de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard.
 --- (1974), *L'hiver de force*, Paris, Gallimard.
 --- (1976), *Les enfantômes*, Paris, Gallimard.
 --- (1990), *Dévadé*, Paris, Gallimard.
 --- (1994), *Va Savoir*, Paris, Gallimard.
 --- (1999), *Gros mots*, Paris, Gallimard.
- Fante, John ([1938]1985), *Bandini*, Paris, Éditions 10/18. (Traduit de l'américain par Brice Matthieussent.)
- Ferron, Jacques ([1970], 1992), *L'amélanchier*, Montréal, Éditions Typo.
- Flaubert, Gustave ([1856]1972), *Madame Bovary*, Paris, Gallimard.
 --- ([1869]1985), *L'éducation sentimentale*, Paris, Flammarion.
- Gary, Romain (1975), *La vie devant soi*, Paris, Gallimard.
 --- (1980), *Les cerfs-volants*, Paris, Gallimard.
- Grass, Günter ([1960], 1997), *Le tambour*, Paris, Seuil. (Coll. « Points » et traduit de l'allemand par Jean Amsler.)
- Houellebecq, Michel (1998), *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion.
- Hugo, Victor (1995), *Les misérables*, Paris, Gallimard.
- Jasmin, Claude (1979), *La sablière*, Montréal, Leméac.
- Jelloun, Ben (1985), *L'enfant de sable*, Paris, Seuil.
- Kafka, Franz ([1927] 1988), *Amerika ou Le Disparu*, Flammarion. (Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary.)
 --- *Le procès*, Paris, Flammarion. (Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary.)
- Kourouma, Ahmadou (2000), *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- Kristof, Agota (1986), *Le grand cahier*, Paris, Seuil.
 --- (1988), *La preuve*, Paris, Seuil.
 --- (1991), *Le troisième mensonge*, Paris, Seuil.

- Kundera, Milan ([1984] 1989), Paris, Gallimard. (Traduit du tchèque par François Kérel.)
 --- ([2000] 2003), *L'ignorance*, Paris, Gallimard.
- Lanceman, Jacques (1983), *La baleine blanche*, Paris, Librairie Générale Française.
 (Coll. «Le livre de poche».)
- Larbaud, Valery (1926), *Fermina Marquez*, Paris, Gallimard.
- Lawson, Mary (2007), *L'autre côté du pont*, Paris, Belfond.
- Makine, Andreï (1995), *Le testament français*, Paris, Mercure de France.
- Mitchell, W.O (1974), *Qui a vu le vent*, Montréal, Le Cercle du livre de France. (Traduit de l'anglais par Arlette Francière.)
- Montgomery, Lucy Maud ([1908], 1986), *Anne... La maison aux pignons verts*, Montréal, Québec/Amérique. (Traduit de l'anglais par Henri-Dominique Pratte.)
- Poe, Edgar Allan (1974), *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Gallimard, (Traduit de l'anglais par Charles Baudelaire.) (Coll. « Folio ».)
- Poulin, Jacques (1969), *Jimmy*, Montréal, Leméac.
 --- ([1978] 1986), *Les grandes marées*, Montréal, Leméac. (Coll. « Babel ».)
 --- ([1967] 1987), *Mon cheval pour un royaume*, Montréal, Leméac. (Coll. « Babel ».)
 --- ([1984] 1989), *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique.
 --- (1993), *La tournée d'automne*, Montréal, Leméac. (Coll. « Babel ».)
- Proulx, Monique (1997), *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal.
- Queneau, Raymond (1959), *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard.
- Rimbaud, Arthur, 1984, *Poésies. Une saison en enfer. Illumination*, Paris, Gallimard.
 (Coll. « Poésie ».)
- Sade, marquis de (1973), *Justine ou les malheurs de la vertu*, Paris, Librairie Générale Française. (Coll. «Le livre de poche».)
- Salinger, J.D. ([1951], 1980), *L'attrape-cœurs*, Paris, Librairie générale française. (Coll. « Livre de poche » et traduit de l'américain par Jean-Baptiste Rossi.)
- Schmitt, Éric-Emmanuel (2001), *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Paris, Albin Michel.
- Sijie, Dai (2000), *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard.
- Soucy, Gaétan (1998), *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal.

- Stendhal ([1830] 2000), *Le rouge et le noir*, Paris Gallimard.
- Tremblay, Michel (1980), *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, Montréal, Leméac. (Coll. « Babel ».)
- Trudel, Sylvain ([1986], 2001), *Le souffle de l'harmattan*, Montréal, Éditions Typo.
- Twain, Mark ([1876]1996), *Les aventures de Tom Sawyer*, Paris, Flammarion. (Traduit de l'américain par François Gaïl.)
- ([1885]1996), *Les aventures de Huckleberry Finn*, Paris, Flammarion. (Traduit de l'américain par André Bay.)
- Vallès, Jules (2003), *L'enfant*, Paris, Gallimard.
- Vargas Llosa, Mario (1990), *L'éloge de la marâtre*, Paris, Gallimard.
- Vian, Boris ([1979] 1998), *L'écume des jours*, Paris, Éditions Pauvert. (Coll. « Le Livre de poche ».)
- 2. Essais et ouvrages critiques / théoriques, mémoires et thèses (bibliographie sélective : monographie, articles de revues et chapitres de livres)**
- Altman, Carol S. (dir.) (2006), *Enfance... inspiration littéraire et cinématographique*, Birmingham, Summa publication, inc.
- Ammirati, Charles. (1995), *Le roman d'apprentissage*, Paris, Presses universitaires de France. (Coll. « Major Bac ».)
- Amrit, Hélène (1995), *Les stratégies paratextuelles dans l'œuvre de Réjean Ducharme*, Paris, Les Belles Lettres. (Coll. « Littéraires ».)
- Anissimov, Myriam (2004), *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël.
- Ariès, Philippe (1960), *L'enfant et la vie sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon.
- Bardet, Jean-Pierre et Olivier Faron (1998), « Des enfants sans enfance », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome II*, Paris, Seuil, p. 121-156.

- Becchi Egle (1998), « L'Antiquité », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 43-73.
- (1998), « Le Moyen Âge », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 109-142.
- (1998), « Humanisme et Renaissance », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 171-213.
- (1998), « Le XIX^e siècle », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome II*, Paris, Seuil, p.157-238.
- Becchi, Egle, et Dominique Julia (dir.) (1998), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil.
- (1998), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome II*, Paris, Seuil.
- Biron, Michel (2000), *L'absence du maître*, Montréal, Éditions Les Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Socius ».)
- Bongiovanni-Bertini, Mariolina (2000), « Proust et le roman de formation », dans Gérard Danou (textes réunis et présenté par), *Le roman d'apprentissage, approche plurielles*, Chilly-Mazarin, Éditions SenS, p. 107-111. (Coll. « SenS Critique ».)
- Boucher, Monique (2005), *L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre : lecture mythanalytique du roman québécois contemporain (1960-1999)*, Québec, Nota bene.
- Bourbonnais, Nicole (1994), « Ducharme et Nelligan : l'intertexte et l'archétype », dans Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Paysage de Réjean Ducharme*, Montréal Éditions Fides, p. 167-198.
- Bourgeois, Marie-Élaine (2006), dans Anne-Marie Guérineau (dir.), *Nuit blanche*, n° 102, printemps, Québec. p.15.
- Bury, Mariane (1995), *Le roman d'apprentissage au XIX^e siècle*, Paris, Hatier. (Coll. « Profil littérature ».)
- Cannone, Belinda (2001), *Narrations de la vie intérieure*, Paris, PUF, p. 120 (Coll. « Perspectives littéraire ».)
- Cnockaert, Véronique (2003), *Émile Zola. Les inachevés, une poétique de l'adolescence*, Montréal, XYZ éditeur.
- Cohn, Dorrit (1981), *La transparence intérieure*, Paris, Seuil. (Coll. « Poétique » et traduit de l'anglais par Alain Bony.)
- Compagnon, Antoine (1990), *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil.

- Cuvillier, Armand (1956), *Vocabulaire philosophique*, Paris, Librairie Armand Colin. (Coll. « Biblio essais ».)
- Denis, Alain (1999), « La violation du lieu intime dans *Amerika* de Franz Kafka et *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz », Université du Québec à Montréal. (mémoire)
- Dekker, Jeroen J.H. (1998), « L'iconographie de l'éducation des enfants et sa signification morale dans la peinture de genre hollandaise du XVII^e siècle », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 397-425.
- Deschamps Nicole *et al.* (1975), « Ducharme par lui-même », *Études françaises*, XI, 3-4, p. 193-226.
- Dorion, Gille (1984), « Jimmy », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969, Montréal, Fides, p. 469-471.
- Duguay, Raouï (1966), « *L'avalée des avalés* ou l'avaleuse des avaleurs », *Parti pris*, vol. 4, n^o 3-4, p. 114-120.
- Ferrini, Paul (2007), *Les lois de l'amour*, Québec, Le Dauphin Blanc.
- Frenette, Simon (2003), « Étude du solipsisme dans *L'avalée des avalées* et *L'océantume* de Réjean Ducharme, suivie du récit *Le glacier* », Université de Sherbrooke. (mémoire)
- Frenette, Simon et Gaétan Soucy (2004), « Entretien avec Gaétan Soucy », dans Mathieu Blais et Simon Frenette (dir.), *Jet d'encre numéro 5*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, p. 123-132.
- Freund, Julien (1998), « Préface », dans Martine Xiberras, *Les théories de l'exclusion*, Paris, Armand Colin.
- Gallays, François (1987), « L'amélanchier », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975, Montréal, Fides, p. 22-23.
- Gallays, François (1994), « La réception des romans de Ducharme », dans Pierre-Louis Vaillancourt, *Paysage de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, p. 259-294.
- Gary, Romain (1981), *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard.
- Gauthier, Catherine (2004), « Mort du père, expérience de l'altérité et construction de l'identité au féminin dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy », Université du Québec à Montréal. (mémoire)

- Genette, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil. (Coll. « Poétique ».)
- Gervais, Bertrand (2001), « L'art de se brûler les doigts. L'imaginaire de la fin de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy », dans Louise Dupré (dir.), *Voix et images*, vol. 26, n° 2, 77 (hiver), p. 384-393.
- Gervais, André (1975), « Morceau sur le littoral détruit Vue sur *L'Océantume* », *Études françaises*, XI, 3-4, p. 285-309.
- Goodich, Michael (1998), « Une enfant sainte, une sainte des enfants : l'enfance de sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231) », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 143-169.
- Goulet, Alain (2000), « Le roman d'apprentissage selon André Gide », dans Gérard Danou (textes réunis et présenté par), *Le roman d'apprentissage, approches plurielles*, Chilly-Mazarin, Éditions Sens, p. 113-136. (Coll. « SenS Critique ».)
- Harel, Simon (1999), *Le voleur de parcours*, Montréal, XYZ éditeur. (Coll. « Théorie et littérature ».)
- Hayward, Annette (1984), « Une saison dans la vie d'Emmanuel », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969, Montréal, Fides, p. 912-919.
- Hébert, Pierre (1997), *Jacques Poulin : la création d'un espace amoureux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Huglo, Marie-Pascale (préparé par) (2003), « Les imaginaires de la voix », *Études françaises*, vol. 39, n° 1, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Huston, Nancy (1995), *Tombeau de Romain Gary*, Actes Sud, (Coll. « Babel ».)
- Jouve, Vincent ([1997] 2001), *La poétique du roman*, Paris, Armand Colin. (Coll. « Campus Lettres ».)
- Julia Dominique (1998), « L'enfance entre absolutisme », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome II*, Paris, Seuil, p. 7-119.
- (1998), « L'enfance aux débuts de l'époque moderne », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 303-395.
- Klapisch-Zuber, Christiane (1998), « L'enfant, la mémoire et la mort dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles », Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 215-246.

- Kundera, Milan (1986), *L'art du roman*, Paris, Gallimard.
 --- (1993), *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard.
- Kwaterko, Jozef (1994), « Ducharme essayiste ou “Sartre maghané” », dans Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Paysage de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, p. 147-166.
- Lalande, André (1926), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lassonde, Normand (1968), « Réjean Ducharme ? OUI c'est Moi ! », dans *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, 10 août 1968.
- Laurent, Françoise (1998), *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides. (Coll. « Approche ».)
- Lefier, Yves (1969), « Refus et exaltation du langage dans *L'avalée des avalés* », *Revue de l'Université Laurentienne*, vol. 2, no 1, p. 55-58.
- Le Grand, Eva (dir.) (1996), *Séduction du kitsch*, Montréal, XYZ Éditeur.
- Magnan, Lucie-Marie et Christian Morin (1997), *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit Blanche éditeur. (Coll. « Littérature(s) ».)
- Maingueneau, Dominique ([1986] 2000), *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan.
 --- (1993), *Le contexte de l'œuvre littéraire – énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
 --- (1994), *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- Marcato-Falzoni, Franca (1992), *Du mythe au roman, une trilogie ducharmienne : essai*, Montréal, VLB éditeur. (Traduit de l'italien par Javier Gracia Mendez.)
- Marcheix, Daniel (2003), « L'innovation lexicale et les stratégies discursives de l'altérité dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy », dans Jean-François Sablay-Rolles (dir.), *L'innovation lexicale*, Paris, Honoré Champion, p. 409-427.
- Marcotte, Gille (1976), *Le roman à l'imparfait, essais sur le roman québécois d'aujourd'hui*, Montréal, Éditions La Presse.
- Martel, Jean-Philippe (2003), « Mano a mano : effets de voix dans le roman moderne », Université de Sherbrooke. (mémoire)

- Merler, Grazia (1994), « Les variantes/constantes du phénix : éclairage adlerien », dans Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Paysage de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, p. 123-146.
- Morcos, Lore (1982), « *La production de sens dans L'océantume de Réjean Ducharme* », Université de Sherbrooke. (thèse)
- Nadout-Lafarge, Élisabeth (2001), *Réjean Ducharme : une poétique du débris*, Montréal, Fides.
- Néraudeau, Jean-Pierre (1998), « L'enfant dans la culture romaine », dans Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, Tome I*, Paris, Seuil, p. 75- 108.
- Paterson, Janet M. (dir.) (1998), « L'Altérité », *Texte*, vol. 23/24.
- (1990), *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presse de l'Université d'Ottawa.
- (1990), « L'altérité : le fou et le diable », dans Richard Giguère, *Voix et images*, vol. 16, n°1, 46 (automne), p. 173-176.
- (2004), *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Québec, Nota bene.
- Pavel, Thomas (1988), *Univers de la fiction*, Paris, Seuil. (Coll. « Poétique ».)
- Pennac, Daniel (1992), *Comme un roman*, Paris, Éditions Gallimard. (Coll. « NRF ».)
- Petitpierre, Valérie (2000), *Agota Kristof D'un exil l'autre*, Genève, Éditions Zoé. (Coll. « Critique ».)
- Quirion, Jean-François (2002), « *Représentation de l'identité gaie dans les -romans québécois* », Université de Sherbrooke. (mémoire)
- Rank, Otto ([1932] 1973), *Don Juan et le double*, Paris, Éditions Payot. (Coll. « Petite bibliothèque » et traduit de l'allemand par le Dr S. Lautman.)
- Rousseau, Jean-Jacques ([1762] 1961), *Émile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion.
- ([1762] 1966), *Du contrat social*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Sarrey-Strack, Colette (1994), « Agota Kristof : écrivain étrangère de langue française », dans *Lendemain*, n° 75-76, Berlin, p. 186.
- Schoentjes, Pierre (2001), *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil. (Coll. « Série lettres ».)
- Schwartzald, Robert (1991), « (Homo)sexualité et problématique identitaire », dans Sherry Simon et al. (dir.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, p. 115-150.

Steiner, George ([1989] 1991), *Réelles présences*, Paris, Gallimard.

Tisseyre, Pierre (1993), *L'art d'écrire*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre.

Tremblay, Francis (1999), *La fiction en question*, Montréal, Balzac - Le Griot éditeur.

Tremblay, Victor-Laurent (1991), *Au commencement était le mythe. Introduction à une mythanalyse globale avec application à la culture traditionnelle québécoise à partir de quelques textes représentatifs*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

Unger, Catherine (1989), « Agota Kristof l'insoumise », dans *Le journal de Genève*, 3 juin, Genève, p. 9.

Vaillancourt, Claude (2004), *Le paradoxe de l'écrivain*, Montréal, riptyque.

Vaillancourt, Pierre-Louis (1994), « Permanence et évolution des formes de l'imaginaire ducharmien », dans Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Paysages de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, p. 17-64.

--- (2000), *Réjean Ducharme : de la pie-grièche à l'oiseau-moqueur*, Paris, L'Harmattan.

Watteyne, Nathalie (2004), « Prise de position », dans Mathieu Blais et Simon Frenette (dir.), *Jet d'encre*, n° 5, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, p. 9-11.

Xiberras, Martine ([1996] 1998), *Les théories de l'exclusion*, Paris, Armand Colin.